COMITÉ YOUGOSLAVE DES ÉTUDES BYZANTINES

ACTES DU XII[e] CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉTUDES BYZANTINES

OCHRIDE

10—16 SEPTEMBRE 1961

TOME I



BEOGRAD
1963

KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1978

ISBN 3-262-00112-0

KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1978

Printed in The Netherlands

*SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRESIDENT
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE
FÉDÉRATIVE DE YOUGOSLAVIE
JOSIP BROZ TITO*

COMITÉ D'ORGANISATION DU CONGRÈS

Président: *Georges Ostrogorsky*, Belgrade
Vice-présidents: *Grga Novak*, Zagreb, *France Stelè*, Ljubljana, *Svetozar Radojčić*, Belgrade, *Mihail Petruševski*, Skopje, *Dimče Koco*, Skopje
Secrétaire général: *Djurdje Bošković*, Belgrade
Membres: *Franjo Barišić*, *Jadran Ferluga*, *Ivanka Nikolajević-Stojković*, Belgrade
Secrétaire administratif: *Nada Mandić*, Belgrade

COMITÉ RÉGIONAL DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE DE MACÉDOINE À SKOPJE

Président: *Dimče Koco*
Secrétaire: *Niko Tozi*
Membres: *Blaga Aleksova*, *Lazar Ličenoski*, *Dimče Mire*, *Tomo Tomoski*, *Boris Čipan*, *Galaba Palikruševa*, *Antonije Nikolovski*, *Pero Keckarovski*

COMITÉ DE LA VILLE D'OCHRIDE

Président: *Nikola Goričan*
Secrétaire: *Vasil Lahtov*
Membres: *Kiko Orovčanec*, *Viktor Plevneš*, *Zaričin Ilče*, *Kico Nonkoski*, *Blago Kičeec*, *Goce Miteski*

COMITÉ DE RÉDACTION

Georges Ostrogorsky, *Đurđe Bošković*, *Svetozar Radojčić*, *Franjo Barišić*, *Jadran Ferluga*, *Ivanka Nikolajević*, *Nada Mandić*, *Borislav Radojčić*

Secrétaire de Rédaction *Borislav Radojčić*

SÉANCE PLÉNIÈRE D'INAUGURATION

La séance plénière inaugurale a eu lieu dimanche le 10 septembre 1961, à 9 heures de matin, dans la grande salle de la Maison de la Culture à Ochride. Elle réunit de nombreux byzantinisants venus de tous les pays où les études byzantines sont en honneur. Répondant à l'invitation du Comité d'Organisation, près de 400 savants se sont rassemblés à Ochride pour participer aux travaux du Congrès. A côté des membres du Congrès, délégués des institutions scientifiques de leurs pays, à la séance d'inauguration du Congrès ont assisté également Son Excellence M. Rodoljub Čolaković, vice-président du Conseil Exécutif Fédéral de la République Populaire Fédérative de Yougoslavie et représentant du Président de la République, ainsi que Son Excellence M. Lazar Koliševski, président de l'Assemblée Nationale de la République Populaire de Macédoine, M. Dimče Belovski, président du Conseil de la Culture de la République Populaire de Macédoine, M. Nikola Goričan, président du Comité populaire de la ville d'Ochride et d'autres représentants des autorités fédérales, républicaines et locales.

Le président du Congrès, M. Georges Ostrogorsky, prit la parole pour proclamer l'ouverture du Congrès. Son Excellence M. Rodoljub Čolaković souhaita aux congressistes la bienvenue au nom du Président de la République et du Gouvernement de la République Populaire Fédérative de Yougoslavie. Son allocution fut suivie de celle de M. Dimče Belovski qui s'adressa aux assistants au nom du gouvernement de la République Populaire de Macédoine. M. Henri Grégoire, président de l'Association Internationale des Études byzantines, salua le Congrès au nom des délégations étrangères (texte non-remis au bureau du Congrès). M. Marko Kostrenčić, membre de l'Académie Yougoslave des Sciences et des Arts, prit la parole au nom du Conseil des Académie des Sciences et des Arts de Yougoslavie. M. Kiril Miljovski, recteur de l'Université de Skopje, au nom de l'Association des Universités yougoslaves. Enfin, le secrétaire général du Congrès, M. Djurdje Bošković, souhaita aux congressistes la bienvenue et donna des précisions sur l'organisation du travail du Congrès.

Les discours terminés, le choeur des madrigalistes de Belgrade, dirigé par M. Dimitrije Stefanović, a exécuté pour les congressistes quelques vieux chants byzantino-slaves.

ALLOCUTION DE M. GEORGES OSTROGORSKY

Excellence, Mesdames et Messieurs,

Selon la décision prise par l'Assemblée des membres du XIe Congrès International d'Études byzantines à Munich, à la séance de clôture, le 20 septembre 1958, nous voici réunis pour le XIIe Congrès des Études byzantines à Ochride.

En ouvrant ce Congrès, j'ai l'honneur et le grand plaisir de saluer Son Excellence M. Rodoljub Čolaković, vice-president du Conseil Exécutif Fédéral de la République Populaire Fédérative de Yougoslavie, représentant du Président de la République Josip Broz Tito qui a honoré notre Congrès de son haut patronage; je salue Son Excellence M. Lazar Koliševski, président de l'Assemblée Nationale de la République Populaire de Macédoine; M. Dimče Belovski, président du Conseil de la Culture de la République Populaire de Macédoine; M. Nikola Goričan, président du Comité populaire de la ville d'Ochride; je salue également tous les représentants des autorités fédérales et républicaines, ici présents, et en particulier ceux de la République Populaire de Macédoine et de la ville d'Ochride sur le sol hospitalier de laquelle nous nous sommes rassemblés. Je tiens aussi — et c'est un agréable devoir — à exprimer notre profonde gratitude à toutes les autorités compétentes pour le concours qu'elles ont bien voulu nous prêter à tous égards et grâce auquel nous avons été en mesure d'organiser ce Congrès. Ce généreux concours témoigne du vif intérêt et de la haute estime que les autorités de ce pays professent pour les études historiques, un intérêt judicieux qui a grandement contribué au progrès de nos recherches et à l'essor de la byzantinologie dans la Yougoslavie d'aujourd'hui.

Je salue de même les savants rassemblés dans cette salle et je leur souhaite la plus cordiale bienvenue. En leur personne je salue aussi tous les pays qu'ils représentent et je me réjouis infiniment que ces pays aient été si nombreux à envoyer leurs délégués.

Notre satisfaction est grande de voir réunis à Ochride les représentants les plus éminents de la byzantinologie moderne. Cependant nous regrettons profondément qu'un certain nombre de nos confrères, qui désiraient participer à notre Congrès, aient

été retenus au dernier moment pour des raisons de santé, par des devoirs urgents ou d'autres circonstances imprévues. Nous espérons toutefois les revoir au prochain Congrès ou à une autre occasion. Mais, combien de pertes douloureuses et irréparables n'avons-nous subies au cours de ces dernières années, combien de disparitions en nos rangs depuis le dernier Congrès!

Nous sommes encore abattus par la funeste nouvelle du décès tout récent d'Ejnar Dyggve, illustre savant, grand ami de notre pays et ami personnel de beaucoup d'entre nous, qui nous avait promis pour ce Congrès sa collaboration active. Nous sommes profondément attristés par la mort prématurée de Ciro Giannelli, excellent homme de science et fidèle ami, qui avait accepté de présenter au Congrès un des rapports les plus importants. À cette perte cruelle vient s'associer celle d'un autre savant italien, le jeune Paolo Lamma, historien des Comnènes dont l'avenir s'annonçait si brillant. Avec Norman H. Baynes disparaît un des plus grands maîtres de nos études et un homme d'une rare amabilité. Sa mort fut précédée de peu par celle de son fidèle collaborateur Henry Moss. Nous nous associons au deuil de la byzantinologie soviétique qui pleure son maître E. A. Kosminskij, rédacteur en chef du Vizantiskij Vremennik, l'éminent archéologue L. A. Maculevič, le célèbre peintre et historien de l'art I. E. Grabar. La byzantinologie grecque a perdu son doyen K. Amantos et le savant et infatigable Nikos Veis. La Tchécoslovaquie, Antoine Salač, l'Autriche, Wladimir Sas-Zaloziecky, les Pays-Bas, Lodewijk Grondijs. Le Danemark, avant d'avoir perdu Ejnar Dyggve, a été durement éprouvé par la mort de l'illustre musicologue Carsten Høeg, fidèle visiteur de tous nos Congrès. À Paris est décédée Madame Raina Palikarova-Verdeil. En Yougoslavie nous déplorons la mort tragique et toute récente d'Ivan Popović. La liste, pourtant incomplète, est longue et fort cruelle. Que de pertes qui nous ont appauvris et nous ont laissé une blessure. Nous conserverons avec reconnaissance la mémoire de nos collègues disparus.

Mesdames et Messieurs,

Ce n'est pas la première fois qu'un Congrès International d'Études byzantines se tient en Yougoslavie. Après que le premier Congrès des byzantinisants s'était réuni en 1924, à Bucarest, grâce à l'initiative du grand savant roumain Nicolas Jorga, le second Congrès International d'Études byzantines a eu lieu en 1927, à Belgrade, et il semble bien que, grâce aux efforts dévoués de ses organisateurs, feu J. Radonić, N. Vulić, D. Anastasijević, ce Congrès a laissé à tous ses participants un excellent souvenir. Pourtant, ce qui a décidé la délégation yougoslave à proposer comme siège du XII[e] Congrès des Études byzantines une ville yougoslave et ce qui a fait les membres du Congrès de Munich accepter unanimement cette proposition, ce n'est certes pas seulement la réussite du Congrès de Belgrade d'il y a trente ans. C'est en premier lieu le fait que la Yougoslavie est un des pays dont le passé se rattache par des liens puissants à l'histoire et à la civilisation byzantines, et que son sol est particulièrement riche en monuments superbes créés ou inspirés par le génie byzantin.

Il est vrai, les destinées des peuples yougoslaves au cours de l'histoire ont considérablement différé, leur évolution n'a pas suivi les mêmes voies et, par conséquent, l'intensité de leur attachement à la civilisation byzantine n'a pas été égale. Cependant aucun d'eux ne lui est resté étranger. Tout historien des peuples yougoslaves est tenu de recourir à l'étude des sources byzantines, souvent il doit commencer par cette étude. Pour certaines époques, pour certaines régions les sources byzantines sont plus importantes, et de beaucoup, que les sources indigènes ou toutes autres sources, quelles qu'elles soient. Ceci est vrai surtout pour la Serbie et davantage encore pour la Macédoine.

La civilisation médiévale de ces pays, comme celle d'autres contrées du Sud-Est européen, a été inspirée dans une grande mesure par Byzance, sa religion, sa littérature, son art, ses sciences, son droit, ses idées politiques et ses institutions. Notre Congrès se propose d'élucider cette symbiose byzantino-slave et d'en éclairer les différents aspects, dans les rapports des séances plénières aussi bien que dans les communications des sections, sans oublier toutefois maints autres aspects de la riche civilisation de Byzance, de son histoire mouvementé et de ses relations avec les autres peuples de l'Orient et de l'Occident.

La ville dans laquelle nous sommes réunis est un symbole vivant de cette symbiose. Elle a été le foyer d'où rayonna l'oeuvre civilisatrice des grands disciples de Méthode qui répandirent en langue slave, parmi les populations slaves, la foi et les lettres de Byzance, jetant par là-même les germes d'une culture slave indigène. Elle a été la capitale du glorieux empire de Samuel. Elle devint, après la chute de cet empire, un centre important de la domination byzantine dans les pays balkaniques. Deux de ses archevêques, Théophylacte à la fin du XI[e] siècle et Démétrios Chomatianos au commencement du XIII[e], en témoignent par leurs écrits, que les byzantinistes ne se lasseront jamais d'étudier. Aussi la ville d'Ochride fut-elle une des premières grandes conquêtes de Dušan, conquêtes qui aboutirent à la création de l'Empire des Serbes et des Grecs.

Une multitude de monuments de grande valeur, et souvent de grande beauté, reflètent cet illustre passé. Vous les verrez dès cet après-midi. Vous aurez l'occasion de voir aussi d'autres monuments, non moins importants, non moins magnifiques dans d'autres cités que vous allez visiter. Vous verrez aussi tout à l'heure, la grande exposition qui réunit les meilleurs exemplaires de la peinture d'icônes médiévales de toute la Yougoslavie. C'est bien

notre désir que ce Congrès vous offre la chance de voir, autant que possible et autant que vous le souhaitez, les monuments historiques et artistiques de notre pays.

C'est là une des tâches que s'est assigné le Comité d'organisation de ce Congrès, et non la moindre, c'est une des formes de collaboration que ce Congrès tient à assurer. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les avantages de la coopération scientifique. C'est un point acquis: sans la collaboration internationale des savants un développement normal de la science est aujourd'hui inconcevable. Aux congrès internationaux cette collaboration se manifeste de la façon la plus évidente et la plus efficace. Un congrès facilite les contacts personnels: c'est le premier et, peut-être, le plus grand profit qu'on en retire. D'autre part, les spécialistes y exposent les résultats les plus récents de leurs recherches devant un auditoire compétent. C'est une occasion d'apprendre, d'échanger les vues, de discuter. La discussion libre et spontanée occupe, certes, une grande place dans les travaux d'un congrès. Je dis la discussion libre et j'insiste là-dessus. Il n'est point de vraie science sans la liberté de pensée. Or, la liberté de pensée scientifique, digne de ce nom, a son corrélatif dans le respect de l'opinion d'autrui. C'est dans un tel esprit que je souhaiterais que se poursuivent les travaux et les discussions de notre Congrès. C'est une atmosphère d'entente amicale que j'aimerais voir s'établir entre ses participants.

Le monde actuel est déchiré, hélas, par toutes sortes de passions: passions politiques, nationales, sociales, confessionnelles. La science se doit de militer contre l'intrusion de ces passions dans son domaine. Elle a la noble mission d'établir la compréhension entre hommes et entre peuples, de renforcer l'esprit de l'entente et de la collaboration internationales.

Dans la byzantologie, on l'a souvent dit et à bon droit, la collaboration internationale est une vieille tradition. Sans doute remonte-t-elle à l'époque où l'espèce des byzantinisants était encore très peu nombreuse, de sorte que les quelques rares représentants de ce genre autrefois peu commun, dispersés dans le monde, étaient pour ainsi dire contraints d'établir des liens entre eux. Cette belle tradition demeure et nous tenons à la maintenir, bien que la famille des byzantinistes semble s'être sensiblement accrue, à en juger par nos derniers Congrès et comme le prouve surtout cette assemblée-ci.

L'histoire de nos congrès, si quelqu'un voulait la faire, traduirait bien clairement l'extension progressive de nos études et la multiplication de ladite famille des byzantinistes. Les travaux du Ier Congrès de 1924 ne se déroulaient qu'en deux sections avec une trentaine de communications — contre plus de 200 annoncées pour ce Congrès-ci. Les participants du second Congrès, à Belgrade en 1927, étaient sensiblement plus nombreux. La liste officielle, publiée dans les Actes du Congrès mentionne 284 membres, dont 143 savants étrangers et 55 yougoslaves ont effectivement été présents. La liste du Congrès de Paris en 1948, le premier d'après-guerre, cite 330 membres. Dans la liste du présent Congrès vous trouverez énumérés plus de 550 membres, sans compter — cette fois non plus, les membres adhérents.

Cependant l'accroissement effectif du nombre de nos collègues est plus grand que ces chiffres ne le laissent reconnaître de prime abord. Car la famille des byzantinistes n'augmente pas seulement, elle se renouvelle constamment, soumise, comme toute famille, au cours impitoyable du temps. Si je ne me trompe, de tous les participants au premier Congrès des byzantinistes en 1924, il n'y en a qu'un seul qui soit présent ici: c'est notre maître vénéré, le président du Comité International de nos études, M. Henri Grégoire, et je suis heureux de pouvoir le saluer très cordialement au nom de nous tous. Des membres du IIe Congrès une quinzaine se retrouvent dans cette salle, et parmi eux les représentants les plus distingués de la byzantinologie actuelle. Certains d'entre eux ont donné l'empreinte aux études byzantines de ces dernières décades. Je ne les citerai pas, je me bornerai à dire que la rencontre avec ces vieux amis et camarades à Ochride me cause une joie profonde.

Nous ne poursuivrons pas cette enquête statistique. Le tableau ne change pas essentiellement ni lors du Ve Congrès, le dernier d'avant la guerre, tenu à Rome en 1937: une faible minorité de ses participants se retrouve aujourd'hui parmi nous. Certes, il y a toujours aux assemblées comme celle-ci un nombre, et même un nombre assez important, d'absences fortuites, et d'autre part on y voit toujours pas mal de congressistes attirés plutôt par les beautés du pays où siège le Congrès que par les problèmes scientifiques qu'il s'applique à résoudre. Mais, abstraction faite de toutes les absences accidentelles et de toutes les présences touristiques, un fait demeure incontestable: une grande partie et probablement même la majorité des byzantinisants d'aujourd'hui ne se sont associés à nos études qu'après la guerre. Et pourtant beaucoup d'entre eux y tiennent une place très notable et vont, sans nul doute, contribuer grandement à rehausser l'importance de notre Congrès. Plus que cela: pour un nombre considérable de congressistes — yougoslaves et étrangers, venus de différents pays — ce Congrès est le premier Congrès International d'Études byzantines auquel ils assistent. C'est un fait rassurant et de bon augure pour l'avenir de nos études. Je souhaite à ces jeunes membres de notre Congrès un plein succès, je leur souhaite de voir réalisées les espérances avec lesquelles ils sont venus prendre part à cette réunion, et je voudrais qu'ils gardent de notre Congrès le beau souvenir que nous autres vétérans de tant de Congrès gardons chacun au premier de nos Congrès. Et si, Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs, à l'occasion d'un XXe congrès des étu-

des byzantines, vous veniez à feuilleter les Actes de notre Congrès, comme j'ai feuilleté ces jours-ci ceux du Congrès de Belgrade, mon premier Congrès, vous vous verrez peut-être en proie à des réflexions et à des sentiments semblables à ceux qui m'ont envahi — des réflexions rassurantes au fond et qui inspirent confiance dans l'avenir.

En terminant, permettez-moi, chers collègues, de vous souhaiter encore une fois la plus cordiale bienvenue. Nous désirons que votre séjour à Ochride vous soit agréable en toutes choses. Je sais bien — et je tiens à m'en excuser — que certains détails pourront laisser à désirer. Ochride est une petite ville et ses ressources sont modestes. Au cours des dernières années on y observe un merveilleux essor, mais le progrès le plus éclatant de quelques années est impuissant à effacer complètement les traces d'un lourd passé séculaire. Vous serez indulgents, j'en suis sûr, pour les imperfections dont vous allez peut-être faire l'expérience. Je veux croire que les beautés d'Ochride, sa richesse en monuments historiques et son hospitalité l'emporteront sur ces imperfections. Je vous adresse les voeux les plus chaleureux pour le succès de notre Congrès. Ce succès dépend, d'ailleurs, de nous tous, de notre travail, de notre entente, de l'ambiance d'amitié que nous allons créer.

ALLOCUTION DE SON EXCELLENCE M. RODOLJUB ČOLAKOVIĆ

C'est un grand honneur et un vif plaisir pour moi de pouvoir saluer, au nom du Président de la République Populaire Fédérative de Yougoslavie Josip Broz-Tito et au nom du Gouvernement, le XII[e] Congrès international des byzontinologues et de lui souhaiter un grand succès. Il nous est particulièrement agréable de voir se dérouler une rencontre aussi imposante de byzantinistes éminents dans la République Populaire de Macédoine, dans l'antique cité d'Ochride qui fut au cours des siècles le carrefour de deux civilisations, byzantine et macédonienne, qui ont trouvé leur pleine expression dans les nombreux monuments qui ornent toujours cette ville très attrayante. Ces monuments, hier encore laissés à l'abandon, la Yougoslavie socialiste les conserve soigneusement en tant qu'une partie intégrante de son patrimoine culturel.

Permettez-moi de m'attarder quelque peu là-dessus. Nous vivons à une époque où l'essor grandiose des sciences techniques permet à l'homme de pénétrer de plus en plus profondément les secrets de la nature, où les rêves les plus fantastiques de ces pionniers de la science qui voyaient l'homme s'envoler vers d'autres planètes sont en train de devenir réalité. Ce sont là des réalisations admirables qui remplissent de fierté quiconque croit à la force créatrice de l'esprit humain, à sa capacité non seulement d'interpréter l'univers mais aussi de le transformer.

De ce fait on conçoit aisément que des ressources énormes soient consacrées au développement de la science. De toute part, on édifie des instituts et l'on forme les cadres qui les animeront. Cependant, cela ne veut nullement dire que nous pouvons négliger les domaines de l'activité scientifique qui sont orientés vers l'étude des rapports sociaux, de leur évolution, de l'influence exercée par le progrès technique sur celle-ci, des relations entre ce qui a été ou ce qui commence à disparaître avec ce qui est ou ce qui fait son apparition, des causes de ces changements, du rôle de l'homme dans la disparition et l'apparition éternelles des formes sociales de la vie des hommes qui sont, suivant l'expression de Karl Marx, »à la fois auteurs et acteurs de leur propre drame«. C'est ainsi que nous pouvons obtenir non seulement une image de l'univers

au sein duquel nous vivons, mais aussi connaître les lois qui y règnent et apprécier avec réalisme les possibilités et les limites, le sens et les perspectives de l'action humaine.

Le gouvernement de la République Populaire Fédérative de Yougoslavie, guidé par ces principes dans sa politique dans le domaine de la culture et des sciences, s'est bien gardé de négliger le développement des sciences sociales en Yougoslavie. Il est vrai qu'en raison des nécessités d'un essor économique accéléré et afin de pouvoir liquider au plus tôt le retard technique du pays, il a consacré les ressources les plus considérables au développement des sciences techniques, ce qui ne veut pas dire qu'il ait remis à plus tard les investiments dans les sciences sociales. Cette politique s'est traduite par la création de nombreux établissements des sciences sociales auprès des universités et des académies des sciences, ainsi que d'institutions scientifiques autonomes, par les soins donnés à la formation des spécialistes. Cette politique s'est traduite également dans les efforts accomplis pour permettre à nos savants d'établir des contacts tant sur le plan national que sur le plan international, dans la possibilité qui leur est offerte de publier les résultats de leurs travaux, dans la suscitation du climat nécessaire à l'activité scientifique, d'un climat grâce auquel les savants et les chercheurs peuvent exposer leurs points de vue sans être assujettis à aucune tutelle et lutter librement pour leurs opinions. Je ne voudrais pas m'attarder ici à vous citer des chiffres et autres données susceptibles de vous initier aux résultats de cette politique. Vos collègues, les byzantinistes yougoslaves, qui ont obtenu des résultats dignes d'estime au cours des quinze dernières années, ne manqueront pas de vous en parler.

Il ne m'appartient pas de juger de l'importance de ce Congrès pour le développement de la byzantinologie. Pour moi, le Congrès d'Ochride, tout comme d'autres rencontres similaires entre les représentants de différentes nations ne présente pas seulement un intérêt scientifique. Cet intérêt réside essentiellement dans le fait qu'il rassemble des gens venus des pays les plus divers, à systèmes sociaux très différents, afin de coopérer au développement de leur discipline dans une atmosphère de tolérance et de respect mutuels. C'est cela qui importe et qui est symbolique, car la situation historique au moment où se déroule ce Congrès est pleine d'incertitude et de périls pour l'humanité toute entière qui attend avec anxiété ce que lui apportera le lendemain. Appréhension justifiée car les relations dans le monde actuel divisé sont tendues à tel point qu'à chaque instant une catastrophe peut éclater. L'essor inouï de la technique s'est traduit notamment et malheureusement par un développement considérable des moyens de destruction. Les découvertes de l'homme sont de nature à rendre la vie humaine plus facile, à accélérer la disparition de la misère dans laquelle croupissent des millions et des millions d'hommes, à procurer à tous le bien-être et les bienfaits de la civilisation, mais elles sont aussi de nature à anéantir tout ce que les générations qui nous ont précédées et la nôtre ont créé et même à mettre en question l'existence de l'homme sur la terre. L'énergie nucléaire mise au service de l'homme peut dans un proche avenir faire de notre planète une demeure digne de l'homme, de tous les hommes; mais, mise au service de la guerre, elle peut la transformer toute entière en un cimetière immense. A cet instant précis, les puissances nucléaires, qui possèdent cette arme meurtrière, sont en face l'une de l'autre dans une attitude menaçante. Elles peuvent à tout instant déchaîner ces forces de destruction effroyable et provoquer ainsi une guerre à l'issue de laquelle il n'y aurait pas de vainqueur. C'est l'homme qui serait le vaincu; ce sont les magnifiques espoirs placés dans la possibilité qu'il a de rendre son existence plus humaine et plus pleine qui seraient ensevelis; ce sont les efforts qu'il a accomplis et son existence même qui perderaient tout leur sens.

Aussi, n'y a-t-il pas pour l'humanité d'autre alternative que la coexistance pacifique et active entre les pays à systèmes sociaux différents, la lutte pour le réglement pacifique des nombreux problèmes complexes auxquels doit faire face notre monde tourmenté, déchiré par des contradictions et des oppositions. On ne pourra pas les faire disparaitre de force, mais peu à peu, au moyen d'efforts patients et tenaces et ainsi permettre à tous les peuples de se frayer la voie vers les formes sociales de la vie qu'ils estiment susceptibles de faciliter leur progès matériel et culturel.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous rappeler que la Conférence des pays non-alignés vient de terminer ses travaux à Belgrade. Elle s'est séparée en lançant au monde un message qui est un appel à tous ceux qui croient en l'homme, en son avenir meilleur et plus brillant et qui les incite à redoubler d'efforts pour la sauvegarde de la paix et susciter une atmosphère de confiance et de respect mutuels dans laquelle il sera possible de trouver un réglement pacifique aux problèmes qui troublent le monde actuel. Ce n'est pas là un voeu d'utopiste bien intentionné mais une appréciation réaliste portée sur le danger d'aggravation des rapports entre les blocs de puissances qui menacent d'aboutir à une catastrophe générale. Et c'est en même temps la manifestation de la profonde aspiration à la paix des pays représentés à cette Conférence et aussi de l'énorme majorité des hommes. Et c'est enfin l'expression de la conscience humaine confrontée avec l'effroyable péril qui nous menace tous.

En vous souhaitant à tous la bienvenue dans notre pays et un plein succès à vos travaux, j'exprime mes voeux pour que ce Congrès soit un exemple de coopération féconde entre les hommes d'opinions différentes, une contribution à la compréhension meilleure entre les nations, un apport à la paix mondiale qui est notre bien commun à tous.

ALLOCUTION DE M. DIMČE BELOVSKI

Ladies and gentlemen,

It gives me great pleasure to greet, on behalf of the Executive Council of the People's Republic of Macedonia, the delegates and guests of the 12th International Congress of Byzantologists. I beg you to accept our hearty welcome.

It is both interesting and important to hold the Congress at Ochrid, not only because it makes it possible for hundreds of scholars from different parts of the world to get acquainted with this place and to enjoy its beauties, but primarily because this town, as it now stands, is a great monument of the mediaeval art and culture.

Ochrid with its architecture, frescoes and icons is at your disposal, as well as the other historic monuments in other parts of Yugoslavia. We have, particularly in the last few years, made special efforts and have given valuable means in order to restore and conserve a greater number of our monuments. We are proud of it, although we are quite aware of the fact that by far greater efforts and investments are needed.

I am only a layman and therefore not at all competent to judge either of the artistic value and the history of these great monuments, or of the schools and influences on this art. Personally, I believe that there is no national culture which is completely immune against the influences and trends of other national cultures. I also have a firm belief that there is no national culture which could be exported to and imposed on other people. For centuries the whole area of the Balkans has been under different influences, but despite of it the native artistic powers, reflecting the climate of its area, put in one or the other way its seal on the artistic achievements.

Will you allow me to greet you once more and to wish you a great success in your work and a pleasant stay in this beautiful town. Getting acquainted with one another and working together in such a great number will contribute, I am sure, to the advancement of the international cooperation.

Thank you very much

ALLOCUTION DE M. MARKO KOSTRENČIĆ

J'ai l'honneur et la plus profonde satisfaction de saluer au nom des trois Académies yougoslaves, l'Académie Serbe à Belgrade, l'Académie Yougoslave à Zagreb et l'Académie Slovène à Ljubljana, le XII[e] Congrès International des Études byzantines réuni ici, à Ochride, ville célèbre par son histoire et par sa beauté. Les peuples yougoslaves sont extrêmement heureux de voir ce Congrès se tenir dans leur pays, car leur histoire est, depuis leur arrivée aux Balkans il y a quinze siècles, étroitement liée avec celle de Byzance.

Seit diesen frühesten Zeiten hat das byzantinische Wesen in allen seinen Erscheinungen und Auswirkungen auf die slavischen Völkerschaften in diesem Bereich den mächtigsten Einfluss ausgeübt und ihnen den Weg zum Kulturleben geebnet. Und die byzantinischen Studien haben insbesondere seit der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts bedeutende und bewundernswerte Ergebnisse gezeitigt, welche hauptsächlich der mustergültigen und vorbildlichen zwischenvölkischen Zusammenarbeit auf diesem wissenschaftlichen Gebiet zu danken sind. Beredte Zeugen für die Erfolge dieser internationalen Arbeitsgemeinschaft in ihren Anfängen sind unter vielen anderen die klangvollem Namen, deren wir hier gedenken: K. Krumbacher, V. G. Vasiljevskij, F. I. Uspenskij, N. P. Kondakov, H. Gelzer, A. Rambaud, Ch. Diehl, G. Schlumberger, J. B. Bury, K. Jireček, N. Jorga, G. Bratianu, St. Novaković, D. Anastasijević, G. Manojlović. Wahre Schatzgruben für byzantinisches Wissen und Leben sind die Zeitschriften Byzantinische Zeitschrift und Vizantiskij Vremennik. Und heute nimmt die Byzantinistik unter den humanistischen Wissenschaften einen ehrenvollen Platz ein und befruchtet durch ihre erfolgreichen Untersuchungen und neuen Erkenntnisse auch andere Wissensgebiete der Geschichte der Menschheit.

От имени трех югославских Академий желаю этому Конгрессу достижения видных и выдающихся успехов — в духе мира, искреннего сотрудничества и взаимного доверия. Верю, что его научные результаты будут значительным этапом в развитии византиноведения, а всем участникам Конгресса желаю приятного пребывания среди югославских народов, которые их приветствуют с открытым и радостным сердцем.

ALLOCUTION DE M. KIRIL MILJOVSKI

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, Je me sens particulièrement honoré d'avoir à saluer, au nom de l'Union des Universités Yougoslaves, ainsi qu'au nom de l'Université macédonienne de Skopje, cette réunion d'éminents byzantinistes du monde entier. Vous vous trouvez dans un pays, dans une république et dans une ville où la culture byzantine a laissé d'importantes traces. Des siècles n'ont pu effacer ces vestiges que l'on trouve dans l'architecture des monastères, dans les fresques des églises, dans la jurisprudence, dans l'oeuvre artistique, ce qui représente une fusion des influences de la création de l'esprit byzantin et de l'expression artistique du peuple autochtone des Slaves du Sud.

Je ne suis pas compétent, moi, de parler de cette fusion des deux cultures, de la haute tradition culturelle raffinée de Byzance et de la culture populaire initiale des peuples Sud-Slaves qui ont adopté, à leur manière, la culture trouvée en y introduisant des éléments caractéristiques de leur art créateur.

Les grands apôtres slaves, Cyrille et Méthode, imbus de la culture byzantine, se sont servis de la langue des Slaves de Macédoine pour initier le monde slave à l'art de lire et d'écrire.

C'est sur les rives du lac d'Ochride que se sont établis les disciples de Cyrille et de Méthode — Clément, Naum; ils y ont fondé de hautes écoles et transformé cette ville et cette région en un centre d'où le rayonnement du christianisme s'étendait sur le reste du monde slave et d'où résultait une nouvelle culture. Il semble qu'ici commence la transformation de cette culture qui assimilait de plus en plus des éléments autochtones de l'art créateur populaire, sans pour autant se dégager de l'influence favorable de la culture byzantine. Bien que, sous la domination turque, cette influence soit réduite dans son ampleur et son intensité, elle n'a pu disparaitre entièrement. Ces deux éléments de la culture sud-slave, implanté et autochtone, s'entrelacent tellement dans notre héritage culturel qu'il n'est pas toujours possible de les détacher et de les distinguer. Ces deux éléments méritent d'être toujours l'objet des recherches scientifiques persistantes et impartiales. Notre société socialiste ne connait pas l'exclusivité na-

tionaliste, aussi le climat général est-il favorable à apprécier le passé de nos peuples d'une manière objective et strictement scientifique. Après la libération de notre pays, ses citoyens ont manifesté un intérêt beaucoup plus vif pour leur passé et ont désiré le connaitre. Le peuple macédonien, dont l'histoire a été faussée durant de longues années, témoigne d'un intérêt particulier pour son passé dont il voudrait savoir la vérité. La plume des byzantinistes yougoslaves et étrangers nous fera connaître une partie de cette vérité.

Aussi le peuple macédonien, en raison de la situation géographique qu'il occupait, représentait-il après l'arrivée des Slaves dans les Balkans, un pont entre la Byzance civilisée et chrétienne et les peuples slaves païens, pleins de vitalité. Au point de vue culturel, le moyen-âge du peuple macédonien et d'autres Slaves du Sud subit une importante influence de Byzance, d'où s'infiltrait le christianisme, et par là l'influence culturelle.

Grâce à cette influence se créait graduellement la culture slave et sud-slave. Nous voilà donc, de nouveau, devant un cas qui se répète dans l'histoire: une haute civilisation qui sert de stimulant et de source d'inspiration au développement ultérieur de la culture autochtone.

C'est pourquoi les recherches des byzantinistes effectuées chez nous représentent, en effet, des recherches faites dans le domaine de l'histoire des peuples sud-slaves au cours des premiers siècles de leur vie dans les Balkans. Ce Congrès, au cours duquel des éminents byzantistes nous présenteront les résultats de leurs recherches et leurs conclusions se basant sur ces études, sera d'un intérêt spécial.

Dans l'histoire il y a eu des vainqueurs et des vaincus, la carte politique a été faite et refaite à travers des siècles, et même des décennies. Les empires d'autrefois ont disparu, les frontières ont été modifiées, les systèmes sociaux et étatiques transformés. Il en restait tout de même quelque chose de plus durable et de plus tenace: les peuples et leur force créatrice culturelle, les peuples qui luttaient pour leur existence et qui, dans la lutte même, créaient des oeuvres que nous admirons aujourd'hui et à base desquelles nous étudions notre propre histoire.

Chaque culture commence à se développer comme la culture d'un peuple. Mais, ont atteint leur plus haute portée les cultures nationales qui ont su briser les cadres étroits nationaux et devenir le trésor comun de plusieurs peuples. C'est précisément le caractère de la culture byzantine qui constitue l'héritage culturel non seulement du peuple grec, mais aussi des autres peuples des Balkans et d'Europe.

L'Université de Skopje qui est l'expression d'une nouvelle renaissance culturelle du peuple macédonien libre suit avec un grand intérêt scientifique cette renaisance dont le centre, il y a plusieurs siècles, était Ochride et qui s'est formée par l'inclusion des peuples sud-slaves dans l'orbite de l'influence culturelle byzantine. C'est pourquoi je suis profondément persuadé que ce Congrès sera un stimulant pour toutes les universités yougoslaves en vue d'approfondir leurs recherches dans ce domaine, et je suis sûr que l'Union des Universités Yougoslaves favorisera ce travail sous tous les aspects.

Je souhaite au Congrès le meilleur succès dans son travail.

ALLOCUTION DE M. DJURDJE BOŠKOVIĆ

Excellence, Mesdames, Messieurs, chers collègues, amis et camarades,

Permettez moi, tout d'abord, de vous adresser, au nom du Secrétariat du Congrès, aussi bien qu'au nom des participants yougoslaves, nos meilleurs voeux de bienvenue et nos souhaits pour un fécond travail. Je remercie en même temps, au nom du Comité d'Organisation, tous ceux qui ont aujourd'hui honoré par leurs paroles le commencement de nos sessions.

Il y a, Mesdames, Messieurs, juste dix années qu'à Palerme les membres du VIII[e] Congrès ont accueilli avec sympathie la proposition que l'un des prochaines Congrès soit tenu ici même, à Ochride. Nos désirs communs, confirmés au dernier Congrès de Munich, se sont réalisés. Les dix années ont bien vite passé et, après Salonique, Istanbul et Munich, nous voilà de nouveau ensemble, cette fois-ci dans l'un des grands centres, où l'ancienne culture antique et byzantine s'est heureusement entrecroisée avec les apports frais et nouveaux de la culture slave.

Ce fait a de beaucoup aidé à orienter l'organisation scientifique du travail du Congrès et le choix des thèmes, surtout des rapports de base.

Depuis longtemps, depuis le VII[e] Congrès, tenu à Bruxelles en 1948, nous avons proposé que le travail de nos congrès devrait être concentré sur un choix plus limité de thèmes fondamentaux concernant les sciences byzantines. Ces voeux pourtant n'ont été réalisés pour la première fois et avec succès qu'au Congrès de Munich.

Il est évident que pour un Congrès qui se tient à Ochride, les thèmes concernant le passé complexe de la Macédoine et, dans un cadre plus large, les rapports byzantino-slaves se montrent de première importance. Il nous a semblé pourtant que ces thèmes devraient être solidement encadrées et soutenues par le traitement de toute une suite de questions d'ordre primaire, concernant les divers aspects de l'histoire de Byzance et de sa culture materielle et spirituelle. Voilà pourquoi nous avons demandé des suggestions aux comités nationaux de différents pays et pourquoi

nous nous sommes, après avoir étudié toutes les propositions et toutes les possbilités, arrêtés aux thèmes qui figurent dans notre programme. Ces thèmes se relient, plus ou moins, en un ensemble assez compacte qui, nous l'espérons, retiendra l'attention du Congrès tout entier.

D'autre part nous n'avons évidemment pas pu négliger les désirs des membres du Congrès de présenter aux sections les résultats de leurs recherches personnelles. De là, comme vous avez bien pu le remarquer vous mêmes en feuilletant le programme, notre travail devient assez chargé. Ne nous en plaignons pas. La diversité et la richesse des communications proposées pour les sections reflètent au fait la fécondité des recherches scientifiques et l'activité enorme des membres du Congrès dans le domaine des études byzantines. Ici, pourtant, notre propre tâche a été assez simplifiée. Au fait nous n'avons eu qu'à grouper les communications proposées en des suites plus ou moins cohérentes. Pourtant vu qu'un grand nombre de thèmes ont été proposées par les participants yougoslaves nous avons du prier un certain nombre parmi eux de nous autoriser à publier seulement leurs communications dans les Actes du Congrès, sans les exposer directement, a vive voix, devant les sections.

Ceux parmi vous qui ont déjà eu l'occasion de prendre part à l'organisation de nos congrès précédents savent bien que nous nous sommes trouvés souvent devant plus d'une difficulté. Pour tant l'une des plus graves, c'est que nous n'avons pas su, jusqu'au dernier moment, jusqu'à hier soir, ou même, si vous voulez bien, jusqu'à ce matin, qui est ce qui, du nombre imposant de tous ceux qui ont répondu positivement à notre invitation, participera réellement au travail du Congrès. Presque jusqu'au dernier moment nous avons eu des lettres nous annonçant des adhésions nouvelles, et d'autre part, des excuses avec des informations que tel et tel, parmi ceux sur lesquels nous avons compté, était empêché de venir. Comme l'une des graves conséquences qui se sentira de cet état de choses c'est que dans le programme du travail des sections, comme ce fut d'ailleurs le cas de bien d'autres congrès précédents, nous avons du insérer des communications qui ne seront pas présentées. Pourtant le Comité d'Organisation vous propose de ne rien changer en ce qui concerne l'horaire des communications prévu par le programme. Ce sera le seul moyen que tous, nous sachions à chaque moment qui, quand et où présente sa communication.

D'autre part, vu justement la nécessité d'utiliser rationnellement le temps dont nous disposons, les participants du Congrès sont instamment priés de ne pas dépasser, dans l'exposition des communications et dans les discussions, les limites prévues par le programme.

Mesdames, Messieurs,

Nous avons toute une bonne semaine de travail devant nous. Une semaine au cours de laquelle chaque jour, en nous serrant amicalement les mains les uns aux autres, nous aurons l'occasion de sentir vibrer en nous ce sentiment qui relie entre eux tous les hommes qui s'occupent sérieusement des questions scientifiques, cette force qui les pousse à la poursuite de la vérité. Nous sommes, hélàs, conscients que la première étape de cette poursuite n'aboutit bien de fois, surtout dans des sciences humanitaires et historiques, qu'à des vérités relatives. La grande tâche qui se pose devant la science c'est de mettre en lumière, parmi toutes ces vérités relatives, une seule vérité, — la vérité objective, la vérité scientifique. Pour y arriver nos recherches doivent être en premier lieu privées de tout préjugé de quel genre que ce soit, — de genre national, régional, religieux ou social. En ce sens les congrès internationaux, quoiqu' ils n'aient pas la possibilité d'arriver à des conclusions definitives, peuvent quelquefois donner des suggestions bien positives. L'une des prémices nécessaires pour la réalisation de tels buts c'est la possession de ce large sentiment de tolérance envers les idées d'autrui tant qu'elles visent à la recherche de la verité. Nous sommes sûrs qu toutes nos discussions, même au cas où elles seraient menées des positions scientifiques différentes, ne viseront qu'à de tels fins.

C'est avec de telles idées que nous allons commencer notre travail, qui sera, nous le souhaitons bien, positif et fructueux.

Avant de terminer, j'ai enfin encore une tâche à remplir. Je vous propose, au nom du Comité d'Organisation, d'adresser un télégramme à celui qui a bien voulu honorer notre Congrès de son haut patronage, au Président de la République Populaire Fédérative de Yougoslavie, Josip Broz Tito.

Si vous me permettez, je vous lirai la traduction du télégramme:

Excellence,

En vous exprimant toute notre gratitude d'avoir honoré notre Congrès de votre haut patronage, nous vous présentons nos meilleurs salutations et l'expression de notre profond respect. Nous sommes persuadés que le travail de notre Congrès contribuera au progrès de la science et à la collaboration scientifique internationale.

Le XIIe Congrès International d'Études byzantines.

L'Assemblée exprime son consentement par des vifs applaudissements.

Des télégrammes souhaitant au Congrès le meilleur succès furent adressés au Comité d'Organisation par S. E. Monsieur Koča Popović, secrétaire d'État des Affaires Étrangères, S. E. Monsieur Krsto Crvenkovski, secrétaire du Secrétariat Fédéral de l'Éducation et de la Culture, S. E. Monsieur Bogdan Osolnik, secrétaire du Secrétariat Fédéral des Informations, M. Drago Vučinić, secrétaire de la Commission des Relations Culturelles avec l'Étranger, Mme Anica Magašić, président du Conseil de la Culture de la R. P. de Croatie, M. Boris Kocijanić, secrétaire de la Culture de la R. P. de Slovénie, M. Marko Ristić, président de la Commission Nationale Yougoslave de l'UNESCO, M. M. les professeurs Robert J. John, Princeton, Silvio G. Mercati, Rome, Roberto Cessi, Padova, Gyula Moravcsik, Budapest, Panajotis Zepos, Athènes, Ivan Dujčev, Sofia, Viktor Novak, Beograd, Niko Županič, Ljubljana, Bariša Krekić, Novi Sad.

MANIFESTATIONS, RÉCEPTIONS, EXCURSIONS

Diverses manifestations, réceptions, excursions ont été organisées en l'honneur du Congrès.

En premier lieu il faut mentionner la grande exposition »Icônes de Yougoslavie«, à l'hôtel »Orce Nikolov« à Ochride, où l'on a pu voir, rassemblés pour la première fois, les chefs-d'oeuvre de la peinture d'icônes du XIIe au XVIIe siècle, de toute la Yougoslavie. Pour cette exposition, qui a suscité le plus vif intérêt des congressistes, un riche catalogue a été publié en français et en serbe.

Le Service des monuments historiques de la RP de Macédoine et le Comité d'Organisation de Skopje ont exposé 35 icônes d'Ochride, dans le portique de l'église Saint-Clément, tandis que la Galerie des arts d'Ochride abritait une exposition de broderies populaires macédoniennes. Au Musée National les participants du Congrès ont eu l'occasion de visiter une exposition de manuscrits grecs et slaves, conservés à Ochride, qui a particulièrement attiré l'attention des spécialistes. Les publications récentes du domaine de la byzantologie de différents pays ont été exposées dans le hall de la Maison de la Culture où avaient lieu les séances plénières.

Deux autres expositions ont été inaugurées en dehors d'Ochride: Ornements des fresques du XIIe au XVe siècle, au Musée des arts appliqués à Beograd, et Fresques médiévales de Macédoine (reproductions), à la Galerie des arts à Skopje.

Le deuxième jour du Congrès, le représentant du Président de la République, S. E. Monsieur Rodoljub Čolaković, a donné une réception à l'hôtel Palace, pour tous les membres du Congrès. Une autre réception a été donnée par le président du Conseil pour la Culture de la RP de Macédoine, deux jours plus tard, dans les salons de ce même hôtel. Le Conseil pour la Culture a invité à un thé à Imaret les dames, épouses des congressistes, tandis que le Comité populaire de la ville d'Ochride a organisé, aussitôt après la clôture du Congrès, une excursion à Sveti Naum, avec un pique-nique dans ce pittoresque paysage.

Les congressistes ont eu l'occasion d'assister à plusieurs concerts et soirées, notamment au concert des madrigalistes de

Belgrade à l'église Sainte-Sophie et au récital d'Anna Lipša, primadonna de l'Opéra de Skopje. L'ensemble des danses et des chansons populaires de Skopje »Tanec« a donné une représentation dans la Maison de la Culture. Les membres du Congrès ont également pu voir un documentaire, intitulé »Fresques de Macédoine« et un long métrage »Miss Stone«, épisode de l'histoire macédonienne. L'avant-dernier jour du Congrès, le ballet de l'Opéra de Skopje a donné une soirée dans la Maison de la Culture.

Plusieurs excursions ont été organisées pour permettre aux participants du Congrès de visiter les monuments archéologiques et historiques les plus intéressants de Serbie, de Macédoine et du Monténégro. Un groupe a suivi la vallée de l'Ibar pour visiter Žiča, Studenica, Djurdjevi Stupovi, Sopoćani, Peć et Bogorodica Ljeviška, un autre a remonté la vallée de la Morava en visitant Manasija, Ravanica, Niš (nécropole paléochrétienne), Caričin Grad, Staro Nagoričino et Andreaš; de Skopje les deux groupes se sont rendus à Stobi et à Bitolj (Heraclea Lyncestis). Un troisième groupe, passant par Skopje, Priština (Gračanica), Peć, Titograd et Kotor est allé visiter Dubrovnik.

Un timbre spécial, une enveloppe et un cachet ont été émis et imprimés à l'occasion du Congrès. De plus tous les congressistes ont reçu l'insigne du Congrès, une plaquette sur laquelle se trouve reproduit un ornement stylisé d'un chapiteau de Sainte-Sophie d'Ochride.

Diverses publications ont paru à l'occasion du Congrès. L'Institut d'Études byzantines de Belgrade a consacré au Congrès son Recueil de travaux no. 7, le Service des monuments historiques de la RP de Macédoine a publié une monographie sur l'eglise de St. Clément, le Musée National d'Ochride un Recueil de travaux et le Musée National de Bitolj la première livraison de la revue »Heraclea«.

SÉANCE PLÉNIÈRE DE CLÔTURE

L' Assemblée générale de l'Association s'est tenue en séance de clôture plénière, à Ochride, samedi le 16 septembre 1961, à 10 heures, sous la présidence de M. G. Ostrogorsky, président du Congrès.

On a entendu les discours de MM. A. Dain, A. Orlandos, M. Richard, P. Lemerle et N. Goričan.

M. A. DAIN, secrétaire exécutif, donne lecture et soumet à l'approbation de l'Assemblée les motions et décisions suivantes:

I. *Lieu et date du prochain Congrès.*

Le Comité international de l'Association des Études byzantines a décidé de fixer pour la réunion de ses Congrès une périodicité quinquennale, pratiquée par la plupart des organismes affiliés à l'Unesco.

En conséquence, le prochain Congrès aura lieu en 1966. Le Comité national de Grande Bretagne a été chargé de l'organisation du Congrès, qui se tiendra à Oxford.

II. *Modification des statuts.*

Les statuts actuels de l'Association internationale des Études byzantines répondaient à la situation existant au lendemain de la guerre. La multiplication des Comités nationaux — aujourd'hui au nombre de vingt —, les conditions nouvelles de la recherche, ont amené le Comité international à modifier ses statuts, de manière à les adapter au développement et aux conditions de ses études.

On propose au vote une rédaction nouvelle des statuts.

(v. le texte à la p. XXXI)

III. *Composition du Bureau du Comité.*

Voici d'autre part la composition que nous proposons pour le Comité. Elle s'inspire du désir d'y voir représenté un nombre de pays plus grand que dans le précédent Comité, répondant ainsi mieux à l'importance de nos Congrès et au développement des relations scientifiques internationales.

(v. p. XXXII)

IV. Motion présentée par MM. D. Tablot-Rice et P. Lemerle, relative aux monuments artistiques de Sainte-Catherine du Mont Sinaï:

En vue de la conservation des monuments artistiques de Ste Catherine sur le Mont Sinaï et de prévenir toute détérioration ultérieure, et en vue de faire connaître ces trésors d'une manière plus large, le XIIe Congrès international des Études byzantines pense que c'est dans l'intérêt de la connaissance de la culture byzantine que le travail de la préservation et de conservation entrepris par les expéditions conjointes de Michigan, Princeton et Alexandrie devrait être poursuivi. Il approuve la méthode généralement adoptée maintenant, qui consiste à consolider et, si besoin est, nettoyer les icônes, sans toutefois repeindre aucune des parties manquantes, mais insiste pour que le travail en question soit entrepris seulement par des experts qualifiés, sous la direction et la responsabilité des savants.

Ces décisions et motions ont été approuvées à l'unanimité par l'Assemblée générale.

M. ANASTASIOS ORLANDOS prit la parole pour signaler l'importance de *l'Exposition d'Icônes:*

Mesdames et Messieurs,

En ma qualité d'historien de l'art, je suis sûr que j'interprète l'opinion de tous les Congressistes en adressant aux organisateurs du XIIe Congrès nos félicitations les plus sincères pour avoir organiser l'exposition d'icônes portatives appartenant aux trésors yougoslaves.

Cette sélection, cette anthologie des icônes les plus importantes du pays nous a fait connaître et jouir l'évolution et les courants artistiques de la peinture d'icônes en Yougoslavie depuis le XIe jusqu'au XVIIe siècle, grâce au classement scientifique et méthodique des icônes, dû à M. Vojislav Djurić qui en a aussi publié un excellent catalogue, et à leur présentation artistique dans la salle de l'hôtel Orce Nikolov, par M. Vojislav Korać.

Qu'il recoivent tous les deux nos félicitations et notre gratitude. Car c'est par cette exposition que nous avons pu apprécier la valeur des icônes médiévales de la Yougoslavie qui, de pair avec les brillantes fresques murales, représentent l'expression la plus noble de la peinture byzantine.

M. l'abbé MARCEL RICHARD donna lecture de l'adresse suivante:

Les congressistes philologues qui ont eu le plaisir inespéré de pouvoir travailler sur les manuscrits du Musée national d'Ochride tiennent à remercier chaleureusement les organisateurs du XIIe Congrès international des Études byzantines des efforts qu'ils ont déployés pour leur rendre pleinement accessible cette précieuse collection.

Ils remercient Monsieur Goce Miteski, Directeur de ce Musée, ses collaborateurs, et spécialement M. Vasil Lahtov, conservateur, de la belle exposition qu'ils leur ont préparée et de la grande gentillesse avec laquelle ils ont mis à leur diposition le trésor dont ils ont la garde.

Ils remercient surtout Monsieur Vladimir Mošin qui a eu le courage de rédiger en trois mois, pour qu'ils puissent en profiter, un catalogue de ces manuscrits grâce auquel ils ont pu réaliser un travail très fructueux.

Paul Canart, Cité du Vatican
Kenneth Clark, Durham, New Conn.
Paul Gautier, Paris
François Halkin, Bruxelles
Bertrand Hemmerdinger, Montmorency
Jorgen Raasted, Copenhague
Marcel Richard, Paris
Lennart Rydén, Uppsala
Oliver Strunk, Princeton, New Jersey
Christian Thodberg, Copenhague
Euridice Zizica, Paris

Discours de M. PAUL LEMERLE, président du Comité International des Études byzantines:

Monsieur Henri Grégoire, dont la maladie a attristé ce Congrès, et qui en ce moment même est en route pour rejoindre son pays et son foyer, m'a chargé de le remplacer pour accomplir en son nom un geste qu'il se réjouissait beaucoup de pouvoir faire lui-même. A la veille même du Congrès il avait, au prix de grands efforts, fait sortir des presses le tome XXXI de *Byzantion* qui porte sur sa couverture: »Hommage à Georges Ostrogorsky«. Si ce ne sont peut-être pas, en effet, à proprement parler des *Mélanges Ostrogorsky*, pour lesquels il y a donc encore place dans l'avenir, c'est bien un hommage et, comme le dit la dédicace, un témoignage de gratitude, que le doyen de nos études entendait rendre publiquement, à l'occasion de ce Congrès, à son président. Voici ce volume, que je remets, au nom de Monsieur Grégoire, au savant qu'il honore.

Ce simple geste me paraît être pour nous l'occasion d'associer dans notre pensée, au moment où nos assises vont se clore, deux grands byzantinistes:

— Monsieur Grégoire, qui a été de quelque manière notre maître à tous, et que tous nous entourons d'une affection qui lui apportera peut-être un peu de réconfort. Il convient qu'il sache que tout le Congrès prend part à l'épreuve morale qu'a été pour lui l'obligation de renoncer à être présent à nos séances, et lui adresse, avec ses voeux chaleureux de rapide rétablissement, sa pensée fidèle;

— et Monsieur Ostrogorsky, à qui nous avons tous de grandes obligations, depuis toujours pour son oeuvre de savant, et aujourd'hui pour la façon dont il a organisé et présidé nos débats. Je crois être l'interprète de tous en lui adressant nos remerciements reconnaissants, en lui souhaitant un repos réparateur de tant de fatigues dont nous sommes la cause, et en lui exprimant notre profond, amical, affectueux attachement.

Je voudrais encore, et cette fois aussi comme interprète de tous, dire que ces sentiments s'étendent, bien sûr, à Monsieur Bošković, secrétaire général du Congrès, grand archéologue et historien de l'art et grand organisateur. Nous le remercions pour tout ce que nous lui devons, et pour la souriante tranquillité avec laquelle il a fait face à tant de difficultés.

Nous associons à ces sentiments de gratitude les autorités de la République Fédérale, en la personne de S. E. Monsieur Rodoljub Čolaković, vice-président du Conseil, ainsi que les autorités de la République Populaire de Macédoine, et celles de la ville d'Ochride. A travers elles, c'est à la Yougoslavie toute entière, et à son peuple, que nous sommes reconnaissants de leur accueil.

Enfin nous remercions tous ceux qui se sont dépensés sans compter pour nous guider et nous aider, Monsieur Barišić, Madame et Monsieur Ferluga, Madame Nada Mandić, et tant d'autres que je ne peux citer tous: toute cette jeune équipe de chercheurs et de savants yougoslaves, pour la plupart élèves de Monsieur Ostrogorsky ou de Monsieur Bošković, dont l'ardeur scientifique fait impression et rassure sur l'avenir de nos études dans ce pays, et dont la gentillesse nous a charmés. Nous souhaiterions que, de leur côté, ils ne gardent pas de leurs hôtes d'une semaine un trop mauvais souvenir.

C'était un peu un pari que de recevoir cinq cents personnes dans cette si belle, mais lointaine ville d'Ochride. Grâce à tous ceux que j'ai dits, ce pari a été magnifiquement gagné. Au moment de nous séparer, nous les remercions.

M. NIKOLA GORIČAN, président du Comité de la ville d'Ochride, exprima sa joie de ce qu'un Congrès d'une telle importance scientifique a eu lieu dans la ville d'Ochride. Il remercia les congressistes d'avoir honorer la ville par leur présence.

M. Goričan fit part à l'Assemblée de la décision du Comité populaire de la ville de donner à une rue d'Ochride le nom du grand savant russe N. P. Kondakov.

Discours de clôture de M. GEORGES OSTROGORSKY, président du Congrès:

Voici notre Congrès à la fin de ses travaux. Il est vrai, l'excursion à Saint Naum va tout a l'heure réunir encore une fois beaucoup d'entre nous, et c'est ainsi que le Congrès s'achevera définitivement.

Mais, avant d'en prononcer la clôture, je tiens à exprimer ma reconnaissance à tous ceux à qui je la dois. L'autre jour, à la séance d'inauguration, j'ai parlé du concours généreux que les autorités yougoslaves ont en toutes occasions prêté aux organisateurs du Congrès. Évidemment, un congrès international d'une telle envergure ne peut être organisé sans d'importants moyens financiers. Or, tous ces moyens c'est le gouvernement yougoslave qui nous les a accordés. C'est pourquoi, le Congrès terminé, je tiens à exprimer toute notre gratitude aux autorités de ce pays, aux autorités fédérales de Yougoslavie, à celles de la République Populaire de Macédoine, aussi bien qu'à celles de l'hospitalière ville d'Ochride.

On ne peut pas organiser un congrès sans argent. Mais on ne peut l'organiser non plus sans être constamment et puissamment secondé par des collaborateurs dévoués. Je voudrais donc exprimer ma reconnaissance la plus vive à mes amis et collaborateurs du Comité d'Organisation ou, plutôt, des Comités d'Organisation: du Comité d'Organisation proprement dit, du Comité macédonien avec M. Dimče Koco à la tête, du Comité d'Ochride avec M. Nikola Goričan, président du Comité Populaire de la ville d'Ochride. Je remercie notamment MM. Svetozar Radojčić, Mihail Petruševski et Dimče Koco, vice-présidents du Comité d'Organisation. Je remercie surtout et bien chaleureusement mon ami M. Djurdje Bošković, le secrétaire général du Congrès, qui m'a infatigablement prêté tout son concours amical avec l'énergie et le talent d'organisateur qui lui sont propres. Son soutien m'a été toujours d'une importance inestimable. Mais, bien entendu, le président et le secretaire général ne sauraient organiser un congrès à eux seuls. L'immense travail quotidien de l'organisation a été assumé par nos fidèles collaborateurs du Comité dont la contribution au succès du Congrès est impossible à définir en quel-

ques mots. Si M. Franjo Barišić et M. Jadran Ferluga, si Madame Ivanka Nikolajević et Madame Nada Mandić n'avaient pas, pendant des longs mois, tout sacrifié au Congrès — leur temps, leurs forces et jusqu'à leur santé — nous ne serions pas parvenus à notre but ou, au moins, le Congrès n'aurait pas été ce qu'il fut. Leur dévouement à la cause commune et l'efficacité de leur travail se sont montrés vraiment extraordinaires, et je tiens à leur dire devant cette Assemblée combien je leur suis redevable.

Autour de ce noyau s'est constitué un groupe nombreux de collaborateurs et de collaboratrices qui nous ont aidés, avant et pendant le Congrès, pour l'organisation du Congrès même, de l'Exposition des Icônes et de toutes les autres manifestations du Congrès. Je regrette de ne pas pouvoir citer leurs noms, ils sont si nombreux, mais je tiens à leur exprimer ma reconnaissance la plus cordiale.

Mais ma gratitude vous revient à vous surtout, Mesdames et Messieurs, à tous les congressistes dont le travail a assuré le succès scientifique du Congrès. Je remercie tout particulièrement les rapporteurs et les co-rapporteurs, ainsi que les auteurs des nombreuses communications des sections. Je constate avec joie que les travaux du Congrès se sont déroulés dans cette atmosphère d'amitié que j'avais souhaitée. Nous avons toujours senti combien l'attitude de nos hôtes était amicale. Nous en sommes très heureux et nous en garderons un souvenir ému.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, permettez-moi de vous souhaiter un bon voyage ou, mieux encore, un agréable séjour en Yougoslavie à ceux qui ont l'intention d'y rester encore quelques jours.

STATUTS

DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES*

Article premier

L'Association Internationale des Études Byzantines, créée par les VIe et VIIe Congrès internationaux d'Études Byzantines réunis à Paris et Bruxelles en Juillet - Août 1948, et le Comité International, réorganisé au Congrès d'Ochride en Septembre 1961, ont pour but de promouvoir par tous les moyens en leur pouvoir les études byzantines, et notamment d'organiser les tâches communes et de faciliter la publication des travaux d'intérêt international.

Article II

L'Association se réunit périodiquement en assemblée générale à l'occasion des Congrès internationaux d'Études Byzantines et au siège de chacun de ces Congrès. L'assemblée a pouvoir de décider, sur proposition du Comité et à la majorité des voix, toute modification des statuts, de déterminer l'ordre d'urgence des tâches et publications communes, de prononcer la dissolution de l'Association.

Article III

L'Association Internationale des Études Byzantines est affiliée au Comité International des Sciences Historiques et à la Fédération Internationale des Études Classiques.

Article IV

Le Comité International des Études Byzantines est composé des représentants des pays ayant constitué des Comités nationaux et ayant demandé et obtenu leur admission. Il a son siège à Athènes.

Article V

Chacun des pays membres est représenté au sein du Comité par un délégué et un délégué suppléant, ayant l'un et l'autre droit de vote.

Article VI

Le Comité International se réunit à l'occasion de chaque Congrès, et dans l'intervalle des Congrès aussi souvent que cela apparaîtra nécessaire, et au moins une fois.

* Statuts approuvés par l'Assemblée générale et le XIIe Congrès International des Études Byzantines (Ochride, 15/16 septembre 1961).

Article VII

Le Comité a pour tâche de proposer à l'assemblée générale, c'est-à-dire au Congrès, toute mesure utile concernant l'organisation internationale et l'avancement des études byzantines, et en particulier lieu, date et programme de chaque Congrès. Dans l'intervalle des sessions, c'est-à-dire des Congrès, il peut prendre toute décision que demanderaient les circonstances, sous réserve d'en rendre compte.

Article VIII

Le Comité fixe la cotisation des pays affiliés, procède au recouvrement et prononce la radiation des pays défaillants. Il a pouvoir d'effecteur toute opération financière intéressent la marche de l'Association.

Article IX

Le Bureau du Comité International comprend:

1) Les présidents et vice-présidents d'honneur, nommés à vie;

2) Un président, des vice-présidents, un secrétaire général, un trésorier, élus par les membres du Comité, et renouvelables à l'occasion de chaque assemblée générale, c'est-à-dire de chaque Congrès.

Article X

Les présents statuts abrogent les précédents.

COMPOSITION DU BUREAU DU COMITÉ INTERNATIONAL DES ÉTUDES BYZANTINES

Présidents d'honneur: H. Grégoire, Fr. Dölger, G. Ostrogorsky.

Vice-présidents d'honneur: S. G. Mercati, G. Moravcsik, A. Orlandos, A. M. Mansel, A. Dain, Mme M. Paulová, N. Bânescu.

Président: P. Lemerle.

Vice-présidents: D. Angelov, H. G. Beck, A. Dostál, Mme J. M. Hussey, B. Lavagnini, V. Lazarev, K. Weitzmann.

Secrétaire Général: D. A. Zakythinos.

Trésorier: Fr. Barišić (Suppléant: J. Ferluga).

Mr. H. F. Schmid figure de droit dans le Bureau comme président en exercice du Comité International des Sciences Historiques.

ГОРОД И ДЕРЕВНЯ В ВИЗАНТИИ В IV—XII ВВ.

колективный доклад делегации советских ученых

Н. В. ПИГУЛЕВСКАЯ

I

ГОРОД И ДЕРЕВНЯ В ВИЗАНТИИ В IV—VI вв.

Предложенная для дискуссии на XII Международном конгрессе византинистов тема „Город и деревня" предполагает ее разработку в аспекте взаимоотношений между городом и деревней, их противопоставление друг другу, их взаимную зависимость, изменение этой связи во времени. Такое рассмотрение вопроса предполагает хронологические этапы в его трактовке, так как изменения в экономических условиях, в социальных отношениях тотчас отзывались на особенностях положения города и деревни в их взаимной связи. Взаимоотношения между городом и деревней в отдельные периоды истории Византии менялись.

Экономически и политически эти соотношения в отдельные хронологические периоды были неодинаковы. Известно, какое огромное количество работ прошлого и текущего столетия посвящено аграрному строю Византийской империи и его историческому развитию. Последние десятилетия вопрос о городе не сходит со страниц специальных журналов, он был предметом обсуждения на византийских конгрессах, по нему высказывались самые выдающиеся специалисты современности.

Литература по аграрной истории Византии, как и по истории ее городов, чрезвычайно обширна.[1] Историографические и библиографические сводки самого детального и исчерпывающего характера специалистам хорошо известны. Во многих работах вопрос о связи и противоположностях жизни городов и деревень в какой-то мере затрагивается, но специальных исследований, которые были бы посвящены именно этому вопросу — взаимной связи города и деревни — пока еще не имеется.

---

[1] См., напр., Е. Э. Липшиц. Византийское крестьянство и славянская колонизация. Византийский сборник, 1945; М. В. Левченко. Материалы для внутренней истории Восточной Римской империи V—VI вв. Византийский сборник, 1945; G. Ostrogorsky. History of the Byzantine State. Oxford, 1956, pp. 10 sq.; Н. Пигулевская. Месопотамия на рубеже V и VI вв. н. э. М.—Л., 1940, стр. 7—9. Н. Пигулевская. Византия и Иран на рубеже VI и VII веков. М.—Л., 1946, стр. 114—129; P. Lemerle. Esquisse pour une histoire agraire de Byzance. — Revue historique, t. 219, Janvier-Mars, 1958, pp. 32—49. З. В. Удальцова. Италия и Византия в VI веке. М., 1959, стр. 5—6.

Коллектив советских авторов представляет Конгрессу доклады, объединенные этой общей темой, и стремится последовательно развить историю взаимоотношения города и деревни в период с IV по XII в. в Византии.

Смена общественной формации, переход от господства рабовладельческих отношений к формам феодальным характеризует первый этап истории Византии и выявляет глубокие изменения в отношениях между городом и деревней.

Кризис III в. н. э. захватил весь Средиземноморский бассейн, и с особой силой сказался в западной части империи; одним из следствий этого было перемещение государственного центра на восток, организация новой столицы, Константинополя, у берегов Мраморного моря. Однако Константинополь не сразу занял положение первостепенного экономического центра. В жизни Средиземноморья в течение веков выдающуюся роль играли города, возникшие в древности и в эллинистический период. Среди них особенно видное положение занимали Антиохия в приморской Сирии, Александрия в Египте, города Малой Азии, Междуречья, Пелопоннеса. В памятнике 350 г. „Expositio totius mundi" дана живая характеристика Александрии как крупнейшего центра морской и сухопутной торговли, величайшего культурного центра, где процветали философские школы всех видов, наука, в частности медицина. Описание Александрии и других городов и областей восточной части империи и их эконимических особенностей воссоздает картину, полную жизни. Автор, купец, сам объездивший эти области, оставил сведения о том, какими природными ресурсами, сельскохозяйственными продуктами богата та или другая из них, где процветает скотоводство и имеются табуны лошадей, стада мелкого и крупного рогатого скота, в каких городах ремесленники ткут, окрашивают и изготовляют лучшие одежды из шерсти и льна. Приведенные тексты позволяют характеризовать восточные области империи как области, в которых хозяйство было натуральным, но где имели место широкий обмен и денежные отношения.[2]

[2] F. Dölger. Der Feudalismus in Byzanz. Studien zum mittelalterlichen Lehenswesen. — „Vorträge und Forschungen, hrsg. vom Konstanzer Arbeitkreis für mittelalterliche Geschichte". Konstanz, 1960. Н. Пигулевская. Византия на путях в Индию. М.—Л., 1951, стр. 25—54. М. Я. Сюзюмов. Роль городов-эмпориев в истории Византии. ВВ, VIII, 1956; Его же. Экономика пригородов византийских крупных городов. ВВ, XI, 1956; Его же. О наемном труде в Византии. „УЗ Уральского ун-та им. А. М. Горького", вып. 25, 1958; Его же. Некоторые проблемы истории Византии. ВИ, 1959, No 3; А. Л. Якобсон. Раннесредневековый Херсонес. МИА, No 63, М.—Л., 1959; И. В. Соколова. Клады византийских монет как источник для истории Византии VIII—XI вв. ВВ, т. XV, 1959; Б. Т. Горянов. Византийский город XIII—XIV вв. ВВ, т. XIII 1958; G. Ostrogorsky. Byzantine Cities in the Early Middle Ages. „Dumbarton Oaks Papers", vol. 13, 1959; P. Charanis. The Significance of Coins as Evidence for the History of Athens and Corinth in the VIIth and VIIIth Centuries. „Historia", Bd. 4, 1955, No 2—3; Ch. Delvoye. La région de l'agora de Corinth à l'époque médiévale. „Byzantion", vol. 25—27, 1955—57; E. Kirsten. Die byzantinische Stadt. „Berichte zum XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress". München, 1958; F. Dölger. Die frühbyzantinische und byzantinisch beeinflusste Stadt. Spoleto, 1958; Е. Э. Липшиц. О путях формирования феодальной собственности и феодальной зависимости в Балканских и Малоазийских провинциях Византии. ВВ, т. XIII, 1958.

В IV в., а в известной мере и раньше, наблюдаются глубокие изменения в характере городской земельной собственности, новые черты в жизни городской курии. Городское куриальное землевладение, основанное и связанное на всем своем протяжении с рабовладением, распалось с ослаблением и расшатыванием рабовладельческой системы. Земельная собственность города исчезает, и за ее счет растет, как правило, собственность крупная, которая оказывает определяющее влияние на общественную жизнь города и его отношения с деревней.

На примере Антиохии эти явления были глубоко изучены несколькими нашими современниками, которые подробно исследовали, как протекал этот процесс. Именно в этом случае особенно ясно, что изменения затрагивали в одинаковой мере положение в городе и в деревне, взаимную зависимость социальной перестройки в них. Новая интерпретация давно известных источников, какими являются речи ритора Либания, проповеди Иоанна Златоуста, помогла прийти к новым выводам об отмирании курии. Утеря самоуправления городом привела к новым явлениям — замене выборного лица чиновником, значительному возрастанию роли и влияния епископа; наконец, фемная система совершенно изменила режим управления, самый статус города стал уже иным.[3]

Неоднократно обращались историки к вопросу о возникновении феодальных отношений в Византии. Кризис III в. длительно подготовлялся изменениями экономической жизни предшествующих столетий, а последствия кризиса были также длительными, как это можно проследить в области социальных отношений, политических и государственных форм жизни, юридических норм законодательства. Рабовладельческий строй уступал феодальному лишь постепенно, хотя хребет рабовладения был сломлен кризисом. Христианизация империи была также одним из характерных явлений феодализации, определившей новый этап истории идеологии.

Если город - государство с его корнями, глубоко уходящими в рабовладельческий строй, был основным и решающим явлением древности, то средневековье, с иными формами эксплуатации, исходило из деревни, из единицы сельской жизни. Центральной фигурой Византии IV, V, VI вв. является колон. Coloni— γεωργοί — это свободные лично и прикрепленные к земле крестьяне, юридическое положение которых отличается и от рабов античного мира, и от крепостных средневековья. По характеру своему колонат был переходной, но ведущей формой, и она развивалась как первоначальный вид феодальных производственных отношений.

В Византии известно множество видов колоната, существовали свободные coloni liberi и приписные колоны, оригинарии и другие, которые находились в разной степени зависимости от своего господина; прикрепление их к земле могло быть более прочным и постоянным,

[3] P. Petit. Libanius et la vie municipale à Antioche au IVe siècle après J.—C. Paris, 1955; Г. Л. Курбатов. Проблемы разложения античного полисного строя в восточных провинциях Римской империи IV в. Вестник ЛГУ, 1960, No 2, стр. 52.

в одном случае, и им предоставлялась возможность уходить или оставлять землю по желанию, в другом случае.[4] Законодательные акты этого времени указывают на то, что в разных областях преобладали различные формы колоната; это, несомненно, зависело от особых условий в данной области, в частности — от состояния и количества городов, от развития ремесла и торговли в ней. Проследить такого рода зависимость в какой-нибудь определенной области было бы чрезвычайно важной задачей, так как это дало бы более точную картину системы колоната, как формы сельской жизни в ее соотношении с городом.[5]

Большая часть населения находилась в положении колонов приписных; их состояние определялось термином adscriptitius, т. е. приписанный к тяглу или записанный за владельцем, на земле которого он сидит. Колон приписной не имел права покинуть свой участок. Вместе с землей, которую он обрабатывал, он учитывался государством как нечто единое и с ней попадал в цензовый список для исчисления податей, который, однако, составлялся на имя землевладельца. Участок приписного колона числился, следовательно, за собственником, и сам колон становился в положение, близкое к рабу, занятому земледельческим трудом, т. е. к положению, занимаемому земледельческими рабами (servi rustici).

Положение, близкое к положению рабов, занимали так называемые originarii — уроженцы, т. е. наследственно сидящие на данном участке земли владельца. В интересах крупных землевладельцев государство всячески старалось привязать земледельца к участку. Аренду, длящуюся свыше 30 лет, закон Анастасия делал обязательной для обеих сторон. Колон не мог оставить своего участка земли, но и землевладелец не мог отказать ему в этой аренде. Независимый или полузависимый человек, связанный лишь арендой, на основании этого закона терял свободу передвижения, прикреплялся к тяглу.[6]

Следует отметить и другое явление, наличие в V и VI вв. зависимых, сидящих на монастырской, церковной или епископской земле, — париков. Этот термин хорошо известен в более поздних документах и монастырских актах; в это раннее время в сирийских хрониках встречается его сирийский эквивалент — термин tautbe (от корня iteb — „сидеть“). В число париков вербовались наиболее бедные представители непосредственных производителей, они жили на монастырской земле в качестве крепостных.[7]

Но в Византии V—VI вв. сохранялось в значительных размерах мелкое самостоятельное крестьянское землевладение, преимущественно в тех областях, которые в предшествующую эпоху не были глубоко захвачены рабовладельческим хозяйством классического типа. В про-

[4] Codex Justinianus XI, 48, 7; XI, 48, 23, § I; XI, 51; XI, 48. 21; XI, 53. I. — А. Р. Корсунский. О колонате в Восточной Римской империи V—VI вв. ВВ, т. IX, 1956.

[5] Expositio totius mundi. Ed. C. Mullerus. Geographi graeci minores, t. II, Parisiis, 1861, p. 520, 522, 523.

[6] Н. Пигулевская. Месопотамия ..., стр. 36—49. P. Lemerle. Op. cit., p. 37, 45—48. З. В. Удальцова. Ук. соч., стр. 92—113.

[7] Н. Пигулевская. Месопотамия ..., стр. 37—38.

винциях существование общин, объединявших свободных крестьян, не зависимых от какого-либо собственника, подтверждается египетскими папирусами и Сирийским законником, памятником доюстиниановского права. В селении (krita) вскрытие завещания, по которому в наследство переходили „малые и бедные“ вещи, должно было происходить в присутсвии местных клириков (kašiše ve mešamšane) и „старцев“ (saba), которые управляли селением. Saba — „старый человек“, но встречается и в значении „староста“. Деревенские старосты известны по данным агиографической литературы, о них имеются сведения и в папирологических памятниках. Старосты, или „старцы“, ведали сбором податей, учетом и распределением повинностей и представляли свое селение перед властями. Селение было, таким образом, центром свободных крестьян, живших общиной. Тот же Сирийский законник упоминает об общих пастбищах, полях, которыми земледельцы владели сообща, подтверждая таким образом наличие свободных крестьянских общин в ранней Византии. Общины свободных крестьян все чаще подпадали под патронат. Ответственность собственника за землю перед фиском связана с явлением ἐπιβολή, которая является одном из видов коллективной ответственности общины за считающуюся государственной землю (Novella 152).

Различные памятники свидетельствуют о скоплении обширных имений и земель в руках собственников, которые принадлежали к сенаторской верхушке, пользовавшейся привилегиями и стремившейся их увеличить. В числе крупных земельных собственников был сам император, имевший обширные угодья, управлявшиеся специальными правительственными чиновниками. Наряду с крупными имениями светских землевладельцев существовали большие поместья, принадлежавшие епископам и монастырям.

Земли этих собственников обычно делились на участки, которые обрабатывали рабы и колоны, находившиеся в разной степени зависимости от своего господина. Практиковалась также сдача в аренду отдельных участков, о чем свидетельствуют египетские папирусы. В Византии V—VI вв. наблюдается процесс поглощения самостоятельного крестьянства крупным землевладением. Хотя на Востоке, так же как и на Западе Европы, процесс развития феодальных общественных отношений неизбежно приводил к известной децентрализации, однако на Востоке оказались налицо факторы, затормозившие этот процесс.

Крупное землевладение здесь было все же не вполне сходно с западным. Оно здесь не превратилось в самодовлеющий хозяйственный организм, не связанный ни с городом, ни с каким-нибудь более широким рынком. Оно оставалось втянутым в торговый оборот, так как крупные города нуждались в значительных массах сельскохозяйственных продуктов.

Характерным для развития общественных отношений следует считат медленное нарастание новых явлений; так, колонат засвидетельствован документальными источниками, в Египте еще в I в. н. э., а кризис рабовладельческой системы имел место лишь в III в. Необходимо также принять во внимание длительное распространение рабовла-

дения на Востоке, где оно, однако, никогда, не носило массового характера и не захватило целиком производства, как на Западе. Разложение рабовладельческой системы на Востоке не покончило с рабством бесповоротно, оно сохранялось в форме уклада, более того, следует отметить его временный количественный рост, в зависимости от завоеваний и полона больших масс населения в войне.

Для Византии раннего периода характерна парцеллярная система хозяйства, обработка мелких земельных участков. В то же время следует отметить тесную связь между колонатом и патронатом, в основе которой лежит взаимная экономическая зависимость, при которой patrocinium vicorum способствовал росту крупных имений. Но и эти последние состояли из парцелл, которые было необходимо обеспечить работниками. Колоны вносили свой государственный налог опосредствованно, чем были особенно тесно связаны с собственником, которому они были обязаны рентой.[8]

Таким образом, в Византии колонат, во всем своем разнообразии был переходной формой феодальной эксплуатации. С другой стороны, укрепление и распространение свободных крестьянских общин сделало возможным в дальнейшем их феодальное закрепощение. Духовные и светские феодалы получали в свое распоряжение земли с прикрепленными к ней колонами, с деревнями, знавшими патронат. Эти формы, характерные для общественных отношений раннего средневековья, постепенно заменялись новыми, типично феодальными.

Основой сельской жизни Византии было мелкое хозяйство, мелкая земельная собственность. В период до VII в. центральной фигурой этого хозяйства был колон, в последующие века главная роль принадлежала свободной крестьянской общине. Натуральное хозяйство соответствует такому аграрному строю. Но в Византии, на всем протяжении ее истории, сохранялись и товарно-денежные отношения, которые были связаны с наличием городов, где развивалось ремесло и торговля.

Что касается города, то изменения социально-экономической структуры деревни не могло не привести к соответствующим изменениям и в городе. Если законодательство IV и V веков знает ремесленников = рабов, то агиологические памятники сообщают о свободных ремесленниках и небольших мастерских свободных людей, которые тут же сами сбывают свой товар. Среди городов Византии были не только крупные столицы областей, когда-то бывших самостоятельными государствами (Александрия, Антиохия, Эфес, Смирна, Эдесса). Сложная и многообразная жизнь таких больших центров имела экономическую основу в развитом ремесле и торговле во многовековой традиции заморских и транзитных торговых связей. Наряду с этим существовали мелкие города, фрурии, укрепленные места, крепости, селения, господствовавшие над небольшими областями с рынками чисто местного значения.

---

[8] Corpus Juris Civilis. Nov. XV; Nov. CLII; Syrisch-römisches Rechtsbuch aus dem V. Jahrhundert. Hrsg. von K. G. Bruns und E. Sachau. Leipzig, 1880, S. 33.

В этой экономической особенности — во взаимодействии городского денежного хозяйства и сельского натурального — заключается разгадка многих явлений в истории Византии.

Смена общественной формации, явившаяся результатом изменений социальных отношений в деревне и в городе, протекала при активном участии народных масс, волнения и восстания которых можно отметить на всем протяжении этого первого периода истории Византии. Нет сомнения в том, что эти движения были вызваны отчасти противоречиями городского строя империи того времени. Курия разложилась, она потеряла свою экономическую опору, но какие-то традиции и формы ее не были разрушены. Городские народные массы, лишенные систематического заработка, как и мелкие ремесленники, составляли наиболее легко воспламенявшиеся социальные слои, полуголодное и нищее существование которых всецело зависело от условий жизни города, его рынка. В борьбу цирковых партий, во все ее решительные схватки вовлекались эти слои. Движение димов было сложным. Утеря куриалами их привилегий играла в нем не последнюю роль. В движении участвовали и представители господствующих классов, „голубые", связанные по преимуществу с земельной собственностью, и „зеленые", опиравшиеся на ремесленное производство и торговлю. Православие и монофизитство, как дополнительный идеологический момент, окрашивали эту борьбу, в которой принимали участие и другие социальные слои.

В ряде случаев народные массы поддерживали и ту, и другую партию, к „зеленым" тяготели ремесленные слои, к „голубым" — пригородные крестьяне и колоны. Но наиболее значительным в этих движениях было то, что в острые периоды народные массы объединялись, приверженцы партий „голубых" и „зеленых" вместе ожесточенно расправлялись с городскими чиновниками, тем или другим епархом или патрикием, а в цирке настойчиво выражали недовольство, предъявляя свои требования. Нельзя сомневаться в социальном характере этих движений, в которых приняли большое участие эксплуатируемые. В городах, где проживали вельможи и знать, сохранялось известное количество рабов, челяди и слуг, находившихся в полурабском состоянии, пригородных колонов; их антирабовладельческие тенденции выражались в волнениях.[9]

Народные движения возникали в ряде городов Византии; в IV в. и в начале VI в. они потрясли Антиохию, особенно в 387 г. и 507 г. В Константинополе в 532 г., 561 г. и в конце VI — начале VII вв. движение приняли особенно ожесточенный характер. Длительным было восстание в начале VII в. в Александрии и близко к ней расположенном Ахмиме, ремесленном центре. Участниками двожения были рабы, свободные люди и „разбойники" по выражению хроник.

---

[9] G. Manojlović. Le peuple de Constantinople de 400 à 800 après J. C. Byzantion, t. XI, 1936; Y. Janssens. Les Bleus et les Verts sous Maurice, Phocas et Heraclius. Byzantion, t. XI, 1936; А. П. Дьяконов. Византийские димы и факции (τὰ μέρη) в V—VII вв. Византийский сборник. Л. 1945; Н. Пигулевская. Византия и Иран ..., стр. 129—190; З. В. Удальцова. Народные двожения в Северной Африке при Юстиниане. ВВ, т. V, 1952.

Следует отметить, что городские волнения димотов находили отклик в деревне. Восстания могли быть связаны с злоупотреблениями при изъятии налогов, с недовольством чиновниками, но причины их лежали гораздо глубже. Свободные митрокомии подвергались все нарастающему давлению собственников, округлявших свои владения за счет свободных крестьянских общин, и эти последние стремились устоять и уберечь себя от их напора. В сущности своей это была борьба с феодальным подчинением общины землевладельцами, с налоговым гнетом, с осложнявшей положение крестьян рентой.

Направленность народных движений в городе и деревне, связь между ними, является одной из важнейших проблем для этого времени. Изучение в деталях характера восстаний в городах, находившихся в какой-то мере во власти противоречий отживающего античного полиса, и волнений в деревнях, стоявших перед надвигавшейся опасностью подчинения владельцу земли, может дать наиболее отчетливую картину взаимной зависимости города и деревни.

Таким образом, проблема смены общественной формации в Византии включает вопросы народных движений, явлений острой классовой борьбы. Значение приобретают новые группы господствующего класса, они усиливаются, их интересы становятся преимущественными. Опорой государства являются теперь не куриалы, не городская курия, не изжившие себя, обедневшие и ничтожные количественно рабовладельцы, а новые группы военного и служилого сословия, духовные феодалы — монастыри и епископства, с их обширной земельной собственностью. В этот же период происходит перестройка государственного аппарата, в которой отразились процессы феодализации, протекавшие в городе и деревне.

Е. Э. ЛИПШИЦ

II

ГОРОД И ДЕРЕВНЯ В ВИЗАНТИИ В VI — ПЕРВОЙ ПОЛОВИНЕ IX в.

Не только в период возникновения феодализма (в IV—V вв.), но и позже (в VI—IX вв.) важнейшие города Византии — Константинополь, Фессалоника, крупные приморские города М. Азии продолжали играть значительную роль в экономике империи,[1] подобно тому, как это было и в сопредельных с Византией странах Ближнего Востока.[2] Вместе с тем значительное число провинциальных городов аграризировалось. Некоторые из них превратились в κάστρα или епископальные резиденции, потеряв свои специфические функции города как центра ремесла и торговли.

При всем значении сохранившихся городов бесспорным является — в отличие от предшествующего периода — факт преобладания в эту эпоху деревни над городом. Города утратили свою экономическую власть над сельской территорией.[3] Более того, даже административная

[1] Мы не касаемся в данной связи городов-крепостей, на которые указывали предшествующие исследователи (в частности, E. Kirsten. Op. cit., SS. 19 ff.), хотя самые их формы (так же как распространившиеся в империи укрепленные городища, своего рода прообразы позднейших феодальных замков) весьма типичны для процессов складывания в Византии феодального общества. Cf. Procopius Caesariensis. De aedificiis, IV, 1, 35; I. Velkov. Eine Gotenfestung bei Sadovets. „Germania", XIX, 1935. О роли городов в VI—IX вв. в Византии см. Е. Э. Липшиц. К вопросу о городе в Византии в VIII—IX вв. ВВ, VI, 1953; И. В. Соколова. Ук. соч.; G. Ostrogorsky. Byzantine Cities ... Иных взглядов на судьбы города в VIII—IX вв. придерживается А. П. Каждан. См. А. П. Каждан. Деревня и город в Византии IX—X вв. М., 1960, стр. 247 сл. Ср. также E. Kirsten. Op. cit., S. 19 f. и корреферат Д. Закифиноса (ibid., S. 50).

[2] Ср. Н. В. Пигулевская. Города Ирана в раннем средневековье. М.—Л., 1956; Я. А. Манандян. О торговле и городах Армении в связи с мировой торговлей древних времен (V в. до н. э. — XV в. н. э.). Ереван, 1954 и др.

[3] A. H. M. Jones. The Cities of the Eastern Roman Provinces. Oxford, 1937, p. 94—95; idem. The Greek City from Alexander to Justinian. Oxford, 1940, p. 90 sq.; Е. Э. Липшиц. О путях формирования феодальной собственности и феодальной зависимости в Балканских и Малоазиийских провинциях Византии. ВВ, XIII. 1958, стр. 31 сл.

роль городов как центров правительственной власти на местах часто оспаривалась в провинциях местным населением с оружием в руках.

Провинциальные городские центры, в особенности на Балканах, стояли как отдельные оплоты византийской власти среди обширных территорий, занятых сельским населением, подчас чуждым по своим обычаям, порядкам и языку византийской администрации.

Этнические изменения, происшедшие в империи в течение VI—VIII вв., оказали большое влияние на состав ее населения. Появление значительного числа славянских общин на Балканах,[4] а также многократные переселения сирийцев и армян во Фракию, проведенные императорами Тиберием, Маврикием, Юстинианом II, Константином V, Львом IV, Никифором I,[5] перемещение славян в Малую Азию[6] не могли не сказаться самым чувствительным образом во всех сферах жизни — политической, культурной и, в особенности, экономической.

Сходные процессы внедрения больших групп новых поселенцев „варварского“ происхождения имели, правда, распространение и в более ранний период.[7] Однако, никогда прежде новые поселения чужеземцев на византийских землях и перемещение целых колоний жителей из одних районов империи в другие не осуществлялись в столь крупных размерах.

Появление на территории империи, среди сел и деревень местного населения, новых многолюдных поселений славян, а также армян и сирийцев не могло не привести к воздействию общин пришельцев и аборигенов в части заимствования обычаев и порядков, к зарождению и развитию новых территориальных связей. Сходство в положении пришлого и местного крестьянского населения, несшего на себе главные тяготы по уплате налогов и отбыванию повинностей, являлось немаловажным фактором, способствовавшим взаимному сближению.[8] Именно поэтому наиболее распространенной формой поселения крестьян становится территориальная сельская община с ее далеко зашедшим процессом развития частной собственности на отдельные участки, с одной стороны, и сохранением общинной собственности на неразделенные земли — с другой.

После потери Сирии и Египта вся экономика империи должна была перестроиться с переносом центра тяжести на районы Малой Азии

[4] Е. Э. Липшиц. Славянская община и ее роль в формировании византийского феодализма. ВВ, I, 1947, стр. 155 сл.; P. Charanis. Ethnic Changes in the Byzantine Empire in the Seventh Century. „Dumbarton Oaks Papers“, XIII, 1959, p. 20 sq.; ср. G. Ostrogorsky. Byzantium in the Seventh Century, ibid., p. 4 sq.; В. Велков. Градът в Тракия и Дакия през късната античност. София, 1959, стр. 232—252.

[5] P. Charanis. Op. cit., p. 23 sq.

[6] Ibid., p. 30 sq.

[7] М. В. Левченко. Материалы для внутренней истории Восточноримской империи. Византийский сборник. М.—Л., 1945, стр. 36 сл.

[8] Эта роль крестьянства ярко подчеркнута в новелле Романа I (Jus Graeco-Romanum. Ed. C. Zachariae a Lingenthal, pars III, p. 247; ср. E. Kirsten. Op. cit., S. 26). О наличии в византийской Армении родовых общин см. Edict. Just., III (a. 535): τὰ γεναρχικὰ χωρία. О сирийских общинах см. G. Tchalenco. Villages antiques de la Syrie du Nord, vol. I—II. Paris, 1953.

и Балканского полуострова, в том числе и на те земли, которые были прежде слабо обработаны или запущены. Важнейшее экономическое значение укрепившегося мелкого крестьянского хозяйства, получившего в территориальных сельских общинах новые стимулы развития, заключалось в том, что благодаря ему необработанные прежде земли превратились в плодоносные поля.[9]

Несмотря на то, что сельские общины являлись наиболее типичной формой аграрного строя Византии этого времени, ими, разумеется, не исчерпывалось все его многообразие. Трудности в выяснении конкретных форм аграрных отношений, проистекающие из крайней скудости и случайного характера сведений в источниках, общеизвестны. В интересах дальнейших исследований представляется все же целесообразным систематически сопоставить то, что известно, уделив особое внимание вопросу, пока еще почти не разработанному, о взаимоотношении византийской деревни с городом, о степени проникновения товарно-денежных отношений в деревню.

Уже в первый период истории Византии митрокомии и большие свободные села „vici publici“ были распространены по всей территории Византии.[10] В VI столетии о них имеются сведения в новеллах Юстиниана I и Тиберия. В новелле Тиберия наряду с χωρία ἐλευθερικά, т. е. с общинами, независимыми от крупных частных собственников, упоминаются и зависимые — χωρία ἐξακτορικά, βουλευτικά, т. е. села и деревни, расположенные в имениях императорских сановников и сенаторов.[11]

Таким образом, из законодательных памятников, не говоря уже о других источниках, можно заключить о наличии различных градаций в степени независимости тех или иных крестьянских общин. Эти различия отчетливо прослеживаются и в других источниках. Наибольшей степенью независимости пользовались некоторые славянские племена, жившие в Пелопоннесе и в районе Фессалоники.

Характеризуя общины милингов и езеритов — племен, живших в Пелопоннесе, Константин Багрянородный сообщает, что они, так же как и прочие независимые племена, были подчинены в IX в. прото-

[9] „*Дуализм*, свойственный строю земледельческой общины, может служить для нее источником большой жизненной силы. Освобожденная от крепких, но тесных уз кровного родства, она получает прочную основу в общей собственности на землю и в общественных отношениях, из нее вытекающих, и в то же время дом и двор, являющиеся исключительным владением индивидуальной семьи, парцеллярное хозяйство и частное присвоение его плодов способствуют развитию личности, несовместимому с организмом более древних общин“. К. Маркс, Ф. Энгельс. Сочинения, т. XXVII, стр. 694.

[10] Ср. М. В. Левченко. Материалы ..., стр. 1—53. Ср. Cod. Just., X, 19, 8; XI, 54, 1; XI, 56 (55) (a. 468).

[11] Ср. толкование этих терминов у К. Цахариэ (C. E. Zachariä v. Lingenthal. Geschichte des griechisch-römischen Rechts. Berlin, 1892, S. 220); ср. Nov. Just., XXIV, 1 (a. 535); XXV, 1, (a. 535); XXXII—XXXIV (a. 535); Nov. Tiberii. Jus Graeco-Romanum, pars III, p. 28.

спафарием Феоктистом, обложившим их данью во времена императоров Феофила и Михаила III.[12]

Однако, в дальнейшем, как свидетельствует Константин, сумма этой дани неоднократно менялась. После очередных восстаний милингов и езеритов она уменьшалась, после правительственных репрессий возрастала вновь. Любопытно, что Константин попутно дает ряд важных сведений о том, каковы были формы зависимости, которые отвергли эти непокорные племена (αὐτόνομοι καὶ αὐτοδέσποτοι): неподчинение стратигу, неповиновение императорским приказам, непризнание архонта, присланного к ним стратигом, отказ от отбывания военной службы и выполнения других казенных повинностей.[13] Следовательно, в условиях полного подчинения империи все перечисленные пункты должны были беспрекословно выполняться соответствующими общинами.

Промежуточное положение занимали общины, которые подчинялись начальникам из своей среды, утвержденным, однако, византийскими властями.[14]

Общины, расположенные в районе Фессалоники, находились в разной степени подчинения. Так, из жития Григория Декаполита видно, что стримонские славяне управлялись в начале IX в. своим экзархом и проявляли большую непокорность византийскому правительству. Самый проход по территории, занятой этими общинами, был сопряжен с трудностями для жителей Фессалоники: требовалось особое письменное разрешение с печатью (сигиллий).[15] Во времена Камениаты, т. е. в самом начале X в., славянское население Фессалоникской фемы формально признавало византийскую власть; однако, многие из славянских общин не оказали военной помощи городу, осажденному арабами, несмотря на неоднократные напоминания[16].

По своему положению вошедшие в мирные отношения с империей племена, когда они подчинялись византийскому правительству, не

[12] Constantine Porphyrogenitus. De administrando imperio, ed. Gy. Moravcsik. Budapest, 1949, p. 232 sq. По вопросу о датировке позднейших событий в истории взаимоотношений милингов и езеритов с империей см. М. А. Шангин. Письма Арефы — новый источник о политических событиях 931—934 гг. ВВ, I, 1947, стр. 250 сл.; Б. Ферјанчић. О упаду Склависијана на Пелопонез за време Романа Лакапина. ЗР Виз. инст.,, 3, 1955; R. J. H. Jenkins. The Date of the Slav Revolt in Peloponnese under Romanus I. „Studies in honour of A. H. M. Friend“. Princeton, 1955.

[13] Const. Porphyr., De adm. imp., p. 232 sq.

[14] См. Р. А. Наследова. Македонские славяне конца IX — начала X в. по данным Иоанна Камениаты. ВВ, XI, 1956, стр. 82 сл. и указанную там литературу.

[15] F. Dvornik. La vie de s. Grégoire le Décapolite et les slaves macédoniens au IX-ème siècle. Paris, 1926, p. 61 sq.

[16] Joannes Cameniata. De excidio Thessalonicensi. In: Theophanes Continuatus. Ex rec. I. Bekkeri. Bonnae, 1838, p. 496. См. Р. А. Наследова. Македонские славяне..., стр. 91 сл. „В средней части этой равнины разбросаны вперемежку различные селения; одни, занятые другувитами и сагудатами, подчинены Фессалонике (πρὸς τῇ πόλει τελοῦσι — бкв. „платят подати городу“ — Р. Н.), другие платят подати (τοὺς φόρους) одному из скифских племен, живущему бок о бок с нами“ (Иоанн Камениата. Взятие Фессалоники. Предисловие и комментарий Р. А. Наследовой. Перевод С. В. Поляковой и И. В. Феленковской. Две византийские хроники X века. М., 1959, стр. 163, ср. ком. стр. 220).

отличались, по сути дела, от прочих византийских крестьян, живших на землях, не принадлежавших отдельным крупным собственникам. Они оставались свободными, но платили все положенные налоги и отбывали повинности, в первую очередь воинскую. Именно об этой категории крестьян говорит Феофан, перечисляя мероприятия императора Никифора I, предписавшего „бедным“ отбывать воинскую повинность, экипируясь за счет своих односельчан.[17]

Насколько можно судить по данным, касающимся Фессалоники, крестьянские общины, находившиеся в непосредственной близости к городским центрам, в значительной степени втягивались в жизнь городского населения: возможно, что славяне снабжали Фессалонику хлебом, а отдельные их общины способствовали налаживанию торговли города с болгарами.[18]

В мирное время горожане входили в тесное соприкосновение с сельской округой в тех пределах, в каких это допускали конкретные условия взаимоотношений с теми или иными племенами. Население Фессалоники и само располагало полями и виноградниками не только внутри, но и за пределами городских стен, что немало способствовало сближению горожан с сельским населением. В рассматриваемое время даже такие крупные центры ремесла и торговли, как Фессалоника, не утратили своей связи с земледельческим трудом. Подобным образом дело обстояло и в некоторых городах Мизии и Фракии.[19] Процесс отделения ремесла от сельского хозяйства находился еще в своей начальной стадии развития.

О внутренней экономической жизни свободных крестьянских общин, т. е. общин, расположенных на землях, считавшихся государственными и не принадлежавших крупным собственникам, можно судить лишь в самых общих чертах по данным Земледельческого закона.

Сведения этого источника неоднократно использовались для выяснения форм распределения земельной собственности в общине, степени развития частной собственности, определения видов нарождающейся крестьянской зависимости, а также и отраслей сельскохозяйственного производства.[20] Независимые сельские общины Земледельческого закона являются территориальными объединениями свободных крестьян.[21] Следы былых, более тесных общинных связей заметны в сохранившейся статье о разделе земель на жребии или доли, в праве

[17] Theophanius Chronographia. Ed. C. de Boor. Lipsiae, 183, p. 486.

[18] Р. А. Наследова. Ук. соч., стр. 95 сл. См. также Р. А. Наследова. Ремесло и торговля Фессалоники конца IX — начала X века по данным Иоанна Камениаты. ВВ, VIII, 1956, стр. 80 сл.; ср. O. Tafrali. Thessalonique dès origines au XIV-ème siècle. Paris, 1919, p. 107 sq.

[19] В. Велков. Ук. соч., стр. 174—175.

[20] См., напр., Е Э. Липшиц. Византийское крестьянство...

[21] Мы не касаемся здесь стратиотских участков, дискуссия о времени происхождения которых требует специального рассмотрения ср.: G. Ostrogorsky. History..., p. 87 sq.; P. Lemerle. Op. cit., vol. 219, p, 70 sq.; J. Karayannopulos. Die Entstehung der byzantinischen Themenordnung. München, 1959, S. 71 f.

использования участков, принадлежащих отдельным крестьянам — членам общины (в случае отсутствия хозяина) другими членами общины, в наличии неразделенных общинных земель и т. д. Вместе с тем Земледельческий закон свидетельствует о различиях в имущественном положении членов общины, о социальной дифференциации, о праве собственности, которым располагал каждый из членов общины на отведенный ему участок земли, на усадьбу, поле, виноградник или сад (в пределах, не нарушающих общинных обычаев).

Известно, что Земледельческий закон, как и другие подобные ему памятники обычного права, отличается исключительной конкретностью изложения. Он фиксирует в своих нормах результаты жизненного опыта многих поколений. Именно по этой причине, а также потому, что в Земледельческом законе трудно обнаружить какие-либо географические указания, которые ограничивали бы его действие определенным районом, следует думать, что данные этого источника свидетельствуют о явлениях, широко распространенных, если не повсеместных (в пределах Византийского государства). Можно полагать, что именно такие формы территориальных сельских общин приобретали перемежающиеся поселения пришлого и переселенного населения, с одной стороны, и местного — с другой.

Однако, при всем разнообразии имеющихся в Земледельческом законе данных, мы не находим в нем почти никаких материалов, которые позволили бы заключить о взаимоотношениях этих крестьянских общин с городом, а также и о ремесленном производстве.

Тем не менее, при анализе памятника с этой точки зрения бросается в глаза, что во всех конкретных случаях споров членов общины друг с другом и с другими лицами (испольщика с владельцем участка, неимущего — апора с владельцем виноградника, пастуха с владельцем скота, мортита с земледавцем и т. д.), расчеты производились не в деньгах, а натурой — снопами, плодами.[22] О деньгах в Земледельческом законе упоминается в статьях, трактующих о наемных стороже и пастухе, о некоторых случаях правонарушений, влекущих за собой штрафы. Впрочем, и штрафы часто вносились натурой. Наконец, вероятно, деньги подразумеваются в статьях, говорящих об уплате экстраординарных налогов.[23]

Земледельческий закон свидетельствует, следовательно, о том, что в обычных условиях проникновение товарно-денежных отношений в сельские общины ощущалось слабо. Деньги требовались в первую очередь для уплаты налогов.[24]

Независимые сельские общины, как уже отмечалось, не были, однако, единственным типом крестьянских поселений. Даже в Земле-

[22] О расчетах натурой и штрафах натурой см. ст. ст. 1, 2, 4, 6, 9, 10, 12, 13, 14, 17, 18, 20, 21, 30—32, 35—40, 41, 45, 47, 48, 60, 61, 67, 79, 81, 85.

[23] О деньгах см. ст. ст. 19 (налоги), 16 (задаток), 22 и 62 (штраф), 63(?), 25, 33, 34 (наемная плата).

[24] В эклоге штрафы заменялись иногда другими наказаниями, когда речь шла об апорах. Ср. Ecloga, XVII 11, 29.

дельческом законе, трактующем преимущественно о свободных общинах, имеются указания на установление зависимости крестьян, плативших ренту в форме натурального оброка (морта) (ст. 8—9).

Конкретных случаев установления зависимости крестьянских общин от крупных собственников для времени после VI и до IX в. известно мало. Никакого актового материала от этого времени не сохранилось. Среди имеющихся немногочисленных сведений обращает на себя внимание яркое описание истории славянских общин, живших в районе города Патр, сделанное Константином Багрянородным.[25]

Все участники нападения на Патры — члены общины были по приказу императора Никифора после подавления восстания приписаны к Патрской церкви вместе со своими семьями, родичами и всем имуществом. С тех пор они должны были содержать за счет своей общины (ὁμάδος) всех прибывавших в митрополию стратигов и царских людей, всех присылаемых племенами заложников. Никакой материальной поддержки при этом церковь членам общины не оказывала. Славяне должны были выполнять обязанность стольничих, поваров и прочего рода слуг. Расходы община должна была делить между своими членами. Самый факт этого пожалования был засвидетельствован сигиллием Никифора I и уточнен позднее новым, изданным Львом VI. В последнем сигиллии было определено, что именно крестьяне должны были выполнять в пользу митрополии, и запрещалось „переводить их повинности на деньги или как либо иначе доставлять им заботы несправедливыми взысканиями“.

Термин δουλεύειν, применяемый Константином в заголовке по отношению к славянам, и сообщение его о том, что они были приписаны к митрополии „вместе со всем имуществом“, раскрывает значение термина ἐναπογραφόμενοι в смысле, в известной мере сходном с тем, какой имел термин „энапограф“ в законодательстве Юстиниана.[26] В данном случае в качестве господина, которому принадлежат „энапографомены“, фигурирует церковь апостола Андрея в Патрах.

Мы мало осведомлены о конкретных судьбах крупного и среднего землевладения в период после VI и до IX столетия. Во время войн с Халифатом и нападений славян и аваров отдельные имения, принадлежавшие крупным собственникам, несомненно, пострадали. Археологические исследования стен и крепостных укреплений, которыми были окружены некоторые монастыри, вероятно, смогут вскрыть факты, о которых в письменных источниках сведений не сохранилось.[27] Однако, крупное землевладение, несмотря на пережитые им бурные события, продолжало по-прежнему занимать существенное место в империи. Представителями его являлись прежде всего византийские императоры.

[25] Const. Porphyr., De adm. imp., p. 228—232.

[26] Ibid., p. 239; ср. Cod. Just., XI, 48, 19 (= Basilica 55, 1, 18). Иначе об этом: А. П. Каждан. Деревня и город ..., стр. 65 сл.

[27] Ср., например, стены — подлинные крепостные укрепления VI в. в монастыре Дафни (G. Millet. Le monastère de Daphni. Paris, 1899, p. 4—5).

Имения, принадлежавшие в VI в. „императорскому дому", были разбросаны во многих провинциях империи: в Иллирике,[28] Еленопонте, Каппадокии, Аравии, Финикии, Сирии.[29]

Об управляющих этими имениями кураторах встречаются упоминания и позднее, в течение VI—IX вв.[30] Императорские новеллы свидетельствуют, что управляющие, хартулярии, проноиты и арендаторы часто творили беззакония, захватывали земли свободных общин, а также имения, принадлежавшие другим частным собственникам.[31]

Императорские имения, сохранившиеся на территории, принадлежавшей Византии в VIII и IX вв., известны в очень слабой степени. В Малой Азии в начале IX в. они возросли за счет некоторых земельных фондов, ранее принадлежавших „благочестивым учреждениям". Так, по словам Феофана, „лучшие из этих имений в Малой Азии были переданы по распоряжению императора Никифора в императорский кураторий". С другой стороны, тот же источник содержит сообщение, что некоторые из прибрежных имений, захваченных императором, были насильно, по установленной цене, проданы навклерам.[32]

Согласно сообщениям арабских писателей, во Фракии в IX столетии имелись значительные территории, находившиеся в собственности императора: „большая часть провинции Таила (Тафра, Тафла), расположенной в округе Константинополя, состоит из селений (собственниками которых являются император, патрикии), а также и пастбищ для скота".[33]

Императорским доменам уделено значительное внимание и в Эклоге. Имения, подведомственные кураторию „императорского дома", могли быть сданы в эмфитевтическую аренду, ограниченную сроком не более трех поколений (наследующих ее друг от друга), на условиях уплаты эмфитевтом установленного канона.[34] Предусмотрена была возможность сдачи имений, сел, полей и в обычную аренду (сроком до 29 лет).[35] Столичная церковь и связанные с ней благочестивые учреждения—приюты для сирот, странноприимные дома, приюты для бедных — пользовались правом обменивать свои недвижимости с имениями, входившими в ведомство „императорского дома".[36]

В более раннее время в хозяйстве императорских имений эксплуатировался труд колонов и рабов. Колоны отбывали барщинные повин-

[28] Nov. Just., CXLVIII, 1 (a. 566).

[29] Ibid., XXVIII, 5 (a. 535); XXX, 6, 11 (a. 536) CII, 1 (a. 536); Edict. Iust., IV, 2. Относительно владений в Сирии см.: G. Tchalenco. Op. cit., p. 392—393.

[30] Nov. Tiberii, VIII (a. 574); XII (a. 574). — Jus. Graeco - Romanum, pars III, p. 19. 24—30; Theoph., p. 261, 420, 497. Cp. J. Bury. The Imperial Administrative System in the IXth Century. London, 1911, p. 100 sq.; F. Dölger. Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung. Leipzig—Berlin, 1927.

[31] Nov. Tiberii, XII, 4.

[32] Theoph., p. 487.

[33] М. Я. Сюзюмов. Экономика пригородов византийских крупных городов. ВВ, XI, 1956, стр. 55 сл.

[34] Ecloga, XII, 5.

[35] Ibid., XIII, 1.

[36] Ibid., XII, 4.

ности, платили оброк в натуре и в денежной форме, а государственный налог вносили либо господину, либо непосредственно в казну.[37] В то же время колоны, жившие на этих землях, пользовались льготами в части отбывания многих принудительных повинностей (таких, как синона, митаты, эпиболе, строительство мостов, мощение дорог и т. д.).[38]

Императорские имения являлись поставщиками продуктов сельскохозяйственного и ремесленного производства прежде всего для нужд двора. В VI в. каппадокийские домены были центром производства ткацких изделий, а также и коневодства.[39]

В IX в. в качестве непосредственных производителей в императорских имениях фигурируют парики, о повинностях и оброках которых известно крайне мало. Как правило, парики платили капникон — подымный налог.[40]

Среди прочих крупных земельных собственников видное место занимали церкви и монастыри. Не только в VI в., но и позднее их удельный вес в аграрном строе империи был весьма значительным, хотя в период иконоборчества многие из монастырских угодий перешли в руки светской знати.[41]

Земли церковно-монастырских учреждений обрабатывались париками. Из указания Феофана, что император Никифор I лишил париков благочестивых (εὐαγῶν) учреждений, странноприимных домов, приютов для сирот и богаделен освобождения от уплаты капникона и потребовал его погашения с первого года своего царствования, следует, что, как правило, парики этих учреждений пользовались налоговыми льготами.[42] Наряду с париками, в монастырях обычно использовался труд других зависимых людей, обозначаемых в источниках термином „рабы" (δοῦλοι). Под последним, вероятно, следует понимать как рабов в прямом смысле слова, так часто и других зависимых людей, близких к ним по положению. Они использовались и для личных услуг, и на других работах. В некоторых монастырях, как например, Студийском и Саккудионском, работы выполняли и сами монахи.[43] Как в VI в., так и позднее, в VIII в., в силе оставались основные за-

[37] Cod. Just., XI, 20, 2—5 (a. 529); Cod. Theod., X, 8; XI, 25, 63. Ср. K. E. Zachariä v. Lingenthal. Geschichte ..., S. 222.

[38] Nov. Tiberii (578—582), XII, 6. — Jus Graeco - Romanum, pars III, p. 29 sq.

[39] Nov. Just., XXX. Ср. М. В. Левченко. Материалы ..., стр. 62. Из сообщений Константина Багрянородного (Constantinus Porphyrogenitus. De cerimoniis aulae byzantinae, vol. I. Bonnae, 1829, p. 458 sq.) и Клеторологии Филофея вытекает, что Малая Азия и Фригия были и в IX—X вв. центрами поставки лошадей для армии. Из этих районов лошади отправлялись в Малагину (J. Bury. The Imperial Administrative System ..., p. 111).

[40] Corpus Inscriptionum Graecarum, N 8680; Theoph. Cont., p. 54.

[41] См., напр., „Деяния Вселенских Соборов", т. VII. Казань, 1882, стр. 639 сл. Ecloga, XII, 6.

[42] Theoph., p. 487—488.

[43] Возможно, так было и в других, связанных со Студийским монастырях — Трипиланском, Христофоровском и Кафарском. См. А. П. Доброклонский. Преп. Феодор Исповедник и игумен Студийский, I. Одесса. 1913, стр. 407 сл., 334.

коны о возможности сдачи церковно-монастырских недвижимостей в эмфитевсис, а также и в длительную аренду (на срок в пределах 29 лет). Судя по данным Эклоги, такая форма использования угодий имела значительное распространение как в столичных монастырях, так и провинциальных церковно-монастырских имениях. Ограничения касались преимущественно столичной церкви, которой возбранялся такой способ эксплуатации имуществ, нередко приводивший к полному отчуждению.[44]

Наиболее полные данные о самостоятельном хозяйстве монастырей сохранились в отношении Студийского монастыря в Константинополе. Следует отметить, однако, что этот монастырь, являвшийся (как и Саккудионский) в некоторых отношениях образцовым, может дать только приближенное представление о том, как обстояло дело в других монастырях.

Этот огромный монастырь, насчитывавший в свои лучшие времена до тысячи монахов, имел значительные земельные владения как внутри ограды монастыря, так и за ее пределами.[45] Монастырь пользовался дотациями от императрицы Ирины.[46]

Монастырь располагал полями, отведенными под пашни, лугами с покосами, виноградниками, садами и огородами. Он владел мельницами (водяными и приводимыми в движение рабочим скотом), прессами для приготовления вина и для выжимания масла. В монастыре имелось множество ремесленников с тонко дифференцированными специальностями — кожевников, сапожников, портных, золотых дел мастеров, кузнецов, слесарей, специалистов по изготовлению замков, цепей, сетей, каменщиков, плотников, иконописцев, переписчиков, переплетчиков и т. д.

Несмотря на то, что монастырь был расположен на территории столицы (в Псамафийском районе, близ Золотых Ворот), он представлял собой замкнутую в хозяйственном отношении общину, которая сама могла удовлетворять свои потребности. Как правило, ни Саккудионский, ни Студийский монастыри не занимались торговыми операциями. Продавались только излишки, прикупалось что-либо в виде исключения. По сообщениям Федора Студита, обычно подобных излишков не было.[47]

В других монастырях, где в отличие от Студийского, работы выполнялись подвластными монахам людьми, торговые операции осуществлялось чаще. Однако и там шла речь только о продаже излишков.[48]

В первый период истории Византии удельный вес крупного частного землевладения был очень велик. В результате войн на восточных границах и отторжения ряда территорий Халифатом, а также в силу

[44] Ограничения, перечисленные в Эклоге, видимо, потребовались потому, что на практике недвижимости переходили в другие руки. Ср. Ecloga, XII, 4; XIII, I.
[45] Хр. Лопарев. Греческие жития святых VIII и IX вв., II., 1914, стр. 195.
[46] А. П. Доброклонский. Ук. соч., стр. 405 сл.
[47] А. П. Доброклонский. Ук. соч., стр. 415, 416 сл.; ср. Поучение Великого Оглашения. Издание Археологической Комиссии. СПб., 1904, Слово 32.
[48] А. П. Доброклонский. Ук. соч., стр. 405 сл.

аварских и славянских вторжений на Балканах ему был нанесен в VI—VIII вв. сильный удар. Заметный ущерб нанесли ему и конфискации Юстинианом I имений части сенаторов, участвовавших в восстании Ника. В целом, во второй период истории Византии значение частного крупного землевладения уменьшилось за счет расширения государственных и императорских земельных фондов, а также за счет свободных крестьянских общин. В результате происшедших изменений рента стала взиматься преимущественно в форме налогов и повинностей, уплачиваемых и отбываемых крестьянами-общинниками в пользу казны.[49]

Тем не менее было бы неверным считать, что крупного светского землевладения в этот период вообще не существовало. При всей скудости сведений есть все основания полагать, что ряд известных деятелей VI—IX вв. располагал значительными имениями. К началу VIII в. Эклогой засвидетельствован рост светского (гражданского и военного) землевладения в результате захватов чужих владений. Позднее (в VIII—IX вв.), в период иконоборчества, эти процессы продолжались.[50]

Из богатого историческими сведениями жития Филарета Милостивого, написанного в двадцатых годах IX столетия Никитой — внуком Филарета, вытекает, что в VIII в. в Пафлагонии имелось обширное имение, в котором существовало скотоводческое и земледельческое хозяйство, а также и пчеловодство. До того как имение „благородного" Филарета пострадало от набегов арабов и было разделено влиятельными соседями Филарета и окрестными крестьянами, оно представляло собой обширный комплекс земель с многочисленным штатом несвободных людей (бывших рабов), с большими стадами скота, многочисленными проастиями и владениями (κτήματα). В состав имения входила и часть деревни, в которой жил сам Филарет в своем отцовском доме. Автор жития характеризует дом Филарета как „очень большой, старинный и прекрасный", „достойный принять крупного сановника".[51] В ходе изложения упоминается и о наличии в деревне крестьянской общины, представители которой приходят к Филарету. Имение Филарета не производит, однако, впечатления организованной в единое целое вотчины. По-видимому, оно состояло из соединения отдельных мелких хозяйственных единиц. Все расчеты Филарета со своими соседями в период, когда он стал сам пахать землю, наравне с ними, производились не в денежной, а в натуральной форме.

В крупном имении Даниелис в Пелопоннесе, владевшей также большим штатом рабов, имелось налаженное ремесленное производство домашнего типа.

[49] О смешении на практике понятий государственной и императорской собственности, находившейся в разных ведомствах в VI в., см.: E. Stein. Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches. Stuttgart, 1919, S. 174; М. В. Левченко. Материалы ..., стр. 89. О конфискациях Юстиниана I см. A. H. M. Jones. The Greek City ..., p. 98. Cm. Cod. Just., VII, 37, 3.
[50] См. выше, стр. 17; М. Я. Сюзюмов. Проблемы иконоборчества в Византии. УЗ Свердловского Гос. пед. ин-та, т. IV, 1948, стр. 81 сл.
[51] M. H. Fourny et M. Leroy. La vie de saint Philarète. „Byzantion", IX, 1934, p. 112—167; А. А. Васильев. Житие Филарета Милостивого. ИРАИК, V, 1900.

Со второй половины IX в. и позднее наступает новый этап в развитии византийского феодализма. Этот этап, на котором феодальные отношения достигли своего полного расцвета, был подготовлен предшествующим: рост сельскохозяйственного производства на основе развития мелкого крестьянского хозяйства независимых сельских общин создал те экономические предпосылки, которые определели собой всестороннее развитие византийского феодализма. Захваты крестьянских общин динатами спорадически имели место еще и в VIII в. Однако, лишь в IX—X вв. они приняли массовый характер.

В целом, наличные материалы позволяют сделать вывод, что проникновение товарно-денежных отношений в византийскую деревню в VI—IX вв. должно быть оценено как весьма незначительное. Все хозяйство в деревне носило натуральный характер, все необходимое в основном производилось на месте. Разумеется, в хозяйствах, расположенных на перекрестках торговых путей или поблизости от крупных городских центров, сельское неселение в какой-то мере втягивалось в городскую жизнь и степень проникновения товарно-денежных отношений в деревню повышалась. Однако, даже и тогда, как ярко показывает пример Студийского монастыря, степень включения монастыря в городскую жизнь была ничтожной. В сущности, монастырское хозяйство покрывало все свои потребности само.

Важно отметить также и тот факт, что горожане — несмотря на наличие развитого ремесла и торговли — в повседневной жизни были связаны с сельским хозяйством.[52] Горожане работали на полях и виноградниках и за пределами городских стен. Что касается политической власти города над деревней, то и она часто требовала для своего подтверждения применения военной силы. В рассматриваемый период деревня больше, чем город, определяла судьбы империи. Это нашло свое выражение во всех крупных народных движениях — в восстании Фомы Славянина, в павликианском движении, в восстаниях славянских общин.

Основной опорой повстанцев, шедших за Фомой, были сельские округа Малой Азии, Фракии и Македонии, а также славянские общины в районе Фессалоники. Именно они составляли наиболее многочисленную часть „рабов, поднявших вооруженную руку против своих господ", стратиотов, „поднявших руку против своих военачальников".[53]

Подобным же образом и в движении павликиан, выросшем в IX в. в вооруженное восстание, главные силы составляли жители деревень, хотя к ним (как и к армии Фомы) примыкали и жители городов.[54]

В сложении многочисленного класса мелких непосредственных производителей нельзя не видеть важнейшего социального и экономического итога периода VI—IX вв.

[52] Е. Э. Липшиц. К вопросу о городе в Византии ..., стр. 124.

[53] Е. Э. Липшиц. Восстание Фомы Славянина и византийское крестьянство на грани VIII—IX вв. ВДИ, 1939, No I.

[54] Е. Э. Липшиц. Павликианское движение в Византии в VIII и первой половине IX вв. ВВ, V, 1952.

М. Я. СЮЗЮМОВ

III

ДЕРЕВНЯ И ГОРОД В ВИЗАНТИИ IX—X вв.

В IX и в X вв. в Византии произошли крупные сдвиги как в социально-экономических отношениях, так и в области культуры. Товарное производство и торговля в городах того времени находились в стадии подъема; еще в большей степени переломный характер эпохи отразился на деревне, где новые отношения пробивались с такой силой, что создали все условия для подлинного аграрного переворота. Никогда со времени Юстиниана Византийская империя не казалась такой могущественной, как в X и начале XI в., никогда политическое и культурное влияние Византии на соседние страны Запада и Востока Европы не были столь глубокими и разносторонними, как именно в этот период.[1]

С середины IX столетия Византия переходит к новому этапу своего развития, который некоторыми историками называется „золотым веком" Византийской империи.[2] Именно IX и X вв. были решающим периодом[3] укрепления феодальных отношений в Византии в той специфике, которая оказалась характерной для этой страны. Именно с этого времени на страницах византийских летописей появляются фамилии крупных землевладельцев М. Азии, которые в целях дальнейших захватов совершают походы на Восток (т. н. „византийская реконкиста").[4] Одновременно развивалась и внутренняя экспансия провинциальной земледельческой знати — против свободных крестьянских общин. Могущество фемной знати делалось опасным для византийской автократии, а также для тех прослоек, которые ориентировались на доходы от налогов, и тех кругов знати, которые были связаны с торгово-ремесленной деятельностью. Вовлечение все большей

[1] Г. Хауссиг (H.-W. Haussig. Kulturgeschichte von Byzanz. Stuttgart, 1959, S. 181) считает IX в. „началом эпохи культурной экспансии Византии".

[2] G. Ostrogorsky. History of the Byzantine State ..., p. 187.

[3] А. П. Каждан. Деревня и город в Византии ..., стр. 15.

[4] Г. Хауссиг (H.-W. Haussig. Op. cit., S. 392) полностью идентифицирует феодальное развитие Византии и Германии. Фокады, Малеины, Склиры, Куркасы в Византии; Вельфы, Веттины, Бабенберги, Церинги в Германии в одинаковой степени вели, по его мнению, наступательные походы (в Византии — в Малой Азии, в Германии — на Восток и в Италию).

массы крестьянства в систему вотчинной эксплуатации также наносило ущерб экономическим интересам городской знати, как усиление влияния провинциальных магнатов — ее политическим интересам. Это определило направление аграрной политики византийских императоров, которые испытывали страх перед возможностью народных восстаний, с одной стороны, и мятежей провинциальной знати — с другой. Отсюда политика демагогического „покровительства" бедноте[5] и мероприятия против разрастающегося экономического и политического могущества динатов.[6]

Успех попыток императорского правительства ограничить динатское землевладение зависел от относительной силы городов IX—X вв. Столица империи, а также наиболее значительные сохранившиеся от античности города являлись и экономическими, и политическими, и культурными центрами.

Определяющим силу размаха товарного обращения центром попрежнему оставался Константинополь. Там, где византийское правительство было бессильно подчинить интересам константинопольской знати экономику крупных окраинных городов, пришлось ограничиться установлением дружественных отношений с верхушкой городского управления (Венеция); там же, где византийское правительство одерживало верх, городское самоуправление уступало место стратигу (Херсон).

В IX—X вв. отмечается подъем товарного обращения как в крупных городах — эмпориях, так и в провинциальных центрах и в деревне.[7] Этот подъем можно объяснить рядом причин: 1) повышением товарности продукции сельского хозяйства;[8] 2) укреплением свободного ремесла в городах; 3) повышением внутреннего спроса на

[5] „Защита бедняков" делается официальной формулировкой как государственной, так и церковной политики, направленной на сохранение централизации. Продолжатель Феофана (Theoph. Cont., p. 258) связывает начало этого направления в политике с Василием I. Однако неясно, не приписывал ли автор жизнеописания Василия, т. е. император Константин Багрянородный, формулировку своей собственной политики своему деду. Та же „защита бедняков" фигурирует в письмах патриарха Николая II (J. Darrouzès. Epistoliers byzantins du X[e] siècle. Paris, 1960, p. 102, 116).

[6] Некоторые мероприятия можно отметить и при Василии I (см. P. Lemerle. Op. cit., vol. 219, p. 256).

[7] А. П. Каждан. Деревня и город в Византии, гл. 4 и 5; его же, Византийские города в VII—XI вв.; С. Лишев. За стоковото производство във феодална България.

[8] Рост товарной продукции деревни к середине VIII в. отмечают уже Феофан (Theoph., p. 443) и патриарх Никифор (Nicephori ... opuscula historica. Ed. C. de Boor. Lipsiae, 1885, p. 76). Они объясняют обилие сельскохозяйственных продуктов на рынках столицы повышением налогов на крестьян. Разумеется, это обстоятельство имело известное значение, но нужно учитывать и развивающееся имущественное расслоение деревни, которое усиливает удельный вес товарной продукции; к тому же развитие крупного землевладения феодалов М. Азии в первую очередь усилило развитие скотоводства, что привело к увеличению количества продаваемого в городах скота и мяса. Кроме того, необходимо отметить и изменение методов снабжения городов: теперь продукты поставлялись в города не в порядке литургий, а торговыми корпорациями (Книга Эпарха, XV, 3—4).

предметы роскоши со стороны развивающейся феодальной знати; 4) вовлечением в товарное обращение ряда стран Восточной Европы; 5) политикой правительства в IX—X вв., благоприятствовавшей развитию товарного обращения.

Развитие товарного обращения возможно было только при существовании четких норм гражданского права, основанного на частной собственности. Во второй половине IX в. была проведена кодификация гражданского права, что, естественно, способствовало нормализации хозяйственной жизни городов. Ремесло давало пропитание массе населения крупных городов; городская знать извлекала доходы от ремесленников через квартирную плату, через организацию (хотя и нелегального) производства в своих „домах", через подставных лиц в корпорациях ремесленников.[9] Кроме того, государство эксплуатировало ремесло путем разного рода повинностей; изделия ремесленников, в особенности предметы роскоши, использовались двором и, в частности, в качестве даров иностранным правителям и послам. Естественно, что правительство предпринимало меры по укреплению ремесла.[10]

В какой-то мере интересам городского населения соответствовала и торговая политика византийского двора. Предпринимались определенные попытки стимулировать торговую деятельность лиц, не вошедших в состав „архонтов", сановной знати.[11] Принятая шкала ссудного процента стимулировала вложение средств в морскую торговлю. Денежная система Византии способствовала византийской торговле: в продолжение всего раннего средневековья византийская золотая монета оставалась устойчивой.[12]

[9] См. М. Я. Сюзюмов. Ремесло и торговля в Константинополе в начале X в. ВВ, IV, 1951.

[10] К числу льгот ремесленникам можно отнести: предоставление корпорациям монопольного права *товарного* производства отдельных видов продукции; преимущественное право городских ремесленников, входивших в корпорации, приобретать сырье; регулирование арендной платы за помещения для мастерских; участие выборных представителей корпораций в общественной жизни.

[11] В Книге Эпарха явно проглядывает стремление правительства поставить между производителем и потребителем торгового посредника: аргиропраты — в противовес собственно ювелирам (а также вестиопраты, офониопраты, салдамарии). Кооперирование в рыбном промысле проводилось при Льве VI в принудительном порядке (см. М. Я. Сюзюмов. Экономические воззрения Льва VI. ВВ, т. XV, 1959). Как пример поощрения торговли можно расценивать свидетельство Феофана о мероприятии Никофора I, который давал состоятельным гражданам Константинополя в обязательном порядке крупные ссуды (Theoph., p. 487).

[12] В пределах Византии номисма являлась основным платежным средством, а в международной торговле номисма выполняла функции международных денег. Это подтверждается монетными кладами на Кавказе и на Балканском полуострве; в Западной Европе отмечается подражание византийским монетам. Лев VI отменил 52-й новеллой различие в расценке номисм старой и новой чеканки, что облегчило торговые расчеты. Устойчивая номисма потерпела первый удар при Никифоре Фоке, когда он, в целях сближения веса византийской номисмы с динаром, при торговле со странами Востока ввел тетартерон, сбавив вес номисмы на 1/4, а позднее на 2/4 унции. Появление тетартерона и других видов номисмы явилось началом перехода к характерному для феодализма многообразию монетных систем (Ph. Grierson. Nomisma tetarteron et dinar, un plaidoyer pour Nicéphore Phocas. Revue belge de numismatique et de sigillographie, vol. 100, 1954).

В интересах городских торгово-ремесленных кругов проводилась политика блокады арабского Востока — которая однако в значительной степени стала затруднительной с потерей Крита, но которая успешно стала осуществляться после отвоевания этого острова.[13]

Однако политика поощрения морской торговли велась не в государственном масштабе — привилегии давались лишь столичному купечеству. Иногородние купцы приравнивались к иностранным. Мало того, деятельность константинопольских корпораций ограничивалась рамками самого города. Нигде в источниках не говорится о привилегиях константинопольских купцов вне столицы, имеется даже запрещение метаксопратам выезжать за пределы города в целях торговли. Покровительство торговле заключалось только в поощрении ввоза, но не вывоза. Имелись подлинные стеснения для вывоза за пределы столицы (напр., требование, чтобы товар покупался в количестве, нужном для собственного потребления, чтобы одежда обязательно была сшита в столице, и т. д.). Эта особенность византийской торговли содействовала, с одной стороны, медленному упадку в целом, но с другой стороны, стимулировала рост местных центров ремесла и обособленных рынков, столь характерных для экономики времен расцвета феодальных отношений. Но эти обособленные рынки возглавлялись не купечеством, а крупными землевладельцами и монастырями. Ремесленники и торговцы в IX—X вв. не были сплоченной прослойкой: даже лица одной и той же профессии и корпорации в сословном отношении принадлежали к разным группам (напр., вестиопрат — свободный торговец и вестиопрат — раб, подставное лицо знатного архонта). Феодальная раздробленность в Византии экономически подготовлялась уже в условиях товарного производства и обращения в IX—X вв.

Связь ремесла и торговли крупных городов с сельским хозяйством осуществлялась, в первую очередь, в подгородном районе.[14] Не только городская знать, но и широкие массы городского населения имели в пригородах свои (или арендованные) участки, виноградники, оливковые рощи, сады, ульи, огороды (Nicephori Breviarium, ann. 640). Ни хозяева, ни арендаторы, как правило, не жили на своих подгородных участках, которые обычно обрабатывались рабами или мистиями. Но кроме того, в подгородном районе находились и крестьянские деревни, вовлеченные в товаро-хозяйственные связи с городом. Снабжение городов в основном зависело от подгородного района, т. к. сухопутный транспорт был очень дорог, и только приморские центры могли пользоваться привозным хлебом. По Книге Эпарха, цены на хлеб в конечном счете определялись состоянием подвоза зерна. Характерная для средневековых местных рынков фигура скупщика хлеба (ситокапилос) особенно заметно выделяется в X в.[15]

[13] Можно считать, что (за исключением отдельных моментов) монополия Византии во внешней морской торговле со странами Востока не подрывалась (центром ее была Атталия, куда доставлялись товары из Сирии и Египта). Чтобы воспрепятствовать арабскому судостроению, угрожавшему византийской талассократии, Иоанн Цимисхий предупредил в июле 971 г. венецианцев, что если они будут поставлять арабам строевой лес, то византийские военные корабли будут сжигать венецианские суда вместе с товаром и людьми (G. L. F. Tafel und G. M Thomas. Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig. Th. I, Wien, 1856, S. 26). Однако византийцам вряд ли удалось осуществить эту угрозу: соотношение морских сил Венеции и Византии к концу X в. уже в корне изменилось. Дальнейшие соглашения с Венецией, начиная с марта 992 г., заключались как с равной стороной (Jus Graeco - Romanum, pars III, p. 304—306).

[14] См. об этом М. Я. Сюзюмов. Экономика пригородов византийских крупных городов. ВВ, XI, 1956, стр. 55 сл.

Для существования феодального общества установление связей натуральнохозяйственной деревни с товарным хозяйством города неизбежно. Говоря о русской предреформенной деревне, В. И. Ленин писал: „Подобно тому, как нельзя себе представить развитого капитализма без крупного товарно-торгового и денежно-торгового капитала, точно так же немыслима и *докапиталистическая* деревня без мелких торговцев и скупщиков, являющихся „хозяевами“ мелких местных рынков“.[16] Специфика Византии заключалась в том, что эти мелкие центры находились под мощным влиянием крупных городов. Хозяевами местного рынка, скупщиками, являлись городские торговцы.[17] Однако горожанам не удалось закрепить экономическую власть над пригородным районом: в конце IX и особенно в X в. в пригородах Константинополя, Фессалоники и некоторых других городов складываются многочисленные монастырские хозяйства, мелкие же провинциальные центры и крепости постепенно становятся резиденциями местных феодалов.

Вовлеченные в товарное хозяйство подгородные районы Константинополя стал в X в. ареной острой борьбы. Отчетливо сказывались противоречия между втянутым в товарное производство населением пригородов и привилегированными константинопольскими корпорациями; к тому же в пригородах ощущался гнет со стороны чиновников, население подгородных районов должно было выполнять особые повинности для города (поставки угля, подвидная повинность и др.). Но особенно ощутимая опасность для подгородной деревни заключалась уже в X в. в распространении здесь хозяйств, основанных на вотчинной форме эксплуатации: это грозило превращением свободного населения пригородов в зависимое. Крестьяне императорских имений прикрепляются к храму св. Софии с обязательством снабжать его оливковым маслом.[18] Переход подгородних райнов в руки монахов вызывает протест местного населения.[19]

[15] Об этом свидетельствуют мероприятия против скупщиков хлеба во время правления императора Романа I (Theoph. Cont., p. 497). Подобную же роль играли и мясоторговцы, покупавшие у крестьян скот (Книга Эпарха, XV, 4).

[16] В. И. Ленин. Полное собрание сочинений, т. 3, изд. 5, стр. 383 (курсив мой — М. С.).

[17] См. житие крестьянина Метрия (Synaxarium Ecclesiae Constatinopolitanae, ed. H. Delehaye. Bruxelles, 1902, p. 720).

[18] Theoph. Cont., p. 322.

[19] Когда в 922(?) г. в Фессалонике разбиралась тяжба о продаже монастырю мастерской, изготовлявшей кирпичи, окрестные жители опасались, что переход этого предприятия в руки монахов причинит местным беднякам великое горе (G. Rouillard — P. Collomp. Actes de Lavra. Paris, 1937, No. 2).

Все противоречия в недрах товарного хозяйства, обслуживавшего город и стесненного развивающимися феодальными институтами, наиболее явственно ощущались в подгородных районах. Тесная связь города с подгородными деревнями приводила также к тому, что широкое движение в городе подчас сливалось с движением, выражавшим недовольство деревни. И наоборот, движения в деревне нередко находили отклик и в движениях горожан.[20]

Экономический подъем византийской деревни, связанный с расширением товарных связей, в IX—X вв. несомненен.[21] Поднимается новь и обрабатываются залежные земли. Частная собственность на землю в деревнях расширяется в результате дальнейшего раздела угодий, находившихся в *коллективной* собственности общинников. Агиографические, юридические и прочие памятники того времени свидетельствуют, что несмотря на развивающиеся процессы феодализации, основная масса трудящихся деревни оставалась на положении свободных общинников.[22] Свободное крестьянство было этнически весьма пестрым. Многочисленные пленные включались в состав крестьянства. Процесс ассимиляции проходил интенсивно в тех областях, которые удалось на территориях славянского поселения подчинить византийской власти. Славянский элемент не уменьшался, славянское влияние за этот период на византийское общество даже возрастало, однако самый характер славянского влияния изменился под воздействием распространившегося среди славян института частной собственности на землю.[23] Славянское влияние на аграрный строй Византии препятствовало распылению крестьянских хозяйств. Тем не менее, в конце IX в. в деревне назрел серьезный конфликт, обусловленный дальнейшим развитием товарохозяйственных связей. Несостоятельная часть крестьянства устремлялась в города и, естественно, была заинтересована продать подороже свою землю. Этот конфликт отразился, в частности, в законодательстве. Так, при составлении Василик закон

[20] Ср. события 963 г. в Константинополе (De cerim., p. 437).

[21] См., напр., M. Izeddin. Un prisonnier arabe à Byzance au IXe siècle. Revue des études islamiques, années 1941—46.

[22] Г. Острогорский (Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine. Bruxelles, 1956, p. 18 sq.) и А. П. Каждан (Крестьянские движения в Византии в X в. и аграрная политика императоров Македонской династии. ВВ, X, 1952, стр. 77 сл.; Деревня и город в Византии, стр. 128 сл.) считают, что крестьян, выполняющих государственные повинности, следует рассматривать как феодально зависимых от государства. Для определения статуса этих крестьян необходимо выяснить природу их повинностей, которые, по нашему мнению, являлись налогом, а не феодальной рентой. Поэтому мы будем называть всех крестьян, которые не вносили феодальную ренту духовным и светским землевладельцам и не находились под их властью, но платили налоги непосредственно государственным агентам, свободными, хотя, разумеется, в классовом обществе всегда и везде трудящиеся и экономически и в сословном отношении являются приниженными (Ср. Г. Г. Литаврин. Болгария и Византия в XI—XII вв. М., 1960, стр. 87 сл.).

[23] См. Е. Э. Липшиц. Из истории славянских общин в Македонии в VI—IX вв. н. э. Сб. „Академику Б. Д. Грекову ко дню 70-летия", М., 1952, стр. 58.

Льва и Анфимия от 468 г. воспроизведен в расширенном виде.[24] То, что в V в. относилось только к митрокомиям, было теперь распространено на все деревни. Этим законом запрещалось продавать земли чужакам, однако права общинников не детализировались. Но под давлением связанных с товарным хозяйством кругов Лев VI в 19-й новелле выступил фактически против традиций большой семьи, объявив о равном разделе имущества между сыновьями. Судя по 114-й новелле Льва VI, в деревне происходили серьезные трения при продаже земель. Лев VI, распорядившись о полной свободе продажи земельных участков, тем самым восстанавливал более древний закон 391 г. (Cod. Just., IV, 38, 14), лишь в качестве уступки местным традициям предоставив родственникам право в течение шести месяцев прибегнуть к acta redhibitoria. Но применение права свободной продажи земельных участков привело к последствиям, не выгодным не только крестьянской общине, но и городской знати, поскольку деревня оказывалась во власти динатов. В этих условиях правительство Романа I пошло на уступки общинным интересам крестьянства, узаконив институт протимисиса. Препятствуя проникновению динатов в деревню, протимисис однако усиливал рост имущественной дифференциации крестьянства. Но в пригородном районе осуществление права протимисиса вызывало новые конфликты, поскольку местные крестьяне, основываясь на этом праве, стремились воспрепятствовать переходу в руки посторонних лиц не только земель, но и мастерских. В результате право протимисиса, по-видимому, в подгородных районах было ограничено (Пира, 51, 9).

Десятый век был ознаменован переходом к новым формам эксплуатации. В условиях византийского более или менее централизованного государства (особенно после рецепции Юстинианова права) переход частной собственности крестьян в руки крупных землевладельцев мог проходить исключительно в форме emptio-venditio. Но сплоченность византино-славянской общины, закреплявшаяся и в законодательстве X в., стеснила эту возможность. Динаты стремились восстановить в новом осмыслении старый институт простасии. В отношении хозяйственного использования скупленной земли в X в. также произошел перелом. Место согнанного крестьянина в хозяйствах динатов первоначально занимали рабы и мистии. Однако постепенно на землях крупных собственников оседали пришлые крестьяне, селившиеся на основании парического права. Термином πάροικος (крайне редким и недостаточно определенным в документах предшествующего времени[25]), обозначается теперь феодально зависимый крестьянин, ведущий хозяйство на чужой земле. Отныне, таким образом, наиболее выгодной формой для земельного собственника представлялась эксплуатация мелкого зависимого производителя.

Дальнейшее развитие феодальных институтов является вопросом времени, а также вопросом, в руках какой прослойки господствующего

[24] Basilica 55, 5, 1. Ср. Cod. Just., XI, 56, 1.

[25] Первое четкое упоминание о парике в соединении со словом проастий появляется в середине X в.

класса будет находиться центральная власть и государственный аппарат.[26] Экономическая закономерность — переход к эксплуатации феодально зависимого непосредственного производителя — пробивавшаяся одно время стихийно, стала закрепляться созданием феодальных институтов.[27]

Процессы феодализации проходили в X в. в разных формах. Исследователи отметили уменьшение значения в это время и особенно в XI в. рабства. Однако нельзя считать, что освобождаемые рабы непосредственно становились феодально зависимыми крестьянами. Освобожденный раб делался свободным гражданином, но поскольку вольноотпущенники обычно не имели средств для ведения самостоятельного хозяйства, они в дальнейшем быстро попадали в кабалу, подобно крестьянам других категорий. Нетрудно прийти к выводу, что именно из числа мистиев выходила значительная часть зависимого крестьянства. Разумеется, мистий был свободным человеком, но отсутствие у него имущества приводило в конечном счете к переходу на положение зависимого, но имеющего свой очаг парика. Заселение динатских земель париками, позднее „проскафименами", также являлось одним из источников создания класса зависимого крестьянства, К этим же причинам экономического порядка нужно относить и простасию, поскольку „добровольная" отдача под покровительство имела, очевидно, экономические причины.

Но в X в. растет значение и внеэкономических форм феодализации. В специфических византийских условиях, где фискальные интересы государства оказывали серьезное влияние на конкретный ход общественного развития, таким институтам, как солемний, арифмос, экскуссия, принадлежала немаловажная роль.[28] Прямое насилие в Византии не имело такого значения, как в условиях франкского или германских государств. Однако элементы „разбойничьего рыцарства" появляются и в Византии; независимо от того, являлись ли „разбойники" представителями динатских кругов или выходцами из апелатов, они способствовали феодальной децентрализации страны. Те же тенденции можно проследить и в организации военного дела, в частности, в зарождении „рыцарской" прослойки.[29] Военные укрепления (κάστρα) начинают превращаться в обычные замки феодалов, а гарнизон этих кастра — в обычную феодальную челядь, καστρηνοί.[30] Но окончательная победа феодальных институтов в их классической форме относится только к следующему периоду истории Византии.

[26] О борьбе различных группировок в ходе развития феодальных отношений Византии см. М. Я. Сюзюмов. К вопросу об особенностях генезиса и развития феодализма в Византии. ВВ, XVII, 1960, стр. 11 сл.

[27] Следует остановиться также и на вопросе о влиянии фиска на происхождение и развитие феодальных институтов в Византии. Историки-марксисты не считают фискальные интересы государства первичной причиной возникновения конкретных форм общественных отношений и социально-экономических институтов. Фиск делает объектами обложения уже существующие общественные учреждения (напр., общину, проастий и т. д.). Смотря по тому, в интересах какой прослойки эксплуататоров действует центральная власть, государство или легализует, оформляет, или же наоборот, стесняет оформление новых общественных институтов. При наличии закономерно пробивающихся новых отношений роль государства как орудия классового господства и роль законодательства как выражения концентрированной воли господствующей прослойки эксплуататоров приобретают большое значение в оформлении пробивающихся общественных институтов. Нельзя поэтому недооценивать роль фиска, поскольку он составляет материальную базу для действия государственного аппарата в интересах господствующей прослойки. Именно в конце IX и в X в. те перемены, которые происходили в деревне в результате развития процессов феодализации, стали в центре внимания законодательства и фиска.

[28] См., напр., Г. А. Острогорский. К истории иммунитета в Византии. ВВ, XIII, 1958, стр. 55 сл.; М. М. Фрейденберг. Экскуссия в Византии XI—XII вв. УЗ Великолукского пед. ин-та, т. 3, 1958, стр. 339 сл.

[29] А. П. Каждан. Византийская армия в IX—X вв. УЗ Великолукского пед. ин-та, 1954, стр. 18 сл.

[30] См. Г. Г. Литаврин. Болгария и Византия ..., стр. 129 сл. (там и литература).

А. П. КАЖДАН

IV

ГОРОД И ДЕРЕВНЯ В ВИЗАНТИИ В XI—XII вв.

В предшествующий период городами как средотичием ремесла и торговли были лишь Константинополь и несколько других сохранившихся от античности пунктов.[1] Подавляющее большинство „городов“ оставалось в ту пору крепостями, административными или епископскими центрами. Еще и в XI—XII вв. отделение ремесла от сельского хозяйства было осуществлено далеко не последовательно, и города являлись в значительной мере центрами сельской округи.[2] Вместе с тем массовый процесс превращения „городов“ этого типа в город как экономическую категорию начинается как раз в X в. и особенно интенсивно протекает в XI—XII вв.[3] Именно на эти столетия приходится — несмотря на неблагоприятные внешнеполитические условия — подъем городского ремесла, свидетельствующий об осуществлении в широком

---

[1] Ср. E. Kirsten. Op. cit., S. 20 f., 26. В соответствии с этим нуждается в пересмотре вопрос о численности византийских городов.

[2] Характеризуя Иконий, Атталиат прежде всего подчеркивает обилие в нем скота (Michaelis Attaliotae Historia. Bonnae, 1853, p. 185, 11—13). Жители выстроенного Алексеем I нового города Алексиополя возделывали поля и виноградники (Anne Comnène. Alexiade, ed. B. Leib, t. I—III, Paris, 1937—1945 — III, p. 184, 27—28); к Янине тесно примыкали виноградники (там же, II, p. 17. 22—23); виноградниками был окружен и Анхиал (там же, II, p. 195. 27—29); у самых стен сирийской Лаодикии росли виноградники (там же, III, p. 49. 22—23). Киннам подробно рассказывает о Дорилее, который он называет одним из крупнейших городов Азии (Ioannis Cinnami epitome... Bonnae, 1836, p. 294. 12—14); город был окружен плодородными долинами, покрытыми пышной растительностью; протекавшая мимо река изобиловала рыбой (там же, p. 294. 16—21), — все это показывает, что Киннам смотрел на Дорилей прежде всего как на земледельческий центр. Точно так же и Пселл, говоря об Антиохии, подчеркивает ее богатство пшеницей и плодовыми деревьями (Psellos. Scripta minora, vol. II. Milano, 1941, p. 117. 3—6); о плодовых садах под Антиохией сообщает и Киннам (Cinn., p. 18. 16—18). Даже в Константинополе Пселл выделяет, наряду с городским плебсом, синклитиками, монахами и торговцами, определенную категорию лиц, занимающихся земледелием (Psellos. Chronographie, t. II. Paris, 1928, p. 108. 29—31).

[3] Ср. E. Kirsten. Op. cit., S. 24. Кирстен, к сожалению, не использовал археологический материал, приведенный нами в статье „Византийские города в VII—XI вв.“ в пользу этого же тезиса.

масштабе отделения ремесла от сельского хозяйства. Керамическое производство в Коринфе, Спарте, Афинах и других археологически обследованных городах переживает подъем именно в XI—XII вв.[4] К этому же времени относится и стеклоделательная мастерская в Коринфе — единственная до сих пор известная византийская мастерская этого типа.[5] Шелкоткацкое производство в XII в. процветало в провинциальных центрах. „Тимарион" свидетельствует, что изделия пелопоннесских и беотийских шелкоткачей продавались на ярмарке в Солуни;[6] о шелкоткачах в Коринфе, Фивах и Афинах, сообщает Оттон Фрейзингенский.[7] Красоту фиванских тканей прославлял Иоанн Цец[8]; Вениамин Тудельский насчитывал (по-видимому, со значительным преувеличением) 2 тысячи одних только ткачей-евреев в Фивах.[9] Несмотря на норманский набег на Фивы, фиванские шелкоткацкие мастерские были знамениты еще в конце XII в.: именно они снабжали императорский двор, и сельджукские правители требовали уплаты дани непременно фиванскими тканями (Nicetae Chroniatae Historia. Bonnae, 1835, p. 608. 23—609. 1). Крупным центром шелкового производства была в это время, видимо, и Солунь.[10] Наконец, кое-где и на островах в XII в. существовали мастерские, изготовлявшие шелковые ткани.[11]

Археологический материал свидетельствует, что с X в. и особенно в XI—XII столетиях византийские провинциальные города интенсивно отстраиваются.[12] С этим связано, в частности, относительно большое количество (сравнительно с пердыдущими веками) памятников монументальной архитектуры этого времени — как в крупнейших центрах империи (Константинополь и Солунь), так и в провинциальных городах

---

[4] См. Ch. H. Morgan. The Byzantine Pottery. „Corinth", vol. 11, 1942, p. 59 f.; R. M. Dawkins, J. R. Droop. Byzantine Pottery from Sparta. „Annual of the British School at Athens", vol. 17, 1910—1911, p. 23; M. A. Frantz. Middle Byzantine Pottery in Athens. „Hesperia", vol. 7, 1938, p. 430 f. См. подробно А. П. Каждан. Деревня и город в Византии, стр. 213 и сл.

[5] G. R. Davidson. A Mediaeval Glass-Factory at Corinth. „American Journal of Archaeology", vol. 44, 1940, No 3.

[6] A. Ellissen. Analekten der mittel- und neugriechischen Literatur, Bd. IV, Abt. 1, Leipzig, 1860, S. 18 f.

[7] Ottonis et Rahewini. Gesta Friderici I imperatoris. Hannoverae et Lipsiae, 1912, p. 53.

[8] Joannis Tzetzae. Epistolae, ed. Th. Pressel. Tubingae, 1851, p. 62. 25—26.

[9] См. E. Pariset. Histoire de la soie, vol. II. Paris, 1865, p. 65 sq.

[10] Eustathii Thessalonicensis Opuscula, ed. L. Tafel. Francofurti a. M., 1832, p. 304. 67—71.

[11] Relatio de peregrinatione Saewulfi. „Recueil de voyages et de mémoires publ. par la Société de Géographie", vol. 4, 1839, p. 834. См. подробно А. П. Каждан. Деревня и город ..., стр. 231 сл.

[12] См., напр., H. A. Thompson. The Odeon in the Athenian Agora. „Hesperia", vol. 19, 1950, p. 137; H. A. Thompson — R. L. Scranton. Stoas and City Walls of the Pnyx. „Hesperia", vol. 12, 1943, p. 376; R. S. Young. An Industrial District of Ancient Athens. „Hesperia", vol. 20, 1951, p. 286.

и в сельских местностях.[13] И нарративные источники подчеркивают, что императоры XI—XII вв. (особенно Алексей и Мануил Комнины) поддерживали городское строительство: Анна Комнина (An. Comn., III, p. 217. 24—25) рассказывает, что ее отец гордился построенными им повсюду городами; в другом месте (там же, III, p. 142. 8—13) она специально подчеркивает, что от Смирны до Атталии были отстроены города. О строительстве при Мануиле I городов (часть которых, несомненно, была лишь крепостями) сообщают и Киннам (Cinn., p. 36. 18), и Никита Хониат (Nic. Chon., p. 194. 24—195. 4).

Экономический подъем византийских провинциальных городов в XI—XII вв. всего отчетливее вырисовывается при сопоставлении данных относительно интенсивности монетной чеканки по столетиям, полученных в результате систематических раскопок ряда византийских городов. Не приводя здесь таблиц,[14] укажем лишь, что находки в Афинах, Коринфе, Пергаме, Приене и Сардах единодушно свидетельствуют об интенсификации монетного обращения в XI—XII столетиях. Только с конца XII в. число монет в обращении сокращается.

Оживление городской жизни в провинции в XI—XII вв., естественно, не могло не отразиться на деревне. К сожалению, сведения об обмене между городом и деревней особенно скудны, и мы вынуждены в этом вопросе ограничиваться догадками и предположениями. Разумеется, крестьянские хозяйства продолжали в значительной степени удовлетворять свою нужду в орудиях и предметах первой необходимости собственными средствами: крестьяне сами изготовляли плащи из овечьей шерсти (Nic. Chon., p. 858. 15—16), и, видимо, различные другие предметы. Вместе с тем источниками засвидетельствовано и существование поместного ремесла: Вальсамон говорил о принадлежащих духовным феодалам гончарных мастерских наряду с виноградниками и солончаками, лугами и водяными мельницами (PG 137, col. 929 C). В афонском Филофеевом монастыре в середине XII в. мы находим плотника, сапожника, бочара, портного, ткача (Лавра No 56). В поместьях церкви св. Софии, расположенных „на западе и на востоке", имелись зависимые ремесленники и торговцы (πραγματευταὶ ἢ ἐργαστηριακοί — Jus Graeco-Romanum, pars III, p. 447. 7—8). Возможно, что наряду с поместным ремеслом развивались и крестьянские промыслы: так, в XII в. славились фессалийские ножовщики[15] — однако остается неясным, как было организовано это производство. К сожалению, эти скудные факты не дают материала для сравнения с состоянием деревенского ремесла в предшествующие столетия.

То же самое можно сказать и о торговле. Бесспорно, что продукты сельского хозяйства доставлялись в города. Атталиат рассказывает, что в Редесто хлеб привозили на многочисленных подводах; здесь его

---

[13] G. Millet. L'école grecque dans l'architecture byzantine. Paris, 1916, p. 3 sq.; Н. Мавродинов. Византийската архитектура. София, 1955, стр. 108, 121; Н. И. Брунов. Архитектура Константинополя в IX—XII вв. ВВ, II, 1949, стр. 151.

[14] См. А. П. Каждан. Византийские города ..., стр. 170 сл.

[15] Joannis Tzetae Epistolae, p. 56. 11.

покупали как монастыри, так и местные жители (Attal., p. 201. 20—23). По-видимому, так же обстояло дело и во многих других местах[16] — однако при нынешнем состоянии источников мы не можем определить, как изменилась внутренняя торговля в сравнении с предыдущими столетиями. Впрочем, есть некоторые факты, которые позволяют догадываться, что в XII в. производство сельскохозяйственной продукции на продажу становится более интенсивным, чем прежде: в это время хлеб, вино, мясо и другие сельскохозяйственные продукты из Византии начинают вывозить в итальянские города.[17]

Рост городов и развитие денежного обращения имело своим результатом коммутацию натуральных и отработочных повинностей — как государственных, так и частновладельческих. В частности, в XI в. активно проводилась замена стратиотской повинности денежными платежами.[18] Известно далее, что в конце XI в. Афинская митрополия попыталась заменить десятину на сдаваемых в аренду виноградниках, хорафиях, усадьбах и мельницах денежными платежами.[19] Замена натуральных повинностей денежными при Михаиле IV послужила поводом для массовго народного восстания в 1040—1041 гг.[20] Как бы то ни было, после XI столетия именно денежные повинности становятся основой обложения, и возможно, именно в связи с этим из жалованных грамот (после Алексея I) исчезают подробные списки эпирий — экстраординарных повинностей, которые были преимущественно отработочными и натуральными поборами. Вместе с тем, как убедительно показал Г. А. Острогорский, именно начиная с XI в. растут размеры дополнительных денежных повинностей, в частности зевгаратикия.[21]

Мы вправе ожидать, что развитие городов и коммутация отработочных и натуральных повинностей сказались и на социальной

[16] Типично средневековой формой обмена была ярмарочная торговля. О ярмарках, собиравшихся в определенные праздничные дни или в связи с чрезвычайными событиями, постояанно упоминают источники (см., напр., Attal., p. 29. 1; Cecaumeni Strategicon ... Petropoli. 1896, p. 33.31; 34. 5—6; Nic. Chon., p. 663. 6—9; Μιχαὴλ Ἀκομινάτου Τὰ σωζόμενα, τ. I, p. 56. 12—18). Особенно знаменита в XII в. была солунская ярмарка в день св. Димитрия. При этом надо учитывать, что плохое состояние дорог делало невозможным регулярные торговые связи: достаточно вспомнить жалобы Феофилакта Болгарского на трудность путешествия в зимнюю пору (PG 126, col. 436 B) или красочное описание Вардара, на котором отсутствовал мост и связь поддерживалась с помощью утлого челнока (PG 126, col. 472 CD).

[17] См. A. Schaube. Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebietes bis zum Ende der Kreuzzüge. München—Berlin, 1906, S. 238, 245.

[18] Georgius Cedrenus ..., vol. II, Bonnae, 1839, p. 608. 20—23 (= Joannis Zonarae Epitome historiarum libri XIII—XVIII, vol. III, Bonnae, 1897, p. 647. 6—10). Из жалобы игумена Патомсского монастыря Леонтия императору Мануилу I следует, что практоры взимали с монастыря деньги (Acta et diplomata graeca medii aevi ... ed. F. Miklosich et J. Müller, vol. VI, Vindobonae, 1890, p. 112. 1—5), тогда как прежде от монахов требовали поставки моряков (ibid., p. 111. 32).

[19] Ф. И. Успенский. Мнения и постановления Константинопольских поместных соборов XI и XII вв. о раздаче церковных имуществ (харистикарии). ИРАИК, 5, 1900, стр. 38. 12—39. 13.

[20] См. Г. Г. Литаврин. Болгария и Византия в XI—XII вв. стр., 378.

[21] Г. Острогорский. Византийские писцовые книги. B Sl. IX. 1948, стр. 296 сл.

структуре византийской деревни. Однако решение этого вопроса опять-таки наталкивается на трудно преодолимое препятствие — на отсутствие необходимых источников. Можно лишь указать на то, что строгое разделение так называемых свободных крестьян на определенные категории (стратиотов, экскуссатов дрома, просодиариев, димосиариев и пр.), существовавшее в X в., в более поздних источниках не встречается;[22] они частично переходят в руки феодалов, становясь частновладельческими париками (наиболее ярко этот процесс обрисован Никитой Хониатом[23]), частично же превращаются в крестьян императорских доменов.[24] По-видимому, экономическое развитие городов и денежного обращения подрывало традиционную византийскую систему эксплуатации свободного крестьянства, основанную на взимании различных отработочных и натуральных повинностей в пользу государства. Одновременно с этим укреплялись позиции светских и духовных феодалов, расширявших свои вотчины.[25] Позиции византийских вотчинников были значительно усилены, поскольку вырождение стратиотского ополчения приводило к тому, что военная мощь империи зависела теперь прежде всего от феодалов.

Упрочение позиций феодалов — вотчинников в XI—XII вв. отразилось и на положении городов. Именно эта социальная группа господствовала теперь в городах. Источники говорят о городской знати иногда в весьма неопределенных выражениях — как о динатах (Nicephori Bryennii, Commentarii, in. Joannis Cinnami..., p. 90. 10) или архонтах (Bryenn., p. 110. 10), причем из контекста можно сделать вывод, что „динаты“ Вриенния отнюдь не государственные чиновники, поскольку они оказывают сопротивление представителю констан-

[22] Представление П. Тивчева („Към въпроса за селското население във Византия през XII в.“. „Годишник на Соф. ун-т“, III, 2, 1959/60, стр. 507) о сохранении этих категорий и в XII в. основано на отождествлении (однако не доказанном) димосиариев X в. с поздними πάροικοι δημοσιακοί. Общее разграничение византийского крестьянства на государственных („свободных“) и частновладельческих сохранялось и в это время. Ср. данные относительно Крита времен венецианского господства, где сохранялись порядки, восходящие к царствованию Мануила I (Н. П. Соколов. Народно-освободительное движение и классовая борьба на Крите в первые полтораста лет венецианского владычества. Учен. зап. Горьковского ун-та XLVI, 1958, стр. 34 сл.).

[23] См. об этом F. Chalandon. Les Comnènes. II, Paris, 1912, p. 613 sq.; G. Ostrogorskij. Pour l'histoire de la féodalité byzantine. Bruxelles, 1954, p. 28 sq.

[24] О росте императорских доменов см. А. П. Каждан. Деревня и город ..., стр. 128 сл.; Г. Г. Литаврин. Болгария и Византия ..., стр. 141 сл. Литаврин справедливо говорит о превращении государственных земель в личное имущество императора.

[25] Об укреплении феодальной вотчины XI—XII вв. см. прежде всего Г. Г. Литаврин. Болгария и Византия ..., стр. 73 сл.; М. М. Фрейденберг. Развитие феодальных отношений в византийской деревне в XI—XII веках. Уч. зап. Великолукского пед. ин-та, 1956, стр. 105 сл.; П. Тивчев. Нарастването на едрото земевладение във Византия през XII век. Изв. на Института за история, т. 9, 1960, стр. 215 сл. В интересах провинциальных феодальных собственников при Мануиле I был осуществлен ряд мероприятий: отныне только они могли приобретать отчуждаемые государственные земли (F. Dölger. Regesten, II, No 1333, 1398), они ограждались от притеснений чиновников (ibid., No 1380) и т. д.

тинопольского правительства стратопедарху Алексею Комнину.[26] В состав городской знати входили такие люди, как опытный корабельщик Маврик, живший в Ираклии. Этот человек по своему происхождению не принадлежал к числу благородных, но на службе у византийских императоров приобрел большое состояние: у него была толпа рабов и других слуг, из которых он сформировал военный отряд.[27] Значительно чаще в городах господствовали местные землевладельцы — аристократы. Так, в 1047 г. в Редесто видное положение занимал „местный династ", представитель аристократической фамилии Ватаци, находившийся в родстве со Львом Торником; во время восстания Торника Ватаци сохранил верность императору и сумел отразить натиск мятежников (Cedr., II, p. 565, 2—4). В конце XI в. в Редесто наиболее влиятельным человеком была жена (вдова?) Ватаци, находившаяся в родстве с Никифором Вриеннием (Attal., p. 244. 19—21). Возможно, что такое же положение занимал в Лариссе Никулица Дельфин в середине XI в., опиравшийся на своих вассалов и господствовавший над городом и окружающей областью (Cec., p. 68. 7—8).

Иногда византийские или иноземные феодалы получали город в удел. Так, Викентий Пражский рассказывает под 1164 годом, что некий Богута, родственник моравского герцога Конрада, получил от византийского императора в дар „богатый город" (castro quondam ditissimo).[28] Одному из крупнейших византийских феодалов конца XI в. кесарю Никифору Мелиссину была пожалована Солунь (An. Comn., I, p. 89. 9—10); вместе с тем ему принадлежали села вокруг Дорилея и он, по-видимому, господствовал в этом городе (Cinn., p. 294. 21—23). Другой византийский феодал, Федор Гавра, получил при Алексее I в качестве своего удела (ὡς ἴδιον λάχος) Трапезунд.[29]

Сама планировка города носила отчетливо выраженный аристократический характер. Внутри городских стен был выстроен акрополь, именуемый в средневековых источниках обычно арабским словом qule, кула (τὸ κουλᾶ).[30] В „Советах и рассказах" Кекавмена мы находим следующее поучение, обращенное к живущему в городе феодалу, где подчеркивается роль кулы. Если произойдет восстание, советует Кекавмен, нужно собрать в куле съестные припасы, достаточные для твоей семьи, для рабов и свободных слуг, которые будут участвовать в обороне акрополя (Cec., p. 63. 29—65.5); кула, следовательно, являлась опорным пунктом господствовавших в городе феодалов.

[26] Рассказывая о захвате Фив норманнами, Никита Хониат особенно сокрушается о судьбе фиванских динатов, которые должны были выдать завоевателям свое имущество (Nic. Chon., p. 99. 4—7). Никита упоминает также об одном из динатов в Антиохии Фригийской, который справлял свадьбу своей дочери (там же, p. 655. 11). Даже в маленьком городке (πολίχνιον) Гавадония, лежавшем между Кесарией и Анкирой, были свои династы (Bryenn., p. 63—8).

[27] Bryenn., p. 93. 22—94.5. См. о нем P. Lemerle. Recherches sur le régime agraire à Byzance. „Cahiers de civilisation médiévale", 2, 1959, p. 276, n. 58.

[28] См. К. Грот. Из истории Угрии и славянства в XII в. Варшава, 1889, стр. 311. Термин κάστρον в Византии XI—XII вв. сбозначал уже не только крепость, но и город. См., напр., в применении к Смирне и Эфесу (An. Comn. III, p. 25. 30; 26. 9), к Лариссе (Cec., p. 68. 8).

[29] An. Comn., II, p. 151. 27. При Иоанне Комнине Трапезунд находился в руках его преемника Константина Гавры (Nic. Chon., p. 45. 12—14). В общем виде о городах как месте обитания византийской знати см. N. G. Svoronos. Sur quelques formes de la vie rurale à Byzance. „Annales", XI, 1956, p. 325 sq.

[30] О куле см. W. Ramsay. Asiatic Elements in Greek Civilization. London, 1928, p. 215. Ср. еще Gy. Moravcsik. Byzantinoturcica, Bd. II. Berlin, 1958, S. 166; P. Wittek. The Castle of Violets. „Bull. of the School of Oriental and African Studies", 20, 1957, p. 605, n. 9.

В историографии укрепилось представление, будто в византийских городах X и последующих столетий не было никаких элементов самоуправления.[31] Однако с этим представлением плохо вяжется факт экономического подъема византийских провинциальных городов, начинающийся как раз с X в. Следовало бы скорее ожидать, что в XI—XII вв. будет иметь место упрочение городской независимости (хотя, разумеется, на аристократической основе, поскольку в городах господствовали феодалы). И действительно, источники содержат некоторые, впрочем весьма скудные, сведения о самоуправлении городов этого времени.

В этом отношении особенно интересен рассказ Вриенния (повторенный затем Анной Комниной) о созыве Алексеем Комнином, будущим императором, сходки в Амасии; эту сходку Вриенний называет ἐκκλησία или βουλευτήριον. По словам обоих историков, в сходке участвовали все граждане, но в первую очередь — динаты, первенствующие. К участникам сходки Алексей обращался со словами: „граждане - амасийцы". Его просьба о деньгах для выкупа Русселя была встречена шумом: амасийцы грозили поднять восстание.[32] Независимо вели себя и жители городка (πόλισμα) Мелангия, когда в 1195 г. туда прибыл император Алексей III Ангел: они провозгласили его императором-самодержцем, но отказали в помощи против лже-Алексея (Nic. Chon., p. 609.2—610.4).

В середине XII в. Амасия была независимым городом, имевшим своего архонта и οἱ ἐπὶ τῆς πόλεως: архонт Амасии хотел сдать город полководцу Мануила I Михаилу Гавре, но его опередили οἱ ἐπὶ τῆς πόλεως, передавшие Амасию Клич-Арслану (Cinn., p. 296. 11—14). В конце X в. известны (по данным „Жития Никона Метаноите") προὔχοντες в Спарте;[33] в конце XII в. Михаил Хониат засвидетельствовал существование архонтов в Афинах.[34] Точно так же в Лариссе были старейшины (An. Comn., II, p. 25. 13), в Коринфе — первенствующие, προὔχοντες (Nic. Chon., p. 101.3), в Адрамиттии — πρωτιστεύων (Nic. Chon., p. 361. 7—9). Города обладали и своей вооруженной силой: Константин IX отдал приказ патрикию Михаилу собрать вооруженный народ (λαὸν στρατιωτικόν) Диррахия (Cedr., II, p. 543.15—20); стратиотов города Авидос упоминает Анна Комнина (An. Comn. II, p. 166.7); о

[31] Критические замечания в отношении этого традионного представления были сделаны уже А. П. Рудаковым („Византийская культура по данным греческой агиографии", М., 1917, стр. 79).

[32] Bryenn., p. 87. 21 sq.; An. Comn., I, p. 13.4 sq. Совет из 12 знатных лиц существовал в конце XI в. в Эдессе — см. E. Kirsten. Op. cit., S. 27.

[33] E. Kirsten. Ibidem (и особенно прим. 54).

[34] См. L. Bréhier. Les institutions de l'Empire byzantin. Paris, 1948, p. 212 sq.

многолюдном городском ополчении Никеи говорит Вриенний (Bryenn., p. 119. 21—22). Скорее всего, эти городские ополчения состояли не из торгово-ремесленного населения, а из отрядов местных феодалов, подобных описанным Кекавменом.

Возможно, что некоторые византийские города сумели добиться жалованных грамот, закреплявших за ними определенные привилегии. Частично это могли быть податные привилегии (ἐλευθερία), какие, например, Алексей I пожаловал Диррахию.[35] В других случаях пожалование могло носить более общий характер: так, Никита Хониат сообщает, что Балдуин по просьбе солунян выдал им грамату, подписанную красными чернилами, в которой закреплялись все городские привилегии (πᾶσι τοῖς ἐθίμοις τῇ πόλει — Nic. Chon., p. 793. 20—21): по-видимому, грамота Балдуина имела в качестве прототипа привилегии, раньше пожалованные Солуни кем-то из византийских императоров.

Укрепление административной самостоятельности византийских провинциальных городов в XI—XII вв. связано с распадом фемной системы, отчетливо наметившимся к XI столетию;[36] старые областные единицы — большие фемы — разделились к XI—XII вв. на небольшие районы (иногда по-старому именовавшиеся фемами), прилегавшие к городу или к крепости. Поскольку этот процесс совпадал во времени и — более того — в значительной степени был обусловлен упрочением феодальных порядков в деревне (распространением вотчинной системы эксплуатации, укреплением феодальных институтов: вотчинной юрисдикции, вассалитета и т. д.[37]), административное управление на местах переходит из рук императорских наместников к представителям местных феодалов. Уже Кекавмен рассказывает о том, что частные лица подчиняют себе население целой области и творят над ним суд (Cec., p. 56.81—57.18). В речи Андроника I Комнина (1183—1185) права земельных собственников в отношении подчиненных им людей (τὸ ὑπήκοον) были просто приравнены к правам наместников провинций (Nic. Chon., p. 425. 22 sq.). Следовательно, укрепление византийских провинциальных го-

[35] An. Comn., II, p. 57. 10—11. У Иоанна Мавропода (ed. Lagarde, No 184. 12) идет речь о „податных городах“ (πολλῶν ἄλλων πόλεων ὑποτελῶν καὶ ὑποφόρων), к числу которых отнесены и Евхаиты. Не значит ли это, что помимо „податных“ были города, свободные от податей ? О городском „иммунитете“ см. также Г. А. Острогорский. К истории иммунитета в Византии. ВВ, XIII, 1958, стр. 95. О привилегиях Монемвасии, Фив и Афин см. F. Dölger. Regesten, II, No 1288, 1665, 1666. Ср. также E. Kirsten. Op. cit., S. 27.

[36] См. подробно H. Glykatzi-Ahrweiler. Recherche sur l'administration de l'empire byzantin aux IXe—XIe siècles. Paris, 1960.

[37] Остается неясным, имели ли византийские феодалы XI—XII вв. свои зáмки (см. E. Kirsten. Op. cit., S. 34. Ср. ibid., S. 20). Во всяком случае значительная часть феодалов, обитавшая в поместьях — икосах и проастиях, — должна была обладать укрепленными усадьбами (см. рассказ Вриенния об οἰκία в деревне Декти, выдержавшей осаду большого турецкого отряда. — Bryenn., p. 66. 10 sq); это тем более вероятно, что уже в XI в. не раз вспыхивали вооруженные столкновения между феодалами (см., напр., Cedr., II, p. 483. 4—7; 547. 16—19; 548. 2—3). Такая укрепленная усадьба — зáмок — была важным средством для господства над сельским населением.

родов XI—XII столетий, в конечном счете, способствовало упрочению позиций провинциальной феодальной знати.

Экономические, социальные и политические перемены в провинции самым непосредственным образом затрагивали Константинополь. До X в. Константинополь оставался крупнейшим экономическим центром империи. Его ремесленная продукция (шелковые ткани, ювелирные изделия, даже поливная керамика) шла не только на обслуживание двора, армии, столичной знати, но и частично вывозилась как за пределы страны, так и в провинциальные города. Так, среди коринфских памятников X в. много полихромной керамики, ввозившейся сюда из Константинополя; с XI в. количество полихромной керамики в Коринфе значительно снижается.[38] Константинополь был вместе с тем крупным торговым центром, куда съезжались арабские, русские, болгарские, итальянские купцы. Подъем константинопольского ремесла и торговли в условиях раннего средневековья в большой степени был обусловлен тем, что здесь скапливались значительные массы налогов (в деньгах и в натуре), позволявшие императорскому двору покровительствовать константинопольским мастерам.[39]

В XI и особенно в XII столетии положение Константинополя пошатнулось. При объяснении этого факта обращают обычно внимание на внешнеполитическую обстановку и прежде всего на упрочение венецианского и генуэзского влияния в Восточном Средиземноморье.[40] Это, бесспорно, справедливое наблюдение: выросшее в условиях государственного покровительства константинопольское купечество, привыкшее к гарантированным прибылям, которые можно было извлекать, не выезжая из византийской столицы, не выдерживало конкуренции с купечеством молодых торговых республик Италии. Однако помимо этого действовали и внутренние, не менее важные причины. Приход к власти Никифора III Вотаниата, а затем Алексея I Комнина знаменовал победу феодальных вотчинников; обширный „клан“ Комнинов и их влиятельная родня растаскивали государственную земельную собственность, щедро оделяя своих сторонников; доля централизованной эксплуатации крестьянства сократилась. С другой стороны, экономический подъем провинциальных городов лишил Константинополь былого монопольного положения: Фивы становятся в XII в. более значительным центром шелкоткачества, чем византийская столица; солунские ярмарки, красочно описанные в „Тимарионе“, привлекают иноземных купцов не в меньшей степени, чем константинопольские рынки. К этому можно добавить сделанное Р. Стивенсоном наблюдение: качество константинопольской керамики заметно ухудшается, и к концу XII в. большая часть ее представляла собой кувшины из грубого теста, сме-

[38] Ch. Morgan. The Byzantine Pottery, p. 67.

[39] Конечно, существовали и другие факторы раннего экономического подъема Константинополя: например, благоприятное географическое его положение или сохранение известных позднеантичных традиций.

[40] См., например, Е. Ч. Скржинская. Генуэзцы в Константинополе в XIV в., ВВ, I, 1947, стр. 217 сл.

шанного с дресвой.[41] По-видимому, внешним выражением экономического спада в Константинополе XII в. явился упадок его общественных сооружений, с которым тщетно боролся Мануил I.[42]

В этих условиях было совершенно естественным, что провинциальные города в сложной политической борьбе XII столетия нередко становились опорными пунктами феодальной знати, стремившейся к децентрализации империи, — центрами движения за феодальное раздробление страны. В правление Андроника I Комнина восстанием были охвачены прежде всего малоазийские города. Иоанн Комнин Ватаци, видный феодал, носивший титул великого доместика, поднял мятеж в Филадельфии;[43] в восставшей Никее действовали аристократы Исаак Ангел и Феодор Кантакузин, а в восставшей Прусе — Феодор Ангел (Nic. Chon., p. 349.15—17).[44] В правление Исаака Ангела Филадельфия была вновь охвачена восстанием, которое возглавил Феодор Манкаф[45]: он провозгласил себя императором и чеканил монету со своим изображением (Nic. Chon., p. 522.3—6). Лев Сгур в начале XIII в. опирался на господство в Коринфе и Навплии (Nic. Chon., p. 841.3—4),[46] а Алексей Аспиет возглавил движение в Филиппополе (Nic. Chon., p. 829.8—9). Провинциальные города, следовательно, имели тенденцию превратиться не в независимые торгово-ремесленные республики, противостоящие феодальному поместью, но в центры феодальных уделов.[47]

Эта тенденция, осуществлялась, разумеется, в процессе упорной борьбы между феодальной верхушкой города, опиравшейся на своих вассалов, и рядовыми горожанами. Источники, к сожалению, очень скудны в своих рассказах о внутренней борьбе в городах, и мы больше догадываемся о ней, нежели знаем. Однако можено отметить, что после смерти Иоанна Комнина Ватаци граждане Филадельфии перешли на сторону константинопольского правительства и вынудили сыновей Ватаци бежать к сельджукам (Nic. Chon., p. 342. 6—12). Точно так же и в восставшей Никее после случайной гибели Феодора Кантакузина начались разногласия, граждане разбились на „партии" (κατὰ φατρίας

[41] См. R. B. K. Stevenson. The Pottery. 1936—1937. „The Great Palace of the Byzantine Emperors", vol. I. Oxford, 1947, p. 47 f., 52.

[42] Старый водопровод пришел в негодность, и жители страдали от нехватки воды. Будучи не в состоянии восстановить старую систему водоснабжения, правительство ограничилось постройкой цистерны в Петре (Cinn., p. 275. 3—10). Городские стены обветшали уже при Мануиле I (Cinn., p. 274. 23—24), что сказалось впоследствии, во время осады города крестоносцами.

[43] Nic. Chon., p. 340. 13—19. Отметим попутно, что в XI в. Пселл называл Филадельфию деревней (χωρίον — C. Sathas. Bibliotheca graeca medii aevi, t. V, p. 459. 16), жители которой говорят „деревенским языком" (ibid., p. 460. 10—11).

[44] О связи восставшего населения Прусы с окрестными сельскими местностями свидетельствует и тот факт, что в город был согнан скот (Nic. Chon., p. 373. 13—14).

[45] Восстание в Филадельфии было в разгаре, когда войска Фридриха I Барбароссы двигались через Балканы (MGH, n. s. V, 1928, p. 28, 33), т. е. в 1189 г.

[46] О Сгуре см. G. Stadtmüller. Michael Choniates. Roma, 1934, S. 179 f.

[47] Разумеется, не всякое выступление против централизации исходило из городов: здесь существенно отметить однако совпадение в ряде случаев интересов провинциальной феодальной знати и провинциальных городов.

— Nic. Chon., p. 369. 1—2), и часть из них, руководимая епископом Николаем, настояла на сдаче города Андронику.

Более отчетливо противоречия внутри города проступают в рассказе Вриенния о волнениях в Антиохии, имевших место при патриархе Эмилиане, правление которого ориентировочно может быть отнесено к 70-м годам XI в.[48] По словам Вриенния, город разделился на две части (Bryenn., p. 96 17); к одной принадлежали архонты и знать, к другой — выскочки, которые вооружали против знати „толпу" (там же, p. 98. 9—11). Дука Антиохии Исаак Комнин был осажден в акрополе, а восставшие разрушали дома архонтов (там же, p. 98. 13—14). Исаак Комнин созвал стратиотов из соседних городов и с этим войском подавил восстание.

Следовательно, мы могли бы предположить, что в провинциальных городах XI—XII вв. имелись группировки, отражавшие интересы торгово-ремесленного населения (особенно сильные в таких крупных центрах, как Антиохия), однако этим группировкам не удалось освободиться от господства феодалов. Победоносных „коммунальных революций" Византия XI—XII вв. не знала. Причину этого, по-видимому, следует искать в экономической специфике византийского города.

Более подробны содержащиеся в источниках сведения о демократическом движении в Константинополе.[49] Особенно показателен в этом отношении рассказ Никиты Хониата о разгроме константинопольских пригородов при Исааке Ангеле, после подавления восстания Алексея Враны.[50] Исаак Ангел разрешил жителям столицы подвергнуть грабежу имущество сельского населения, живущего близ Константинополя (τῶν τε ἀγχοῦ τῆς πόλεως ἀγροτῶν — Nic. Chon., p. 510. 6—9); в грабеже особенно активно участвовали латинские отряды Конрада Монферратского и „нищая рыночная толпа" (τὸ ἀγελαῖον καὶ πτωχεῦον πλῆθος τῆς πόλεως — Nic. Chon., p. 511. 1). Эти действия вызвали возмущение константинопольских ремесленников (τὸ τῆς πόλεως χειρονακτικόν - Nic. Chon., p. 511. 20—21),[51] которые построились боевыми фалангами и напали на латинян. Первый натиск был отбит, но вооруженный народ был готов ударить с новой силой. Тогда император вступил в переговоры с восставшими и убедил ремесленников вернуться к своим занятиям (Nic. Chon., p. 513. 20—514.1).

Демократическое движение в Костантинополе, приобретавшее нередко антилатинский характер (поскольку уже в XII в. торговореме-

[48] См. V. Grumel. Chronologie. Paris, 1958, p. 447.

[49] См. об этом М. М. Фрейденберг. К истории классовой борьбы в Византии в XII веке. Уч. зап. Великолукского пед. ин-та, 1954, стр. 32 сл.; К. Н. Юзбашян. Классовая борьба в Византии в 1180—1204 гг. и Четвертый крестовой поход. Ереван, 1957.

[50] См. М. Я. Сюзюмов. Внутренняя политика Андроника Комнина и разгром пригородов Константинополя в 1187 году. ВВ, XII, 1957, стр. 58 сл. Вопрос о дате восстания Враны — спорен. См. об этом Г. Г. Литаврин. Болгария и Византия ..., стр. 437 сл. и указанную там литературу.

[51] В другом месте Никита Хониат называет участниками восстания тех, кто работает шилом и иглой (Nic. Chon., p. 514. 7).

сленные круги византийской столицы страдали от соперничества итальянцев), не могло привести к коренным преобразованиям государственного строя. Однако оно несомненно оказывало влияние на политику императоров XII в.: по-видимому, именно с требованиями этих кругов надо связывать такие реформы, как ограничение привилегий феодальной знати в приобретении императорских земель при Алексее II Комнине,[52] отмена берегового права при Андронике Комнине[53] или запрещение членовредительских наказаний в начале правления Исаака Ангела (Nic. Chon., p. 479. 20—22). О возросшем влиянии торгово-ремесленных слоев константинопольского населения свидетельствует и тот факт, что вместе с Исааком Ангелом в соблюдении условий договора, заключенного с Фридрихом I, приносили присягу пятьсот мужей — как из числа придворных, так и из „рыночных людей" (Nic. Chon., p. 538. 8—9).

Таким образом, экономический подъем провинциальных городов в XI—XII вв. не привел в Византии к образованию независимых коммун: в городах господствовали феодалы, сумевшие взять верх над демократическим движением, — поэтому города сделались оплотом феодального сепаратизма. Экономический подъем провинциальных городов и вызванная этим коммутация расшатывали старую систему государственных повинностей. Константинополь, в силу ряда внутренних и внешнеполитических причин потерявший прежнее монопольное положение, также не стал центром мощного коммунального движения, хотя можно предполагать, что выступления константинопольских ремесленников и торговцев не раз вынуждали императорскую власть идти на существенные уступки и преобразования.

* * *

Рассмотрение истории взаимоотношений византийского города и деревни в IV—XII вв. приводит к следующим выводам.

Основная линия их развития состояла в том, что на место чисто античной формы отношений, когда город господствует над сельской округой, приходит средневековая форма отношений, характеризующаяся господством деревни над городом. В античности город либо был политически объединен с деревней (так было, в частности, в классических полисах Балканского полуострова, где свободные земледельцы составляли господствующий слой горожан), либо господствовал — экономически и политически — над городской округой, населенной неполноправными или даже несвободными земледельцами (так было, например, в городах эллинистического типа). Кризис рабовладельческого способа производства подорвал основы существования античного города, а императорский режим способствовал этому процессу, сводя на-нет независимость городских курий. Кризис античного полиса был обусловлен кризисом всего античного общества и, в первую очередь,

[52] F. Dölger. Regesten, II, No 1553.
[53] F. Dölger. Regesten, II, № 1566.

кризисом рабовладельческой системы производства. В этих условиях нашествие варваров в IV—VII вв. сыграло значительную роль в осуществлении внутренних процессов, назревавших в самом античном обществе; разрушив политическую надстройку античного государства, варвары расчистили путь свободному развитию тех сил, которые подспудно уже созревали в недрах античного мира.

В VII—IX вв. ряд византийских городов представлял собой небольшие поселки, крепости или административные центры, в экономическом отношении незначительно отличавшиеся от деревни. В условиях раннего средневековья горожане занимались сельским хозяйством, а вотчинные ремесленники в общем и целом удовлетворяли потребности феодалов в ремесленной продукции. Однако городская жизнь не угасла полностью в Византии этого времени: восточноримский город оказался более устойчивым, нежели город западноримский; Константинополь, Фессалоники и некоторые другие города сохраняли значение торгово-ремесленных центров. Правда, влияние товарных отношений, характерных для этих городов, распространялось преимущественно на их ближайшую округу.

Новый подъем ремесла и торговли затронул прежде всего Константинополь (уже в IX в.), что объяснялось в известной мере и географическими факторами, и положением города как политического центра империи. В XI—XII вв. особенно заметным становится развитие провинциальных городов, обусловленное интенсивным процессом отделения ремесла от сельского хозяйства, — впрочем, не завершившимся и в это время. Прежние крепости и административно-церковные центры постепенно становятся типично средневековыми городами.

Развитие провинциальных городов оказывало существенное влияние на аграрные отношения, способствуя росту товарно-денежных отношений, приводивших, в свою очередь, к коммутации ренты. Вместе с тем рост городов в провинции обусловил уменьшение экономического значения Константинополя и ускорил образование местных экономических микрорайонов со своими хозяйственными центрами, что явилось одной из предпосылок феодальной децентрализации страны в конце XII — начале XIII в.

И политическое и экономическое господство в византийском городе XI—XII вв. принадлежало не верхушке торгово-ремесленных кругов, а местным феодалам, в руках которых находилось и городское самоуправление. В этом, в частности, проявляется коренное отличие средневекового города от античного: теперь не город господствует над деревней, а деревня над городом. Если античность исходила из города, то средневековье исходит из деревни. Торгово-ремесленные круги сопротивлялись усилению феодальных элементов в городе, но потерпели поражение. Это обстоятельство явилось причиной того, что самый рост городов в Византии стал фактором, ускорявшим и углублявшим феодальное раздробление государства.

Общественное развитие взаимоотношений деревни и города в Византии протекало в острой социальной борьбе. Существовавший

на первом этапе антагонизм между городом (в первую очередь — городской знатью) и полузависимым населением городских территорий исчезает по мере того, как исчезают античные полисы; главную роль начинает играть противоречие между земельными собственниками (феодализирующейся знатью) и втягиваемым в феодальную зависимость крестьянством; по мере того, как растут средневековые города, все более заметным становится новый антагонизм — между горожанами и феодалами, стремившимися к господству над городами.

Ход классовой борьбы в деревне и городе оказывал существенное влияние на структуру общественных отношений. Поражение демократических сил города явилось одним из важнейших факторов экономического упадка Византии в последующие столетия.

DIMITRI OBOLENSKY, Oxford

THE PRINCIPLES AND METHODS OF BYZANTINE DIPLOMACY

It is scarcely surprising that the diplomacy of the Byzantine Empire still awaits its historian. A full-length and comprehensive survey of this subject — involving of necessity a study of the Empire's relations with almost every nation of Europe, with the whole of western and part of central Asia, and with northern and eastern Africa as well — would be indeed a formidable undertaking. Attempts have been made to survey the whole field of Byzantine diplomacy, but only briefly and sketchily: the most successful, perhaps, are those of Charles Diehl and Louis Bréhier. For the rest, the student must glean his information from the standard text-books of Byzantine history, from the existing studies of the Empire's relations with specific foreign powers, and especially from monographs devoted to particular reigns — for instance from Diehl's book on Justinian I, from Runciman's monograph on Romanus Lecapenus, from Rambaud's study of Constantine VII, and from D. J. Geanakoplos' recent work on the western policy of Michael VIII.

These studies, brief or partial, of Byzantine foreign policy have done much to pave the way for some future scholar possessed with the necessary knowledge and industry to attempt a comprehensive study of the Empire's diplomacy. Such a scholar would find, moreover, that much of the source material relating to this subject has already been listed and analyzed with admirable clarity: Professor Dölger's *Regesten* and Professor Moravcsik's *Byzantinoturcica*, for example, have amply supplemented and extended K. Dieterich's older, but still useful, compedium of Byzantine ethnology. It seems to me, however, that more preparatory work must be done before we can have any detailed and comprehensive account of Byzantine diplomacy as a whole — of its principles and methods, its ideals and techniques, its failures and achievements; and that in the meantime more limited studies of the Empire's foreign policy in specific areas may well provide the most fruitful starting point.

The aim of this paper is to attempt such a limited study in relation primarily to one such area. From the spectacle of Byzantine diplomacy at work, grappling with concrete problems, in this area during the course of centuries, a general picture will, it is hoped, emerge which will be used

in the second half of the paper as a basis for an overall assessment of some of the principles and methods of Byzantine diplomacy.

The area to which I shall, in the main, confine myself in the first part of this paper lay beyond the northern borders of the Empire. This, broadly speaking, was the region limited in the west by the plain of Hungary and in the east by the Caspian Sea. It stretches over the Carpathian Mountains, the south Russian steppe and the lowlands to the north of the Caucasus. It is bounded in the north by a semicircle extending over the lower courses of the great Russian rivers — the Dniester, the Dnieper and the Don — and whose tips come to rest on the middle Danube in the west and on the lower Volga in the east. It coincides exactly with the area of which a geo-political description is given in the forty-second chapter of the *De Administrando Imperio;* and the scrupulous care with which this region is described therein is in itself sufficient evidence of the importance it possessed in the eyes of the Byzantine statesmen of the tenth century.

In stressing the crucial importance to Byzantium of the lands that lay beyond the Empire's northern borders Constantine Porphyrogenitus was giving expression to a concern that underlies the whole history of Byzantine diplomacy. For it was from this area that issued that never-ending procession of tribes and nations which, in war and in peace, were irresistibly drawn into the orbit of Byzantium, whose attacks and invasions fill the military records of the Empire, and whose fears, ambitions and lust taxed so severely the ingenuity of the statesmen in Constantinople. For a considerable part of its history the Empire was fighting to defend its frontiers — and often its very life — against the thrusts of the northern invader, of Hun and Bulgar, of Avar and Slav, of Russian and Pecheneg. The role played by Byzantium in standing for a millenium and more as the guardian of Europe's eastern frontier against oriental expansion and northern attacks is now, indeed, widely recognized; but it is perhaps not always appreciated how much the preservation of civilization in Eastern Europe was due to the skill and resourcefulness of Byzantine diplomacy. And it was partly in response to the northern challenge that was forged, in the course of centuries, by steadfast faith and lucid thinking, by careful study and observation, by trial and error, that Imperial diplomacy which surely remains one of Byzantium's lasting contributions to the history of Europe. The fact that Byzantium in its dealings with the barbarians generally preferred diplomacy to war is not surprising: for the East Romans, faced with the ever-present necessity of having to battle on two fronts — in the east against Persians, Arabs and Turks, in the north against the steppe barbarians and the Balkan Slavs — knew from personal experience how expensive in money and manpower is war.

In considering the ways in which the statesmen of Byzantium endeavoured to meet the challenge presented to the security of the state by its northern neighbours, it may be convenient to consider in turn the principal sectors in which these neighbours impinged on the strategic and diplomatic position of the Empire. There were, it seems to me, three such sectors, which served as the pivots of Byzantine diplomacy on the norther frontier: the Caucasus, the Crimea and the Danube.

The importance of the Caucasian sector to the Empire's security was a matter of elementary geo-politics: for at the two extremities of this great isthmus separating the Black Sea from the Caspian the Graeco-Roman civilization of the Mediterranean met and frequently clashed with the westward expansion of Asiatic powers: in the north with the nomads of Eurasia, pressing toward the Black Sea and the Danube; in the south with the great powers of the Middle East, pushing toward Asia Minor and the Bosphorus. Both these westward movements spelled constant danger to Byzantium, and the efforts of Imperial diplomacy in this sector were directed as much at achieving a favourable balance of power in the lowlands north of the Caucasus, as to creating a bulwark against possible attacks of Persians, Arabs and Turks through Asia Minor towards Constantinople itself. The close relationship that always existed, in the strategy of the Empire's generals, in the mind of its diplomatists and in actual fact, between Byzantium's eastern and northern fronts is nowhere more apparent than in the Caucasus sector. And the basic aim of Byzantine policy in this sector was always the same: to build a chain of allied, or vassal, states from the lower Volga and the Sea of Azov to Lake Van in Armenia. Their peoples could render the Empire services consonant with their geographical position and military resources: in the sixth century, for instance, on the eastern coast of the Black Sea the Zichi and the Abasgi could enable the Byzantine fleet to operate in Caucasian waters and could hold the left flank of the Empire's north-eastern front; further south the Lazi and the Tzani guarded the approaches to the northern coast of Asia Minor; the Georgians in the central Caucasus and the Alans further north stood guard over the Caspian Gates and could prevent the steppe nomads from Asia from striking south across this mountain pass at Byzantine Asia Minor. All these Caucasian peoples were successfully wooed by the diplomacy of Justinian; the first four were converted to Christianity in the sixth century by Byzantine missionaries, and the new ecclesiastical organization set up in their lands proved a powerful means of keeping them within the political orbit of East Rome. And the roads and fortresses which the Byzantines built in these countries were the material counterpart of the flattering but less tangible links which their rulers were induced to cement with the Imperial court of Constantinople. These outposts of Byzantine influence in the Caucasus could also be of considerable economic value to the Empire: thus the relations established by Byzantium with the Turks of Central Asia between 568 and 576, which enabled the Empire to import silk while circumventing the Persian control of the silk routes from China to the Black Sea, depended at least in part on the trade route that skirted the northern shores of the Caspian, crossed the central Caucasus range, reached the Black Sea coast of Abasgia, and continued by sea via Phasis to Trebizond.[1]

The central Caucasus region retained its strategic value for the Empire until the second half of the eleventh century. The Alans, already described by Procopius as „friends of the Romans from of old“,[2] had become in the

[1] Menander, fr. 21—22.

[2] *Bellum Persicum*, II, c. 29, ed Teubner, pp. 291—2.

tenth century the linchpin of Byzantine diplomacy in the Caucasian sector. They were converted to Christianity by Byzantine missionaries in the first half of that century. The Alans were held in high esteem in Byzantium, and Constantine Porphyrogenitus stresses their usefulness in checking possible Khazar encroachments in the Crimea.[3] Their ruler, who held the Byzantine title of ἐξουσιαστής, was one of the three Imperial satellites of that period to be honoured as the Emperor's „spiritual son."[4] The importance of Armenia — that bone of contention between Byzantium and the Arabs — was fully recognized by the Imperial diplomatists of the Macedonian period. Their policy of bestowing high-sounding titles on Armenian princes to ensure their political docility led to the annexation of part of the country by Basil II, and of the remaining part in 1064. But soon the battle of Mantzikert sealed the doom of Byzantine hegemony in Transcaucasia.

At the northern extremity of the Empire's Caucasian front lay a region of peculiar strategic importance: the lowlands between the lower Volga and the Sea of Azov offered easy transit to nomadic invaders from Asia heading westward towards the Black Sea and the Danube, of southward to the Caucasus and beyond. The peoples who dwelt in this area, if they were friendly to the Empire and sufficiently powerful, could be counted on to guard the eastern extremity of the European „steppe corridor" and, generally, to help preserve the balance of power along the whole length of the Empire's northern front. The Byzantine statesmen were quick to realize the urgent need of securing a strong ally in this sector: and on two occasions they succeeded in this task. In the first half of the seventh century a powerful barbarian kingdom arose in the triangle between the sea of Azov, the lower Volga and the northern Caucasus; known to the Byzantines as „Old Great Bulgaria", its rise to power was undoubtedly due to East Roman support. Its ruler Kovrat had been brought up and baptized at the court of Constantinople, and the spell cast upon him by his memories of the Imperial city served the Empire in good stead: Kovrat, a close friend of the Emperor Heraclius, his vassal, ally and godson, himself a patrician of the Roman Empire, offers a striking example of a satellite ruler, faithfully guarding the interests of Byzantium in the north. This successful experiment was soon repeated by the Empire: for when in the middle of seventh century „Old Great Bulgaria" was displaced and conquered by the Khazars, the Byzantines transferred their support to the newcomers. And during the next two centuries the Khazar Empire, that most civilized and ordered of states created by the Turkic peoples in the early Middle Ages, remained Byzantium's most constant and valued ally in the north. It is probable that in the eighth century the Khazar alliance did much to save Byzantium from the Arab menace, for if the Khazars had not halted the northward thrust of Islam on the Caucasus, the Arabs might well have invaded the steppes of South Russia, appeared on the lower Danube, and outflanked the whole Byzantine system of defence. Though the interests of the two powers occasionally clashed — notably in the Crimea — relations between Constantinople and the Khazar

[3] *DAI*, c. 10, 11.

[4] *De Cerimoniis*, ed. Bonn., p. 688.

capital of Itil' on the lower Volga were generally friendly and close; as the Book of Ceremonies shows, in the diplomatic protocol of Byzantium the Khazar Khagan ranked among non Christian foreign rulers second only to the Khalife of Baghdad. Once again — in the second half of the thirteenth century — did the lands to the north of the Caucasus play their part in that balance of power which the Byzantine statesmen always sought to establish in the Pontic steppes: for, in accordance with the age-long traditions of Byzantine diplomacy in this sector, the alliance concluded by Michael VIII with the Tatars of the Golden Horde was partly aimed at exerting pressure upon a hostile neighbour of the Empire — the Bulgarians.

In the central segment of the great semi-circle that marked the effective limits of Byzantium's sphere of interest in the north, half-way between its tips that rested on the middle Danube and the lower Volga, lay the second sector of the Empire's northern front. Until the early thirteenth century the Byzantine possessions in the Crimea, above all the city of Cherson, acted as the northern outpost of Byzantine diplomacy in the steppe: their importance was partly economic, for the Crimea provided Byzantium with the raw materials of the hinterland — fish from the rivers of South Russia, salt from the Azov region, furs and honey from the forests further north, and sold to the barbarians the manufactured articles of Byzantine industry. Politically, Cherson and its neighbouring region, subject or vassal of the Empire, was an invaluable observation post, a watch-tower planted on the very fringe of that barbarian world of south Russia which Byzantine diplomacy was ever anxious to influence and control. It was from the Crimea that Justinian's government could follow the moves of the Hunnic tribes, encamped on both sides of the sea of Azov, and, by a timely bribe or by stirring up internal strife among them, ward off their attacks on the Balkans. Thus, from Byzantine Crimea, could the Emperors pursue, towards the northern barbarians, the traditional Roman policy of „divide and rule", or at least, when this proved impracticable, „weaken and watch". And, true again to the time-honoured methods of Roman diplomacy, Byzantium had secured in that region, to counterbalance the Huns, a useful satellite, part vassal and part ally — the Crimean Goths. The security of the Empire's Balkan provinces depended as much upon the watchfulness of its agents in the Crimea as upon the influence it wielded in the north Caucasian sector; it is no wonder that Byzantium hung on to its Crimean outpost with grim determination, struggling to preserve it from Khazar domination, attempting, not always successfully, to canalize into lawful channels the traditions of Greek municipal autonomy, which were always strong in Cherson. And in the late ninth century the wisdom of this policy of hanging on to the Crimea became forcibly apparent. The appearance of new barbarians on the northern horizon forced the Empire hastily to build up a new balance of power in the steppes. The first of these new intruders were the Pechenegs. This barbarous Turkic people was then threatening the whole western section of the Empire's northern front, from the sea of Azov to the Danube. Byzantine diplomacy met this challenge by a policy of readjustment. For the past two centuries it had relied, for preserving order in the steppes, mainly on the Khazars, but their power was fast declining; so, in the early

tenth century, Byzantium turned to the Pechenegs. One has but to re-read the opening chapters of *De Administrando Imperio* to be persuaded of the crucial importance of the Pecheneg alliance to the Empire during that century. They show quite clearly that for Constantine VII alliance with the Pechenegs is the corner-stone of Byzantine diplomacy in the north; for — as Constantine is at pains to explain to his son — if this alliance is kept, Byzantine Crimea is safe, trade with Russia can flourish, and the Empire's northern enemies, Bulgars and Magyars and Russians, who tremble with fear before the Pechenegs, will not dare to attack. „I conceive, then", the Emperor writes, „that it is always greatly to the advantage of the emperor of the Romans to be minded to keep the peace with the nation of the Pechenegs and to conclude conventions and treaties of friendship with them and to send every year to them from our side a diplomatic agent with presents befitting and suitable to that nation".[5] It is understandable and significant that the responsibility for negotiating with the Pechenegs lay on the Governor of Cherson.

The other factor which enhanced the importance of Byzantine Crimea in this period was the southward movement of the Swedish Vikings down the Russian rivers, and the foundation of the Varangian Russian principalities along the Dnieper waterway. The attacks they launched from Kiev in the century following their massive raid on Constantinople in 860 could be forestalled, if not prevented, by the intelligence bureau of the στρατηγός of Cherson. „Behold", the Chersonites informed the Emperor in 944, „the Russians are coming in countless ships, and the ships have covered the sea".[6] In vain the Russians sought to mop up this dangerous observation post. Cherson, it is true, fell to the armies of Vladimir of Russia in 989: but by a providential irony of fate, the city, so long a focus of missionary work among the pagans of the north, took her captor captive: for Vladimir's *coup de main* resulted in his marriage to the Emperor's sister and in the conversion of Russia to Christianity, and Cherson was returned to the Emperor by the Russian ruler in exchange for his bride. Thus did the missionaries and diplomatists of East Rome gain for Christianity and for Byzantine civilization a territory which in size exceeded the Empire itself.

The third sector of Empire's northern front was on the lower and middle Danube, the ancient „limes Romanus": and the Danube, in the true sense of the word, was much more of a „front" than the Crimea or the northern Caucasus. This too was a matter of geo-politics: for the lower Danube lies near the terminus of the „steppe corridor", that immemorial highway for nomadic invaders from Asia: and for many of them, who had succeeded in avoiding the entanglements and traps laid for them by the Byzantine diplomats in the Caucasian and Crimean sectors, the Danube proved no insuperable obstacle, and the road into the Balkans lay open. There is a significant contrast in the strategic position of Constantinople, which explains much in the medieval history of south-eastern Europe: admirably protected from attack by sea, the city lies open to a chance

[5] *DAI*, c. 1. English translation by R. J. H. Jenkins.
[6] *Povest' Vremennykh Let*, s. a. 944.

invasion by land, across the lowlands of Thrace; and we find that contrast stressed as early as the second century BC by Polybius; his remarks on the tragic exposure of the ancient Greek city of Byzantium to attacks from the north-west are worth quoting, for they seem to be almost a prophecy of the East Roman Empire's relations with its northern neighbours. „As Thrace" — Polybius writes — „surrounds the territory of the Byzantines on all sides, reaching from sea to sea, they are involved in an endless and troublesome war against the Thracians, for it is not feasible, by making preparations on a grand scale and winning one decisive victory over them, to get rid once for all of their hostilities; the barbarous nations and dynasts are too numerous. If they overcome one, three more worse than the first arise and advance against their country. Nor can they gain any advantage by submitting to pay tribute and making definite contracts; for if they make any concession to one prince, such a concession raises up against them five times as many foes. For these reasons they are involved in a never-ending and troublesome war. For what is more dangerous than a bad neighbour, and what is more dreadful than a war with barbarians? And besides the other evils that attend on war, they have to undergo (to speak poetically) a sort of Tantalean punishment, for when they. . . have been rewarded by the production of an abundant and surpassingly fine crop, then come the barbarians, and having reaped part of the fruits to carry off with them, destroy what they cannot take away. The Byzantines can only murmur indignantly, and endure."[7] If for Polybius' invading Thracians we substitue the northern foes of the Eastern Empire — Huns, Slavs, Avars, Bulgars, Magyars, Pechenegs, Russians and Cumans — and if to the patient endurance of the ancient Byzantines we add the capacity for military resistance so marvellously displayed by their East Roman successors in the city of Constantine, we shall have an admirable summary of the Empire's position on the Danubian front.

It was in this Danubian sector — and in its southern extension into the Balkans — that Byzantine diplomacy met its most powerful and sustained challenge. Byzantine policy in this sector was dominated by the Empire's relations with the Slavs. The story is as chequered and painful as Polybius' remarks would lead one to expect. Its main episodes are prominently recorded in the contemporary sources: Justinian's attempts — only partly successful — to hold the Danube by an intricate web of defensive diplomacy; the efforts of his successors — notably Justin II and Maurice — to replace Justinian's balance of power by a policy of strength against the Avar pressure on the Danube; Heraclius' alliance with the Serbs and the Croats against the Avars and his great victory against the northern barbarians in 626, offset by the continued and irresistible spread of the Slavs over the Empire's Balkan provinces; the collapse of Byzantium's Danubian frontier between 679 and 681, the invasion of the Bulgars and the foundation of the First Bulgarian Empire, which was several times to bring Byzantium to the brink of destruction; Byzantium's diplomatic counter-offensive north

[7] Polybius, IV, 45. Cited in an English translation by J. B. Bury *(A History of the Later Roman Empire*, II, London, 1889, pp. 11—12).

and south of the Danube in the second half of the ninth century; the desperate struggle with Symeon of Bulgaria who by his imperialist designs presented the diplomatists of Byzantium with a challenge the like of which they had never encountered; the uneasy equilibrium that followed, until the victorious armies of John Tzimisces, tearing asunder what remained of the First Bulgarian Empire, carried Byzantium's northern frontier back to the Danube; the rise of the Second Bulgarian Empire in the late twelfth century; the struggle of the dying Empire against the imperial designs of Stephen Dušan of Serbia, which in so many ways recalls Byzantium's contest with Symeon of Bulgaria four centuries earlier: such were, in the Danubian and Balkan sectors, the main phases of the Empire's diplomatic and military resistance against its northern neighbours.

* * *

From this picture of Byzantine diplomacy at work in the three sectors of the Empire's northern front — the Caucasus, the Crimea and the Danube — there emerges, it would seem, a certain constant and recognizable pattern. To defend the borders of the Empire by nipping in the bud the attacks of the barbarians, the ἔθνη of the steppes; to extend as far as possible the boundaries of the Empire's political and cultural hegemony by creating beyond the frontiers a chain of satellite states, whose loyalty to Byzantium was cemented by their acceptance of the religion and the political supremacy of the Emperor in Constantinople: these were surely the unchanging aims of East Roman diplomacy in the north. And I believe that there is no better way of testing the essential continuity of this diplomacy than to compare the foreign policy of Justinian, as described by Procopius, with that of the Macedonian Emperors, as epitomized in the writings of Constantine Porphyrogenitus; it is difficult to resist the impression that Constantine, for all his greater sophistication and, perhaps, a clearer grasp of essentials, is a pupil of Justinian. For it was above all Justinian who developed and bequeathed to his successors that conception of diplomacy as an intricate science and a fine art, in which military pressure, political intelligence, economic cajolery and religious propaganda were fused into an almost irresistible weapon of defensive imperalism. And finally, to test this continuity on a still deeper level, we may pass from the real of technique to that of first principles and ask ourselves the question: what did the East Romans understand by foreign policy?

It has often been stated that the Byzantine Empire, in its essential features, was a synthesis of the three traditions of Rome, Hellenism and Christianity. The Roman conception of law and government, the Greek language, literature and philosophy, the Christian faith with its Jewish foundations — these, it may fairly be claimed, were the basic ingredients that went into the making of Byzantine civilization. And it seems to me possible to detect the influence of these same three traditions in the principles of Byzantine foreign policy. For these principles were not just the products of *ad hoc* decisions: they were rooted in the view held by the East Romans of the nature and purpose of their Empire. The Byzantines believed that their Empire was, in principle, coextensive with the civilized universe,

the *Oikoumene*, of which their Emperor was the sole legitimate sovereign. This, of course, is a characteristically Roman idea, for the Romans had already suffered from the egocentric illusion that their Empire embraced the civilized world. It was only natural that the *Rhomaioi* of Constantine's city inherited this uncompromising belief in the one Universal Empire. Thus Agathias, writing in the reign of Justinian, could state that the Emperor's dominions „embrace the whole world“;[8] and four centuries later Constantine Porphyrogenitus, the standard authority on Byzantine political theory, compared the Emperor's power, in its rhythm and order, to the harmonious movement given to the Universe by its Creator.[9] And this doctrine of the one Universal Empire, ruled by the Emperor who was the supreme legislator and the living law, was intransigently held by the Byzantines till the last days of the Empire. More particularly, the *Oikoumene* was held to extend over all countries whose inhabitants professed Orthodox Christianity and were bound, in a sense not easily definable in terms of constitutional law, by a common allegiance to the Emperor of Byzantium, the supreme head of the whole Christian world and God's representative on earth. By the middle of the tenth century, as we see from *The Book of Ceremonies*, the Byzantine diplomatic protocol had evolved with some precision this notion of an Oecumenical society, an ordered hierarchy of subordinate states, satellites revolving in obedient harmony round the throne of the universal Autocrat in Constantinople. In this vast Commonwealth each nation was theoretically assigned its particular place, according to the excellence of its culture, the degree of political independence enjoyed by its ruler, the military resources he commanded, and the services he and his subjects could render to the Empire. This Byzantine *Oikoumene*, which Professor Ostrogorsky and Professor Dölger have described so vividly, and which was evoked with great eloquence by the Russian scholar Lamansky in 1875,[10] included the Orthodox Slav countries — Serbia, Bulgaria and Russia; and, with scarcely an exception, the medieval rulers of these countries never questioned this vision of the one universal Christian Empire, destined to foreshadow on earth the Heavenly Kingdom, until the last days and the coming of Antichrist. When in the early tenth century Symeon of Bulgaria led his armies against Constantinople and defiantly assumed the title of Emperor, he knew full well that to establish a Bulgarian βασιλεία of his own was out of the question: his aim was not to rival or to supplant Byzantium, but to set himself up as Roman Emperor in Constantinople. And the Byzantine Patriarch Nicholas Mysticus, who exerted all his diplomatic skill in an attempt to persuade Symeon to abandon this venture, saw this very clearly. Symeon's claim to world domination he castigated as *Tyrannis*, an unlawful revolt against the sovereign Emperor.[11] And it is remarkable that the Patriarch, who was prepared to go to almost any length to appease the Bulgarian ruler, refused to concede the one essential point;

[8] Cited in P. N. Ure, *Justinian and His Age* (Penguin Books, 1951) p. 248.
[9] *De Cerimoniis*, ed. Bonn, p. 5.
[10] *Slavyansky Sbornik*, I (St. Petersburg, 1875), pp. 464—9.
[11] P. G. CXI, 45—56.

against Symeon's imperialistic claims he solemnly reiterated the fundamental tenet of Byzantine political philosophy: the Emperor's authority, he wrote to Symeon, „stands above all earthly authority and alone on this earth was established by the King of all".[12] It is remarkable that even Byzantium's bitterest enemies in Eastern Europe implicitly accepted this notion of the *Oikoumene*, centred in Constantinople. This is just as evident in the policy of Stephen Dušan and in the title he assumed of βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Σερβίας καὶ Ῥωμανίας, as it is in Symeon's designs. And the rulers of medieval Russia who, no less than those of Serbia and Bulgaria, jealously guarded their political sovereignty and independence, likewise recognized that the Emperor in Constantinople possessed supremacy and a measure of jurisdiction over all Christian nations, including their own. It is true that in the closing years of the fourteenth century the Patriarch of Constantinople strongly rebuked the Grand Duke of Moscow for causing the Emperor's name to be omitted from the diptychs of the Russian Church, and reminded him of his obligations towards the oecumenical Emperor: „My son", he wrote to Basil I of Moscow, „you are wrong in saying 'we have a Church, but an Emperor'. It is not possible for Christians to have a Church and not to have an Empire". And the Patriarch makes it quite clear that the sovereignty of the Byzantine Emperor extends over Russia: „The Emperor . . . is appointed *basileus* and *autokrator* of the Romans — to wit, of all Christians".[13] But this revolt of the Russian sovereign against the basic principle of the *Oikoumene* was quite exceptional; and his son and successor Basil II, in the very last years of the Empire's history, wrote to the Emperor Constantine XI in these terms: „You have received your great imperial sceptre. . . in order to establish all Orthodox Christianity in your realm and to render great assistance to our dominions of Russia and to all our religion."[14]

But the universality of the Empire was in fact, of course, a very relative thing; for beyond the confines of the Empire, beyond even those Christian countries which could still be regarded as part of the Byzantine *Oikoumene*, there dwelt in outer darkness the pagan ἔθνη, lesser breeds without the law. The Byzantines called them barbarians; now βάρβαρος, of course, is a Greek word, and for the ancient Greeks the barbarians were people outside the Hellenic world whose way of living, thinking and behaving was un-Greek. And the Byzantines borrowed this concept of „barbarians" from the ancient Greeks, but with the new cultural emphasis it had acquired in the Hellenistic age. In the remarkable mixture of races that made up the Byzantine Empire there was no place for any ethnic distinction between the Rhomaios and the barbarian. The Byzantines, it is true, would still call the non-Greek language „barbarian";[15] but the true distinctive mark of the

[12] *Ibid.*, 64.

[13] Miklosich und Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, II, 190—2. English transl. by Ernest Barker, *Social and political thought in Byzantium* (Oxford, 1957), pp. 194—6.

[14] *Russkaya Istoricheskaya Biblioteka*, VI, 577.

[15] Cf. the use of the Homeric term βαρβαρόφωνος by Paul the Silentiary, *Descriptio S. Sophiae*, ed. Bonn, 1. 985.

Rhomaios was his membership of the Orthodox Church and his allegiance to the Emperor, the vicegerent of God. The barbarian, in principle, was now the pagan, outside the Emperor's direct jurisdiction. Once you accepted Orthodox Christianity you generally ceased, whatever your race and the language you spoke, to be a barbarian. Writing of Kovrat, ruler of Old Great Bulgaria in the seventh century, the contemporary chronicler John of Nikiu states: „After he had been baptized with life-giving baptism he overcame all the barbarians and heathens through virtue of holy baptism."[16] The culture of this Bulgar Christian ruler may have been somewhat crude: but it is clear that, in Byzantine eyes, he was no longer a barbarian. Similarly, in the late twelfth century the Christian Russians (τὸ χριστιανικώτατον οἱ Ῥῶς γένος), allies of Byzantium, are contrasted with the „barbarian" and pagan Cumans.[17]

The Roman idea of the One Universal Empire and the Greek, or rather Hellenistic, concept of „barbarians" were infused by the Byzantines a metaphysical interpretation, borrowed from the tradition of Judaism and Christianity. The Byzantines believed that the political organization of this world is part of God's universal plan and is intimately bound up with the history of man's salvation. As the universal organism of the Roman Empire had providentially paved the way for the victorious advance of the Christian faith, so were the Rhomaioi, dedicated to the service of Christ by the Emperor Constantine, to reap where the First Rome had sown, and to bring the Gospel to all the peoples of the earth. So the *Pax Romana* was equated with the *Pax Christiana*, and the interests of the Empire coincided with the advancement of the Christian faith. It is easy to say that the Byzantine missionary was the agent of East Roman imperialism. But it is perhaps not always realized how seriously most Emperors took their duty of converting the barbarians. To test the effectiveness of Byzantine foreign policy in any given period, the work of the Christian missions is nearly always a sure criterion. And there can be little doubt that the greatest period in the history of Byzantine missions begins in the middle of the ninth century, when the Empire's foreign policy, long on the defensive, and recently crippled by the Iconoclast crisis, regained the initiative in all three sectors of the Northern front. This expansion of Byzantine culture in the north led to the emergence, by the beginning of the eleventh century, of a new community of European nations, with a nascent Christian culture and a common allegiance to the Church and Emperor of East Rome. The leading role in this peaceful conquest was played by the Byzantine missionary. In the history of Byzantine missions there is surely no greater period than the sixties of the ninth century; in this single decade, the Khazar Khagan, who favoured the Jewish faith, was induced to follow a policy of toleration

[16] *The Chronicle of John, Bishop of Nikiu*, transl. R. H. Charles, (London, 1916) p.197.

[17] Nicetas Choniates, ed. Bonn. 691.

The distinction between „barbarian" and „Christian" was, however, not an absolute one; Christian satellites of the Empire are sometimes styled „barbarians" in Byzantine sources, mainly, it seems, when they forgot their duty of obedience to the Emperor: thus the Russians who attacked the Empire in 1043 are described by Psellos as τὸ βάρβαρον... τοῦτο φῦλον: *Chronographie*, ed. E. Renauld (Paris 1928), II, 8.

towards the Christians of his realm; Constantine and Methodius were sent to Moravia, there to implant among the Slavs of Central Europe a vernacular Christianity under Byzantine auspices; Bulgaria was converted to the Christian faith; and the Patriarch Photius, the instigator of all these missions, was able to announce that the Russians themselves had accepted baptism and acknowledged the Emperor's supremacy.

Such then, it may be suggested, were the principles which determined the foreign policy of the Byzantine Empire: a universalism derived from ancient Rome; a distinction between the Rhomaios and the barbarian, that combined the Hellenistic idea of a common culture with the Christian notion of a common Church; and the Judaeo-Christian conception of the Chosen People, the pre-ordained carrier of the true faith to all the corners of the earth.

It is obvious that these principles, and especially the first, were often at variance with observable reality. And yet, for all their attachment to theory, the Byzantine politicians were no pedantic doctrinaires. How then did they square the theory with the facts?

The main problem was, of course, to reconcile the Emperor's universal sovereignty with the existence of barbarians outside his effective control. The Byzantines, with their characteristically Greek tendency to rationalize phenomena, had to explain and justify these limitations of the Emperor's power: the barbarian ἔθνη, they argued, may today be outside the Empire's hegemony, or in revolt against the authority of the *autokrator*; but ideally and potentially they were still his subjects; if their lands remained outside the *Oikoumene*, this was the result of God's permissive will, of the divine *Oikonomia*, and some day they would bow down before their legitimate sovereign. To induce them to do so was the unvarying aim of Byzantine diplomacy: and in several periods of the Empire's history, when the authority and prestige of Byzantium were on the ascendant, it must have seemed to the statesman of East Rome that this universal mission was on the way to being fulfilled: such epochs of great diplomatic achievement were the reigns of Justinian and Heraclius, the period that extends from the accession of Michael III in 842 to the death of Basil II in 1025, and the age of the Comnenian emperors.

The methods employed by the Byzantine diplomatists to induce the barbarians to enter the *Oikoumene*, or at least to associate themselves with it, varied greatly according to circumstances. The simplest — and one frequently used until the financial crisis of the late eleventh century — was money. In the belief that every man has his price, the Byzantine governments from Justinian to Basil II paid out considerable sums to ensure the loyalty of the Empire's satellite peoples. In many cases this money was undoubtedly tribute, extorted by the barbarians at the point of the sword. But the Byzantines themselves, characteristically enough, regarded these contributions, especially when they were periodic, as payments of the beneficent Emperor for services the recipients had rendered, or would render, to the Empire. Thus tribute itself became a means of associating the barbarians with the *Oikoumene*. The exact nature of this association cannot easily be defined in constitutional terms. But it would, I believe.

be interesting to consider the meaning of several technical terms used by Byzantine writers to describe the peoples thus associated with the Empire. Six of these seem particularly significant: ἔνσπονδοι, ὑπόσπονδοι, σύμμαχοι, κατήκοοι, ὑπήκοοι and πρόξενοι.

The term ἔνσπονδος („ally"; cf. σπονδαί = „a solemn treaty") is in a sixth century source significantly related to the word μισθοφόρος („mercenary"; οἱ μισθοφόροι = mercenaries).[18] The term ἔνσπονδοι was also applied in the sixth century to the Crimean Goths,[19] to the Lombards,[20] and to the Saracens on the south-eastern borders of the Empire;[21] and in the early thirteenth century the Bulgarian ruler Kaloyan was termed one of the ἔνσπονδοι of the Byzantine Emperor.[22]

Ὑπόσπονδοι („under a treaty") is clearly synonymous with ἔνσπονδοι. The term is applied in the fifth century to the Thracian Goths,[23] in the sixth century to the Tzani.[24] In a *chrysobullon* issued shortly after the conquest of the Empire of Samuel in 1018, Basil II stated that the country was now his ὑπόσπονδον.[25] In the twelfth century the same word is applied to the Russian prince of Galicia[26] and to the King of Hungary.[27]

Σύμμαχοι („allies") denoted the Heruli in the sixth century,[28] the Russians in the eleventh,[29] and the Hungarians in the twelfth;[30] in the same century Manuel Comnenus is said to have offered a συμμαχία to the prince of Kiev,[31] and in the early years of the thirteenth century Kaloyan of Bulgaria is described as a σύμμαχος of Alexius III.[32]

The term κατήκοοι („obedient"; cf. κατακούω — „to be subject") was somewhat less common; it is applied to the Tzani in the sixth century,[33] and to the Serbs in the twelfth.[34] The two other terms, ὑπήκοοι („subjects") and πρόξενοι („public friends"), are used by the Patriarch Photius in his encyclical letter of 867 to define the relationship of the newly-converted Russians to the Empire.[35] The choice of the last two terms, both of which go back to classical antiquity, is, I believe, significant: ὑπήκοοι was a word

[18] The ruler of the Utigurs was Justinian's ἔνσπονδον... καὶ μισθοφόρον: Agathias, *Hist.*, V, 24 (Bonn 332).
[19] Procopius, *De aedificiis*, III, 7, ed. Teubner, p. 101.
[20] Procopius, *Bellum gothicum*, III, 33, ed. Teubner, p. 444.
[21] *Ibid.*, IV, 11; *Bellum persicum*, I, 17, ed. Teubner, p. 90.
[22] Nicetas Choniates: Sathas, *Bibl. gr. medii aevi*, I, 95. This relationship is held by Nicetas to constitute a form of δουλεία.
[23] Malchus, Bonn 237.
[24] Agathias, *Hist.* V, 1 (Bonn 278). Procopius states that the Tzani were αὐτόνομοι (*Bell. pers.*, I, 15).
[25] *Byz. Zeitschrift*, II, (1893) 44; *Seminarium Kondakovianum*, IV (1931), 50.
[26] Cinnamus, *Hist.*, Bonn, 115.
[27] *Ibid.*, Bonn, 120.
[28] Procopius, *Bell. goth.* II, 14, ed. Teubner, p. 208.
[29] Cedrenus, II, 465.
[30] Cinnamus, 299.
[31] Cinnamus, 235.
[32] Nicetas Choniates: Sathas, *Bibl. gr. medii aevi*, I, 95.
[33] Agathias V, 1, Bonn 278.
[34] Cinnamus, 236, 299.
[35] Photius, *Epistolae*, P. G. CII, 736–7.

applied to the subject allies of Athens, while one of the meanings of πρόξενος was a citizen who had been nominated by a foreign state to be its friend.

It seems to me that these six technical terms have, in their given contexts, much the same significance. The first three were earlier applied to the „foederati“ and „socii populi Romani“, autonomous subjects of the Roman Empire who, by virtue of a treaty (foedus) concluded with Rome, guarded her frontier in exchange for a regular subsidy, imperial protection and the right of self-government. The „foederati“ are explicitly identified with the ὑπόσπονδοι in a fifth-century source;[36] and it seems that in the sixth century the „foederati“ came to be called σύμμαχοι.[37] It would perhaps be unwise, in view of the linguistic traditionalism of the Byzantines, to attach too much significance to the recurrence of these technical terms. Yet such was the continuity of Romano-Byzantine institutions that it seems by no means impossible that the Byzantines still thought of their satellites in terms of Roman administration; and that the position within the *Oikoumene* of these satellites, theoretically subject to the Emperor, independent in practice, may to some extent be understood in the light of the Roman conception of „foederatio“, which expresses the status of the Empire's subject-allies. In this manner Byzantium could safeguard its universal claims, without being obliged to press them too far; while the „barbarians“, gaining a new prestige from their legal association with the Empire, could preserve their political autonomy.

The association of the „barbarians“ with the Empire was further expressed by the bestowal upon their rulers of titles taken from the hierarchy of the Byzantine court. The purpose of such titles was threefold: to flatter the vanity of the Imperial satellites; to bind them to the Empire by a relationship of dependence; and to signify the particular rank occupied by the given ruler and his people within the *Oikoumene*. The significance of this *Herrschertitulatur* has often been discussed by Byzantinists; it need only be pointed out here that the highest of all titles in the hierarchy dependent on the supreme authority of the βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ τῶν Ῥωμαίων — that of simple βασιλεύς — was granted several times by Byzantium to foreign rulers: to Charlemagne in 812; to Peter of Bulgaria in 927; probably, as Professor Ostrogorsky has demonstrated, to Symeon of Bulgaria in 913; and possibly, as I have argued elsewhere,[38] to Vladimir of Russia around 989.

These concessions of Imperial diplomacy, sometimes accompanied by bestowals of Byzantine brides and Byzantine insignia (including crowns), were reinforced by the work of East Roman missionaries. For the most powerful instrument of Byzantine universalism was the Orthodox Christian faith which united the barbarian proselytes to the Rhomaioi by membership of the same Church and by direct allegiance to the Emperor, head of the Christian *Oikoumene*. When the King of the Caucasian Lazi sought the

[36] Malchus, Bonn 237: τῶν ὑποσπόνδων Γότθων, οὓς δὴ καὶ φοιδεράτους οἱ Ῥωμαῖοι καλοῦσιν. Cf.: „Griechisch entspricht dem *foederatus* ἔνσπονδος“: Th. Mommsen, *Römisches Staatsrecht*, III (Leipzig, 1887), p. 654.

[37] L. Bréhier, *Les Institutions de l'Empire Byzantin* (Paris, 1949), p. 337.

[38] *Messager de l'Exarchat du Patriarche Russe en Europe Occidentale*, no. 29 (Paris, 1959), pp. 28—33.

protection of Justin I, he is said to have addressed the Emperor in these terms: „We wish thee to make us Christians like thyself, and we shall then be subjects of the Roman Empire.“[39] The dependence of the new Christian satellites on Byzantium was often expressed in spiritual terms, the barbarian proselyte becoming the Emperor's „spiritual son“. And this dependence was further strengthened by the work of the Byzantine missionary clergy, who by their own teaching and through the collections of Byzantine Canon Law which they brought to the new converts abroad, spread the notion of the universal sovereignty of the *basileus*.

Byzantine ecclesiastical diplomacy, in certain periods at least, showed, no less then its secular counterpart, a genius for combining a programme of Imperial hegemony with a policy of concessions to the national aspirations of Byzantium's satellites. A curious instance of this policy of concessions is provided by the evidence of an agreement, concluded between the authorities of Byzantium and Russia, according to which the primates of the Russian Church were to be appointed alternately from among Byzantine and Russian candidates.[40] But the most effective of all instruments used by Byzantine missionaries in Eastern Europe was the Slavonic liturgy and translations of the Scriptures with which Cyril and Methodius provided the Moravian Slavs in the second half of the ninth century. This vernacular tradition enabled the Empire's Slavonic converts in Eastern Europe — the Bulgarians, the Russians and the Serbs — to build up their Christian life under Byzantine auspices without fear of losing their cultural autonomy; and though this policy of linguistic liberalism was to suffer a temporary eclipse in the late eleventh and twelfth centuries, the legacy of Cyril and Methodius, perhaps the greatest of Byzantine missionaries, enabled the Slavs to assimilate something of that cosmopolitan universalism which, in their finest and noblest hour, the Church and Empire of East Rome preached to the newly converted nations of Europe.

This work of Byzantine envoys abroad was supported, and indeed made possible, by the diplomatists at home. No effort was spared to impress the barbarian rulers, or their ambassadors who travelled to Constantinople, with the power and majesty of the Roman peace. The officials of the Ministry of Foreign Affairs — the Master of Ceremonies, the Master of the Offices and, later, the Logothete of the Course, knew how to combine an elaborate mise-en-scène with the requirements of military security. If the foreign ambassadors came from a powerful nation, strict security measures were enforced. Constantine Porphyrogenitus, who knew so well what he describes as the „ravening greed and brazenly submitted claims of the tribes of the North“, and the fondness of their rulers for Byzantine princesses, urged that they be not allowed to see too many riches of Constantinople or to

[39] John of Nikiu, cited by A. Vasiliev, *Justin the First*, (Cambridge, Mass., 1950), p. 260.

[40] This agreement has escaped the notice of historians owing to the accidental omission of a crucial passage from the Bonn edition of Nicephorus Gregoras' *History*. See D. Obolensky, „Byzantium, Kiev and Moscow“, *Dumbarton Oaks Papers*, XI (1957), pp. 23—78.

contemplate the beauty of Greek women.[41] Rather were they to be pointedly shown the smartness of the troups and the height of the city walls.[42] But in Constantinople itself, the envoys would generally be treated to a splendid reception. Historians are fond of citing Liutprand's famous description of an Imperial audience in the palace — the immense throne which by some hidden mechanism could suddenly levitate to the ceiling, with the Emperor upon it; the gilded tree with singing birds of bronze; the mechanical lions which roared and beat the ground with their tails.[43] But one may be permitted to wonder how far, to impress the barbarians, the Byzantines really needed all this paraphernalia, which must have struck even the less sophisticated envoys from abroad as a little childish. For their greatest asset was their City, protected by God, with all its glory. Its palaces and churches could provide far more effective means of propaganda. The Byzantine poet Paul the Silentiary describes a scene he saw in the atrium of St. Sophia: a group of Africans was being shown round — and so impressed they were with the beauty and majesty of Rome, symbolized by Justinian's Church, that they submitted of their own free will to the Church and Emperor of Byzantium.[44] And four centuries later there comes from a Slav source the exact counterpart to this suggestive scene: when the envoys of the Russian prince Vladimir, sent abroad to test the different religions of the earth, returned home, they are said to have made this report to their pagan sovereign: „We came to the Greeks [i.e. to the city of Byzantium] and they led us to where they worship their God [i.e. into St. Sophia] and we knew not whether we were in heaven or on earth; for on earth there is no such beauty or splendour . . . we know only that in that place God dwells among men, and their service is more beautiful than that of other nations: for we cannot forget that beauty".[45]

* * *

To attempt an overall estimate of the achievements and failures of Byzantine diplomacy on the basis of the fragmentary picture sketched in this paper would, no doubt, be hazardous. But a few tentative suggestions may be advanced in conclusion. In the first place, it would be wrong to idealize this diplomacy. Not all the northern barbarians appreciated that ingenious and elaborate mythology by which the Byzantines justified the claims of their Emperor to exercise universal jurisdiction. When Bayan, Khagan of the Avars, demanded of Justin II the surrender of Sirmium, he cynically mocked the Emperor's rights of adoption: if the Emperor was his father, he asserted, let him grant him what was due to a son.[46] Moreover, the art of instigating one barbarian tribe against another, in which Byzantine diplomatists excelled, and the treachery with which the Empire sometimes acted towards its erstwhile allies, were not always calculated to enhance

[41] See A. Rambaud, *L'Empire Grec au dixième siècle* (Paris, 1870), p. 304.
[42] *Ibid.*
[43] *Antapodosis*, cap. V.
[44] *Descriptio Magnae Ecclesiae seu Sanctae Sophiae*, ed. Bonn, lines 983—990.
[45] *Povest' Vremennykh Let*, s. a. 987.
[46] Menander, fr. 28.

its prestige among the victims of this diplomatic game of chess. When Valentinus, envoy from Justin II to the Turks of Central Asia, presented his credentials to the Khagan, he was met by an explosion of rage; putting his hands to his mouth, the Turkish sovereign exclaimed: „are you not those Romans, who have ten languages, and one deception? . . . As my ten fingers are in my mouth, so you use different languages to deceive sometimes myself, sometimes the Avars, my slaves. You flatter all peoples and you entice them with artful words and a crafty soul, you are indifferent to those who fall headlong into misfortune, from which you yourselves derive benefit." „A Turk", he added in stinging rebuke, „neither lies nor deceives".[47] On occasion the traditionalism of Byzantine foreign policy could lapse into archaistic romanticism. Ernst Stein has pointed out that Justinian's failure to protect adequately the Danube frontier can be partly explained by his obsession with classical reminiscences: his wars with Persia, with the memories of Marathon and Salamis, and his reconquest of Roman lands offered more appeal than a border warfare on the Danube against miserable barbarians:[48] and for this failure, Justinian's successors paid dearly.

As we look closer into the history of Byzantine diplomacy we may detect in its methods a curious duality: a mixture of conservatism and elasticity, of overbearing pride and extreme open-heartedness, of aggressive Imperialism and political generosity. This duality is particularly apparent in the attitude of Byzantium to the Slav language: in the ninth and tenth centuries the Empire actively encouraged its Slavonic proselytes to build up their own cultural life on vernacular foundations; in the following centuries a policy of hellenization and cultural oppression was initiated. It is perhaps difficult to decide which was the normal, and which the aberrant, tendency; possibly both were always in existence. But it is worth reminding ourselves that a policy of cultural liberalism and enlightened generosity was the hall-mark of the Emperors of the Macedonian house; and of these Basil I and Basil II were perhaps the greatest.

There can be no doubt that, on an overall view, Byzantine diplomacy was outstandingly successful. By saving the Empire many times from invasion and destruction, by attracting so many of the pagan ἔθνη into the orbit of Graeco-Roman civilization, by gaining for Christendom and for Europe so many lands in the Balkans and to the north of the Black Sea, this diplomacy was a factor of major importance in European history. As such, it is a subject not unworthy of further study. Nor has its influence on our cultural inheritance been negligible: for the nations of Eastern Europe received much of their education in foreign policy from the statesmen of Byzantium; the East European sovereigns of the Middle Ages learnt much from their masters; while some at least of the traditions of Byzantine diplomacy were passed on to the West through the intermediary of Venice. And in the world to-day, a foreign policy that could combine in so outstanding a degree an uncompromising belief in the truth of its own values with an ability to negotiate with its opponents, may have its relevance as well.

[47] Menander, fr. 43.
[48] *Histoire du Bas Empire*, II, 310.

HANS-GEORG BECK, München

HUMANISMUS UND PALAMISMUS

Bei einem kritischen Bericht über die Fragen, welche durch die Gegenüberstellung der Begriffe Humanismus und Palamismus aufgerollt werden, kann es sich nur um eine Zwischenbilanz handeln, denn wir sind immer noch weit davon entfernt, eine vollständige Übersicht über die Quellen zur Geistesgeschichte der ersten Hälfte und der Mitte des 14. Jahrhunderts zu besitzen: wir haben keine Gesamtausgabe der Werke des Gregorios Palamas;[1] es fehlt uns die Edition einer Reihe von Traktaten des Mönches und Palamas-Gegners Barlaam von Kalabrien;[2] zahlreiche Schriften des Gregorios Akindynos, der vom Freund zum Gegner des Palamas wurde, sind nur in Bruchstücken oder überhaupt nicht zugänglich;[3] und die Kontroversschriften des Nikephoros Gregoras sind, soweit er sie nicht als Disputationsberichte in sein Geschichtswerk einreihte, ungedruckt geblieben.[4]

Trotzdem muss zugegeben werden, dass nach der reichen wissenschaftlichen Arbeit der letzten Jahrzehnte eine solche Zwischenbilanz zuverlässiger gezogen werden kann, als dies zu Beginn des Jahrhunderts beim Einsetzen der Forschung über Hesychasmus und Palamismus möglich gewesen wäre. Was die Werke des Palamas anlangt, so soll von den oft gefassten und nie verwirklichten Plänen zu einer Gesamtausgabe hier nicht die Rede sein. Dass aber jetzt Jean Meyendorff eine kritische Ausgabe des Λόγος περὶ τῶν ἱερῶς ἡσυχαζόντων fertiggestellt hat[5], jener dreimal drei Traktate, die für die Geschichte des Beginns der Kontroverse ebenso wichtig sind wie für ihre theologischen und philosophischen Grundlagen, muss als ein Ereignis innerhalb der palamitischen Forschung bezeichnet werden.

---

[1] Besonders wünschenswert wäre die Ausgabe seines Dialogs mit einem Barlaamiten aus der Zeit nach 1341, der zehn Traktate und Reden gegen Akindynos und zahlreicher Briefe.

[2] Die Inedita verzeichnet J. Meyendorff, Introduction à l'étude de Grégoire Palamas, Paris 1959, S. 410.

[3] A. a. O. S. 407—408.

[4] A. a. O. S. 413.

[5] Grégoire Palamas, Défense des saints hésychastes. Introduction, texte critique, traduction et notes [Spicilegium Sacrum Lovaniense. Études et documents, 30. 31.], Louvain 1959.

Das gilt auf der anderen Seite aber ebenso für die Ausgabe der acht Briefe des Barlaam durch G. Schirò.[6] J.-R. Loenertz hat uns durch eine kleine Briefpublikation auch Gregorios Akindynos etwas näher gebracht.[7] Besonders hervorgehoben werden muss die Tatsache, dass Candal einige Traktate antipalamitischer Theologen publiziert hat, die zwar durchaus im Hintergrund stehen, aber doch insofern sehr wichtig sind, als sie uns die Auseinandersetzung im Lager der Antipalamiten selbst zeigen.[8] Die Anregung zu diesen Publikationen, wie zu so vielen anderen, stammt offensichtlich von G. Mercati, der in seinen Notizie. . . ed altri appunti eine Fülle von Ansätzen, neuen Gesichtspunkten und neuen Möglichkeiten bekannt gemacht hat.[9] Vor allem haben durch ihn die beiden Brüder Demetrios und Prochoros Kydones Relief bekommen, mit denen der Thomismus und damit die lateinische Hochscholastik in die palamitische Kontroverse eingeführt werden. Von weiteren Quellenpublikationen seien vielleicht noch einige Werke über David Disypatos, den Chronisten des Streites, erwähnt,[10] am Rande aber auch die grosse Ausgabe der Werke des Georgios Scholarios, die ein neues Urteil über die Spätphase des Palamismus im byzantinischen Reich erlaubt.[11]

Nicht weniger bedeutsam ist der Ertrag an Einzeluntersuchungen, welche versuchen, die neugewonnenen Quellen auszuwerten. Eine umfassende Bibliographie zu geben, würde viel zu weit führen.[12] Aber auf einiges

---

[6] Barlaam Calabro, Epistole greche, Palermo 1954. Die meisten davon erschienen in den vorausgehenden Jahren zunächst im Archivio Storico per la Calabria e la Lucania. — Ergänzend zur Briefausgabe ist zu nennen die Ausgabe seiner Schriften zur projektierten Kirchenunion durch C. Giannelli, Un progetto di Barlaam Calabro per l'unione delle chiese, Miscellanea G. Mercati III, Vaticano 1946, 157—208.

[7] Gregorii Acindyni Epistulae selectae IX ex codice Veneto Marciano 155, 'Επετηρὶς 'Εταιρ. Βυζ. Σπουδῶν 27 (1957) 89—109; — vgl. dazu R.-J. Loenertz, Dix-huits lettres de Grégoire Acindyne analysées et datées, Orientalia Christ. Period. 23 (1957) 114—144.

[8] Un escrito trinitario de Isaac Argiro, Orient. Christ. Period. 22 (1956) 92—137; — Argiro contra Dexio, A. a. O. 23 (1957) 80—113. Teile dieser Texte waren schon von G. Mercati bekanntgegeben worden. Siehe nächste Anmerkung!

[9] Notizie di Procorio e Demetrio Cidone, Manuele Caleca e Teodoro Meliteniota ed altri appunti per la storia della teologia e della letteratura bizantina del secolo XIV, Vaticano 1931. Vgl. dazu jetzt noch M. Candal, El libro VI de Procoro Cidonio (Sobre la luz tabórica), Orient. Christ. Period. 20 (1954) 247—297.

[10] M. Candal, Origen ideológico del palamismo en un documento de David Dishypatos, Orient. Christ. Period. 15 (1949) 85—125 und R. Browning, David Dishypatos' poem on Akindynos, Byzantion 25—27 (1955—57) 713—745.

[11] L. Petit — X. A. Siderides — M. Jugie, Oeuvres complètes de Georges Scholarios, Paris 1928—1936, bes. Bd. III. Dazu S. Guichardan, Le problème de la simplicité divine en Orient et en Occident, Lyon 1933. Vgl. dazu die wichtigen Bemerkungen von V Grumel, Échos d'Orient 34 (1935) 84—96.

[12] Verwiesen sei auf einige vorzügliche Literaturberichte: J. Gouillard, Autour du palamisme, Échos d'Orient 37 (1938) 424—460; S. Salaville, De la spiritualité patristique et byzantine à la théologie russe, Revue Études Byzant. 3 (1945) 215—244 und A. Wenger, Bulletin de spiritualité et de théologie byzantines, Rev. Ét. Byzant. 10 (1952—53) 129—171. Meyendorff bringt S. 15—22 seiner in Anm. 2 zitierten „Introduction" eine ausführliche Bibliographie. Ich darf wohl auch auf die Literaturangaben S. 712 ff. meines Handbuches zu den einzelnen pro- und antipalamitischen Schriftstellern und auf die allgemeine Bibliographie S. 322—323 und S. 364—365 hinweisen.

sei doch eigens verwiesen, weil immer wieder darauf zurückgekommen werden muss. Zunächst scheint es mir nicht überflüssig zu sein, auf die grossen Verdienste zahlreicher Artikel aufmerksam zu machen, die in den bekannten französischen Dictionnaires erschienen sind.[13] Sie haben oft Pionierarbeit geleistet und der weiteren Forschung überhaupt erst eine Bahn geschaffen. Heute tut man sie vielfach mit einer leichten Handbewegung ab, nicht nur zu Unrecht, sondern auch zum Schaden der wissenschaftlichen Arbeit. Unter den eigentlichen Monographien ist, wenn wir wiederum füglich mit Gregorios Palamas beginnen, an erster Stelle die „Introduction à l'étude de Grégoire Palamas" zu nennen, die J. Meyendorff nebst einer kleineren populären Darstellung seinem Helden gewidmet hat.[14] Die nicht wenigen weiteren Aufsätze, welche er zum Thema beigetragen hat, sind in der Bibliographie der Introduction leicht zu finden. V. Krivošeins Essay über die asketischen und theologischen Lehren des Palamas ist in mehreren Sprachen bekannt geworden und geniesst in manchen Kreisen geradezu kanonisches Ansehen.[15] Im Vergleich dazu wurde Barlaam stiefmütterlich behandelt, sicher nicht zuletzt deswegen, weil er keine Persönlichkeit ist, an der man sich enthusiastisch begeistern kann. Doch hat G. Schirò der Ausgabe seiner Briefe eine Einleitung vorausgeschickt, die vielleicht doch davor bewahren kann, in diesem Kalabresen nur einen „mauvais théologien" — und sei es nur der Kirchenunion — zu sehen.[16] Auch über Akindynos besitzen wir keine Monographie; und wahrscheinlich wäre ein Versuch dazu sehr verfrüht. Unter diesem Gesichtspunkt war dann wohl auch das Kapitel über den Gregoras der hesychastischen Kontroverse in der bekannten Monographie von R. Guilland einige Dezennien zu früh erschienen.[17] Über Joannes Kyparissiotes ist eine Dissertation im Erscheinen begriffen;[18] aber Joannes Kantakuzenos, Schlüsselfigur der Geschichte dieser Zeit, hat seit V. Parisot, also seit mehr als hundert Jahren, keinen Biographen gefunden.

Eine Untersuchung über den geistesgeschichtlichen Hintergrund der palamitischen Kontroverse muss selbstverständlich immer den hinter der Kotroverse stehenden Hesychasmus berücksichtigen. In den zitierten Ar-

---

[13] Ich nenne nur beispielshalber die Artikel von M. Jugie über Dexios, Argyros, Barlaam und über den Palamismus, die Artikel von V. Laurent über Gregoras, Philotheos Kokkinos und Kydones, den von M. Th. Disdier über Akindynos und die beiden von J. Gouillard über Joannes und Manuel Kalekas, teils im DTC, teils im DHGE, teils im DSpirit.

[14] Introduction (siehe Anm. 2) und St Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe, Paris 1959. Weitere Arbeiten desselben Verfassers in der Bibliographie der „Introduction" S. 20.

[15] Russisch im Seminarium Kondakovianum 8 (1936) 99—154; englisch : Eastern Churches Quarterly 3 (1938); deutsch Würzburg 1939. — Besonders bedauere ich, dass mir die Monographie von D. Staniloae, Sibiu 1939 über Palamas nicht zugänglich geworden ist.

[16] J. Meyendorff, Un mauvais théologien de l'unité: Barlaam le Calabrais, in: L'église et les églises II, Chevetogne 1955, S. 47—64.

[17] R. Guilland, Essai sur Nicéphore Grégoras, Paris 1936.

[18] B. Dentakis, Joannes Kyparissiotes, Stoicheiodes ekthesis ton theologikon rheseon, Θεολογία 29 (1958) und folg.

beiten ist dieser Bezug natürlich nicht übersehen worden, denn mit ihm steht und fällt der historische Sinn des ganzen Streites. Man darf aber und muss dabei doch noch eigens auf die Arbeiten von Irénée Hausherr hinweisen;[19] man wird die Werke von V. Lossky heranziehen[20] und man wird die sehr gewichtigen Beiträge von E. v. Ivánka nicht übersehen dürfen.[21]

Man kann es wohl als ein Resultat der bisherigen Forschung bezeichnen — gleichgültig, wie man über die Zuverlässigkeit dieses Resultates denkt — dass die palamitische Kontroverse nicht einfach als interner Theologenzank abgetan werden kann, dass sie vielmehr zu tiefst im Gesamt der kulturellen Situation des 14. Jahrhunderts verankert ist. Und nicht wenige der zitierten Arbeiten sehen im Palamismus den Gegensatz zu einer geistigen Haltung, die manche — J. Meyendorff vor allen — als Humanismus bezeichnen. So wäre die Frage nach den Beziehungen zwischen Palamismus und Humanismus die Frage nach dem eigentlichen Ursprung der Kontroverse, die Frage nach den eigentlichen Gegnern und zugleich die Frage nach der geistesgeschichtlichen Bedeutung der ganzen Angelegenheit. Die grosse Schwierigkeit, welcher die Lösung dieser Frage begegnet, beginnt wohl schon da, wo man den Versuch macht, die Gegner zu definieren. Vielleicht lässt sich über den Begriff Palamismus am ehesten Einigkeit wenigstens im Sinne einer Arbeitshypothese gewinnen. Man darf darunter wohl zunächst ein theologisches, ein spekulatives System verstehen, dessen Kernstück die Lehre vom Verhältnis des göttlichen Wesens zu den „Wirkungen", den „Energien" der Gottheit darstellt, ein System ferner, das im Zusammenhang damit eine spezifische theologische Erkenntnislehre ausbaut und das es unternimmt, damit die Angriffe auf eine Mystik abzuwenden, die wir Hesychasmus nennen, auch wenn dieser Begriff im Zusammenhang der Kontroverse wohl etwas enger zu fassen ist als Hesychasmus generell genommen. Sicherlich umfasst der Palamismus auch noch andere, tief in jede theologische Konzeption eingreifende Aspekte. Aber die meisten davon sind Voraussetzungen oder Folgeerscheinungen. Wer immer sich mit den Streitschriften der Zeit befasst, wird zugestehen, dass gerade die Unterscheidung zwischen Gottes Wesen und Wirken das punctum saliens aller Auseinandersetzungen bildet. — Doch was ist Humanismus? Wollte man auch nur die bisher gegebenen Analysen und Definitionen des Begriffes geben, so geriete man ins Uferlose. Vielleicht ist es am einfachsten, heuristisch vorzugehen, den Begriff so zu nehmen, wie er präzis formuliert oder andeutend umschrieben, in der Literatur zur Kontroverse begegnet und

[19] Vgl. bes. I. Hausherr, A propos de spiritualité hésychaste, Orient. Christ. Period. 3 (1937) 260—272; — ders. Dogme et spiritualité orientale, Rev. Ascét. et Myst. 23 (1947) 3—37; — L'hésychasme, Orient. Christ. Period. 22 (1956) 5—40. 247—285. —Die Bemerkung von M. Lot-Borodine à propos Hausher „ ... manque leur but d'information impartiale" gehört zu den deplaziertesten in ihrem Buch: Un maitre de la spiritualité byzantine au XIVe siècle: Nicolas Cabasilas, Paris 1958, S. 178.

[20] Bes. Essay sur la théologie mystique de l'église de l'orient, Paris 1944; engl Übers. London 1957.

[21] Hesychasmus und Palamismus. Ihr gegenseitiges Verhältnis und ihre geistesgeschichtliche Bedeutung, Jahrbuch der Österreich. Byz. Gesellsch. 2 (1952) 23—34; — Le fondement patristique de la doctrine palamite, Πεπραγμένα des 9. Intern. Byzant. Kongresses II, Athen 1956, 129—132.

Verwendung findet. Im Verlauf der Untersuchung wird sich ja dann Gelegenheit finden, eingehender dazu Stellung zu nehmen, wie weit der Antipode wirklich als Humanismus bezeichnet werden kann.

Jedenfalls haftet dem Begriff innerhalb der Auseinandersetzung über die Beweggründe der palamitischen Kontroverse leicht der Ruch des Rationalistischen, Mystikfeindlichen an, und dieses Feindselige sah man früher häufig in der westlichen Scholastik gegeben. Auch heute noch verstehen manche Historiker den ganzen Streit mit Vorzug als den Gegensatz zwischen ostkirchlicher und westlicher Mentalität.[22] Die wenn auch noch so begrenzte Emanzipation des menschlichen Intellekts in der Hoch- und Spätscholastik wird konfrontiert mit der Einstellung der byzantinischen Kirche zur Frage nach dem Verhältnis von Glauben und Wissen, Christentum und heidnischem Bildungsgut, „désir de Dieu" und „amour des lettres", wie sie sich besonders seit den Prozessen gegen Joannes Italos und seine Schüler im 11. und 12. Jahrhundert verfestigt haben soll. Der Palamismus wäre dementsprechend die Selbstbesinnung der byzantinischen Theologie gegenüber dem rationalistischen Humanismus des Westens, der die Kräfte des Menschen im Zeichen der antiken Bildungswerte, vorab der Philosophie eines Platon und eines Aristoteles, in einer Weise überschätzte oder doch verselbständigte, die dem Wesen echter Theologie nicht entspricht.

Es sei jedoch sofort festgestellt, dass man zu Recht im Gegensatz zur älteren Forschung heute den Ausbruch des Streites nicht mehr als Ergebnis eines primär west-östlichen Gegensatzes betrachtet. Allzu viel spricht gegen einen solchen Ansatzpunkt. Gregorios Akindynos mag ein Philologe gewesen sein, von westlichen Einflüsen kann aber bei ihm keine Rede sein, erst recht nicht von westlicher Herkunft.[23] Dasselbe gilt von einem weiteren Gegner des Palamas, Nikephoros Gregoras. Der vielbeschrieene Bildungsdünkel der Byzantiner ist bei ihm voll zur Blüte gekommen. Es genügt ein Blick in seinen Dialog Phlorentios, um zu wissen, wie ablehend er allem westlichen Wesen und Wissen gegenübersteht.[24] Man darf wohl sagen, dass der erste Palamas-Gegner, der ganz aus der scholastischen Mentalität heraus argumentierte, Prochoros Kydones gewesen ist. Aber der Kampf dieses Athoniten gegen Palamas und gegen Philotheos Kokkinos

[22] Z. B. M. Lot-Borodine (vgl. Anm. 19): „Le conflit doctrinal entre Palamas, docteur de l'apophase, qui part des antinomies mystiques, et les théologiens „occidentalistes" du rationalisme chrétien d'origine scolastique". — G. Schirò, Il paradosso di Nilo Cabasila, Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati, Roma 1957, S. 362: „ ... all'inizio ebbero la parvenza di contrasto fra la mentalità occidentale, rappresentata da Barlaam Calabre, e la bizantina, impersonata in Gregorio Palamas"; H. Schäder, Das Glaubensbekenntnis des Gregor Palamas, Θεολογία 27 (1956) 288: „Das Glaubensbekenntnis des Gregor Palamas ...entstand in der Auseinandersetzung mit der römischen Scholastik ..."; R. Browning (siehe Anm. 10) S. 713: „ ... this is in part a reflection of increasing western political and economical pressure and of the reaction of certain elements in Byzantine society to it." usw.

[23] Akindynos stammt aus Prilep und könnte slavischer Herkunft gewesen sein. Seine Ausbildung erfuhr er bei Bryennios und Thomas Magistros. Vgl. Meyendorff, Introduction S. 62. und Loenertz, Ἐπετηρὶς Ἑταιρ. Βυζ. Σπουδῶν 27 (1927) S. 92—93 und 97.

[24] Der Dialog Phlorentios in Jahns Archiv 10 (1944) 485—563 und 11 (1845) 387—392; wichtige Fragmente in MPG 149, 643—648.

fällt in seinen Hauptphasen in die Zeit nach dem Sieg des Palamismus, d.h. nach der Synode von 1351, genauer gesagt in die Zeit nach dem Bekanntwerden der Thomasübersetzungen seines Bruders Demetrios.[25] Nicht ganz so einfach liegen allerdings die Dinge beim ältesten Gegner des Palamas, dem Kalabresen Barlaam. Man hat von einer gewissen, vielleicht nur indirekten Beeinflussung seiner Denkweise durch den westlichen Nominalismus gesprochen, von einer Bekanntschaft mit der Spätscholastik, erworben durch einen Studienaufenthalt ausserhalb des „griechischen" Kalabrien.[26] Das ist nicht ausgescholossen und könnte auch kaum wundernehmen. Aber zunächst ist und bleibt alles Hypothese, ausgelöst zum Teil durch die satirischen Andeutungen des Gregoras in seinem schon genannten Dialog Phlorentios und in seinem Geschichtswerk — Andeutungen, von denen schwer zu sagen ist, wie weit sie auf Sachkenntnis beruhen oder wie weit sie einfach Tendenz sind. Die Hypothese wurde lange ja auch durch den Umstand genährt, dass man in Barlaam einen geborenen Katholiken sah. Zunächst und so lange keine neuen Aufschlüsse aus den Quellen zu gewinen sind, scheint es mir methodisch sicherer, auf diese Vermutungen keinen allzu schweren Akzent zu legen. Abgesehen davon, dass Barlaam geborener Orthodoxer aus dem griechischen Kalabrien ist,[27] dass er sehr früh Mönch wurde und wohl auch noch in seinen jüngeren Jahren nach dem Osten kam, ficht er seinen ersten Streit ja nicht gegen Palamas aus, sondern gegen das lateinische Dogma vom Ausgang des Heiligen Geistes von Vater und Sohn und zwar mit Argumenten, die er nie als aus lateinischem Fundus entnommen erklärt, die sich dafür aber unschwer aus griechischer Denkweise deuten lassen, wie sie denn, sieht man von Palamas selbst ab, auch bei dem Griechen durchaus Anklang gefunden haben — auch bei Palamiten.[28]

Und doch lässt sich ein gewisser ost-westlicher Konflikt schon beim Ausbruch des palamitischen Streites nicht leugnen. Das Entscheidende ist dabei nicht, dass dem Streit zwischen Palamas und Barlaam über Gottes Wesen und Wirken, über das Taborlicht und über die hesychastische Mystik ein Streit derselben beiden über die Argumentationsweise in der Sache Filioque vorausgeht, das Entscheidende ist vielmehr, dass Barlaam von vornherein im unsicheren Zwielicht des Fremden, des Aussenseiters steht. Der Schutz und die bedingunglose Pietät dem gegenüber, was man „τὰ τῆς πατρίδος" nannte, die axiomatische Bedeutung der nationalen Überlieferung auch auf philosophisch-theologischem Gebiet, war Byzanz nie fremd, und nie vertrauter als in den letzten Jahren seines Bestehens..[29] Und dieses nationale Erbe fühlte man nur bei den „echten" Griechen, denen, die dem Reichszentrum nahestanden, wirklich und sicher aufgehoben. Was von den

[25] D. h. seit Weihnachten 1354. Vgl. M e r c a t i, Notizie .. .ed altri appunti S. 122.

[26] Vgl. G., S c h i r ò, Barlaam Calabro: epistole greche S. 24.

[27] M. J u g i e, Barlaam est-il né catholique? Échos d'Orient 39 (1940) 100—125.

[28] Siehe unten Anmerkung 39.

[29] Man denke z. B. schon an den Bericht der Anna Komnene über Italos: kaum einige unklare Andeutungen über seine „Häresie", dafür umso umfangreichere Amplifikationen über seine zweifelhaften Jugendjahre in Italien, über seine mangelnde Bildung

Rändern des Reiches kam, auch wenn diesen die Gräzisierung nicht fremd geblieben war, vor allem aber was von aussen kam, von Landstrichen, die sich der Botmässigkeit von Byzanz entzogen hatten, auch wenn sie noch tief unter dem kulturellen und spirituellen Einfluss der Metropole standen, stiess auf Misstrauen; dessen war man sich nie so recht sicher. So spielt von allem Anfang an die Frage nach der Heimat Barlaams eine verhängnisvolle Rolle. Je mehr man ihn in die Schatten zweifelhafter, nicht ganz echter graekobyzantinischer Provenienz abschieben kann, desto mehr verliert er an Kredit mit allem, was er vertritt und was er unternimmt. Gregoras beginnt mit dieser Art von Polemik noch bevor von Palamismus die Rede ist, und Palamas nimmt sie auf. Gregoras, der Gegner des Palamas, ist sich in diesem Punkte wenigstens mit seinem Feind einig.[30] Sie stehen sich innerlich näher, als Barlaam und Gregoras sich eigentlich stehen müssten. Im Grunde fühlten sich alle Antipalamiten durch Barlaam kompromittiert, obwohl sie alle mit seinen Waffen fochten, eben weil ein Mann, der kein „Vollbyzantiner" war, den man einen „Λατινέλλην" schelten konnte, kein günstiges Aushängeschild war. Die Bildung eines Mannes, der aus einem Lande kommt, in dem zwar „Handelsgeschäfte und Schankbetriebe"[31] beheimatet sein mögen, keinesfalls aber der Geist, konnte kein Vertrauen erwecken, sein Griechisch vorab konnte nicht gut sein. Wenn er eine Reise zu den Hesychasten unternahm, so war dies das „Herumschnüffeln" eines Aussenseiters,[32] und wenn er die hesychastischen Athoniten gar angriff, so sah man darin die Indiskretion eines Fremden, selbst wenn man manches an diesen Angriffen für richtig hielt. — Ich glaube, dass diese Seite der Dinge für die Beurteilung des Streitausbruches nicht irrelevant ist. Der humanistische Stolz der Byzantiner, der Stolz auf ihr Bildungsmonopol opponiert gegenüber den Ansprüchen, die aus einem Lande kommen, das letzten Endes eben doch barbarisch ist.[33] Humanismus und Palamismus —

(ἀπαίδευτον ἔθος καὶ βαρβαρικόν), seinen Poltergeist (θάρσους μεστός .. - καθημερινοὺς θορύβους) und seine Sophisterei. Alexias V, 8 : S. 178 (Reifferscheid I.) und S. 33 ff. (Leib II.). Für die Einwände des Neilos Kabasilas gegen den „Latinismus" des Demetrios Kydones vgl. dessen Selbstbiographie (M e r c a t i, Notizie ... ed altri appunti S. 365, Zeile 60 ff. und 391, 30 ff.)

[30] Das Argument, Barlaam sei aus Kalabrien gekommen, d. h. aus Italien, wird immer wieder subsumiert, um ihn zu diskreditieren, z. B. Défense des saints hésychastes (ed. Meyendorff) S. 565. A. a. O. S. 321 wird dem Kalabresen das Beispiel des Hesychasten Nikephoros entgegengestellt, der zwar auch aus Italien kam (also an sich verdächtig war!), aber sich über die Kakodoxie der Italiener Rechenschaft gab und mit ganzem Herzen sich der Orthodoxie zuwandte, ja sogar Mönch auf dem Athos wurde und sich in die heilige Hesychia einführen liess. Palamas erfindet für Barlaam die Bezeichnung „Λατινέλλην", bei der natürlich der „griechische" Bestandteil die alte Vorstellung von Hellene = Heide konnotiert, während der „lateinische" Bestandteil an sich schon diskreditiert. Vgl. A. a. O. S. 715 und 725.

[31] M e r c a t i, Notizie ... ed altri appunti S. 365, 83/84.

[32] Défense I S. 227.

[33] Trotz des gegen Ende des Reiches bemerkbaren Abbaues der „Barbarenvorstellung" (vgl. z. B. K. L e c h e r n, Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner, München 1954, S. 118 ff) darf doch nicht übersehen werden, dass im grossen und ganzen die Einteilung in Rhomaioi und Barbaren immer lebendig blieb. Vgl. wiederum die Selbstbiographie des Kydones, eines Mannes also, der sich des kulturellen Erbes der Griechen durchaus bewusst war: „οἱ γὰρ ἡμέτεροι πρότερον μὲν τῆς παλαιᾶς διαιρέσεως εἴχοντο

wenn man so will — verbinden sich gegen einen Ableger ihrer Weisheit, der das Unglück hatte, nicht im eigenen Garten zu gedeihen. Der byzantinische Humanismus anerkannte — noch! — keinen „Rüskwanderer". Doch wie dem auch sei: jedenfalls ist die erste Auseinandersetzung im Streit noch keine Auseinandersetzung zwischen griechischer und westlich-scholastischer Mentalität.

Je mehr nun die Historiker zut Überzeugung kamen, dass der Gegensatz zwischen Scholastik und Palamismus in eine zweite Phase zu verweisen ist, desto stärker rückte der innerbyzantinische Gegensatz in den Vordergrund. Selbstverständlich wurde auch dieser Gegensatz als sozialer interpretiert. Einigen Anlass dazu bot die Beobachtung der Verschränkung der Parteien in den sozialen Kämpfen der Zeit: Kantakuzenos und seine Partei, liiert mit Adel und Grossgrundbesitz und mit Palamas und seinen Anhängern auf der einen Seite, auf der anderen die Palaiologen, die Sozialrevolutionäre und die Antipalamiten.[34]

Die Liaison zwischen Kaiser Joannes VI. Kantakuzenos und Gregorios Palamas lässt sich nicht leugnen. Nichts hat zum Sieg des Palamismus so beigetragen wie die energische Religionspolitik des Kaisers. Man hat mancherlei Gründe für diese Liaison namhaft gemacht, etwa dass Palamas eben in Kantakuzenos den Mann erkannt hätte, der allein imstande war, der schwierigen Gesamtsituation des Reiches Herr zu werden,[34a] oder aber andererseits dass Kantakuzenos, der Vertreter des Grossgrundbesitzes in den sozialen Kämpfen der Zeit, begriffen habe, wie sehr seinen Plänen eine kirchliche Partei wie der Hesychasmus entgegenkomme, welche durch ihre mystische Tendenz den Blick der Untertanen von der realen Welt und ihrer sozialen Misère ablenke.[34b] Ich glaube, bei solchen Auffassungen handelt es sich um Hypothesen, die sich aus den Quellen nicht belegen lassen und wohl auch nur aus einer sehr viel jüngeren Perspektive heraus aufgestellt werden konnten. Gegen ihre Richtigkeit spricht vor allem der Umstand, dass die oben charakterisierte Parteiengruppierung nicht stabil

καὶ πάντας ἀνθρώπους εἰς Ἕλληνας καὶ βαρβάρους διχοτομοῦντες . . .". Mercati a. a. O. 365, 77 ff. Es gibt Summa summarum kaum eine andere Erklärung für die Tatsache, dass selbst die Antipalamiten kaum etwas mit Barlaam und seinem Andenken zu tun haben wollten, als das Bestreben, den Palamiten nicht den Vorwand zu geben, dass sie es mit einem „vaterlandslosen Gesellen" hielten.

[34] Vgl. z. B. O. Tafrali, Thessalonique au XIVe siècle, Paris 1913, S. 203: „Derrière la question héychaste il faut voir face à face deux partis: d'un coté, celui des nobles et des riches; de l'autre, le parti populaire ..."; — Browning (siehe Anm. 10) S. 713: „Seen from another angle, it reflects the sharp economic and political conflicts within the Byzantine empire ...". Wesentlich vorsichtiger und nur die Parallelen zeigend ist B. T. Gorianov, Religiozno-polemičeskaja literatura po voprosu ob otnošenii k latinjanam v Vizantii XIII—XV vv., Vizant. Vrem. 8 (1956) 132—142.

[34a] Meyendorff, Introduction ... S. 97/98.

[34b] D. Angelov, Der Bogomilismus auf dem Gebiete des byzantinischen Reiches, II. Sofia 1950, S. 41. — Wie immer man über den Zusammenhang zwischen Bogomilentum und Hesychasmus denken mag — die Frage bedarf noch einer eigenen kritischen Untersuchung —, er spielt hier auf keinen Fall eine Rolle, da das Bogomilentum in der Sozialrevolution von Thessalonike keine entscheidende Rolle spielt. Vgl. (gegen D. Angelov u. a.) E. Werner, Volkstümliche Häretiker oder sozial-politische Reformer? Wissensch. Zeitschr. der ... Univ. Leipzig 8 (1958/59) 45—83.

ist, sondern immer wieder ineinanderfliesst. Gregoras' Verhältnis zu Kantakuzenos ist schwankend, aber auch da, wo er als sein Gegner und vor allem da, wo er als Gegner des Palamas spricht, denkt er nicht daran, die soziale Revolution der Zeloten zu verteidigen. Demetrios Kydones ist zwar entschiedener Anhänger des Kantakuzenos und Gegner der Zeloten, aber ebenso entschiedener Gegner des Palamas. Und die Stellungnahme des Hofes Annas und des Patriarchen Joannes Kalekas, also der „Palaiologen-Partei" in ihrer Spitze ist nicht durchwegs antipalamitisch.

Um die Anhänglichkeit des Palamas an Kantakuzenos zu erklären, genügt wohl der Umstand, dass der Kaiser schon als Grossdomestikos sein bester und treuester Anwalt war, vielleicht weil er sich durch die Unionsversuche, mit welchen er Barlaam betraut hatte, etwas kompromittiert fühlte. Kantakuzenos mochte dann allerdings im weiteren Verlauf der Ereignisse, als die Partei der Palamiten immer zahlreicher wurde, auch eingesehen haben, welch starke politische Stütze er mir ihr gewinnen konnte, um seine Pläne durchzusetzen. Der Zusammenhang ist jedenfalls zufälliger Natur. Ein politischer, gar ein sozialpolitischer Gegensatz für den Ausbruch der Kontroverse lässt sich nicht namhaft machen.

Wichtiger scheint uns ein anderer byzantinischer Gegensatz. Hier wird der Palamismus verstanden als die siegreiche Reaktion gegen den alten byzantinischen Humanismus und sein gefährliches Erbe, das durch die Prozesse gegen Joannes Italos und seine Schüler nicht ausgerottet worden war, vielmehr gerade im 13. und 14. Jahrhundert zu neuer Aktivität auflebte. Grundcharakter dieses Humanismus sei es gewesen, teils in ungebührlicher Weise die Unterschiede zwischen profaner Erkenntnis und christlich-theologischer Erleuchtung zu verwischen, teils aber auch einen radikalen Trennungsstrich zwischen menschlicher Ratio und christlicher Wahrheit zu ziehen in einem Sinne, der die Ratio mit dem Anschein der Bescheidenheit aus der theologischen Debatte zieht, um sie sich völlig ungestört und ungehemmt auf eigenem Boden austummeln zu lassen. Das Verführerische dieses Humanismus seien die ästhetischen Werte der Antike gewesen; der Zauber der klassischen Sprache und Literatur, der platonischen Dialoge und Mythen, die verkappte Hybris des aristotelischen Syllogismus habe die Adepten derart in den Bann geschlagen, dass sie sich in diese durch das Christentum doch irreal gewordene Welt einspinnen liessen und der christlichen Verwirklichung gegenüber gleichgültig wurden, womit dann die echte Sehnsucht nach Gott und der mystisch-theologischen Gotterkenntnis in ihnen erstarb. Eben wiederum der Gegensatz zwischen „désir de Dieu" und „amour des lettres"! Das Verdienst des Palamismus sei es gewesen, erkannt zu haben, dass die kirchlichen Entscheidungen aus der Zeit des Italos „fermaient pratiquement toute possibilité de refaire une synthèse nouvelle entre l'hellénisme et le christianisme après celle qui fut effectuée par les Pères du IVe siècle".[35] Der Palamismus habe die gefährliche, zum Heidentum tendierende Entwicklung im byzantinischen Reiche zum stehen gebracht, so dass die Vertreter dieses Humanismus sich mehr und mehr

[35] Meyendorff, Un mauvais théologien ... S. 47.

Italien zuwandten (wo sie dann auch die leichte Beute des römischen Katholizismus wurden).

Als Exponent dieser gefährlichen Art von Humanismus wird Barlaam gezeichnet. „Barlaam fait preuve d'un manque absolu de confiance dans la raison humaine pour connaître Dieu".[36] Er repräsentiere einen „Agnostizismus" und „Nominalismus", der die menschlichen Geisteskräfte von der Erkenntnis Gottes abziehe und sie ihrem eigenen gefährlichen Spiel autonomer Selbstgenügsamkeit ausliefere. Er habe den Syllogismus in der Theologie nur dort gelten lassen, wo weder Schrift noch Vätertradition klare Aussagen erteilten, ihm aber auch auf diesem kleinen Gebiet jeden apodiktischen Charakter abgesprochen.

Nur am Rande sei hier darauf hingewiesen, wie sehr diese Schilderung des Gegensatzes — sie geht in den Hauptzügen auf Meyendorff zurück — doch dem entgegensteht, was landläufig von der palamitischen Theologie ausgesagt wird: die Syllogismenfeindlichkeit wird gewöhnlich gerade den Palamiten zugeschrieben und Barlaam als der Vertreter der scholastischen dialektischen Methode hingestellt, welche damals in Byzanz noch ziemlich wenig bekannt gewesen sei.[37] Ich möchte zunächst nur einmal den Finger auf diesen Widerspruch legen.

Jedenfalls hat Meyendorff mit der Aufstellung recht, dass es sich in der ersten Phase der Auseinandersetzung zwischen Barlaam und Palamas um den Gebrauch des Syllogismus in der Theologie handelte — Objekt des Streites mittelbar war die Lehre vom Ausgang des Heiligen Geistes. Doch will es mir nicht gelingen, in der Position des Barlaam irgend welchen verwerflichen Agnostizismus oder Nominalismus zu entdecken. Ich glaube der Schlüssel des Missverständnisses liegt darin, dass Meyendorff von einem Misstrauen Barlaams gegenüber der menschlichen Ratio „pour connaître Dieu" spricht. Denn ganz offensichtlich will Barlaam der menschlichen Ratio nicht das Vermögen absprechen, Gottes Dasein zu erkennen. Er schränkt nur die Bedeutung des syllogistischen Denkens im inneren Bereich der Offenbarungstheologie ein, weil nach seiner Meinung auf diesem Gebiet allein die Offenbarung und die die Offenbarung konservierende und authentisch erläuternde Paradosis entscheidende Aussagen machen können.[38] Er lehnt, um es konkret zu sagen, die Syllogismen, welche Pa-

[36] A. a. O. S. 53.

[37] Vgl. z. B. F. Dölger, Politische und geistliche Strömungen im sterbenden Byzanz, Jahrb. der Österreich. Byz. Ges. 3 (1954) 3—18, hier S. 14.

[38] Die Briefe des Barlaam, vor allem Brief I und III zeigen eindeutig, dass es sich jeweils um innergöttliche Vorgänge und Relationen handelt, von denen die Rede ist, und nicht von der Erkenntnis des Daseins Gottes. Dabei kommt es ihm in der Polemik gegen die Lateiner, die er bezeichnenderweise „ἀντιλογικώτατοι" nennt (Epistole 230, 32), vor allem darauf an, mit Prämissen zu operieren, welche von den Lateinern auch akzeptiert werden, weil eben sonst eine dialektische Auseinandersetzung mit ihnen gar keinen Wert haben kann. Was er den Syllogismen, welche Palamas anbietet, vorwirft, ist eben dies, dass er mit Prämissen arbeitet, welche die Lateiner nicht akzeptieren oder doch anders verstehen. Die Weigerung des Barlaam im innertheologischen Raum einen apodiktischen Syllogismus anzuerkennen, begründet er damit, dass es gegenüber der ἀρχή Gott kein πρότερον gebe, aus dem etwas geschlossen werden könne, da sonst Gott eben nicht mehr ἀρχή wäre, ferner damit, dass der Untersatz, der nach den Reggeln des apo-

lamas zur Verteidigung der griechischen Lehre vom Ausgang des Heiligen Geistes anbot, ab — wie es scheint, mit sehr guten Gründen. Und zu tiefst getroffen zeiht ihn Palamas einer grundsätzlichen Feindschaft gegen den Gebrauch der Ratio in der Theologie. Palamas vertritt hier eine seit jeher in Byzanz gebräuchliche Art, auf theologische Fragen die syllogistische Methode anzuwenden — eine Methode, welche nun einmal ihre eigenen Gesetze kennt, nach denen allein sie beurteilt werden kann. Und auf diesem Gebiet hat Aristoteles gesagt, was überhaupt bei der damaligen Lage der Logik zu sagen war. Barlaam wusste dies offensichtlich besser als Palamas, und hielt mit seinem Wissen nicht zurück. Seine methodische Position geriet dabei bis zu einem gewissen Grad skeptischer, als dies bei den westlichen Scholastikern der Fall war. Dass diese grössere Skepsis an sich keinen Agnostizismus oder Nominalismus implizierte, ergibt sich aus der amusanten Tatsache, dass Neilos Kabasilas, ein beherzter und unerschrockener Palamit und Antilateiner, dem die offizielle byzantinische Kirche dieselbe „αἰωνία ἡ μνήμη" widmet, wie ihren übrigen Protagonisten, — dass dieser Neilos genau dieselbe Vorstellung vom Gebrauch des Syllogismus in der Theologie vertritt, wie der von ihm bekämpfte „gottlose Barlaam", ja in diesem Punkt Barlaam einfach ausschreibt, freilich ohne ihn zu nennen.[39] Und wenn Barlaam in den Unionsverhandlungen der dogmatischen Frage nach dem filioque keine sonderliche Bedeutung mehr beimass, sondern in der Formel einen Sonderaspekt lateinischen Theologisierens sah — was impliziert, dass ihm die griechische Formel auch nur ein Sonderaspekt sein konnte, — so hat er damit eine Erkenntnis vorweggenommen, die zwar schon vor ihm bei Männern, die keines Agnostizismus verdächtig waren, auftaucht, aber erst seit dem Florentinum Gemeingut gesunder Theologie wurde. Mag sein, dass Barlaam kein Gespür für die Mystik hatte; ihn deshalb eines rationalisierenden Humanismus zu zeihen, geht entschieden zu weit. Dass Barlaam gewissen heidnischen Weisen eine Art göttlicher Inspiration zuschreibt, gehört zu jenen liebenswürdigen Zügen eines christlichen Humanismus, für dessen tieferen Kern Palamismus offenbar das Verständnis abging.[40]

Wie steht es überhaupt mit dem profanen, dem Heidentum zuneigenden Humanismus dieser Zeit und seiner Opposition gegen Palamas? Mustert man die Reihen der ersten Antipalamiten, so ist man überrascht, unter ihnen einen einzigen zu finden, dem man — sieht man von Barlaam

diktischen Syllogismus mit dem Obersatz univok prädiziert werden müsse, sich bei einem apodiktischen theologischen Syllogismus verbiete, weil eben Gott unter kein Genus falle. Mit anderen Worten: Die Ablehnung des apodiktischon Schlusses nimmt jene absolute Transzendenz des göttlichen Wesens vorweg, welche Palamas offenbar erst etwas später in ihrer Besonderheit erkannt hat.

[39] Darauf hat G. Schirò, Il paradosso di Nilo Cabasila (siehe Anm. 22) hingewiesen. Die Argumentationsreihe des Neilos ist analysiert in meinem Artikel „Der Kampf um den thomistischen Theologiebegriff in Byzanz, Divus Thomas 13 (1935) 1—22.

[40] Die Vorstellung ist uralt (Justinos) und von besten Eltern. Selbst Maximos Homologetes ist in dieser Ahnenreihe zu suchen. Vgl. H. Urs von Balthasar, Kosmische Liturgie, Freiburg 1941, S. 312. Barlaam verwahrt sich Palamas gegenüber: er lobe die alten Weisen und ihre „Inspiration" nur, insofern sie mit der Lehre der orthodoxen Väter konform gehen. Epistole S. 307 (Schirò).

ab — das Epithet „Humanist“ mit einiger Berechtigung zuteilen kann: Nikephoros Gregoras.[41] Dass er bester Humanistentradition entstammt, lässt sich nicht leugnen, ist er doch Schüler und Geisteserbe des repräsentativen Humanisten der Wende zum 14. Jahrhundert, Theodoros Metochites. Sicher ist es diesem letzteren nicht leicht geworden, mit manchen christlichen Lehren innerlich fertig zu werden, er war eine grüblerische, pessimistische, hypochondrische Natur. Aber es trennt ihn doch eine Welt von jener positiv heidnischen Einstellung, die sich später Plethon zueigen machen wird. Das christliche Dogma bleibt für Metochites die unverrückbare Richtschnur.[42] Bei Gregoras, glaube ich, ist diese grüblerische Seite gar nicht mehr vorhanden. Er ist ein Polyhistor mit der Freude an den „omnia et quaedam alia“ eines solchen. Das theologische Werk steht bei ihm nicht im Mittelpunkt, aber er hat, zwar zum Schaden der Architektonik seines Werkes, doch hier zu unserem Vorteil, in seine „Römische Geschichte“ lange Bücher über seine Dispute mit Palamas und den Palamiten eingefügt.[43] Mag sein, dass er den Ausgang der Dispute schön zu seinen Gunsten färbte; aber wohl oder übel müssen wir zugeben, dass hier zwei Parteien völlig mit denselben Waffen kämpfen. Von einer offenen oder auch nur latenten Opposition zwischen heidnisch gefärbtem Denken und christlicher Spiritualität keine Spur! Sicher: man findet bei Gregoras manch mythologischen Kringel und manch antikisierende Floskel,[44] aber solche Kringeln und Floskeln haben noch nie einen Humanisten gemacht. Im Grunde reden beide Parteien aneinander vorbei. Die eine sieht nur das Anliegen der Einheit Gottes, die andere nur jenes der Mitteilung an die Kreatur. Daher die Länge, die unhumanistische Länge beider Partner.

Die Palamiten haben Gregoras besiegt und in Haft gebracht; sie haben ihn gebrochen, wenn man so will. Haben sie den byzantinischen Humanismus gebrochen? Dazu ist wohl zunächst zu sagen, dass sich ausser Gregoras in der Frühzeit kein zweiter „Humanist“ in den Reihen der Antipalamiten findet. Von hier aus lässt sich kaum behaupten, der Palamismus habe den Humanismus gestoppt. Dass er in der zweiten Hälfte des 14. Jahrhunderts minder in Erscheinung tritt als in den Anfängen des Jahrhunderts, lässt sich sehr wohl mit der Tatsache erklären, dass der jammervolle Bürgerkrieg, der so viele Existenzen vernichtete, in vielen Fällen jenen Rest von materieller Sicherung beseitigt hat, ohne den der Humanismus nicht zur Blüte kommt. Aber er starb nicht aus. Es soll hier nicht die Rede sein von all den Namen, die sich immer noch nennen liessen. Ich möchte aber doch nicht versäumen, auf all die mahnenden Worte eines Mannes hinzuweisen, den die Anhänger des Palamismus zu den ihren zählen, nämlich Nikolaos Kabasilas. Er hat in einer eigenen Schrift gerade gegen jene Verachtung der „weltlichen Wissenschaften“ polemisiert, wie sie sich bei Palamas in der „Verteidigung der Hesychasten“ in einer fast ermüdenden Amplifikation ausgesprochen findet. Hingewiesen sei auch auf Gennadios Scholarios; auch er ein Palamit, ob nun „mitigé“ oder nicht. Es ist schlechterdings undenkbar, ihn vom humanistischen Bildungshintergrund loszulösen und auf die spirituelle Theologie des Palamas einzuengen.

Mit anderen Worten: Fast man die Tatsachen, so wie sie in den Quellen zu finden sind, ins Auge, dann ist der Streit zwischen Palamiten und Antipalamiten nicht aus dem Gegensatz zwischen paganisierendem oder neutralistischem Humanismus und Theologie entstanden, sondern zwischen zwei theologischen Richtungen, die sich beide auf die „παράδοσις“ berufen. Um wiederum auf Meyendorff einzugehen, so hätte sich die Partei der Antipalamiten zwar mit einem gewissen Recht auf eine Reihe versteifter Formeln byzantinischer Dogmatik berufen,[45] die echte, lebendige Tradition sei jedoch von den Palamiten wieder ans Tageslicht gehoben worden. Dazu einige Bemerkungen. Das Problem der „μέθεξις τοῦ θεοῦ“, der Teilnahme an Gott, und der „θείωσις“, also der Vergottung, ist ganz gewiss ein Grundanliegen der byzantinischen Spiritualität. Die vollsten Akkorde religiöser Inbrunst schlägt die Patristik dann an, wenn sie auf diese Themen zu sprechen kommt. Gerade weil dieses Grundanliegen sozusagen fraglos war, kommt es in den dogmatisierten Lehrsätzen der grossen Synoden nur indirekt zur Sprache, da diese Sätze meist Häresien gegenüber formuliert wurden. Freilich steht es hinter diesen Lehrsätzen, wenigstens mittelbar. Die Panoplien aber und die Verwalter der Hoplotheken, d. h. die Verfasser jener dogmatischen Arsenale, welcher die byzantinische Theologie gegen Monophysiten und Nestorianer, Lateiner und

[41] Akindynos ist sicherlich auszuschliessen. Dass er Schüler des Thomas Magistros war, reicht nicht hin, um ihn zum „humanistischen“ Antipoden des Palamas zu machen. Akindynos verteidigt durchaus die Mönchspartei, insofern sie hesychastisch ist. Was ihn von Palamas trennt, ist doch wohl nicht einfach seine „théologie assez terne“, sondern die Tatsache, dass er die bekannte palamitische Distinktion schliesslich nicht mitmachen zu können glaubte. Die Transfigurationstheologie braucht damit nicht jeglichen Glanz zu verlieren. Hier ist der Ort, um auf die inneren Auseinandersetzungen im Lager der Antipalamiten, etwa eines Dexios und Argyros hinzuweisen. Es geht ihnen sehr ernsthaft darum, den „Glanz“ der Verklärung in seiner Besonderheit und Einmaligkeit zu belassen, auch wenn sie in ihm nicht das „ungeschaffene Licht der Gottheit“ zu erblicken vermögen. Für Argyros ist dieses Licht die λαμπρότης, das ἀρχέτυπον κάλλος mit dem Gott den ersten Menschen im Paradies ausgestattet hat und das uns durch die Menschwerdung Christi proleptisch wieder geschenkt worden ist. Vgl. M. Candal, Orient. Christ. Period. 23 (1957) bes. S. 100 ff.

[42] Erst jüngst ist von kompetenter Seite eine Würdigung der byzantinischen Humanisten der Wende vom 13. zum 14. Jahrhundert unternommen worden. „In der Wissenschaft und Kunst der frühen Palaiologenzeit gehen Heidnisches und Chritliches eine bewusste Symbiose ein. Ich möchte dies als christlichen Humanismus griechischer Prägung bezeichen. Es handelt sich dabei bereits um eine geistige Auseinandersetzung mit der Antike, nicht mehr um eine blosse Rezeption des antiken Bildungsgutes, wie sie für das Mittelalter bis zum 12. Jahrhundert das Übliche darstellte ...“ H. Hunger, Von Wissenschaft und Kunst der frühen Palaiologenzeit, Jahrb. der Österreich. Byz. Gesellsch. 8 (1959) 123—155, bes. S. 136 ff.

[43] Bes. die Bücher XXIII—XXIV und XXX—XXXIV.

[44] Nikolaos Kabasilas, der seinen Onkel Neilos gegen Gregoras verteidigt, wirft Gregoras gerade seine Vorliebe für solche Kringel und Floskeln vor. Er sieht in ihm keinen gefährlichen Humanisten, sonedrn nimmt ihm ganz einfach nicht ernst! Vgl. A. Garzya, Un opuscule inédit de Nicolas Cabasilas, Byzantion 24 (1954) 521—532.

[45] „... conservatisme théologique formel qui n'admet aucun développement dogmatique après la fin de la période patristique ... tradition sclérosée en une série de formules ...“ J. Meyendorff, Un mauvais théologien ... S. 56.

Bogomilen, Manichäer und Paulikianer bedurfte, hielten sich an den Vordergrund der dogmatischen Definitionen, und man kann den Eindruck der Sterilität, den diese Sammlungen hinterlassen, wohl kaum von der Hand weisen. Eine Erweckungsbewegung mochte auf jeden Fall begrüssenswert erscheinen. Doch darf man darüber nicht übersehen, dass die „μέθεξις"-Theologie doch auch immer lebendig geblieben ist. Sie brauchte, um es ganz scharf zu formulieren, Palamas nicht zu ihrem Erwecker. In dieser „μέθεξις"-Theologie finden sich Formeln, welche ganz der Theologie des Palamas entsprechen, also zwischen Gottes Wesen und seiner Energien unterscheiden. Aber das was Palamas nicht sah, oder nicht mehr wahrhaben wollte, nachdem einmal die Kontroverse vergiftet war, ist ein Umstand, den meines Erachtens E. v. Ivánka besonders glücklich herausgearbeitet hat: Die Bezugnahme der Palamiten auf diese patristische Tradition ist nur bedingt richtig. Die Väter unterscheiden allerdings zwischen Gottes Wesen, das für menschliches Erkennen, oder besser gesagt: Begreifen, unerreichbar bleibt, und seinen Energien, seinen πρόοδοι usw. Aber sie vergessen nie, weder Basileios noch der Nyssener noch Maximos, diese Unterscheidung gleich wieder mit allem Nachdruck aufzuheben, eben weil es sich bei ihr um nichts anderes als eine Notwendigkeit unseres beschränkten Denkens, nicht aber um eine Realität handelt. Ihre Unterscheidung ist nie eine metaphysische Aussage. Gerade eine metaphysische Aussage aber ist es, welche Palamas daraus macht. Das ist die Schwäche seines Systems, welche die Gegner bald herausgefunden und seine Anhänger wohl auch gefühlt haben. So ist das palamitische Problem in ganz hervorragender Weise ein Problem der Väterinterpretation.[46] Man kann das Problem nicht in der Weise lösen, dass man es wegrückt von einer „essentialistischen" Metaphysik auf den Boden einer „personalistischen und existentiellen" Metaphysik, denn auch Palamas argumentiert von der Essenz her, und bei aller Lust und Liebe zur Realdistinktion in Gott hat er m. W. nie realiter zwischen Gottes Wesen und Existenz unterschieden.

So ist der palamitische Streit im Wesen eben doch ein innertheologischer Streit. Hat der Humanismus überhaupt nichts damit zu tun? Vielleicht doch! Die Gegner des Palamas, etwa Gregoras mögen tatsächlich für das mystische Anliegen des Palamas zu wenig Verständnis gehabt haben. Insofern kann vielleicht doch ein Gegensatz zwischen Humanismus und Palamismus obwalten, vor allem wenn man jetzt nachdrücklich zum theologischen Palamismus den dahinter stehenden Hesychasmus besonderer Prägung nimmt. Man kann mit einigem Recht die byzantinische Mystik schlechthin als Hesychasmus bezeichnen. Aber man darf die Spezifica nicht übersehen, die den Hesychasmus auszeichneten, den Palamas verteidigt. Man darf nicht vergessen, welch ungeheure Rolle die Vision des Taborlichts in der ganzen Frage spielt. Sie ist ja der reale Ausgangspunkt. Dass diese Hesychasten befremdliche Methoden befolgten, darüber mochte sich Barlaam lustig machen; was ihn zum Ruf „Haeresie" bewog, war die Behauptung dieser Mönche, mit leiblichen Augen das ungeschaffene Licht der

[46] Le fondement patristique de la doctrine palamite, Πεπραγμένα des IX. Intern. Byzant. - Kongresses II, Athen 1956, 127—132.

Gottheit zu sehen und diese Vision mit einem gewissen Training herbeiführen zu können. Hier begegnete eine Mystik, die sich schwer mit der „orthodoxen" Mystik, wie man sie seit Jahrhunderten kannte, vereinbaren liess. Und dass den „Humanisten" eine solche neue Mystik — die gar nicht so neu war! — zuwider sein musste, lässt sich begreifen. Dazu kommt der allgemeine Gegensatz zwischen dem bildungsfeindlichen Mönchtum, das nun mit einer solchen Mystik ans Rampenlicht der kirchlichen Politik trat, und den Humanisten. Sicher gab es auch im 14. Jahrhundert noch Klöster, die Heimstätten der geistigen Kultur, die sich an der Antike orientierte, waren, z. B. das Chorakloster in Konstantinopel, die Wirkungsstätte eines Planudes und die Retraite eines Metochites. Wahrscheinlich aber waren diese Klöster in der Minderzahl. Die Hochburgen des Hesychasmus dürften für Platon so wenig Sympathien besessen haben, wie seinerzeit die Klöster auf dem Olympos, als Psellos dort seine Wartezeit absass. Urteilt man nach dem ehemaligen Athoniten Palamas, so war man in diesen Klöstern gar nicht interessiert an einer „Synthese" oder an einer der Grundfragen eines verchristlichten Humanismus. Die Intensität des mystischen Raptus, die Methode, mit welcher er herbeigeführt wurde, die absolute Bildlosigkeit des nackten Geistes: das alles sind Umstände, welche sich mit einer Beschäftigung mit dem ästhetischen Reiz profaner Bildungsgüter, ja auch nur mit Fragen des geistigen Lebens im Sinne humaner Betätigung der Ratio schwer vereinbaren lassen. Die Humanisten mussten umso skeptischer werden, je absoluter sich diese Mystik selbst verstand, je exklusiver sie sich zum Christentum schlechthin proklamierte. Auch die Humanisten zollen dem Athos und seinem Mönchtum als einer Art sakrosankter nationaler Institution, aber auch als einem Hort einer exquisiten Sonderform christlicher Verwirklichung, ihre ehrfürchtige Verehrung. Aber sie waren, selbst wenn sie nichts von Parapsychologie wussten, offenbar nicht geneigt, den Einbruch des sichtbar Göttlichen, der sich dort sozusagen Tag für Tag ereignete, a priori zum Prinzip ihres geistigen Lebens zu machen. Ich möchte auch fast vermuten, dass diese Humanisten eben der Enthumanisierung der Mystik gewahr wurden, welche von den Hesychasten betrieben wurde. Denn man darf sich mit Fug die Frage stellen, ob die Hesychasten des ausgehenden 13. und des 14. Jahrhunderts — um nicht weiter zurückzugreifen — nicht eine Mystik pflegten, welche der klassischen Tradition nicht mehr entsprach. Ich berufe mich hier ausdrücklich auf eine Autorität, die meines Erachtens die Geschichte der byzantinischen Mystik besser kennt, als irgendwer, und die bisher nur mit unbeweisbaren Einwürfen, um nicht zu sagen Anwürfen, kontestiert wurde: Irénée Hausherr. Schon in seiner Einleitung zum βίος Symeons des Theologen und zum mystischen System des Niketas Stethatos hat er festgestellt, dass bei diesen Mystikern jene Stufe des Aufstiegs zu Gott fast verkümmert ist, die noch bei Maximos Homologetes so pfleglich behandelt wird, die „θεωρία φυσική".[47] Sie zu definieren, ist nicht einfach.[48] Aber es genügt wohl, sie aufzufassen als ein

[47] Vie de Syméon le Nouveau Théologien par Nicétas Stéthatos, Rom 1928, S. XXVIII.

[48] Ich verweise auf den grossen Artikel „Contemplation" im Dictionnaire de Spiritualité, wo J. Lemaitre auf Spalte 1806 bis 1827 über den Gegenstand gehandelt hat. Vgl. auch H. Urs von Balthasar, Kosmische Liturgie, Freiburg 1941, S. 307 ff.

mystiisch vertieftes Verständnis der Natur, der Geschichte und der Heilsgeschichte nach ihren inneren Gesetzen und Sinnlinien, die in grossem Bogen auf den Schöpfer hin konvergieren, d. h. in die „ϑεολογία" im engeren Sinne einmünden. Es handelt sich dabei nach den Klassikern der byzantinischen Mystik um eine durchaus gnadenhafte, aber doch nach und neben der nie endenden Vorstufe der Askese primär „menschliche" Stufe der Mystik, eine Stufe, welche z. B. die Mystik eines Heinrich Seuse so unvergleichlich auszeichnet. Es ist der genuine Raum eines spiritualisierten christlichen Humanismus, einer vergeistigten, ja mystischen Weltinnigkeit und Weltergreifung und —ergriffenheit. Diese Stufe ist nicht deswegen ein Fremdkörper in der Mystik, weil diese ausgezeichnet ist durch ein besonderes „ἐξαίφνης",[48a] d. h. die Möglichkeit, in einem unmittelbaren Raptus alle Zwischenstufen zu überfliegen. Denn gerade dieses Überfliegen ist nach den Klassikern seinem Wesen nach unbeabsichtigt und unter keinen Umständen erzwingbar. Wo dieses „Wunder" des Raptus nicht eintritt, ist die Stufe der „ϑεωρία φυσική" notwendig. Sie nicht mehr in ihrer ganzen Bedeutungsschwere zu begreifen, ist bereits ein Schritt weg vom Klassischen, und ein Schritt weg von den tiefsten Möglichkeiten christlicher Humanität. Hausherr war es auch, der hingewiesen hat auf eine Art methodischer Ungeduld im System der späteren Hesychasten, auf eine nicht ungefährliche Überbewertung einer im Grunde einwandfreien Technik.[49] Diese Mängel liegen genau auf derselben Linie, denn der Leidtragende ist immer die „ϑεωρία φυσική". Man könnte zu diesem „System der Ungeduld" gerade auch die Lichtvisionen zählen, denen gegenüber die mystischen Klassiker nicht nur der Byzantiner, sondern der ganzen mystischen Welt immer skeptisch waren und sind.[50] Man könnte des weiteren hinweisen auf die Indifferenz gegenüber dem liturgischen Leben, die ich zwar nicht verallgemeinern möchte, die aber doch deutlich zu sichten ist, und die dem Mystiker jene Bezirke versagt, in denen die abgerundete Harmonie des Geistigen mit dem Körperlichen, das Ideal jedes christlichen Humanismus, sakral in Erscheinung tritt.

Nimmt man diese Phänomene zusammen, so kann man meines Erachtens sehr wohl von einem Gegensatz zwischen dem Hesychasmus, bezw. dem ihn verteidigenden Palamismus, und dem byzantinisch-christlichen Humanismus sprechen. Die Frage bleibt, ob man in Byzanz selbst denn diesen Gegensatz realisiert hat. Vielleicht kann man mit Ja antworten, und vielleicht bedeutet dieses Ja den Namen Nikolaos Kabasilas. Es hat den Anschein, dass die Mystik des Kabasilas der gelungene Versuch ist, den enttäuschten Humanisten von Byzanz ein anderes mystisches Ideal, eines, das ihrer geistigen Struktur angemessen war, zu zeigen. Das Ziel der Mystik ist selbstverständlich auch bei Kabasilas die „μέϑεξις" und „ϑείωσις". Aber

---

[48a] Vgl. dazu H. Urs v. Balthasar, Die „Gnostischen Centurien" des Maximus Confesser, Freiburg 1941, S. 31/32 und 84.

[49] A propos de spiritualité hésychaste. Controverse sans contradicteur, Orient. Christ. Period. 3 (1937) 260—272.

[50] Noch Gregorios Sinaites lehnt sie im grossen und ganzen ab. Nur bei den ganz Vollkommenen mag so etwas wie eine leichte Lichtaura zum sichtbaren Sinnbild der Einwohnung des Geistes werden. Vgl. MPG 150, 1343.

der Weg zu dieser Teilhabe impliziert bei Kabasilas all dies, was bei den Hesychasten zu kurz kommt, die ϑεωρία φυσική sowohl, wie vor allem die Liturgie und damit nicht zuletzt eine lebendige Christusmystik. Was die ϑεωρία φυσική anlangt, so ist auf die Bedeutung der „μελέτη" bei Kabasilas zu verweisen. Sie spielt eine bedeutsame Rolle und nimmt einen breiten Raum ein. Wesentlich an ihr sind zwei Dinge, das Objekt und der imaginative Charakter. „Le maître byzantin recommande avec une force, une vivacité — rares, sinon exceptionelles dans l'orient chrétien — de recourir à l'imagination pour reconstituer et faire revivre sous les yeux les réalités vivantes et vivifiantes qu'incarne la personne du Sauveur. L'auteur ... exige, que l'on voie afin de sentir et d'assimiler par toutes les puissances en notre être l'attrait de l'unique Beauté". Myrrha Lot-Borodine, von der diese Sätze stammen,[51] ist gewiss ein unverdächtiger Zeuge. Sie hat, glaube ich, die Rolle der „μελέτη" bei Kabasilas exakt herausgearbeitet. Sie hat durch die Beschreibung dieser Rolle aber zugleich den eminent humanistischen Charakter dieser „Kontemplation" — oder „Meditation", wen man so will — herausgestellt, ein Charakter, der noch verstärkt wird durch das Objekt: „Le seigneur dans son enseignement et, bien davantage encore, dans l'exemplarisme de sa vie terrestre, vie, qui a pour centre l'économie caritative de notre salut". Es bedarf wohl keines Hinweises, dass es sich hier um eine Stufe der Mystik handelt, welche unmöglich identifiziert werden kann mit dem „νοῦς γυμνός", dem nackten Geist, oder mit dem Kampf gegen die λογισμοί, wie er in der hesychastischen Methode zum Mittelpunkt geworden ist, auch wenn die hesychastische Gebetsformel christologisch konzipiert ist. Denn sie hat als solche keine imaginative Funktion, sondern eher das Gegenteil. Nicht dass sich beide Methoden prinzipiell ausschlössen, aber wenn die eine, die „μελέτη", auch Vorstufe bleiben kann, so ist sie doch notwendige, und nur in seltenen Fällen, jedenfalls nicht auf Grund der Ungeduld des Adepten überspringbare Vorstufe — eine Vorstufe, von welcher bei den Hesychasten kaum noch die Rede ist. Dass dies Kabasilas erkannt hat, unterscheidet ihn meines Erachtens grundsätzlich von Palamas und seinen anderen Anhängern in der Frühzeit. Mit der Rettung der menschlichen Natur Christi in der „μελέτη" hat Kabasilas auch das Humanum in der Mystik gerettet gegenüber dem verzehrenden Impetus der Palamiten.[51a]

---

[51] Un maître de la spiritualité byzantine au XIVe siècle: Nicolas Cabasilas, Paris 1958, S. 130

[51a] Ich verweise zum besseren Verständnis dieser Aufstellung auf eine Bemerkung von W. v. d. Steinen zum Buch von J. Leclercq, L'amour des lettres et le désir de Dieu (Paris 1957) in der Zeitschrift f. deutsches Altertum und deutsche Literatur 89 (1959) S. 253 f.: „Von der leiblichen Gotteserscheinung (sc. dem inkarnierten Logos) strahlte nicht bloss jene Sehnsucht aus, über das gegenwärtige hinweg „mit Christus" zu sein ... sondern auch die engere Forderung geistiger Kultur ... Einem solchen Herrn treu nachfolgen, das hies alsso Vollkommenheit, Schönheit, Adel bejahen und dem Herrn entsprechend sich selber ausbilden ... So gab es den Formvituosen ohne göttlichen Gehalt — aber es gab auch den struppigen Virtuosen der Askese, der den höheren Maßstäben ebenfalls nicht genügte. Bermhard von Clairvaux, der doch bestimmt eher zur asketischen Seite neigte, hat das mit seiner geklärten Bildersprache in einem nicht unberühmten Satz ausgedrückt: Bloss leuchten ist eitel, bloss brennen zu wenig, brennen und leuchten vollkommen". Das wird man kaum als blosse Koordination verstehen. Diesen

Ich glaube, ein vertieftes Studium der byzantinischen Theologie der zweiten Hälfte des 14. und des beginnenden 15. Jahrhunderts könnte erweisen, dass Nikolaos Kabasilas nicht ohne Echo blieb. Es scheint mir, man könne es vernehmen bei Kaiser Manuel II. Palaiologos, bei Makarios Makres, bei Symeon von Thessalonike und anderen, bei Männern also, die zwar dem kanonisierten Palamismus ihre Reverenz erwiesen, aber auch nicht mehr. Denn ich bin überzeugt, dass auch Nikolaos Kabasilas mit seiner Schrift gegen Gregoras viel mehr eine Ehrenrettung seines Onkels als der palamitischen Lehre beabsichtigte, und zwar auf dem gewohnten Weg der byzantinischen Polemik, d. h. dadurch, dass er Gregoras lächerlich machte, wozu dieser, scheint es, auch die nötigen Angriffsflächen bot.[52] Der Versuch, die inneren Beziehungen zwischen der Mystik des Kabasilas und der des Palamas herzustellen, den M. Lot Borodin unternommen hat, scheint mir auf der ganzen Linie verfehlt.[53]

Wie immer man nun im einzelnen nach dem Gesagten über das Verhältnis zwischen Humanismus und Palamismus denken mag, Palamas jedenfalls — und das ist unbezweifelbar — hat den Kampf aufgenommen als Kampf gegen den Humanismus, wie er ihn verstand, d. h. gegen die ἔξω, καθ' Ἕλληνας σοφία, die παιδεία und φιλοσοφία schlechthin, von der es im Grunde nur Schlechtes zu vermelden gibt.[54] Das äusserste an Konzession besteht darin, dass man sich mit ihr in den Jugendjahren befasst, um sie dann gegen die θεογνωσία einzutauschen, — ein für allemal.[55] In keinem Teil seiner Schriften ist Palamas so ärmlich, wie in dieser Polemik gegen die „Philosophie". Nach der philosophischen Lektion über Syllogismen, die ihm Barlaam erteilt hat, ist in dieser Schrift auch nicht mehr von ihrem Gebrauch die Rede. Dies mag angehen. Aber die völlige Missachtung der grossen und bedeutsamen Versuche zu einer Synthese zwischen weltlich-antiker Bildung und christlichem Denken, die doch immerhin auch auf byzantinischem Boden gemacht worden sind, von den kappadokischen Vätern über Maximos Homologetes, ja wohl auch Psellos, über Mauropus und Eustathios von Thessalonike, über Nikephoros Blemmydes und Theodoros

Sachverhalt hier anzuführen, ist nicht inopportum, denn es besteht eben ein hoher Grandunterschied in der Lebendigkeit des Christusvorbildes bei Palamas und bei Kabasilas, undvor allem bei den hesychastischen Gebetsanweisungen und Kabasilas.

[52] Das Werk ist ediert von Garzya; vgl. oben Anm. 44. Garzya bemerkt: „L'intérêt du texte est uniquement documentaire". Schon früher hatte S. Salaville etwa dieselbe Beobachtung gemacht: „C'est un factum politique de circonstance sans grande portée doctrinale. ... sans qu'il soit possible d'en conclure des convictions bien arrêtées sur l'ensemble doctrinal du palamisme" (Salaville, N. Cabasilas, Explication de la divine liturgie, Paris—Lyon 1943, S. 18.

[53] Un maitre... (siehe oben Anm. 19) S. 178 ff.

[54] Défense des saints hésychastes, insbes. Trias I, 1, S. 4—69 (Meyendorff).

[55] A. a. O. S. 37 Palamas versucht kaum noch, seinen Syllogismen als solchen jene Rolle zuzuschreiben, welche er ihnen im Streit um das Filioque beimass. Gelegentlich fallen einige verbindliche Werte über den rechten Gebrauch der weltlichen Weisheit. Aber auch so könne man sie nicht Gottes Geschenk nennen, da sie nur natürlich sei (ἀλλὰ οὐδ' οὕτως ἂν κληθείη θεοῦ κυρίως δῶρον καὶ πνευματικόν, ἅτε φυσικόν ..., Défense 61, 4 ff.) Damit aber enthüllt Palamas die ganze Schwäche seiner Gnadenlehre und seines Natur—Begriffes, und die echte Wurzel seines Antihumanismus.

Dukas Laskaris bis Maximos Planudes, Thomas Magistros, um Metochites gar nicht ins Treffen zu führen: all dies ist spurlos vorübergegangen. Das Problem wird mit einer seltsamen Primitivität behandelt und verrät eine derartige verletzende Voreingenommenheit, dass man es Barlaam nicht gerade verdenken kann, wenn er Palamas einmal zuruft: „Οἱ γὰρ σοὶ λόγοι ὕβριν τοσαύτην πνέοντες καὶ τύφον, δηλοί εἰσιν γεννήματα ὄντες ψυχῆς ἥκιστ' ἀγαπώσης τὸν πρὸς ὃν λέγονται.[56]

Wenn dieses Wort des Kalabresen hier zitiert wird, so bedeutet dies freilich nicht, dass nicht auch er gelegentlich einen solchen Zuruf nötig gehabt hätte. Es scheint, dass J. Gouillard recht hat mit der Bemerkung: „Les deux hommes étaient aussi peu faits que possible pour se comprendre mutuellement".[57]

Wenn es ein heuristisches Prinzip ist — und ich glaube, dass es kein verächtliches ist, auch wenn es in den Lehrbüchern der historischen Methode nicht verzeichnet wird — eine vergiftete und nicht enden wollende historische Polemik auf verletzte menschliche Eitelkeit zurückzuführen, dann ist der palamitische Streit entstanden, weil die Eitelkeit des Barlaam verletzt wurde durch die Angriffe des Palamas auf seine wissenschaftliche Methode in der Behandlung der Frage nach dem Ausgang des Heiligen Geistes, und weil die Eitelkeit des Palamas verletzt wurde, indem ihm Barlaam seine schlechten Syllogismen ankreidete. Erst jetzt suchte Barlaam den „Hintergrund" des Palamas, d. h. das hesychastische Mönchtum ab; und erst jetzt liess Palamas die aristotelische Logik fallen, um in die „Antinomien" zu flüchten. Wem diese Art von Kausalität zu dünn erscheint, der hat, glaube ich, unzureichende Vorstellungen von den Peripetien des wissenschaftlichen und pseudowissenschaftlichen Lebens. Natürlich wäre es absurd, diesen Kausalnexus zu isolieren. In dem Augenblick, in dem die zwei Kämpfer gegeneinander antreten, treten auch die Vorstellungen an, welche durch sie vertreten werden. Und dann ist die Frage nach dem Verhältnis zwischen Humanismus und Palamismus legitim. Wie schwierig es ist, den Part Humanismus dabei zu präzisieren, konnten die vorstehenden Ausführungen wohl nur andeuten. Im Grunde waren ja schliesslich beide Parteien antihumanistisch, wenn man es so ausdrücken will, weil der Kampf sie blind machte für das echt humanistische Sowohl — Als auch, das neben jedem Entweder-Oder sein gutes Recht behält. Wenn Barlaam und seine Anhänger kein Organ für Mystik hatten, so hatte Palamas keines für die Eigenständigkeit wissenschaftlicher Theologie neben der mystischen Erkenntnis. Wenn Barlaam den psychischen Grenzfall der Lichtvisionen der Hesychasten nicht zu beurteilen vermochte, so wurde Palamas demselben Grenzfall ebenso wenig gerecht. Wenn die antipalamitische Theologie „assez terne" ist, dann ist es der Antihumanismus der Palamiten ebenso. Die byzantinische Kirche hat Palamas zum Heiligen erklärt und Barlaam zum Häretiker. Daraus den Schluss zu ziehen, nur Palamas, nicht Barlaam hätte ein religiöses Anliegen, und zwar ehrlich, vertreten, hat der Historiker kein Recht. Palamas macht sich über ein Gebet des Barlaam lustig, das er einer seiner Abhandlungen

[56] Epistole S. 314 (Schirò).
[57] Échos d'Or. 37 (1938) S. 452.

gegen das „Filioque“ anhängte: „Παράδος ἀφανισμῷ παντελεῖ τοὺς τοιούτους λόγους, Λόγε προάναρχε, εἴπερ καὶ ἐκ σοῦ ἐστι τὸ σὸν Πνεῦμα... ὅπως μηδενὶ δι᾽ αὐτῶν τηλικούτου κακοῦ αἴτιος γένωμαι, κἀμὲ τῆς τοιαύτης κακοδοξίας πρὸ τοῦ τέλους ἀπάλλαξον.“[58] Wie immer man dieses Gebet beurteilen will, es spricht eine deutliche Sprache in einer Hinsicht: es ist unvereinbar mit dem Vorwurf religiös-theologischer Indifferenz. Genau so verkehrt wäre es freilich, in Palamas nur den furiosen Dogmatiker seines Systems zu sehen. Der Historiker hat die Pflicht, beiden gerecht zu werden. Und dieses Gerechtwerden führt meist zur Erkenntnis, dass beide bis zu einem gewissen Grad im „Recht“ sind.

[58] Défense des saints hésychastes S. 565.

FRANZ DÖLGER, München

DIE BYZANTINISCHE UND DIE MITTELALTERLICHE SERBISCHE HERRSCHERKANZLEI

Wenn wir von einer Kaiserkanzlei im byzantinischen Reich sprechen, so wäre es unrichtig sich darunter eine feste und einheitliche Institution vorzustellen, welche etwa, gewissermassen als Gehirn dieses gewaltigen Verwaltungskomplexes, unter einheitlicher Leitung und nach festliegenden Grundsätzen die nötige Auslandskorrespondenz, die Gesetze und Verfügungen für den inneren Geschäftsgang, die Ernennungen und Privilegien von einem zentralen Punkte aus besorgt hätte. Aus den verschiedenen scrinia der spätrömischen Verwaltung mit ihren magistri, insbesondere ihrem magister officiorum und den ihm untergeordneten magistri epistularum, libellorum und memoriae[1] hat sich vielmehr in der Zeit zwischen Konstantin d. Gr. und Leon VI. (um 900) ein System von 11 Sekreta herausgebildet, denen die sachliche Beurteilung der zahlreichen Regierungs- und Verwaltungsgebiete obliegt. Die damit verbundene Schreibarbeit besorgen die ἀσηκρῆται, welche sich aus den alten νοτάριοι entwickelt haben; ihr Chef ist der πρωτασηκρήτης, der die Schreibarbeit der ὑπογραφεῖς (oder ὑπογραμματεύοντες) beaufsichtigt,[2] gelegentlich Zusätze bzw. Streichungen mit roter Tinte im Texte der Urkunde vornimmt[3] und neben

[1] A. E. R. Boak, The Master of Offices in the Later Roman and Byzantine Empires, New York 1919, S. 82 ff.; P. Classen, Kaiserreskript und Königsurkunde, Archiv f. Diplomatik 1 (1955) 1—87; 2 (1956) 1—115 (im folg.: *Classen*, I und II; hier I, S. 70 ff.); L. Bréhier, Le monde byzantin. Les institutions de l'Empire Byzantin, Paris 1949 (im folg.: *Bréhier Instit.*) 64 f.; 101; 126 f.; 167—171.

[2] J. B. Bury, The Imperial Administrative System of the Byzantine Empire, London 1911, S. 36; F. Dölger, Der Kodikellos des Christodulos von Palermo, Archiv f. Urkundenf. 11 (1929) 1—65 (im folg.: *Christ.*) (= F. Dölger, Byzantinische Diplomatik, Ettal 1956 (mit Ergänzungen und Verbesserungen) (im folgenden = *Dipl.*) 55 (*Dipl.* 65), dazu *Dipl.* S. 63 u. Anm. 293—294 (lies Lamperdopulos statt Sampadopulos; vgl. T. A. Gritsopulos, Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν (im folgenden: Ἐπετ. Ἑτ. Β. Σπ.] 26 (1956) 209).

[3] *Christ.* 55 (63) Anm. 294; F. Dölger, Fascimiles byzantinischer Kaiserurkunden, München 1931 (im folg.: *Facs.*) n. 37; n. 74 und F. Dölger, Die Kaiserurkunden des Johannes-Theologos-Klosters auf Patmos, Byz. Zeitschrift 28 (1928) (im folg.; *Patm.*) 332—371, hier 351 Anm. 2; auch F. Dölger, Empfängerausstellung in der byzantinischen Kaiserkanzlei: Archiv f. Urkundenforschung (= F. Dölger, Byz. Diplomatik, Ettal 1956 mit Erg. und Verbess.) (im folg.: *Empfängerausstellung*) 15 (1938) 393—414, 409 (169) Anm. 46.

welchem gelegentlich der κουαίστωρ als Diktatgeber juristischer Novellen oder gerichtlicher Entscheidungen begegnet[4]; zu seinen engeren Amtsgenossen in der Kanzlei zählen der ἐπὶ τῶν δεήσεων, der die Bittschriften (ἀναφοραί, δεήσεις) zu bearbeiten hatte[5], der λιβελλήσιος, dessen Obsorge jene kaiserlichen Rechtsbescheide anvertraut waren, welche vom Kaiser mündlich gegeben wurden und vom λιβελλήσιος in Form gebracht werden mussten. Die bedeutendsten Aufgaben unter ihnen hatte der κουαίστωρ, der nicht nur als Jurist die ausgehenden Gesetze und Verordnungen zu formulieren, sondern vor allem auch für die Auslandsbriefe und Auslandsverträge einzustehen hatte.

Zum höheren Personal der Kaiserkanzlei zählte vor allem auch noch der μυστικός. Sein Amt ist nicht selten mit demjenigen des ἐπὶ τοῦ κανικλείου oder des πρωτασηκρήτης kumuliert, sodass man ihn mit Sicherheit für den kaiserlichen Geheimsekretär halten darf, der geheime und private Korrespondenzen des Kaisers zu führen hatte.[8]

Der weitaus wichtigste Mann im gesamten höheren Kanzleipersonal war freilich der ἐπὶ τοῦ κανικλείου. Er überragte an Bedeutung bei weitem alle übrigen Beamten der Kaiserkanzlei. Sein Amt hat den Namen von dem Fässchen mit roter Tinte (κανίκλειον), mit welcher der Kaiser jegliche Bestätigung auszufertigen hatte; der ἐπὶ τοῦ κανικλείου trug es um den Hals und war infolgedessen bei jeder derartigen Hoheitshandlung des Kaisers zugegen; er versah jedes Dokument mit dem von ihm mit dieser roten Tinte einzutragenden Rotschrift (κανίκλωμα),[9] reichte dem Kaiser Stück für Stück der ausgehenden Urkunden zur Unterschrift und sorgte für die Aushändigung an den btr. Destinatär. Weit wichtiger aber war das Diktat, welches der ἐ. τ. καν. zu allen bedeutenden Urkunden des inneren Dien-

[4] Classen II, 72; *Christ.* 54 (61). Protasekretes sowohl wie Quaestor, welch letzterer bis in die späteste byzantinische Zeit als hoher Richter im Hauptamte bekannt ist, waren stets hochgebildete Personen, von denen hier nur einige wenige genannt werden können: Michael Psellos (*Christ.* 62, Anm. 292); Aristenos (Pselli epist. n. 111 u. n. 148 ed. F. Drexl [1941]); Demetrios Drimys (Michael Choniates [Akom]., Τὰ σωζόμενα, ed. Sp. Lampros II [1888], ep. 40, 16; 53); Leon Choirosphaktes (Attaleiates 167, 12 Bonn.); Johannes πρωτοσπαθάριος καὶ κριτὴς τοῦ ἱπποδρόμου: V. Laurent, Les bulles métriques (Athen 1932) n. 192; der μάγιστρος und πρωτασηκρήτης Eustathios (Skyl. 701, 13); der πρωτασηκρήτης Zelik (Theoph. Contin. Mich. III., c. 12: 161 20). Vgl. *Christ.* 55 (63) Anm. 294.

[5] *Christ.* 56 (63) u. Anm. 294; J. B. Bury, Imperial System ... 77 f.

[6] Πρωτασηκρήτης, ἐπὶ τῶν δεήσεων und λιβελλήσιος sind, vereinigt, in einem Briefe des Michael Psellos als ἀδελφοί angesprochen (*Christ.* 56 f. (63 f.). Während der λιβελλήσιος im Laufe der Jahrhunderte aus den Listen der Beamten verschwindet, treffen wir den πρωτασηκρήτης an 28., den ἐπὶ τῶν δεήσεων an 44. und den κουαίστωρ noch an 45. Stelle, den μυστικός sogar noch an 30. Stelle unter den in De officiis aulae byz. des 14. Jh. verzeichneten insgesamt 78 Würden: Ps.-Cod. De off. 2: 10/11.

[7] *Christ.* 54 (61); Bury, Imperial Admin. System 73 ff.

[8] *Christ.* 56 (67) u. Anm. 299.

[9] Das Kaniklom (τὸ σύνηθες κανίκλωμα): Urkundentext bei G. Smyrnakes. Τὸ Ἅγιον Ὄρος, Athen 1903, Typikon des H. Berges v. J. 1046: S. 308 (Nachschrift des Kaisers Konstantin IX.); Registriervermerk zur Novelle d. J. 1159 des K. Manuel I.: Jus Graeco-Romanum, ed. C. E. Zachariae von Lingenthal, Bd. III, Lipsiae 1857, N. IV, 63 (hier und im folg. zitiert nach dem Nachdruck von I. Zepos und, P. Zepos als: *Jus Gr.-R. I. Zepi*): I, S. 387, 4: vgl. auch *Christ.* 51 f. (58 f.)

stes zu liefern hatte, wozu vor allem das kunstvolle, rhetorisch vollendete Prooimion gehörte. Dies war auch der Grund, weshalb wir beobachten, dass die ἐ. κ. καν. durchweg im Reiche hochgebildete und wegen ihrer hohen rhetorischen Kunst auch im politischen Leben höchst einflussreiche, zumeist sogar die einflussreichsten, Personen waren; so sehen wir die Funktion vielfach dem μεσάζων, dem praktisch höchsten Reichsbeamten, dem Berater des Kaisers, anvertraut, wie er uns jüngst als der Beamte verschiedener Würdenstufe in der Vertrauens-Funktion des μεσιτεύων bekanntgemacht worden ist.[10] So nimmt es uns auch nicht wunder, wenn wir als eine der verantwortungsvollsten Pflichten des μεσάζων (μεσιτεύων) die Rekognition der ausgehenden Urkunden erkennen. Er prüft die Texte auf ihre Übereinstimmung mit dem Willen des Kaisers und bestätigt seine Arbeit durch ein an den Schluss des Textes gesetztes lateinisches *Legimus*, das nicht nur die Altehrwürdigkeit der Rekognition durch den Kanzler, sondern auch die Erhabenheit seiner Stellung bekundet, indem er berechtigt ist für diesen Vermerk die sonst dem Kaiser vorbehaltene rote Tinte zu gebrauchen; er muss auch zum Zwecke der Rekognition das Wort λόγος (-ον) mit roter Tinte in die dafür im Texte freigelassenen (gewöhnlich 3) Stellen eintragen, nicht selten auch andere absichtlich oder unabsichtlich ausgelassene Textworte. Seine Machtstellung wird wiederholt auf das höchste gerühmt.[11]

Dieses Legimus des ἐπὶ τοῦ κανικλείου beglaubigte auch die sog. Kanzleikopien des Kaisers, d. h. Abschriften von Verleihungen, welche in

[10] H.-G. Beck, Der byzantinische „Ministerpräsident", Byz. Zeitschr. 48 (1955) 309—339. Vgl. *Christ.* 44 f. (50 ff.). Über die μεσάζοντες besonders des XIV. Jahrhunderts neuerdings *R.-J. Loenertz*, Le chancellier impérial à Byzance au XIV[e] et au XIII[e] siècle, Orientalia Christ. Period. 26 (1960) 277-300. — Die Anfänge des Amtes liegen im Dunkel. Das anfangs bedeutungslose und untergeordnete Amt der Agenden eines Wächters der roten Reservattinte des Kaisers scheint mit der wachsenden Häufigkeit der Privilegausstellung zu Bedeutung gekommen zu sein. Der χαρτουλάριος ἐπὶ τοῦ κανικλείου erscheint in der Tat zuerst um 820/9 als Titel des allmächtigen Ministers Theoktistos (820—829) und im Kletorologion des Philotheos 845/899 (Taktikon Uspenskij) als εἰδικὴ ἀξία von hohem Ansehen (*Christ.* 46 f. [52 f.]). In der Tat begegnen uns von der Mitte des 9. Jahrhunderts an laufend bedeutende Männer der byzantinischen Geschichte in den Quellen als ἐπὶ τ. κ. *Christ.* 53—57 (50 ff.) sind eine grosse Anzahl solcher in der byzantinischen Geschichte bekannter Namen aufgezählt; hier sei nur an die Namen Theoktistos, Bardas, Christophoros, Basileios, Symeon, Hagiotheodorites, Theodoros Styppeiotes, Demetrios Tornikes, Theodoros Eirenikos, Nikephoros Chumnos, Johannes Kamateros, Theodoros Hyrtakenos, Nikephoros Gregoras, Alexios Tzamplakon u. a. erinnert, welche ausnahmslos als ἐπὶ τοῦ κανικλείου belegt sind (H.-G. Beck a. a. O. 312—332 macht auf diesen speziellen Zusammenhang nicht aufmerksam).

[11] Michael Choniates charakterisiert den ἐπὶ τοῦ κανικλείου Demetrios Tornikes, λογοθέτης τοῦ δρόμου, αὐτάδελφος (hier offenbar = „Bruder" in künstlicher Verwandschaft des Kaisers) und ἐπὶ τ. κ. des Johannes Vatatzes (vgl. Byz. Zeitschr. 27 [1927] 303, Anm. 1 u. ö.), wie folgt: ... πέρυσιν ὡς κανικλείου, ὡς σεβαστόν, ὡς παρὰ τῷ βασιλεῖ μέγαν καὶ τὴν τῶν Ῥωμαίων πραγμάτων ἀνεζωσμένον διοίκησιν; vgl. auch Brief n. 49; n. 51; n. 84 (ed. Lampros). Von Theodoros Eirenikos (s. o.) sagt der gleiche Schriftsteller (II, 121, 23): ὁ πάνσεπτος ἐπὶ τοῦ κανικλείου, πάντ' ἐφορῶν καὶ πάντ' ἐπακούων ὑπὲρ τοὺς καλουμένους πάλαι βασιλέων ἀκοὰς καὶ ὀφθαλμούς ... Nach dem Tode des Demetrios Tornikes, des οἰκονόμος τῶν κοινῶν, liess Kaiser Johannes III. Dukas (1252) das Amt unbesetzt und bediente sich „anonymer Schreiber": G. Akrop. 49: 90, 24 Heis.

der Kaiserkanzlei angefertigt und, weil der Kaiser selbst stets nur e i n e Urkunde (das Original) seiner Unterschrift würdigte, allein durch das Kaniklom des ἐπὶ τοῦ κανικλείου (*Legimus* und Rotworte in roter Tinte) Gültigkeit erhielten.[12]

Zu dieser Zeit (Mitte 9. Jahrhunderts) hatte anscheinend der ἐπὶ τοῦ κανικλείου dem κουαίστωρ, dem die Rekognition nach Justinians Novelle 114 oblag, dieses Geschäft schon aus der Hand genommen,[13] sodass das berühmte *Legimus* des Pariser Papyrus vom Jahre 839 (841/843?)[14] schon von Theoktistos stammen dürfte.[15]. Vom 11. Jahrhundert an haben wir dann zahlreiche *Legimus* als Rekognitionsvermerke auf Chrysobulloi Logoi, Chrysobulla Sigillia und auf Auslandsbriefen, mindestens bis zum Jahre 1202. Nach diesem Jahre sind uns keine Originalurkunden erhalten, bei welchen wir das *Legimus* vermuten müssten; in den ersten Chrysobulloi Logoi und Chrysobulla Sigillia, welche wir von 1259 an wieder haben[16], ist dieses Rekognitionszeichen verschwunden.

Die wichtigste Person, welche bei der Ausstellung einer Urkunde der Kaiserkanzlei mitwirkt, ist natürlich der K a i s e r. Er unterzeichnet mit der durch das Gesetz vom Jahre 470 von Kaiser Leon I. für den Kaiser reservierten roten Tinte[17] die Staatsurkunden des Reiches; dies geschah anfänglich durch die eigenhändige Hinzufügung eines Grusses (*bene valete*; *bene valere te cupimus* u. ä.) in den Reskripten;[18] spätestens ab 971/2 trägt sodann die Kaiserurkunde die kaiserliche rote N a m e n s unter-

[12] F. D ö l g e r, Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges. 115 Urkunden und 50 Urkundensiegel, München (1949) (mit Facsimiles) (im folg.: *Schatzk.*), hier n. 35 v. J. 1079 u. u. S. 17; *Facs.* n. 40 u. 41.

[13] *Christ.* 54 (62).

[14] Vgl. W. Ohnsorge, Legimus, in Festschrift E. Stengel (1952) 30 = W. Ohnsorge, Abendland u. Byzanz (1958) 30 (63); F. D ö l g e r, Byzanz und die europäische Staatenwelt (im folg.: *Bue Stw.* (1953) 32, Anm. 89).

[15] Zu dieser Zeit ist in jedem Fall schon Theoktistos Kanzleichef (vgl. O h n s o r g e a. a. O. 30 (62). Als letzte Belege für die Rekognitionstätigkeit des Quaestors haben wir eine Novelle des Kaisers Tiberios v. Aug. 582 (*Jus Gr.-R. Zepi* I, 24, 31) und des Kaisers Justinos II. v. März 570 (ebda. S. 11, 10), beide Legimus mit Zufügung des Kopisten: *Quaestor*. Zur Bedeutung des Vermerks ἀνέγνων bzw. *Legi* vgl. K. B r a n d i, Der Kaiserbrief aus St. Denis, Archiv f. Urkundenf. 1 (1908) 39 ff. und *Christ.* 15—23 (15—23) mit Taf. A—D. Der Übergang der Rekognition an den ἐπὶ τοῦ κανικλείου dürfte spätestens 870 vollzogen gewesen sein, als Kaiser Basileios die Akten des Konzils mit Kreuzen unterzeichnete und der Protasekretis und ἐπὶ τοῦ κανικλείου Christophoros die übrigen Formeln hinzufügte (vgl. L. W e n g e r, Die Quellen d. röm. Rechts [1935] 656), also ausser der griechischen Namensunterschrift der Kaiser auch *Legimus et consensimus*. W. O h n s o r g e, Legimus: Abendland und Byzanz (1958) 30 (63) ist nach sehr sorgsamen Erwägungen zu dem Schlusse gekommen, dass das *Legimus* des Pariser Papyrus doch wohl vom ἐπὶ τοῦ κανικλείου geschrieben sein müsste, womit wir dann einen früheren Terminus für den Übergang der Rekognition der Auslandsbriefe durch den ἐπὶ τοῦ κανικλείου bekämen (839 bzw. 841/3). Dazwischen liegt die Verballhornung des Rekognitionswortes *recognovimus* in ῥέκινον, von der uns Johannes Lydos, De mag. III. 2 : 97/8 W ü n s c h berichtet. Vgl. *Christ.* 21 (23) Anm. 87.

[16] Chrysobull Michaels VIII. für Lavra v. Jan. 1259=F. D ö l g e r, Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches 565—1453 (im folg. „*Kr*") III (1931) n. 1866.

[17] Vgl. F. D ö l g e r, *Facs.* n. 4/5.

[18] B r a n d i a. a. O. 388; *Facs.* n. 1.

schrift[19] in der Form: X. ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεύς (καί: seit 1074/9 bis 1453) (αὐτοκράτωρ 1052/74/79—1453) Ῥωμαίων ὁ (ein oder mehrere Familiennamen, z. B. Δούκας Ἄγγελος Κομνηνὸς ὁ Παλαιολόγος für Andronikos II.: nach II. 1314 und vor I. 1316, und die späteren Palaiologen nur mehr: ὁ Παλαιολόγος; vgl. F. D ö l g e r, Byz. Zeitschr. 34 (1934) 126, Anm. 1) in roten Buchstaben unmittelbar unter der Datierung. Auch der M i t k a i s e r (die Mitkaiser) hatten das Recht entweder die Urkunde zusammen mit dem Hauptkaiser (aber nur als βασιλεύς, nicht als αὐτοκράτωρ, und nur bestätigend) in roter Tinte zusammen oder getrennt zu unterzeichnen; erst seit 1272[20] darf der älteste Mitkaiser nach seiner Krönung den Titel αὐτοκράτωρ beifügen. Ob die beiden Mitkaiser die gleiche Kanzlei benutzten wie der Hauptkaiser oder doch die beiden Mitkaiser die gleiche, lässt sich nicht sicher entscheiden.

Es gibt nur zwei Arten, mit welchen der Kaiser die verschiedenartigen ihm vorgelegten Urkunden unterzeichnet: 1) die N a m e n s u n t e r s c h r i f t in der oben angegebenen Form, 2) das M e n o l o g e m, d. h. die eigenhändige Unterzeichnung mittels Angabe des Monats und der Indiktion in roter Tinte. Nach der ersten Art werden vom Kaiser unterzeichnet: I. Die grosse Masse der im Inlandverkehr erlassenen P r i v i l e g i e n u r k u n d e n (Grossprivileg, Stiftung, Schenkung, Steuernachlass u. ä.): χρυσόβουλλος λόγος, auch χρυσόβουλλον: Urkunde mit Protokollzeile, Pertinenzzeile, Logosworten, Legimus, Rotdatierung und Namenunterschrift in der Zeit vor 1259 (1204?)[20a]. II. Die A u s l a n d s v e r -

[19] B r a n d i a. a. O. 42 sagt, dass die Kaiser „seit dem 10. Jahrhundert durch ihre Namensunterschrift in griechischer Sprache unterfertigten". Diese Feststellung bedarf der Einschränkung; denn wir wissen nicht, wie die Kaiser nach dem Jahre 883 unterzeichneten; die Schlussformel des Privilegs für den Athos von diesem Jahre (F. D ö l g e r, Archivarbeit auf dem Athos, Archival. Zeitschr. 50/1 (1955) [im folg.: „*Archivarbeit*"] 293, 12 lautet noch: ... ὑπεσημήνατο κράτος. ἀναγνόντες οἰκείᾳ χειρὶ ὑπεσημήναμεν (Schluss). Zwischen dieser Form und der Unterschrift der Urkunde v. J. 971/2 für den Athos: Ἰωάννης ἐν Χριστῷ τῷ θεῷ πιστὸς βασιλεὺς Ῥωμαίων (*Facs.* n. 16) haben wir keinen sicheren Zeugen. Zum Ganzen: F. D ö l g e r, Byz. Zeitschr. 36 (1936) 136 Anm. 2 und F. D ö l g e r, Die Entwicklung der byzantinischen Kaisertitulatur, Studies presented to D. M. Robinson II (1953) 146 ff. (im folg.: „*Entwicklung*").

[20] *Kr* 1994; *Facs.* n. 26 (mit Text Sp. 34); F. D ö l g e r, Das byzantinische Mitkaisertum, Byz. Zeitschr. 36 (1936) 123—145 (*Dipl.* 102—129), hier 136 (118) ff. Ein klares Bild der Verhältnisse bieten die Chrysobulle N. 41, 42 und 43 der Kaiser Andronikos II. (Hauptkaiser), Michael IX. (seit 21. V. 1304 gekrönter erster Mitkaiser) und Andronikos III. (seit ca. Februar 1316 gekrönter zweiter Mitkaiser); sie sind sämtlich für das Athoskloster Chilandar, sämtlich im März 1319 ausgestellt und beziehen sich sämtlich auf das gleiche Objekt der Schenkung: L. P e t i t und B. K o r a b l e v, Actes de Chilandar (1911), nn. 41, 42 und 43.

[20a] Unter dem Eindruck der Beobachtung, dass in einigen von ihr erstmals publizierter Chrysobulltexte des 11. Jh. diese Urkunden als χρυσόβουλλα σιγίλλια bezeichnet werden, während ihre Kopien wie auch spätere Goldsiegelurkunden des 11. Jh. sich χρυσόβουλλος λόγος nennen, stellt G. R o u i l l a r d, Byzantion 8 (1933) 122 f. die Frage, ob nicht überhaupt diese Goldsiegelurkunden anfänglich ausschliesslich als χρυσόβουλλα σιγίλλια bezeichnet wurden. Ich habe gegen diese Ansicht in Byz. Zeitschr. 33 (1933) 415 f. einige Gründe angeführt; der wichtigste ist, dass nicht nur σιγίλλιον und λόγος als Rotworte wechseln, sondern auch z. B. γραφή. Auch dies scheint mit zur Kontrolle der Rekognition zu gehören (σιγίλλιον und λόγος verlangen im Nominativ verschiedene Formen des attrib. Adjektivs). Ich möchte eher glauben, dass

träge mit Venedig, Pisa, Genua und Ancona aus demselben Zeitraum, mit lateinischer Übersetzung, ohne Protokoll- und Pertinenzzeile, ohne Rotdatierung und *Legimus* bis 1261 (Vertrag von Nymphaion: *Kr.* 1890), dazu der Chrysobullos Logos für Ragusa v. J. 1451 (*Facs.* n. 35). III. die zweiseitigen Verträge mit Venedig, Pisa und Genua nach 1261: ἀγάπη, τρέβα, ὁρκωμοτικόν. Beispiel: Vertrag mit Venedig v. J. 1265: *Kr* 1934 (nur rote Unterschrift des Kaisers); IV. eine ganz seltene „amphibische" Form des ὁρισμός: der χρυσόβουλλος ὁρισμός. Beispiel: χρυσόβουλλος ὁρισμός für Vatopedi v. J. 1365; vgl. *Christ.* 39 (44): schwarze Volldatierung, rote kaiserliche Namensunterschrift, Goldsiegel (weil feierliche Angelegenheit). V. Das Prokuratorikon Chrysobullon: Ermächtigungsurkunde für die byzantinischen Gesandten (nur rote Unterschrift) (Beispiel: *Facs.* n. 12: 1362 für Venedig; vgl. *Christ.* 40 [79]). VI. Bestätigung fremder wichtiger Urkunden, besonders auch geistlicher, durch die rote Namensunterschrift des Kaisers (Beispiel: Testament v. J. 1247 mit Namensunterschrift des Kaisers Michael VIII.: *Facs.* n. 38. Der sog. Tragos (Verfassung des Heil. Berges 971/2): F. Dölger, Die Echtheit des Tragos, Byz. Zeitschr. 41 (1941) 340—350 (= *Dipl.* 215—224) (im folg. „*Tragos*"), hier S. 315 (220); vgl. *Facs.* n. 16. Der Tomos des Patriarchen Gregorios Kyprios gegen die Union v. J. 1285: Pachym. II: 111, 10. Der Beschluss der palamitischen Synode v. J. 1351: F. Dölger, Ein byzantinisches Staatsdokument in der Universitätsbibliothek Basel: ein Fragment des Tomos des Jahres 1351, Histor. Jahrbuch 72 (1953) 205—221 (=*Dipl.* 205—221); mit Taf. XXIV u. XXV (im folg.: *Staatsdokument*), hier S. 207 (247). — Die II. grosse Gruppe der kaiserlichen Unterschriftarten ist das Menologem. Es erscheint in mannigfachen Kombinationen: I. Ist das Menologem die überaus häufige Unterschriftsart für Dienstanweisungen an die Beamten (Vermessungsbeamten, Finanzbeamten), des weiteren für alle möglichen Verwaltungsverfügungen (πρόσταγμα, πρόσταξις, κέλευσις, θέσπισμα, ὁρισμός, πιττάκιον, παρακέλευσις) (Beispiel: *Facs.* n. 42—59); es steht dann in der Regel auf Bombyzin- (später gestreiftem dünnem) Papier zumeist in Querformat mit Wachssiegel. II. Χρυσόβουλλον σιγίλλιον (Beispiel: für Patmos v. J. 1119 (?) (*Kr* 1296) (*Patmos* Taf. I; vgl. auch *Facs.* n. 42 und 43): Zusatzprivileg ohne Protokoll- und Pertinenzzeile, Rotworte: σιγίλλιον, Menologemdatierung, Goldsiegel. III. Auslandsbrief. Beispiel: Brief des Kaisers Johannes II. Komnenos an den Papst Calixtus II. vom Juni 1124 (*Kr* 1302): Intitulatio und Inscriptio in der Aussenadresse auf der Rückseite der Urkunde, kurze Anrede des Adressaten im Textteil oder Einleitungsgruss, manchmal Schlussgruss, (Expeditions-) Vermerk (ἀπελύθη ἀπὸ τῆς θεοφυλάκτου πόλεως μηνὶ ... ἰνδ...), rote Menologem-Unterschrift. Hier (bei *Kr* 1302) liegt, wie bei zahl-

hier der unbezwingliche Drang nach rhetorischer Variatio im Herzen des byzantinischen Schreibers die Oberhand über terminologische Schärfe gewonnen hat, die ja auch sonst bei den Byzantinern nicht unerschütterliches Ansehen geniesst. Hier darf vielleicht einmal bemerkt werden, dass der Ausdruck χρυσόβουλλον in einem byzantinischen Texte keineswegs besagt, dass es sich um eine Goldsiegelurkunde handelt noch dass mit σιγίλλιον ein χρυσόβουλλον σιγίλλιον gemeint ist: beide Ausdrücke werden, besonders im nichtamtlichen Stil, als Appellativa für Urkunden jeder Art (z. B. auch Privaturkunden) gebraucht.

reichen Auslandsbriefen, eine Prunkform vor: Purpurpergament, Goldbuchstaben, Zierbuchstaben für den Text und für die Adresse, Übersetzung, Menologem, unter Umständen Schmuck durch Ornamentmalerei oder Miniatur: *Facs.* nn. 4 und 5; bescheidenere Ausführung: *Facs.* n. 8 an Genua v. J. 1199. Zum Ganzen vgl. *Christ.* 32 (36) ff. IV. Ernennungsurkunde (προβατορία, κωδίκελλος, κωδικέλλια): Prunkausfertigung: Purpurpergament, Goldschrift in besonderen Buchstabenformen, Aussenadresse mit feierlicher Intitulatio und Inscriptio, Legimus (vor 1204), ἀπελύθη - Vermerk, rotes Menologem. Beispiel: Ernennungsurkunde des Protonobelissimos Christodulos von Palermo v. J. 1109: *Facs.* n. 3 und 4; dazu *Christ.* 1 (Dipl. 1 f. mit Taf. VI).[21] Ernennungsurkunden im Innern des Reiches (es ist uns kein Beispiel im Original erhalten) dürften einfacher ausgeschmückt, doch in der Ausstattung nach der Höhe des Amtes abgestuft gewesen sein und einer gewissen Feierlichkeit nicht entbehrt haben, da sie Ersatz für die früheren Elfenbeintafeln waren. V. Die Novelle, die Gerichtsentscheidung des Kaisers (ἀντιγραφή, διάγνωσις, σημείωσις, λύσις), das Gesetz (νεαρά, νόμος, σάκρα). Über die äussere Gestalt dieser Art von Prostagmata wissen wir nichts Näheres (einige sind auf Stein eingemeisselt erhalten, vgl. die jüngst in Istanbul aufgefundene Novelle Kaiser Manuels I.). Doch dürften die ἀντιγραφαί, λύσεις, die alten Reskripte, auf der ἀναφορά selbst (oder einer von der Kanzlei hergestellten Abschrift) aufgezeichnet und dort mit dem Menologem versehen worden sein.[22] Dass der Kaiser an der Herstellung der Urkunde noch einen weiteren Anteil hätte als den Vollzug der Unterschrift, ist nicht anzunehmen. Selbst wenn er — über die selbstverständliche sachliche Behandlung des btr. Falles hinaus — das Diktat der Urkunde selbst in die Hand zu nehmen sich in den Sinn kommen liess, erregte dies das Missfallen seiner Kanzleibeamten. So beklagt sich der Protasekretis Michael Psellos über den Kaiser Konstantin VIII., dass dieser den Ehrgeiz gehabt habe, selbst Briefe zu diktieren (ὑπαγορεύειν); er habe dabei so rasch diktiert, dass ihm die zahlreichen ihm zur Verfügung stehenden Schreiber (ὑπογραφεῖς) nicht folgen konnten.[23]

Der Kaiser führte dieses Diktat, wie offenbar auch die Unterzeichnung der Urkunden,[24] in einem Raume des Palastes durch. Für die Niederschrift

[21] De caerim. I, 86: 390, 19: προβατορία: *Christ.* 43 (*Dipl.* 49). Sie dürften als Formulare fertig in der Kanzlei aufbewahrt worden und nur im Bedarfsfalle mit dem Namen des Beliehenen ausgefüllt worden sein (vgl. *Christ.* 15) (Dipl. 15).

[22] Das Diktat der Novellen oblag spätestens noch im 10. Jh. dem Quaestor; in der Kopialüberlieferung werden zugewiesen: dem Magistros u. Quaestor Theodoros Dekapolites: *Jus Gr. R.* III, 6 (214 *Zepi*=*Kr* 656) vom Jahre 947; III, 7 (218 *Zepi*=*Kr* 674) v. J. 945—959; III 8 (222 *Zepi*=*Kr* 673) v. J. 945—959; III, 9 (227 *Zepi* = *Kr* 675) v. J. 945—959; dem Patrikios Protasekretis Symeon: *Jus Gr. R.* I, Coll. III, 19 (249 *Zepi*=*Kr* 699) v. J. 964; 20 (253 *Zepi*=*Kr* 712) v. J. 967. Später hören wir nichts mehr vom Diktat von Gesetzen.

[23] Psellos, Chron. I: II, 6 : I, 29, 14 *Ren.*

[24] Dabei scheinen mitunter auch Urkunden an die Destinatäre durchgegangen zu sein, bei denen sowohl die Unterzeichnung des Kaisers wie auch die Eintragung der übrigen Rotworte übersehen worden ist, und die trotzdem Gültigkeit genossen; vgl. *Empfängerausstellung* 403 (*Christ.* 163), Anm. 29. Der ἐπὶ τοῦ κανικλείου verfügte jedenfalls vor der Durchführung der Unterschrift über die Stücke und zwar auch noch ohne die übrigen Rotworteinträge. Manuel Holobolos (A. Ellissen, Analecta 4

stand ihm eine Schar geübter Schreiber (ὑπογραφεῖς, νοτάριοι) zur Verfügung. Die Stätte der Unterzeichnung war vermutlich der εἰδικὸς λόγος, wenn wir wenigstens den äusserst spärlichen Andeutungen folgen dürfen, welche wir darüber haben.[25] Dort legte der ἐπὶ τοῦ κανικλείου dem Kaiser die (sonst fertigen) Urkunden zu Unterschrift vor. Die Kanzlei wurde auch mit ins Feld genommen.

Nachdem wir nun das Personal der Kaiserkanzlei und die Typen der Erzeugnisse ihrer Schreibkunst kennengelernt haben, wenden wir uns der Untersuchung ihrer besonderen Aufgaben zu. Sie hatten vor Durchführung des eigentlichen Schreibens eine Reihe von Geschäften an der Urkunde zu erfüllen. Zunächst war der für die einzelnen Urkunden vorgeschriebene S c h r e i b s t o f f zu beschaffen. Dies war, mindestens für Auslandsurkunden, bis um die Mitte des 9. Jahrhunderts der Papyrus,[26] wie in der Papstkanzlei, dann von der Mitte des 11. Jh. an, wo wir erst wieder die zeitlich nächsten Kaiseroriginale haben, bis zum Ende des 12. (vielleicht bis Mitte 13.) Jahrhunderts das Bombyzinpapier, welches ebenfalls zu dieser Zeit der Kanzlei noch das Ansehen der Altertümlichkeit und der Vornehmheit

---

[1860] 202) erklärt um 1414/5 seinem Gesprächspartner, er habe (als kaiserlicher Urkundbeamter zu Hause) χρυσόβουλλα καὶ προστάγματα θεῖα τὰ μὲν δι' ἐρυθρῶν ὑπογεγραμμένα, τὰ δ' ἄνευ...

[25] Die Stelle in der Vita S. Blasii, welche die Verhältnisse unter dem Kaiser Leon VI. (886-912) in einer auch sonst vertrauenerweckenden Weise schildert, lässt den Heiligen bei einer Audienz von einem Gemach des Palastes, dem Monothyron, aus dem Kaiser zusehen, wie er im εἰδικὸς λόγος καλλιγραφεῖ, d. h. die Urkunden unterzeichnet (AA SS Nov. t. IV [1925] c. 20: S. 666). Hier legt der Kanzler eine Urkunde nach der andern zur Unterschrift mit roter Tinte vor und hier geschah es des öfteren, dass sich beim Aufeinanderschichten der Stücke die rote Unterschrift des einen auf dem nächsten abdrückte, was uns den Vorgang lebendig erkennen lässt; vgl. *Tragos* 343 f. (*Dipl.* 218) mit Anm. 9. Der Platz (ὁ τῶν ἀσηκρητείων χῶρος nennt ihn Genesios 20, 21) muss nach De caerim. I, 32, 3: 174,3 in der Tat nahe dem Monothyron und der Trikonchos sowie dem Lausiakos gelegen gewesen sein; dies bestätigt auch Genesios 18, 18, wo es von Leon V. heisst: τὰ πλείω δὲ τῶν διοικημάτων ἐν τῷ Λαυσιακῷ χρηματίζων διήνυεν, ὑπογραφεῖς προσκαλούμενος τῶν ἀρίστων, οἷς γραφὴν τῶν ἐκδόσεων ἐπιτέτραπτο. Der ε ἰ δ ι κ ὸ ς λ ό γ ο ς war ein Saal für Aufbewahrung von εἴδη διάφορα (De caerim. II, 45: 673, 12) und zwar besonders für Schiffzubehör. Zur Deutung des Ausdrucks εἰδικός vgl. u. a. F. D ö l g e r, Beiträge zur Geschichte der byz. Finanzverwaltung (1927) 35 ff. — Den Schwarm der ὑπογραφεῖς nennt Psellos, wo er die Schreiber der Kanzlei auf dem Feldzug (ταξίδιον) anspricht, einen um ihren κορυφαῖος gescharten χορός, ἣν δὲ βούλεσθε, μυσταγωγὸς καὶ μύσται (Epist. 70: S a t h a s V. S. 305): an anderer Stelle schildert und charakterisiert er sie dabei wiederum in seiner Weise: er spricht sie an als seine φίλτατοι ἀδελφοί; deren Chef (κορυφαῖος) beaufsichtige die Buchstaben des Orakels (des Diktats), füge die Sätze (ἔπος) zusammen und schliesse die Lücken, übe die Hieroglyphenkunst (am Konzept?); ein anderer biege das Krumme gerade und gebe an einen Dritten ein schon geformtes Lied (Wortspiel: σκόλιον — σκολιόν) weiter; der arbeite die Melodie (den Rhythmus nach dem Klauselgesetz?) aus und ein weiterer ordne die Akzente (?)... (Epist. 191: S a t h a s V. S. 485). Ein besonderes Lob erntet der Schreiber Johannes Taronites für seine Tätigkeit in der Kanzlei des Kaisers Alexios I. von Anna Komnene (XIII, 1: III, 88 L e i b): Ἀνὴρ δὲ οὗτος τῶν εὐγενῶν νηπιόθεν πρὸς αὐτὸν (Alexios) προσληφθεὶς καὶ ὑπογραμματεύσας αὐτῷ ἐπὶ πολύ, φρονήματος μὲν ὢν δραστικωτάτου καὶ νόμων ῥωμαϊκῶν ἐπιστήμων καὶ τὰ βασιλέως προστάγματα μεγαληγορῶν, ὁπηνίκα προστάττοιτο βασιλικῆς μεγαλοφροσύνης ἐπάξια... Aus diesen Stellen gewinnt das Collegium der namenlosen ὑπογραφεῖς und ihre Tagesarbeit wenigstens etwas Farbe.

[26] Vgl. den Papyrus von St. Denis (839/43): *Facs.* n. 2; *Christ.* 10. (*Dipl.* 10) ff.

verlieh;[27] von diesem wurde bei grösserer Länge der Urkunde immer ein Stück von oben auf unten geklebt. Seit 1259 wurden die chrysobullen Urkunden auf Pergament, doch gelegentlich (sehr selten) auch noch auf Papier geschrieben. Auf Bombyzinpapier wurden weiterhin die Prostagmata ingrossiert, seit der Mitte des 14. Jh. vorwiegend auf dünnes, quer gestreiftes Papier.[28] Prunkurkunden setzte man gewöhnlich auf Purpur-Pergament, d. h. auf ein mit Purpurfarbe getränktes Pergament, welches Zeichungen, Malereien und vor allem für die Schrift Goldtinktur[29] aufnehmen konnte. Das Blatt, auf welches nun eine Urkunde des Chrysobullos Logos-Typs oder selbstverständlich eine Prunkurkunde gesetzt wird, ist schon vorbereitet. Im obersten Teil finden wir eine in langgezogenen, mit Minuskeln untermischten Unzialen hingesetzte Inscriptio,[30] welche Ende des 12. Jh., wahrscheinlich mit dem Beginn der Exilregierung und der mit diesem verbundenen allgemeinen Vereinfachung des Regierungsbetriebes verschwindet: die sog. P e r p e n d i k e l s c h r i f t.

Der Inscriptionszeile folgt im 11. und 12. Jh. die Pertinenzzeile. Sie lautet: + Πᾶσιν οἷς τὸ παρὸν ἡμῶν εὐσεβὲς ἐπιδείκνυται σιγίλλιον + und besteht aus einer eigentümlichen Mischung von griechischen und lateinischen Buchstaben.[31] Dann folgt der eigentliche Schriftkörper mit einer durch eine Reihe von auffallenden Minuskelformen (langschnäbeligen ε, vier- und dreistrichigen ν, verzierten μ u. a.) durchsetzten, sorgfältig kalli-

---

[27] Über Beschaffenheit und Behandlung des Bombyzinpapiers in der Kanzlei vgl. J. I r i g o i n, Les débuts de l'emploi du papier à Byzance, Byzant. Zeitschrift 46 (1953) 4: Breite 38—42 cm.; Mittel 38 cm.; Länge eines Stückes im Mittel 55 cm.

[28] V. M o š i n, Filigranologija kao pomoćna historijska nauka (serbokroat. mit frz. Zsfg.), Zbornik Hist. Jugoslav. Akad. 8 (1954) 25—93. — Die Originalurkunden *Kr* 1607, 1609, 1610, 1612, 1616 für Genua v. J. 1192/3 stehen sämtlich auf Bombyzinpapier, der nächste im Original bekannte Auslandsvertrag (mit Venedig: 1265 = *Kr* 1934) sowie alle folgenden Verträge mit Venedig stehen auf Pergament.

[29] Vgl. F. D ö l g e r, Die Kaiserurkunde der Byzantiner als Ausdruck ihrer politischen Anschauungen, Hist. Zeitschrift 159 (1938/9) 229—250 = F. D ö l g e r, Byzanz und die europäische Staatenwelt, Ettal 1953 („*Kaiserurk. als Ausdruck*" bzw. „*Bueur. Stw.*"), hier 23 (15); *Christ.* 12/12.

[30] Der Text lautet regelmässig: + Ἐν ὀνόματι τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος N. καὶ N. πιστοὶ ἐν αὐτῷ τῷ θεῷ βασιλεῖς Ῥωμαίων πρὸς N. + In den Chrysobulloi Logoi des 11. Jh. wird ὀρθόδοξος der Formel bis Anfang 12. Jh. hinzugefügt; ab 1186 (nächst erhaltenes Original) fehlt die Formel. Beispiele: *Facs.* n. 19, 20. 62; *Schatzk.* n. 1, 3, 35. — Zu ὀρθόδοξος vgl. T. B e r t e l é, Un riflesso numismatico d'oriente. Ἔρανος. Raccolta on. di C. Adami (1941). S.-A. 6 S. und F. D ö l g e r, Byz. Zeitschr. 42 (1943) 9, 361. — Von 1104 bis 1186 haben wir leider kein lesbares Protokoll: zu dieser Zeit ist die Inscriptio verschwunden. Vgl. *Entwicklung* 996 (*Dipl.* 143 ff).

[31] Vgl. M. N o r s a, Analogie e coincidenze fra scritture greche e latine nei papiri, Miscellanea G. Mercati 6 (1946) 105—121; R. M a r i c h a l, Scriptorium 4 (1950) 116—142. Beispiele: *Facs.* n. 18, 19, 20 und 62; *Schatzk.* 1; G. R o u i l l a r d — P. C o l l o m p, Actes de Lavra I (1931) (im folg.: „*Actes de Lavra*") n. XVII. Vgl. *Kaiserurk. als Ausdruck* 237 f. (*Dipl.* 18). — Die Beobachtung, dass Protokoll- und Pertinenzzeile der Chrysobulloi Logoi mit einer Tinte geschrieben sind, welche von derjenigen des Textes verschieden ist, lässt darauf schliessen, dass die btr. Blätter in der Kanzlei als F o r m u l a r e bereitlagen. — Mit l a t e i n i s c h e n B u c h s t a b e n sind weiterhin in den Chrysobulla Sigillia *Facs.* n. 17 und 18. v. d. J. 1057 und 1060 (n i c h t im Sigillion v. J. 1052: G. R o u i l l a r d, Byzantion 8 [1933] Taf. II) die Rotworte σιγίλλιον und die roten Datierungselemente geschrieben. Das sind, wie die lateinische Pertinenzzeile, Ausläufer einer hartnäckigen „römischen" Tradition. Vgl. auch *jubemus* und *juniu* im Privileg v. J. 883 sowie *dikaiωma* v. J. 893: *Archivarbeit* 295.

graphischen Minuskel,[32] die wir als Kanzlei- oder Reservatschrift bezeichnen, weil sie offensichtlich dem Gebrauch der Kaiserkanzlei vorbehalten ist. Auch diese Kanzleitradition schwindet im Verlaufe des 12. Jahrhunderts,[33] das uns erst in seinen beiden letzten Jahrzehnten wieder Chrysobull-Originale bietet.

In dem in der Regel dreiteilig angelegten Urkundentext folgt nun der Inscriptio das Prooimion (die Arenga);[34] sodann die Narratio, welche keine charakteristischen Merkmale aufweist, sondern nur den Tatbestand darlegt, und die Dispositio. Diese enthält im 11. (und wohl auch noch während des 12. Jh., jedenfalls gelegentlich bis z. J. 1263) die sog. Befreiungsklausel.[35] Mitunter enthält die Kaiserurkunde am Schluss auch eine Sanctio.[36]

---

[32] Vgl. F. Dölger, Byz. Zeitschr. 39 (1939) 326 f.; *Christ.* 13 (14) f. A.53.

[33] Während *Facs.* n. 22 v. J. 1186 wenigstens noch die Schnörkel beim ε und vor allem das vierstrichige ν zeigt, weist n. 23 v. J. 1198 (letztes erhaltenes Originalchrysobull vor 1204 und des weiteren: vor 1259) keine Eigentümlichkeit der „Kanzleischrift“ mehr auf. Unter Andronikos II. bildet sich eine zweite „Kanzleischrift“ heraus, deren Eigentümlichkeit sich freilich auf die besondere Gleichmässigkeit der Buchstaben beschränkt und die ihrerseits etwa Mitte des 14. Jh. wieder verschwindet. Die Individualität des ingrossierenden Kanzleibeamten tritt in dieser Periode der Entwicklung der Kanzleischrift stark zurück. Immerhin gelingt es bei scharfer Beobachtung und genauem Formenvergleich in Einzelfällen die Identität des Schreibers zweier Chrysobulloi Logoi aus dieser Zeit zu ermitteln. Ein solcher Versuch ist *Empfängerausstellung* 401 ff. (*Dipl.* 160 ff.) auf den Tafeln XII—XVI, welche in den Zeitraum 1319—1325, besonders 1321 fallen, unternommen worden. Vgl. dazu die Ausführungen F. Dölger, Byz. Zeitschr. 40 (1940) 132 (*Dipl.* 310 f.) und *Schatzk.* n. 35, Anm. „Schrift“.

[34] Vgl. H. Fichtenau, Arenga. Spätantike und Mittelalter im Spiegel von Urkundenformeln (1957). Diese Sammlung von Prooimien enthält auch einige byzantinische Prooimien, welche dort rhetorisch verarbeitetes Gedankengut vermitteln (vgl. den Index S. 226). Im Prooimion offenbarten der ἐπὶ τοῦ κανικλείου und der πρωτασηκρήτης ihr rhetorisches Können. Es gab für den Tagesgebrauch der Kanzlei Musterbücher solcher Prooimia; vgl. K. Krumbacher, Geschichte der byz. Litteratur² (1897) 488. Eine Zusammenstellung der uns aus den Urkundentexten bekannten Prooimien, welche angesichts der vorliegenden Aufzeichnung der Incipits in den Regesten keinen grossen Schwierigkeiten begegnen würde, könnte darüber Klarheit verschaffen.

[35] Es ist eine lange, kasuistische Aufzählung aller Abgaben, von welchen der Destinatär der Urkunde befreit wird, und aller Beamten, denen ein Eingriff in die Angelegenheiten des Destinatärs untersagt wird, also eine Immunitätsklausel; vgl. G. Ostrogorskij, Pour l'histoire de l'immunité à Byzance, Byzantion 28 (1958) 165—254. — Man könnte vermuten, dass die Kanzleischreiber jener Zeit die Befreiungsformel mit den Dutzenden von Steuer- und Beamtenbezeichnungen auswendig konnten und auch dann so, wie sie sie im Kopfe hatten, hinschrieben, auch wenn sich die Verhältnisse geändert hatten. In n. 35 der *Schatzk.*, einer in der Kanzlei angefertigten offiziellen Kopie eines Chrysobulls für das Kloster Iberon vom Juli 1079, wird unter den Beamten, denen ein Zugriff auf die Besitzungen des Klosters verboten wird, auch der οἰκονόμος τῶν Πετρίων neben den Kuratoren τοῦ Ἐλευθερίου und τῶν Μαγγάνων genannt (Z. 97). Dieser Beamte fehlt in allen Befreiungsformeln dieser Jahre, auch in der Kanzleikopie *Actes de Lavra* n. 31, 58 für Iberon v. Juli 1079, ist aber in den durch Empfängerkopie überlieferten Chrysobullen für das Kloster des Michael Attaleiates: Mikl.-Müller, Acta V, 138, 6 vom Okt. 1074 und Mikl.-Müller, Acta V, 144, 26 vom April 1079, wie in *Schatzk.* 35, 97 v. Juli 1079 mitaufgezählt; vgl. *Schatzk.* n. 35, Bem. „Schrift“. Uns geht hier, wie bei der Besprechung aller Einzelheiten, nur die formale (technische) Seite der Kaiserurkunde an.

[36] Vgl. *Empfängerausstellung* 398 (*Christ.* 157) und F. Dölger, Zur Ausgabe von Athosurkunden von V. Mošin, Byz. Zeitschr. 40 (1940) 131 (*Dipl.* 309 f.); *Empfängerausstellung* (*Dipl.* Index unter diesem Stichwort). Neuerdings: V. Mošin, Sankcija u vizantiskoj i južnoslovenskoj ćirilskoj diplomatici, Anali Hist. Instituta u Dubrovniku 3 (1954) 27—52; dazu V. I. in Byz. Zeitschr. 49 (1956) 461.

Innerhalb des Textes der Urkunde ist an denjenigen Stellen, an welchen das Wort λόγος oder σιγίλλιον, auch γραφή erscheinen muss, entsprechender Raum freigelassen, damit der Rekognitionsbeamte (wohl der ἐπὶ τοῦ κανικλείου oder der πρωτασηκρήτης) dort die zutreffende Form des zutreffenden Wortes mit roter Tinte einsetzen kann.[37] — Die Schlussformel ist für alle Zeiten fest: sie enthält die Datierung mit Monat, Indiktion und Weltjahr[38] und schliesst in der Regel mit dem Worte κράτος +.[39] Hier erhebt sich die Frage, ob, streng genommen dem Gesetz des Jahres 470 zuwider, auch andere Personen als der Kaiser das Recht hatten die rote Tinte zu gebrauchen, d. h. in amtlichen Schriftstücken etwas διὰ κινναβάρεως niederzuschreiben. Dies ist, wie wir im Laufe der Untersuchung wiederholt gesehen haben, der Fall. Vor allem konnte der ἐπὶ τοῦ κανικλείου mit der roten Tinte nicht nur seine λόγος-Züge und das *Legimus* auf die Urkunde setzen und der Protasekretes (wahrscheinlich *er*) die Datierungsmerkmale mit roter Tinte ausfüllen, sondern es konnten mit ihr auch Streichungen und Zusätze getätigt werden, letztere wohl vom ἐπὶ τοῦ κανικλείου ausgeführt. Beispiel: *Facs.* n. 37: in der Datierung ist παρούσης vor πρώτης mit roter Tinte (der gleichen, mit welcher *Legimus* geschrieben ist) eingefügt, dafür ist dann, ebenfalls mit dieser Tinte, ein umfangreicher Passus dick durchstrichen (vgl. *Patmos* 344 f.); vgl. auch *Facs.* n. 24 und Sp. 32. Das Recht der Namensunterzeichnung mit roter Tinte war ein vielbegehrtes Hoheitsprivileg des fürstlichen Ehrgeizes; so haben viele fremde Fürsten: Franken, Normannen, Serben, Armenier

---

[37] Hier erhebt sich ein eigenartiges Problem. Es ist aufgefallen, dass in den Urkunden Johannes' V., Andronikos' IV., Manuels II. und Johannes' VIII. (nicht Johannes' VII. und Konstantins XII.) Palaiologos der Namensteil - λόγος in den roten Unterschriften jeweils den Rotworten λόγος im Texte der Urkunden in der Schriftform genau gleicht. M. Marković, O potpisima nekih Paleologa, Živa Antika 2 (1952) 95—97 dürfte dieses merkwürdige Dilemma durch die nicht weniger merkwürdige, aber wohl unausweichliche Annahme gelöst haben, dass hier der Kanzler mit seiner λόγος-Form den λόγος-Zug der Namensunterschrift des Kaisers nachgeahmt hat. Solche Nachahmungsbereitschaft erscheint weniger unwahrscheinlich, wenn wir uns erinnern, dass Johannes V. Palaiologos schon vom Jahre 1347 an die Form seiner eigenen Unterschrift vollständig geändert und derjenigen seines Schwiegervaters Johannes VI. Kantakuzenos angeglichen hat (vgl. *Facs.* n. 13 und Sp. 38/9). Man kann sich diese Umstellung nur so erklären, dass der jugendliche, wenn auch im Jahre 1347 immerhin schon 15-jährige Jüngling sein dem Schwiegervater bei der Versöhnung gegebenes Versprechen: ἀλλήλοις εὐνοεῖν τὴν προσήκουσαν εὔνοιαν πατράσι καὶ παισὶ πρὸς ἑκατέρους· ὑπείκειν δὲ τὸν νέον τῷ πρεσβυτέρῳ κατὰ πάντα. ... Kantak. Hist. III, 100: II, 614, 16 Bonn. ganz wörtlich aufgefasst haben möchte, also eine Art Schriftverwandtschaft als Zeichen seiner Hingabe an den „Vater“ eingeführt hätte. Dann wäre die Schriftnachahmung durch die Kanzleibeamten etwas Analoges. Dass der Kaiser selbst die λόγος-Worte in den Text geschrieben hätte, kommt — jedenfalls als Regelfall — nicht in Frage.

[38] *Christ.* 36 f. (Dipl. 41 f.) mit zahlreichen Beispielen in *Facs.*

[39] Dies ist eine weithin von den Schreibern beachtete Kanzleiregel, aber kein sicheres Merkmal für Echtheit und Unechtheit der Urkunde; es gesellt sich nur manchmal anderen, gewichtigeren Gründen bestätigend bei; vgl. *Empfängerausstellung* 401 (*Dipl.* 160), Anm. 21; M. Marković, Vizantiske povelje Dubrovačkog arhiva, Zbornik radova Viz. Instituta 1 (1952) 261.

und andere[40] dieses Recht usurpiert. Doch auch im Reiche selbst war es ein ängstlich gehütetes Vorrecht der kaiserlichen Majestät, mit der roten Tinte urkunden zu dürfen und grundsätzlich galt es als unabtretbar. Niketas Choniates verübelt es dem Kaiser Isaak Angelos auf das schwerste, dass er seinem Oheim, dem μεσάζων Theodoros Kastamonites, zusammen mit einer Anzahl anderer Hoheitsabzeichen auch die Erlaubnis erteilte, Prostagmata mit roter Unterschrift auszustellen,[40a] und auch, dass der jugendliche Johannes IV. Dukas dem λογοθέτης τῶν ἀγελῶν Hagiotheodorites, angeblich wegen der grossen Menge der zu bearbeitenden Urkunden, die Unterzeichnung der Ankündigung seiner Regierung übertrug, findet offenbar nicht die Zustimmung des Berichterstatters.[40b] Es ist bezeichnend, dass Alexios I. Anna Dalassena für die Zeit seiner Abwesenheit von Konstantinopel zwar die weitestgehenden Vollmachten erteilt, nicht aber das Recht, Chrysobulloi Logoi auszustellen (Anna Comn., Alex. III, 6, 3: I, 129, 28 L e i b).

Mit der kaiserlichen Unterschrift war nun der Chrysobullos Logos noch keineswegs expeditionsbereit. Zahlreiche — bei weitem nicht alle — Chrysobullurkunden und Prostagmata des 12.-15. Jahrhunderts tragen unter der kaiserlichen Unterschrift (oder auf der Rückseite) den Vermerk: δ ι ὰ τ ο ῦ... (z. B. διὰ τοῦ ἐπὶ τοῦ κανικλείου Νικηφόρου τοῦ Χούμνου: Actes de Chilandar n. 26 v. X. 1313 oder διὰ τοῦ μεγάλου λογοθέτου Θεοδώρου Μετοχίτου: Actes de Chilandar n. 100 v. XII. 1324). Es sind, worüber uns der in der Kopialüberlieferung etwas ausführlichere Vermerk zum Prostagma M i k l.-M ü l l e r IV, 139, 8 v. J. 1232 belehrt:... καὶ κηρίνην βοῦλλαν (bei einem Prostagma) κάτωθεν ἀπῃωρημένην, μᾶλλον δὲ ἐγκεκολλημένην καὶ διὰ τοῦ Τορνίκη Δημητρίου ἐνσεσημασμένην, ὡς ἔθος τοῖς μεσάζουσι ταῖς βασιλικαῖς ἐνοχαῖς καὶ παρακελεύσεσιν[41] I n t e r v e n i e n t e n v e r m e r k e, wie wir in unseren Ausführungen in: Welt der Slaven 5 (1960) 260-265 gezeigt zu haben glauben.

Den c h r y s o b u l l e n V e r t r a g s u r k u n d e n an ausländische Vertragspartner wurden — sicher seit 938/44 — mit dem griechischen

[40] Vgl. *Kaiserurkunde als Ausdruck* 249 (Bueur. St. 31).

[40a] Nik. Chon. Is. Ang. III, 5 : 75,5 (volkstüml. Fassung).

[40b] Pachym. Mich. I, 19; I, 54, 1. Ein Zeichen der Usurpation der Kaiserwürde ist es, wenn Johannes Kantakuzenos seine Briefe an die ihm botmässigen Soldaten und an die Städte, die er gewinnen wollte, rot unterzeichnete: Kantakuz. III, 26 : II, 162, 13.

[41] Vgl. *Patmos* 340, wo Johannes Dukas, oder *ebda.* 350, wo Michael Senachereim, oder *Schatzk.* n. 20 : S. 23, Anm. 4, wo Nikephoros Chumnos, Theodoros Metochites und Demetrios Tornikes als Urheber solcher Vermerke genannt werden, ferner *Jus Gr. R. I, 327, 2 Zepi,* wo uns zum Jahre 1159 der ἐπὶ τοῦ κανικλείου Theodoros Styppiotes als Schreiber des Vermerkes begegnet; Actes de Kutlumus ed. P. L e m e r l e (1946) n. 20, 21 (Nov. 1342) bringt sich der Protosebastos Johannes Raul (wie in Actes de Chilandar n. 132 v. März [so richtig] 1343 in Erinnerung. Es dürfte sich durchweg um Personen handeln, welche dem Throne nahestanden, insbesondere, doch kaum ausschliesslich um solche, welche das Amt des ἐπὶ τοῦ κανικλείου bekleideten, wie denn freilich auch umgekehrt zahlreiche Urkunden aus der Amtszeit der Genannten des entsprechenden διά-Vermerks entbehrten. Es handelt sich also offenbar nicht um einen Akt der Registratur (so P. L e m e r l e, Actes de Kutlumus [1946], n. 20 : S. 90), sondern darum, dass sich Personen, welche für den Destinatär eines Chrysobulls beim Kaiser eine Gunstverleihung v e r m i t t e l t hatten, sich diesem (wenn es sich um ein Kloster handelt, zur geistlichen Fürbitte) e m p f a h l e n. Vgl. *Schatzk.* S. 20.

Original, zusammen auf einem Blatt oder getrennt,[42] lateinische Übersetzungen aus der byzantinischen Kaiserkanzlei, und zwar sowohl für die Auslandsverträge mit Venedig, Pisa und Genua vor 1261 als einseitige chrysobulle Gnadenverleihungen des Kaisers, wie nach 1261 als zweiseitige Konventionen[43] (vgl. oben S. 5/6) beigegeben; sie waren zumeist mit den griechischen Originalen durch Klebung verbunden oder — nach 1265 — neben diesen aufgeschrieben und durch die über beide querhin durchlaufende kaiserliche Unterschrift zusammengehalten.

An umfangreicheren Chrysobulloi Logoi bemerken wir ein weiteres Merkmal der Kanzleitätigkeit. Sie mussten aus mehreren Blättern zusammengeklebt werden. Um, besonders bei Verleihung von Landgütern, aber auch bei sonstigen kaiserlichen Gnadenerweisen, zu verhüten, dass zwischen zweien solcher Blätter ein weiteres mit unrechtmässigen Zuteilungen betrügerischerweise eingeschaltet werde, wurden die Klebestellen von der Kanzlei mit einem über alle Stellen in grammatisch gebundener Form hinlaufenden Text in grossen, weitausholenden Buchstaben (in einer Art Monokondyllschrift) beschrieben, z. B. + διὰ τοῦ μεγάλου λογοθέτου || Θεοδώρου || τοῦ Μουζάλωνος || +[44]. Doch ist der Klebevermerk kein unterscheidendes Charakteristikum der Goldsiegelurkunde; er dient zur Sicherung auch anderer aus vielen Blättern bestehender Urkunden, z. B. von Praktika,[45] wo er auch zur Datierung benutzt wird. Die nächsten Stationen, welche ein Chrysobullos Logos des 11./12. Jh. zu durchlaufen hatte, waren die für seinen Inhalt sachlich zuständigen Bureaus (σέκρετα); dort musste er

[42] Vgl. *Facs.* n. 13 und 14; dazu F. D ö l g e r, Der Vertrag des Sultans Qalā'-ūn von Aegypten mit dem Kaiser Michael VIII. Palaiologos (1281), Serta Monacensia f. F. Babinger (1952) (im folg.: „Qalā'-ūn") 60—79 (= *Christ.* 225—244), hier S. 75 (240), Anm. 4.

[43] Man kann nicht in allen Fällen mit Sicherheit sagen, ob die lateinische Übersetzung mit dem griechischen Original durch Klebung verbunden war, da sie gelegentlich getrennt aufbewahrt wird oder vielleicht auch in manchen Fällen in solch getrenntem Zustand verloren gegangen ist. Sonderfälle sind: 1) der Vertrag mit Ancona v. J. 1308 (M i k l o s i c h - M ü l l e r III, S. XVI—XIX), ein regelrechter Chrysobullos Logos auf Pergament; weder Goldsiegel noch Reste von Siegelschnur sind vorhanden; 2) die Verträge mit den katalanischen Kaufleuten vom Januar 1296 und vom Oktober 1315 (zur Datierung vgl. F. D ö l g e r, Die Urkunden des byz. Kaisers Andronikos II. für Aragon—Katalonien unter der Regierung Jakobs II., Festschrift Rubió y Lluch = Estudis Catalans 18 [1933] 300—307 (= Bueur Stw. [1933] 128-139), wobei der 1. Vertrag in griechischer und getrennter lateinischer Fassung mit getrennter kaiserlicher Menologemunterschrift und getrennter Besiegelung vorliegt; hier ist es möglich, dass man in Konstantinopel zunächst ein griechisches Privileg mit Menologemunterschrift ausgestellt hat, wie für Ancona, um dann — etwa auf Bitten der spanischen Kaufleute — die lateinische Übersetzung separat nachzuholen. - 3) Am auffallendsten ist der Vertrag mit Venedig vom Jahre 1342 (vgl. *Facs.* n. 11); er ist am 24. März 1342, kurz nach dem Tode des Vaters des Ausstellers, Andronikos' III., von Johannes V. abgeschlossen und als Mitvertragschliessende ist die Kaiserin Anna von Savoyen (*imperatrix et m o d e r a t r i x*) genannt. Es ist der einzige „Vertrag", der mit dem Menologem unterzeichnet ist. Wir werden trotzdem glauben dürfen, dass er, wie der Text auch sagt, vom Kaiser eigenhändig unterfertigt worden ist (vgl. meine Ausführungen *Facs.* Sp. 16/7); eine einleuchtende Erklärung für diese Anomalie steht aus.

[44] Vgl. *Facs.* n. 60 (März 1289), n. 64 (Nov. 1197), *Schatzk.* n. 2 (März 1081); n. 4 (April 1263).

[45] Beispiele: *Schatzk.* n. 66—79: Praktika für das Kloster Iberon.

registriert, d. h. es mussten dort in den Registern Streichungen bzw. Zusätze vermerkt werden, welche sich aus den vom Kaiser angeordneten Besitzveränderungen, Steuererlassen usw. ergaben. Solche Vermerke beginnen mit κατεστρώθη εἰς τὸ σέκρετον ..., nennen sodann das Bureau, welches die Eintragung vorgenommen hat, sowie den Titel und (nicht immer) den Namen des verantwortlichen dortigen Bureauchefs.[46] Diese Vermerke stehen zumeist auf der Rückseite der Urkunde.

Die letzte Handlung, welche die Kanzlei an einer chrysobullen Urkunde vornahm, war die Besiegelung mit dem Goldsiegel, von welcher die Urkunde ihren Namen hat.[47] Was zunächst das Goldsiegel im äusseren Verkehr des Reiches angeht, so scheint von jenen schweren Goldsiegeln, wie sie das Zeremonienbuch (II, 48: 686 ff.) neben den Adressen der auswärtigen fürstlichen Adressaten von Auslandsbriefen verzeichnet, keines erhalten zu sein.[47] Wir dürfen es uns nach den Angaben des Zeremonienbuches (Gewicht von „1, 2, 3 und 4 Solidi") etwa in der Grösse des bekannten justinianischen Goldmedaillons vorstellen; es wurde dem Briefe an den fremden Souverän beigegeben (nicht angehängt) und von dem Empfänger manchmal als Schmuck verwendet. Die Ehre der Goldbesiegelung ihrer Korrespondenz scheint verhältnismässig früh von den Souveränen auf ihre Völker übergegangen zu sein. Die Verträge mit Venedig, Pisa und Genua sind in der Zeit vor 1265 in der Form von Chrysobulloi Logoi des Kaisers, in der folgenden Zeit als nüchterne „Verträge", wenn

[46] Beispiele: *Facs.* n. 63 v. J. 1084; n. 64 v. J. 1197; *Schatzk.* n. 1/2 v. J. 1081. Zum ganzen vgl. E. Gerland, Das byzantinische Registerwesen, Archiv f. Urkundenf. 13 (1933) 30—44; F. Dölger, Beiträge z. byz. Finanzverwaltung (1927) 103, Anm. 5. Die Einrichtung diente dazu, die Grundbesitzverhältnisse des Reiches in Ordnung zu halten und zu vermeiden, dass an den Staat heimgefallene Grundstücke irrtümlich mehrmals vergeben würden. Die ausgezeichnete Einrichtung funktionierte noch zu Ende des 12. Jh. (vgl. *Facs.* n. 14 v. J. 1197), scheint aber mit der lateinischen Eroberung verfallen zu sein.

[47] Man gab in frühbyzantinischer Zeit Briefen an die Barbarenfürsten solche Bullen als „Geschenke" mit, zur Demonstration der Macht und des Reichtums des Absenders (vgl. A. Alföldi über den Fund eines solchen von dem Besitzer als Halsschmuck getragenen Goldstückes; vgl. Byz. Zeitschr. 33 (1933), wo ich S. 469 in der Anzeige dieses Aufsatzes die Vermutung ausspreche, es könne sich dabei um die in De caerim. II, 48 aufgezählten Begleitstücke zu den Briefen an die Barbarenfürsten handeln). Vgl. W. Ohnsorge, Die Legation des Kaisers Basileios II. an Heinrich II., Hist. Jahrbuch 73 (1946) 65 = Abendland u. Byzanz (1958) 365, Anm. 23; *ders.*, Das nach Goslar gelangte Auslandsschreiben des K. Konstantinos IX..., Braunschweig. Jahrbuch 32 (1951) 62 ff. = Abendland u. Byzanz (1957) 323 ff. In späterer Zeit haben die Auslandsbriefe keine Goldbulle mehr, sondern werden mit einem Wachssiegel versehen (siehe unten 16 f.). Die Goldbullen an den vatikanischen Schreiben, welche uns erhalten sind und Grösse und Gestalt der gewöhnlichen Stücke haben, gehören nicht zu den Auslandsbriefen, sondern sind (P. Sella, Le bolle d'oro dell' Archivio Vaticano [1934], n. 11, 12 und 20 v. d. J. 1277 [Michael VIII. nimmt die Union an], 1277 [sein Sohn Andronikos ebenso] und 1370 [ebenfalls Glaubensbekenntnis]) Vertragsurkunden. Die Auslandsbriefe haben zu späterer Zeit durchaus Wachssiegel (s. u.). Dagegen haben die Auslandsverträge (vgl. die Arbeit von W. Heinemeyer, Die Verträge zwischen dem Oströmischen Reiche und den italienischen Städten Genua, Pisa und Venedig vom 10. bis 12. Jahrhundert, Archiv für Diplomatik 3 [1957] 79—161) sowohl des „unmittelbaren" wie des „mittelbaren" Verfahrens Goldbesiegelung. — Zur Anfangsentwicklung vgl. Classen 112 ff.

auch ebenfalls unter Anwendung des Goldsiegels, geschlossen worden; wir kennen diese aus der Kopialüberlieferung. Es sind folgende: **A.** Mit Venedig: 1) v. März 992 (*Kr* 781); 2) v. Mai 1082 (*Kr* 1081); 3) v. Aug. 1126 (*Kr* 1304); 4) v. Okt. 1147 (*Kr* 1365); 5) v. März 1148 (*Kr* 1373); 6) v. Febr. 1187 (*Kr* 1527); 7) v. Juni 1189 (*Kr* 1591); 8) v. Nov. 1198 (*Kr* 1647); 9) v. Aug. 1219 (*Kr* 1703); die lange Reihe der weiteren Verträge zwischen dem Reiche und Venedig (v. Juni 1265 an [*Kr* 1934], dann April 1268 [*Kr* 1960]) sind ἀγάπαι, τρέβαι, ὁρκωμοτικὰ γράμματα, d. h. es werden protokollmässig die gegenseitigen Abmachungen aufgezeichnet und beschworen, vom Kaiser mit roter Namensunterschrift bestätigt und mit Gold besiegelt. Die Fiktion der Gnadenverleihung durch den Kaiser ist damit zwar immer noch festgehalten, aber durch die Vertragsform doch den damaligen allgemein-europäischen Formen angepasst. — **B.** Mit Pisa: 1) v. Okt. 1111 (*Kr* 1255); 2) v. Febr. 1192 (*Kr* 1607); 3) von ca. Aug. 1136 (*Kr* 1712); 4) v. Juli 1170 (*Kr* 1499); 5) v. Mai 1199 (*Kr* 1641). — **C.** Mit Genua: 1) v. April 1192 (*Kr* 1611); 2) v. März 1261 (*Kr* 1890). — Vgl. W. Heinemeyer, Die Verträge zwischen dem Oströmischen Reiche und den italienischen Städten Genua, Pisa und Venedig, Archiv f. Diplomatik 3 (1957) 1—161; besonders 157; dazu *Qalā'ūn* 31 (*Dipl.* 276).

Besser bekannt sind uns die Goldsiegel im inneren Verkehr des Reiches, wo sie beim Chrysobullos Logos und beim Chrysobullon Sigillion reichliche Verwendung fanden. Das früheste uns bekannte Original ist dasjenige, welches zum Chrysobullos Logos des Kaisers Konstantin IX. Monomachos vom Jahre 1052 gehört.[48] Es besteht aus einem runden Bleikern von 3-4,7 cm Durchmesser, über welchen 2 dünne Goldblättchen gelegt sind. Diese wurden zusammen mit einer „purpurnen" (dunkelroten) gedrehten Seidenschnur, deren beide Stränge der Figur des stehenden Christus (der στήλη) auf der Bulle entlangliefen, mittels des βουλλωτήριον auf den Bleikern gepresst, nachdem die Schnur in der Mitte der Plica des unteren Urkundenrandes durch 5 würfelartig angeordnete Löcher gezogen war und mit ihren Enden von der Urkunde herabhing. Die Blättchen zeigen auf der einen Seite Christus als Basileus, segnend und mit dem Buche in der Hand (Beischrift: ĪC X̄C), auf der andern Seite den Kaiser sitzend oder stehend vor dem Throne in vollem Ornat mit verschiedener Umschrift.[49] Infolge der Hochwertigkeit des Materials sind viele Goldsiegel verschwunden, andere sind mit nicht zugehörigen vertauscht und hängen an nicht zugehörigen Urkunden; manche hängen an falschen Stücken, besonders auf dem Athos, wo sich z. T. mehrere Stücke im Archiv eines Klosters befinden. Es ist selbstverständlich kein Kriterium für die Echtheit einer Urkunde, wenn an ihr eine an sich echte Goldbulle befestigt ist.

[48] *Actes de Lavra,* Taf. XXIX, 4 b; Angaben von weiteren Goldsiegeln des 11. Jahrhunderts: *Schatzk.* S. 322 und Abb. Taf. 116; dort auch weitere Literatur.

[49] Vgl. *Schatzk.* S. 322 ff.; *Entwicklung* 90 (*Dipl.*, 135 ff.) — Zu dem bisher in seiner Bedeutung noch nicht geklärten Monogrammzeichen (z. B. Φ: Facs. n. 67) auf manchen (nicht allen) späten Palaiologen - Goldsiegeln vgl. F. Dworschak, Byz. Goldbullen, Byz. Zeitschr. 36 (1936) 36—45 und Taf. I, 3. — Zur Siegelschnur vgl. *Schatzk.* S. 318.

Wir verlassen damit die chrysobullen Urkunden und wenden uns der zweiten grossen Gruppe des Prostagma-Typs zu. Zu ihr gehört 1) der mit gewöhnlicher Buchschrift, beigegebener Übersetzung, gelegentlich als Prunkurkunde (auf Pergament, mit Zierbuchstaben, Aussenadresse und Expeditionsvermerk) ausgestattete Auslandsbrief mit Menologem-Unterschrift (d. h. mit der eigenhändigen Unterschrift des Kaisers vom Typ: μηνὶ ... ἰνδ. ...[50]); (βασιλικόν, σάκρα, γραφή (*Christ.* 31) (*Dipl.* 34)); 2) im inneren Verkehr die allgemeine kurze kaiserliche Verfügung auf Bombyzin- (seit Mitte 14. Jh. gestreiften) Papier mit gewöhnlicher (zuweilen flüchtiger) Schrift, ohne Expeditionsvermerk und Aussenadresse (πρόσταγμα, πρόσταξις, ὁρισμός, κέλευσις, παρακέλευσις, πιττάκιον), ebenfalls mit der eigenhändigen roten Unterschrift des Kaisers vom Typ: μηνὶ... ἰνδ... (Menologem)[51]. Die Unterzeichnung mit dem Menologem war das wiederum eifersüchtig gehütete Vorrecht des Hauptkaisers.[52] Diese Datierung nur mit Monat und Indiktion hat die ältere Volldatierung etwa um 900 abgelöst,[53] womit wir wiederum, wie mit manchen anderen Neuerungen, auf die Regierungszeit des Kaisers Leon VI. als einen Wendepunkt in der Organisation des byzantinischen Kanzleiwesens stossen. Die Unzulänglichkeit dieser Datierungsweise nur mit Monat und Indiktion stellte sich besonders während der langen Regierung des Kaisers Johannes V. Palaiologos (1341—1391) heraus, in der dieselbe Indiktionsziffer dreimal wiederkehrte. Wie um die Mitte des 14. Jh. schon das Tagesdatum zum Monatsdatum getreten war (vgl. *Schatzk.* n. 9 Dipl. Bem.), so wurde im Jahre 1394 auf Grund einer Verordnung des Kaisers Manuel I.[54] vom 12. VI. 1394 an in Zukunft die Angabe des Weltjahres zum Menologem der Urkunden gefordert.

Das Prostagma wird mit Wachs gesiegelt; es ist uns zwar kein einziges derartiges Wachssiegel im Original erhalten, doch erfahren wir aus den die Kopien begleitenden Beschreibungen, dass es sich beim Siegel des Prostagmas um ein mit der kaiserlichen Sphendone[55] petschiertes Wachssiegel handelt, das um den Zusammenstoss der Kanten des Prostagmas gelegt war, um die Ränder zusammenzuhalten; wenn man

[50] Der Auslandbrief ist häufig als Prunkurkunde ausgestattet und weist dann ausser dem Purpurpergament als Schreibstoff, u. U. feierlicher Textschrift, Ornamentik, Grussformel und Aussenadresse das Menologem auf; vgl. *Facs.* nn. 4—9; 54 und 58.

[51] *Facs.* nn. 42—58 bieten eine fast vollständige Reihe von Menologemunterschriften der Kaiser vom Ende des 12. Jh. bis 1453. Da in den Datierungen dieser Urkunden nur Monat und Indiktion genannt werden, lässt sich häufig nur durch Schriftvergleich dieser glücklicherweise durchweg individuellen Menologemzüge der Aussteller des btr. Prostagmas feststellen. Dazu *Schatzk.* nn. 14—26.

[52] Erst nach dem Tode des Kaisers Andronikos II. stellte dessen Enkel und Nachfolger Andronikos III. Prostagmata aus, nachdem er längst als Mitkaiser zahlreiche chrysobulle Urkunden unterzeichnet hatte: Pachym. Mich. IV, 29: I, 319, 9 und Andr. I, 1 : II, 13, 2.

[53] Das letzte Volldatum, welches wir vor 900 haben, steht auf dem Brief des Kaisers Basileios I. an Papst Nikolaus v. 11. XII. 867 (*Kr* 474), das erste uns bekannte Menologem gehört zum Jahre 911 (*Kr* 555).

[54] Mikl.-Müller II, n. 467: S. 264; E. Gerland, Das byz. Registerwesen, Archiv f. Urkf. 13 (1933) 34, Anm. 3.

[55] = Ringfassung; es gab, wie es einen ἐπὶ τοῦ κανικλείου gab, so auch einen besonderen παρακοιμώμενος τῆς σφενδόνης; vgl. *Christ.* 42 (*Dipl.* 47).

dieses Siegel zerbrach, fiel es ab.[56] An dem Auslandsbrief des Kaisers Konstantinos XII. an Borso d'Este v. J. 1451 (*Facs.* n. 58) findet sich ein mit rotem Wachs an der Urkunde befestigtes übereckstehendes Papiersiegel, welches als Bild den Kaiser mit Resten einer Intitulation als Umschrift aufweist. Musste ein Prostagma als Auslandsbrief durch Mittelspersonen befördert werden, so erhielt es, wie auch sämtliche Prunkurkunden, eine Aussenadresse. Sie lautete in einfachster Form: Βασιλικὸν πρὸς τόν *(Imperiale ad...)*; zwischen βασιλικόν und πρὸς τόν war eine Lücke gelassen und die Vermutung liegt nahe, dass in dieser das Wachssiegel lag, welches die das gerollte Schreiben umschliessende Schnur zusammenhielt.[57]

Die Prostagmaform findet in der byzantinischen Kaiserkanzlei ausser diesem Masseneinsatz noch verschiedenartige andere Verwendung. Die wichtigste ist diejenige zur λύσις, d. h. zur Streitbeendigung im Prozess oder zur Entscheidung auf eine Eingabe (ἀναφορά). Der sachliche Entscheid dürfte in der frühbyzantinischen Zeit durch den Quaestor und auch in der späteren Zeit durch einen höheren Richterbeamten gefasst und die Lysis dürfte auch später noch gleich auf das Blatt geschrieben worden sein, auf welchem die in der Kanzlei gefertigte Abschrift der Anfrage Platz gefunden hatte.[58] Da nach der spätantiken Auffassung immer noch die constitutio principis die Geltung eines Gesetzes hatte, versteht sich, dass wir Überschriften von Kopien begegnen wie: Νεαρὰ νομοθεσία Ῥωμανοῦ βασιλέως ... ἤτοι λύσις ἀναφορᾶς θεματικοῦ κριτοῦ...: Jus Gr. Rom. I, *Coll.* III, XV: I, 240.

Von einer letzten Gattung von Urkunden, welche ebenfalls von der Kaiserkanzlei ausgefertigt wurden, war schon die Rede: es sind die sog. Kanzleikopien. Sie wurden als Kopien von Privilegien, welche von den Privilegierten im täglichen Verkehr mit den Beamten benötigt wurden, zur Schonung der Originale von der Kaiserkanzlei ausgestellt; sie trugen die Kennzeichen der Originale (der Chrysobulloi Logoi und Chrysobulla Sigillia) mit Ausnahme der kaiserlichen Namensunterschrift und des durch ein Bleisiegel gleichen Typs ersetzten Goldsiegels.[59]

Wenn auch die sog. Empfängerkopien, d. h. Kopien, welche von hochgestellten Personen, hauptsächlich höheren Geistlichen oder

[56] So lässt es sich am ehesten erklären, dass heute von diesen Wachssiegeln nichts mehr erhalten ist. Vgl. die Beschreibung zu der Kopie eines Prostagmas v. J. 1233 (Mikl. — Müller IV, 220,6: Εἶχε δὲ καὶ κηρίνην βοῦλλαν διὰ τοῦ θείου καὶ βασιλικοῦ δακτυλίου καί, ὡς ἔθος τοῖς μεσάζουσι, κάτωθεν σεσημειωμένον· διὰ τοῦ Τορνίκη Δημητρίου (vgl. auch oben S. 12).

[57] Vgl. *Facs.* n. 7 b.

[58] Ein Beispiel: Im Jahre 1092 erliess Alexios I. Komnenos eine Lysis (S. 321, 12) auf die Anfrage (ἀναφορά, ὑπόμνησις: 319, 10) des Kuropalates und Drungarios τῆς βίγλης Johannes Thrakesios über die Frage der Auflösung der Verlöbnisse (*Jus Gr. R.* I, *Coll.* VI, Nov. XXXI: S. 319 ff.). Die, wie gewöhnlich, mit Δέσποτά μου ἅγιε ... (od.: Τολμῶντες ἀνάξιοι) beginnende Zweifelsfrage des hohen Richterbeamten, schliessend mit der Formel: ὡς δοῦλος ἀνάξιος τολμήσας ἀνήνεγκα (S. 321, 10), wird unmittelbar gefolgt von der Lysis des Kaisers.

[59] Vgl. *Schatzk.* n. 35.

Richtern, für die Destinatäre von Privilegurkunden gültig kopiert werden können,[60] so gehören sie streng genommen nicht in den Bereich unseres Themas, da sie ohne jegliche Beteiligung der Kaiserkanzlei entstehen, wie auch der ganze Komplex der privaten Herstellung von Kopien in Form von Kopialbüchern, Urbarien u. dgl. ausserhalb unserer Aufgabe liegt. Die sog. Empfängerkopie hat für unser Thema nur insoweit Bedeutung, als die Frage aufgeworfen worden ist, ob man in Byzanz nicht eine selbstverfasste Urkunde einreichen und von der kaiserlichen Kanzlei durch die kaiserliche Unterschrift zu einer gültigen Urkunde machen lassen konnte (Empfängerausstellung, was wieder etwas anderes ist als eine Empfängerkopie). Diese Frage ist in mehreren Aufsätzen der letzten Jahre behandelt worden, weil V. Mošin zuerst in Archiv f. Urkf. 13 (1935) 183—197 („Gab es unter den serbischen Herrschern des Mittelalters eine griechische Hofkanzlei?"), dann „Zur Frage der Abfassung der Chrysobullen bei den Südslaven und in Byzanz", Jubilejnyj Sbornik Russk. Archeol. Obščestva v Korolevstve Jugoslavii... (1936) 93—109, den Beweis zu führen versuchte, dass, in ähnlicher Weise wie die griechischen Urkunden serbischer Herrscher auf Empfängerausstellung beruhten, auch „in Byzanz und anderswo die Klosterurkunden auf ähnliche Art entstanden sein können". Ich bin dieser These für Byzanz zunächst in meinem Aufsatze: „Empfängerausstellung in der byzantinischen Kaiserkanzlei?", Archiv für Urkundenforschung 15 (1938) 393—414 mit einer ganzen Reihe von Gründen entgegengetreten (vgl. jetzt: *Dipl.* 152—175) und habe dann, nachdem V. Mošin seine Position in mehreren Ausführungen, besonders in seinem Aufsatze: „Die Urkunden des Kaisers Johannes V. Palaiologos für das Panteleemonkloster", Zgodovinski Časopis 6/7 (1952/3) erneut zu begründen versucht hatte, in meiner Besprechung seiner „Urkunden aus Archiven des Heiligen Berges" (1939) in Byz. Zeitschr. 40 (1940) 125—141 = „Zur Ausgabe von Athosurkunden von V. Mošin", *Dipl.* 302—324, besonders S. 133 ff. (*Dipl.* 312 u. Anm. 4) erneut zu den Hypothesen Mošins Stellung genommen (vgl. die ablehnende Stellungnahme von G. Ostrogorskij (V. I.), Byz. Zeitschr. 46 (1953) 170—174 und 426 f.); zuletzt hat Mošin in dem Aufsatz „Die Sanktionsformel der byzantinischen und der südslavischen cyrillischen Urkunden", Anali Hist. Instit. u Dubrovniku 3 (1954) 27—52 die in ihrer Beweiskraft längst widerlegte Häufigkeit der Sanctio spiritualis in „7 Urkunden" des byzantinischen Hofes für das Kloster Chilandar ins Feld geführt; auch hierbei hat er vonseiten der jugoslavischen Diplomatik keine Zustimmung gefunden (vgl. Byz. Zeitschr. 49 [1956] 461). Dass es in der serbischen Herrscherkanzlei eine Empfängerausfertigung gegeben haben kann, soll dabei nicht von vorneherein geleugnet werden; bewiesen scheint sie mir auch dort noch nicht zu sein. Jedenfalls aber bleibt der durch Mošins Thesen in keiner Weise erschütterte Satz bestehen, dass 1) der byzantinische Kaiser einen und denselben Urkundentext für eine und die gleiche Sache zu einem und demselben

[60] Die Formel lautet gewöhnlich: τὸ παρὸν ἴσον ἀντιβληθὲν καὶ εὑρεθὲν ἐξισάζον τῷ πρωτοτύπῳ αὐτοῦ ὑπεγράφη. Ein schönes Beispiel einer Sammelkopie in Rollenform für das Kloster Vatopedi für die Jahre 1347/50 ist *Schatzk.* n. 43/4.

Datum nur einmal unterzeichnet, wie dies seiner Würde und Majestät gemäss ist; ferner, dass es Empfängerausstellung in Byzanz nicht gegeben hat. Es ist ferner höchst wahrscheinlich, dass der serbische Kaiserhof für die Ausstellung seiner Herrscherurkunden über eine griechische Kanzlei verfügte.

Was wir über die Entlohnung der Arbeit in der byzantinischen Kaiserkanzlei wissen, ist wiederum wenig. Während wir über die Sporteln (συνήθειαι) der Gerichts- und Steuerbeamten einigermassen unterrichtet sind,[61] wird das Personal der Kaiserkanzlei in diesem Zusammenhang in den Quellen kaum genannt und selbst dann sind die Angaben allgemein und ungenau und lassen bestenfalls erkennen, dass, es für die Ausstellung der kaiserlichen Urkunden, besonders Gerichts- und Ernennungsurkunden, Gebühren gab.[62]

Vieles von dem, was wir im Verlaufe unserer Untersuchung beobachtet haben, ist auf propagandistische Wirkung zugunsten der Demonstration des byzantinischen Weltkaisers als Haupt des orbis christianus, Nachfolger und irdischen Vertreter Christi und pater familias der Fürsten und Völker dieser Welt erdacht und durch Jahrhunderte hindurch praktiziert worden.[63] Die Frage bleibt, ob Byzanz dieses Ziel erreicht hat. Wir sehen in der Tat, dass die Nachbarn der Byzantiner in Ost und West Bewunderer des höfischen Wesens der Byzantiner wurden und in vielen Einzelheiten deren steiffeierliches Zeremoniell nachahmten.[64] Darin taten sich verständlicherweise die slavischen Völker des Balkans, welche auf zahlreichen anderen Gebieten, vor allem auch auf dem der Staatsverwaltung und der kirchlichen Ordnung die gelehrigen Schüler der Byzantiner gewesen waren, besonders hervor. Die Orthodoxie und vor allem die Gemeinschaft der sittlichen Anschauungen sowie der Volksgebräuche schufen ein enges kulturelles Band, welches

[61] Vgl. F. Dölger, Zum Gebührenwesen der Byzantiner, Études dédiées à la mémoire d' A. Andréadès (1939) 35—59 (*Bueur. Stw.* 232—260) besonders 44 (242).

[62] Die Nov. Justinians XVI, 1 (VIII, 1) spricht von Gebühren, welche an die Kanzlei des praefectus praetorio προφάσει τῶν κωδικέλλων ἢ συμβόλων ἢ προσταγμάτων zu zahlen waren (vgl. u. a. G. Kolias, Ämter- und Würdenkauf im byzantinischen Reich [1939] 54); es handelt sich bei derartigen Abgaben zumeist um die vom Neuernannten zu leistende Zahlung, in welche die Gebühren für die Insignien des neuen Amtes sowie die Sporteln für die Bureauangestellten (προελευσιμαῖοι) des btr. Amtes mit eingerechnet sind (De caerim. II, 52: 725, 21; 731, 12). Wenn Holobolos (um das Jahr 1414/5) im Mazaris sagt, dass er für die ὁρισμοί, προστάγματα und χρυσόβουλλα, die er in der Peloponnes geschrieben habe, 700 Goldstücke eingenommen habe (eine Summe, welche als Reichtum charakterisiert wird: πεπλούτηκεν ἐξαπίνως), so muss bedacht werden, dass diese Äusserung auch Ironie sein kann (Mazaris, ed. A. Ellissen, Analecten IV (1860) 20 : 232,6); doch geht aus ihr auch hervor, dass ein zielbewusster Leiter der kaiserlichen Kanzlei — wohl zu allen Zeiten — die Möglichkeit hatte ein ansehnliches Vermögen zu erwerben.

[63] *Kaiserurkunde als Ausdruck* 234 ff. (*B u eur. Stw.* 14 ff.); F. Dölger, Die Familie der Könige im Mittelalter, Hist. Jahrbuch 60 (1940) 397—420 (*Bueur. Stw.* 34—69).

[64] F. Dölger, Die mittelalterliche Kultur auf dem Balkan als byzantinisches Erbe, Revue intern. d. études balcaniques 2 (1935) 108—124 = *Bueur. Stw.* 261—280 (mit Literatur); W. Ohnsorge, Legimus, die von Byzanz übernommene Vollzugsform der Metallsiegelurkunde und eine grosse Anzahl anderer Aufsätze in: Abendland und Byzanz (1958); C. Jireček, Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien, Denkschriften der K. Akad. d. Wiss. in Wien, Philos. - Hist. Kl. 56 (1912).

diese Völker eng mit Byzanz verband. Eheliche Verbindungen der Herrscherhäuser, militärische Bündnisse, kirchliche Kontakte, nicht zuletzt aber auch Rivalitäten schufen immer mehr geistig-kulturelle und politische Konvergenzen, bis um die Mitte des 14. Jh. Stefan Dušan, die damalige Situation der inneren Zerrissenheit des byzantinischen Reiches nutzend, die ganze nördliche Balkanhalbinsel mit ihrer zu einem erheblichen Teile griechischen Bevölkerung unter seinem Szepter vereinigte und sich, angesichts der von ihm offensichtlich mit Gottes Hilfe und Zustimmung errungenen Gewalt, nun „Kaiser Serbiens und der Rhomäer nennen liess. Die Herstellung eines gemeinsamen Verwaltungssystems und einer gemeinsamen Rechtsbasis wurde zu einer Notwendigkeit für das friedliche Zusammenleben der in diesem Reiche vereinigten Balkanvölker. Und was Wunder, wenn eine solche Kulturgemeinschaft vom Kaiserhause ausging und von dort die entscheidende Förderung erfuhr? Hatte doch schon Stefan der Erstgekrönte zu Ende des 12. Jahrhunderts ein grosses serbisches Kloster inmitten der orthodoxen, vorwiegend griechischen Klosterwelt des Athos gegründet und dabei die mächtige Unterstützung des griechischen Kaisers und dessen Nachfolgers gefunden. So konnte es auch nicht ausbleiben, dass sich das ganze, bisher noch junge und unausgebildete Verwaltungssystem und nicht zuletzt auch das Kanzleiwesen des serbischen Staates nach dem byzantinischen Vorbild richtete.[65] Wir finden am serbischen Hofe den Kjesar, den Despoten, den Sebastokrator, den Protosevast, den Protostrator, den Velikij Primikjur als Hofwürden, den Lagator, den Gjerakar und vor allem den Vorsteher der serbischen Herscherkanzlei, den Logofeten; viele dieser Würden waren im Laufe der Jahrhunderte mit den Prinzessinnen aus Byzanz (z. B. mit Simonis, der jugendlichen Gattin des Königs Milutin um die Wende des 13. zum 14. Jh.) hereingekommen, andere hatten die serbische Hofgesellschaft einfach durch ihren Glanz zur Nachahmung gereizt. So sind auch die Formen der serbischen Herrscherkanzlei denjenigen der byzantinischen ausserordentlich ähnlich, wie denn ja auch Stefan Dušan den Titel des „Kaisers der Rhomäer" mitsamt dem ganzen feierlichen Apparat (der roten Datierung und Unterzeichnung der Privilegien und Prostagmata) mit den dem griechischen Wortlaut ähnlichen Formeln an sich gerissen hat. Zu den ersten und wichtigsten Empfängern von chrysobullen Urkunden des neuen serbischen Herrschers zählten die Athosklöster;[66] die neuen Chrysobulle, griechisch oder serbisch, waren im

[65] C. Jireček a. a. O. 18 ff.

[66] Die erhaltenen griechischen Urkunden Stefan Dušans und seiner Nachfolger sind in verdienstvoller Weise herausgegeben von A. Soloviev und V. Mošin, Grčke povelje srpskih vladara, Beograd 1936. Es sind von 1345—1386, hauptsächlich von 1345—1355 insgesamt 45 Texte. Leider sind die Angaben über die äusseren Merkmale der Urkunden zu knapp und die Abbildungen zu selten und zu wenig umfangreich, um demjenigen, der die Archive nicht besuchen kann, eine Übersicht und damit ein Urteil zu ermöglichen. Besonders nötig wäre eine möglichst vollständige Reproduktion sämtlicher Unterschriften (samt Schlussteilen) der serbischen Herrscherurkunden; sie können, wenn man nur die bisher veröffentlichten vergleicht, in ihrer Verschiedenheit unmöglich sämtlich eigenhändige Namensunterschriften Stefan Dušans sein. — Zu den Siegeln vgl. V. Mošin, Les sceaux de Stéphan Nemania, Actes du VI[e] Congrès International d'Études Byzantines II (1951) 303—306. Mit 3 Abb.; V. Mošin, König Milutins

Aufbau und Wortlaut den byzantinischen Vorgängern nachgebildet, Logos-Worte und alle übrigen diplomatischen Elemente waren den byzantinischen Vorbildern gleich und auch die Siegel waren byzantinisch und ahmten auch im Siegelbild das byzantinische Muster nach; glich doch auch der dargestellte serbische Herrscher im Gewande dem byzantinischen Basileus.

Erwähnen wir noch, dass auch der διά-Vermerk in die serbische Urkunde übernommen ist,[67], und zwar in griechischer Lautung, so ist auf ein weiteres bedeutsames Bindeglied zwischen beiden Kanzleien hingewiesen.

Urkunde v. J. 1318 an das Karjes—Kellion, Glasnik Wiss. Ges. zu Skoplje 19 (1938) 59—76 (mit Abb. von Siegeln in byzantinischer Art, welche den Jahren 1310, 1302/9 und 1318 zugeteilt sind); V. Mošin, Eine Urkunde des Königs Vladislav für das Muttergotteskloster in Bistrica und eine Goldbulle des Königs Uroš, Glasnik der Wiss. Ges. in Skoplje 21 (1940) 21—32. Mit Abb. eines Siegels vom Palaiologentyp. —V. Mošin, Mittelalterliche serbische Siegel, Umetnički Pregled 1 (1939) 6—11. Mit 17 (sehr guten) Abb. zumeist im Palaiologentyp. — Zwei Urkunden Stefan Dušans finden sich auch *Schatzk.* 124 u. 125.

[67] Der Vermerk lautet: + διὰ τοῦ πρωτοθρόνου Σκοπίων μητροπολίτου ὑπερτίμου Ἰωάννου: Soloviev — Mošin, Grčke povelje srpskih vladara (1936) n. XI, XII, XIII.

В. Н. ЛАЗАРЕВ, Москва

ЖИВОПИСЬ XI—XII ВЕКОВ В МАКЕДОНИИ

Проблема местных и национальных школ является одной из центральных проблем истории византийского искусства. Недалеко то время, когда за произведения греческого мастерства выдавались чуть ли не все фрески и иконы древней Руси, Сербии, Болгарии, Грузии. Достаточно было открыть греческую надпись в той или иной росписи или на той или иной иконе, чтобы они тотчас же объявлялись работой византийского мастера и включались в историю византийской живописи. Мы теперь прекрасно знаем, что действительное положение вещей было гораздо более сложным, нежели это представлялось исследователям рубежа XIX—XX веков.

Рядом с Константинополем, игравшим ведущую роль и несомненно задававшим тон, в средние века существовало немало местных художественных центров, опиравшихся на свои собственные традиции, порою весьма древние. Особое место занимали национальные школы, которые, как правило, постепенно эмансипировались от византийских влияний и обычно выходили на самостоятельный путь развития. Но процесс этот был противоречивым и протекал в разных странах по разному. Моменты сближения с Византией сменялись моментами отчуждения, грекофильские течения боролись с местными, народная струя то усиливалась, то слабела. Всякий раз это обуславливалось конкретной исторической ситуацией, неповторимо индивидуальной на каждом этапе. Поэтому лишь изучив ту реальную обстановку, в условиях которой развивалось интересующее нас художественное явление, можно дать ему верную оценку. Это положение приобретает особую актуальность в применении к искусству Македонии, вокруг которого ведутся и по сей день горячие споры, нередко продиктованные узко националистическими установками, к науке не имеющими никакого отношения.

Среди открытий последних десятилетий одно из первых мест принадлежит памятникам Македонии. Хотя они были известны уже давно, но лишь в наше время они подверглись умелой реставрации (в первую очередь здесь следует упомянуть фрески церкви св. Софии в Охриде, церкви Панагии τῶν Χαλκέων в Фесалонике, храма св.

Пантелеймона в Нерези) и тем самым сделались достоянием науки. Весьма важным было также открытие прелестной небольшой росписи в Курбинове. Весь этот комплекс памятников, датируемых XI—XII веками, позволяет теперь по новому ставить вопрос о македонской живописи, которая находила себе в старых трудах не только неполное, но и неправильное освещение.

Основание научному изучению памятников Македонии было заложено Н. П. Кондаковым.[1] Совершив путешествие по Македонии, он внимательно обследовал ее постройки, росписи, предметы прикладного искусства. Его книга богата острыми и тонкими наблюдениями. В частности Н. П. Кондаков очень хорошо уловил наличие в Македонии „греко-восточной" струи, противостоявшей византийскому искусству и особенно ясно давшей о себе знать в книжном орнаменте.[2] Так как Н. П. Кондаков имел дело либо с записанными, либо с сильно загрязненными фресками и мозаиками, а ряд известных нам сегодня памятников он вообще не видел, то он лишен был возможности составить себе верное представление о македонской живописи.

Не в лучшем положении находились авторы больших сводных трудов о византийском искусстве, появившихся во втором-третьем десятилетии нашего века (Милле, Далтон, Вульф, Диль). В их работах ранние памятники Македонии совсем не упоминаются. Когда Диль[3] пишет о македонской школе, то он ссылается лишь на росписи XIV века, трактовка которых совпадает у него полностью с точкой зрения Милле, подробно изложенной и обоснованной в книге „Recherches sur l'iconographie de l'Evangile".[4] Поскольку македонские памятники XIII—XIV веков выпадают из хронологических рамок настоящей работы, постольку я не буду здесь останавливаться на теории Милле, тем более, что я уже имел случай подвергнуть ее критическому рассмотрению.[5]

В деле ознакомления с ранней македонской живописью огромную роль сыграли основополагающие труды Петковича[6] и Милле[7], впервые давших систематический обзор и публикацию расчищенных македонских росписей. Ценным вкладом в науку явились также монографические исследования Пелеканидиса о фресках Кастории,[8] Евангелидиса о фресках церкви Панагии τῶν Χαλκέων в Фесалонике[9] и Мильковича-

[1] Н. Кондаков, Македония. Археологическое путешествие, Санктпетербург, 1909.

[2] Н. Кондаков, op. cit., стр. 54—58.

[3] Ch. Diehl, Manuel d'art byzantin, 2-e édition, II, Paris, 1926, p. 788—789, 818—824.

[4] G. Millet, Recherches sur l'iconographie de l'Evangile, Paris, 1916, p. 630—655.

[5] В. Лазарев, К вопросу о „греческой манере", итало-греческой и итало-критской школах живописи, Ежегодник Института истории искусств Академии Наук СССР, 1952, стр. 173—182.

[6] V. Petković, La peinture serbe du moyen âge, I—II, Beograd, 1930—1934; I d., Преглед црквених споменика кроз повесницу српског народа, Београд, 1950.

[7] G. Millet, La peinture du moyen âge en Yougoslavie, fasc. I, Paris, 1954.

[8] S. Pelekanidis, Καστορία, I. Βυζαντιναὶ τοιχογραφίαι, Θεσσαλονίκη, 1953.

[9] D. Evangelidis, Ἡ Παναγία τῶν Χαλκέων, Θεσσαλονίκη, 1954.

Пепека о фресках св. Софии в Охриде.[10] Все эти работы, содержавшие впервые публикуемый материал, не только углубили наши знания о македонской живописи, но намного расширили общие представления о средневековой художественной культуре. Поэтому авторы новых сводных трудов о византийском искусстве (Тальбот Райс,[11] А. Грабар,[12] Амманн)[13] уже не могли обойти молчанием ранние фрески Македонии, без которых общая картина развития была бы неполной.

Совсем новую точку зрения применительно к памятникам македонской живописи выдвинул один из лучших ее знатоков А. Ксингопулос.[14] По его мнению главным центром македонской школы была Фессалоника, от которой она целиком зависела и откуда она черпала основные художественные кадры. Эту школу Ксингопулос противопоставляет Константинополю. „L'école de Constantinople représente l'idéalisme et l'académisme, l'école macédonienne le réalisme et l'amour de la vie et du mouvement".[15] Специфические черты македонской живописи начали кристаллизоваться уже в XI веке и получили полное развитие к XIV веку, на который падает расцвет македонской школы. При таком толковании последняя превращается в простой придаток фессалоникской школы, якобы определявшей весь ход развития. Ни о каких местных течениях или местных традициях Ксингопулос ничего не говорит. Он их полностью игнорирует.

Если для Ксингопулоса сохранившиеся на почве Македонии росписи являются работами заезжих фессалоникских мастеров, то для Мавродинова это произведения болгарских художников.[16] Без всяких колебаний он включает их в историю болгарской живописи, усматривая в них уже ряд специфически национальных черт. Чтобы подкрепить эту теорию, Мавродинов произвольно относит часть фресок церкви св. Софии в Охриде и церкви Свв. Врачей в Кастории к эпохе царя Самуила (до 1014 года). И для него отличительное свойство македонской живописи — реализм. „В Македония е съществувала безсъмнено една местна школа, архаизираща, но еволюирала по вкуса на провинцията до реализъм".[17] После захвата Македонии византийцами в 1018 году реалистическое направление постепенно сошло на нет. „Вкусът към реализъм, пишет Мавродинов, който тя е развила, е бил обаче вкус на народните маси и той няма да се загуби".[18]

[10] П. Миљковиќ-Пепек, Материјали за македонската средновековна уметност. Фреските во светилиштето на црквата св. Софија во Охрид, Зборник изданија на археолошкиот музеј, книга 1, No 3, Скопје, 1955, стр. 37 сл.

[11] D. Talbot Rice, Byzantine Art, London, 1954, p. 117; I d., The Beginnings of Christian Art, London, 1957, pp. 105, 158, 163.

[12] A. Grabar, La peinture byzantine, Genève, 1953, pp. 139—143.

[13] A. Ammann, La pittura sacra bizantina, Roma, 1957, pp. 100—105.

[14] A. Xyngopoulos, Thessalonique et la peinture macédonienne, Athènes, 1955, p. 1—25, 76.

[15] A. Xyngopoulos, op. cit., p. 8.

[16] Н. Мавродинов, Старобългарската живопис, София, 1946, стр. 34—55, 68—78; I d., Старобългарското изкуство. Изкуството на първото българско царство, София, 1959, стр. 281—294.

[17] Н. Мавродинов, Старобългарското изкуство, стр. 283.

[18] Ibid.

Из этого краткого историографического обзора явствует, что македонская живопись получала самые противоречивые оценки. Наша задача сводится к тому, чтобы попытаться определить ее объективное историческое место. Можно ли вообще говорить об особой македонской школе живописи в XI—XII веках? Чем она обязана Фессалонике? Каковы ее связи с Константинополем? Насколько сильно сказались в ней те изменения состава населения, которые повлекло за собою вторжение славян на Балканы? Имеются ли основания усматривать в ранних росписях Македонии специфически болгарские черты? Вот тот круг вопросов, который неизбежно встает перед всяким исследователем, изучающим памятники македонской живописи интересующего нас периода.

Македония, расположенная между Византией, Болгарией и Сербией, была издавна яблоком раздора. Часто меняла она своих хозяев, а в связи с этим и свои географические границы. На нее зарились все средневековые завоеватели, захватывая ее при первом удобном случае и не выпуская ее из рук до конечного разгрома их армий. В средние века многократно входила она в состав Византийской империи, дважды владели ею болгары, в XIII веке ее южная часть попала в руки крестоносцев, в XIV столетии она была завоевана сербами, чтобы затем стать на долгие столетия хищнической добычей турок. При всех этих изменениях политические границы Македонии не оставались стабильными, и поскольку отдельные ее части порою находились в разных руках, постольку, естественно, она нередко утрачивала свою целостность. К этому следует присоединить частые вторжения в Македонию печенегов, узов, венгров, норманнов, которые безжалостно разоряли страну, нанося ей глубокие раны.

Какой этнический элемент в условиях столь большой неустойчивости господствовал в средневековой Македонии? На этот вопрос современная наука дала ясный ответ. Это были славяне.[19] Оседая с VI

---

[19] Для истории вопроса см. не утратившую своего значения и на сегодняшний день превосходную работу А. А. Васильева —„Славяне в Греции“ [Византийский Временник, 1898 (V), стр. 404—438, 626—670]. Критический обзор новой литературы дают P. Lemerle (Philippes et la Macédoine orientale, Paris, 1945, pp. 113—118) и Г. А. Острогорский (G. Ostrogorsky, History of the Byzantine State, Oxford, 1956, pp. 84—85). Немало ценных фактов можно найти в ряде старых работ: М. Дринов, Заселение Балканского полуострова славянами, Чтения в имп. обществе истории и древностей Российских при московском Университете, 1872, книга 4, Москва 1872, стр. 1—174; С. Веркович, Топографическо-этнографический очерк Македонии, С. Петербург, 1889; В. Кънчов, Македония. Етнография и статистика, София, 1900; Иорд. Иванов, Българите в Македония, София, 1917; И. Снегаров, Византийски свидетельства от XI—XIII в. за българския характер на Македония, Македонски преглед, 1925 (1), кн. 5—6; Иорд. Иванов, Български старини из Македония, София, 1931. Проблемой заселения Балканского полуострова славянами много занимались за последние годы советские историки, заострившие свое внимание на социально-экономической стороне этого процесса. См. Е. Э. Липшиц, Византийское крестьянство и славянская колонизация (преимущественно по данным земледельческого закона), Византийский сборник, 1945, Москва—Ленинград, стр. 95—143; А. Дьяконов, Известия Иоанна Эфесского в сирийских хрониках о славянах VI—VII

века на Балканах, они проникали и в глубь Греции. Византия, занятая борьбой с персами и арабами, не имела возможности помешать продвижению славян. На Балканском полуострове славяне образовывали союзы племенных княжеств, крупнейшие из которых находились в VII веке в Македонии.[20] Густые поселения славян были также расположены вокруг и по соседству с важным торговым центром империи — Фессалоникой[21] и с via Egnatia, связывавшей Константинополь и Фессалонику с западными районами. О степени заселения Македонии славянскими племенами можно судить по тому, что именно к ней византийские и арабские писатели в первую очередь применяли термин Σκλαυινίαι.[22] Ее жители в значительной мере сохраняли свою независимость вплоть до начала IX века, когда их войска пришли на помощь болгарским славянам в их борьбе против Византии.[23] Лишь в IX веке Склавинии перестали существовать, и часть их территории, примыкавшая к Фессалонике, вошла в состав Византийской империи.[24]

В течение VII—IX столетий на Балканах образовалось три крупных славянских государства: хорватов, сербов и болгар. На ранних этапах развития наибольшее значение имело для Македонии Болгарское государство.

Появление в конце VII века на Балканском полуострове воинственных протоболгар Аспаруха, народа тюркской группы, привело к далеко идущим последствиям. Хотя протоболгары постепенно растворились в массе славянского населения, утратив свою старую культуру и язык,

---

вв., Вестник древней истории, 1946, No 1, стр. 20—34; Сборник документов по социально-экономической истории Византии (Институт истории Академии Наук СССР), Москва, 1951, стр. 65—102; Е. Липшиц, Из истории славянских общин в Македонии в VI—IX вв. н. э., Сборник статей ко дню 70-летия академика Б. Д. Грекова, Москва 1952, стр. 49—54. Я приношу большую благодарность А. П. Каждану и Г. Г. Литаврину, оказавшим мне существенную помощь при разработке исторической части моего доклада.

[20] Ср. P. Lemerle, Philippes et la Macédoine orientale, p. 116. „Au VIIe et au VIIIe siècle, пишет Lemerle, la Macédoine toute entière est plus slave que grecque“.

[21] Ср. F. Dölger, Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im X. Jahrhundert, Sitzungsberichte der Bayer. Akademie der Wiss., Phil. - hist. Klasse, 1953, Heft 1, München 1952 (ср. Byzantinische Zeitschrift 1953 (46), S. 210—211 — ответ Dölger на критику Kyriakides); G. Soulis, On the Slavic Settlement in Hierissos in the Tenth Century, Byzantion 1953 (23), p. 67—72; Р. Наследова, Македонские славяне конца IX-начала X в. по данным Иоанна Камениаты, Византийский Временник 1956 (XI), стр. 82—97; В. Тъпкова-Заимова, Сведения за българи в житието на св. Атанасий, Изследования в чест на акад. Д. Дечев, София, 1958, стр. 758—762; В. Тыпкова-Заимова, Нападения „варваров“ на окрестности Солуни в первой половине VI века, Византийский Временник 1959 (XVI), стр. 3—7.

[22] Как напр. Theophanes Chronographia, ed. de Boor, Lipsiae, 1883—1885, t. I, p. 430; Cameniatae de Excidio Thessalonicensi in Theophanes Continuatus, Bonn, 1838, p. 514 и др.

[23] И. Дуйчев, Нови житийны данни за похода на имп. Никифора I в България през 811 год, Списание на Българската Академия на науките, клон историко-филологичен и философско-обществен, кн. LIV, София, 1937, стр. 150. Ср. F. Dvornik, La vie de Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IXe siècle, Paris, 1926, p. 35—36, 61.

[24] История Болгарии (Институт славяноведения Академии Наук СССР), I, Москва, 1954, стр. 54.

тем не менее на ранних этапах развития протоболгарская знать оттеснила на второй план славянскую. Ведя энергичную завоевательную политику, болгарские ханы добились около 681 года официального признания Болгарского государства Византией. При преемниках хана Омортэга (814—831) болгары подчинили своей власти ряд областей в Македонии, до того входивших в состав Склавиний. В. Н. Златарский полагает, что уже в это время болгары заняли Западную Македонию до Охрида и Прилепа, а также область по среднему течению реки Стримон.[25]

Приняв христианство в 864 году, болгарский князь Борис обеспечил тем самым Византии возможность широкого культурного воздействия на его страну. В Болгарии была создана архиепископская кафедра, подчиненная константинопольскому патриарху. Когда князь Симеон (893—927), в результате энергичной военной экспансии, создал огромную, но эфемерную Болгарскую империю, полностью поглотившую, в частности, и Македонию, он созвал в 919 году собор болгарских епископов, провозгласивших болгарскую церковь совершенно независимой и избравших болгарского патриарха. После эпохи междоусобиц и завоевания Болгарии Иоанном Цимисхием царь Самуил (976—1014) создал мощное южнославянское государство, объединив под своей властью множество земель, центром которых стала Македония (кроме Фессалоники). Столицей новой империи Самуил сделал Преспу, а затем Охрид, куда позднее была переведена восстановленная болгарская патриархия, временно ликвидированная Цимисхием.[26]

В первом болгарском царстве славянская культура переживала большой подъем, продолжившийся и в царстве Самуила. Широкое строительство церквей и дворцов, усовершенствование славянской письменности, расцвет литературы, многочисленные переводы на славянский язык греческих книг — все это привело к тому, что к моменту захвата византийцами Балканского полуострова и, в частности, Македонии, славянская культура имела здесь уже свои крепкие традиции, борьба с которыми становилась неизбежной для любого нового завоевателя.

После разгрома войска царя Самуила в 1014 году и после торжественного вступления Василия II в Охрид в 1018 году Македония сделалась одной из многочисленных провинций Византийской империи, каковой она оставалась вплоть до конца XII века. По началу Василий II обошелся милостиво с покоренной страной и ее церковью. Хотя Охридская патриархия низведена была на уровень архиепископства, возглавлявший ее славянин Иоанн Дебрский не только сохранил свои старые права, но и приобрел некоторые новые. Он не был подчинен константинопольскому патриарху; его избрание санкционировалось не-

[25] В. Златарски, История на българската държава през средните векове, 1—2, стр. 289.

[26] И. Иванов, Български старини, стр. 557.

посредственно самим императором.[27] Таким образом автокефальное охридское архиепископство заняло одно из первых мест в византийской церковной иерархии. В дальнейшем, после смерти Иоанна, умершего в 1037 году, архиепископы назначались в Охрид только из греков. Постепенно и все епископские кафедры заняли греки, так что славяне оказались полностью вытесненными с высших церковных должностей. Лишь низший клир пополнялся выходцами из славянской среды, и то не всегда. С конца XI века греческий язык все более вытеснял в богослужении славянский, и славянские училища постепенно закрывались.

Завоевание византийцами Македонии привело не только к засилью греческого духовенства, но, в первую очередь, и к засилью греческой администрации. И хотя последняя всячески содействовала проникновению в Македонию греческих поселенцев, основной состав ее населения оставался славянским (особенно в окрестностях Скопля, Охрида и Кастории). Таким образом в XI—XII веках Македония являла своеобразную картину: с одной стороны численно преобладавшее славянское население со своими старыми, порою весьма архаическими традициями, с другой стороны — греческая администрация и греческое духовенство, обладавшие большими запасами культуры, которые они умели превосходно использовать в чисто политических целях. На этой двойственной основе и развивалось в XI—XII веках искусство Македонии.

Так как все известные нам памятники македонской монументальной живописи возникли уже после завоевания Македонии византийцами, то, естественно, возникает вопрос, как протекал процесс сотрудничества греческих и местных художников. Или, быть может, никакого такого сотрудничества не было и в помине, и все здания возводились и расписывались артелями, состоявшими из одних греческих ремесленников?

К сожалению, мы очень плохо осведомлены о формах организации труда строителей и живописцев в Византии и в ее провинциях. XXII глава „Книги эпарха“ мало что дает в этом отношении. Но имеется ряд разрозненных свидетельств в других источниках и, в частности, в житиях святых, которые бросают известный свет на эту проблему. Как и на Западе, в Византии строители (οἰκοδόμοι или τεχνῖται), образовывали артели, переезжавшие с места на место в зависимости от получения работы. По-видимому, члены строительной артели не входили в состав особого цеха.[28] Они набирались из местных либо

[27] G. Ostrogorsky, History of the Byzantine State, p. 276. Ср. H. Gelzer, Der Patriarchat von Achrida (Abhandl. der philolog. - hist. Klasse der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, II, N 5), Leipzig, 1902; Иор. Иванов, Българите в Македония, София, 1917, стр. 80—87; И. Снегаров, История на Охридската архиепископия, София, 1924; Его же, Град Охрид. Исторически очерк, Македонски преглед, 1928 (IV), стр. 91—139.

[28] Ср. А. Каждан, Деревня и город в Византии IX—X вв., Москва, 1960, стр. 308, 335, 336. А. П. Каждан считает, что цехи строителей могли появиться в Византии уже в XII веке. Но упоминание в документах протомагистра отнюдь еще не говорит о наличии таких цехов.

приглашенных со стороны ремесленников. Оглавлял такую артель главный мастер, который мог одновременно выступать и как подрядчик. По выполнении заказа артель либо распадалась, либо переезжала на другое место. Например, Феофан сообщает, что император Константин V (741—775) собрал для постройки акведука „из различных мест технитов — из Азии и Понта 1000 строителей, каменщиков 200; из Эллады и с островов — изготовляющих цемент 500 человек; из самой Фракии 5000 и 200, изготовляющих кирпичи".[29] Совершенно очевидно, что такие наемные рабочие были организованы в артели, чаще всего состоявшие из земляков и отличавшиеся крепкой товарищеской спайкой.[30] В раннем „Житии Симеона Столпника" упоминаются строительные рабочие — исавряне. Возводя стены в Антиохии, они держались сплоченно, охотно помогая друг другу и заботясь о товарищах, утративших трудоспособность.[31] В „Житии Германа Козинитского" X века идет речь о крестьянской артели строителей, нанявшейся за 100 номизм на строительство небольшой церкви.[32] Очень интересные сведения находим мы у хрониста XII века Михаила Глики. Повествуя о возведении Юстинианом храма св. Софии, Глика рассказывает о том, как однажды в субботу строители отправились позавтракать, причем оставили свои инструменты на попечение сына протомагистра, т. е. старшего или главного мастера (τοῦ πρωτομαϊστόρου).[33]

В отличие от строительных артелей артели живописцев были гораздо менее многочисленными. При выполнении заказа на роспись небольшой церкви артель могла состоять из двух-пяти человек, причем, как правило, ее должен был возглавлять главный мастер (т. е. протомагистр), чаще всего выступавший и в роли подрядчика. В надписи от 1307 года в церкви Богородицы Левишкой упоминаются два протомаистора — Никола и Астрапа, из которых первый возглавлял строительную артель, а второй — артель живописцев.[34] Обычно протомагистр был старшим и наиболее квалифицированным среди ремесленников. Он руководил всей работой и отвечал за ее своевременное выполнение. Свою артель он мог комплектовать по разному: либо она состояла полностью из его ближайших учеников и помощников, либо он пополнял ее местными ремесленниками, которые работали под его прямым руководством. Учитывая трудности и неудобства далеких путешествий, в средние века охотнее прибегали ко второй форме сотрудничества. Это, в частности, доказывают мозаики и фрески Софии

[29] Theophanes, Chronographia, ed. C. de Boor, Lipsiae 1883, I, p. 440, 19—20.

[30] М. Сюзюмов, Книга эпарха, уставы византийских цехов десятого века, Свердловск, 1949, стр. 108.

[31] А. Рудаков, Очерки византийской культуры по данным греческой агиографии, Москва, 1917, стр. 142.

[32] Acta Sanctorum Bollandiana, Mai, III, p. 9.*

[33] Michael Glycas, Annales, Bonnae, 1836, p. 497, 7—9.

[34] С. Радојчић, Мајстори старог српског сликарства, Београд, 1955, стр. 19, рис. 12.

Киевской.[35] И эта практика, как наиболее разумная, должна была применяться также в Македонии.

Не приходится сомневаться в том, что на Балканах существовали свои национальные кадры ремесленников, отлично усвоившие уроки многоопытных византийцев. Иоанн Экзарх, болгарский писатель X века, упоминает в своем предисловии к „Шестодневу" о строителях кораблей, о медниках, золотых дел мастерах, ткачах, кожевниках, оружейниках, кузнецах. При этом Иоанн Экзарх делает весьма любопытное замечание о том, что „човѣшкитѣ изкуства се нуждаять одно от друго".[36] Эти слова дают основание говорить об известной специлизации ремесленного производства в Болгарии X века. В документах ряда македонских монастырей фигурируют „протомаистори", а в поздних хрисовулах балканских властителей неоднократно встречаются упоминания „технитариев" и „маисторов".[37] Помимо городов, славянские ремесленники проживали при крупных монастырях и богатых феодальных поместьях, обслуживая своим искусством не только своих прямых хозяев, но и сельскую округу.

Особенно весомым свидетельством наличия славянских кадров высоко квалифицированных ремесленников могут служить раскопки в Преславе и в Патлейне (неподалеку от Преслава).[38] Здесь были раскопаны остатки мастерских для изготовления расписной керамики (тигли с эмалями, шлаки, следы расплавленной стеклянной массы, большое количество полуфабрикатов и бракованных изделий, специальные печи для обжига полихромной керамики). При этом были открыты изразцы, на обороте которых имеются знаки в виде букв славянского алфавита, как глаголицы, так и кирилицы. С другой стороны весьма показательно, что в греческих надписях попадаются характерные фонетические ошибки. Если на рубеже IX—X веков рядом с греками подвизались в Болгарии местные ремесленники, и притом в столь сложном производстве, как керамическое, то есть все основания полагать, что и в Македонии XI—XII веков практиковалось сотрудничество греков со славянами в области того вида творчества, которое нас в первую очередь интересует, иначе говоря, в области монументальной живописи.

Самые ранние фресковые ансамбли Македонии датируются второй четвертью XI века. Это были десятилетия, непосредственно следовавшие за завоеванием Македонии Василием II, когда еще живы были воспоминания об империи Самуила и когда вплоть до 1037 года охрид-

[35] Ср. В. Лазарев, Мозаики Софии Киевской, Москва, 1960, стр. 154—156. В Софии Киевской работало не менее восьми мозаичистов, среди которых были и славянские выученики греческих мастеров. Для выполнения мозаик требовалось, как правило, больше рук, чем для выполнения фресок.

[36] Ив. Дуйчев, Изъ старата българска книжнина. I. Книжовни и исторически паметници отъ първого българско царство, София, 1943, стр. 80.

[37] I. Sakâzov, Das Wirtschaftsleben des Balkans im Mittelalter, Revue internationale des études balkaniques, Beograd, 1936, S. 417—419.

[38] Н. Мавродинов, Старобългарското изкуство, стр. 222—223, 238, 250—251 (с указанием специальной литературы).

ским архиепископом был славянин Иоанн, которого после его смерти сменил присланный из Константинополя хартофилакс Великой церкви Лев.

Наиболее полный подбор фресок второй четверти XI века сохранился в церкви св. Софии в Охриде. К сожалению, исчерпывающей архитектурной публикации памятника до сих пор не появилось, что дало повод к высказыванию разного рода необоснованных гипотез. Если совершенно несомненно, что на месте дошедшего до нас здания находились более старые постройки, наиболее древняя из которых могла восходить еще к ранне-христианской эпохе, то сложнее обстоит дело с оценкой существующего здания. В то время как Филов[39] и Мавродинов,[40] введенные в заблуждение немецким архитектором Шмидтом Аннабергом,[41] относят восточную часть церкви еще к эпохе царя Самуила, все югославские и македонские исследователи, основываясь на новых данных, считают, что церковь, представлявшая из себя купольную трехнефную базилику с трансептом, была п о л н о с т ь ю перестроена при архиепископе Льве (1037—1056).[42] При этом обычно ссылаются на свидетельство греческой рукописи XIII века — Cod. Paris. gr. 880, где на fol. 407 v. - 408 приведен список охридских архиепископов и около имени Льва (Леона) сообщается: „ὁ κτίσας τὴν κάτω ἐκκλησίαν ἐπ' ὀνόματι τῆς ἁγίας τοῦ θεοῦ Σοφίας[43]. К этому весьма солидному аргументу проф. Коцо[44] присоединил еще один существенный довод.

[39] B. F i l o v, Geschichte der altbulgarischen Kunst bis zur Eroberung des bulgarischen Reiches durch die Türken, Berlin und Leipzig, 1932, S. 38—40.

[40] Н. М а в р о д и н о в, op. cit., стр. 264—267.

[41] S c h m i d t - A n n a b e r g, Die Basilik Aja Sofia in Ochrida, Deutsche Bauzeitung 1921 (LV), S. 193 f., 205 f. Автор этой монографии полагает, что в дошедшем до нас здании различаются четыре строительных периода [первый (середина IX века) — вся восточная часть, до третьей пары столбов, считая от апсиды; второй (около 1000 года) — вся западная часть, включая и предварительную планировку внутреннего нарфика; третий (XII век) — перекрытие нефов, возведение внутреннего нарфика и северно-западной пристройки с лестницей на хоры; четвертый (XIII—XIV века, до 1317 года) — внешний нарфик и башни]. Новейшие обследования памятника не подтвердили выводов Шмидта Аннаберга.

[42] Ђ. Б о ш к о в и ћ, Основи средњевековне архитектуре, Београд, 1947, стр. 96, рис. 130; Д. К о ц о, Црквата св. Софија во Охрид, Годишен зборник, филоз. фак., Скопје, 1949, стр. 344—358; Р. Љ у б и н к о в и ћ, Конзерваторска испитивања и радови на цркви свете Софије у Охриду, Зборник заштите споменика културе, II—1, Београд, 1952, стр. 201—204; Конзерваторски радови на цркви „Св. Софије" у Охриду, Београд 1955; Ђ. Б о ш к о в и ћ, Архитектура средњег века, Београд, 1957, стр. 129, рис. 170. Ср. Н. К о н д а к о в, Македония, стр. 228—231; П. М и л ю к о в, Христианские древности западной Македонии, Известия русского археологического института в Константинополе, 1899 (IV), стр. 86; G. M i l l e t, L'école grecque dans l'architecture byzantine, Paris, 1916, p. 41; St. Sophia of Ochrida. Preservation and Restoration of the Building and its Frescoes. Report of the Unesco Mission of 1951 by F. Forlati, C. Brandi and Y. Froidevaux, Paris 1953; D. K o c o, Nouvelles considérations sur l'église de Sainte-Sophie à Ohrid, Archaeologia Iugoslavica, 1956 (II), p. 139—144.

[43] И о р. И в а н о в, Български старини изъ Македония, София, 1931, стр. 566.

[44] Д. К о ц о, Климентовиот манастир „Св. Пантелејмон" и раскопките при „Имарет" во Охрид, Годишен Зборник, филоз. факул., Скопје, 1948, стр. 180.

Он обратил внимание на одно место из жития св. Климента, из которого можно сделать вывод, что вторая церковь св. Климента в Охриде была некоторое время архиепископским храмом.[45] По-видимому, это совпало с годами пребывания на архиепископской кафедре Иоанна, когда старая церковь св. Софии, воздвигнутая при Самуиле, лежала в развалинах после взятия византийским войском Охрида, а новая церковь, построенная архиепископом Львом, еще не была завершена.[46] Совокупность всех приведенных фактов склоняет к тому, чтобы рассматривать дошедший до нас храм св. Софии как постройку, полностью возведенную при архиепископе Льве (1037—1056).

Фрески св. Софии в Охриде (рис. 1—12), подвергшиеся недавно умелой реставрации, представляют большой научный интерес.[47] Им свойственны черты ярко выраженного архаизма, что решительно препятствует связывать их с памятниками константинопольского круга.

Уже изображенная в конхе апсиды Богоматерь, которая сидит на троне и держит перед собой овальный щит с фигурой благословляющего Спаса Эммануила, поражает с первого взгляда архаическим строем своих форм (рис. 1). Совсем плоская коротконогая фигура с непомерно большой головой, строго фронтальное положение корпуса и ног, почти симметрично размещенные складки плаща — все это придает образу какой-то застылый, нарочито иконный характер. Представленный здесь иконографический тип восходит к весьма древним традициям (печати византийских императоров VI—VII веков, фрески 28-ой капеллы в Бауите и в Санта Мария Антиква, миниатюры сирийского Евангелия VII века в Париже, syr. 341, армянского Евангелия в Эчмиадзине и др.).[48] Из сказанного можно сделать лишь один вывод — расписавший конху художник принадлежал к старшему поколению, имевшему слабое представление о новшествах искусства XI века. Неслучайно его фигура Богоматери выдает такое разительное сходство

[45] Т е о ф и л а к т, Житие на св. Климента Охридски, во превод од Д. Ласков, София, 1916, стр. 65.

[46] Ср. П. М и љ к о в и ќ - П е п е к, op. cit., стр. 64—65.

[47] Ђ. М а н о - З и с и, Св. Софија во Охрид, Старинар, 1931 (VI), стр. 123—132; N. O k u n e v, Fragments de peintures de l'église Sainte-Sophie d'Ochrida, Mélanges Ch. Diehl, II, Paris, 1930, p. 117—131; Н. М а в р о д и н о в, Старобългарската живопис, стр. 40—49; A. G r a b a r, La peinture byzantine, p. 139—141; G. M i l l e t, La peinture en Yougoslavie, I, p. VIII, pl. 1—10; Р. К у з м а н о в с к и — Д. Ш а љ и ћ, Охрид и околина, Београд, 1954, стр. 30—40; П. М и љ к о в и ќ - П е п е к, op. cit.; S. R a d o j č i ć, Jugoslavija. Srednjovekovne freske, Unesco, 1955, стр. 16, табл. I—VIII; М. М е д и ћ, Радови на конзервацији архитектуре и живописа цркве Свете Софије у Охриду у лето 1954 године, Зборник заштите споменика културе, 1955—1956 (VI—VII), стр. 251—252; П. М и љ к о в и ћ - П е п е к, Порекло једног стилског елемента на фрескама Св. Софије у Охриду, Зборник радова С.А.Н., књ. LIX, Византолошки институт, књ. 5, Београд, 1958, стр. 125—129; A. A m m a n n, La pittura sacra bizantina, pp. 100—101; O. B i h a l j i - M e r i n, Fresken und Ikonen. Mittelalterliche Kunst in Serbien und Makedonien, München, S. 7, Taf. 1, 3—12.

[48] См. Н. К о н д а к о в, Иконография Богоматери, I, С. - Петербург, 1914, стр. 304—311; A. G r a b a r, L'iconoclasme byzantin, Paris, 1957, fig. 53, 56. Ср. A. G r a b a r, Iconographie de la Sagesse divine et de la Vierge, Cahiers Archéologiques, 1956 (VIII), p. 259—260.

с аналогичным образом в конхе церкви св. Софии в Фессалонике (рис. 2)[49].

Руку другого мастера обнаруживает фреска, размещенная под конхой, над окнами апсиды. Здесь представлено, как и в Киеве, „Причащение апостолов“ (рис. 3—6), причем фигура Христа, стоящего под киворием, дана в строгой фронтальной позе. Фланкирующие киворий ангелы с рипидами размещены на более высоком уровне, чем фигуры подходящих с обеих сторон апостолов, благодаря чему зритель воспринимает их как бы парящими в воздухе. Такая постановка фигур, уподобляющая центральную часть композиции плоскому геральдическому построению, ясно указывает, насколько автор фрески был далек от мышления пространственными категориями. И столь же плоскостно трактован нижний регистр апсиды, включающий в себя фигуры святителей (рис. 7), которые даны, как и на мозаике Софии Киевской,[50] в строгих фронтальных положениях.

Свод вимы заполняет эффектная многофигурная сцена — „Вознесение“ (рис. 8—9). Это — наилучше сохранившаяся часть всей росписи, подкупающая своим монументальным размахом. Композиция данной сцены, хорошо приспособленная для заполнения круглого зеркала купола, где она обычно и размещается, здесь развернута на довольно длинном коробовом своде, что повлекло за собой ее существенную переработку. Утратив свой центрический характер, она оказалась вытянутой в длину, причем на стыке свода и стен вимы художники дали два фриза с фигурами идущих ангелов, чем еще сильнее подчеркнули горизонтальный разворот всей композиции.

Стены вимы украшает ряд ветхозаветных сцен (Встреча Авраамом трех странников, Гостеприимство Авраама, жертвоприношение Авраама, рис. 12; Три отрока в пещи огненной, Лествица Иакова), дополненных двумя редко встречающимися сюжетами — Литургия Василия Великого, Видение Иоанна Златоуста. Этот своеобразный комплекс сцен во многом перекликается с почти одновременными фресками на хорах Софии Киевской (здесь мы находим первые четыре из выше перечисленных сцен).[51] Роспись Софии Киевской напоминает и полуфигурный Деисус с ангелами, размещенный над конхой апсиды.[52] Такие полуфигурные Деисусы, в наиболее наглядной форме воплощающие идею заступничества, заменяли те иконы, которые позднее стали ставить на архитрав алтарной преграды.[53]

---

[49] В. Лазарев, История византийской живописи, II, Москва, 1948, табл. 40; A. Grabar, L'iconoclasme byzantin, fig. 123, 124.

[50] В. Лазарев, История византийской живописи, II, табл. 116.

[51] V. Lazarev, Nouvelles découvertes dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev, Byzantinoslavica, 1958 (XIX), p. 91—92. Как в Охриде, так и в Киеве в основе этих сцен лежит сложная символика, намекающая на жертвенную смерть Христа и на таинство Евхаристии.

[52] П. Миљковиќ-Пепек, op. cit., рис. 13; В. Лазарев, Мозаики Софии Киевской, Москва, 1960, табл. 22—25.

[53] Ср. V. Lasareff, La scuola di Vladimir-Susdal: due nuovi esemplari della pittura da cavaletto russa dal XII al XIII secolo (per la storia dell'iconostasi), Arte Veneta, 1956 (X), pp. 9—18.

Ряд фресок сохранился также в жертвеннике, диаконике и нефах. Апсиду диаконика украшают фигуры римских пап и полуфигура Иоанна Крестителя, а примыкающий свод — сцены из его жизни. В апсиде жертвенника изображены сорок мучеников севастийских и полуфигура Христа, а на примыкающем своде — сцены из жизни севастийских мучеников. Трансепт и нефы также были расписаны (здесь уцелели фрагменты Рождества Христова, Введения во храм и фигуры святых; всю западную стену заполняет монументальная композиция Успения; под ней представлены два архангела, а над ней — два пророка). Эти фрески исполнены в несколько иной манере, но у нас нет никаких оснований относить их, вслед за Мавродиновым,[54] к более поздней эпохе (напомню, что фрески алтарной части проф. Мавродинов датировал эпохой царя Самуила, а фрески второй группы — временем архиепископа Льва). Здесь может идти речь лишь о различных манерах письма, а не о различных стилистических этапах развития.

На восточных столбах, между которыми находилась алтарная преграда, написаны два более поздних изображения Богоматери с Младенцем, не принадлежащих к первоначальной росписи.[55] Фрески же, размещенные по низу стен и на арках, полностью относятся к этой росписи.[56] Мы находим здесь изображения патриархов и епископов Константинополя, Антиохии, Иерусалима, Александрии и римских пап (рис. 10—11). Ставленник Константинополя Лев, первый из греческих архиепископов на охридской кафедре, хотел, вероятно, тем самым подчеркнуть вселенский характер византийской церкви, в рамках которой автокефальная охридская кафедра занимала одно из первых мест.[57] Есть серьезные основания полагать, что архиепископ Лев осуществил реконструкцию храма св. Софии ближе к началу своего пребывания в Охриде, что склоняет датировать раннюю группу фресок первыми годами пятого десятилетия XI века.[58]

---

[54] Н. Мавродинов, Старобългарското изкуство, стр. 289—290.

[55] П. Миљковиќ-Пепек, Една значајна новооткриена фреска во Св. Софија во Охрид, Весник на музејско конзерваторското друштво на НР Македонија, 1955 (III), No 2, стр. 48—51; S. Radojčić, Die serbische Ikonenmalerei vom 12. Jahrhundert bis zum Jahre 1459, Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft, 1956 (V), S. 68; П. Мильковик-Пепек, Умилителните мотиви во византиската уметност на Балканот и проблемот на Богородица Пелагонитиса, Зборник (1957—1958), изданија на археолошкиот музеј — Скопје, 1958, стр. 15—18; Id., La fresque de la Vierge avec le Christ du pilier situé au nord de l'iconostase de Sainte Sophie à Ohrid, Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongreses 1958, München, 1960, p. 388—391. Радойчич правильно относит эти фрески не к XI, а к XII веку.

[56] XI веком датируются также сильно попорченные фрески внутреннего нарфика (в том числе и портрет Исаака Комнина и его супруги Ирины) и фрагмент Жертвоприношения Авраама на первоначальной наружной стене (в свое время к ней примыкал портик).

[57] П. Миљковиќ-Пепек, op. cit., стр. 58, 64.

[58] Ср. П. Миљковиќ-Пепек, op. cit., стр. 65. К этой датировке склоняет и наличие портретов римских пап, которые были бы уже невозможны ближе к 1050 году, когда разгорелась борьба между византийской и римской церквами, в которой архиепископ Лев принял активное участие как приверженец патриарха Михаила Керулария. См. Е. Голубинский, Краткий очерк истории православных церквей, Москва, 1871, стр. 41; G. Ostrogorsky, op. cit., pp. 282, 296—298.

Если задать себе вопрос, что наиболее характерно для стиля охридских фресок, то прежде всего хочется отметить их ярко выраженный архаический строй форм, лишенный и намека на столь типичную для константинопольских памятников утонченность. Тяжелые фигуры, массивные головы, преувеличенно большие глаза, фронтальный разворот композиций, как бы распластывающихся по плоскости, упрощенный рисунок, резкие контрасты между освещенными и затененными частями — вот что сближает охридские фрески с во многом близкими к ним по стилю росписями Фессалоники и Киева. Но в охридских фресках есть и свои особенности. Это искусство прежде всего подкупает своей силой и мужественностью, а порою и какой-то наивной патриархальностью. В этом плане примечательна сцена с изображением Жертвоприношения Авраама (рис. 12), где животные как две капли воды походят на народные игрушки, а прислужники Авраама воспринимаются как чисто жанровые фигурки простых деревенских ребят. Не менее своеобразны фигуры римских пап, более напоминающие сельских священников либо македонских крестьян, чем наместников святого престола (рис. 10—11). В пронзительных взглядах святых есть обычно что-то резкое, лица очерчены тяжелыми черными линиями, карнация имеет темный зеленовато-коричневый оттенок, румянец положен в виде контрастно выступающих красных пятен, энергичные высветления противостоят плотным зеленым теням. Главным средством художественного выражения является в руках живописцев линия, которую они подвергают гораздо более сильной стилизации, нежели константинопольские мастера. В данном отношении они намного опережают последних, предвосхищая стиль зрелого XII века. Одеяния некоторых фигур апостолов из Вознесения разбиты на такие мелкие, беспокойно извивающиеся складочки, что невольно вспоминаются английские миниатюры зрелого X века (напр. Бенедикционарий св. Aethelwold в собр. герцога Devonschire в Chatsworth)[59], а лещадки (уступы) гор в сцене Встречи Авраамом трех странников образуют столь фантастические нагромождения отвлеченных форм, что они мало чем отличаются от трактовки горок на византийских миниатюрах позднего XII столетия. Даже света на лицах тяготеют к линейному узору. В подборе красок работавшие в св. Софии мастера также следуют своим путем. Они отдают предпочтение плотным и тяжелым краскам, в силу чего в колорите есть что-то суровое, отчуждающее. Охридские фрески лишний раз показывают, сколь разнообразной была монументальная живопись XI века. Поэтому было бы большой ошибкой сводить все ее развитие к одному Константинополю и тем самым недооценивать роль и значение локальных школ.

В оценке исторического места охридских фресок наблюдается большой разнобой мнений. Проф. Тальбот Райс [60] усматривает в них точки соприкосновения с фресками Кастельсеприо (sic!) и полагает, что они стоят под несомненным константинопольским влиянием. Ведущее значение этих влияний признает и Милькович-Пепек. Но рядом с

[59] D. Talbot Rice, English Art. 871—1100, Oxford, 1952, pl. 48—53.
[60] D. Talbot Rice, The Beginnings of Christian Art, p. 105.

ними он допускает и воздействие живописи Фессалоники. В то же время Милькович-Пепек не хочет отрывать охридские фрески от культуры эпохи царя Самуила, рассматривая их как памятник македонской школы.[61] Весьма убедительно местное происхождение охридских фресок отстаивает Мирьяна Чорович-Любинкович,[62] вполне основательно полагая, что вряд ли столь значительный культурный и церковный центр Македонии, как Охрид, мог довольствоваться одними заезжими художниками, и что он несомненно владел своими собственными кадрами мастеров. Против этой точки зрения решительно выступает проф. Ксингопулос,[63] приписывающий охридские фрески фессалоникским мастерам, которые, по его мнению, задавали тон во всей Македонии.

Следует с самого же начала со всей решительностью отмести гипотезу константинопольских влияний на охридские фрески. Достаточно одних мозаик Софии Константинопольской, чтобы стало ясным, насколько несхожими были эстетические идеалы столичных художников и работавших в Охриде мастеров. Это две разных линии развития, два различных подхода к решению художественных задач. Придворным константинопольским мастерам живопись их охридских собратьев показалась бы „варварской“, а подвизавшиеся в Охриде живописцы, вероятно, восприняли бы мозаики и фрески Константинополя как слишком вылощенные и чрезмерно утонченные.

Совсем по иному обстоит дело, когда мы обращаемся к памятникам Фессалоники. Здесь действительно имеются фрески, близкие по стилю к охридским. Вообще в фессалоникской живописи очень сильна была архаическая струя, что доказывают хотя бы мозаики церкви св. Софии. Эта архаическая струя, легко объясняемая воздействием народного искусства, настойчиво выступает и в фессалоникских фресках второй четверти XI века, обнаруживающих несомненную близость к охридской росписи. Это плохо сохранившиеся фрески церкви Панагии τῶν Χαλκέων, исполненные в 1028 году по заказу протоспафария Христофора, катепана Ломбардии, и недавно раскрытые фрески в нарфике церкви св. Софии (вторая четверть XI века).

Система росписи первого храма[64] может быть восстановлена в своих основных элементах (Богоматерь Оранта между двумя ангелами в конхе, фигуры четырех Григориев между окнами апсиды, двухчастная композиция Евхаристии на стенах вимы, евангельские сцены на сводах и стенах, фигуры пророков в барабане, Страшный суд в нарфике). Бросается в глаза наличие в этой системе росписи двух старых пережитков: в куполе находится не полуфигура Пантократора, обычная для константинопольских храмов уже с IX столетия, а Вознесение,

[61] П. Миљковиќ-Пепек, op. cit., стр. 67.
[62] M. Ćorović-Ljubinković, Les icones d'Ohrid, Beograd, 1953.
[63] A. Xyngopoulos, Thessalonique et la peinture macédonienne, p.10—12.
[64] D. Evangelidès, La restauration de l'église de Theotocos à Thessalonique et ses fresques du XIe siècle, Atti del V congr. internationale di studi bizantini, II, Roma, 1940, p. 106—107; I d., 'Η Παναγία τῶν Χαλκέων, Θεσσαλονίκη, 1954. Проф. Lemerle [Revue des Études Byzantines, 1955 (XIII), p. 228—229] уточнил дату выполнения росписи и убедительно отнес ее не к 1044, а к 1028 году.

паруса же украшены изображениями не евангелистов, а херувимов. Даже в далеком Киеве подобное решение показалось бы не на уровне века! Это говорит о том, что в Фессалонике крепко держались старые традиции. Об этом же свидетельствует и примитивный стиль фресок, в котором тщетно было бы искать прямых отголосков константинопольского искусства. Лишь одна черта сближает фессалоникскую роспись со столичными памятниками: заменяющая дорогую мозаику фреска не спускалась здесь ниже карниза мраморной облицовки стен. Тем самым интерьер сохранял ту строгую архитектоничность, которой на этом этапе развития так дорожили византийцы.

Весьма архаичны по своему стилю и фрески нарфика св. Софии.[65] Изображенные в рост святые (Феодосий, Евфимий, Елевферий, Феодора Солунская, Феодора Александрийская и др.; рис. 13) обнаруживают разительное сходство с фресками в Охриде, на что правильно обратил внимание Пелеканидис. Но можно ли сделать отсюда вывод, что все подвизавшиеся в Охриде мастера происходили из Фессалоники? Нам такой вывод представлялся бы скороспелым и недостаточно обоснованым.

В самом деле, трудно допустить, чтобы Охрид, столица империи Самуила и ее церковный центр, обладавшая своими древними культурными традициями, не имела своих собственных кадров живописцев, выходцев из местной славянской среды. И неужели архиепископу Льву надо было выписывать художников из Фессалоники, когда они были у него под боком в Охриде? Не исключена, конечно, возможность, что он пригласил отдельных мастеров из Фессалоники, но в основном артель живописцев должна была быть укомплектована местными силами. И порукою этому служит подчеркнуто архаический стиль росписи. Можно без преувеличения утверждать, что мы имеем здесь дело с самым архаическим вариантом живописи XI века. В этом плане охридским фрескам уступают и фрески Киева, и фрески Фессалоники. В них особенно явственно пробивается народная струя, которую византийцы обычно квалифицировали как „варварскую“. И если эти фрески обнаруживают сходство с росписями Фессалоники, то прежде всего потому, что народная струя была очень сильной и в этом городе, имевшем крепкую славянскую прослойку.[66] Здесь мы сталкиваемся с характерным для средневекового искусства явлением варваризации византийских форм, что приводило не только к их огрублению, но и к тому, что художественный язык нередко приобретал бо́льшую полнокровность, свежесть и непосредственность.[67]

[65] S. Pelekanidis, Νέαι ἔρευναι εἰς τὴν 'Αγίαν Σοφίαν Θεσσαλονίκης καὶ ἡ ἀποκατάστασις τῆς ἀρχαίας αὐτῆς μορφῆς, Πεπραγμένα τοῦ Θ' Διεθνοῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου (Θεσσαλονίκη 12—19 ἀπριλίου 1953), τόμος Α', 'Αθῆναι, 1955, σσ. 404—407.

[66] Известно, что в IX—X веках большинство солунских граждан говорило на славянском языке. См. Житие Мефодия архиепископа Моравского, стр. 52 (изд. О. Бодянского в „Чтениях в имп. обществе истории и древностей Российских при московском университете“, 1865, книга первая, Москва, 1865). Ср. F. Dvornik, Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance, Prague, 1933, p. 386.

[67] В этой связи невольно хочется вспомнить блестящую характеристику Ф. И. Буслаева [Журнал Министерства Народного Просвещения, 1884 (CCXXXIII), май, стр. 79], данную им орнаменту средневековых болгарских рукописей: „дальше этого одичалая чудовищность средневекового стиля не пошла ни в одной из славянских рукописей. Тут не безпомощная неумелость самоучки, который боязливо и вяло портит в своей убогой копии красивый образец, а смелая и бойкая рука отважного удальца, который привык громить классические сооружения античного мира и их монументальные развалины и узорчатый щебень пригонять на скорую руку к своим невзыскательным потребностям и поделкам“. Эту живую народную струю в средневековом искусстве нельзя смешивать с отсталым монашеским провинциальным искусством, хотя порою она проникает и в последнее. Мое понимание народной струи во многом перекликается с трактовкой Роберто Лонги романского течения в живописи дученто. См. R. Longhi, Giudizio sul Duecento, Proporzioni 1948 (II), pp. 5—29.

Таким образом мы видим, что хотя ранняя группа охридских фресок была исполнена при греческом архиепископе Льве, она еще тесно связана с традициями той славянской культуры, которая находилась на подъеме еще в эпоху первого болгарского царства. И тут нельзя не вспомнить, что вплоть до 1037 года архиепископскую кафедру в Охриде возглавлял славянин Иоанн. Но отсюда было бы неверно делать вывод о наличии в охридских фресках специфически болгарских черт и включать их безоговорочно в историю болгарского искусства (точка зрения Мавродинова). На этом этапе развития национальные черты еще не оформились, да и не могли оформиться. Поэтому гораздо правильнее говорить о славянских чертах, вернее, об общеславянских. Именно они определили архаический строй охридской росписи, разительно отличающейся от более поздних памятников Македонии.

После завоевания всего Балканского полуострова византийцами сложилась новая обстановка и для искусства. В частности Македония сделалась одной из многочисленных провинций Византийской империи, управляемой греческими чиновниками. Постепенно и весь церковный аппарат попал в руки греков. В этих условиях неизбежен был процесс эллинизации Македонии, в которой элементы более старой славянской культуры оказались вовлеченными в сферу активного воздействия византийской государственности и византийской идеологии. Это, естественно, не могло не привести к ослаблению народных основ македонской культуры и к усилению византинизирующей струи в ее искусстве, что, в частности, выразилось в факте приглашения столичных, то есть константинопольских художников. С деятельностью последних в Македонии могут быть связаны два памятника — погибшая мозаика Митрополии в Серрах и фрески церкви св. Пантелеймона в Нерези.

Мозаика апсиды Митрополии в Серрах (рис. 14) получила совершенно неверную оценку в книге Н. П. Кондакова о Македонии. Прославленный русский византинист рассматривал ее как произведение „времен упадка и скорее всего второй половины XIII столетия“.[68] С этой датировкой солидаризировался Демус.[69] Однако, уже Айналов правильно отметил, что в серрской мозаике „herrscht eine Freiheit der Bewegungen und Gesten, die einen klaren Hinweis auf dieselbe Zeit,

[68] Н. Кондаков, Македония, стр. 154.

[69] E. Diez and O. Demus, Byzantine Mosaics in Greece, Harvard University Press, 1931, pp. 106, 116, fig. 122—123.

11. oder beginnendes 12. Jahrhundert, gibt."[70] Действительно, по свободе группировки фигур, данных в разнообразных поворотах и на различном друг от друга расстоянии, серрская мозаика тяготеет к памятникам константинопольского круга, и притом XI столетия [ср. мозаику церкви Архангела Михаила в Киеве,[71] исполненную около 1108 года при участии константинопольских мастеров, и миниатюру Литургического Свитка в Патриаршей Библиотеке в Иерусалиме (Σταυροῦ 109),[72] изготовленного в Константинополе около этого же времени]. К сожалению, серрская мозаика уже до своего разрушения находилась в отвратительном состоянии сохранности.[73] Утраченные места были грубо дополнены масляной краской. Но те части, которые уцелели от первоначальной мозаики (как напр. головы апостолов слева) обнаруживали превосходное чувство пропорций, крепкий, рисунок и уверенную мозаическую кладку. В сочетании с гибкой по своему ритму композицией и свободной живописной группировкой фигур все это указывает на столичную работу. Учитывая тесные связи серрской митрополии с Константинополем (а не с Охридом), вполне логично предположить, что для выполнения мозаики митрополичьей церкви были приглашены константинопольские мастера. Этот факт имеет немаловажное значение, так как он доказывает, что даже в городе, расположенном неподалеку от Фессалоники, решающую роль играла не фессалоникская, а константинопольская традиция.

Вторым памятником, представляющим эту же традицию на почве Македонии, являются замечательные фрески церкви св. Пантелеймона в Нерези (рис. 15—18, 21, 25, 27, 29).[74] Наряду с фресками Дми-

[70] D. Ainaloff, Die Mosaiken des Michaelklosters in Kiew, Belvedere, 1926 (9/10), Heft 9/10, S. 207.

[71] D. Ainaloff, op. cit., Abb. 1, 6, 8.

[72] A. Grabar, Un rouleau liturgique constantinopolitain et ses peintures, Dumbarton Oaks Papers, 1954 (8), p. 174, fig. 11.

[73] См. P. Perdrizet et L. Chesney, La métropole de Serres, Mon. et Mem. Piot, 1904 (X), p. 126 sq., fig. 8—17; A. Orlandos, Ἡ μητρόπολις τῶν Σερρῶν, Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν Μνημείων τῆς Ἑλλάδος, 1939—1940 (5), σσ. 153—166; E. Stikas,. Ἀναστηλωτικαὶ ἐργασίαι ἐν Σέρραις, Πρακτικὰ Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1952, σσ. 205—210. Разрушенная Митрополия недавно была полностью восстановлена. Фрагмент погибшей мозаики с изображением апостола передан в фессалоникский музей.

[74] N. Okunev, La découverte des anciennes fresques du monastère de Nérèz, Slavia, 1927 (VI), p. 603—609; Id., Алтарная преграда XII века в Нерезе, Seminarium Kondakovianum, 1929 (III), стр. 5—23; P. Muratoff, La peinture byzantine, Paris, 1928, p. 121—123; Ф. Месеснел, Најстарији слој фресака у Нерезима, Гласник Скопског научног друштва, 1929—1930 (VII—VIII), стр. 119—133; Ђ. Бошковић, Извештај и кратке белешке са путовања, Старинар, 1931 (VI), стр. 182—183; N. Okunev, Les peintures de l'église de Nérézi et leur date, Actes du III-e congrès intern. d'études byz., Athènes, 1932, p. 247—248; M. Fauchon, Les peintures du Monastère St. Panteleïmon de Nérèz, L'Art Sacré, 1938 (IV), p. 213—217; Рашка, II, Београд, 1935, табл. I—IV; Н. Мавродинов, Старобългарската живопис, стр. 68 — 78; В. Петковић, Преглед црквених споменика кроз повесницу српског народа, стр. 210—211; A. Grabar, La peinture byzantine, p. 141—145; G. Millet, La peinture en Yougoslavie, I, p. VIII, pl. 15—21; S. Radojčić, Jugoslavija. Srednjovekovne freske, tabl. IX—XI; M. Рajковић, Из ликовне проблематике нереског живописа, Зборник радова

тровского собора во Владимире их можно смело рассматривать как лучшее, что нам осталось в наследство от византийской монументальной живописи второй половины XII века.

Согласно свидетельства греческой надписи над главной входной дверью из нарфика в кафоликон, храм был воздигнут в 1164 году „иждивением господина Алексея Комнина и сына порфирородной госпожи Феодоры". Острогорский убедительно показал, что этот Алексей был сыном Константина Ангела и Феодоры, дочери императора Алексея I.[75] Таким образом он принадлежал к царской семье. Уже один этот факт делает весьма вероятным участие в росписи приглашенных из Константинополя живописцев. Стиль фресок отнюдь не противоречит такого рода выводу. Более того, он служит существенным аргументом в его пользу.

Апсида церкви св. Пантелеймона украшена изображением Евхаристии под двумя видами; первоначальная роспись конхи утрачена). Ниже размещен святительский чин (рис. 15—16), в центре которого (уже под окнами) два ангела с рипидами фланкируют Этимасию. В конхе диаконика зритель видит полуфигуру Иоанна Предтечи, в конхе жертвенника — полуфигуру Богоматери-Оранты. Под ними представлены по две фигуры дьяконов. По сторонам от алтарной преграды написаны два изображения иконного типа — Богоматерь с Младенцем и св. Пантелеймон. По стенам фрески располагались, как обычно, регистрами. По низу шла панель, представлявшая живописную имитацию мраморной облицовки, следующий регистр заполнен фигурами стоящих фронтально святых, а два верхних регистра, между которыми, возможно, находился фриз с вписанными в медальоны полуфигурами святых, содержали изображения евангельских сцен. Последние украшали также своды храма. От этого некогда обширного евангельского цикла уцелели лишь фрагменты Рождества Богородицы, Введения во храм, Сретения, Преображения, Воскрешения Лазаря, Входа в Иерусалим, Снятия со Креста и Оплакивания. На стенах нарфика были написаны сцены из жития св. Пантелеймона, а боковые помещения, перекрытые куполами, хранят довольно сильно поврежденные фрески с изображениями Пантократора, Христа-Священика[76] и различных фигур святых.

С.А.Н. XLIV — Византолошки институт, књ. 3, Београд, 1955, стр. 196—206; A. Xyngopoulos, Thessalonique et la peinture macédonienne, p. 15—20; G. Gsodam, Die Fresken von Nerezi, ein Beitrag zum Problem ihrer Datierung, Festschrift W. Sas-Zaloziecky, Graz, 1956, S. 86—89; D. Talbot Rice, The Beginnings of Christian Art, p. 163; A. Ammann, La pittura sacra bizantina, pp. 101—102; O. Bihalji-Merin, Fresken und Ikonen. Mittelalterliche Kunst in Serbien und Makedonien, Taf. 16—26. Наиболее верную художественную оценку нерезской росписи дала M. Рajковић.

[75] Г. Острогорский, Возвышение рода Ангелов, Юбилейный сборник русского археологического общества в королевстве Югославии, Београд, 1936, стр. 116—119.

[76] См. Д. Айналов, Новый иконографический тип Христа, Seminarium Kondakovianum, 1928 (II), стр. 23. Образ Христа-Священника встречается также в Софии Киевской (около 1043—1046 гг.), в Нередице (1199 г.) и в трапезной Бертубани (1213—1222 гг.).

Роспись церкви св. Пантелеймона подкупает с первого же взгляда высоким совершенством выполнения. Работавшие здесь мастера (особенно главный мастер) имели за своей спиной крепкие художественные традиции. Все они пишут легко, уверенно, без всякого напряжения. Их искусство, пронизанное аскетическим духом, отмечено печатью большой строгости. В нем тщетно было бы искать смелых отступлений от канонов, почерпнутых из народных источников живых, а порою и грубоватых деталей. Здесь все отшлифовано и доведено до максимальной ясности выражения. Лучше всего удаются художникам индивидуальные характеристики лиц и передача драматических ситуаций. Но это еще не дает право говорить о реализме росписи. Как раз обратное — ее художественный язык представляет один из наиболее отвлеченных стилистических вариантов византийской живописи. Как ни индивидуальны лица, они всегда суровы и сосредоточены, и в них всегда господствует умозрительное начало. Как ни разнообразны положения фигур, последние все же неизменно тяготеют к плоскости, как тяготеют к ней и отвлеченные формы архитектурных кулис и пейзажа. Главным средством выражения служит линия, которой художники владеют с бесподобным совершенством. С помощью линий они выявляют сухие складки одеяний, в виде линий наносят они на лицах света, которые подвергаются настолько сильной стилизации, что порою образуют чисто орнаментальные плетения. Рядом с такой манерой письма встречается и другая, более живописная, когда высветления на карнации приобретают характер сочных бликов, в результате чего форма выигрывает в телесности и округлости (наиболее яркий пример — женские головы из сцены Введения во храм; рис. 17).[77] Однако, следует подчеркнуть, что в трактовке лиц преобладает вторая, а не первая манера письма. И это не случайно, поскольку в Нерези все средства выражения заострены в одном направлении — в направлении раскрытия спиритуалистической основы образа.

Фрески храма св. Пантелеймона были выполнены не одним, а несколькими мастерами (четырьмя или пятью). Главный мастер, которого мы склонны отождествлять с приглашенным из Константинополя художником, закрепил за собою, как это обычно водилось, наиболее ответственные и лучше всего освещенные участки росписи. Ему могут быть приписаны большинство фигур святых на стенах и фигуры отцов церкви в апсиде, а также такие сцены, как Рождество Богородицы, Введение во храм, Сретение, Преображение, Вход в Иерусалим, Снятие со Креста, Оплакивание Христа. Это мастер многоопытный и весьма уверенный в себе. Он пишет быстро и смело, владея широким диапазоном изобразительных приемов, в чем сказывается его первоклассная выучка. Света он накладывает настолько сочной кистью, что они порою образуют рельефный слой краски. И складки одеяний, и света на лицах, и даже отдельные блики он подвергает сильнейшей линейной стилизации. В его руках линия — совершенное средство для

[77] Эта манера письма близка к греческой части росписи Дмитриевского собора во Владимире (около 1195 года).

достижения нужных эмоциональных акцентов. Среди красок он отдает предпочтение более суровым и плотным цветам, помогающим ему выявить, когда это необходимо, драматизм ситуации. Он особенно любит контрастное сочетание темной зеленоватой карнации с яркими белыми светами, образующими прихотливые линейные узоры. Его ближайший помощник, исполнивший композицию Евхаристии, а также фигуры воинов на южной стене западного рукава, работает в менее уверенной манере и пишет более жидкими красками. Два ученика, подвизавшиеся в нарфике и в смежных с ним угловых помещениях, еще более уступают в качестве главному мастеру. Рисунок у них несколько сбитый, они гораздо хуже чувствуют форму, лица их фигур лишены тонкого психологизма, их краски более бледные и плоские. Многое говорит за то, что главный мастер и его помощник использовали здесь местные силы.

Ксингопулос склонен связывать и нерезские фрески с фессалоникской школой.[78] В обоснование данного положения он ссылается на сходство сцены Оплакивания Христа с аналогичным изображением в нарфике церкви Панагии τῶν Χαλκέων.[79] Обычно такие сопоставления чисто иконографического порядка мало что дают для уточнения принадлежности того или иного памятника к той или иной школе. Особенно они рискованны, когда идет речь о столь распространенном сюжете как Оплакивание Христа, который входил в состав праздничного цикла и имел широчайшее распространение в византийских росписях. Можно напомнить, что среди фресок Спасо-Мирожского монастыря в Пскове фигурирует этот же сюжет, и притом в гораздо более близком к нерезской росписи иконографическом изводе.[80] Если же базироваться на стилистическом анализе, то никак нельзя признать близость нерезской фрески к фессалоникской. Даже те далекие от совершенства фотографии, которые приводит Ксингопулос, говорят о гораздо более примитивном строе форм и худшем качестве фессалоникской фрески. Искусство нерезского мастера находится на несоизмеримо более высоком уровне и по всему своему аристократическому характеру тяготеет к кругу столичных памятников. Для типов бородатых святых ближайшие стилистические аналогии мы находим в Cod. Vatic. gr. 1162 (fol. 5),[81] для типа Иосифа из сцены Сретения (рис. 21) — в миниатюре на тот же сюжет из Евангелия в Ивере, I (fol. 5; рис. 22),[82] для типа Симеона (рис. 18) из той же сцены Сретения — в мозаиках Чефалу

[78] A. Xyngopoulos, Thessalonique et la peinture macédonienne, p. 15—20.

[79] A. Xyngopoulos, Αἱ ἀπολεσθεῖσαι τοιχογραφίαι τῆς Παναγίας τῶν Χαλκέων Θεσσαλονίκης, Μακεδονικά, 1956, σσ. 1—19. Фрески нарфика, относимые Ксингопулосом к XII веку, не сохранились.

[80] История русского искусства, II, Москва, 1954, рис. на стр. 344—345.

[81] C. Stornajolo, Miniature delle Omilie di Giacomo Monaco (Cod. Vatic. gr. 1162) e dell'Evangeliario Greco Urbinate (Cod. Vatic. Urbin. gr. 2), Roma, 1910, tav. 3. Ватиканская рукопись была выполнена в Константинополе во второй четверти XII века.

[82] F. Dölger, Mönchsland Athos, München, 1943, Abb. 96; Phot. B 62 de la Collection chrétienne et byzantine, Paris.

(архангелы в апсиде, рис. 20; полуфигура Мельхиседека в пресбитерии, рис. 19).[83]

Недавно была сделана неудачная попытка передатировки нерезских фресок, которые были отнесены к 1210—1230 годам.[84] Лишь полным непониманием хода развития византийской живописи можно объяснить эту фантастическую датировку. На самом деле те приемы линейной стилизации светов, которые мы находим в росписи Нерези, сложились уже к середине XII века, как об этом свидетельствует фрагмент фрески от 1156 года, некогда украшавший апсиду церкви Сан Пьетро „alli marmi“ в Эболи.[85] Эти приемы широко применяются и в росписи Спасо-Мирожского монастыря в Пскове (до 1156 года)[86] и церкви св. Георгия в Старой Ладоге (ок. 1167 года; рис. 23)[87]. И когда они фигурируют позднее в фресковых фрагментах от 1197—1198 годов в Библиотеке монастыря в Ватопеде[88] и в росписях позднего XII века в Новгороде (Аркаж, 1189 г.; Нередица, 1199 г.),[89] то никогда не следует забывать, что эти приемы отнюдь не были новшеством зрелого XII столетия, а восходили к более ранним традициям. Повидимому, они были занесены в монументальную живопись из мозаики, где ими особенно охотно пользовались (ср. портреты Иоанна II Комнина, его супруги Ирины и их сына Алексея (рис. 24) в Софии Константинопольской).[90] Зарождение и развитие линейной стилизации светов было неразрывно связано с оплощением формы и с нарастанием отвлеченных тенденций в византийском искусстве XII века.[91] Все это, вместе взятое,

[83] O. Demus, The Mosaics of Norman Sicily, London, 1950, fig. 3; V. Lasareff, The Mosaics of Cefalù, Art Bulletin, 1935 (XVII), fig. 4, 7; Foto 4773 dell'Archivio Fotografico Nazionale.

[84] Gsodam, op. cit., S. 86—89.

[85] S. Ortolani, Inediti meridionali del Duecento, Bolletino d'Arte, 1948 (XXXIII), pp. 302, 314, fig. 4.

[86] История русского искусства, II, Москва, 1954, рис. на стр. 343, 348, 349. Заказчиком росписи был архиепископ новгородский Нифонт, умерший в апреле 1156 года. Его найденная в Новгороде свинцовая вислая печать не оставляет сомнения в том, что он был греком. См. Н. Порфиридов, Древний Новгород, Москва, 1947, стр. 169; I d., Именные владычные печати Новгорода, Советская Археология, 1958, No 3, стр. 222—223, рис. I—1. Именно Нифонт должен был пригласить греческих мастеров, выполнивших роспись совместно с псковичами.

[87] В. Лазарев, Фрески Старой Ладоги, Москва, 1960, табл. 3, 15, 34, 41.

[88] G. Millet, Monuments de l'Athos. I. Les peintures, Paris, 1927, pl. 98—1; С. Радојчић, Мајстори старог српског сликарства, Београд, 1955, стр. 6—7, сл. 1.

[89] В. Лазарев, Искусство Новгорода, Москва-Ленинград, 1947, табл. 7б, 15, 16, 20, 21.

[90] Th. Whittemore, The Mosaics of Haghia Sophia at Istanbul. Third Preliminary Report. Work done in 1935—1938. The Imperial Portraits of the South Gallery, Oxford, 1942, pl. XXV—XXVII, XXIX—XXXI, XXXIII—XXXV. Столь плоская трактовка лиц в столичной мозаике от 1118—1122 годов наглядно говорит о том, что уже в это время обработка карнации с помощью совсем невесомых тонких линий почиталась за самую „шикарную“ манеру письма и в Константинополе.

[91] Подробнее на этом интереснейшем явлении я останавливаюсь в моей книге „Фрески Старой Ладоги“ (Москва, 1960), где сгруппирован весь относящийся к данной проблеме материал.

не позволяет отрывать д дату исполнения нерезской росписи от даты построения храма. И если необходим еще одинрешающий аргумент в пользу такого решения вопроса, то он может быть почерпнут из росписи Спасо-Мирожского монастыря в Пскове, возникшей не позднет 1156 года. Здесь встречается столь близкая к манере письма нерезских мастеров трактовка отдельных голов, что самсобою отпадает предложенная Гсодам поздняя датировка (ср. рис. 25 и 26; 27 и 28; 29 и 30).

Сходство нерезских и псковских фресок неслучайно. В обоих случаях мы имеем дело со странствующими артелями, во главе которых стояли греческие мастера и которые обычно комплектовались выходцами из местного населения. Подвизавшаяся в Нерези артель должна была оставить глубокий след в искусстве Македонии, поскольку ее возглавлял выдающийся мастер. И так как в Македонии большинство городов отстояли друг от друга на сравнительно небольшом расстоянии, то вполне естественно предположить, что работавшие в Нерези мастера либо их ученики, после окончания порученной им росписи, разошлись по близ лежащим городам в поисках новых работ. Так оно несомненно и было, что доказывают росписи Кастории и Курбинова, принадлежащие к тому же художественному кругу, как и фрески церкви св. Пантелеймона.

К сожалению, по совершенно случайному стечению обстоятельств, памятники монументальной живописи Македонии распределяются во времени крайне неравномерно. Мы имеем группу росписей второй четверти XI века и второй половины XII. Таким образом создается лакуна более чем в сто лет. И здесь мало что дают сильно попорченные фрагменты фресок из церкви св. Леонтия близ селения Водоча,[92] легкомысленно отнесенные Мавродиновым к болгарской школе живописи эпохи царя Самуила. Если основываться на фрагменте с изображением сорока севастийских мучеников, то роспись не могла возникнуть ранее последней трети XIII века. Но этот фрагмент принадлежит к третьему слою росписи, два же более ранних слоя датируются XI—XII веками. Недавно открытые изображения двух дьяконов (Евпла и Исавра, рис. 31) и св. Пантелеймона обнаруживают несомненную стилистическую близость к фрескам св. Софии в Охриде, что не позволяет выводить их за пределы XI века. В отношении других фрагментов (процессия ангелов, фигура ангела с диском, Одигитрия, Введение во храм, сцена

[92] N. Okunev, Fragments de peintures de l'église Sainte Sophie d'Ochrida, Mélanges Charles Diehl, II, Paris 1926, p. 126—129; Кр. Миятев, Църквата при с. Водоча, Македонски преглед, 1926 (II), кн. 2; Ж. Татић, Водоча, Гласник Скопског научн. др., 1928 (III), стр. 83—84; Кр. Миятев, Фрагмент от фреската Св. Четиридесет Мъченици при с. Водоча до Струмица, Македонски преглед, 1929 (V), кн. 4, стр. 58—60; K. Mijatev, Les „Quarante Martyrs“, fragment de fresque à Vodoca (Macédoine), Recueil Th. Uspenskij, I—1, Paris, 1930, p. 102—109; Н. Мавродинов, Старобългарската живопис, стр. 49—53; I d., Старобългарското, изкуство, стр. 291—293; В. Петковић, Преглед црквених споменика, стр. 59; Јовановић, О Водочи и Вельуси после конзерваторских радова, Зборник на штипскиот Народен Музеј, 1959 (I), стр. 125—135. В Водоче находилось местопребывание струмицкой епископии, подчиненной охридскому архиепископу. См. Ђ. Радојичић, Прилог историји Велбушке и Струмичке епископије, Гласник Скопског научн. др., 1928 (III), стр. 284—286.

из жития Иоанна Крестителя, Евхаристия, сцены мученичеств) трудно делать какие-либо далеко идущие выводы, так как они находятся в очень плохом состоянии сохранности.[93]

Все остальные росписи Македонии, могущие быть датированными XII веком, сосредоточены на небольшой по размерам территории. Это Кастория, Сервиа и лежащее около озера Преспа Курбиново. Уже один тот факт, что все эти места расположные на недалеком руг отд друга расстоянии, позволяет à priori предполагать, что здесь подвизались мастера, если и не входившие в одн у постоянную артель, то имевшие во всяком случае возможность легко переходить из одной артели в другую.

Наибольшее количество фресок сохранилось на почве Кастории (славянский Костур). Это был довольно крупный административный и церковный центр южной Македонии. Среди епархий, подчиненных охридскому архиепископу, касторийская была одной из самых обширных и богатых, что легко объясняет нам обилие ее церквей. Датировка украшающих эти церкви росписей наталкивается на большие трудности, так как отсутствуют точные даты построения храмов. Здесь всегда возможны ошибки, особенно памятуя о том, что провинциальные школы сильно отставали в своем развитии от Константинополя. То, что для столицы было уже давно пройденным этапом, в провинции нередко держалось десятилетиями, а то и столетиями. Поэтому было бы неправильно при датировке провинциальных росписей ориентироваться на самые передовые памятники столицы и закрывать при этом глаза на затяжной характер тех художественных процессов, которые протекали в провинции. На огромной территории Византийской империи данные процессы развертывались крайне неравномерно, в силу чего приходится всегда учитывать возможность разновременности сходных стилистических явлений. И как раз в этом плане росписи Кастории представляют особый интерес.

Если не принимать во внимание отдельные фрагменты более старой живописи, случайно уцелевшие в церковных постройках Кастории, то самым ранним ансамблем фресок следует считать роспись церкви св. Николая τοῦ Κασνίτζη (рис. 32).[94] В этой небольшой однонефной базилике сохранились фигуры Богоматери-Оранты между двумя склоненными ангелами (апсида), различные евангельские сцены (Благо-

[93] Часть фресок снята со стен храма и передана в Народный Музей в Штипе.

[94] A. Orlandos, Βυζαντινὰ Μνημεῖα τῆς Καστορίας, Ἀθῆναι, 1939, σσ. 139—146; S. Pelekanidis, Καστορία, σσ. 17, 24—26, πίν. 43—62; A. Xyngopoulos, Thessalonique et la peinture macédonienne, p. 11; M. Рајковић, Трагом једног византиског сликара, Зборник радова С.А.Н. XLIV — Византолошки институт, књ. 3, Београд, 1955, стр. 209; A. Ammann, La pittura sacra bizantina, pp. 103—104; O. Demus, Die Entstehung des Paläologenstils in der Malerei (Berichte zum XI. Intern. Byzantinisten-Kongress), München, 1958, S. 25. Рајковић первой отнесла роспись церкви св. Николая к зрелому XII веку. В этом вопросе с ней полностью солидаризируется Демус. До появления второго тома монументальной работы Пелеканидиса я сознательно не затрагиваю личности ктитора и всех тех спорных хронологических проблем, которые в связи с ней возникают. Приношу глубокую благодарность проф. С. Радойчичу, любезно сообщившему мне ряд ценных сведений о фресках Кастории.

вещение, Рождество Христово, Сретение, Крещение, Преображение, Вознесение, Успение), портреты ктиторов, фигуры и полуфигуры святых, сцены из жития св. Николая. Роспись была выполнена несколькими художниками, о чем свидетельствуют различные почерка — один более свободный, смелый и несколько небрежный (напр. Успение, свв. Евстратий, Нестор, Меркурий, ктиторы и др.), другой — более тонкий, почти что каллиграфический (Богоматерь - Оранта с ангелами, Благовещение, св. Мина, св. Николай), третий — самый нейтральный, отмеченный печатью безличного академизма (Вознесение, Крещение). По характеру стиля роспись без труда укладывается в пределах 60—80-х годов XII века. Она возникла не ранее 1164 года, когда были написаны фрески Нерези, которые несомненно знали работавшие в церкви св. Николая мастера. Стоит только сравнить в обоих росписях такие сцены, как Преображение,[95] или такие фигуры, как св. Николая и свв. воинов,[96] чтобы тотчас же стала очевидной преемственность касторийской росписи от нерезской. Отдельные головы, ка́к напр. апостола Петра из Преображения и св. Мины (рис. 32), кажутся прямо перенесенными со стен нерезского храма.[97] Все это решительно препятствует датировать роспись церкви св. Николая τοῦ Κασνίτζη XI либо началом XII века, к чему склоняются Пелеканидис и Ксингопулос. Мы имеем здесь памятник зрелого XII века, с типичной для этого времени сухой линейной трактовкой лиц и драпировок и с подчеркнуто плоскостным разворотом композиции.

Ближе к 80-м годам XII века была исполнена роспись церкви свв. Бессеребренников или Врачей (῞Αγιοι Ἀνάργυροι; рис. 33).[98] Ее датировка не представляет больших трудностей, поскольку выяснилось, что один из работавших здесь мастеров подвизался и в церкви св. Георгия в Курбинове, фрески которой теперь точно датируются 1191 годом на основе недавно опубликованной надписи.[99] Этот же

[95] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 53; G. Millet, Peinture en Yougoslavie, I, pl. 18—2.

[96] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 57, 55; G. Millet, op. cit., I, pl. 20 — 1,3. Для типа св. Николая ср. аналогичную фигуру из святительского чина в нерезской церкви. Особую близость к святым воинам касторийской росписи выдают фигуры воинов в южном рукаве нерезской церкви.

[97] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 53, 54.

[98] A. Orlandos, Βυζαντινὰ Μνημεῖα τῆς Καστορίας, Ἀθῆναι, 1939, σσ. 25—60; S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 1—42; A. Xyngopoulos, Thessalonique et la peinture macédonienne, p. 11, 17. M. Рајковић, op. cit., стр. 209—211; A. Ammann, La pittura sacra bizantina, pp. 103—104; O. Demus, Die Entstehung des Paläologenstils, S. 25. Рајковић подвергла убедительной критике раннюю датировку Пелеканидиса. Она относит фрески церкви свв. Врачей не к XI, а к зрелому XII веку, в чем с ней солидарен Демус. Датировка Ксингопулоса (начало XII века) также не может быть принята как слишком ранняя. Н. Мавродинов (Старобългарското изкуство, стр. 282—283) и Пелеканидис (Καστορία, πίν, 38a, 41) относят к X веку изображения свв. Василия, Николая и Константина и Елены. Без дополнительного обследования на месте этих фрагментов я не решаюсь судить о времени их исполнения.

[99] А. Николовски и З. Блажиќ, Конзерваторски и истражувачки работи на средневековниот споменик црквата св. Горгиво с Курбиново, Разгледи, 1958 (I), декабрь, стр. 468—477.

стилистический этап в развитии провинциальной живописи представлен фресками церкви Панагии τοῦ 'Αράκου в Лагудера на Кипре, относящимися к 1192 году.[100]

Апсиду церкви свв. Врачей украшает необычная для константинопольских храмов фигура сидящей Одигитрии, которую окружают ангелы (их фигуры написаны на прилегающей к апсиде арке); в нижнем регистре апсиды изображены идущие к центру святители. Над апсидой зритель видит полуфигуру Христа-Эммануила, а на лицевой стороне алтарных столбов — фигуры Косьмы и Дамиана и свв. Евпла и Стефана. На стенах размещены сцены из жизни Христа и Богоматери, редкое для XII века Чудо Георгия о змии,[101] фигуры и полуфигуры святых и портреты ктиторов в рост. Наиболее высокие по качеству фрески сосредоточены в алтарной части и, как это обычно водилось, на наилучше освещенных местах. Это стоящие ангелы на алтарной арке (рис. 33), фигуры Косьмы и Дамиана, четырех святителей, Феодора Тирона, Феодора Стратилата, папы Льва, св. Елевферия, свв. Флора и Лавра, св. Евпла, наконец, ктиторский портрет.[102] Автор данной группы фресок имеет свой излюбленный тип лица с изогнутым носом, отличающимся непомерно широкими крыльями, с глубоко посаженными глазами, чей взгляд как бы пронизывает зрителя. Кисть этого мастера полна энергии, но недостаточно точна. Он огрубляет форму, произвольно нарушает пропорции фигур, форсирует контрасты высветленных и затененных частей. Если ему предоставляется к тому возможность, то он членит на сотни мельчайших складочек драпировки, явно увлекаясь при этом самодовлеющей игрой линий. Его рука без труда опознается в лучших из фресок Курбинова (Благовещение, рис. 34; ангелы по сторонам от Богоматери с Младенцем; св. Евпл, рис. 35 и др.),[103] где он дает полную волю своей страсти к самым невероятным линейным изломам и извивам.

Остальные из работавших в церкви св. Врачей живописцев намного уступают главному мастеру. Особенно слабы авторы евангельских сцен.[104] Их творчество лишено всякой оригинальности и отмечено

[100] G Sotiriou, Θεοτόκος ἡ 'Αρακιώτισσα τῆς Κύπρου, 'Αρχαιολογικὴ 'Εφημερίς, 1954, σσ. 87—91; A. Stylianos, Αἱ τοιχογραφίαι τοῦ ναοῦ τῆς Παναγίας τοῦ 'Αράκου, Λαγουδερά, Κύπρος, Πεπραγμένα τοῦ Θ' Διεθνοῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου, 'Αθῆναι, 1955, σσ. 459—467.

[101] Иконография этой сцены очень близка к фреске на аналогичный сюжет в церкви св. Георгия в Старой Ладоге (ок. 1167 года). См. В. Лазарев, Искусство Новгорода, Москва—Ленинград, 1947, табл. 13а, 14.

[102] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν, 8, 9, 12, 13a, 21a, 24, 25, 33, 34.

[103] Старинар, 1940 (XV), стр. 107—108, рис. 6—7; O. Bihalji-Merin, op. cit., Taf. 14—15. Мила Рајковић первой опознала руку работавшего в церкви св. Врачей мастера в ангелах из апсиды курбиновской церкви. См. М. Рајковић, op. cit., стр. 211.

[104] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 15—20. Для Входа в Иерусалим, Распятия и Оплакивания Христа ср. крайне близкие по иконографии и манере письма соответственные сцены в Курбинове. См. G. Millet, Peinture en Yougoslavie, pl. 84 — 3, 4, 5; O. Bihalji-Merin, op. cit., Taf. 15.

печатью глубокого привинциализма. Они знали искусство главного нерезского мастера (ср. сцену Оплакивание Христа),[105] которое они подвергли, однако, такому упрощению, что оно полностью утратило в их руках свой утонченный спиритуализм.

Та же артель живописцев, которая подвизалась в церкви св. Врачей в Кастории, работала и в церкви св. Георгия в Курбинове, где сохранился самый поздний из дошедших до нас от XII века фресковый ансамбль Македонии (как уже отмечалось, он датируется 1191 годом).[106] И в этой небольшой базилике апсиду украшает фигура сидящей Одигитрии, по сторонам от которой представлены два изящных ангела; ниже расположен фриз с фигурами идущих к центру святителей, а под окном зритель видит возлежащего на алтаре мертвого Христа (мы имеем здесь одно из самых ранних изображений популярной впоследствии композиции Поклонение жертве).[107] По сторонам от триумфальной арки написаны эффектные, полные движения фигуры архангела Гавриила и Марии, а в нишах жертвенника и диаконика — полуфигуры диаконов (один из них — Евпл). Стены расчленены на три регистра: сверху представлены пророки (уцелели лишь нижние части фигур), в средней зоне — сцены их жизни Христа и Марии, в нижнем ярусе — фигуры различных святых в рост. Хорошо сохранившиеся фрески, счастливо избегнувшие записей, написаны в несколько стереотипной, но очень свободной и уверенной манере. Их авторы не были большими художниками. Тем более примечательна та техническая сноровка, которая позволяет им легко справляться с решением сложных композиционных задач. Лица их фигур порою очень выразительны, они любят темную зеленоватую карнацию, поверх которой кладут резкие света, охотно подвергая их линейной стилизации. Самому одаренному из этих художников (автору фигур ангелов в конхе и таких сцен, как Благовещение, Встреча Марии и Елизаветы (рис. 36), Сошествие во ад и др.) нравятся фигуры непомерно вытянутые, в порывистом движении, с развевающимися одеяниями, которые расчленены на сотни мелких складочек. В поисках усложнения линейных ритмов он не останавливается перед нарочитым нагромождением драпировок, облегчая себе тем самым возможность блеснуть перед зрителем чисто декоративными эффектами. Отправной точкой его искусства была роспись в Нерези, но он доводит линейную стилизацию зрелого XII века до такой утрировки, что она уже приобретает отпечаток неприкрытой манерности. В искусстве этого художника, при всей его провинциальности, все же явственно чувствуется аромат fin de siècle.

[105] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 17 β, 18; O. Bihalji-Merin, op. cit., Taf. 24, 26.

[106] P. Љубинковић, Стара црква села Курбинова, Старинар, 1940 (XV), стр. 102—123; G. Millet, Peinture en Yougoslavie, p. IX, pl. 84—85—1; M. Рајковић, op. cit., стр. 207—212;; O. Demus, Die Entstehung des Paläologenstils, S. 25; O. Bihalji-Merin, op. cit., Taf. 13—15.

[107] Об иконографии этого распространенного в балканских росписях сюжета см. В. Ђурић, Најстарији живопис испоснице пустиножитеља Петра Коришког, Зборник Радова С. А. Н., књ. LIX, Византолошки Институт, књ. 5, Београд, 1958, стр. 175—178; В. Лазарев, Фрески Старой Ладоги, стр. 22—26.

Остальные росписи Македонии не вносят ничего нового в общую картину развития ее монументальной живописи. Это либо случайно уцелевшие от более старых ансамблей разрозненные фрагменты (как напр. сцена Крещения, портретные фигуры членов дома Комнинов и Древо Иесеево в церкви Панагии Мавриотиссы в Кастории,[108] или изображения Христа-Эммануила и Ветхого Деньми, Косьмы и Дамиана, Константина и Елены, а также сцены Воскрешения Лазаря в церкви Св. Стефана в той же Кастории),[109] либо настолько сильно попорченные фрески, что они мало что дают для анализа стиля (как напр. датируемые концом XII века остатки росписи на стенах базилики в Сервии[110] или фрагменты фресок второй половины XII века в монастыре Богородицы Элеусы около села Велюси)[110a] Поэтому роспись церкви св. Георгия в Курбинове может рассматриваться для XII века как самый поздний из дошедших до нас памятников монументальной живописи Македонии.[111]

---

[108] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 84, 85, 86. Древо Иесеево производит впечатление записанной либо освеженной фрески.

[109] S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 89, 94, 98.

[110] A. Xyngopoulos, Τὰ μνημεῖα τῶν Σερβίων, Ἀθῆναι, 1957, σσ. 37—75, πίν. 4-5, 7-11.

[110a] М. Јовановић, О Водочи и Вељуси после конзерваторских радова, Зборник на штипскиот Народен Музеј, 1958—1959 (I), стр. 130—135. Јовановић относит фрагменты фресок Велюси к XI веку, что представляется мне слишком ранней датировкой. И иконография, и характер линейной разделки лиц указывают на вторую половину XII столетия. В апсиде имеется одно из наиболее ранних изображений Поклонения Жертве, данного еще в отвлеченной редакции (Иоанн Златоуст, Афанасий Александрийский, Василий Великий и Григорий Богослов фланкируют Этимасию с евангелием, на котором стоит голубь, символизирующий Святой Дух; позади голубя виднеется распятие с терновым венцом). В Велюсе сохранились еще фрагменты восседающей на троне Богоматери с Младенцем, Сошествия во ад, фигур свв. Нифона и Пантелеймона, полуфигуры Христа Эммануила и редкой для столь раннего времени композиции — Собор святых архангелов.

[111] Я сознательно не упоминаю здесь основную группу фресок церкви Панагии Мавриотиссы в Кастории (S. Pelekanidis, Καστορία, πίν. 63—83). Пелеканидис относит их к XII веку, но они не могли быть выполнены ранее XIII столетия, на что верно указал уже Demus (Die Entstehung des Paläologenstils, 26). В пользу датировки XIII веком говорят утрата чистоты иконографической традиции (евангелисты в апсиде!), такая деталь, как упавшая в обморок Мария в сцене Распятия, более реалистический тип ктиторского портрета (Μανουὴλ Μοναχός), главное же—крайне упрощенная манера письма, находящая себе ближайшую стилистическую параллель в относящихся к 1271 году фресках трехнефной базилики в Манастире (см. Д. Коцо-П. Миљковиќ-Пепек, Манастир, Скопје, 1958). В эту же группу отсталых, сильно архаизирующих македонских росписей XIII века следует включать и роспись церкви св. Николая в Маркова Варош близ Прилепа. См. Ф. Месеснел, Црква св. Николе у Марковој Вароши крај Прилепа, Гласник скопског научног друштва, 1938 (XIX), стр. 37—52; М. Рајковић, op. cit., стр. 211, сл. 4.

Оглядываясь на путь развития, который эта живопись проделала в XI—XII веках, следует с самого же начала заметить, что в ее истории четко разграничиваются два периода. Первый период, длившийся примерно до середины XI века, был неразрывно связан с подъемом той славянской культуры, центром которой была Македония. В эпоху первого болгарского царства и царства Самуила эта культура, имевшая глубокие народные корни, отличалась особой полнокровностью. С ее живыми отголосками мы соприкоснулись в росписи храма св. Софии в Охриде, а также в современных ей фресках Фессалоники, в которых столь же явственно выступает архаическая струя. Многое говорит за то, что на данном этапе развития артели живописцев были в основном укомплектованы местными силами, и что среди последних немаловажное место занимали выходцы из славянского населения. Положение стало постепенно меняться после завоевания Македонии византийцами, проводившими политику широкой эллинизации края. Это не преминуло отразиться на искусстве. Укрепились связи Македонии с Константинополем, помимо византийских чиновников и византийского духовенства в Македонию стали приезжать и константинопольские художники. Так в Македонию была занесена столичная традиция (мозаика Митрополии в Серрах и роспись Нерези), породившая широкий отклик у местных художников. Были ли последние в своем большинстве греками или славянами — сказать трудно. Повидимому, на этом этапе развития греческие мастера, связанные главным образом с местными церковными центрами, доминировали. И это привело к нейтрализации народной струи в искусстве, а вместе с тем и к ослаблению традиций славянской художественной культуры, первый расцвет которой падает на IX — начало XI века. Отойдя от этой традиции, художники Македонии не сумели в то же время полностью усвоить основы византийской эстетики. Поэтому в их работах все чаще всплывают черты неприкрытого провинциализма, особенно настойчиво дающие о себе знать в росписях Кастории.

Если задать себе в заключение вопрос — можно ли считать, что Македония обладала в XI—XII веках своей особой живописной школой, центром которой являлась Фессалоника, то ответ на этот вопрос должен быть, как мне представляется, отрицательным. Для Македонии этого времени характерно обилие местных небольших центров, со своими странствующими артелями живописцев, обслуживавших прилегающие к таким центрам районы (напр. Нерези, Кастория, Курбиново). И у нас нет достаточных оснований для того, чтобы выводить все эти артели из одного города, то есть из Фессалоники, якобы игравшей роль руководящего, вся и все объединяющего центра. Македонские памятники XI—XII веков, с их обилием местных оттенков, решительно говорят против такого решения вопроса. Они свидетельствуют об ином – о распыленности художественной культуры Македонии в XI—XII веках, что и воспрепятствовало сложению на ее почве уже в это время особой живописной школы, со своими устойчивыми, четко выраженными стилистическими признаками. Такая школа впервые возникла на Балканах в XIII веке. Это была сербская школа живописи, в рамках

которой очень быстро начали кристаллизоваться национальные черты. И если сербские мастера были многим обязаны на ранних этапах развития Македонии и Фессалоникам,[112] это еще не дает права рассматривать их как македонских мастеров. Но тут мы соприкасаемся с совсем новой проблемой, выпадающей из хронологических рамок нашей темы. Поэтому мы и ставим здесь точку.

[112] Как известно, в Фессалонику и Константинополь ездил младший сын Стефана Немани Савва; здесь он заказывал местным мастерам различную церковную утварь, в том числе и иконы. Вероятно, из Македонии были приглашены те мастера, которые выполнили ок. 1168 года фрески в храме св. Георгия в Расе (Ђурђеви Ступови). См. Н. Окунев, „Столпы святого Георгия", развалины храма XII века около Нового Базара, Seminarium Kondakovianum, 1927 (I), стр. 225—246; G. Millet, Peinture en Yougoslavie, p. IX, pl. 22—29; С. Радојчић, Мајстори старог српског сликарства, Београд, 1955, стр. 6—7, сл. 2. Предложенная Радойчичем датировка фресок ок. 1180 года представляется мне слишком поздней. См. В. Лазарев, Фрески Старой Ладоги, стр. 89.

ИЛЛЮСТРАЦИИ

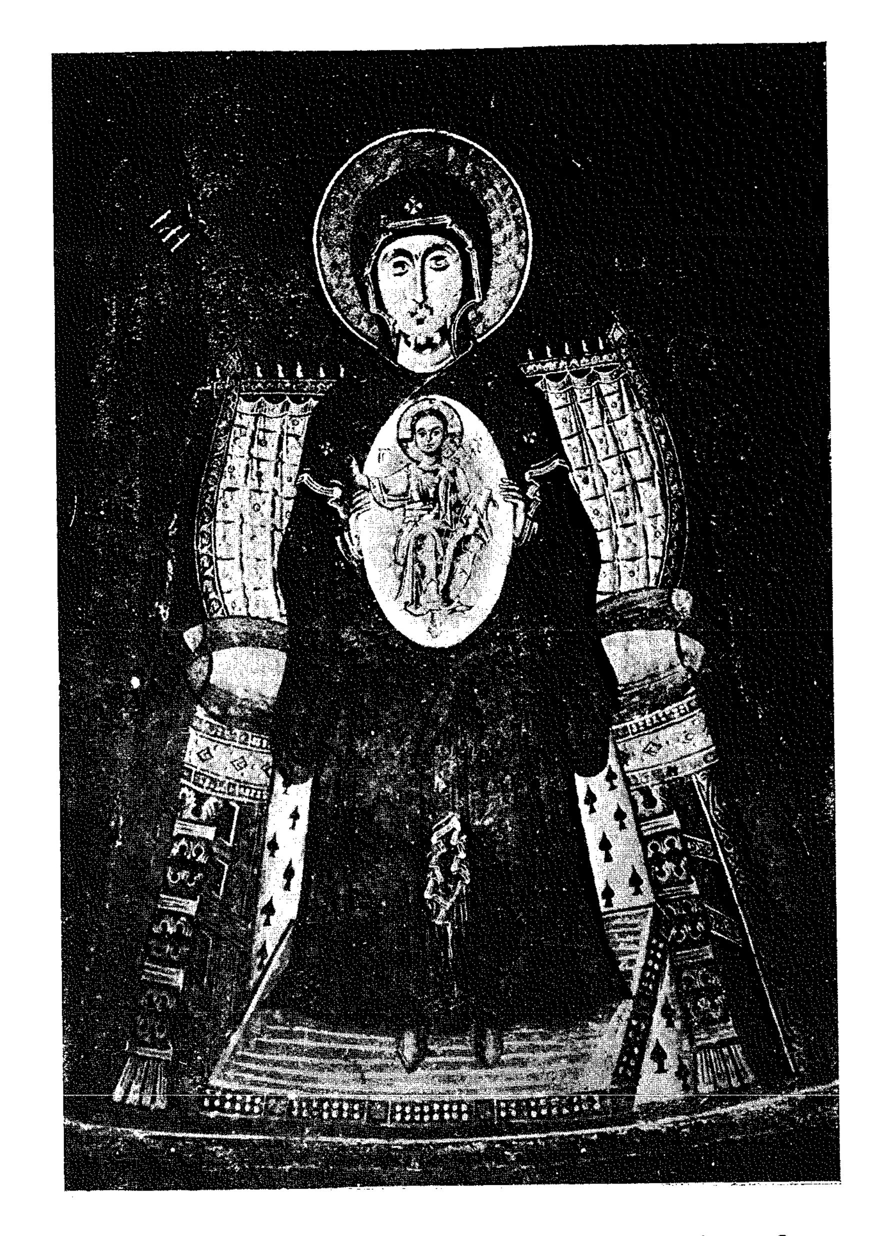


Рис. 1. — Богоматерь с Младенцем. Фреска церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.



Рис. 2. — Богоматерь с Младенцем. Мозаика церкви св. Софии в Фессалонике. 843—ок. 880/85 гг.



Рис. 3. — Апостол Петр из сцены Причащения апостолов. Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.

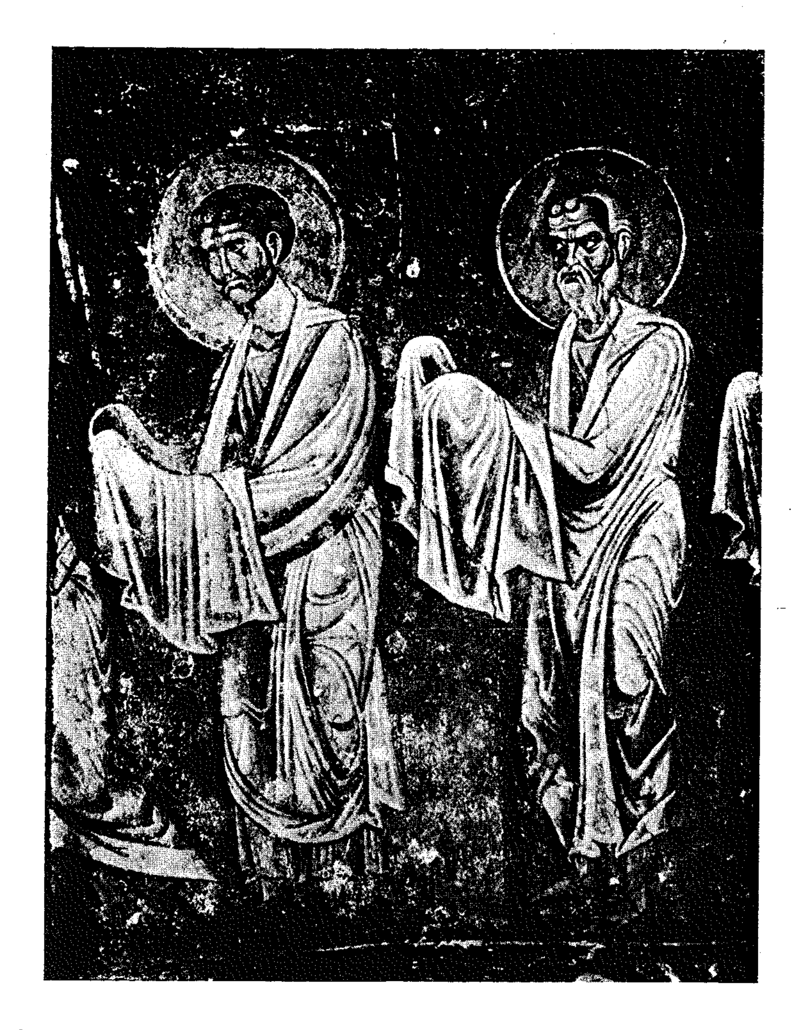


Рис. 4. — Апостолы Лука и Матфей из сцены Причащения апостолов. Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.

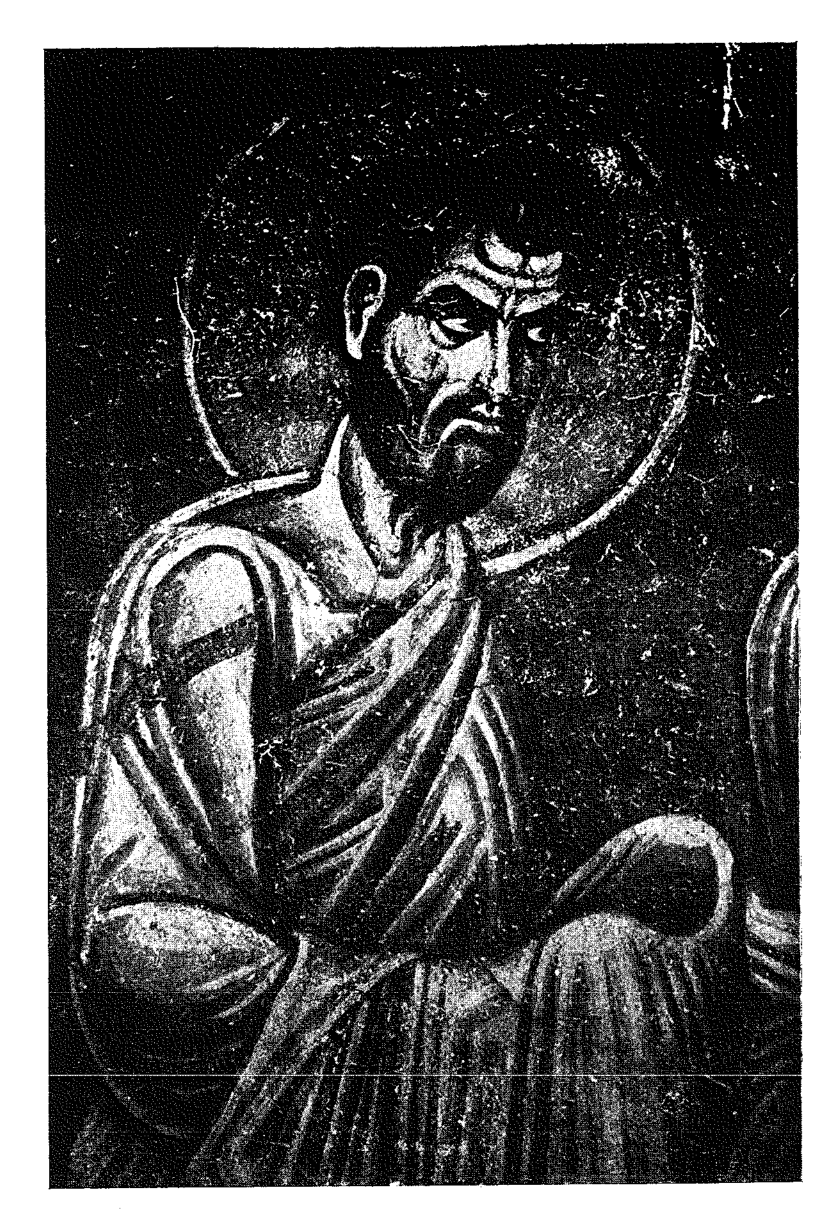


Рис. 5. — Фигура апостола из сцены Причащения апостолов. Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.

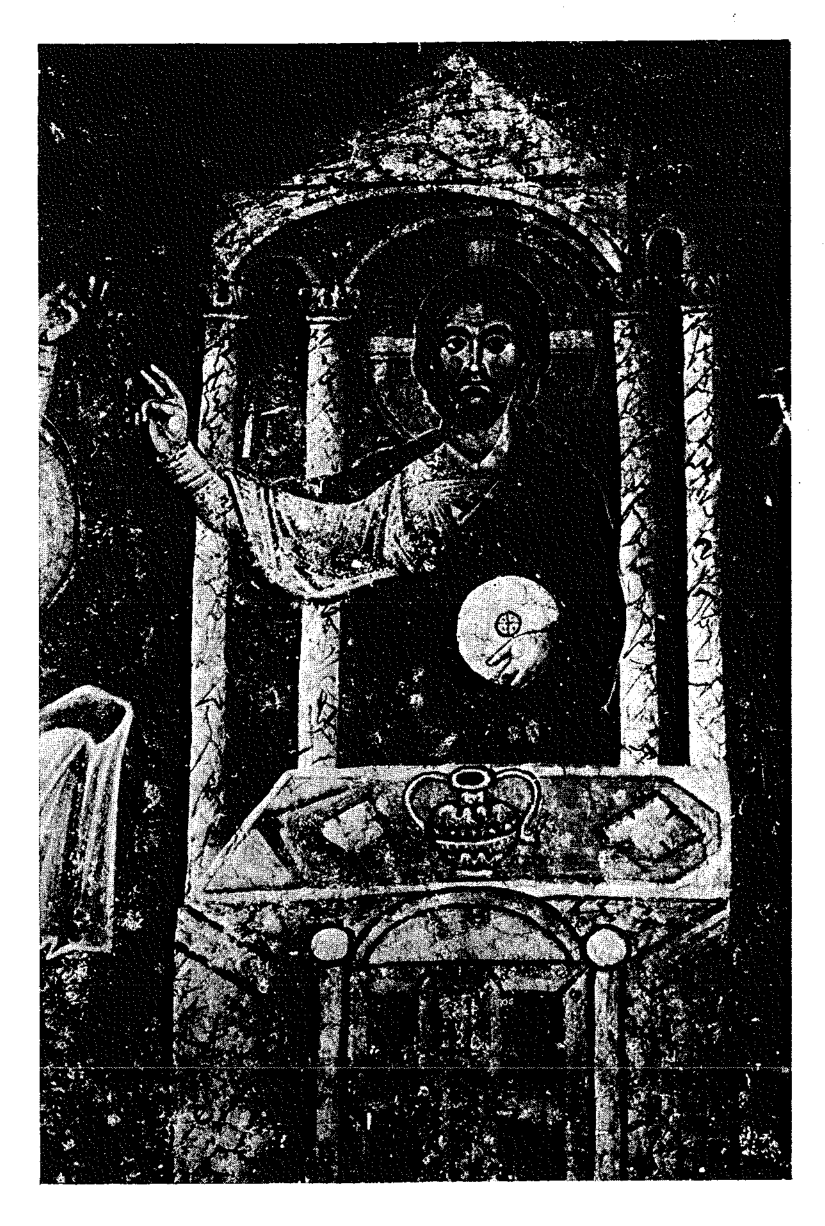


Рис. 6. — Христос из сцены Причащения апостолов. Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.



Рис. 7. — Иоанн Златоуст. Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.



Рис. 8. — Голова Богоматери из сцены Вознесения.
Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.

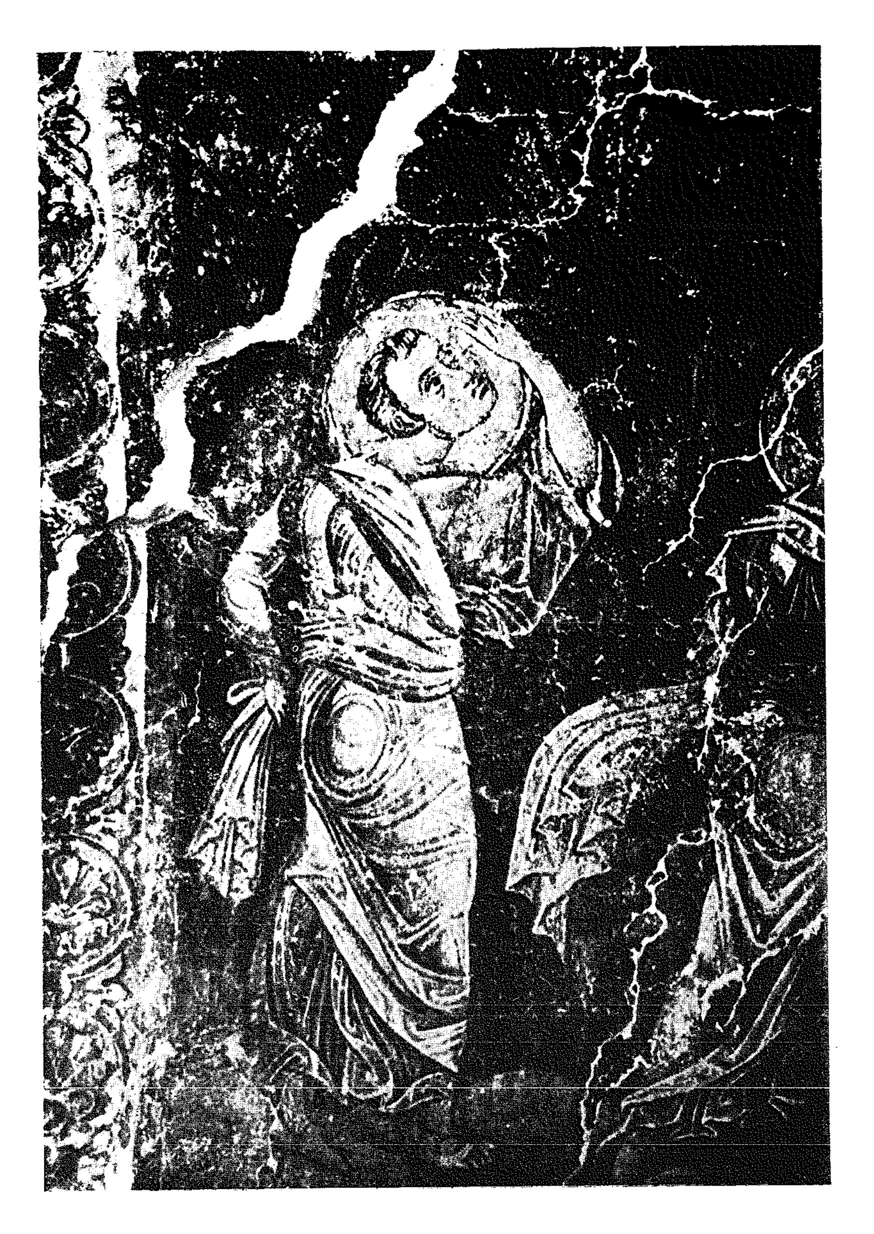


Рис. 9. — Апостол из сцены Вознесения.
Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.

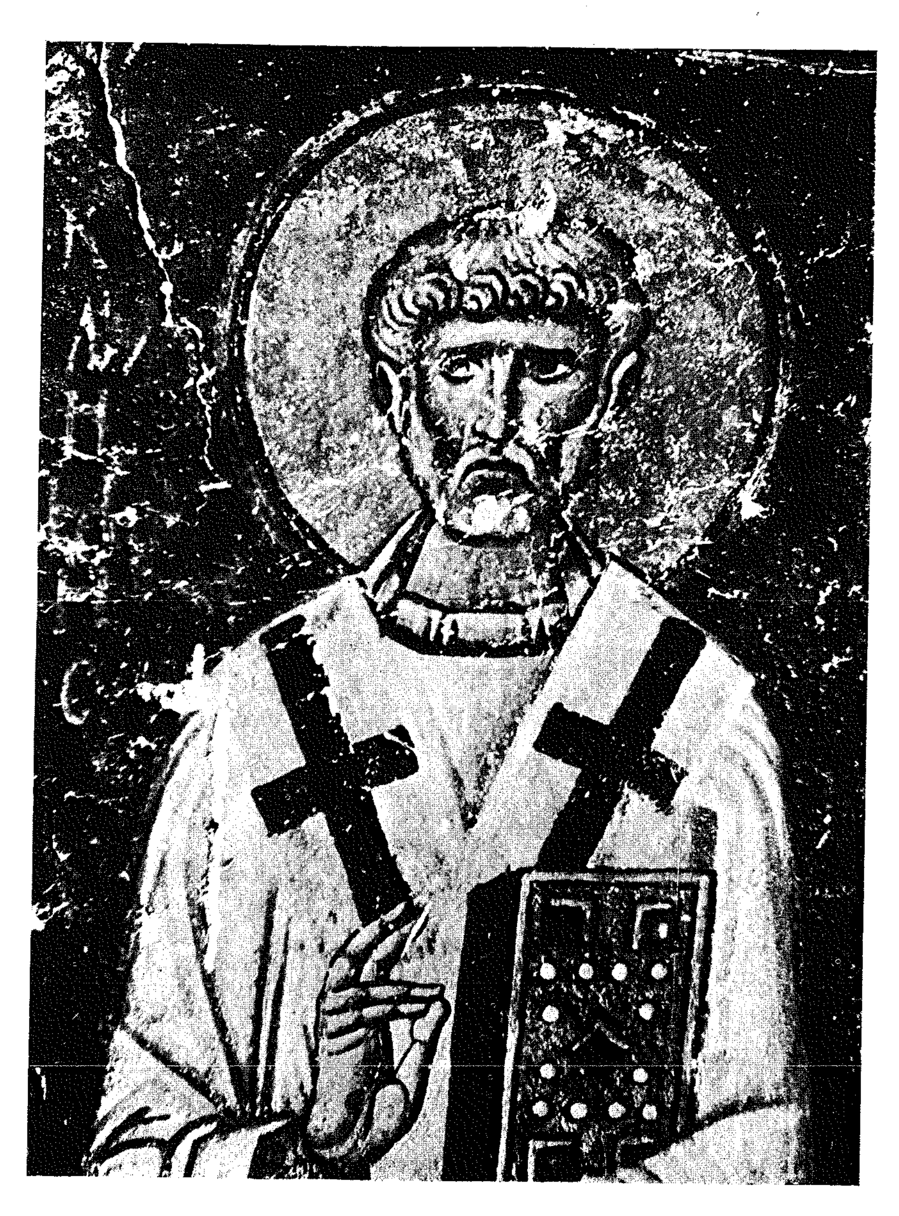


Рис. 10. — Папа римский Климент.
Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.

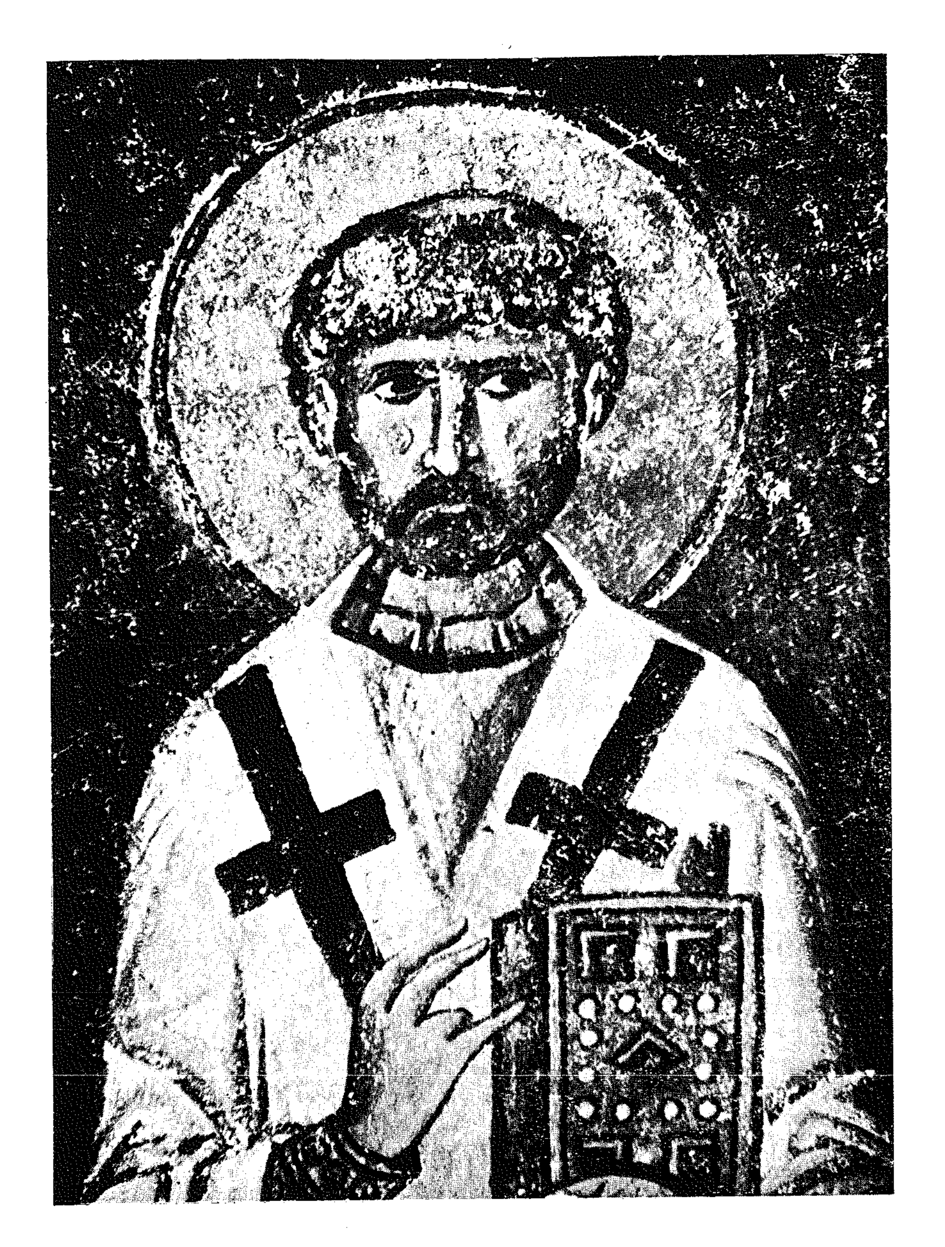


Рис. 11. — Неизвестный папа римский.
Деталь фрески церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.



Рис. 12. — Жертвоприношение Авраама.
Фреска церкви св. Софии в Охриде. Ок. 1040—1045 гг.



Рис. 13. — Св. Феодосий и неизвестный святой. Фреска в нарфике церкви св. Софии в Фессалонике. Вторая четверть XI века

Рис. 14. — Апостол Андрей (?) из сцены Причащения апостолов. Копия с мозаики Митрополии в Серрах



Рис. 15. — Епифаний Кипрский.
Фреска в церкви св. Пантелеймона в Нерези. 1164 г.



Рис. 16. — Св. Николай. Фреска в церкви св. Пантелеймона в Нерези. 1164 г.



Рис. 17. — Головы из сцены Введения во храм.
Деталь фрески в церкви св. Пантелеймона в Нерези. 1164 г.

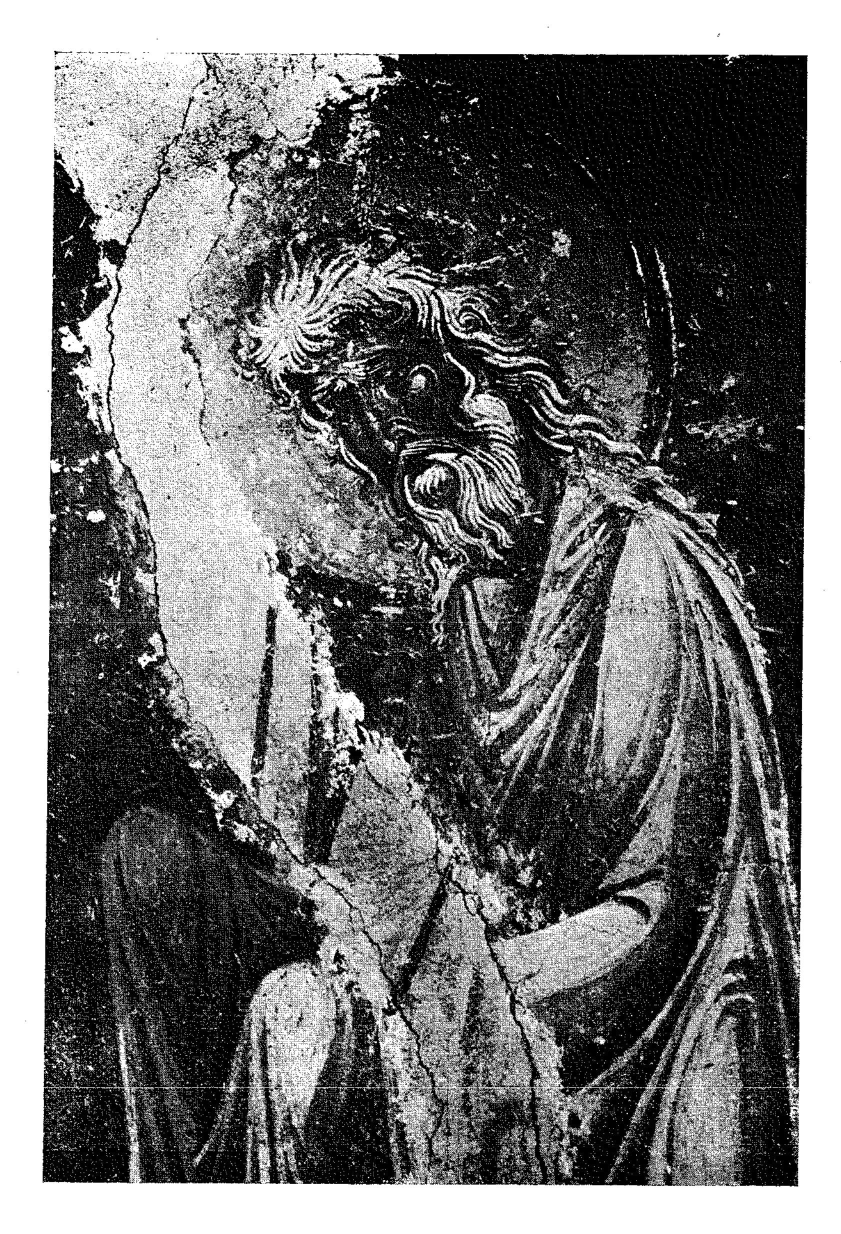


Рис. 18. — Сретение. Голова Симеона.
Фреска в церкви св. Пантелеймона в Нерези. 1164 г.

Рис. 19. Мельхиседек. Мозаика пресбитерия в соборе Чефалу.
Около 1165—1170 годов.



Рис. 20. — Голова архангела. Мозаика апсиды в соборе Чефалу. 1148 г.

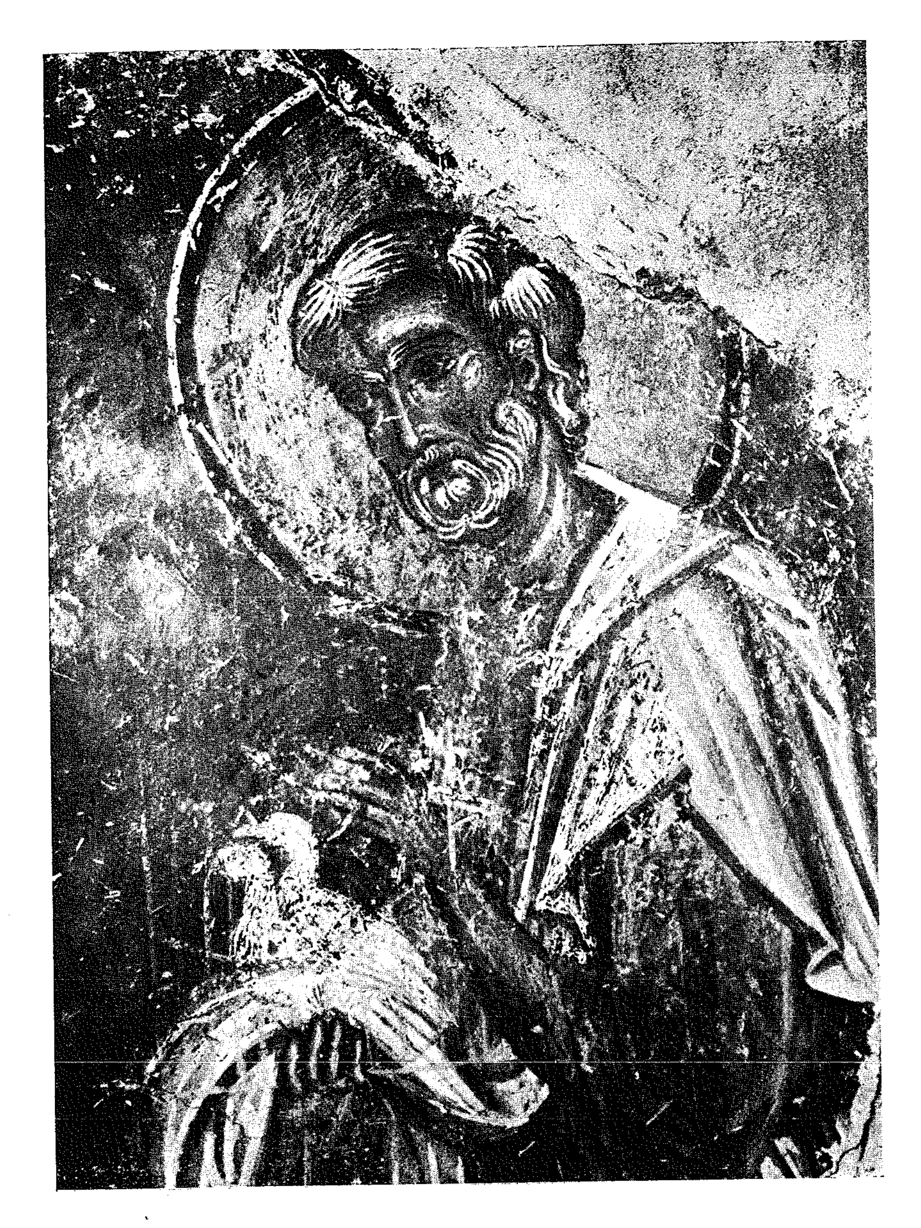


Рис. 21. — Фигура Иосифа из сцены Сретения.
Деталь фрески в церкви св. Пантелеймона в Нерези. 1164 г.



Рис. 22. — Сретение. Миниатюра из Евангелия в Ивере, 1. XII век.

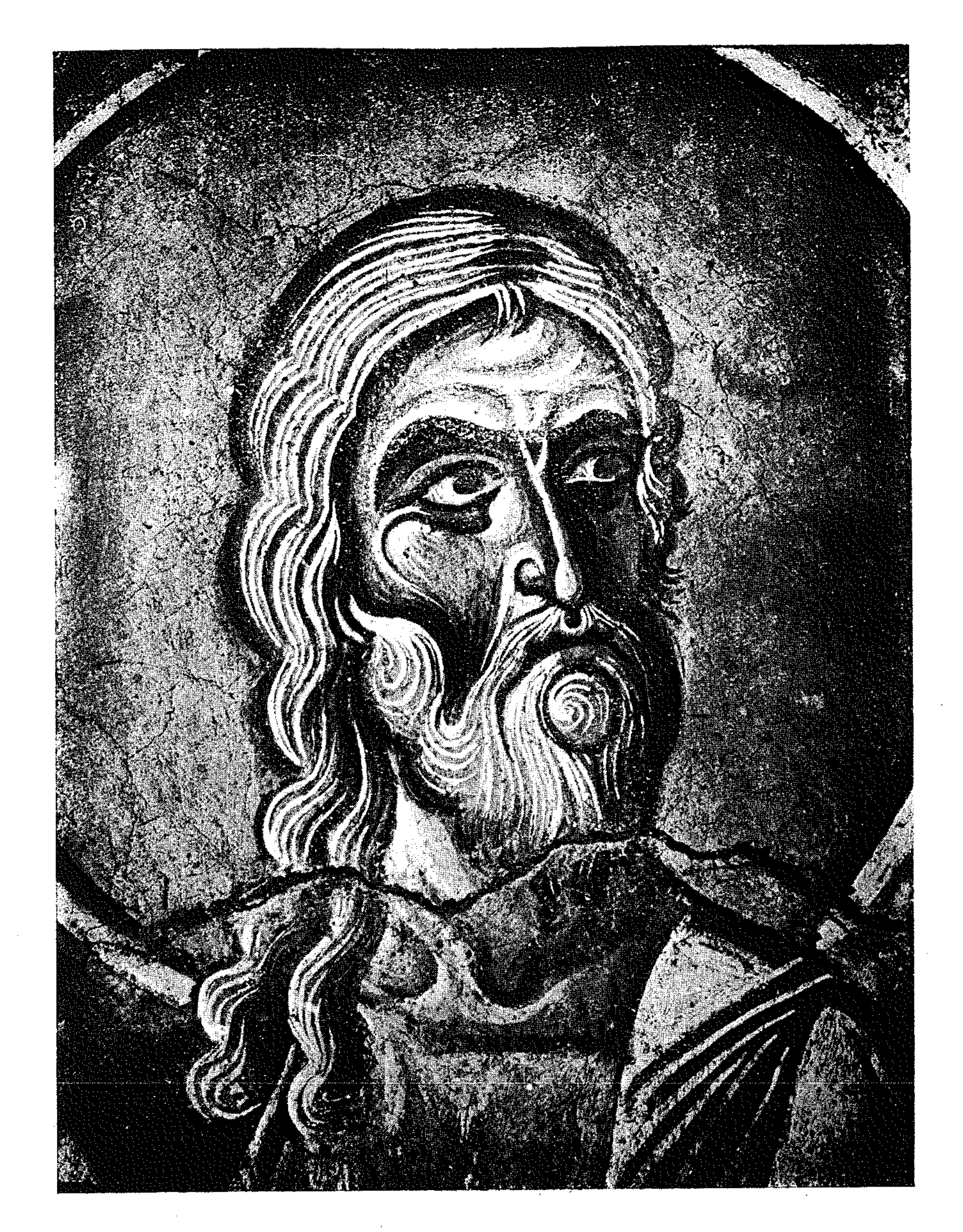


Рис. 23. — Голова пророка.
Деталь фрески в церкви св. Георгия в Старой Ладоге. Ок. 1167 г.



Рис. 24. — Алексей Комнин.
Деталь мозаики храма св. Софии в Стамбуле. 1122 г.



Рис. 25. — Голова Марии из сцены Воскресения Лазаря.
Деталь фрески в церкви св. Пантелеймона в Нерези 1164 г.



Рис. 26. — Голова плачущей жены из сцены Успения.
Деталь фрески в Спасо-Мирожском монастыре в Пскове. До 1156 г.

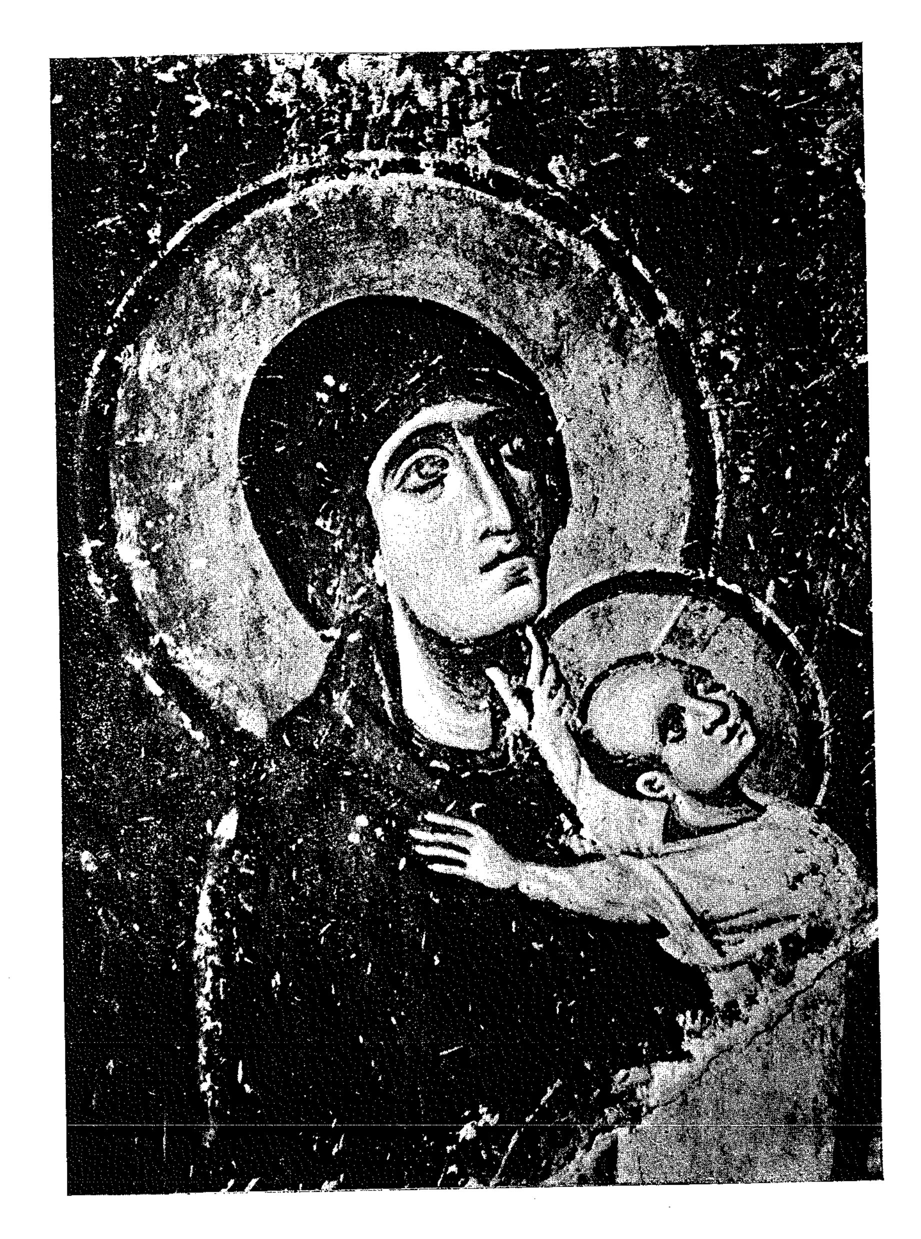


Рис. 27. — Мария с Младенцем из сцены Сретения.
Деталь фрески в церкви св. Пантелеймона в Нерези. 1164 г.



Рис. 28. — Голова Богоматери из сцены Благовещения
Деталь фрески в Спасо-Мирожском монастыре в Пскове. До 1156 г.



Рис. 29. — Неизвестный святой.
Фреска в церкви св. Пантелеймона в Нерези. 1164 г.



Рис. 30. — Неизвестный святой.
Фреска в Спасо-Мирожском монастыре в Пскове. До 1156 г.



Рис. 31. — Св. Исавр. Фрагмент из фрески в церкви св. Леонтия в Водоче. XI в.
Народний Музей, Штип



Рис. 32. — Св. Мина. Фреска из церкви св. Николая τοῦ Κασνίτζη в Кастории. Вторая половина XII в.



Рис. 33. — Ангел. Фреска из церкви свв. Врачей в Кастории. Около 1170—1180 гг.



Рис. 34. — Ангел из Благовещения.
Феска в церкви св. Георгия в Курбинове. 1191 г.

Рис. 35. — Св. Евил.
Деталь фрески церкви св. Георгия в Курбинове. 1191 г.



Рис. 36. — Встреча Марии и Елизаветы.
Фреска церкви св. Георгия в Курбинове. 1191 г.

EGON WELLESZ, Oxford

MELODY CONSTRUCTION IN BYZANTINE CHANT

The investigation into the various forms of unaccompanied melodies is one of the most fascinating problems for the musicologist who wishes to explore the origins of the art of music. For to him the essence of music, stripped of all accessories, reveals itself.

We can well understand the growing interest we are witnessing in all questions connected with these investigations. Speaking as a musician as well as a musicologist, I should say that I am convinced we have surpassed the peak of the present polyphonic epoch and the tendency towards studying monodic music in all its aspects seems to provide the necessary parallel and confirmation for our own creative work. The task of investigating the problems of form of unaccompanied melodies is particularly rewarding if we turn towards Christian chant. Here a wide field for research is open: we have to study its origin, its growth, its ramifications in the East and in the West, the mixture of the original kernel of melodies with those of pagan origin, and also with those which were composed by individual hymn-writers. In addition, we must take into account the rôle which folksongs played in the later development of hymn-writing. Finally we shall have to see if in Eastern music a similar custom can be found to that known in Western music, where originally religious texts were replaced by secular ones, so that their melodies are now regarded as folksongs.

I spoke on purpose of Christian chant in general, because it is, and always was, my conviction that it is impossible to concentrate either on Eastern, or on Western chant alone, but that we always must bear in mind the interrelationship of both. We need no longer restrict ourselves to speaking of 'Eastern Elements in Western Chant' as I have done in my book of that name. Recent studies in Western Liturgy opened a much wider vista and finally the common origin of the kernel of both Eastern and Western Chant from the chant of the Synagogue was admirably represented in Eric Werner's book 'The Sacred Bridge'.

The more this question is being studied the more the conservative tendency in Christian chant becomes evident, particularly in those parts of the liturgy which contain the oldest stratum of the service and, in consequence, the oldest layer of chant. Thanks to the liturgical movement in the Latin Church, which began more than a century ago in France, we are helped in our musical research by the great work done by French, German and English liturgists. Similar studies began in the East only half a century ago and were confined to a small number of scholars. Their number has been, and is now, too small to cope with the extremely difficult problems of the Byzantine liturgy.

One fact, however, has emerged clearly and ought to be regarded as the starting point for any work on Christian chant: early Christian liturgy, in following the simple office of the Synagogue, was neither strictly organized nor did it show any traces of its medieval richness of forms. Its chant, undoubtedly, had neither the variety nor the richness or length of the forms which have come down to us. We have no accurate knowledge of what the singing was like in the early days of Christianity since, apart from the famous fragment of a Trinity hymn on papyrus from the end of the third century, no written document has come down to us from an earlier date than the end of the eighth century. We are, however, well informed about the genres of chant. In the Epistle to the Ephesians 5, 19, St. Paul speaks of three groups of liturgical chant where he admonishes the followers of Christ to speak to themselves 'in psalms and hymns and spiritual songs'. Liturgists did not fully realise that St. Paul spoke of the three different genres, of which all liturgical chant consists: psalmody, hymns of praise and the often wordless jubilations. The psalms are chanted in a kind of elated speech, the hymns are sung to simple melodies, mostly one or two notes to each syllable, the spiritual songs are praises, doxologies, of a more ornamented, melismatic character, such as the Alleluias, or the Doxa's. We let follow examples of these three genres, both in Greek and Latin chant:

Example 1.

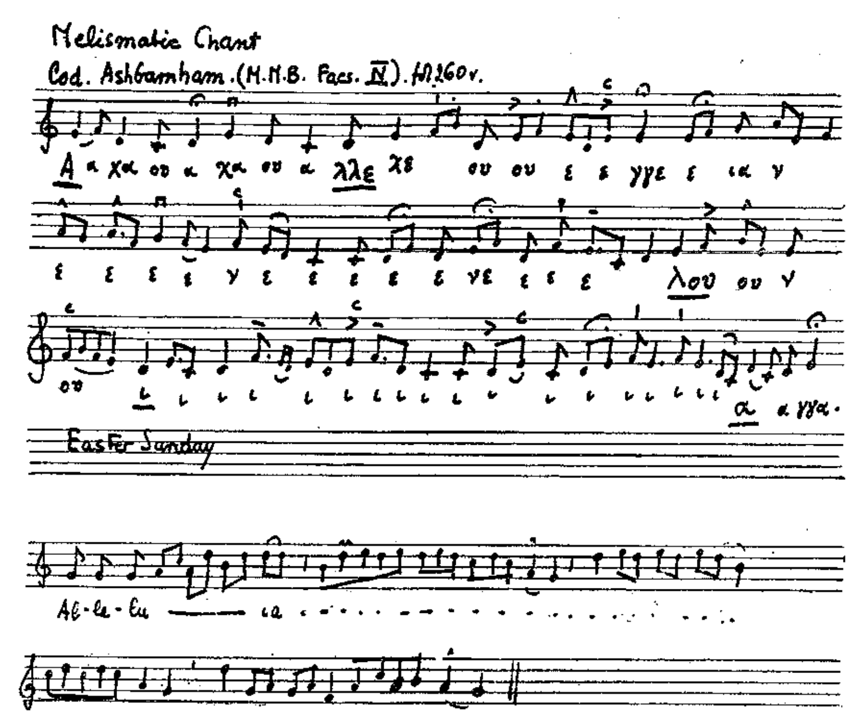




Example 2.



Example 3.



Glancing at these examples, which represent the state of melodies of the twelfth and thirteenth centuries, one must ask how far they may be regarded as a continuation of those which were chanted and sung in the days of early Christianity. With regard to the cantillation of the psalms we are entitled to speak of an unbroken tradition. Recordings and investigations made by A. Z. Idelssohn[1] and comparative studies by Eric Werner in his 'Sacred Bridge' (1959) have shown that even today psalm tunes sung by Jemenite Jews and those of the Latin Church are so much alike that we must assume that they practically remained unchanged during nearly two milleniums. Investigation into the Byzantine psalm tunes is in progress and may lead to similar results. These results, gained by comparison of groups of psalm tunes are a confirmation of a principle which Anton Baumstark found in investigating similar facts in liturgy and which he called „Das Gesetz der Erhaltung des Alten in liturgisch hochwertiger Zeit", the „law of maintaining the original conditions in the more sacred seasons of the Liturgical Year".[2]

---

[1] Parallelen zwischen gregorianischen und hebräisch-orientalischen Gesangs Weisen. *Zeitschrift für Musikwissenschaft* vol. IV (1922), pp. 515-24.

[2] Jahrbuch für Liturgiewissenschaft, vol VII pp. 1-23. It would be more correct to speak of a custom than of a law; it is not even a rule but an act of piety.

In investigating the principle of composition in Byzantine music and the liturgical forms which existed in the heyday of the Empire I am applying the method of detailed analysis which are the result of studies in Gregorian chant carried out for more than a century. In our Byzantine studies, however, we are free from a preconceived view which in Latin chant is based on its connection with Pope Gregory, a creator, or at least organiser of the melodies. From the very beginning of our studies, scholars recorded faithfully the text of the manuscript which they intended to transcribe, and added — for the sake of comparison — versions from other manuscripts.

Students of Western Chant were tempted to ascribe to Pope Gregory I a decisive rôle in composing, or at least, organizing the melodies of the Roman rite. Since it is now an established fact that Greek speaking Palestineans and Syrians were the leading element in the Christian colonies in Italy, the keeping of that assumption has become untenable. In the days of Pope Damasus, even when Latin became the language of the liturgy, the chants continued to be sung in Greek and this custom was maintained into the first quarter of the fifth century. A Roman theologian, a contemporary of St. Ambrose and known as *Ambrosiaster*, tells in his commentary on the first Epistle to the Corinthians that the habit of singing in Greek persisted „because they like the sound of the Greek words, though they do not know what they sing" (oblectati sono verborum, nescientes autem quid dicant).[3] We can draw two conclusions from these facts. They refer to Byzantine as well as to Western chant. The missionaries, and after them the monks from the East[4] brought to the churches and monasteries of the Byzantine Empire and Italy the chant, practised among Christians in Palestine, Syria, Asia Minor and North Africa, a highly developed liturgical repertory of melodies of great artistic quality. We should not assume that these melodies were primitive. From the Oxyrhynchas 'Hymn to the Holy Trinity' we can see that it shows already structural features, characteristic of melodies in the heyday of the Byzantine Empire.[5]

From the fact that these melodies, sung to Greek words, streamed from various regions into the Eastern as well as into the Western Empire, we may assume that different versions existed from the very beginning. We have proof, however, that at least down to the ninth century the way of singing Christian chant in the West cannot have been different from that in the East. There is the large number of bilingual chants in Greek and Latin, sung to the same melodies. There is also the group of Byzantine antiphons transferred by order of Charlemagne into the repertory of the Imperial chapel at Aachen. We owe it to the late Professor Jacques Handschin and Professor Oliver Strunk to having verified a story which is related by the Monk of

---

[3] Migne, Patr. Lat. vol 17, col. 255B.

[4] Cf. D. Mallardo, Il Calendario Marmoreo di Napoli. *Ephem. Lit.* LIX (1945), p. 272, where the similarities of the rite of Naples with that of Palestine are demonstrated. Mallardo substantiates that from the beginning of the eighth to the fourteenth century the churches of Naples and its surroundings had a bilingual service, in which Greek clergy, and Greek laymen were in the majority. *ibid.* LX (1946), pp. 236-292.

[5] Cf. E. Wellesz, The Earliest Example of Christian Hymnody. *The Classical Quarterly* XXXIX (1945), pp. 34, 399.

St. Gall in his 'De gestis Karoli Magni'.[6] In January 812 a Byzantine legation, sent by Michael I stayed at Aachen. On the Octave of the feast of Epiphany the Byzantines sang a group of Troparia — the author speaks of '*Veterem hominem*' *cum sequentibus* — to which Charlemagne secretly listened. He enjoyed the singing so much that he ordered one of his clerics, who knew Greek, to translate the antiphons and to take the greatest care that the Latin words fitted the melodies as well as in the original Greek.

Comparison of the Greek stichera with the Latin antiphons confirms that report of the Monk of St. Gall. The great importance of the report, however, may not only be seen in the discovery of a new set of melodies of Byzantine origin, but in the confirmation of the order of Charlemagne to take over Byzantine melodies into the Western liturgical repertory. The fact that Charlemagne was able to listen to Byzantine chant as if it was Plainchant, shows that he did not feel any difference in the sound and execution of both. It was at a later period, probably after the Islamic conquest of large parts of the Eastern Empire, that the originally diatonic character of Byzantine chant was transformed and that also the manner of singing was influenced by Arabic and, at a later stage, Turkish music. In the first millenium, however, the similarities between Eastern and Western chant must have been much greater than the differences, so noticeable since the fall of the Eastern Empire.

During the last period of the Empire a process of stylistic transformation of the music set in and continued after its fall in an ever increasing pace. It was the Turkish domination which affected the modal character of the melodies, and induced the musicians to embellish the music with an abundance of ornaments. This change of style, however, did not affect the main structural principle which we shall now discuss in some detail. So much may be said in advance that this principle is not confined to Byzantine music. It originated in the East and spread over all countries adjoining the Mediterranean; it is, therefore, the basis also of Serbian chant as we shall mention presently.

The principle of composition I refer to is that of forming melodies from pre-existant formulas. The formulas, of which a melody is made up, are types, characteristic of the mode. In Byzantine music the melodic type is not strictly divided into Initial, Medial and Final formulas as in the so-called Gregorian melodies; they can be used alternately, but a definite preference can be observed in using some formulas for the initial, and others for the final phrases.

The principle of composing melodies of formulas which belong to a certain musical mode was expounded in a comprehensive way by A. Z. Idelsohn in his study „Die Maqamen der arabischen Musik".[7] He defines Maqam as a term which contains two characteristics: those of a note-row and of a melodic type and states: „Jedes Musikstück muss Motive und Gänge irgendeines Maqams enthalten, sonst wird es als unmusikalisch verworfen".[8]

[6] J. Handschin, Sur quelques tropaires grecs traduits en Latin, Annales Musicologiques II, pp. 27 sqq.

[7] Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft, vol. XV pp. 1-63, 1913-4.

[8] ibid. p. 12.

In this context reference may be made — as indicated above — to the melodies of the Serbian Oktoëchos.[9] The present writer analysed that group of melodies at the beginning of his studies in Eastern chant.[10] Here a similar structural principle came to light. The investigation showed that the very extended and richly ornamented melodies consisted of a number of phrases each of which was composed of two or three short formulas, combined in a free way. I venture to say that from later experience the choice of the phrase in the melodic pattern virtually depended upon its fitting to the words to which it had to be sung. Though the writing down of the Serbian melodies by Mokranjac was done at the beginning of this century, the singing seems to have represented a much older tradition. The following example shows the composition of the melody of six major phrases, each consisting of two or three formulas, which run up to sixteen. When the formulas are repeated they often show variants.

Example 4.

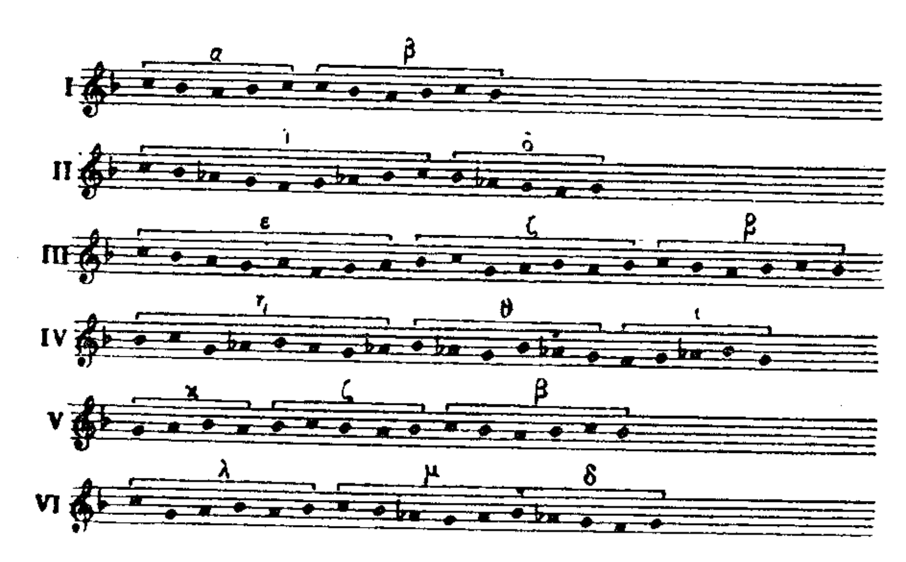


[9] Edited by St. Mokranjac, Belgrade 1908.

[10] Zeitschrift für Musikwissenschaft vol. 2, (1919—20).

The melodic scaffold of the six phrases gives the following scheme:

Example 5.



The discovery of the 'formula-principle' in Serbian church music suggested to the present writer to try to find out if a similar principle of composition existed in Byzantine music. These investigations, however, had to wait until more transcriptions were available; this happened after the *Monumenta Musicae Byzantinae* had been founded on the instigation of Prof. Høeg, and after he had photographed a great number of manuscripts during his journey to monasteries and libraries in the East in 1932.

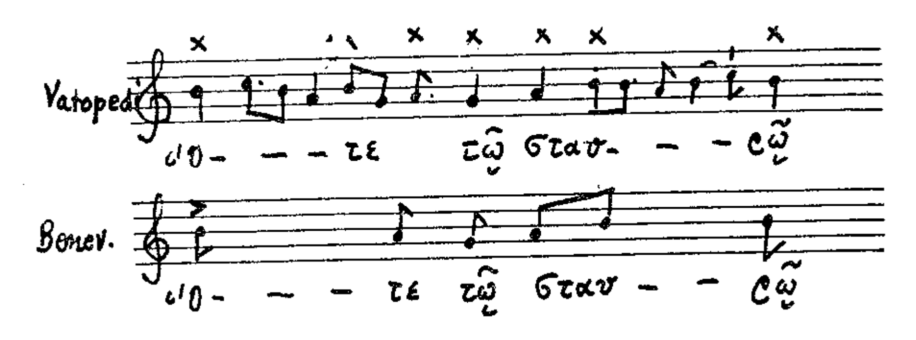
In the meantime, investigation into the structure of the Gregorian melodies, carried out by the monks of Solesmes in the „Paléographie Musicale", by Peter Wagner in his „Gregorianische Formenlehre", and particularly by Dom Paolo Ferretti in his „Estetica Gregoriana" had shown that the same structural principle as in Arabic music can be found Western Chant, i. e. in the melodies of all the rites of the Latin Church. No other chant, however, shows the principle of formula-composition as extensively developed as Byzantine chant. Its application can best be studied in the melodies of the model hymns, the *Hirmi* of the Kanons, because the Hirmi have the simplest and clearest musical construction. A more composite structure appears in the melodies of Stichera, monostrophic hymns of greater length than the former ones, and of a slightly more ornamented style.

The third genre, the melodies in the Psaltikon, however, are of a richly ornamented character; these are the melodies of the Kontakia and similar kinds of melismatic chant, which are intended to be sung by the Psaltēs, the skilled Soloist.

The formulas in Byzantine music may be called melodic archetypes; they are connected by short passages, consisting mostly of ascending or descending scale fragments. The strict adherence to formula composition is based upon the theological idea that the melodies of the hymns are divinely inspired, and transmitted to the composer through the ranks of the celestial hierarchy down to the prophets and saints. Thus the heavenly music becomes perceptible to human ears. Since, however, according to Pseudo-Denys the Areopagite, the melodies, sung during the Service, are *apêchêmata*,[11] echos of the divine beauty, their essence, the formula is unchangeable. It may be embellished, just as in the Icon of a saint slight changes in the composition may be made without alteration of the main features; but even through the most lavish ornamentation the essence of the structure of the formulas must remain recognizable. We shall see that not all recurrent phrases, which at first sight we might regard as formulas, belong to the original layer which gave the melody its specific character; but they are, in fact, embellishments which acquired a stereotyped form, so that they became in certain monastic centres, as e. g. on Mount Athos, integral parts of formulas.

We can best see the process of ornamentation by comparing the ornamented beginning of a melody in its thirteenth century style with its original syllabic shape, dating probably from the days of Sophronios, patriarch of Jerusalem, i. e. from the first half of the seventh century.[12]

Example 6.



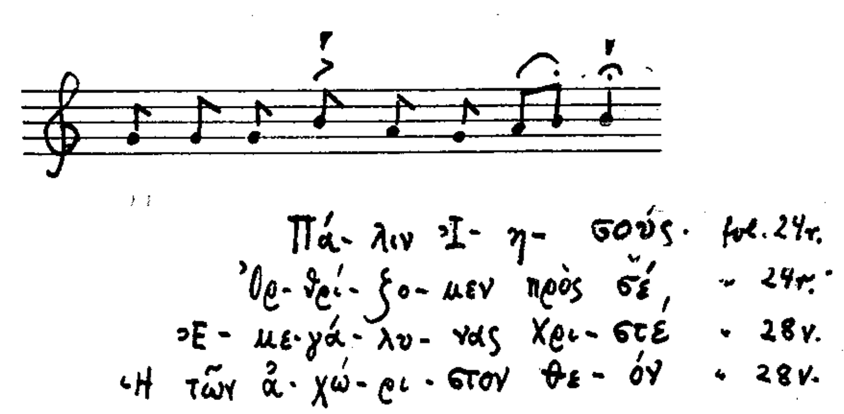
The formula of "Οτε τῷ σταυρῷ is characteristic of the second mode. It occurs in exactly the same form in the Hirmi of the second mode if the accent of the first word falls on the first syllable. If, however, one, two or three unaccented syllables precede the accented one, these are set on a repeated *g*, the usual starting note of the second mode. A few examples from a late

[11] Cf. *Cael, Hier,* c. 2, 4.

[12] Cf. Wellesz, Eastern Elements in Western Chant. Mon. Mus. Byz. Subs. II. No. 1 American Series, 1947, pp. 92-110.

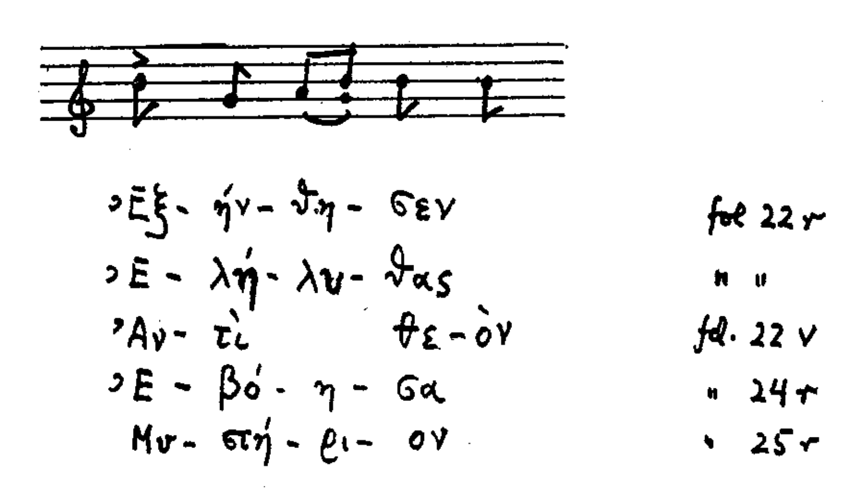
twelfth century Ms.[13] Codex 470 from the Iviron Monastery on Mount Athos, may follow; they are taken from the facsimile edition of Hirmologium Athoum:

Example 7.



If, however, the first unaccented syllable is important and the following accented syllable a heavy one, the second note of the formula, the *a*, is omitted and the melodic line falls a third downwards:

Example 8.

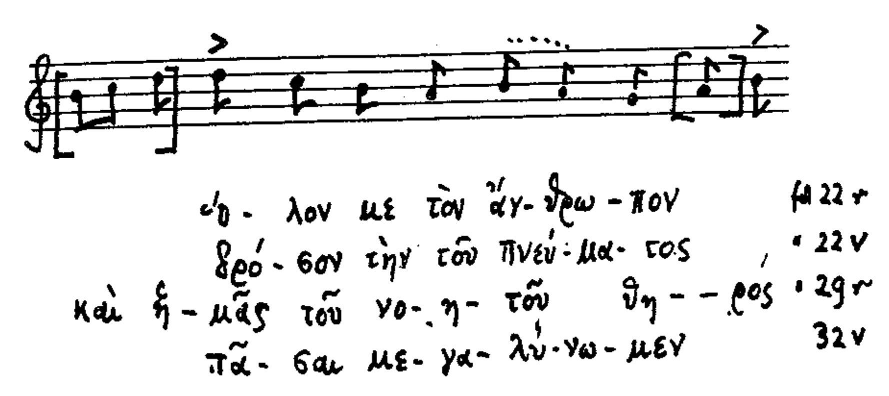


A phrase which has a medial position and, therefore, a greater flexibility, runs in its main course a fifth downwards (from *d* to *g*) it may be introduced

[13] Cf. C. Høeg, Introduction to Mon. Mus. Byz. vol. II, pp. 17-8.

by two unaccented consecutive seconds (*b* and *c*) and turn in the end to a suspended *a*, from which a final phrase starts and leads to *b* as final note:

Example 9.



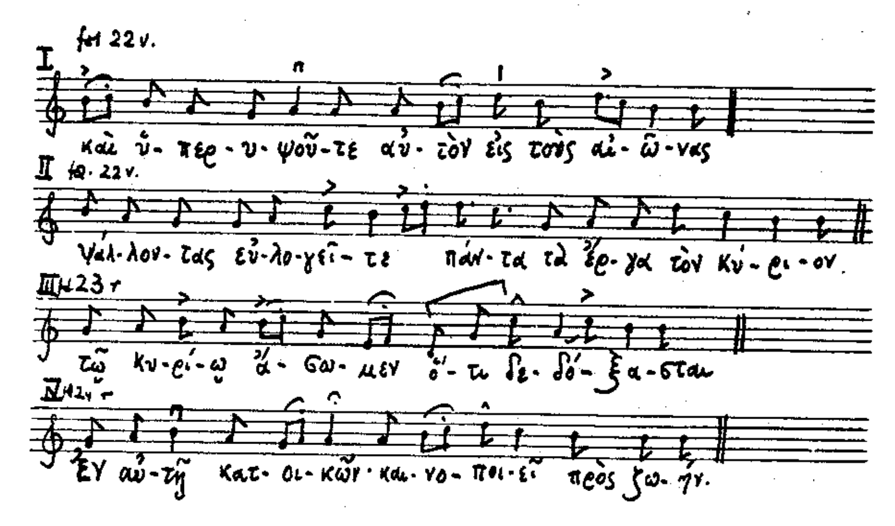
For the final phrase of the second mode two groups of formulas exist, since the melodies of that mode may end on *e* or on *b*. If the *finalis* is on *e* the last phrase usually starts on *g* or *a*, rises to *c*, and ends by descending step by step to *e*; there is only one exception in the steady downward movement: the formula, beginning on *b* takes first *g* and goes up to *a*, so that we get the impression of a gradual descent down a fourth, but not what happens in fact, down a fifth:

Example 10.



The final formulas for an ending on *b* have a great variety because that ending is not as strong as the former one on e; it needs also a long preparation:

Example 11.



The leap of two consecutive fourths is not a singular event; on the contrary, it is found in a great number of Hirmi in the second mode, and leads back in a stepwise movement to *g*, the central note of that mode. In the fifth example of the following table the Maïstor goes even further; he starts with the movement from *g* to *c*, leaps down over *g* to *d*, jumps up to *g* and *c* and goes down to *g* (Example 12).

The formulas here analysed belong to the monastic tradition of Mount Athos which, as C. Høeg rightly remarks,[14] points to the centre of the Empire, the „Great Church". It varies extensively from that of Jerusalem, represented by Codex Saba 599, a fourteenth century MS. The first lines of the first and third Odes in the second mode of the Kanon 'Εν βυθῷ κατέστρωσε follow in both versions; they are taken from Codex Iviron fol. 22r and Codex Saba foll. 35v and 41r (Example 13).

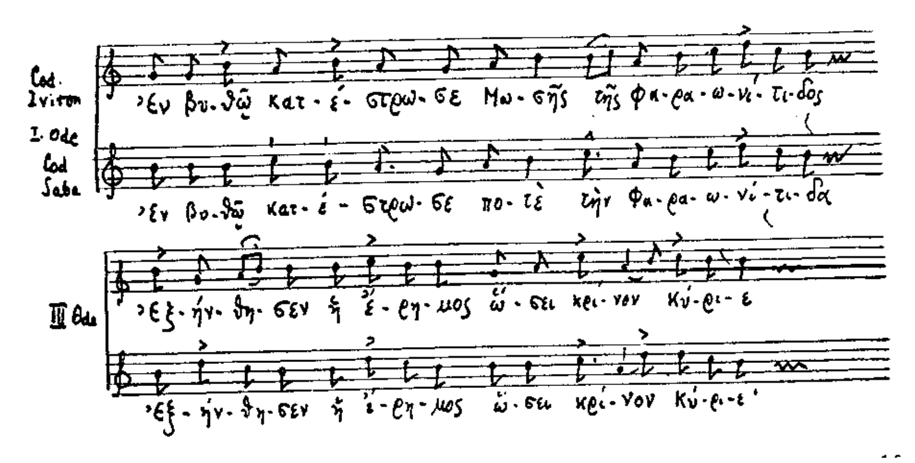
Both initial formulas are undoubtedly cognate to each other and must go back to the same archetype: we should not accept, however, a priori, that the late 11 th century version is the older one and the 14th century version of a later date. A closer examination will show that the Iviron version represents a more elaborate type than that from S. Saba. Let us take e. g. the following high pitched melisma which seems to be characteristic of melodies in the second mode; we find it in Mount Athos MSS. as well as in those from South Italian Scriptoria (Example 14).

[14] Cf. C. Høeg, The Hymns of the Hirmologium Part I, Mon. Mus. Byz. Transcripta VI, (1952), p. XXXVII. On p. XXXIV Høeg suggests that „the greater diversity in the tradition" which one finds in the Hirmologia may be due „to the fact that we have a better knowledge of old Hirmologia than of old Sticheraria". It is certainly true that we know less about old Stichera than about Hirmologia, but it is remarkable how far down the Stichera preserve their shape unaltered. This fact was worked out by Dmitrije Stefanović in his thesis on The Stichera for January.

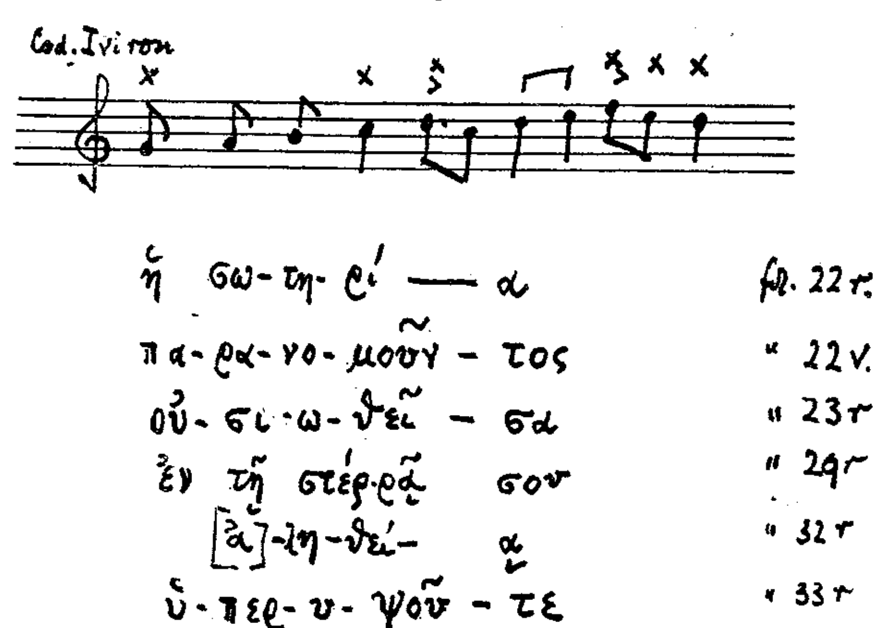
Example 12.



Example 13.



Example 14.

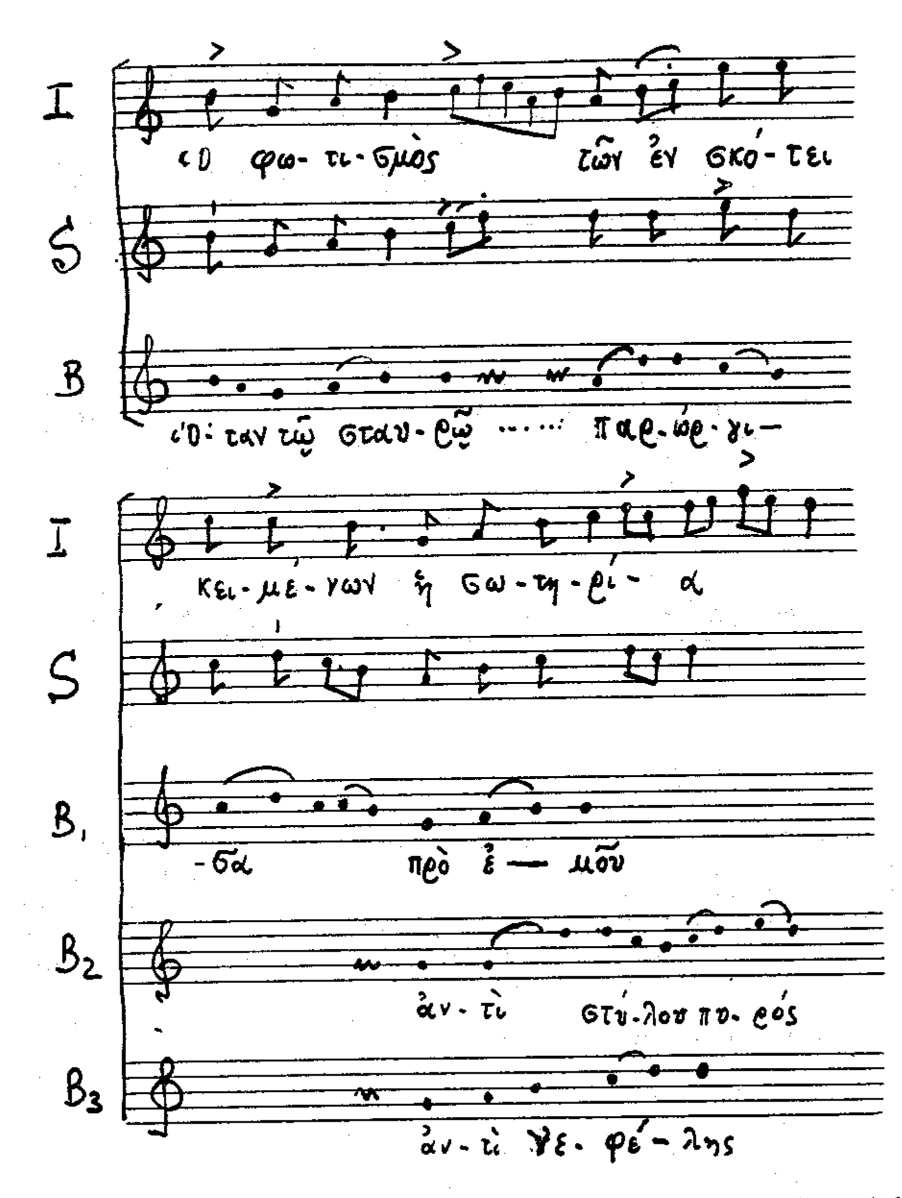


Compared to the Saba version, however, the highly elaborate character of the phrase, which rises step by step a seventh and falls back to a fifth, becomes more apparent. Moreover, the question which version ought to be regarded as the older one is answered if we draw support from a melody which remained as an incrustation in twelfth century manuscripts, it is the already mentioned Beneventan bilingual chant "Ὅτε τῷ σταυρῷ — O quando in cruce, which is added here purely in its interval scheme for comparison with the fioritura on σωτηρία in the Iviron version the three differently shaped lines of the Troparion "Ὅτε τῷ σταυρῷ are added; the second one, B2, to the words ἀντὶ στύλου πυρὸς comes nearest to Iviron, but is less stylized. The third line, B3, to the words ἀντὶ νεφέλης comes nearest to the Saba version. (Ex. 15).

We arrive at similar conclusions when we compare passages in Iviron in which we found consecutive fourths with the corresponding ones in Saba; it suffices to give one example and we take the already quoted passage from the eighth Ode Τὸν ἐν σοφίᾳ of the Kanon Ἄσωμεν τῷ Κυρίῳ ascribed to John Damascene. Here Iviron has two consecutive fourths falling and rising again. Saba is based upon the same formula, but avoids the sharp melodic edges at (οἱ)-κῆ-(σαι) and ἀ-(πειρογάμου) (Ex. 16).

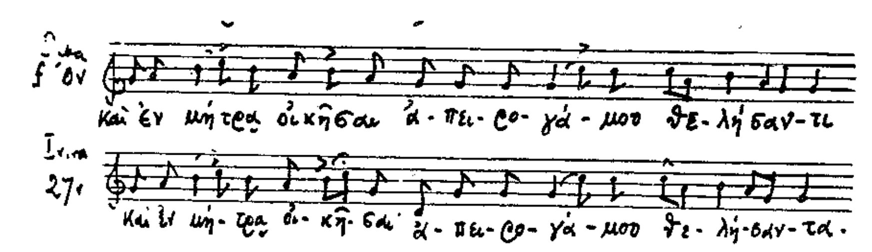
The tendency of avoiding big leaps and of keeping the melody in general within a relatively small compass is a conspicuous feature of the Saba Hirmologion. This predilection for a smooth ending is particularly noticeable in the close formulas of the ninth Ode, which in Iviron, in the majority of Hirmi in the second mode ends on *e*, whereas the weak ending on *b* occurs frequently in Saba, as can be seen from the example 17.

Example 15.

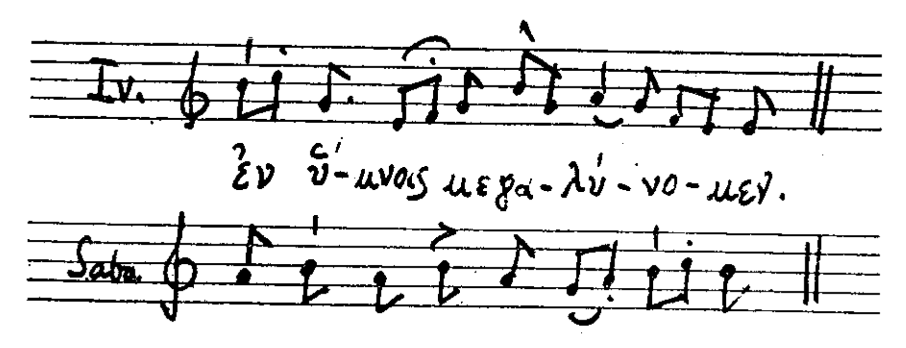


A comparative study of the various monastic traditions will certainly lead to new conclusions about the development of Byzantine chant. Here we wanted to draw attention particularly to the relationship, but also to the divergencies between the chant in Jerusalem and that on Mount Athos. I fully agree with my friend C. Høeg about the importance of the two versions

Example 16.



Example 17.



which he discussed in the Preface to the Edition of Hirmologium Part I;[15] but I do not see in the St. Saba 599 version a later 'predilection to simple forms', nor 'a branching off from a good tradition' by a strong tendency towards plainness.[16]

We have learned lately that the purely palaeographical evidence from manuscripts may be misleading. In volume II of the *Paléographie Musicale*, published in 1891 Dom Mocquereau, that eminent scholar to whom we owe so much in the domain of Plainchant, dismissed a small group of manuscripts as belonging to a late and debased version of Gregorian chant.[17] These manuscripts, to which the now famous Cod. Vat. lat. 5319 and Cod. Vat. Basil. F22 belong, represented in his view a type, different from all known variants, though he saw that the melodies were based upon 'the Gregorian Cantilena'. Dom Mocquereau thought that *'le dessin primitif'* was still traceable under all the embellishments, which he took as evidence that the original melodic style had disintegrated. 'Ces melodies' he wrote 'semblent dater d'une époche relativement récente, dans laquelle les règles de composition Grégorienne commençaient à tomber en désuétude'. Today, thanks

[15] Cf. C. Høeg, The Hymns of the Hirmologium I, *M. M. B.*, pp. XXXVI and XXXVII.

[16] ibid. p. XXXVI.

[17] Paléographie Musicale vol. II, p. 5.

to Bruno Stäblein, Helmut Hucke, and particularly to Dom Michael Huglo's penetrating studies it has become general knowledge that these melodies represent the most ancient layer of Plainchant, in fact, the 'Old Roman' chant. This is, according to Dom Huglo's studies 'le seul chant connu de la Curie pontificale, du clergé de Rome et des églises suburbicaires'.[18] Outside Rome the „vieux Romain" is found in all those monasteries and churches where the Roman psalter was in use.

The so-called Gregorian chant, on the other hand, represents the Franko-Gallican version of the melodies; its repertory is a mixture of Gallican chants with variants of Frankish, Italian and Roman versions and acquired its shape during the Carolingean renaissance.[19] Since the original Old Roman repertory of melodies was not great,[20] the twelfth and thirteenth century Roman manuscripts contain a number of melodies of Franco-Gallican origin.

This new approach to Plainchant, a field of studies which was considered standing basically on firm historical foundations, helps us to see the problem of the spread of Byzantine chant in a similar light, though, of course, each case must be studied independently and unbiassed by any preconceived opinion.

It would surpass the scope of this paper to go into any further details. My intention was to discuss some principal points of melody construction and to suggest what direction further investigation might take. I hope above all that closer contact will be made between scholars working on Plainchant and those who study Byzantine music. I am convinced that studies in either of the two branches, Eastern and Western chant, can lead to satisfactory results only if Christian chant during the first millenium is seen, from the highest level, as a unity. Comparative Liturgy has opened us a new vista into all the variants of rites and diversities of customs, which at first glance seem so bewildering. In the same way our musical studies will gain from an approach which opens new aspects by investigating which are the common links between Eastern and Western chant.

[18] M. Huglo, Le chant vieux-romain. *Sacris Erudiri* VI (1954), p. 122.

[19] Cf. H. Hucke, Die Entwicklung d. christl. Kultgesanges zum gregorianischen Gesang. *Röm Quartalschrift* 48 (1953) pp. 147-194.

[20] Cf. K. Gamber, Wege zum Urgregorianum. *Texte u. Arbeiten*, Heft 46 (1956), gives for the year 592 the first in which Gregory's I. Sacramentary was used, a list of 134 feasts on which Mass was said. For the time of Pope Honorius (625-638) he lists 160 Masses.

L'ARCHITECTURE DE LA BASSE ANTIQUITÉ ET DU MOYEN ÂGE DANS LES RÉGIONS CENTRALES DES BALKANS

À la mémoire d'Ejnar Dyggve

DJURDJE BOŠKOVIĆ, Belgrade

L'ARCHITECTURE DE LA BASSE ANTIQUITÉ ET DU MOYEN ÂGE DANS LES RÉGIONS CENTRALES DES BALKANS

Quand il est question des rapports entre l'architecture de la Basse Antiquité et l'architecture du Moyen Age, dans quelle région de l'Europe ou du bassin méditerranéen que ce soit, ce n'est pas seulement l'architecture proprement dite qu'on doit avoir en vue. Au fait elle se présente comme un cadre matériel, palpable, pour l'étude de tout un faisceau de problèmes d'ordre historique, économique, politique, ethnique, sociologique et culturel de l'époque déterminée, qui se reflètent dans le processus des métamorphoses variées de sa création.

Il est évident que l'étude complexe de ces problèmes, vus en entier, dépasserait de loin les limites dressées par les cadres d'un congrès international. Voilà pourquoi elle est restreinte ici à une région assez limitée, à celle du territoire intérieur des Balkans, laquelle, d'une part, occupe une place bien importante dans l'ensemble des problèmes posés, tandis que, d'autre part, les recherches les plus récentes, qui devraient intéresser surtout les participants d'un congrès qui se tient à Ochride, ont donné d'assez nombreux résultats concernant justement ces régions.

Il est évident qu'il est très difficile de délimiter strictement le territoire en question, qui se trouve par tant de liens attaché aux autres régions du bassin méditerranéen. On peut pourtant, tout de même, identifier quelques traits spéciaux, qui donnent à ce territoire avec ses bords très larges et très élastiques, une place à part dans la sphère culturelle byzantino-orientale.

Deux facteurs surtout déterminent son cachet particulier.

C'est, tout d'abord, la délimitation bien ancienne entre la sphère occidentale et la sphère orientale, fixée, au point de vue de l'administration, à la fin du IV[e] s., par le partage de l'Empire romain, — délimitation par laquelle la majeur partie de ce territoire est englobée dans la sphère orientale, en restant en même temps exposée à l'influence permanente de la sphère occidentale. C'est ensuite la grande percée des tribus slaves, qui, là justement,

se sont stabilisées le plus loin vers le Sud, en donnant à l'entrecroisement des deux sphères mentionnées leur empreinte personnelle.

Grâce à la variabilité des déterminantes qui ont exercé leur influence sur la vie même de ces régions, grâce, d'autre part, au manque d'une documentation assez nette qui pourrait ouvrir la possibilité à des conclusions plus précises, les positions prises par la science concernant l'ensemble des questions posées, sont encore indéterminées et même équivoques en bien des points.

A la question principale, — continuité ou discontinuité de la vie et de ses différentes manifestations en ces régions à l'époque située entre la Basse Antiquité, sous laquelle on doit comprendre aussi l'époque paléobyzantine, — et le Moyen Age, les réponses se contredisent. Peut-on vraiment jeter un pont, et de quelles dimensions, au-dessus de l'abîme qui semble séparer la fin du VIe et la deuxième moitié du IXe siècles, époque qui se prolongerait, pour les régions centrales des Balkans, même jusqu'au XIe s.?

Le manque presque complet d'édifices de cette époque démontre que la vie, au moment de la stabilisation des Slaves dans ces régions, prenait un cours différent de celui qu'elle avait jusque là. D'autre part, il est tout à fait naturel que beaucoup de villes anciennes,[1] qui ne sont aujourd'hui que des chantiers de fouilles, étaient encore à demi conservées, avec un certain nombre de bâtiments plus ou moins démolis, mais servant toujours de protection autant aux restes de la population indigène bien raréfiée, qu'aux nouveaux venus qui y aménageaient leurs domiciles provisoires. Les vestiges de ces aménagements, identifiés à Caričin Grad[2], démontrent bien que les Slaves avaient en certains cas utilisé à leur fin les ruines encore vivantes des édifices anciens. Il est probable que dans un certain nombre de ces villes la vie ne cessa même jamais complètement, surtout dans les villes les plus importantes, telles que Naissus (Niš), Horreum Margi (Ćuprija), Singidunum (Beograd), Sirmium (Sremska Mitrovica), Lychnidus (Ohrid), Scodra (Skadar), Serdica (Sofija), Philippopolis (Plovdiv) et peut-être même Pliska.[3] Voilà comment on peut aussi comprendre le fait qu'un certain nombre d'entre elles furent ravivées après 1018, et, ruinées de nouveau, provisoire-

[1] Sur le sort des ces villes, voir A. P. Każdan, Византийские города в VII—XI вв, — Советская археология XXI, 1954, 164 et G. Ostrogorsky, Byzantine cities in the early Middle ages, Dumbarton Oaks Papers 13(1959) 47. Sur les villes de la même époque en Macédoine, consulter F. Papazoglu, Makedonski gradovi u rimsko doba, Skopje, 1957. Consulter aussi P. Lemerle, Invasions et migrations dans les Balkans depuis la fin de l'époque romaine jusqu'au VIIIe siècle, Revue historique, avril—juin 1954, 265; V. Velkov, Das Schicksal einer frühbyzantinischen Stadt zur Zeit der Völkerwanderung, Akten des XI. Intern. Byz. Kongresses 1958, München 1960, 655.

[2] Dj. Mano-Zisi, Les fouilles de Caričin Grad en 1953 et 1954, Starinar X. S. 5—6 (1956) 155.

[3] Tout à Pliska indique une origine romaine et paléobyzantine. Sur cette question voir D. Karandžalov, O najstarším slovanském hlavnim mesté Plisce, — Zbornik vysoké skoly pedagogické v Olomouci. Historie 3 (1956) 43; — Architectura budov a stanebni materialy v domnelé Plisce, ibid, 5 (1958) 35 et sous le même titre Acta Universitatis Palackianae Olomucensis 1 (1960), voir aussi du même auteur la communication faite au XIIe Congrès des études Byzantines à Ochride „Sur la théorie de l'origine protobulgare de la cité d'Aboba près de Plisca". — Il n'est pourtant pas impossible que les Bulgares aeint utilisé les anciens bâtiments délaissés par les Byzantins.

ment du moins, vers la fin du XIIe siècle.[4] Il paraît donc que les agglomérations humaines restèrent vivantes au moins sur l'emplacement d'un certain nombre d'entre elles, tandis que, parfois, elles ne furent déplacées que de quelque peu, en restant dans la région la plus avoisinante, — Skoplje près de Scupi, Bitolj près de Heraclea Lyncestis, Ribnica, Podgorica (aujourd'hui Titograd) près de Doclea, Kostolac près de Viminacium etc.

Cette persistance d'agglomérations humaines en des endroits déterminés démontre en fait que le réseau des grandes voies de circulation n'avait pas changé de beaucoup. Les points les plus importants des intersections de ces routes sont restés à leur emplacement naturel, determiné par la structure géographique du territoire entier, par l'importance économique de la contrée en question et du mouvement des masses humaines en contact, — en premier lieu en contact économique ou militaire, — ce qui avait de graves conséquences dans le domaine de la vie culturelle. Les vallées des grandes rivières et fleuves, celles du Vardar (Axius), de la Morava (Margus), de l'Ibar (Bargus, Brongus), de la Struma (Strymon), de la Marica (Hebrus), de l'Iskr (Oescus), du Drim (Drilo), de la Drina (Drinus), de la Neretva (Naro) et de la Bosna (Basanius), pour ne nommer que les plus importantes, — n'étaient que des directrices générales de ces voies qui reliaient le bassin méditerranéen à une autre grande directrice transversale, formée par le Danube (Danubius) et la Save (Savus), directrice qui de son côté unissait les Balkans et l'Europe centrale avec la Mer Noir (Pontus Euxinus). Entre ces voies, qui, elles-mêmes, n'étaient dépendantes de ces rivières et fleuves qu'au point de vue de leur direction générale, le réseau de communications s'enrichissait par un nombre beaucoup plus grand de routes transversales, — parmi lesquelles la Via Egnatia, exceptionnellement importante, — variables tant au point de vue de leurs tracés que de leurs emplois, mais qui permettaient d'atteindre les régions les plus reculées au cas où elles auraient été importantes pour l'approvisionnement en matières premières, surtout en minerais. Tandisque ces routes secondaires disparaissaient ou changeaient de tracé, les grandes communications primaires conservaient leurs lignes générales au Moyen Age, telles qu'elles avaient été dressées encore bien avant la Basse Antiquité.

Cette conclusion est des plus importantes, car elle explique plusieurs phénomènes qu'on peut remarquer dans le processus du développement de la vie sociale et de ses manifestations sur le territoire en question.

La documentation matérielle de ces manifestations concernant les époques des Ve—VIe et IXe—XIe siècles se trouve avant tout dans les matériaux archéologiques. Ces matériaux se concentrent surtout dans les

[4] Ainsi dans la biographie de Stephan Nemanja, qui régna jusqu' en 1196, biographie écrite par son fils Stephan Prvovenčani, il est dit que c'est lui qui, entre autres, prit et mit en ruines les villes de Niš, de Skoplje et de Sofia, et même peut-être de Stobi (Стобь) que Jireček met à tort sur la Rila, — V. Ćorović, Žitije Simeona Nemanje od Stevana Prvovenčanog, Svetosavski Zbornik, Posebna izdanja SAN CXXV, 1938, 30—31. Sur l'existance ou la nonexistance de Stobi après le VIe s. voir les avis contradictoires de R. Egger, dans Jahreshefte des Österreichischen Archäol. Inst. 24 (1928) 68 et 28 (1933) 129, — de F. Papazoglu, op. cit. 240 et de I. Nikolajević-Stojković, Recueil des travaux de l'Inst. d'études byz. 4 (1956) 159.

vestiges de l'architecture, considérée sous ses différentes formes, en commençant par des édifices de logement et en terminant par de grandes agglomérations urbaines et leur disposition régionale.

Ce qui présente pourtant de graves difficultés c'est justement le manque assez sensible de cette documentation matérielle concernant l'époque traitée. D'autre part, il est évident que nous savons aujourd'hui, grâce aux fouilles récentes, beaucoup plus sur un bon nombre de monuments qu'il y a dix ou vingt ans. Il est vrai, nos connaissances se concentrent surtout sur l'architecture religieuse et militaire dont les représentants, grâce à la solidité de leur construction, se sont le mieux conservés.

Considérées en entier, sur la base de la documentation dont nous disposons aujourd'hui, les questions posées se concentrent surtout sur:

le problème de la disposition régionale des agglomérations urbaines et rurales, des forteresses et des monastères;

le problème de la composition urbaine;

le problème de l'architecture civile;

le problème de l'architecture militaire;

le problème de l'architecture religieuse.

Dans le cadre de ces problèmes, les rapports entre les documents matériels concernant la Basse Antiquité et le Moyen Age ne sont pas toujours en équilibre. Leur manque est sensible surtout pour le Haut Moyen Age ce qui aggrave de beaucoup les difficultés qui surgissent au cours de l'étude de leur relation mutuelle.

—·—

Nous avons déjà entrevu qu'un certain nombre de villes, qui étaient en même temps des noeuds de circulation et des centres économiques, politiques et militaires, montrèrent une longue persistance et que, bien que passant par une décadence évidente, elles réussirent à survivre aux épreuves qui les attendaient au cours de l'époque qui sépare le VI[e] du IX[e] siècle. D'autres, moins importantes ou plus à l'écart, disparurent complètement ou changèrent d'emplacement. De nouvelles agglomérations humaines se formèrent, marquant par leur emplacement ou bien de nouveaux noeuds sur les anciennes voies de circulation, ou bien la direction de voies nouvellement tracées, en même temps que les intérêts de la population nouvelle pour l'exploitation plus ou moins intense de différentes contrées. Quoique les nouvelles villes ne se soient pas formées si tôt, les forteresses et les monastères, qui successivement marquèrent les points importants du résaux de circulation, se fixèrent à des distances très souvent déterminées par une journée de marche.[5] Mais leur création, qui vise à couvrir des besoins nouveaux, économiques, sociaux, militaires et culturels du milieu nouveau, se base sur une conception différente pour résoudre les problèmes urbains et architecturaux. En même temps les villes dont l'existence remontait encore aux temps de la Basse Antiquité perdirent leur aspect primitif, si bien qu'on

[5] Sur cette question voir mes observations dans Monuments et stations archéologiques en Serbie II, Serbie centrale, Beograd 1956, 114.

ne peut déchiffrer leur disposition originale qu'exceptionnellement, à Lychnidos (Ochride) par exemple. Mais à l'époque du Haut Moyen Age elles étaient encore peuplées d'édifices et de monuments qui, quoiqu'en ruines, pouvaient impressionner la population nouvelle et exercer une certaine influence sur sa production architecturale.

Dans quelle mesure cette influence s'est-elle manifestée?

Le manque complet de vestiges urbains et l'existence par trop rare d'édifices civils de l'époque du Haut Moyen Age ne permettent pas d'arriver à des conclusions plus poussées. Si les vestiges des maisons et des palais mis à jour à Preslav et à Pliska pouvaient vraiment être rangés à l'époque du Haut Moyen Age, nous aurions en eux un maillon d'accrochement très important avec l'architecture de la Basse Antiquité. Il n'en est pourtant pas ainsi. Tout indique au contraire leur parenté évidente avec l'architecture dont les restes ont été déblayés dans les villes paléobyzantines et de l'époque de la Basse Antiquité, telles que Stobi, Caričin Grad, Gamzigrad, Sirmium et Konjuh. Les doutes ne sont plus possibles[6]: les vestiges des édifices profanes de Preslav et de Pliska appartiennent à cette même époque, beaucoup plus reculés que le IX[e] siècle.

Dans le domaine de l'architecture militaire la question n'est pas de beaucoup plus avancée. Ce qui est certain c'est que le type des castra romains et paléobyzantins disparaît complètement. Les forteresses nouvelles, dont la disposition générale, régionale, correspond aux besoins du système féodal, s'approprient beaucoup plus aux accidents du terrain sur lequel elles sont ordinairement situées. Mais le processus de ces changements avait commencé déjà à l'époque paléobyzantine, et l'on a pu l'identifier entre autres à Caričin Grad et à Bregovina. Parmi les forteresses les mieux conservées on relève une exception, celle de Lychnidos (Ohrid), dont les murailles se déploient librement; elle ne peut pas pourtant nous renseigner plus clairement, vu que nous ne savons pas au juste à quelle époque exactement elle fut élevée.[7]

Il nous restent enfin les édifices de l'architecture religieuse. Là les monuments sont plus nombreux et parfois mieux conservés, si bien que ce n'est que grâce à eux que nous sommes en état de faire des comparaisons plus poussées.

Les différents types d'églises que nous rencontrons tant à l'époque de la Basse Antiquité, — qui englobe, comme nous l'avons déjà dit, la période paléobyzantine, — qu'à l'époque du Haut Moyen Age nous permettent d'entrevoir leurs rapports mutuels un peu plus clairement.

Le type le plus courant à la première époque, que nous rencontrons aussi au cours de la deuxième, est la basilique. Les différences qui existent pourtant entre les deux groupes, correspondant aux deux époques, sont assez sensibles.

[6] Voir la note 3.

[7] Il n'est pas impossible qu'elle soit du temps de l'empereur macédonien Samuel, — fin du X[e] — commencement du XI[e] s. — comme on le prétend ordinairement, — quoiqu'elle puisse être plus récente aussi.

Les basiliques paléochrétiennes de la Basse Antiquité, en même temps que les basiliques paléobyzantines représentent sur le territoire donné[8] des variantes du type employé à la même époque partout dans l'Europe du Sud-Est, y compris les Balkans. Quoique les variantes soient quelquefois assez marquées, elles restent dans le cadre d'une même conception.

Il en est tout à fait différemment avec les basiliques du Haut Moyen Age. Tout d'abord nous pouvons les diviser en deux types. Le premier comprend les basiliques à trois nefs avec des toitures en charpente,[9] le deuxième les basiliques voûtées,[10] quelquefois même avec des coupoles basses au dessus de l'intersection de la grande nef avec le transept.[11]

Quoique la différence entre ces basiliques et celles du type paléochrétien et paléobyzantin soit sensible,[12] le fait même que la forme basilicale ait été conservée montre pourtant une certaine affinité générale entre les conceptions architecturales des deux époques.

Le cas est presque identique avec les églises en formes polyconchales.[13] Les plans à forme treflée ou tetraconchales tels que ceux des églises de St. Pantéleimon à Ochride ou de Veljusa,[14] ont leur prototypes lointains dans des baptistères[15] et martyriums [16] paléobyzantins. Un monument exceptionnel, l'eglise ronde combinée avec un tetraconque, de St. Pierre de Ras, près de Novi Pazar, mentionné dans des documents historiques pour la première fois au Xe siècle, se rattache aux types des baptistères bien plus anciens.[17] Nous ne savons pourtant pas encore si elle ne pourrait pas être, elle aussi, de l'époque paléochrétienne, d'autant plus que, d'après les recherches récentes, sa partie inférieure est plus ancienne que sa partie supérieure qui a été reconstruite postérieurement.[18]

Les ressemblances entre les formes de temples païens et d'églises paléochrétiennes, et celles du Haut Moyen Age seraient des plus frappantes à l'Eglise Ronde de Preslav, si l'on pouvait admettre la possibilité qu'elle soit vraiment du IXe siècle. Or ici aussi comme à Aboba-Pliska, tout conduit à la conclusion qu'elle date encore du VIe siècle, ou qu'elle est même de quelque peu plus ancienne.[19]

La question se pose à peu près de la même façon quand on compare les types cruciformes. Les plans en forme de croix librement deployée, qu'on rencontre à l'époque paléobyzantine[20] se retrouvent, quoique rarement et traités un peu différemment, à l'époque située entre les IXe et XIe siècles.[21] D'autre part pour les églises en forme de croix inscrite, qui apparaissent déjà au XIe s.[22], pour se multiplier surtout au cours des XIIe et XIVe siècles, nous ne connaissons pas encore de précédents à l'époque paléobyzantine sur le territoire des Balkans.

Enfin, ce qu'il faut absolument avoir en vue c'est qu'un certain nombre des églises paléobyzantines furent reconstruites[23] à l'époque du Haut Moyen Age — ou plus tard, — ou bien que de nouvelles églises ont été élevées sur les emplacements de leurs ruines.[24] Les cas dans lesquels on employa des fragments de sculpture ou d'éléments architecturaux en tant que spolia dans les constructions des églises plus récentes en sont encore de beaucoup plus nombreux. C'est là évidemment encore un lien, quoique spontané et mécanique, qui relie assez visiblement les deux époques.

---

[8] Voir la partie du rapport de Dj. Stričević sur la question des basiliques. Je dois pourtant souligner que je n'ai pas les mêmes conceptions que Dj. Stričević en ce qui concerne le processus de la formation des basiliques à coupole. Tout d'abord parce qu'il n'y a aucune preuve que la basilique A de Caričin Grad ait eu une coupole ou des voûtes. Au contraire, — les données archéologiques mènent à la conclusion indubitable que c'était une basilique à trois nefs, avec une toiture en charpente. D'autre part je ne peux pas, non plus, accepter l'idée que la coupole, en tant qu'élément architectural de première importance, représenterait un baldaquin.

[9] Les basiliques de St. Achile sur la Prespa, de Vranište près de Struga, de la Ste Vierge de Ljeviša à Prizren, de Manastir dans la région de Prilep.

[10] La basilique de St. Procopius à Prokuplje, — pas encore étudiée à fond; les petites églises basilicales de Castoria et de Mesemvria.

[11] La basilique de Ste Sophie d'Ochride. Ici aussi je ne suis pas du même avis que mon ami Dj. Stričević en ce qui concerne la reconstruction de cette basilique. Selon toutes les données objectives, analysées sur le monument même, elle ne pouvait pas, originalement, avoir de tribunes au dessus des bas-côtés, comme le voudrait Dj. Stričević. Il est probable aussi que la basilique de Ste Sophie à Sofia ne reçut sa forme définitive, avec la coupole, qu'à cette époque, entre les IXe et XIe siècles.

[12] Un seul exemple aurait fait exception. C'est celui de la basilique d'Aboba-Plisca, dans le cas où celle-ci serait vraiment du IXe siècle. Or tout, — son plan, ses formes, sa décoration, — fait remonter son origine au VIe s. — Voir la note 3.

[13] Voir la partie du rapport de Dj. Stričević sur les églises à plan polyconchale.

[14] Ajoutons encore: Baton sur le Lim, Gorica et Zlesti non loin d'Ochride, l'église de Zanjevac en Serbie de l'Est. Il n'est pourtant pas impossible que l'église de St. Pantéleimon à Ochride soit de l'époque paléobyzantine et qu'elle ne fut que reconstruite au IXe s. On doit poser aussi la même question en ce qui concerne l'église triconquale découverte récemment par D. Koco sous l'église plus récente de St. Naoum sur le lac d'Ochride.

[15] Dans les baptistères de Stobi et de Caričin Grad exemple.

[16] Dans une église découverte récemment à Doljani près de Duklja. V. Korać, Starinar n. s. 9—10 (1959) 383. D'autre part l'église primitive en forme de trèfle allongé se rallie aux églises paléobyzantines dont l'une, celle de Caričin Grad, a été mise à jour il y a quelques années, tandis que l'autre située près de Kuršumlija, ne fut reconnue que dernièrement comme telle, — Dj. Stričević, Recueil des travaux de l'Inst. d'études byz. 2, 1953, 179, — Bošković, Vulović, Starinar VII—VIII, 1958, 173.

[17] De ceux de Galliano et de Biella en Lombardie, mais aussi avec quelques ressemblances par rapport aux monuments de l'Orient, de la Haute Mésopotamie et de l'Arménie, — Khask, Zwarnotz, Bana.

[18] D'après les recherches exécutées par l'architecte Jovan Nešković et Mme M. Ljubinković au cours des travaux de conservation dirigés par le Service des monuments historiques de la R. P. de Serbie et des fouilles archéologiques menées par le Musée National de Beograd.

[19] Comparer avec K. Mijatev, L'Eglise ronde à Preslav, Sofia, 1932; voir mes observations dans Starinar, VIII—IX, 1933—34, 331 et dans Arhitektura Srednjeg veka, Beograd 1957, 87 et 120. Etude détaillée de la même question dans la partie du rapport écrite par Dj. Stričević, concernant l'Eglise Ronde de Preslav.

[20] Invanjane près de Sofia, Klise-Koj près de Pirdop — toutes les deux en Bulgarie; l'église urbaine de Caričin Grad.

[21] L'église cruciforme de Duklja (Doclea), l'église de St. Athanase à Lešak, près de Tetovo en Macédoine, probablement de beaucoup plus récente.

[22] L'église de St. German sur la Prespa, qu'on date du commencement du XIe s.

[23] Cela doit être le cas de l'Eglise ronde de Preslav, de Ste Sophie de Sofia, peut-être aussi de St Pantéleimon d'Ochride et de St. Pierre de Ras.

[24] Citons la basilique de Ste Sophie à Ochride, Vodoča, l'église de la Ste Vierge à Kuršumlija, l'église Patriarcale de Peć etc.

Pourtant ce n'est pas cela qui nous intéresse le plus. Nous sommes beaucoup plus curieux de savoir s'il a existé un lien dynamique, organique, contenu dans une tradition vivante du pays même, exprimé dans la conception des ensembles architecturaux, dans la technique de la construction, dans les moyens de la décoration.[25] Ce lien sur les monuments connus n'en est exprimé que d'une manière assez voilée.

Mais d'autre part l'architecture que nous trouvons sur le territoire central des Balkans, à l'époque située entre les IX[e] et XI[e] siècles, n'est pas de beaucoup plus proche de l'architecture byzantine contemporaine. Et ce n'est qu'au cours du XI[e] et du XII[e] siècles, après la soumission de ce territoire par les Byzantins, que nous trouvons des relations plus directes avec les conceptions architecturales byzantines de la même époque.

Toutes ces constatations nous mènent à des conclusions qui ressortent du cadre de l'architecture proprement dite.

L'époque „vide" située entre la fin du VI[e] et la deuxième moitié du XI[e] siècle n'est pas, au fait, seulement une époque de stagnation. Elle ne l'est qu'au point de vue de la production. En réalité, pendant sa durée, nous sentons une préparation muette pour une nouvelle activité bien variée. C'est alors que s'exécutent tout un nombre de changements de carractères différents. Les tribus slaves ont submergés le territoire, elles s'y sont stabilisées. Dans l'est des Balkans le processus de leur entrecroisement avec les tribus bulgares nouvellement arrivées était en cours. La population indigène, illyro-thraco-grecque et illyro-thraco-latine n'a pourtant pas été anéantie. Quelques anciennes villes appauvries, réduites à un nombre très restreint d'habitants, presque sans administration, presque sans aucun lien avec les grands centres byzantins vivants se maintiennent comme des îlots dans cette mer d'un ethnos nouveau. Les entrecroisements ethniques se poursuivent intensivement avec une rapidité beaucoup plus grande à l'intérieur du pays que dans les villes mêmes. La structure de la nouvelle société change aussi. La formation de grands états autocratiques nouveaux, — l'empire bulgare et son héritier, l'empire macédonien de Samuel, parallèlement avec le premier état serbe de la Raška, — se montrent comme une base solide pour du ravivement de certaines anciennes villes. Mais leur regénération au point de vue économique, avec un artisanat appauvris, avec une administration de l'état et de l'église encore assez inexpérimentée, ne leur permet pas de développement quelque peu plus intense. D'autre part la féodalisation du pays, qui commence déjà à se faire sentir, morcelle la production architecturale civile et militaire. La conversion des Slaves, — qui embrassent une religion, dont les idées primaires avaient déjà beaucoup changé en se conformant à la nouvelle structure sociale autant à Byzance qu'en Occident, — appelle une commande assez intense dans le domaine de l'architecture religieuse. Pourtant les églises nouvelles qui apparaissent alors reflètent d'une part une inspiration lointaine des monuments anciens indigènes, d'autre part une certaine relation avec l'architecture du Proche-Orient chrétien. Le contact avec l'architecture vivante byzantine est le moins visible. De là

[25] Sur la question de la décoration voir la partie du rapport écrite par Ivanka Nikolajević-Stojković.

aussi la conclusion que les maîtres d'oeuvre issus de ce nouveau milieu en formation se sont appuyés, quelquefois assez gauchement sur leur propre connaissance de monuments anciens, interprétés assez librement, et, d'autre part, que le contact direct avec l'architecture vivante de Byzance, qui d'ailleurs à cette époque, elle-même, avait passé par une crise assez sérieuse, ne s'était pas encore solidement établi. Et ce n'est qu'un peu plus tard, au cours du XI[e] et du XII[e] siècles, quand le territoire central des Balkans fut de nouveau englobé dans les limites de l'état de Byzance, que nous voyons la révalorisation du réseau ancien des grandes routes et une orientation plus déterminée vers les sources byzantines.

L'époque du Haut Moyen Age avait pourtant engendré une culture de source complexe, dont les différentes composantes, — la tradition de la Basse Antiquité, — basée elle-même sur des entrecroisements de culture héllénico-thraco-illyrienne et romano-thraco-illyrienne, — le rayonement de la culture du Proche-Orient byzantin et chrétien et enfin une forte composante de l'ancienne culture slave, — en Bulgarie aussi orientale, — se sont organiquement amalgamés. C'est ainsi que dans la large sphère byzantino-orientale naquirent sous des conditions matérielles et historiques nouvelles, de nouvelles cultures slaves, qui se différencièrent en même temps en culture bulgare, culture slave macédonienne et culture serbe.

Les vestiges des monuments architecturaux et urbains de cette première époque, leur rapport avec l'architecture ancienne et contemporaine des Balkans et leur caractère particulier, fournissent donc une documentation matérielle, palpable, sur laquelle on peut suivre visuellement le procesus de la formation de ces cultures.

II

DJORDJE STRIČEVIĆ, Belgrade

LA RÉNOVATION DU TYPE BASILICAL DANS L'ARCHITECTURE ECCLÉSIASTIQUE DES PAYS CENTRALES DES BALKANS AU IXe-XIe SIÈCLES

Le rôle joué par la tradition locale paléochrétienne et paléobyzantine dans l'art médiéval des pays situés au centre des Balkans n'est pas un problème nouveau dans l'histoire de l'art byzantin. Il est devenu claire depuis longtemps, comme l'a dit avec raison un des chercheurs, que le développement entier de l'art dans la Péninsule Balkanique est fondé sur la tradition locale, de sorte qu'il est difficile de dire à qui il faudrait attribuer le mérite d'avoir le premier fait ressortir l'importance de la tradition hellénistique et romaine dans l'art médiéval des Balkans. Dans le domaine de l'architecture monumentale l'importance de l'étude de ce problème est indubitablement plus grande que dans n'importe quel autre domaine artistique et, il faut le dire tout de suite, elle ne fut point negligée.

Le but que peut se proposer actuellement l'étude de ce problème serait de faire valoir, à la base des expériences, faites par les chercheurs antérieurs, la nécessité d'appliquer les méthodes d'analyse soigneuse, sans généralisation précipitées, d'additionner, ensuite les résultats obtenus jusqu'ici dans ce domaine, et, finalement, de proposer, dans les limites de possibilités que les résultats susmentionnés permettent, quelques solutions générales. Ce travail ne pourrait prétendre à aucune solution finale et devrait se contenter de préparer les matériaux recueillis pour une discussion scientifique plus large.

La présente exposition est limitée à un seul, mais en même temps le plus caractéristique des phénomènes dans l'histoire de l'architecture religieuse du Moyen Age dans les pays centraux des Balkans, c. à. d. à la rénovation du type basilical aux IXe—XIe siècles, à l'époque ou cette forme a été déjà complètement abandonnée dans la Byzance voisine, d'ou rayonnaient

---

[1] А. Протичъ, Сѫщность и развитие на българската църковна архитектура, Известия на Бълг. археол. инст., I (1921—1922) 186—205. Publié également en langue française: A. Protitch, L'Architecture religieuse bulgare (La Bulgarie d'aujourd'hui, 4.) Sofia 1924. Nous citerons désormais d'après ce livre.

les influences dans le domaine de l'art. On a justement observé que ce phénomène ne peut pas être considéré casuel et, par conséquent, il ne pouvait pas manquer de provoquer l'attention des historiens de l'architecture médiévale balkanique.

Dans son précis de l'histoire de l'architecture religieuse bulgare, une des premières oeuvres de ce genre, A. Protić[1] a effleuré cette question. Il mentionne, comme une des caractéristiques générales de l'architecture médiévale bulgare, „le sentiment de la forme traditionnelle de la construction religieuse".[2] Parlant de l'architecture datant de l'époque du Premier empire, il dit que „la préférence marquée . . . pour la basilique longue, de grandes dimensions, ne peut être expliquée seulement par l'existence de grandes basiliques . . . datant des premiers siècles de l'ère chrétienne et antérieurs à la christianisation des Bulgares (866). Les rivages de la Mer Noire et de Mer Egée, les prisonniers et les colons originaires d'Asie Mineure disséminé en Bulgarie, — continue Protić, — contribuaient à la propagation du type architectural préasiatique. La facilité avec laquelle les Bulgares se soumirent à cette influence s'explique par le fait que malgré les relations officielles et privées qu'ils entretenaient avec Constantinople, d'où leur était venue la religion chrétienne, ils ne subirent que plus tard, vers la fin du premier royaume et sous le joug de Byzance principalement, l'influence des provinces européennes de l'empire byzantin. Jusqu'alors, Protić conclut, les Bulgares avaient moins conscience de leur caractère slavisé que de leur origine touranienne, ce qui offrit un terrain très favorable à l'influence asiatique en matière de construction et annula celle de l'église carrée à coupole de Constantinople".[3]

En évitant à dessein de traiter les éléments empruntés aux basiliques paléochrétiennes des Balkans, Protić conclut que toutes les églises médiévales de ce type en Bulgarie présentent des emprunts faits à l'architecture asiatique, emprunts portant sur l'idée architecturale aussi bien que sur les détails de construction tels que: nefs séparées par des arcades posées sur piliers bas, voûtes cylindriques dans les nefs, espaces carrés ou rectangulaires devant les absides, piliers disposés par quatre comme pour supporter une coupole, façades à plusieurs étages, fenêtres et arcades aveugles, petites absides à deux étages arrivant à la hauteur de la nef principale, etc.[4]

Il est facile de voir que les conclusions de Protić étaient sous une influence puissante des courants, fort populaires à cette époque dans l'histoire de l'art, influence qui ne consiste uniquement dans la recherche des

---

[2] Ibid., 12.

[3] Ibid., 19—20. Un exemple de cette influence de l'Asie Mineure serait la ressemblance qui existe entre la basilique d'Aladja Aoula et la Vieille Métropole à Mésemvria (sur l'époque de la construction de cette église voir plus loin, p. 178-180) que Protić date au IX[e] siècle, tandis que Mésemvria, par la „Basilique au bord de la mer", laquelle, selon Protić, fut bâtie au X[e] siècle, mais en effet serait beaucoup plus ancienne (Cfr. I. Velkov, An Early Christian Basilica at Mesembria, The Bulletin of the Byzantine Institute, I (1946) 61—70), transmettait cette influence de l'Asie Mineure à la Macédoine (Saint Achille au bord du Lac de Prespa). L'influence directe de l'architecture de l'Asie Mineure sur les basiliques médiévales en Macédoine serait démontrée par l'église de Ste Sophie de Ohrid qui, selon Protić, se rattache directement à Ste Sophie de Nicée — Ibid., 19.

[4] Ibid., 20.

explications à l'Orient, mais aussi dans une disposition vers les généralisations. L'étude analytique des monuments faisait ses premiers pas timides et c'est à bon droit que l'on nommait la Bulgarie, même dix ans plus tard, »terre nouvelle« pour les historiens de l'architecture chrétienne.[5]

Dans son aperçu de l'ancienne architecture bulgare B. Filov[6] s'arrête tout d'abord aux monuments de la période paléochretienne, en déclarant que, sans une connaissance de ces monuments plus anciens, il serait impossible d'expliquer beaucoup de phénomènes dans l'architecture religieuse bulgare du Moyen Age. Ceci, souligne Filov, s'applique surtout aux basiliques de l'époque du Premier empire bulgare qui se distinguent par leur conservatisme et leur attachement aux traditions architecturales locales du pays. Les précurseurs des basiliques du Premier empire doivent être recherchés sur le même sol, parmi les églises de l'époque paléochretienne.[7]

N. Mavrodinov aussi met en relief »le conservatisme inné« de l'architecture médiévale bulgare, à cause duquel elle avait, plus longtemps que n'importe quelle autre école architecturale byzantine „conservé les plans et les formes de la tradition architecturale locale plus ancienne . . . dont les formes simples et pures plaisait probablement le plus à son esprit architectural".[8] Selon Mavrodinov, cette tradition hellénistique locale existait dans l'architecture médiévale de Bulgarie indépendamment des influences étrangères.[9]

Dans son aperçu général des basiliques en Bulgarie, V. Ivanova qui avait étudié plus que qui ce soit ces monuments, ne pouvait pas, bien entendu, laisser de côté l'importante question du rapport mutuel entre les basiliques de la période paléochrétienne et celle du Moyen Age.[10] Parmi les conclusions de V. Ivanova, se rapportant à ce problème, la première qui arrête l'intérêt est celle qu'au groupe des basiliques médiévales appartiennent, outre celles datant du IX[e] au XI[e] siècle, aussi celles qui datent de la fin du V[e], ainsi que celles du VI[e] siècle, — parce que ces dernières, selon Ivanova, reflètent les transformations des basiliques paléochrétiennes en basiliques aux caractères purement médiévaux.

En ce qui concerne les basiliques de la période chrétienne du premier état bulgare, Ivanova souligne qu'elles se distinguent des églises contemporaines byzantines tout d'abord par leur plan basilical. Ces traits archaïques „ne peuvent tenir que de la tradition indigène, toujours vivace malgré la longue éclipse qu'elle subit jusqu'à l'organisation définitive du nouvel Etat".[11] La popularité d'un type de bâtiments qui, à cette époque-là était une forme

---

[5] V. Ivanova, Les anciennes basiliques de Bulgarie, Actes du IV[e] Congrès intern. des études byzantines. Bulletin de l'Inst. archéol. bulgare, X (1936) 211.

[6] Б. Филовъ, Старобългарската църковна архитектура (L'architecture écclésiastique ancienne bulgare), Списание на Бълг. акад. на наукитѣ, XLII, 21 (1930) 1 sqq.

[7] Ibid. 33.

[8] Н. Мавродиновъ, Еднокорабната и кръстовиданата църкова по българскитѣ земи до края на XIV в. (L'église à nef unique et l'église cruciforme en pays bulgare jusqu'à la fin du XIV[e] s.). София 1931, 130.

[9] Ibid., 127.

[10] Ivanova, Buletin de l'Inst. archéol. bulgare, X (1936). 211—215.

[11] Ibid., 213.

plutôt désuète dans l'architecture byzantine, ne peut s'expliquer, selon Ivanova, en aucune façon par une recherche voulue d'archaïsme de la part des constructeurs ou des fondateurs.[12] Le fait indubitable que la tradition locale servait de base peut être expliqué, selon Ivanova, par l'obstacle que les guerres incessantes des Bulgares, récemment établis dans le pays, avec leurs voisins au sud, dressaient à l'influence de l'architecture contemporaine de Byzance, dans laquelle s'étaient, dans l'entretemps, constituées de nouvelles formes architecturales. L'affaiblissement de la tradition local d'un côté et l'influence accrue de Byzance qui avait donné aux Bulgares l'organisation chrétienne de l'autre, produisirent, d'après Ivanova, un mélange où se trouve constamment présent aussi un troisième élément, l'élément oriental. La pénétration de plus en plus intense de l'influence du type courant de l'architecture religieuse byzantine, église à plan de croix inscrite et à coupole, prive les basiliques de la période chrétienne du premier état bulgare de leur propre évolution et elles ne se développent que par les emprunts qu'elles font à l'église cruciforme.[13] Quoique, donc, l'influence de la tradition locale, du moins au cours de la première période de l'architecture basilicale bulgare, se distingue nettement, elle est, selon Ivanova, non seulement le résultat des circonstances fortuites et non pas d'une recherche consciente, mais aussi seulement une des trois sources d'où naît cette architecture.

Une meilleure connaissance des monuments, qui est possible à l'heure actuelle, mène aux conclusions quelque peu différentes. C'est que les éléments „de caractère oriental" — et c'est une question à part dans laquelle on ne peut pas entrer ici, si les modèles pour ces phénomènes, qu'Ivanova appelle ainsi, doivent être du tout recherchés à l'Orient, — apparaissent, comme elle l'a observé, également dans l'architecture balkanique de l'époque de Justinien. A cause de cela, la présence de tels éléments dans les basiliques du IX[e] au XI[e] siècles ne doit pas être interprétée comme adjonction des apports orientaux, exécutée par les maîtres des basiliques balkaniques médiévales, à la façon de leurs collègues au VI[e] siècle. Seulement, il n'y a aucune possibilité théorique que ces apports orientaux fussent transportés dans les basiliques du IX[e] — XI[e] siècles par l'intermédiaire de l'héritage local de l'époque de Justinien, car il était impossible d'isoler, dans les basiliques plus récentes, aucun de ces éléments comme un élément nouveau, jusque là inconnu à l'architecture balkanique. Ainsi, par exemple, Ivanova trouve la forme des colonnades comme un mur compact percé d'une suite d'ouvertures groupées, uniquement dans la Grande basilique d'Aboba, laquelle appartient plutôt à l'époque de Justinien qu'aux IX[e]—XI[e] siècles.[14] Une telle forme de colonnades apparaît, d'ailleurs, dans la basilique indubitablement paléobyzantine d'Abritus à Dobroudja[15] et de toute façon n'est point indépendante des constructions pareilles dans certains édifices connus de l'époque

[12] Ibid., 214.

[13] Ibid., 215.

[14] Sur la chronologie de ce monument voir plus tard, p. XXX.

[15] В. Иванова, Стари църкви и монастири въ българскитѣ земи — IV-XII в. (Eglises et monastères en pays bulgare — IV[e]-XII[e] s.), Годишникъ на Народния музей, 1922—1925, 464, 564.

de Justinien, tels que San Vitale à Ravenne ou Ste Sophie et Saints Serge et Bacchus à Constantinople.[16]

Pourtant, en ce qui concerne les éléments du type courant byzantin de l'édifice religieux de la croix inscrite à coupole, dont l'évolution, selon Ivanova, avait coloré le développement des basiliques médiévales balkaniques, ils étaient également présents dans l'héritage architecturale locale. La forme de l'espace de l'autel dans les basiliques médiévales des régions centrales des Balkans avait indubitablement résultée des besoins du culte, lesquels, comme on le sait, avaient occasionné, vers le milieu du VI[e] siècle déjà, la naissance de la forme de l'espace du choeur qui restait caractéristique pour toute l'architecture religieuse byzantine ultérieure.[17] Plusieurs basiliques balkaniques de l'époque de Justinien ont l'espace d'autel triparti et pouvaient servir de modèle aux architectes des basilique ultérieures dans ces pays. Du reste, les exigences du culte y ont indubitablement joué un rôle beaucoup plus décisif que les influences de diverses architectures.

Les espaces surmontés de voûtes sphériques situés au-dessus de la prothèse et du diakonikon étaient, de toute façon, également connus à l'arhitecture balkanique de l'époque de Justinien.[18] Les compartiments devant la prothèse et le diakonikon de la Grande basilique d'Aboba ne seraient non plus inspirés par l'apparition des compartiments analogues dans les églises byzantines de l'époque moyenne à plan en forme de croix inscrite, parce que basilique avait été construite à l'époque paléobyzantine et non pas au IX[e] ou au X[e] siècle. Ce phénomène, finalement, n'a point de parallèles dans les basiliques plus récentes des régions centrale des Balkans, par exemple de celle de St. Achille à Prespa ou bien de Ste Sophie à Ohrid, quoique ces basiliques, selon l'interprétation d'Ivanova, devrait être plus proches du type usuel à cette époque en Byzance de l'édifice religieux, des églises à plan en forme de croix inscrite.

L'apparition caractéristique des basiliques dans les régions centrales des Balkans à l'époque du Premier empire bulgare et de l'empire de Samuel n'a pas pu, bien entendu, passer inaperçue chez M. Capenko dont l'oeuvre sur l'architecture de la Bulgarie,[19] malgré son caractère trop générale et les lacunes qui en résultent, est intéressante pour le problème que l'on traite

[16] Н. Мавродиновъ, Старобългарското изкуство (L'ancien art bulgare). София 1959, 94—95.

[17] Ђ. Стричевић, Ђаконикон и протезис у ранохришћанским црквама (The Diakonikon and the Prothesis in Early Christian Churches), Старинар, н. с. IX—X (1958—1959) 59—66.

[18] Par exemple dans la basilique du Monastère du Cerf près de Pirdop, datant de l'époque de Justinien (П.Мутафчиевъ, Еленската църква при Пирдопъ (L'église du Cerf près de Pirdope), Извѣстия на Бълг. археол. друж., V (1915) 50 et fig. 30—31). En parlant de l'église de Ste Sophie à Ohrid, G. Millet prêtait aussi attention à l'existence des pièces à l'étage au-dessus de la prothèse et du diakonikon. Selon lui, cet élément est d'origine arménienne — L'école grecque dans l'architecture byzantine, Paris 1916, 43. Plus tard, il sera démontré que ces „petites chapelles" à l'église de Ste Sophie à Ohrid — de la même façon, d'ailleurs, comme celle dans la basilique justinienne près de Pirdop — ne sont probablement autre chose que les parties orientales des galeries au-dessus des nefs latérales du naos.

[19] М. Цапенко, Архитектура Болгарии (L'architecture du Bulgarie). Москва 1953.

ici. La longue durée du type basilical en Bulgarie et en Macédoine est interprétée par Capenko comme résultat de l'opposition des forces populaires aux tentatives permanentes de Byzance d'établir son hégémonie culturelle et spirituelle absolue dans ces pays, opposition qui, entre autre, consistait dans la résistance à l'introduction du type standard byzantin en forme de l'église cruciforme à coupole et ensuite dans la construction des basiliques.[20] Le retour au schéma basilical n'avait pas lieu indépendamment des traditions locales et il se produisait lorsque l'évolution générale de la société atteignait le niveau auquel il devenait possible d'utiliser les modèles hautement développés de l'architecture antique. Ces modèles n'étaient pas, en outre, tout simplement adoptés, mais on prenait du riche héritage architectonique de l'antiquité des éléments particuliers et on les combinait, selon le désir de nouveaux constructeurs en compositions originales, quelquefois assez éloignées de leurs prototypes. Ce phénomène est, selon Capenko, le témoignage d'un rapport active envers les traditions antiques.[21]

S'arrêtant tout brièvement sur la comparaison entre les basiliques médiévales des régions centrales des Balkans et les monuments plus anciens du même territoire,[22] Capenko présume que les sources des traditions antiques dans l'architecture de l'ancienne Bulgarie avaient pu se trouver non pas seulement aux foyers de la culture dans la Méditérranée, mais aussi dans les villes situées sur les côtes septentrionales de la Mer Noire. Sous ce rapport il indique la circonstance que certains monuments datant du V[e] au VII[e] siècles, tels que, par exemple un groupe de basiliques dans la Chersonèse ou une basilique à Eski-Kermene, dans la partie septentrionale de la Crimée, ont des traits communs avec les basiliques paléobulgares.[23] Comme l'hiatus de plusieurs siècles qui séparent le moment où les tribus bulgares quittèrent les côtes septentrionales de la Mer Noire de l'époque de la construction des basiliques dans la période chrétienne du Premier état bulgare rend impossible l'hypothèse sur la continuité de l'héritage apporté,[24] l'analogie observée par Capenko entre les basiliques balkaniques construites aux IX[e]—XI[e] siècles et les basiliques paléobyzantines de la Crimée serait avant tout en rapport avec l'affinité, encore insuffisamment étudiée, de l'architecture des Balkans avec celle de la région de la Mer Noire à l'époque paléobyzantine. Cette affinité des architectures de ces deux régions pourrait être retracée, selon Capenko, jusqu'à un passé beaucoup plus lointain.[25]

[20] Ibid., 70—71.

[21] Ibid., 98.

[22] Capenko met en relief l'église de Ste Sophie, laquelle, selon ses propres mots, est le précurseur du style monumental des monuments bulgares construits après la formation du Premier empire — Ibid., 70.

[23] Ibid., 64.

[24] Selon une formulation juste de A. Rašenov, la tradition architecturale ne peut être transmise comme légende, religion ou même arts appliqués, mais elle exige la continuité de l'activité architecturale directe — А. Рашеновъ, Начало и развой на старобългарската архитектура (Début et évolution de l'ancienne architecture bulgare), Архитект, VI, 8—9 (1939) 127.

[25] Цапенко, op. cit., 64—65.

En ce qui concerne le problème qu'on y discute, l'importance de l'indication, faite par Capenko, des analogies de la Crimée consiste, avant tout, en ce qu'elle amène à l'explication la plus probable des soi-disants éléments orientaux dans l'architecture basilicale balkanique du Moyen Age qui sont un des phénomènes qui caractérisent également, la tradition balkanique de la Basse Antiquité, d'où ces éléments, comme on a déjà dit précédemment, avait pu s'introduire aussi dans l'architecture basilicale des IX[e]—XI[e] siècles en Bulgarie et en Macédoine.

Contrairement à l'opinion de Protić et d'Ivanova, Capenko semble, donc, plus enclin à l'explication que les analogies entre les basiliques médiévales en Bulgarie et en Macédoine et les monuments des provinces orientales du monde byzantin, sont plutôt une conséquence de la présence des éléments „orientaux" dans l'architecture balkanique de l'époque paléobyzantine. Ce point de vue est soutenu aussi par K. Miatev qui, en parlant du rapport entre les basiliques médiévales balkaniques et l'héritage architectural local souligne à plusieurs reprises que les basiliques paléochrétiennes des Balkans ainsi que celles de Dobrudja et du littoral de la Mer Noire, qui s'offraient comme modèles aux constructeurs des basiliques balkaniques plus récentes, se distinguaient par le caractère hellénistique, souvent melé avec les éléments de Syrie et d'Asie Mineure.[26] L'éclectisme de l'architecture paléobyzantine, dit Miatev, peut uniquement expliquer l'éclectisme des basiliques bulgares ultérieures et il est déduit chez ces dernières directement de la tradition de l'architecture religieuse prébulgare dans la Péninsule Balkanique.[27] La tradition architecturale locale, selon Miatev, représente la voie historique que suivait la formation de la basilique bulgare et la cause qui a déterminé le choix de cette voie était une nécessité purement pratique. „Pour la réalité religieuse bulgare et les possibilités architecturales", écrit-il, le choix du type basilical qui, comparé à l'architecture byzantine contemporaine, semble un anachronisme, „était une indispensabilité qu'il aurait été difficile de remplacer par les types byzantins d'églises du IX[e] et du X[e] siècle."[28] L'architecture religieuse bulgare de la première période de son développement, c. à d. celle après la conversion au christianisme en 865, s'est décidée pour le type basilical parce que les églises que l'on construisait à cette époque, devaient être conçues selon les besoins paléochrétiens — avec les espaces pour la liturgie régulière, pour le baptême et pour les catéchumènes.[29] Le devoir des maîtres de l'architecture religieuse bulgare de la période chrétienne du premier état national, conclut Miatev, „était tout-à-fait analogue à celui des premiers constructeurs chrétiens: les problèmes artistiques complexes étaient repoussés à l'arrière-plan afin d'élever aussi vite que possible les édifices utiles qui devaient satisfaire rapidement aux besoins réels. Voilà pourquoi les premiers constructeurs bulgares choisis-

[26] К. Миятевъ, Мѣстни традиции и национални елементи въ кръглата преславска цьрква (Traditions locales et éléments nationaux dans l'église ronde de Preslav), Известия на Бълг. археол. инст., VI (1930—1931) 197.

[27] Ibid., 200, 202.

[28] Ibid., 197.

[29] Ibid., 195.

sent des types architecturals plus simples, tels qu'ils trouvaient dans le passé de la Byzance ainsi que dans leur propre pays. La basilique avec son atrium et le baptistère ajouté était le type architectural le plus approprié aux nouveaux besoins religieux".[30]

Certaines objections doivent être pourtant faites à l'explication proposée par Miatev. A la base des monuments actuellement connus, on ne pourrait, d'abord, nullement affirmer que tous les édifices religieux construits en Bulgarie et en Macédoine après la conversion au christianisme étaient édifiés selon le schéma basilical primitif.[31] De même, les basiliques construites dans ces pays entre la conversion au christianisme et la perte de l'empire de Samuel n'ont pas, non seulement les formes constructives mais aussi la disposition du plan de la basilique paléochrétienne. Bien au contraire, elle correspondent le plus au type le plus développé des basiliques paléobyzantines. Ainsi, par exemple, l'atrium avec le baptistère ajouté, autant qu'on le sache pour le moment, n'apparaît dans aucune basilique balkanique du Moyen Age. Même la forme du choeur, la plus caractéristique des parties de l'édifice religieux, dans ces basiliques ne correspond pas aux besoins du culte paléochrétien, — comme ceci est impliqué par la thèse de Miatev — mais plutôt aux exigences de la liturgie développée byzantine. Finalement, le troisième moment qui rend difficile d'adopter l'explication proposée par Miatev de la réintroduction de la basilique dans l'architecture religieuse des régions centrales des Balkans est que les basiliques étaient construites, paraît-il, encore à l'époque de l'empereur Samuel, donc lorsque la période „paléochretienne" de l'histoire des Slaves des Balkans était déjà indubitablement terminée.

Malgré ces objections qui doivent être faites, l'étude de Miatev occupe une place très importante dans l'historiographie de la question des rapports entre l'architecture basilicale du Moyen Age en Bulgarie et en Macédoine et les traditions locales, parce qu'il a résolument renoncé à l'opinion de ces prédécesseurs que l'anachronisme de l'apparition de la basilique dans l'architecture religieuse des Balkans aux IXe—XIe siècles dépend d'une influence étrangère ou, avant tout, parce que par son travail fut définitivement affirmé la nécessité d'une étude plus systématique de l'héritage architectural local. La valeur de cette méthode des recherches est démontrée par l'expérience de tous ceux qui s'étaient jusqu'ici occupés de ce problème. Parallèlement au progrès des recherches des monuments architecturaux plus anciens dans les Balkans, les questions qui se rattachent aux basiliques médiévales dans ce territoire obtenaient des réponses de plus en plus déterminées. Simultanément, ceci produisit l'abandon de plus en plus complet de la conviction qu'il y eut une dépendance directe entre l'apparition même ou certaines caractéristiques de ces basiliques et l'architecture de l'Orient. Après la découverte de modèles des basiliques médiévales balkaniques parmi les monuments plus anciens dans ces régions, il devint clair

[30] Ibid., 196.

[31] En parlant des fondations de Clément à Ohrid, son biographe Théophylacte écrit qu'elles étaient de forme circulaire et se distinguaient de l'église cathédrale qui, probablement, avait un plan basilical. Sur l'aspect des égliese bâties par Clément, voir plus tard, p. 228 sqq.

que des analogies beaucoup plus générales avec les monuments des architectures éloignées ne peuvent pas offrir des explications du moins quelque peu plus déterminées et acceptables.

Dans ce sens, l'historiographie de ce problème marque une évolution constante, depuis G. Millet qui écrivait sur les basiliques médiévales balkaniques au moment ou les monuments appartenant à une époque antérieure de ce territoire n'étaient, pour ainsi dire, pas du tout connus ou bien presque complètement non étudiés,[32] jusqu'aux recherches modernes qui, grâce à l'analyse directe commencent à arriver aux premières conclusions plus précises.

Les recherches de ce problème atteignirent jusqu'ici le plus d'ampleur dans l'oeuvre du feu W. Sas-Zaloziecky. Dans son livre publié il y a quelques années sur l'architecture byzantine dans les pays balkaniques[33] il a consacré à ce problème le premier chapitre tout entier. Dans la troisième, brève partie pe ce chapitre, où il s'occupe des édifices à plan central avec une coupole, il ne discute en effet que de l'Église ronde de Preslav, en n'y ajoutant aucun nouvel argument à la détermination chronologique, de ce monument qu'il date comme on l'avait démontrés ailleurs,[34] comme appartenant à l'époque du Premier empire bulgare.[35] Dans les deux premières sections de ce chapitre considérablement plus volumineuses, Zaloziecky examine particulièrement les traces profondes qu'a laissée selon lui, la disposition basilicale dans l'architecture médiévale des pays balkaniques. En abordant ce problème d'une façon plus systématique que ses prédécesseurs, Zaloziecky analyse tout d'abord l'architecture des basiliques de l'époque paléochrétienne et paléobyzantine dans les pays balkaniques et divise ces monuments en deux groupes, le groupe occidental et le groupe oriental. Selon son avis, les basiliques du premier groupe se distinguent par l'application des colonnes sveltes aux arcades légères qui donnent l'impression de la dématérialisation et mettent en relief la longitudinalité de l'espace avec une tendance vers l'abside de l'autel, laquelle est doucement et finement modelée en dehors et au dedans. Les caractéristiques du second groupe, oriental, seraient la substitution des colonnes par des piliers massifs, les arcades du naos apparaissant plutôt comme une série d'ouvertures qui percent le mur compact, puis en général l'action prononcée des masses murales, les rapports plus équilibrés des espaces, — le naos plus court et plus large que celui dans le groupe occidental et, finalement, l'impression cristalline des formes externes avec un élément important — l'abside polygonale.[36]

Sas-Zaloziecky ne pouvait être conséquent autant qu'on s'attendait ni dans la division régionale de ces deux groupes ni dans l'évaluation des phénomènes qui les caractérisent. C'est qu'il n'avait aucune difficulté d'observer que les monuments, qui d'après leurs caractères appartiendraient au

[32] Millet, op. cit., passim.

[33] Sas-Zaloziecky, Die byzantinische Baukunst in den Balkanländern und ihre Differenzierung unter abendländischen und islamischen Einwirkungen, München 1955.

[34] Dj. Stričević, L'Église ronde de Preslav et le problème des traditions paléobyzantines dans l'architecture balkanique du Moyen Age, ci-dessus p. 212—223.

[35] Sas-Zaloziecky, op. cit., 18—20.

[36] Ibid., 1—11.

groupe oriental, apparaissent également en Occident, — sous cette dénomination il comprend les pays situés dans la partie occidentale de la Péninsule Balkanique, et inversement, ou bien que certaines caractéristiques d'un groupe apparaissent quelquefois dans les monuments de l'autre groupe. Le tableau assez vague que nous donne sur les basiliques des pays balkaniques cette partie de l'étude de Zaloziecky, peut être, pourtant, aisément rendu plus net en remplaçant la division régionale par la division chronologique. Quoiqu'il pressentit lui-même cette voie-ci, Zaloziecky ne la suivait pas d'une façon conséquente. Si l'on pose l'aperçu des monuments de l'architecture monumentale religieuse paléochrétienne et paléobyzantine sur une base chronologique, les questions les plus importantes du développement de cette architecture reçoivent leurs explications. L'emploi des colonnes — liées d'abord par les architraves et plus tard par les archivoltes, l'action légère de l'ensemble architectonique qui en résulte, l'allongement du naos se terminant par une abside semi-circulaire, le narthex moins développé aux annexes latérales — constituent les caractéristiques de l'architecture du Ve siècle, tandis que la substitution graduelle des colonnes par des piliers,[37] l'impression de la pesanteur créée comme conséquence de celle-ci, ensuite le raccourcissement de l'espace du naos par rapport à sa largeur, ainsi que la forme trilatérale de l'abside à l'extérieur, constituent les caractéristiques de l'architecture de la période de Justinien dans les provinces balkaniques. Tandis que la substitution des colonnes par des piliers est le résultat de la transition à l'architecture de voûtes, — et ce nouveau système de construction repose sur la tendance vers un plus grand équilibre dans les rapports entre la largeur et la longueur de l'espace à cause de quoi, par exemple dans nos provinces, devient alors fort populaire l'application du rapport $1 : \sqrt{3}$, auquel doivent, entre autres, sa forme l'abside trilatérale, caractéristique de l'architecture religieuse de l'époque de Justinien[38] — l'évolution de la

[37] Sas-Zaloziecky croit que la basilique sur la Kaljaja près de Radinovac avait des colonnes. Il s'agit en effet des piliers bâties en briques circulaires. Par ses autres éléments cette basilique se rattache le plus intiment aux monumements de l'époque de Justinien du cercle de Caričin Grad, parmi lesquels elle appartient à un groupe plus ancien par la situation du diakonikon et de la prothèse. (A ce sujet voir Ђ. Стричевић, Старинар, н. с. IX—X, 1958—1959, 63 sqq). Le plan de cette basilique, reproduit par Sas-Zaloziecky — op. cit., Taf. I, 4 — et les conclusions qui s'en ensuivent doivent être corrigés en un autre point. Les colonnades du naos étaient, en effet, composées de cinq piliers. Lorsque l'église fut déterrée par les paysans il y a une trentaine d'années, et le culte rénové à ce même endroit, la couple extrême orientale de piliers était reliée par de murs de petite hauteur, bâtis sans mortier, aux pilastres opposés au nord et au sud de l'abside. C'est de cette façon qu'il faut comprendre l'imprécision qu'à cet endroit montre le plan de F. Mesesnel (Старинар, трећа сер. XIII, 1938, 194, fig. 19), d'après lequel V. Petković conjecturait que les colonnades de cette basilique se composaient de quatre piliers (В. Петковић, Преглед црквених споменика кроз повесницу српскога народа (Aperçu de monuments religieux à travers l'histoire du peuple serbe) Београд 1950, 276) ce qui a, selon toute probabilite, déterminé A. Deroko (А. Дероко, Монументална и декоративна архитектура у средњевековној Србији (Architecture monumentale et décorative dans la Serbie médiévale) Београд 1953, 54, fig. 48) de modifier, dans ce sens, le plan de Mesesnel. Le plan de la basilique sur la Kaljaja, reproduit chez Sas-Zaloziecky, a été emprunte au livre de Deroko.

[38] Dj. Stricevic, Meister der Baukunst des VI. Jahrhunderts im Ostillyricum, Actes du X Congrès intern. d'études byzant. Istanbul 1957, 175, 177.

liturgie conduit au VIe siècle à l'apparition d'abord de la forme développée de la partie occidentale de l'édifice religieux et ensuite à la création du presbytère isolé et finalement du presbytère triparti.[39] Or, soit selon les nouveautés dans la fonction des diverses parties de l'édifice religieux, soit comme conséquence de l'évolution artistique qui fut couronnée par la création du système architectural au temps de Justinien, au VIe siècle se réalise dans les pays balkaniques une architecture aux caractéristiques plus ou moins identiques à celles lesquelles Zaloziecky avait considéré comme des traits caractéristiques du groupe oriental. Cette architecture diffère en même temps de celle du Ve siècle de la même façon que les basiliques du groupe oriental de Zaloziecky diffèrent de celle du groupe occidental. Il faut, bien entendu, tenir compte aussi d'un certain nombre de solutions mixtes, mais les éléments chronologiques permettent d'observer qu'elles apparaissent dans les monuments de transition, aux églises datant de la seconde moitié du Ve siècle[40] ou bien chez ceux datant du début du VIe siècle.[41] D'après les monuments actuellement connus, la constatation finale de Sas-Zaloziecky que les différences dans les formes des basiliques de l'époque paléobyzantine dans les pays balkaniques sont conditionnées au point de vue de l'espace et du chronologie,[42] devrait être modifiée en donnant plus du poids au moment chronologique tandis qu'on devrait tenir compte du moment régional tout d'abord dans le sens de l'éloignement plus ou moins grand des grands centres, en premier lieu de Constantinople d'où, et cela dépendait de la proximité, pouvait arriver plus ou moins rapidement les nouveautés dans l'évolution de la liturgie ou de ce processus artistique qui conduisit en partant de la basilique toujours antique du Ve siècle jusqu'à la création du système architectural de Justinien. Dans ces cas, malheureusement assez rares, ou les données concrètes rendent possible de déterminer, d'une façon plus précise,

[39] Стричевић, Старинар, н. с. IX—X (1958—1959) 59—66.

[40] Par ex. St. Jean Studios à Constantinople. L'apparition de certaines caractéristiques de l'architecture basilicale balkanique de l'époque de Justinien sur cette église, construite en 463, telles que le rapport entre la longueur et la largeur du naos, ou bien la forme trilatérale à l'extérieur de l'abside d'autel, ne peut nullement paraître surprenante, vu le rôle d'avant-garde de Constantinople dans l'architecture de cette époque.

[41] Par ex. l'abside semi-circulaire dans les églises B et F à Caričin Grad ou bien dans l'église triconque à Klisura, dans la basilique B à Doclea, l'église cruciforme à Klisse-Köy. L'abside semi-circulaire apparaît dans certaines autres églises parallèlement aux absides trilatérales — dans les églises triconques à Caričin Grad et à Kuršumlija ou bien dans la basilique A de Caričin Grad. La basilique de Stefan sur la colline de Hisar près de Plovdiv (Philippopoli) avait d'abord, comme basilique du Ve siècle, une abside semi-circulaire et lors de la restauration effectuée au VIe siècle, cette abside a été transformée en une abside trilatérale. La question de savoir si la basilique de Svinjarica peut également être incorporée dans la serie d'églises du VIe siècle à l'abside semi-circulaire, n'est pas, pourtant, si certaine comme cela présume Sas-Zaloziecky. Les fouilles n'ont pas été executées dans cette localité et jusqu'ici on n'a découvert que l'interieur de l'abside d'autel. De même, l'apparition des piliers au lieu des colonnes dans la basilique de Suvodol, près de Bitolj, ne fait que confirmer la datation de l'église, proposée à la base de l'analyse de la décoration sculpteé, au milieu du VIe siècle. — И. Николајевић-Стојковић, Рановизантиска архитектонска декоративна пластика у Македонији, Србији и Црној Гори (La décoration architecturale sculptée de l'époque du Bas-Empire en Macédoine, en Serbie et au Monténégro). Београд 1957, 44.

[42] Sas-Zaloziecky, op. cit., 3.

la chronologie de certains monuments, on voit que, malgré une imitation plus ou moins évidente de l'architecture de la capitale, l'adoption des nouveautés se développait avec un certain, et en même temps tout à fait naturel, retard.

La substitution proposée de la systématique régionale par la systématique chronologique peut être étendue, avec autant de justification, aussi sur les basiliques à coupole dans les pays balkaniques, également traitées dans cette partie de l'étude de Sas-Zaloziecky.[43] Ce type architectural ne peut pas être pris, comme le fait Zaloziecky à l'instar de nombreux autres auteurs, comme un phénomène parallèle à la simple basilique, mais seulement comme un degré du développement de cette basilique. Sans cette basilique à coupole on ne peut pas imaginer la transition de la basilique classique à couverture en bois — par sa structure constructive encore totalement un édifice antique, — jusqu'à l'édifice à baldaquin de Justinien, représentant le plus caractéristique de ce premier système architectural médiéval. Si l'on envisage le murissement de ce système comme résultat des tendances convergents de nature idéologique et technique, alors les monuments de transition dans les pays balkaniques — basiliques à coupole de Caričin Grad, de Pirdop, de Sofia, de Philippes et de Konjuh — doivent être rangés en une série génésiaque un peu différente de celle proposée par Zaloziecky. Selon son opinion, ce développement consistait en une contraction de la basilique et de la coupole, mais de sorte que l'un et l'autre de ces éléments conservassent leur caractère. D'après un critère pareil, l'église A de Caričin Grad témoigne dans une mesure beaucoup plus considérable le respect des valeurs indépendantes de la basilique et de la coupole. Dans cet édifice l'interpénétration de la coupole et de la basilique est beaucoup plus faible que, par exemple, à Pirdop. Le caractère primitif, encore tout à fait en forme d'un baldaquin de la coupole dans la basilique A de Caričin Grad, place cette église au début de l'évolution de la basilique à coupole, en tout cas avant Pirdop, Direkler à Philippes, l'église de Ste Sophie à Sofia et l'église de Konjuh, quoique cela ne signifie aucunement, bien entendu, que tous ces monuments appartiennent à une série génésiaque unique. Il semble pour le moment qu'on ne soit pas arrivé à la basilique à coupole, type architectural qui au point de vue structural précède la création du système architectural de Justinien, d'une manière unilatérale. Une des voies par laquelle ce type de basilique s'était formé serait indubitablement celle dont les étapes importantes sont représentées par la basilique A de Caričin Grad, puis la basilique plus récente de Pirdop et la Ste Sophie de Sofia, tandis que la solution que montre l'église de Konjuh fut réalisée par le réarrangement des membres de colonnades d'une basilique de type de Svinjarica en une rangée annulaire de supports de la coupole. De toute façon, la contraction de la basilique et de la coupole présuppose le sacrifice de certaines de leurs caractéristiques particulières, ce qui se fait le plus facilement remarquer si l'on observe quelque monument caractéristique de la construction à baldaquin de l'époque de Justinien comme résultat final de ce processus. Sous ce rapport la basilique A de Caričin Grad apparaît comme un degré plus ancien que, par exemple la basilique à coupole de Pirdop.

[43] Ibid., 13—16.

Il paraît que Sas-Zaloziecky avait en vue, d'une certaine façon, quelques uns de ces moments, considérant que parallèlement à „l'école archaïque", représentée par les puissantes traditions basilicales dans l'architecture médiévale des pays balkaniques, il existait également une „école byzantine" qui introduit, à partir du VI[e] siècle, l'architecture voûtée en préparant par là les fondements du développement ultérieur de l'architecture dans ces régions. C'est par ce courant-ci, qui se manifeste, selon Zaloziecky, le plus évidemment dans la basilique à coupole, que s'établissent les rapports plus intimes avec l'architecture de la capitale qui, à cette époque, termine la formation du système architectural de Justinien, dominé par l' idée du baldaquin, et dans ce sens la basilique de Belovo constitue, comme Zaloziecky observe justement, le degré précédant de la basilique à coupole.[44] Pourtant, cet édifice intéressant qui, semble-t-il, doit être daté comme appartenant au milieu du VI[e] siècle, occupe, dans le processus de l'évolution de la basilique classique à couverture en charpante en passant par la basilique à coupole, jusqu'à la construction justinienne baldaquinée, cette place importante non seulement par sa structure architecturale mais aussi par la présence de la coupole qu'il serait aisé de s'imaginer au-dessus de la travée carré devant l'abside, isolée du reste de la nef centrale par un arc que supporte le second pair des piliers qui se distinguent des autres par leur forme caractéristique cruciforme.[45] Les constructions des voûtes dans la basilique de Belovo sont déjà plus ou moins connues dans le répertoire de l'art architectural de la Basse Antiquité, mais leur emploi dans cet édifice est important parce qu'il prouve que parallèlement au progrès de l'idée qui exigeait l'introduction de la coupole, il se développait un processus purement technique de substitution de la structure de la colonne, du mur et de la couverture plate en charpante par l'architecture des voûtes qui présuppose la réorganisation radicale de la construction entière — la substitution des colonnes par des piliers, des architraves par des arcs, une nouvelle conception du mur qui devient l'enveloppe secondaire de la substruction déjà posée et un simple blocage remplissant l'espace entre les supports. Belovo désigne, donc, une étape imporatnte dans l'influence progressant continuellement de l'architecture voûtée dans les pays balkaniques où grâce à l'appropriation des procédés techniques fut rendu possible le triomphe de l'idée du principe de baldaquin dans le système architectural de l'époque de Justinien.

Combien sont profonde les raisons qui interdisent d'isoler les basiliques à coupole comme un phénomène particulier, parallèle au développement de la basilique classique à couverture en bois est démontré, finalement, par le fait que ces basiliques, à coupole, subissent les mêmes changements qui ont pu être observés chez d'autres basiliques, c. à d. la substitution des colonnes par les piliers, le raccourcissement du naos par rapport à sa

[44] Ibid., 13. En faisant ressortir les liens qui rattachent la basilique de Belovo à l'architecture de Constantinople et les différences qu'elle montre en comparaison avec l'architecture de l'Asie Mineure, Mavrodinov date cette église comme appartenant au début du VI[e] siècle au plus tard — Н. Мавродинов, Византийската архитектура (L'architecture byzantine). София 1955, 56.

[45] La coupole élevée sur les pendentifs dans la basilique de Belovo fut supposée aussi par Capenko, op. cit., 60.

largeur, la formation du presbytère triparti et, en connexion avec cela, la disparition des compartiments latéraux du narthex, la substitution de la forme semi-circulaire des absides par la forme trilatérale etc. Toutes ces nouveautés, bien entendu, ne pénétraient pas chez les basiliques à coupoles, ainsi que chez les autres basiliques, d'une manière frontale; les retards dans l'introduction des innovations particulières sont différents. On peut dire, tout de même, que toutes ces innovations, à l'exception de celles causées par l'évolution de la liturgie, étaient en effet la conséquence directe du progrès de l'architecture voûtée et, comme telles, elles se manifestent d'une façon plus timide que dans la basilique commune comme type plus ancien, et d'une façon plus décisive dans la basilique à coupole qui représente le dernier grand changement qualitatif avant l'affirmation finale de l'architecture baldaquinée dans les grandes oeuvres de l'architecture justinienne dans la capitale.

Si l'on systématise, de la façon ici proposée, les données sur l'architecture basilicale paléobyzantine des pays balkaniques et que l'on envisage ensuite les principaux moments de son évolution, soumise aux changements généraux qui avait accompagné le développement de l'architecture dans la partie orientale de la Méditerranée à cette époque-là, le tableau de l'héritage qui a gravé de si profondes traces dans les pays balkaniques devient bien plus net. Cette tradition basilicale dans ces régions est caractérisée par une évolution, un peu lente mais très largement développée, de la basilique comme de la forme la plus populaire de l'édifice religieux, depuis la basilique datant de la fin du IV[e] siècle et de la première moitié du V[e] siècle, qui est, par sa structure, un édifice encore tout à fait antique, en passant par la basilique de la première moitié du VI[e] siècle où l'on applique de plus en plus les procédés de l'architecture voûtée, jusqu' à la basilique à coupole, dernier degré important qui précède la construction baldaquinée de l'époque de Justinien dans laquelle on avait effectué l'union de l'idée de la coupole avec la technique des voûtes. Dans cette tradition, plusieurs siècles plus tard, lorsque la disposition basilicale était depuis longtemps abandonnée à Constantinople et dans les provinces grecques de l'Empire Byzantin et la solution remplacée par de nouveaux types, l'architecture monumentale dans certains pays des Slaves du Sud devait puiser ses importantes inspirations.

On a déjà mentionné au début que la plupart des investigateurs de l'architecture balkanique du Moyen Age avait remarqué le caractère unique de l'apparition des basiliques au IX[e] et au X[e] siècle, mais le rapport de ces basiliques envers les traditions locales, qui n'a pas pu rester inaperçu, a été mis en relief d'une facon généralisée. L'étude de nombreux monuments particuliers, effectuée au cours de ces dernières années, rend, pourtant, possible de former des conclusions un peu plus déterminées sur le rapport entre les monuments de l'architecture basilicale des Balkans au Moyen Age et l'architecture plus ancienne de ce territoire. Ces recherches ont démontré, entre autres, que certaines de ces basiliques pour lesquelles on avait généralement accepté qu'elles appartenaient à l'architecture du Moyen Age, doivent être datées comme appartenant à l'époque paléobyzantine. Parmi ces monuments il faut, sans doute, compter la soi-disante Vieille Métropole

de Mésemvria, pour laquelle on supposait le plus souvent, quoique pas toujours, qu'elle était construite aux X[e]—XI[e] siècles.[46] Lorsque, il y a quelques années, l'historien bulgare de l'architecture S. Bobčev avait fait remarquer la technique de construction qu'on y avait appliquée[47] et puis certaines formes de construction, en premier lieu la forme rudimentaire de l'autel, sans la prothèse et le diakonikon ainsi que, finalement, l'absence de modelé architectonique extérieure,[48] on avait, par là, recueilli en effet plusieurs éléments importants pour la détermination chronologique de cette basilique comme appartenant à une époque considérablement plus ancienne, probablement à la fin du V[e] ou au début du VI[e] siècle, — détermination depuis longtemps proposée par Filov. En faveur d'une telle datation parle également la comparaison avec la basilique de St. Jean Studion[49] de Constantinople, ainsi qu'avec de nombreuses basiliques balkaniques du début du VI[e] siècle. Tandis que la substitution déjà effectuée des colonnes par des piliers désigne clairement l'approche de l'architecture voûtée de l'époque de Justinien — où il ne faut pas perdre de vue que la nef centrale était, selon toute probabilité, recouverte de toit en charpante, — la forme primitive de l'autel, sans le prothèse et le diakonikon qui étaient ici, paraît-il, encore situés aux côtés du narthex,[50] suggèrent le début du VI[e] siècle comme la date la plus

---

[46] Millet, op. cit., 18; A. Грабаръ, Матеріалы по средневѣковому искусству въ Болгаріи (Matériaux concernant l'art médiéval en Bulgarie), Годишникъ на Нар. Музей 1920 (София 1921) 156; Ђ, Бошковић, Архитектура средњег века (L'architecture du Moyen Age). Београд 1957, 122. Les frères Škorpil s'expriment d'une façon vague sur l'âge de l'église, Черноморското крайбрежие и съседните подбалкански страни въ Южна Българія, Сборникъ за народни умотв. наука и книжнина. III (1890) 27 et M. Zimmermann, Alte Bauten in Bulgarien, Berlin s. d., et aussi dans l'oeuvre Beiträge zur Kenntniss christlicher Baudenkmäler in Bulgarien, Berlin 1913, ainsi que A. Rašenov dans son livre sur les monuments de l'architecture religieuse à Mésemvria — Месемврийски църкви (Eglises de Mésemvria). София 1932 — probablement sous l'influence de la remarque faite par V. Ivanova (Годишникъ на Нар. музей 1922—1925 (София 1926) 505) que cette église pourrait être aussi plus ancienne. Filov était le premier à dater la construction de la Vieille Métropole, à la base de ces caractéristiques, à l'époque paléobyzantine, un peu avant l'édification de l'église de Ste Sophie, en affirmant, à juste titre, que cette dernière fut construite au VI[e] siècle — Б. Филовъ, Софийската църква Св. София (Sainte-Sophie de Sofia). София 1913, 137—138. En indiquant la ressemblance entre l'église de St. Jean Studios à Constantinople et la Vieille Métropole N. Mavrodinov date la Métropole au dernier quart du V[e] siècle, — H. Мавродинов, Византийската архитектура, 51—52.

[47] С. Бобчев, Смесената зидария в римските и ранновизантийските строежи (Le parement arasé dans les murs romains et byzantins). София 1952, 24—25.

[48] Ibid., Филовъ, Софийската църква Св. София, loc. cit.; Sas-Zaloziecky, op. cit. 112, n. 8.

[49] Мавродиновъ, Византийската архитектура, 51—52; Sas-Zaloziecky, op. cit., 3.

[50] Pour une meilleure connaissance de la partie occidentale de la basilique, il faut consulter la gravure dans l'oeuvre de S. Sayger et A. Desarnod, Album d'un voyage en Turquie fait par ordre de sa Majesté l'Empereur Nicolas I en 1829 et 1830, Paris s. d., reproduite chez Филовъ, Софийската църква Св. София, fig. 113, et aussi dans Годишникъ на Нар. музей 1922—1925 (София 1926) 501, fig. 327. A la base de ce dessin Rašenov a, paraît-il, dans Месемврийски църкви, 3, fig. 3, reconstruit la partie occidentale de l'église dans la forme bien connue de l'architecture religieuse balkanique du début du VI[e] siècle. Mavrodinov complète de la même façon le plan de la Vieille Métropole, dans Византийската архитектура, fig. 21.

probable de la construction de cette église. Vu que la Vieille Métropole était conservée à l'époque de la construction des basiliques médiévales dans les régions centrales des Balkans, il ne faut pas la perdre de vue même à l'avenir, lorsqu'il s'agit d'établir le rôle des traditions locales dans l'architecture de ces basiliques ultérieures. Cette basilique de Mésemvria s'accorde avec celles-ci en ce qui concerne les proportions, puis l'emploi des piliers maçonnés, la combinaison des voûtes avec la couverture en charpante, la forme de l'abside, l'existence des galeries et le traitement des murs sans relief.

Outre la Vieille Métropole, à l'époque paléobyzantine plutôt qu'au Moyen Age appartiendrait, à ce qu'il paraît, aussi la Grande basilique à Aboba que l'on considère, plus que n'importe quelle autre basilique, comme l'un des témoignages sur le rôle de la tradition locale dans l'architecture basilicale du Moyen Age dans les pays balkaniques. Les sources directes pour la détermination de la date de cette église sont inexistantes. Le fameux byzantiniste russe Th. Uspenski, à cette époque directeur de l'Institut archéologique russe à Constantinople qui a inaugure et mené à l'invitation et en collaboration avec les frères Škorpil, les premières véritables recherches archéologiques à Aboba vers la fin du siècle passé,[51] mettait le problème de la détermination de la date de l'origine de la Grande basilique en dépendance directe des inscriptions sur les fûts des colonnes découvertes lors de l'excavation de cette église. Ces inscriptions, étudiées à plusieurs reprises, sont composée plus ou moins selon le même modèle et contiennent les noms de certaines villes byzantines, telles que + κάστρον Βουρδίζα ou bien + πόλεμος τῆς Σέρας. Uspenski était d'avis que ces inscriptions commémoraient la conquête de ces villes byzantines en Thrace[52] par l'empereur Siméon et les datait dans le bref intervalle entre l'année 923 et l'anneé 924.[53] Ce qui est, en cette occasion, plus important que la question fort discutée à quelle époque faudrait-il dater ces inscriptions,[54] c'est le problème de savoir s'il existe quelque lien direct entre ces inscriptions et la Grande basilique à Aboba. Certaines données, contenues dans les rapports sur les fouilles donnent, pourtant, lieu aux doutes si l'on peut du tout, à la base de ces inscriptions, déterminer l'époque où l'église fut construite. C'est qu'on n'ignore point que les colonnes avec les inscriptions pareilles ont été trouvées non seulement dans les ruines de la basilique mais aussi lors de l'excavation du soi-disant palais à Aboba — dans l'édifice même et en dehors de celui-ci, puis dans „l'Église de cour“ et dans le bâtiment au nord du soi-disant Grand palais et aussi plusieurs colonnes de ce genre ont été même découvertes hors la ville d'Aboba. En outre, les fûts des colonnes sur lesquels ont été gravés les noms des villes diffèrent entre eux par leur diamètre et certains d'entre eux ne correspondent nullement au diamètre des bases des colonnes dans la basilique. Et, finalement, sur deux de ces fûts les inscriptions ont été gravées suivant la longueur, ce qui démontre que ces colonnes n'etaient pas debout à l'époque ou l'inscription a été posée ni même destinées à être mis dans cette position. A la base de ces éléments, V. Ivanova conclut avec raison que „la date de la construction de l'église ne doit pas être cherchée en relation avec les colonnes.“[55] Au cours des travaux ultérieurs dans l'ensemble de la basilique on a trouvé les restes de plusieurs fours pour la fabrication de la chaux et rassemblés autour de ceux-ci de nombreux blocs de marbre, de colonnes et de diverses plaques que l'on utilisait ici, vers la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle pour la calcination. De cette façon-ci on pourrait, peut-être, expliquer l'apparition des matériaux hétérogènes dans le pourtour de la basilique parmi lesquels aussi des fûts de colonnes portant les inscriptions.[56] Pour certaines de celles-ci Uspenski avait déjà établi qu'elles n'avaient aucun rapport avec l'édifice en question.[57] Renonçant, en ce point, à la discussion sur ces colonnes et ces inscriptions qui n'ont indubitablement aucun rapport chronologique avec la construction de la basilique,[58] il ne reste qu'à signaler le fait que l'opinion de Jireček devient de plus en plus prévalante, que les inscriptions sur les colonnes susmentionnées appartiennent à l'époque des victoires de Krum en 813.[59]

Privée, donc, de documents directs, la datation de la Grande basilique à Aboba est obligée de se mouvoir dans les cadres tout à fait généraux Partant d'une identification douteuse des grands bâtiments, déterrés à Aboba, avec les restes architecturales de la première capitale bulgare de Pliska — identification qui exige, après la publication des études, écrites avec beaucoup de tempérament, de D. Krandžalov,[60] une sérieuse médita-

[51] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, X (1905) passim. Sur les motifs de ces recherches et sur l'influence de ces motifs sur l'interprétation des découvertes faites voir D. Krandžalov, Sborník Vysoké školy pedagogické v Olomouci, Historie III (1956) 59 sqq.

[52] Il n'était, en effet, en état d'identifier qu'un petit pourcentage de villes mentionnées dans les inscriptions découvertes qui sont pour la plupart fort fragmentées.

[53] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, X (1905) 182—188.

[54] Jireček proposait, par exemple, qu'on les rattache aux conquêtes de Krum de l'année 813 — C. Jireček, Archäologische Fragmente aus Bulgarien, Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich-Ungarn, X (1886) 194. Voir aussi K. Škorpil, Надписи отъ първото българско царство въ черноморската областъ на Балканския полуостровъ (Inscriptions de l'époque du Premier Empire bulgare dans la région de la Mer Noire — Péninsule Balkanique), Byzantinoslavica, II, 2 (1930) 190—195, et B. Златарски, История на българската държава прѣзъ срѣднитѣ вѣкове, (Histoire de l'Etat bulgare au Moyen Age) I, 1, София 1918, 430—432.

[55] Известия на Бълг. археол. инст., XII (1938) 373.

[56] D. Krandžalov, Sborník Vysoké školy pedagogické v Olomouci, Historie V (1958) 89 sqq.

[57] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, X (1905) 114.

[58] Malgré toutes les raisons contraires N. Mavrodinov (Старобългарското изкуство, 93) considère que la basilique peut être datée d'après ces inscriptions à l'époque entre la conversion des Bulgares au christianisme (864) et l'arrivée des disciples de Cyrille et Méthode de la Moravie, c'est à dire au temps de l'introduction de l'alphabet slave.

[59] V. Ivanova, Известия на Бълг. археол. инст., XII (1938) 373.

[60] O nejstarším slovanském hlavním městě Plisce (Über die älteste slawische Hauptstadt Pliska), Sborník Vysoké školy pedagogické v Olomouci, Historie III (1956) 43—83; Architektura budov a stavební materiály v domnělé Plisce (Architektur und Baumaterialien im vermutlichen Pliska), I—IIa, Sborník Vysoké školy pedagogické v Olomouci, Historie V (1958) 35—130; IIb, Acta Universitatis Palackianae Olomucensis, Historica I (1960) 59—105.

tion — presque tous les auteurs[61] placent la construction de la basilique à Aboba à la fin du IX[e] ou au commencement du X[e] siècle,[62] c'est à dire dans la seconde moitié du IX[e] ou au début même du X[e] siècle. De la littérature qui a traitée ce problème important il résulterait que le seul point de controverse est de décider si la construction de la basilique devait être placée à l'époque de Siméon ou bien à celle de Boris. Uspenski proposait Siméon comme fondateur de l'église, ce que la plupart des auteurs refusent d'adopter, principalement à cause du fait que la capitale de Siméon se trouvait à Preslav et non pas à Pliska — qu'ils croient avoir découvert dans la localité archéologique à Aboba et que, par conséquent, la construction de la basilique devrait plutôt être placée à l'époque du prince Boris.[63] En effet, le problème de la datation de la basilique à Aboba se trouve beaucoup plus à son début qu'il ne résulterait de la litterature existante. Tenant compte des raisons pour douter de l'identité de localité archéologique près d'Aboba avec la capitale de Boris, Pliska, le problème de la datation de la Grande basilique doit être renvoyé aux recherches archéologiques et de l'histoire de l'art.

Selon Miatev, la basilique a été construite dans le style paléobyzantin.[64] Uspenski était également d'avis que „la construction de l'église appartient à cette époque ou la basilique avait atteint l'apogée de son évolution,“[65] ce qui indique aussi l'époque paléobyzantine. Toutes les caractéristiques de cette basilique, soulignait Filov, se rencontrent aussi dans les églises paléochrétiennes de ces régions. La Grande basilique à Aboba, écrivit-il plus loin, „trouve son explication total dans les traditions architecturales plus anciennes du pays.“[66] Zaloziecky partage également cette opinion. Cette basilique démontre, dit-il, „dass auf bulgarischem Boden die seit der spätantiken und altchristlichen Zeit bestehende Bautradition sich ununterbrochen bis ins 9. Jahrhundert erhalten hat.“[67] Mais ce recours aux traditions locales ne peut pas, tout de même, expliquer toutes les caractéristiques de

[61] Бошковић, Архитектура средњег века, 18, était le seul à présumer que la basilique aurait pu dater du VIième siècle.

[62] Filov considérait au début incertaine la datation proposée par Uspenski et Škorpil (Софийската църква Св. София, 111, n. 2), ensuite il plaçait la construction de l'église aux „premières années du christianisme en Bulgarie“ (Старобългарското изкуство, 14) ou bien à la seconde moitié du IXième ou début du Xième siècle (Списаниѣ на Бълг. акад. на наукитѣ, XLIII, 21 (1930) 17).

[63] C'était également l'avis du collaborateur d'Uspenski, Škorpil (Извѣстія Русск. археол. инст. вь Константинополѣ, X, 1905, 145). Selon lui dans les restes de l'ensemble de constructions qui entourent la basilique, séparé de la localité fortifiée à 1,5 km de distance, avec laquelle, pourtant, il était relié par un chemin pavé, on pourrait reconnaître le monastère où Boris s'était retiré après son abdication. Cette opinion été partagée ensuite par V. Ivanova (Известия на Бълг. археол. инст., XII, 1938, 373) et K. Miatev (Известия на Бълг. археол. инст., XIV, 1940—1942, 85), puis Sas-Zaloziecky, (Op. cit., 7) et, finalement, Mavrodinov (Старобългарското изкуство, 93). Selon ce dernier auteur la basilique pourrait être datée dans la période entre l'année 864 et l'année 866, voir ci-dessus la note 58.

[64] Miatev, Byzantinoslavica, X, 2 (1949) 262.

[65] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, X (1905) 106.

[66] Филовъ, Списаниѣ на Бълг. акад. на наукитѣ, XLIII, 21 (1930) 19.

[67] Sas-Zaloziecky, op. cit., 8.

cette église. Zaloziecky explique sa monumentalité par l'influence de Constantinople qui à cette époque, on entend ici le IX[e] siècle, était un modèle splendide pour les souverains bulgares de Pliska. Les éléments qui, selon Zaloziecky, démontrent cette influence de l'architecture monumentale de la capitale de Byzance se manifestent dans les dimensions de la basilique, puis dans la forme developpée de l'espace d'autel avec le chancel en saillie, dans le portique double et finalement, dans la façon de couvrir l'église: tandis que la nef centrale avait indubitablement un toit de bois, les autres compartiments de l'église étaient couverts de voûtes semi-cylindriques ou cruciformes.[68] De même, d'après Zaloziecky la forme des arcades qui séparaient la nef centrale des nefs latérales, représente un écartement de la tradition. V. Ivanova considère que les niches de travées au-devant des absides, les pièces closes prises dans la longueur des nefs latérales, les portiques de l'atrium transformés en galeries fermées et les voûtes couvrant ces portiques rapprochent davantage la basilique d'Aboba des églises de la seconde époque byzantine.[69] Pourtant tout ce qui semblait à Zaloziecky et aux autres chercheurs dénoter les rapports entre la basilique d'Aboba et l'architecture de Constantinople n'est point sans parallèles dans l'architecture balkanique plus ancienne. Selon la conception générale du plan la basilique d'Aboba trouve une parallèle fort analogue dans la basilique A de Caričin Grad. Par cette analogie la Grande basilique peut être rapprochée sans aucune difficulté aux autres monuments de l'architecture religieuse balkanique de l'époque de Justinien, donc à l'époque où presque aucune des caractéristiques que possède la basilique d'Aboba ne reste pas sans une analogie. Le plan de la basilique montre les éléments caractéristiques de l'architecture religieuse des Balkanes à l'époque de Justinien: l'atrium, un narthex court, le naos à trois nefs et le presbytère triparti. L'existence de l'atrium indique une époque antérieure à la fin du IX[e] et au début du X[e] siècle. Pour cette époque l'atrium de cette basilique trouverait son unique analogie dans l'Église ronde de Preslav, pour laquelle on a, pourtant, démontré ailleurs qu'elle ne pouvait pas être ultérieure au VI[e] siècle.[70] Ce que Zaloziecky et certains autres auteurs appellent le narthex extérieur ou le portique de la basilique est en effet une partie intégrante de l'atrium, sa porche orientale.[71] Le narthex de la basilique possède la forme tout à fait usuelle dans l'architecture religieuse paléobyzantine des Balkans, inclusivement la division à trois nefs qui a également des analogies dans cette architecture.[72] De même, le naos de la basilique d'Aboba ne montre, non plus, aucune différence essentielle des formes usuelles de cette partie dans les basiliques paléobyzantines. La réduction de la longeur du naos par rapport à la largeur est un phénomène

[68] Ibid., 9. Sur la façon dont la basilique a été couverte, v. Ivanova, Известия на Блъг. археол. инст., XII (1938) 369—371, et Мавродинов, Старобългарското изкуство, 96.

[69] Известия на Бълг. археол. инст., XII (1938) 372.

[70] Cfr. ma contribution L'Église ronde de Preslav et le problème des traditions paléobyzantines dans l'architecture balkanique du Moyen Age, ci-dessus p. 212—223.

[71] Sur l'exonarthex en général cfr. P. Lemerle, Philippes et la Macédoine Orientale, Paris 1945, 308 sqq.

[72] Par ex. dans la basilique A à Stobi.

caractéristique de l'architecture basilicale des Balkans à l'époque de Justinien,[73] et ne doit nullement être le signe d'une époque plus récente. La forme des colonnades dans le naos qui avait retenue l'attention de nombreux chercheurs n'apparait dans aucune basilique médiévale tandis que, de l'autre côté, elle trouve des analogies dans la basilique paléobyzantine d'Abritus en Dobroudja et probablement ne sera tout à fait indépendante ni des construction analogues dans l'architecture de Constantinople à l'époque de Justinien (Ste Sophie et St. Serge et Bacchus) et de Ravenne (San Vitale).[74] En ce qui concerne la forme du presbytère, on sait qu'il est un résultat, selon une observation juste de Zaloziecky,[75] du développement de la liturgie byzantine d'un côté et de l'influence toujours grandissante de l'architecture voûtée de l'autre. Ces deux composantes avaient amené, à l'époque de Justinien déjà, à la formation du type de presbytère que nous retrouvons dans la basilique d'Aboba et cette forme à été déjà très bien connue, vers le milieu du VI[e] siècle, dans l'architecture des provinces balkaniques. Les niches dans les murs latéraux des travées de la prothèse et du diaconicon ne seront pas, non plus, comme le croit V. Ivanova, le trait qui distingue la basiliques d'Aboba de l'architecture paléobyzantine. Les niches tout à fait analogues apparaissent aussi dans les mêmes parties de la basilique datant de l'époque de Justinien dans le soi-disant Monastère du Cerf près de Pirdop.[76] Les travées devant le diakonikon et la prothèse de la basilique d'Aboba ne trouvent pas, en effet, pour le moment quelque analogie directe dans l'architecture paléobyzantine — comme, d'ailleurs, ni dans l'architecture plus récente — des pays balkaniques. Mais même dans le cas où les fonctions de ces pièces pouvaient être expliqué de la façon proposée par Mavrodinov, comme mitatorions pour le souverain et l'archevêque[77] la basilique d'Aboba n'aurait pas d'autre parallèle que l'église de Ste Sophie de Justinien à Constantinople. Selon Mavrodinov l'unicité de ces pièces dans la basilique d'Aboba[78] et la possibilité de les interpréter comme mitatorions, devrait servir de preuve que la basilique était une fondation royale. En connexion avec cette hypothèse il faut se poser deux questions, à savoir: premièrement est-il possible que Boris, qui ne portait que le titre de prince et que Mavrodinov considère comme fondateur de cette église, ait imité le cérémonial impérial de Byzance et les dispositions dans la basilique qui en résulterait et, deuxièmement, de telles pièces, destinées à recevoir l'empereur pendant la liturgie, seraient-elles nécessaires à l'église monastique de Boris que l'on identifie

[73] Sur ce problème voir au-dessus p. 174. Mavrodinov a fait ressortir que ce raccourcissement du narthex était un phénomène adopté „de la tradition prébulgare byzantine locale", Старобългарското изкуство, 95.

[74] Ibid., 94—95.

[75] Sas-Zaloziecky, op. cit., 10.

[76] П. Мутафчиевъ, Еленската църква при Пирдопъ (L'église du Cerf près de Pirdope), Извѣстия на Бълг. археол. друж., V (1915) Pl. I.

[77] Н. Мавродиновъ, Базиликата въ Плиска и българскиятъ дворцовъ церемониалъ (La grande basilique de Pliska et le cérémonial de la cour bulgare), Известия на Бълг. археол. инст., XIII (1939) 246 sqq.

[78] Dans un autre endroit (Старобългарското изкуство, 96) il dit que „L'Église de cour" à Aboba avait aussi des mitatorions.

avec la basilique d'Aboba. Cependant, si l'on pouvait trouver aux pièces devant la prothèse et le diakonikon des analogies dans l'architecture de Constantinople du VI[e] siècle, ceci contribuerait à mettre en relation la basilique d'Aboba avec la possibilité d'une participation plus directe de l'empereur Justinien à la construction de cette église, ce qui ne serait point un cas isolé.[79]

La structure de l'élévation de la Grande basilique ne montre, non plus, aucune spécificité. L'existence des galeries au-dessus du narthex et des nefs latérales, ayant en vue les exemples connus dans la Vieille Métropole et à Pirdop et après les recherches faites par S. Boïadžiev[80] à l'église de Ste Sophie à Sofia, semble être presque un trait caractéristique des grandes basiliques des Balkans au VI[e] siècle. La basilique d'Aboba, de même que la Vieille Métropole, avait parallèlement aux galeries le toit de bois au-dessus de la nef centrale. La combinaison de la couverture en bois au-dessus de la nef centrale et des voûtes au-dessus des autres parties de l'édifice était indubitablement connue aussi à l'architecture basilicale paléobyzantine. Aux parallèles citées par Ivanova[81] en peut ajouter quelques unes des Balkans, tels que la basilique A à Caričin Grad, datant de l'époque de Justinien, qu'on a déjà mentionnée plus haut, dont la travée devant l'abside, puis la prothèse et le diakonikon et, peut-être aussi les nefs latérales du naos ainsi que certaines autres parties de l'église, étaient voûtés, tandis que la nef centrale d'une grande envergure était, selon toute probabilité, surmontée d'un toit de bois.

La technique de la construction appliquée à l'édification de la Grande basilique est caractéristique de la plupart des grandes édifices à Aboba. Les matériaux de construction utilisés — blocs de pierre finement équarris combinés aux briques de dimensions en usage à la Basse Antiquité, ainsi que les méthodes appliquées à la construction permettent de conclure, ce que Krandžalov avait nettement demontré après une analyse détaillée,[82] qu'il s'agit d'une manière tout à fait typique de la construction romano-byzantine, une variante provinciale et retardée de l'ancienne technique que Vitrouve appelait la méthode grecque ou l'emplecton romain. Outre tout ce que Krandžalov venait de dire à ce sujet dans son étude déjà cité, il faut, dans l'intérêt d'une détermination chronologique plus précise de la méthode de la construction appliquée à l'édification de la Grande basilique à Aboba, signaler encore les conclusions exposées dans l'étude systématique de S. Bobčev sur la technique de l'opus mixtum, où il a établi que l'emploi des couches de libage composées chacune de cinq rangs de briques, comme c'est le cas aussi de la Grande basilique, se rattache au VI[e] siècle.[83] La combinaison des blocs de pierre équarris avec la brique apparait aussi dans les

[79] Dans la basilique D à Caričin Grad on a découvert un chapiteau avec le monogramme de Justinien qui démontre d'une façon indubitable, la participation de l'empereur à la construction de cette église. La basilique d'Aboba avait pu, d'une façon analogue, se trouver sous la protection plus directe du trône à Constantinople.

[80] С. Бояджиев, Софийската църква С. София (L'église Ste Sophie de Sofia), Studia in honorem Acad. D. Dečev, Sofia 1958, 611—630.

[81] Известия на Бълг. археол. инст., XII (1938) 370.

[82] Krandžalov, Sborník Visoké školy pedagogické v Olomouci, Historie V (1958) 74—88.

[83] Бобчев, op. cit., 24.

autres édifices du Bas-Empire de la région danubienne ainsi que dans l'intérieur de la Peninsule Balkanique, tels que l'église de Konjuh, ou la phase plus récente, de l'époque de Justinien, de la basilique près de Pirdop. Capenko faisait ressortir que la basilique d'Aboba, par la technique de construction, rappelle extraordinairement la basilique d'Eski-Kermen dans la Crimée, datant du VIe—VIIe siècle.[84] Il semble justifié de voir dans la combinaison des blocs de pierre équarris avec la construction en briques la technique caractéristique de l'époque de Justinien.[85]

A cette même époque, à juger d'après les analogies nombreuses que l'on peut trouver pour tous les détails ornementaux, renvoient aussi les fragments du mobilier en marbre (de la clôture de l'autel, de l'ambon), découverts lors de l'excavation de la basilique d'Aboba, pour lesquels, à juger d'après les données sur le lieu de trouvaille, exposées dans le rapport de K. Škorpil,[86] il est facile de conclure qu'ils appartenaient à l'instalation originale de la basilique.

La conception générale du plan, la forme de ses parties intégrantes, la structure d'élévation, le caractère des murs, des colonnades et de la sculpture en pierre et, finalement, la technique de construction démontrent que la datation de la Grande basilique d'Aboba dans la seconde moitié du IXe ou au commencement du Xe siècle est basée uniquement sur l'identification tout à fait précaire de la localité archéologique d'Aboba avec les restes de la première capitale bulgare de Pliska. Le caractère général de la basilique, ainsi que les qualités distinctives de ses éléments particuliers indiquent tout à fait nettement l'époque de Justinien.

Le lien qui rattache la Grande basilique d'Aboba à l'époque du IXe et du Xe siècles pourrait consister seulement dans la restauration et dans le nouvel emploi de l'église à cette époque, mais les reconstructions qui ont été observées lors des fouilles[87] ne pouvaient pas, malheureusement, être datées jusqu'ici d'une façon plus précise. Sur la restauration des anciennes églises de la part des Bulgares nouvellement convertis au christianisme qui les avaient précédement détruites, a été conservé chez Théophylacte d'Ohrid un seul témoignage d'un caractère trop général,[88] tandis que les preuves archéologiques qui l'auraient illustré sont pour le moment tout à fait rares.[89] En tout cas, il parait probable que les églises avaient été édifiées par tout le pays déjà à l'époque de l'empereur Boris. D'après Théophylacte d'Ohrid Boris „a construit par toute la Bulgarie sept cathédrales splendides, comme

---

[84] Цапенко, op. cit., 65.

[85] F. W. Deichmann, Studien zur Architektur Konstantinopels, Baden-Baden 1956, 19 sqq.

[86] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, X (1905) 131—136.

[87] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, X (1905) 112—113. Cfr. Pl. XXXIV.

[88] Migne Patr. Gr., 126, col. 200.

[89] Selon Miatev (Известия на Бълг. археол. инст., VI, 1930—1931, 197) il y a des indices qui permettent de conclure que certaines basiliques paléobyzantines, comme par ex. celle de Čoban-dere ou bien cette autre de Pirinč-tepe près de Varna, ont été restaurées au cours du IXe ou du Xe siècle.

s'il avait allumé un candélabre à sept chandelles".[90] Dans un autre passage Théophylacte mentionne deux autres églises construites par le même souverain, une à Prespa et l'autre dans le diocèse de Bregalnica. Une chronique apocryphe mentionne ensuite les „blanches églises" de Boris dans la région d'Ovče Polje.[91] Cependant, jusqu'ici aucune de ces fondations de Boris n'a pas pu être identifié d'une façon certaine et on ne savait rien davantage sur l'aspect de ces églises, excepté dans un seul cas dont il sera question en détail plus tard. Les tentatives d'établir les localités où Boris avait construit les cathédrales susmentionnées, se meuvent pour le moment encore dans le cadre d'hypothèses qui n'ont pas pu être démontrées.[92]

Il semble, pourtant, que dans un cas au moins on peut se prononcer à ce sujet d'une façon plus déterminée. Contrairement à l'opinion de Mavrodinov que l'église de Notre-Dame de Čelnica à Ohrid représente la cathédrale bâtie par Boris,[93] certains autres auteurs considèrent que la cathédrale d'Ohrid, datant du IXe siècle, était l'église de Ste Sophie, l'unique basilique médiévale qui fut conservée, quoique dans une forme assez modifiée, dans les régions centrales de la Peninsule Balkanique. C'est déjà depuis plusieurs décades qu'elle retient l'attention des chercheurs, à partir des doctes voyageurs du XIXe siècle, premiers investigateurs des monuments de l'art ancien dans ces régions[94] jusqu'aux conservateurs qui, travaillant au cours de ces dernières années à la restauration de cette église, ont découvert certaines données importantes pour la connaissance de son histoire. Quelques uns de nombreux investigateurs de cette église, la plus grande parmi les églises conservées à Ohrid, l'identifient, comme nous avons déjà dit plus haut, à une des sept cathédrales de Boris.[95] Certains autres la considèrent comme

---

[90] Migne Patr. Gr., 126, col. 1229.

[91] Мавродинов, Старобългарското изкуство, 91—92.

[92] Ibid., 91—115. A ce sujet, voir plus tard, p. XXX.

[93] Ibid., 99. Cf. les remarques de Bošković et de Tomovski (Средневековна архитектура во Охрид, Ohridski zbornik, sous presse) qui suggèrent une hypothèse plus acceptable que Notre-Dame de Čelnica doit être identifiée avec la Grande église, dédiée à Ste Vierge et construite par l'archevêque Theodoul (1056—1065).

[94] В. Григоровичъ Очеркъ путешествія по Европейской Турции, Москва 1877, 100; Архимандритъ Антонинъ, Изъ Румеліи, СПб 1886, 63/67, табл. II-IV; М. Дриновъ, Съчинения II, 244 sqq. Пер. спис. XXXII-XXXIII, 1890, 360 sq; П. Милюковъ, Христіанскія древности Западной Македоніи, Извѣстія Русск. Археол. инст. въ Константинополѣ, IV (1899) 86—90; Н. П. Кондаковъ, Македонія. СПб 1909, 218—234.

[95] Филовъ, Спис. на Бълг. акад. на наук., XLIII, 21 (1930) 30—31; Filov dans Старобългарското изкуство, София 1924, 23—24, répète la même chose, quoiqu'il mentionne également la possibilité que l'église fut construite par Samuel. Dj. Bošković, dans le texte de son petit livre L'art médiéval en Serbie et en Macédoine, Beograd 1949, place la construction de Ste Sophie à l'époque de Clément et de Naoum, c.-à-d. à la fin du IXe et au début du Xe siècle, tandis que dans cette même oeuvre, dans la légende expliquant la figure à la page 22 il affirme que l'église date du Xe ou de la première moitié du XIe siècle. Dans son livre intitulé Архитектура средњег века, Београд 1957, 129, Bošković place la construction ou bien restauration (en considération des restes de deux édifices plus anciens, découverts lors des sondages archéologiques, et le plancher de l'édifice plus ancien, appartiendrait, selon son opinion, à une basilique paléochretienne) à la fin du IXe siècle. Il est indecis, quoiqu'il mentionne la possibilité de dater l'église à l'époque de Boris, dans un article écrit en commun avec K. Tomovski, Ohridski zbornik.

fondation de l'empereur Samuel que celui-ci édifia lors du transfert du siège patriarcal de Prespa à Ohrid.[96] Kondakov était le premier à considérer comme la plus probable la troisième possibilité, c'est-à-dire que l'église de Ste Sophie appartient à l'époque de l'archevêque d'Ohrid Léon pour lequel on a affirmé dans un passage (Cod. Paris. gr. 880, fol. 407)[97] qu'il avait construit l'église de Ste Sophie. A cette époque-là on ignorait le temps exacte où Léon occupait le trône archiépiscopale d'Ohrid, mais Kondakov arrivait, par une voie indirecte, à la conclusion qu'il s'agissait d'un personnage du XI[e] siècle.[98] Lorsqu'on apprit plus tard que l'archiépiscopat de Léon tombait dans la période entre l'an 1037 et l'an 1056,[99] on a obtenu une base chronologique bien fondée du moins pour une des phases de la construction de l'église de Ste Sophie. De nombreux auteurs, se basant sur une note dans le Cod. Paris. gr. 880, attribuent la construction de l'église actuellement existante — à l'exception de l'exonarthex, bien entendu, dont la datation au début du XIV[e] siècle est hors de doute, grâce à l'inscription conservée sur la façade[100] — à l'archevêque Léon.[101] Selon certains de ces auteurs, au milieu du XI[e] siècle appartiendrait du moins une partie de l'architecture de Ste Sophie,[102] ou bien, en tout cas, la plus ancienne de plusieurs couches de peinture.[103] Outre le témoignage suffisamment clair du Cod. Paris. gr. 880, on suppose qu'il faut penser à l'archevêque Léon, qui avait du moins restauré l'église de Ste Sophie, aussi à cause d'une note dans la biographie de saint Clément, écrite par Théophylacte, dans laquelle il est dit qu'une de deux fondations de Clément à Ohrid „devint plus tard le siège archiépiscopal."[104] De là on est arrivé à la conclusion que l'église de Ste

[96] Милюковъ, Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, IV, 1 (1899) 87; Comme une des possibilités, celle-ci est mentionnées aussi par Filov et Bošković (v. la note précédente). Mavrodinov, Старобългарското изкуство, 264, attribue également la partie la plus ancienne de l'église à l'époque de Samuel. R. Ljubinković Конзерваторска испитивања и радови на цркви Свете Софије у Охриду (Les recherches de conservation et les travaux à l'église de Ste Sophie à Ohrid) Зборник заштите споменика културе, II, 1, 1951, 201; Sveta Sofija u Ohridu (Ste Sophie d'Ohrid) dans le catalogue Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofiije u Ohridu (Les Travaux de conservation à l'église de Ste Sophie à Ohrid) Beograd 1953, 11—12, est aussi enclin à l'hypothèse que Samuel avait construit l'église de Ste Sophie.

[97] Й. Ивановъ, Български старини изъ Македония, София 1931, 566.

[98] Кондаковъ, op. cit., 230—231.

[99] Годишникъ на Нар. музей 1922—1925, 521.

[100] Ивановъ, Български старини изъ Македония, 34-35.

[101] G. Millet, op. cit., 41; В. Марковић, Православно монаштво и манастири у средњевековној Србији (Monachisme et monastères dans la Serbie médiévale). Сремски Карловци 1920, 17; М. Злоковић, Старе цркве у областима Преспе и Охрида (Anciennes églises dans les régions de Prespa et d'Ohrid), Старинар, трећа сер. III (1924—1925)1 20; Sas-Zaloziecky, op. cit., 11; D. Koco, Nouvelles considérations sur l'église de Sainte-Sophie à Ohrid, Archaeologia Jugoslavica, II (1950) 140. (C'est indubitablement une faute d'impression que de placer ici l'archiépiscopat de Léon au IX[e] siècle); В. Лазарев, Живопис XI—XII веков в Македонии (La peinture des XI—XII[e] siècles en Macédoine), Raports du XII[e] Congrès intern. des études byzantines, Beograd—Ohrid 1961, 115.

[102] Филовъ, Старобългарското изкуство, 23—24; Мавродинов, Старобългарското изкуство, 264.

[103] Лазарев, Rapports du XII[e] Congrès intern. des études byzantines, 114—121.

[104] Migne Patr. Gr. 126, col. 1229.

Sophie, qui a indubitablement existé déjà à l'époque de Samuel et de ses successeurs, était selon toute probabilité détruite pendant les luttes contre Byzance et que, par conséquent, une des fondations de Clément servait de siège archiépiscopal dans la période entre la conquête byzantine d'Ohrid et la restauration de l'église de Ste Sophie, executée par Léon.[105] Si l'on pouvait prendre ces mots de Théophylacte comme précis et les interpréter de cette façon-ci, il en résulterait que le siège archiépiscopal,[106] avant d'être transféré provisoirement dans une de deux églises construites par Clément,[107] était logé dans une autre église. Il s'ensuivrait de là que non seulement le patriarche, mais aussi l'archêveque d'Ohrid résidait dans une autre église, c. à d. que cette église, plus ancienne, servait de siège de la chaire aussi après la conquête d'Ohrid par l'empereur Basile II.

En partant des documents mentionnés il paraît qu'on pourrait dire aussi quelque chose sur l'aspect de cette église. Dans la biographie de saint Clément par Théophylacte on affirme qu'à Ohrid il y avait trois églises. Outre deux églises construites par Clément, il y en avait une troisième, la cathédrale. Nous apprenons de la même source que celle-ci était plus grande que les fondations de Clément et qu'elle en différait par la forme, qui chez celles-ci était circulaire, tandis que la cathédrale avait, sans doute, la forme basilicale.[108]

On voit clairement que cette cathédrale est de fait l'Église de Ste Sophie: l'archévèque Théophylacte, l'un de ceux qui résiderent ici apres la „construction" de cette église par Léon, déclare explicitement que la cathédrale d'Ohrid a été construite par Boris.[109]

Il reste encore, bien entendu, la question pas du tout facile, de savoir ce qui appartient, de l'édifice conservé, à Léon et ce qui appartient à la cathédrale plus ancienne construite par Boris. Depuis Schmidt-Annaberg[110] jusqu'aux études ayant résulté des interventions de conservation effectuées au cours de ces dernières années, il y avait plusieurs tentatives différentes

[105] П. Миљковик-Пепек, Материјали за македонската средновековна уметност. Фреските во светилиштето на црквата Св. Софија во Охрид (Matériaux sur l'art macédonien du Moyen Age. Les fresques du sanctuaire de Sainte-Sophie d'Ohrid), Зборник на Археолошкиот музеј, Скопје, I (1956) 64—65; Лазарев, Rapports du XII[e] Congrès intern. des études byzantines, 115.

[106] Il n'est pas, peut-être, sans importance pour la chronologie des événements que Théophylacte mentionne le déplacement du siège archiépiscopal et non pas du siège patriarcal. Cf. Византиски извори за историју народа Југославије (Fontes Byzantini historiam popularum Jugoslaviae spectantes), I, Београд 1955, 302, n. 11.

[107] Voir, sur ce problème, plus tard, p. 228 sqq.

[108] Le texte est conçu en ces termes: „Ainsi y avait-il à Ohrid trois églises, une cathédrale et deux autres églises bâties par Clément, beaucoup plus petites que la cathédrale, mais qui la dépassent en beauté par leur forme circulaire" — Migne Patr. Gr., 126, col. 1229. De ces mots, on peut conclure que la cathédrale appartenait au type basilical — Koco, Archaeologia Jugoslavica, II (1956) 139.

[109] Migne Patr. Gr., 126, col. 529. Il n'est pas clair pourquoi V. Marković (Православно монаштво и манастири у средњевековној Србији, 5) considère cette église comme monastère.

[110] Schmidt-Annaberg, Die Basilika Aja Sofia in Ochrida, Deutsche Bauzeitung, 55 Jahrgang, No. 44, 47, 48 (1921).

de distinguer les phases particulières de la construction de Ste Sophie. Selon Schmidt-Annaberg, on pourrait, sans compter les adaptations executées par les Turcs, distinguer quatre phases dont seulement là dernière, qui consiste dans la construction de l'exonarthex, ne donne lieu à aucun doute. La phase la plus ancienne qu'il place au milieu du IXe siècle, comprendrait la partie orientale du naos jusqu'à la troisième couple de piliers (en comptant du côté est); la deuxième, appartenant à l'époque vers l'an 1000, la partie occidentale du naos avec le plan primitif du narthex, mais sans la cage de l'escalier du côté nord qui, avec la galerie construite au-dessus du narthex et la galerie au-dessus de la partie occidentale des nefs latérales, constituerait la troisième phase (XIIe siècle). Fourvoyés par Schmidt-Annaberg, Filov[111] et Mavrodinov séparent aussi la partie orientale du naos de sa partie occidentale et, surtout ce dernier auteur, dans l'église originale ainsi conçue, avec le naos court et large, avec le narthex situé dans l'espace entre la deuxième et la troisième couple de piliers et avec les galeries surmontant les nefs latérales (en effet, ces pièces situées à l'étage au-dessus de la prothèse et du diakonikon), cherche une solution analogue à celle que l'on rencontre dans quelques autres monuments.[112] Les travaux de recherche, effectués au cours de la dernière décade ont démontré finalement la précarité de la théorie de séparation entre les parties orientale et occidentale du naos. Les fouilles archéologiques ont montré l'unité des murs septentrional et méridional du naos dans toute la longueur.[113] En ce qui concerne les niches peu profondes du côté intérieur de ces murs, lesquelles indiquaient à Schmidt-Annaberg, la position du narthex de l'église primitive, on a demontré qu'elles sont en rapport avec le transept, dont le point d'intersection avec la nef centrale était surmonté de la coupole sur pendentifs.[114] On a établi, de même, le rapport constructif direct entre les murs du naos et ceux du narthex et la cage de l'escalier du côté nord du narthex.[115] De cette façon — bien entendu sauf la possibilité de certaines menues adaptations et en éliminant ces constructions, par exemple certaines voûtes pour lesquelles on a maintenant clairement demontré qu'elles

[111] Старобългарското изкуство, 23—24.

[112] Старобългарското изкуство, 264—267.

[113] Je suis redevable de cette donnée importante à mon collegue R. Ljubinković qui a dirigé les fouilles. Le rapport complèt sur les résultats de ces travaux archéologiques n'est pas, malheureusement, encore publié.

[114] Dj. Bošković fut le premier à découvrir les indices pour l'existence du transept, Годишњак СКА XLII (1933) 304. De nouvelles preuves furent recueillies par Д. Коцо, Црквата Св. Софија во Охрид (L'église St. Sophie à Ohrid), Годишен зборник на Филозоф. факултет Скопје, 2 (1949) 343—358. Les fouilles executées en 1951 dans l'espace central de l'église ont démontré que les fondements de la troisième couple de piliers, comptant du côté est, sont situés plus loins vers l'ouest, exactement dans la ligne des niches peu profondes dans les murs septentrional et méridional du naos et qu'ils formaient, avec la deuxième couple de piliers un carré régulier. On a démontré par là que l'église avait un transept et une coupole au point d'intersection de celui-ci avec la nef centrale. On a trouvé ensuite aussi une partie d'un pendentif. Б. Чипан, Заштита споменика културе у НР Македонији (Protection des monuments de culture de la R. P. de Macédoine), Зборник заштите споменика културе, IV—V (1953—1954) 314; Koco, Archaeologia Jugoslavica, II (1956) 140.

[115] Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofije u Ohridu, 12. Cf. le plan publié à la page 10 de la même publication.

étaient le résultat des reconstructions, exécutées par les Turcs — les trois premières phases constructives de Schmidt-Annaberg seraient réunies en une seule. Par rapport à l'édifice actuellement existant, cette phase pourrait être nommée la phase primitive, quoiqu'on ait établi, lors des fouilles archéologiques, que le mur méridional et le mur septentrional du naos, ensuite les murs du narthex, ainsi que le mur de la tour méridionale reposent directement sur certains murs plus anciens, fort massifs et solides[116] qui, „à juger d'après la façon de construire, les matériaux de construction, les restes fragmentaires de la sculpture décorative qui se sont conservés en usage secondaire dans les murs de l'édifice actuel", appartiennent, peut-être, à une basilique de l'époque de Justinien.[117] C'est seulement lorsque les recherches ultérieures auront complété l'idée sur l'aspect de cette église éventuellement paléobyzantine, dont le plancher, pourtant, était situé à une cote d'environ 4 m plus basse que le niveau du plancher de l'église actuelle,[118] que l'on sera à même de dire si, et dans quelle mesure, elle avait influencé la forme de Ste Sophie. Cependant, du moins à ce qu'il semble pour le moment, les trois premières phases de Schmidt-Annaberg font de cette basilique paléobyzantine un édifice indépendant au sens physique et, en tout cas, un édifice unique et elle peut être identifiée à l'église cathédrale d'Ohrid, construite par Boris.

Par cette identification, la partie la plus ancienne de l'église de Ste Sophie actuellement existante devient un monument d'une importance extraordinaire pour le problème du rôle de l'héritage de l'architecture paléobyzantine dans les basiliques médiévales des régions centrales des Balkans. Mais avant de formuler quelques conclusions que ce soit sur le rôle des traditions locales dans la créations des formes de cette basilique du IXe siècle, il est nécessaire d'essayer de reconstruire son aspect original, bien entendu, autant que cela permettent les éléments conservés. A ce qui vient déjà d'être exposé à ce sujet ajoutons que la forme primitive de l'église de Ste Sophie doit être complétée en plusieurs points. Un de ces points se rapporte aux portiques bas, probablement ouverts des côtés nord, ouest et sud, pour l'existence desquels on a trouvé certains indices[119] lors de l'exécution des recherches archéologiques. Sur le plan publié après ces travaux, le pilier du côté est de l'entrée actuelle dans le portique septentrional qui, pourtant, appartiendrait, selon toute probabilité, à une époque beaucoup plus récente, est designée comme une partie de l'édifice original.[120] Les restes des arcs sur le mur méridional, exécutés en tuf, ne sont probablement autre chose que les restes de la construction d'un portique à laquelle apparte-

[116] Чипан, Зборник заштите споменика културе, IV—V (1953—1954) 313—314 Ljubinković, Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofije u Ohridu, 10; Koco, Archaeologi Jugoslavica, II (1956) 140.

[117] Ljubinković, Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofije u Ohridu, 10—11. Koco présumait également que l'église de Ste Sophie était à l'origine une basilique à trois nefs du VIe siècle, Годишен зборник на Филозоф. факултет Скопје, 2 (1949) 356.

[118] Бошковић, Архитектура средњег века, 129.

[119] Ljubinković, Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofije u Ohridu, 12,

[120] Ibid., le plan de l'église à la page 10.

naient aussi les colonnes dont les restes ont été déterrés à une certaine distance du mur méridional.[121] Le reste de la fresque représentant le Sacrifice d'Abraham à l'extérieur du mur occidental du narthex intérieur, au-dessus de la voûte du rez-de-chaussée de l'exonarthex et au-dessous du plancher de sa galerie, indique aussi la possibilité de présumer qu'à la place de l'exonarthex actuel se trouvait jadis également un portique.[122] Vu que cette fresque, avec une grande partie de peinture murale dans l'église de Ste Sophie, appartiendrait au XI[e] siècle[123] le portique du côté occidental de l'église a été édifié à l'époque de la restauration de l'église par l'archêveque Léon,[124] s'il ne fait pas partie intégrante de l'église originale.[125]

D'une importance beaucoup plus grande pour la connaissance de l'aspect de la cathédrale de Boris est la question de la structure d'élévation de la basilique. La reconstruction du transept et de la coupole qui ne donne plus lieu à aucun doute, n'est qu'une partie de cette question. Il reste encore le problème de l'aspect de l'élévation des autres parties de l'église. Il parait aujourd'hui tout à fait certain que la galerie au-dessus du narthex existait déjà dans l'église primitive et qu'on y montait par un escalier construit dans la petite cage du côté nord du narthex.[126] On sait, en outre, qu'au-dessus des parties des nefs latérales à l'ouest du transept, il y avait des galeries dont certains restes constructifs ont été conservés. Il resulte de ceux-ci que les voûtes primitives au-dessus des parties occidentales des nefs latérales étaient situées au niveau des voûtes au-dessus de la prothèse et du diakonikon.[127] On sait également qu'on entrait dans les galeries qui surmontaient les nefs

[121] Koco, Archeologia Jugoslavica, II (1956) 140.

[122] Ibid.

[123] Лазарев, Rapports du XII[e] Congrès intern. des études byzantines, 117, n. 56.

[124] Lazarev (loc. cit.) rattache la fresque représentant le Sacrifice d'Abraham aux portraits fort endommagés d'Isaac Comnène et de son épouse Irène au narthex, fresques qui ont été peintes indubitablement au XI[e] siècle.

[125] Sainte Sophie d'Ochrida. La conservation et la restauration de l'édifice et de ses fresques. Rapport de la Mission envoyée par l'UNESCO en 1951 par F. Forlati, C. Brandi et Y. Froidevaux. Paris 1953, 5. Cf. aussi le croquis du plan de l'église originale à la page 6, fig. 2. Ljubinković (Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofije u Ohridu, 12) affirme que le portique occidental, ainsi que les deux autres, représente soit une partie de l'édifice primitif ou bien y a été ajouté immédiatement après la conclusion de la restauration principale. Bošković et Tomovski mentionnent (Ohridski zbornik) que dans les fondements et sur la façade primitive occidentale on a découvert des traces qui indiquent la possibilité de l'existence d'une autre tour, le clocher, du côté occidental du narthex. Malheureusement, il n'est pas clair s'il s'agit de ces mêmes restes, à la base desquels on conclut que l'église avait un portique à la place de l'exonarthex actuel.

[126] Ljubinković, Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofije u Ohridu, 12; Koco, Archaeologia Jugoslavica, II (1956) 140; Бошковић, Архитектура средњег века, 129. Schmidt-Annaberg isolait la construction du narthex et de la cage de l'escalier en une phase particulière qui, selon lui, devrait être datée au XIIe siècle. Quoi qu'il soit, du reste, sous influence de Schmidt-Annaberg, Filov et Mavrodinov ne détachent pas la construction du narthex de l'édification de la partie occidentale du naos. Selon Zloković (Старинар треħа сер. III, 1924—1925, 125) le narthex même est original et la galerie au-dessus de celui-ci fut ajoutée ultérieurement. Vu qu'il existe un lien constructif entre les murs du narthex et la cage de l'escalier, il est clair que la galerie a été construite simultanément avec le rez-de-chaussée du narthex.

[127] Ljubinković, Konzervatorski radovi na crkvi Sv. Sofije u Ohridu, 12.

latérales par les ouvertures dans la galerie au-dessus du narthex; cependant, ces ouvertures sont aujourd'hui, probablement à cause de quelques adaptations, différentes et assez irregulières.[128] Bošković et Tomovski supposent que c'est par ces mêmes galeries qu'était établie la communication avec les „petites chapelles" au-dessus de la prothèse et du diakonikon, mais que les galeries au-dessus de la partie occidentale des nefs latérales, ainsi que ces „petites chapelles" n'ont été construites que plus tard.[129] Vu que ces galeries sont situées au même niveau que les „petites chapelles" et qu'on ne peut en aucune autre façon expliquer comment on accédait à ces „petites chapelles" on peut conclure qu'il s'y agit en effet de différentes parties d'une construction unique, c'est à dire que les „petites chapelles" au-dessus de la prothèse et du diaconicon ne sont autre chose que les parties orientales des tribunes au-dessus des nefs latérales du naos. Il est tout à fait logique que les voûtes qui couvraient les galeries sojent interrompues dans le transept et les fresques sur le mur conservé de la voûte du transept, qui ferme la „petite chapelle" au-dessus de la prothèse, fresques contemporaines à celles dans le sanctuaire, se rapportant à l'activité de l'archêveque Léon,[130] démontrent seulement que les „petites chapelles" au-dessus de la prothèse et du diakonikon existaient avant la restauration qui eut lieu vers le milieu du XI[e] siècle et qu'elles furent alors, du moins celle du nord, éliminées. Il s'ensuivrait de là que les galeries au-dessus des nefs latérales existait également, selon toute probabilité, dans l'église précédant la restauration executée par Léon, donc dans l'église cathédrale de Boris.

Mavrodinov qui considérait, sous l'influence de Schmidt-Annaberg, que seulement la partie orientale du naos constituait l'église originale de Ste Sophie, croyait que les „petites chapelles" au-dessus de la prothèse et du diakonikon étaient une partie intégrante de l'édifice original et qu'elles avaient joué le rôle de galeries au-dessus des nefs latérales courtes de cette église.[132] Millet considérait également ces parties de l'église comme originales et l'apparition de ces pièces dans l'église de Ste Sophie lui sert comme une des preuves que l'église avait été construite sous les influences orientales.[133] Koco, Ljubinković, Bošković et Tomovski considéraient, pourtant, que la construction des pièces au-dessus de la prothèse et du diakonikon appartenait à l'époque après l'édification de la basilique et même après l'archiépiscopat de Léon.[134] La conclusion de Koco à ce sujet est fondée sur la différence entre la technique de la construction des murs extérieurs de ces pièces et

[128] Koco, Archaeologia Jugoslavica, II (1956) 140.

[129] Bošković et Tomovski, Ohridski zbornik.

[130] Ibid.

[131] Лазарев, Rapports du XIIe Congrès intern. des études byzantines, 117.

[132] Мавродинов, Старобългарското изкуство, 264.

[133] Millet, op. cit., 43.

[134] Koco était le premier à apporter des preuves que ces constructions avaient été executées subséquemment, dans la première moité du XIVe siècle au plus tard — Годишен зборник на Филозоф. факултет Скопје, 2 (1949) 350—353; aussi dans Archaeologia Jugoslavica, II (1956) 140. D'après les restes de fresques, Ljubinković date ces petites chapelles au XII—XIIIe siècle, à l'époque de la dynastie de Comnènes — Зборник заштите споменика културе, II, 1 (1951) 201.

celle dans laquelle furent construites les parties maçonnées de contact avec les murs septentrional, méridional et oriental de la basilique. Ces différences, autant qu'elles existent, ne sont pas délimitées aussi régulièrement que l'exigerait l'explication de Koco. Elles sont de caractère tout à fait secondaire, résultant de certaines adaptations ultérieures que l'édifice a subies à plusieurs reprises. Le raccord vertical sur le mur oriental qui, selon Koco, désignerait la discontinuation entre le mur de l'abside principale et le mur oriental de la „petite chapelle" au-dessus du diakonikon n'est en effet autre chose qu'une simple fente. De l'un et de l'autre côté de celle-ci le mur a été construit d'une façon identique et certains blocs de pierre relient les deux côtés de cette fissure verticale. De même aucune rupture verticale sur le mur méridional ne coïncide avec la limite supposée entre le mur oriental du transept et le mur méridional ajouté de la „petite chapelle" au-dessus du diakonikon. Là ou l'on pourrait s'attendre à voir cette rupture, se trouve, dans la partie inférieure du mur un arc semi-circulaire de grandes dimensions, plus tard muré, et il ne paraît pas probable que le mur oriental du transept tombât au sommet de cette ouverture arquée. La rupture sur le mur septentrional, signalée par Koco, a l'air d'être le front du mur qui ferme, du côté occidental, la „petite chapelle" au-dessus de la prothèse. A juger d'après les fresques, comme nous avons déjà exposé, ce murage a été executé au plus tard à l'époque où furent peintes les fresques dans la voûte du transept, c. à d. à l'époque de la restauration entreprise par Léon. Et finalement, les niches dans les murs séparant les „petites chapelles" des travées devant la grande abside, ont été executées lors de la construction et non pas ultérieurement[135] ce qui démontre également qu'il s'y agit des murs de l'intérieur et non pas de la façade primitive.

Si l'on pouvait, donc, outre la reconstruction du transept et de la coupole élevée au point d'intersection de celui-ci avec la nef centrale, considérer les galeries au-dessus du narthex et des nefs latérales du naos, jusqu'au mur oriental de l'église, comme constructions contemporaines et comme parties intégrantes de l'édifice original, l'église cathédrale de Boris apparaitrait alors sous un aspect différent de celui qu'elle a aujourd'hui. Il ne reste alors que de proposer la solution du problème comment les galeries étaient-elles supportées dans la région du transept. De plusieurs solutions possibles — on pourrait suggérer celle qui suppose que le plancher de la galerie dans cette partie était porté par une voûte transversale, de la même largeur que le transept, qui réapparaissait ensuite aussi au niveau de la voûte de la nef centrale du naos pour soutenir, partant des côtés latéraux, les pendentifs qui portaient la coupole. L'interpolation des colonnes entre les piliers qui portaient la coupole est, bien entendu, aussi possible.

L'aspect original de l'église de Ste Sophie, conçu de cette façon-ci, devrait, bien entendu, du moins dans certains de ces éléments, être démontré par les recherches ultérieures. En tout cas, il est clair que l'église de Ste Sophie n'avait pas la forme d'une basilique orientale, comme Millet[136]se

---

[135] Notre collegue R. Ljubinković a eu l'obligeance de nous signaler cet élément.

[136] Millet, op. cit., 41—43.

l'imaginait et après les investigations dont cette basilique a été l'objet au cours de ces dernières années, devinrent plus claire aussi les rapports genésiaques entre ses formes et la tradition architecturale locale. Avant d'aborder, d'une façon plus circonstanciée, l'examen de ce problème, il faut s'arrêter aux restes de certaines autres basiliques médiévales, conservées dans cette partie des Balkans.

La première place parmi celles-ci appartient à l'église en ruine de St. Achille à Prespa qui fait déjà depuis plusieurs décades l'objet d'une vive discussion scientifique. En disproportion avec l'intérêt que ce monument suscite est l'étude de ses restes, délaissés, on pourrait dire, à leur propre destin[137] de sorte qu'il y a à peine quelques détails au sujet desquels on eût pu ajouter quelque chose à ce que ses premiers investigateurs, l'archimandrite Antonine, P. Miljukov et I. Ivanov[138] avaient dit il y a plus d'un demi-siècle. Parmi les chercheurs ultérieurs ce sont M. Zloković[139] et tout récemment S. Pelekanides[140] qui ont de quelque sorte contribué à compléter l'idée sur l'aspect de ce monument et auxquels nous sommes aussi redevables de nouveaux plans de l'église. Malgré le fait que l'église est fort détruite, à la base des restes visibles on peut constater qu il s'agit d'une grande basilique à trois nefs au narthex du côté occidental et au presbytère triparti du côté oriental. La partie occidentale de l'église étant fort détruite, il est impossible de reconstruire la forme du narthex avec certitude. On croit, quoiqu'il n'y ait point d'indices déterminés en faveur de cette hypothèse, que le narthex était triparti et que les compartiments latéraux, conçus en forme de tours de petite hauteur, se terminant avec des coupoles, analoguement à celles au-dessus de la prothèse et du diakonikon, abritaient les escaliers pour la montée aux galeries.[141] Il est évident, pourtant, que les plans publiés par Ivanov et Pelekanides[142] ne contiennent aucune trace des murs qui sépareraient les compartiments à côté du narthex selon les axes des colon-

---

[137] Miljukov, un des premiers investigateurs de ce monument, souligne que l'archimandrit Antonine qui avait visité l'église de St. Achille quarante ans avant lui, a joint à sa description un plan considérablement plus complet que celui qu'il a pu dresser lui-même — Милюковъ, Извѣстія Русск. археол. инст. в Константинополѣ, IV, 1 (1899) 48. La continuation de la décadence fut enregistrée aussi par Ivanov qui a visité Prespa en 1907, en faisant ressortir que lors de sa visite il était impossible de distinguer plus de la moitié des inscriptions importantes, notées par l'expedition de l'Institut archeologique russe de Constantinople en 1899. — Й. Ивановъ, Царъ Самуиловата столица въ Прѣспа (La Capitale de l'empereur Samuel à Prespa), Извѣстия на Бълг., археол. друж., I (1910) 68—69. cf. aussi les illustrations chez Zloković et Pelekanides — Старинар, трећа сер. III (1924—1925) 118—119, fig. 4 et 5; Σ. Πελεκανίδες, Βυζαντίνα καὶ μεταβυζαντίνα μνημεῖα τῆς Πρέσπας. Θεσσαλονίκη 1960, Pl. XIX, fig. 2 et Pl. XX, fig. 2.

[138] Архимандритъ Антонинъ, op. cit., Милюковъ, Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, IV, 1 (1899) 47—53; Ивановъ, Извѣстия на Бълг. археол. друж., I (1910) 66—70.

[139] Старинар, трећа сер. III (1924—1925) 116—120.

[140] Πελεκανίδες, op. cit., 64—78.

[141] Злоковић, Старинар, трећа сер. III (1924—1925) 117; Бошковић, Архитектура средњег века, 130; Мавродинов, Старобългарското изкуство, 101.

[142] Извѣстия на Бълг. археол. друж., (1910) 67, fig. 9) (ce plan est reproduit par tous les auteurs, à l'exception de Zloković); Πελεκανίδες, op. cit., 70, fig. 10.

nades du naos — comme cela suppose Zloković, ni de traces des cages d'escalires, ajoutées au narthex du côté septentrional et du côté méridional. La solution du problème comment on sortait aux galeries, dont l'existence est, d'ailleurs, tout à fait hors de doute, devra attendre les résultats des investigations archéologiques complètes.

Du narthex on accedait dans la nef centrale du naos par le tribélon.[143] Le naos se composait de trois nefs séparées l'une de l'autre par des murs, percés, paraît-il, de huit ouvertures se terminant en arc. Il n'en est conservée que la moitié orientale du mur séparant la nef centrale et la nef septentrionale, mais cette partie démontre nettement qu'à chaque arcade au rez-de-chaussée correspondait une autre arcade, également large, à l'étage. Au pied des arcades supérieures, du côté de la nef latérale, se trouvaient conservées vers la fin du siècle dernier encore, plusieurs poutres longitudinales et transversales qui formaient la base du plancher de la galerie.[144] Il est, pourtant, incertain jusqu'à quelle hauteur ces murs s'élevaient au-dessus des arcades des tribunes et si, au-dessus de celles-ci il y avait des fenêtres par lesquelles la nef centrale recevrait un éclairage direct. Les parties les mieux conservées de la basilique sont la grande abside, très profonde et très large, semi-circulaire en dehors et en dedans et la prothèse du côté nord du presbytère. Considérablement moins conservés, les restes du diakonikon permettent, tout de même, de reconstruire aussi cette partie de l'église, par analogie avec la prothèse. Dans l'axe de l'abside il existe un grand triforium dont les ouvertures, égales de largeur et de hauteur, sont séparées l'une de l'autre par les piliers en maconnerie. La partie pré-absidale de la nef centrale, à l'origine indubitablement une partie intégrante du presbytère, communiquait directement avec la prothèse et le diakonikon. Ceux-ci ont été élevés sur la base d'une croix ramassée dont la branche orientale se terminait en une abside semi-circulaire en saillie. La prothèse et le diakonikon ne communiquaient, à ce qu'il semble, avec les nefs latérales du naos que par une petite porte. Les compartiments latéraux de l'autel étaient surmontés de coupoles dont le haut tambour cylindrique était percé de quatre fenêtres. Entre ces fenêtres, à l'intérieur, il y avait de pilastres peu profonds. La transition de l'espace rectangulaire au tambour cylindrique est effectuée au moyen des pendentifs.

Par leur forme développée, la prothèse et le diakonikon diffèrent des autres parties de la basilique qui sont d'une construction simple. Après avoir fait l'analyse des restes architecturaux de l'église, Pelekanides arriva à la conclusion que les autres parties de la basilique, — telles que la large abside semi-circulaire, fort en saillie par rapport à la masse de l'eglise, ensuite, la forme du triforium dans le mur de cette abside et, finalement, le tribélon par lequel on entrait du narthex dans la nef centrale du naos, diffèrent par leur carctère archaïque des formes qu'affectent les coupoles de la prothèse et du diakonikon.[145] Aux éléments archaïques de la basilique il faut ajouter absolument aussi la forme des arcades tendues entre les larges piliers qui

[143] Πελεκανίδες, op. cit., 69—71.

[144] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, IV, 1 (1899) 47.

[145] Πελεκανίδες, op. cit., 76.

séparent la nef centrale des nefs latérales.[146] La différence du style qui existe entre la coupole au-dessus de la prothèse, à laquelle Pelekanides avait trouvé de fort proches paralleles sur certains monuments datant de la fin du XI[e] siècle,[147] et les autres parties de la basilique, peut être interprétée comme une annexe ultérieure de la coupole au-dessus de la prothèse dont Zloković avait trouvé une preuve importante, ayant observé qu'elle „n'a aucun rapport constructif avec le mur oriental, absidal" de la basilique.[148] Par conséquent, le caractère assez marqué d'une coupole ajoutée ultérieurement au-dessus de la prothèse offre un bon terminus ante quem de la construction de la partie fondamentale de la basilique.

Ceci indiquent, également, les données sur l'histoire de l'église qu'offrent les documents écrits. Parmi ces données, la discussion sur l'époque de la construction de l'église de St. Achille utilisait en premier lieu le renseignement donné par Skylitzès que Samuel, ayant conquis Larissa en 893, prit de cette ville les reliques de saint Achile, un des pères du Premier concile oecuménique, et les déposa à Prespa où se trouvait ses palais impériaux.[149] Quoiqu'il soit difficile, comme Miljukov remarque justement, de s'imaginer un motif plus naturel pour l'édification d'une nouvelle église que celui d'y abriter les reliques d'un saint,[150] le fait est, de l'autre côté, que cette information de Skylitzès ne parle pas du tout de l'édification d'une église, mais uniquement du transfert des reliques du saint à Prespa.[151] Mais si cette église n'a pas été construite à l'occasion du transfert des reliques de Larissa, il parait plus probable qu'elle avait existé déjà aupravant que de croire qu'elle ait été édifiée seulement après la conquête de Prespa par les Byzantins, comme Sotiriou et Pelekanides suggèrent.[152]

L'autre source fort discutée pour la datation de la basilique sont des inscriptions murales dans l'abside de l'autel. A gauche et à droite du triforium Miljukov a découvert sur la couche des fresques les restes des inscriptions peintes en grec sous de quelque sorte d'arcades peintes aussi. D'après certains fragments mieux conservés Miljukov arriva à comprendre qu'il s'y agisait des noms des sièges épiscopaux.[153] Selon

[146] Dans ce point-ci s'exprime le plus nettement la ressemblance entre l'église de St. Achille et quelques autres monuments balkaniques plus anciens de ce type, par ex. La Vieille Métropole de Mésemvria — Филовъ, Софийската църква Св. София, 138, n. 1; Филовъ, Старобългарското изкуство, 18; Бошковић, Архитектура средњег века, 130; Милюковъ, Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, IV, 1 (1899) 47.

[147] Πελεκανίδες, op. cit., 76.

[148] Старинар, трећа сер. III (1924—1925) 118.

[149] Cedrenus, ed. Bonn., II, 436.

[150] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, IV, 1 (1899) 53.

[151] Γ. Σωττηρίου, Ὁ βυζαντινὸς ναὸς τοῦ ἁγίου Ἀχιλλείου τῆς Πρέσπας καὶ αἱ βουλγαρικαὶ περὶ τῆς ἱδρύσεως τούτον ἀπόψεις, Πρακτικὰ τῆς Ακαδημίας Αθηνῶν, 20 (1945) 8—11. L'hypothèse de Sotiriou que les reliques de saint Achille avaient été déposées dans une église de moindre importance qu'il faudrait d'abord découvrir et que la grandeb asilique n'a été construite que plus tard, semble pour le moment tout à fait arbitraire.

[152] Σωτηρίου, Πρακτικὰ τῆς Ακαδημίας Αθηνῶν, 20, (1945) loc. cit.; Πελεκανίδες, op. cit., 64—78.

[153] Извѣстія Русск. археол. инст. въ Константинополѣ, IV, 1 (1899) 49—52.

lui, ces inscriptions démontrent le caractère patriarcal de l'église et représentent en effet un catalogue d'évêques subordonnés à la patriarchie qui, selon son hypothèse, avait ici son siège dans la période entre l'abandon de Moglen et son installation à Ohrid. Comme parmi les inscriptions déchiffrées on mentionne aussi les évêchées de Vodena, Verria et Petra, Miljukov date ces inscriptions, et avec celles-ci aussi la construction de l'église, dans la brève période entre le transfert hypothétique du siège patriarcal de Moglen à Prespa et la conquête de Vodena par l'empereur Basile II au commencement même de son expédition contre Samuel en 1002. Quoique cette chronologie selon l'avis de Miljukov, fût la plus probable, il mentionne tout de même une autre possibilité à savoir que les inscriptions ont été faites après l'an 1020, lorsque Basile II reconstitua la juridiction de l'archevêché d'Ohrid dans ses anciennes limites.[154] Sotiriou et Pelekanides réfutent énergiquement la première possibilité qu'Ivanov soutenait d'ailleurs avec beaucoup de ferveur,[155] et font ressortir qu'il est absolument impossible de prouver que le siège du Partriarche, sous le règne de Samuel, se trouvât du tout, même durant le plus bref intervalle, à Prespa. Dans un sigille de Basil II on parle du transfert de la patriarchie de Dorostol à Triaditsa, de là à Vodena, ensuite à Moglen et finalement à Ohrid. Il est incompréhensible, Pelekanides conclut, que dans un document aussi important on eût pu simplement oublier de mentionner que Prespa aussi fut honorée pour un certain temps de cette haut dignité.[156] D'un autre côté, cependent, il est impossible de passer sous silence deux autres circonstances, à savoir: la première que Prespa avait servi, pendant un certain temps, de capitale à l'empereur Samuel, ce qui rend l'hypothèse sur le siège du patriarche à Prespa du moins plausible et l'autre que dans un catalogue des archevêques et des patriarches on mentionne, entre autres, Γερμανὸς ὁ καὶ Γαβριὴλ ἐν Βοδηνοῖς καὶ ἐν τῇ Πρέσπᾳ[157]. Selon Pelekanides les inscriptions dans l'abside de l'église de St. Achille doivent être datées entre l'an 1020, lorsque Basile II restitua à l'Archevêché d'Ohrid la juridiction sur les évêchés qui lui étaient subordonnés sous le règne de Samuel et l'an 1081, lorsque certains de ces évêchés, mentionnés dans les inscriptions de l'église de St. Achille, par une décision d'Alexis Comnène furent séparées d'Ohrid et réunies aux autres métropolies. Il ne donne, d'ailleurs, aucune explication pourquoi ces inscriptions seraient-elles du tout écrites dans l'église de St. Achille. Il serait en tout cas plus compréhensible si un „catalogue" pareil d'évêques subordonnés était trouvé

[154] Ibid., 51—52. Sotiriou et Pelekanides ont mal compris le texte de Miljukov, en affirmant que, selon lui, la basilique devrait être datée dans l' Intervalle de l' an 1002 et 1020 — Πελεκανίδες, op. cit., 67.

[155] Ивановъ, Извѣстия на Бълг. археол. друж., I, 1910, 69, considère que les inscriptions doivent être datées entre 989 et 1001, parce qu'elles mentionnent aussi l'évêché de Verria, ville que Samuel avait conquise en 989 pour la perdre de nouveau en 1001.

[156] Σωτηρίου, Πρακτικὰ τῆς Ακαδ. Αθηνῶν, 20 (1945) 11—14; Πελεκανίδες, op. cit., 66, n. 160.

[157] Du Cange, Familiae augustae Byzantine, I, 1860, 174—175. Pelekanides a essayé d'interpréter cette note comme si Germain, ou Gabriel, avait residé à Vodena et n'avait passé que les dernières années de sa vie à Prespa — op. cit., 65, n. 160.

dans une église métropolitaine — ce que l'église de St. Achille n'était certanement pas à cette époque-là.

Il paraît, pourtant, que toute cette question, à première vue compliquée, peut être rendue un peu plus facile à comprendre à l'aide de certaines autres sources. C'est que sur l'église de St. Achille se sont conservés encore quelques témoignages. Chez Skylitzès nous trouvons le renseignement que les Allemands et les Francs, mercenaires de Byzance, amenés en Macédoine afin d'étouffer la grande insurrection de 1071—1072, démolirent à Prespa le palais conservé de l'empereur bulgare et saccagèrent l'église de cette ville, dédiée à St. Achille, et ne menagèrent aucune chose sacrée qu'elle renfermait.[158] Selon Ivanov, l'archêveque d'Ohrid Théophylacte fait allusion à ces événements dans sa lettre adressée à Isaac, fils du sébastocrateur Constantin, dans laquelle il demande son aide pour la restauration d'une église épiscopale. Exposé au pillage de tous ceux qui passent par cette région, cet évêché, Théophylacte se plaint-il, est resté sans son évêque qui s'était enfui et après lui, comme le corps après la tête, tous les autres ont fait la même chose. Les paysans ont quitté leurs villages et se sont réfugiés dans les forêts denses et aucun diacre ni prêtre ne s'est trouvé pour rester dans cette église, une des plus belles églises bulgares. Théophylacte invite le sébastocrateur de faire rentrer les paysans sur les propriétés ecclésiastiques après quoi on entendra de nouveau les chants liturgiques à l'église. „Aie pitié de l'église — Théophylacte conclut-il sa lettre — jadis la plus splendide des sept cathédrales bâties par l'empereur le plus chrétien de Bulgarie, Boris. Il l'a édifiée, c'est à toi de la restaurer."[159] Zlatarski et Pelekanides n'admettent pas le rapport entre ces deux sources. La coïncidence chronologique et la ressemblance générale frappante des informations sur les adversités qu'a subies cette église, et particulièrement en considération du fait qu'au début de cette lettre Théophylacte exige du fils du sébastocrateur de rafraichir Prespa et Devol par l'esprit d'honnêteté et d'équité et ensuite expose en quoi son aide devrait-elle consister — ne permettent pas de rejeter complètement l'identification proposée par Ivanov de l'église de St. Achille de l'information précitée de Skylitzès avec l'église désertée pour laquelle Théophylacte demande l'aide. Il semble, bien au contraire, qu'il y a certaines raisons en faveur de cette identification et le seul obstacle qui s'y oppose pourrait être le fait que chez Skylitzès on dit que l'église a été fondée (ἵδρυται) au nom de saint Achille, tandis que l'église cathédrale de Boris à Prespa avait pu être d'abord dédiée à quelque autre saint pour obtenir St. Achille comme son nouveau patron seulement après le transfert de ses reliques de Larissa en 983. Du reste, il n'est pas clair jusqu'à quel point doit-on prendre à la lettre ce détail de Skylitzès.

Selon Zlatarski, il s'y agit de l'église de l'évêché de Devol et non pas de celui de Prespa. Il traduit un passage de cette lettre de Théophylacte de la façon suivante: „Ta grande droite fera quelque chose de non moindre importance, et peut-être même de plus grande, si tu t'apitoie sur le sort

[158] Ioannis Scylitzes Historia, ed. Bonn., 718—719.

[159] Migne Patr. Gr., 126, col. 529.

de l'évêché de Devol, exposé à un grand danger. . ."[160] Uspenski et Ivanov ont compris l'expression διαβολαῖς comme si l'évêché a été exposé à une oppression (притѣсненій — Uspenski[161]) ou bien à un grand danger et une grande violence (силни беди и насилия — Ivanov[162]). Pourtant, si l'opinion de Zlatarski était exacte que la région de Devol fut divisée en deux parties après la victoire que Basile avait remportée sur les successeurs de Samuel et que la partie située au sud de la rivière de Škumba, avec la ville de Devol, fut incorporée, au point de vue de l'administration ecclésiastique dans l'évêché de Kastoria (Kostur) et la partie septentrionale subordonnée à l'archêveque d'Ohrid,[163] la sollicitude de Théophylacte se rapporterait, dans ce cas-là, plutôt à quelque église de cette partie de la région de Devol qui était placée sous la juridiction de l'archêveque d'Ohrid qu'à l'église épiscopale de la ville de Devol.

Le doute qu'exprime Pelekanides au sujet de l'identification proposée par Ivanov, ne consiste en effet que dans le fait que la cathédrale désertée, mentionnée dans la lettre de Théophylacte, est désignée comme une fondation de Boris, tandis que l'église de St. Achille de Prespa devrait être datée, selon le catalogue de chaires épiscopales, dans l'intervalle entre l'an 1020 et l'an 1081.[164] On a déjà dit qu'il est difficile d'expliquer pourquoi sur le mur de l'autel d'une église qui ne servait pas de chaire de l'archêveque on écrirait le catalogue d'évêques subordonnés à celui-ci. Il existe, pourtant, un moyen d'expliquer l'apparition de ces inscriptions dans l'église de St. Achille. Les inscriptions se trouvent dans les cadres peints, se terminant en arcs, disposés dans la zone inférieure de la grande abside, donc justement au-dessus de subsellium. Les textes dans ces cadres étaient composés selon une même formule simple + θρόν(ος) πο Σαρδικῆς ou + θρόν(ος) Κε(φα)λονίας. Il paraît que ces inscriptions déterminaient les places des siéges θρόνος des évêques sur le subsellium dans l'abside de l'église de St. Achille. A la question, qui se pose immédiatement d'elle-même, quand et en quelle occasion ait pu avoir lieu dans l'églisede St. Achille — une telle réunion d'évêques, nous donne la réponse l'archêveque Théophylacte qui, dans une lettre adressée à un haut fonctionnaire byzantin, Grégoire Kamatir, mentionne expréssement le concile qui s'était tenu dans l'église de St. Achille — τὴν ἐν τῷ ἐν ἁγίοις περὶ Ἀχιλλέως τελουμένην ἐνταῦθα σύνοδον.[165] Ce concile a été mentionné également dans la lettre de Théophylacte à l'archonte de la région de Prespa Makrebolit.[166] Si ces inscriptions, comme l'affirme Pelekanides,

[160] В. Златарски, Де се намирал гр. Девол. (Ou était située la ville de Devol), Извѣстия на Истор. друж., V (1922) 48—53.

[161] Успенскій, Образованіе втораго болгарскаго царства (Formation du Second empire bulgare). Одесса 1879, 23—24.

[162] Извѣстия на Бълг. археол. друж., I (1910) 77.

[163] Извѣстия на Истор. друж., V (1922) 46—47.

[164] Πελεκανίδες, op. cit., 69.

[165] Migne Patr. Gr., 126, col. 540.

[166] Ibid., 126, col. 469. Cf. Ивановъ, Извѣстия на Бълг. археол. друж.. I (1910) 79; contrairement à Ivanov, V. Marković est d'avis que ces deux renseignements se rapportent à deux conciles différents.

appartiennent à la même époque que les restes des fresques qu'il a analysées et auxquelles il a trouvé de proches parallèles dans les monuments de la fin du XI[e] siècle,[167] l'hypothèse sur l'origine de ces fresques en rapport avec les préparatifs faits dans cette église pour le concile susmentionné pourrait probablement s'accorder aussi avec la restauration de la basilique dont les témoins sont les tours construites ultérieurement au-dessus de la prothèse et du diaconicon et qui, de leur côté, trouvent également des analogies dans les monuments de la fin du XI[e] siècle.

L'histoire de l'église de St. Achille de Prespa pourrait, donc, être reconstruite à la base des données conservées de la façon suivante: édifiée comme une de sept cathédrales que le prince Boris avait construites dans son pays, elle reçut un nouveau patron en 983 lorsque l'empereur Samuel fit transférer de Larissa dans cette église les reliques de saint Achille. L'église a été pillée et détruite de la part des mercenaires byzantins vers l'an 1072 et ensuite restaurée, à l'initiative de l'archêveque Théophylacte et grâce à l'aide du sébastocrateur Constantin. Lors de cette restauration furent ajoutées les coupoles au-dessus de la prothèse et du diakonikon et simultanément, ou peu de temps après, furent peintes aussi les fresques et les inscriptions dans l'abside, ces dernières designent les sièges des évêques, invites à prendre part au concile qui eut lieu dans cette église.

Parmi les parties originales de la fondation de Boris la mieux conservée est la partie orientale du mur qui séparait la nef centrale du naos de la nef septentrionale et qui témoigne que l'église avait des tribunes. A la basilique primitive appartient ensuite la vaste et très profonde abside de l'autel au triforium et, finalement, le tribélon par lequel on entrait du narthex dans la nef centrale du naos. L'église était probablement recouverte d'un toit de bois. Il est impossible d'établir pour le moment si la nef centrale du naos était directement éclairé ou non. De même il est difficile de reconstruire l'aspect original de la partie supérieure de la prothèse et du diakonikon.

Vue à travers les vestiges consevés, qui ne permettent pour le moment qu'une reconstruction tout à fait générale, la cathédrale de Boris à Prespa, de même que l'église de Ste Sophie à Ohrid, construite plus ou moins à la même époque, démontrent une grande dépendance des basiliques du IX[e] siècle de l'architecture basilicale balkanique plus ancienne.

Dans le cercle des basiliques médiévales dans cette partie des Balkans pourraient probablement être introduites deux autres églises, une au village de Vranište près d'Ohrid et l'autre dont les restes ont été établis dans l'ensemble de l'église de la Vierge Ljeviška à Prizren.

La basilique encore non étudiée au village de Vranište près de Struga, à juger d'après les descriptions sommaires, les seules qui pour le moment existent et qui nous l'ont fait connaître, pourrait appartenir au même type que l'église de Prespa. Cette basilique détruite, à trois nefs, avait au naos, entre les nefs, des cloisons aux arcades percée „de la façon analogue à celle que nous voyons dans l'église de Saint Achille de Prespa, de sorte qu'on

[167] Πελεκαίνδες, op. cit., 76—78.

peut présumer qu'elle date de la même époque."[168] Si l'on pouvait dater la construction de cette basilique au IX[e] siècle, il ne serait pas impossible d'y reconnaitre l'église de ce monastère que Boris, d'après la soi-disant Histoire de Zographou, avait fondé à proximité d'Ohrid.[169]

Un peu plus connus sont les restes d'une basilique de type analogue que S. Nenadović avait observée dans l'ensemble de la Vierge Ljeviška à Prizren.[170] Essayant d'établir l'aspect original et ce qui est resté conservé de l'église plus ancienne que le roi Milutin (1282—1321), selon une inscription qu'on y a découverte, n'avait fait que restaurer, Nenadović a reussi de distinguer trois périodes de la construction. L'église la plus ancienne qui s'y trouvait, était de forme basilicale. A ce qu'il paraît, elle se composait d'un porche ouvert flanqué au côté occidental de petits compartiments rectangulaires, puis d'un naos à trois nefs, la travée occidentale étant séparée de la nef centrale en une espèce de narthex, tandis que toutes les trois nefs se terminaient du côté oriental par des absides. Celles-ci, selon toute probabilité, étaient de forme semi-circulaire à l'intérieur. On a établi que les absides latérales étaient semi-circulaires au dehors et que l'abside centrale était trilatérale. Du côté est des compartiments flanquant le porche se trouve encore une pièce rectangulaire de moindre importance, dont la profondeur correspond à celle du narthex. De là on entrait dans la nef centrale par le tribélon. Les nefs latérales étaient séparées de la nef centrale par des cloisons dans lesquelles sont ouvertes les arcades de la même façon que dans l'église de St.Achille à Prespa. Au-dessus de ces arcades, dans les murs conservés de la basilique, on voit les commencements des ouvertures, considérablement plus étroites que celles au rez-de-chaussée. Il est difficile de dire s'il s'agit ici des fenêtres de la basilique ou bien des restes des tribunes. La petite saillie au-dessous de ces ouvertures, observée du côté sud du mur séparant la nef centrale de la nef méridionale, avait pu servir de soutien au toit couvrant la nef centrale, ou bien pour y poser les poutres qui portaient le plancher des tribunes.

En ce qui concerne la datation de l'origine de cette basilique, Nenadović ne se prononce pas d'une façon décidée dans ses rapports publiés.[171] Les analogies qu'il y indique appartiennent à l'époque paléobyzantine. Il souligne, pourtant, que pour la construction de la basilique, ainsi que pour la construction de l'église plus récente de Milutin, on avait employé, comme spolies, les fragments du chancel en marbre qui sont „par leurs dimensions

---

[168] Бошковић, Архитектура средњег века, 130; Cfr. Bošković et Tomovski, Ohridski zbornik.

[169] Й. Ивановъ, Български старини из Македония² (Antiquités bulgares en Macédoine). София 1931, 632; Марковић, op. cit., 5.

[170] С. Ненадовић, Шта је краљ Милутин обновио на цркви Богородице Љевишке у Призрену (Quelles furent les renovations du roi Milutin dans l'église de Notre-Dame-de-Ljeviša à Prizren), Старинар, н. с. V—VI (1954—1955) 205—226.

[171] Ibid., 223—224. Cfr. С. Ненадовић, Рестаурација цркве Богородице Љевишке у Призрену (La restauration de l'église de Notre-Dame de Ljeviša à Prizren), Зборник заштите споменика културе, III, 1 (1952) 39—50.

et leurs moulures à peu près identiques à de tels fragments déterrés à Stobi."[172] On pourrait déduire de là que la basilique, dont les restes ont été conservés dans l'église actuelle de la Vierge de Ljeviša, fut élevée après la ruine d'une basilique paléobyzantine ayant autrefois existé dans ce même endroit. Un admissible terminus ante quem serait la mention de l'évêché à Prizren dans le sigillie de Basile II de l'an 1020 par lequel il restitue à la juridiction de l'Archevêché d'Ohrid les diocèses qui avaient appartenues à la Patriarchie d'Ohrid à l'époque de Samuel.[173]

Aux basiliques de ce groupe appartiendrait, probablement, aussi celle à Servia, puis la Métropole de Serrès, l'église du village Manastir près de Prilep et, finalement, l'église de Saint Procope à Prokuplje.

D'un plan plus simple que celui de la basilique de Prizren, la basilique de Servia[174] montre, pourtant, la solution presque identique des cloisons entre la nef centrale et les nefs latérales. D'un narthex unique on entrait directement dans chacune des trois nefs du naos. Le passage conduisant à la nef centrale était, à ce qu'il paraît, résolu en forme de tribélon. La nef centrale se terminait par une profonde abside semi-circulaire, à l'extérieur enrichie par de niches entre les pilastres peu profonds, unis entre eux par des arcs. La condition actuelle de la basilique ne permet pas une reconstruction certaine de la toiture. Xyngopoulos suppose qu'il y avait un toit en charpente.

La Métropole de Serrès se distingue d'une certaine manière des basiliques susmentionnées par l'emploi des colonnes au lieu des piliers dans le naos. Les ouvertures de dimensions inégales au-dessus des arcades du naos suggèrent la possibilité de l'existence d'une galerie, ce qui est indiqué aussi par l'escalier situé dans la partie septentrionale du narthex. Une simple, abside semi-circulaire, avec la travée transversale de forme rectangulaire, voûtée indubitablement depuis l'origine, ouvrait largement le sanctuaire vers nefs latérales, qui se terminaient à l'est par la prothèse et le diakonikon. Ils étaient couverts de coupoles, ce qui rappelle le phenomène analogue à l'église de Saint Achille de Prespa. Il est difficile de se prononcer avec certitude si ces coupoles de la Métropole de Serrès représentaient les parties intégrantes de l'édifice original, mais elles suggèrent, en tout cas, l'époque où la grande basilique de Prespa avait obtenu des coupoles analogues, c'est à dire la seconde moitié du XI[e] siècle. Il paraît que les mosaïques dans l'abside de la Métropole de Serrès appartiennent également à cette même époque. Si ces mosaïques, comme Lazarev s'efforce de prouver,[176] se rappro-

---

[172] Старинар н. с. V—VI (1954—1955) 224. La description de ces fragments, malheuresement sans illustrations, a les pp. 218—219.

[173] H. Gelzer, Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche, Byzantinische Zeitschrift, II (1893) 43.

[174] A. Ξυγγόπουλος, Τὰ μνημεῖα τῶν Σερβίων, Ἀθῆναι 1957, 29—75

[175] P. Perdrizet et L. Chesnay, La Métropole de Serrès, Monum. Piot, X, 1904, 123—144; Н. Кондаковъ, op. cit., 149—154; A. Ὀρλάνδος, Ἡ Μητρόπολις τῶν Σερρῶν, Ἀρχεῖον τῶν Βυζαντινῶν μνημεῖον τῆς Ἑλλάδος, τόμ. Ε', 2 (1939—1940) 153—166.

[176] Лазарев, Rapports du XII[e] Congrès intern. des études byzant., 121—122

chent en effet des monuments du cercle constantinopolitain du XI[e] siècle, la Métropolie de Serrès appartiendrait à une époque un peu plus récente que celle de la restauration de l'église de Sainte Sophie à Ohrid, exécutée par l'archevêque Léon, c'est à dire dans la période de l'hellénisation intense de la Macédoine, lorsque les rapports avec Constantinople étaient de nouveau consolidés.[177] Au point de vue chronologique, la Métropole de Serrès serait, donc, la plus proche de la restauration de l'église de St. Achille à Prespa. C'est de là que résultent probablement les différences qui existent entre cette basilique et le reste des basiliques médiévales de la partie centrale des Balkans.

Deux autres monuments, à savoir la basilique du village de Manastir près de Prilep et l'église de Saint Procope à Prokuplje nous ramènent de nouveau à ce groupe de basiliques. La première de ces deux églises était plus intéressante aux investigateurs précédents à cause de sa décoration peinte conservée en fragments.[178] L'architecture de cette église n'a pas été jusqu ici suffisamment étudiée et les travaux de sondage limités ne donnent que quelques suggestions sur ce qui s'était conservé de la basilique originale dans l'église actuelle. Il paraît que l'église originale avait la forme d'une basilique à trois nefs sans narthex (?). Toutes les trois nefs, séparées l'une de l'autre par des arcades posées sur des piliers en maçonnerie, se terminaient, du côté est, par des absides, semi-circulaires à l'intérieur et trilatérales à l'extérieur. Au-dessus des arcades du naos il y a des restes de certaines ouvertures, peut-être des fenêtres par lesquelles la nef centrale était directement éclairée. Koco et Miljković sont d'avis que la nef centrale était voûtée, tandis que les nefs latérales étaient, à ce qu'il paraît, couvertes d'un toit en charpente.

Les façades étaient divisés par de larges arcades aveugles peu profondes et l'abside centrale, était ornée également d'une couronne faite en briques arrangées en forme de dents de scie.

La construction de l'église se trouve mentionnée dans une inscription datant de l'an 1271, dans laquelle il est dit que l'église avait été bâtie en 1095 par le protostrateur Aléxis ὁ θετός de l'empereur Aléxis Comnène.[179] Quoique cette information n'apparaisse que dans l'inscription considérablement plus récente, on ne doit pas du tout rejeter la possibilité que la construction de la basilique eût en effet lieu vers la fin du XI[e] siècle, comme cette inscription le suggère. L'église est, d'ailleurs, très proche de certaines autres basiliques macédoniennes, telles que la Métropolie de Serrès et la basilique de Servia, qui auraient également pu appartenir à cette même époque.

Encore moins étudiée est la basilique de Saint Procope de Prokuplje, pour laquelle on pourrait conclure, à la base de certains plans dont l'authenticité est malheureusement douteuse,[180] qu'elle appartient également au groupe de basiliques medievales de la région centrale des Balkans. Son narthex, ses trois nefs, séparées l'une de l'autre par des piliers, et trois absides semi-circulaires du côte est, représentent probablement en effet les restes d'une église plus ancienne qui a subi ultérieurement de considérables reconstructions.

[177] Ibid., 133.

[178] D. Koco et P. Miljkovic-Pepek, La basilique de St. Nicolas au village Manastir dans la région de Mariovo, Actes du X. Congrès intern. d'études byzant., Istanbul 1957, 138—140; Д. Коцо et П. Миљковик-Пепек, Манастир (Manastir). Скопје 1958, passim.

[179] Sur la possibilite de l'identification du fondateur, Коцо et Миљковик-Пепек, Манастир, 19—25.

Les matériaux représentés ici qui, bien entendu, ne sont pas complets, démontrent avec netteté que les basiliques médiévales dans les régions centrales de la Péninsule Balkanique forment un groupe assez homogène de monuments. Les caractéristiques principales de ce groupe, pris dans son ensemble, seraient la simplicité de la construction et un appui puissant sur les traditions locales. On a mentionné déjà à plusieurs reprises que chacune de ces basiliques, au point de vue de son aspect général aussi bien qu'au point de vue de chacun des éléments dont elles est composée, trouve des parallèles non seulement parmi les monuments appartenant à ce même groupe, mais aussi parmi des nombreuses basiliques paléobyzantines de cette région. Au point de vue historique, appuyé, quoique insuffisamment, par des données chronologiques, il paraît qu'il s'y agit de deux groupes de basiliques. Les plus anciennes appartiendraient au IX[e] et les plus récentes à la seconde moitié du XI[e] siècle. Si l'on prend en considération que certaines basiliques du premier groupe ont été restaurées au XI[e] siècle, comme par exemple l'église de Sainte Sophie d'Ohrid ou l'église de St. Achille de Prespa, il n'est point du tout impossible qu'elles aient pu servir de modèle à quelques unes des églises de ce type qu'on avait construites à cette époque. La restauration des basiliques plus anciennes ainsi que la construction des basiliques nouvelles, portent l'empreinte du leur temps, c'est à dire l'influence accrue de certains autres types architecturaux. L'église restaurée de St. Achille ainsi que la Métropole de Serrès offrent des exemples importants dans ce sens.

Les motifs politiques ou purement pratiques de la restauration des basiliques du IX[e] siècle à l'époque après le rétablissement de la domination byzantine dans ces régions, représentent une question qui élargirait trop le problème que l'on traite ici. Nous y sommes ramenés par la concentration de l'intérêt sur les basiliques, construites au IX[e] siècle qui montrent de fortes analogies directes à l'architecture basilicale paléobyzantine. La structure de l'église originale de Sainte Sophie à Ohrid rappelle beaucoup certaines basiliques justiniennes dans les Balkans, l'église de Sainte Irène de Constantinople ou, encore plus, la basilique justinienne près de Pirdop. Par son aspect général, l'église originale de St. Achille ressemble beaucoup à la Vieille Métropole de Mésemvria. Pris individuellement, les éléments des basiliques du IX[e] siècle trouvent également de très proches parallèles dans le riche héritage de l'architecture monumentale de l'époque de Justinen — depuis les tribunes qui, dans les grandes basiliques du VI[e] siècle apparaissent presque régulièrement, par la substitution des colonnes par des piliers et la transition graduelle du toit en charpente aux voûtes — avec toutes les solutions transitoires, jusqu'à l'absence de la plastique secondaire du bâti-

[180] Millet, L'ancien art serbe. Les églises. Paris 1919, 44, fig. 31; Дероко, op. cit., 55, fig. 47.

ment. Tous les traits caractéristiques des basiliques médiévales dans les régions centrales des Balkans, ont été connus, comme on à déjà démontré ci-dessus, dans le groupe plus récent de basiliques paléobyzantines, celles de l'époque de Justinien. Ce phénomène n'a rien de surprenant. Les conditions mouvementées dans les provinces balkaniques de l'Empire byzantin dans la seconde moitié du Ve siècle ont nettement séparé les deux époques de l'évolution de la basilique byzantine et ce n'étaient que les monuments de l'époque de Justinien qui aient pu servir de modèle à l'architecture monumentale, de trois ou quatre siècles plus jeune. A la base de la connaissance actuelle des localités archéologiques et du petit nombre de monuments conservés, il paraît que la continuité directe locale entre les architectures du Ve et du VIe siècles représente une exception plutôt qu'une règle. Stobi, qui, par le nombre de des basiliques datant de la première période du développement de l'architecture basilicale dans les pays balkaniques, dépasse de beaucoup toutes les autres localités archéologiques de cette région, ne possède aucun édifice religieux construit après le milieu du Ve siècle. Il paraît seulement que certaines basiliques de Stobi, construites dans la première moitié de ce siècle, ont été utilisées pour le service religieux même après les guerres des Goths vers la fin du Ve et le tremblement de terre au commencement du VIe siècle, événements qui ont infligé à la Macédoine de graves destructions. Ces églises, après les endommagements qu'elles avaient subis, ont été rendues à l'usage par des restaurations primitives. Il n'est pas étonant que les basiliques restaurées de cette façon, n'aient pas pu survivre jusqu'au IXe siècle, époque de l'intérêt réveillé pour l'architecture basilicale. Certaines basiliques du Ve siècle ont été largement restaurées à l'époque de Justinien, mais en même temps elles ont subi des modifications si profondes qu'elles ont perdu presque complètement leurs caractéristiques originales, en s'adaptant à la nouvelle architecture. L'abside semi-circulaire de l'autel de la Basilique de Stefan à Hisar près de Plovdiv a été remplacée, lors de la reconstruction au VIe siècle par une abside trilatérale, le presbytère primitif à une travée de la basilique de Pirdop a été recontruit à fond, vers la fin du règne de Justinien, selon les exigences liturgiques modifiées à cette époque. En ajoutant les pilastres au murs septentrional et méridional de cette basilique on a effectué une transformation conformément aux exigences de l'architecture de voûtes.

Certaines caractéristiques de l'architecture plus ancienne se sont, bien entendu, conservées même dans les bâtiments de l'époque de Justinien, mais il est difficile de dire s'ils y apparaissent comme un conservatisme spontané au bien comme un archaïsme recherché, un des traits caractéristiques de tout architecture qui tend à produire une impression monumentale et solennelle. Parmi les phénomènes de ce genre appartient, par exemple, l'emploi des colonnes dans certaines églises de Caričin Grad. L'exemple de la basilique de Radinovac, dont on a déjà parlé plus haut, démontre qu'il s'y agit, selon toute probabilité, d'une imitation intentionnelle de l'architecture plus ancienne.

A juger d'après tout, il semble que l'héritage paléobyzantin que l'architecture basilicale du IXe siècle dans les pays balkaniques avait pris pour modèle, était, sinon totalement, du moins dans la plus grande mesure, identique à l'architecture basilicale de l'époque de Justinien. En tout cas, ce n'est aucunement par pur hasard que les églises de Sainte Sophie à Sofia ou la Vieille Métropole à Mésemvria, qui, nous le savons avec certitude, étaient conservées encore au Moyen Age et qui, par conséquent, pouvaient influencer de la façon la plus directe la renaissance de l'architecture basilicale dans ces provinces, portent des carctéristiques des basiliques du VIe siècle. On peut à peine conjecturer quelles sont les autres basiliques paléobyzantines, parmi celles que l'on ne connaît aujourd'hui que d'après les restes archéologiques, qui étaient conservées au Moyen Age à un tel degré qu'elles aient pu influencer l'architecture basilicale du IXe—Xe siècles. Il résulte des raisons susmentionnées que toutes les grandes églises du VIe siècle, telles que, par ex. la basilique plus récente faisant partie de l'ensemble du Monastère de Cerf près de Pirdop, dont les restes, assez conservés, ayant appartenu à la partie orientale de l'église se sont maintenus jusqu'à nos jours, ont pu offrir à l'architecte médiéval plus d'idée que les basiliques du Ve siècle, qui semble-t-il, vu les circonstances mouvementées, remplies de guerres et de puissants tremblements de terre, n'ont pas vu la colonisation slave de ces pays. Il faut, pourtant, prendre en considération qu'à l'époque de Justinien ont déjà été effectués ces changements liturgiques qui ont causé la création d'un nouveau programme de la disposition du plan des églises qui, du moins dans ses points essentiels, tels que le presbytère triparti et le narthex unique, est resté en vigeur même au IXe siècle. Si l'architecture religieuse des pays balkaniques était archaïque par ses formes, en ce qui concerne la disposition du plan elle devait être en dépendance de la pratique liturgique contemporaine.

Il ne faut pas, à la fin, considérer comme étant de peu d'importance le fait que l'architecture justinienne, même celle dans les provinces balkaniques et non pas seulement celle de la capitale, avait acquis au point de vue technique les procédés qui sont restés en application à travers les siècles et même à l'époque de la construction des basiliques médiévales dans les régions centrales des Balkans. Les procédés techniques, appliqués par les maîtres-constructeurs de ces basiliques, correspondaient, donc, à la pratique usuelle.

En prenant exemple sur les basiliques monumentales de l'époque de Justinien, l'architecture basilicale balkanique des époques ultérieures a pu rester non seulement au point de vue technique mais aussi en ce qui concerne les exigences de la pratique liturgique dans les cadres des besoins de son époque.

Il nous reste, bien entendu, d'expliquer ce moment, le plus important du point de vue de l'histoire d'art: retour au type basilical, à l'époque où ce type, dans la Byzance voisine, était abandonné et remplacé.

Il existe, comme on a démontré ci-dessus, toute une littérature qui s'occupe de la question quelles pourraient être les raisons d'une si grande ressemblance entre les basiliques du IXe—Xe siècles à l'intérieur de la Péninsule Balkanique et l'architecture paléobyzantine. Elle démontre que, pour le moment, deux choses seulement peuvent être considérées comme certaines — la discontinuité de l'activité architecturale dans la période du VIe au IXe siècle et le retour conscient aux formes architecturales anciennes à l'époque du prince Boris. Ce deuxième moment représente en effet le

point central du problème entier. Vu une meilleure connaissance des monuments qu'il est possible d'avoir aujourd'hui et une idée plus claire des circonstances dans lesquelles ce phénomène se produisait, il paraît qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'une intensification, comme Pringsheim l'aurait dit, des tendances archaïques. Ce phénomène rappelle beaucoup le retour aux modèles de l'architecture de l'époque moyenne impériale romaine au temps de Justinien ou bien l'imitation des oeuvres de l'époque de Constantin à l'époque de Charlemagne. Le phénomène dont nous nous occupons ici, montre une forte analogie générale avec ces deux cas, tout d'abord parce qu'elle était aussi fondée sur les bases idéologiques et politique déterminées. Capenko était d'avis que le choix et la cultivation d'un type antique, dans l'architecture contemporaine byzantine presque oublié, représente la manifestation de la résistance que le Bulgares opposaient aux tentatives de Byzance de leur imposer son hégémonie universelle. Pourtant, la connaissance des conditions qui régnaient dans les Balkans vers la fin du IXe et dans la première moitié du Xe siècle démontre que le fait de prendre pour modèle les basiliques byzantines plus anciennes peut être interprété uniquement comme une tendance vers l'imitation de l'art byzantin. Il faut dire tout de suite que le choix d'un ancien type représentatif — mais non pas paléochrétien, comme pensait Miatev, mais de l'édifice religieux paléobyzantin — n'est point une conséquence de l'influence culturelle de Byzance sur l'architecture bulgare, mais plutôt la manifestation de la tendance consciente de ceux qui donnaient des fondement idéologiques de cette architecture pour continuer l'ancien art représentatif romain. De même que le retour conscient aux modèle de l'art de Constantin[181] était une partie intégrante de l'idéologie politique générale de Charlemagne qui considérait Constantin comme son idéal politique, la recherche des modèles dans les oeuvres de l'architecture monumentale romaine dans l'état bulgare du IXe—Xe siècle était l'expression des conceptions politiques de Boris et de Siméon. Ce phénomène dans l'architecture monumentale est la partie intégrante de ce complexe que l'on appelle quelquefois la renaissance de Siméon et qu'on interprète comme pose de fondements de la culture nationale bulgare. Cette explication ne sera pas, pourtant, juste. La dépendance de l'art monumental de la principauté de Boris et de l'empire de Siméon de la tradition paléobyzantine locale prouve que la conception du premier empire bulgare ne représente pas l'expression de la tendance d'élever l'état national bulgare ou la communauté des tribus slaves des Balkans au niveau mondial, mais plutôt selon Dölger, que l'empire de Siméon, personnage indubitablement le plus puissant de l'histoire des Balkans à cette époque, était une entreprise systématique d'obtenir un motif idéal pour la Weltherrschaft.[182] L'indépendance de l'art représentatif de

[181] R. Krautcheimer, The Carolingian Revival of Early Christian Architecture, The Art Bulletin, XXIV, 1 (1942) 1—38.

[182] F. Dölger, Bulgarisches Zartum und byzantinisches Kaisertum, Actes du IVe Congrès intern. des étud. byzant., Sofia 1935, 60. Sur les fondements ideologiques du regne de Simeon, v. aussi G. Ostrogorsky, Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos, Actes du IVe Congrès intern. des étud. byzant., Sofia 1935, 275—286; Автократор и Самодржац, Глас Срп. Краљ. акад., 164 (1935) 121 sqq.; Die byzantinische Staatenhierarchie, Seminarium Kondakovianum, 8 (1936) 45.

l'époque de Boris et de Siméon de l'art contemporain byzantin, démontre qu'ils n'étaient poit dépendants de Byzance au point de vue politique, mais l'imitation des oeuvres de l'art monumental paléobyzantin montre que ces souverains, en considération de leurs hautes aspirations, étaient conscients de l'indispensabilité d'un appui sur les traditions byzantines. Pour eux, les grandes basiliques byzantines étaient des représentants de cet art auquel devait se joindre l'art d'un règne aux aspirations si hautes que celui de Boris et de Siméon.

Le premier contact avec les oeuvres de l'ancien art romain fut, probablement, établi par la restauration de certaines basiliques paléobyzantines. La restauration des bâtiment monumentaux anciens n'était pas, au Moyen Age, privée de raisons politiques surtout dans les périodes de l'affirmation d'un régime.[183] Tandis que certains règnes s'etablissent par l'émancipation dans tous les domaines et même dans celui de l'art de tout ce qui reste du régime précédent, d'autres — parmi lesquels appartient indubitablement aussi le soi-disant Empire bulgare — insistent fort sur l'idée de la continuation de pouvoir et du maintien des traditions. Sans cela, il serait impossible de venir à Constantinople avec les ambitions d'obtenir la couronne de l'empire mondial des Romains, comme l'avait fait Siméon.

En parlant du choix de la basilique comme type de bâtiment religieux monumental au IXe siècle, il faut se rappeler d'un autre moment, à savoir qu'il s'agit des églises construites à l'époque de la conversion au christianisme. Par leur aspect monumental les basiliques avaient pu impressionner tous ceux qui devaient devenir membres de l'église. Il y a deux témoignages que c'était justement ce qu'on attendait des églises construites à cette époque-là. Un de ces témoignages se trouve dans la biographie de saint Clément, écrite par Théophylacte. En parlant de l'activité de saint Clément, Théophylacte dit qu'il s'appliquait constamment à déraciner l'indifférence de Bulgares envers des oeuvres pieuses et il les attirait par la beauté des bâtiments (églises) à la liturgie.[184] L'autre est fourni par une source également connue, mais qui, à ce qu'il semble, justement dans ce passage n'a pas été tout à fait bien compris. Il s'agit du fameux fragment de l'Hexaéméron de Jean l'Exarque, contemporain de Siméon, que l'on interprète généralement comme description de Preslav. Du texte de ce fragment, que Miatev a récemment publié de nouveau avec le commentaire, d'après deux manuscrits les plus anciens,[185] on voit qu'il s'agit de l'arrivée d'un homme au palais du prince et de son étonnement et admiration de ce qu'il y avait vu. Lorsqu'il y arriva il vit des deux côtés les églises ornées de pierres, de bois et de couleurs. Mais, étant entré dans la cour (дворьць), il a vu de hauts palais et de hautes églises également ornés de pierres, de bois et de couleurs et à l'intérieur de marbre et de bronze, d'argent et d'or. Il ne

[183] Sur l'importance de la restauration des églises anciennes au Moyen Age en Serbie — Стричевић, Зборник Византол. инст., 4 (1956) 211.

[184] Migne, Patr. gr., 126, col. 1229.

[185] К. Миятев, Два поетически фрагмента у Йоан Екзарх като исторически извори (Deux fragments poetiques de Jean l'Exarque comme sources historiques), Археология, I, 1—2 (1959) 9—16.

savait pas à quoi devait-il comparer tout cela, parce que dans son propre pays il ne voyait que des huttes misérables en paille. A la base de ce texte on reconstruit d'habitude l'aspect de Preslav et cette antithèse est interprétée comme une forme littéraire, employée pour souligner le luxe et la splendeur de la capitale de Siméon. A la base de certain détail il semble, cependant, que ce texte devrait être conçu d'une façon un peu différente. Tout d'abord, il paraît que les expressions telles que les édifices, les constructions grandes et solides ont été traduites arbitrairement.[186] Le sens fondamental de ces mots est les temples, les églises et il n'y a aucune raison, quoique Jean l'Exarque emploi aussi le mot храмы pour traduire ce mot d'une façon différente. L'autre élément, auquel on n'a pas prêté suffisamment attention est le fait que l'homme qui arrive et admire les églises, est appelé, dans le manuscrit le plus ancien et assurément le meilleur de l'Hexaéméron, смрътдъ. Ce mot était toujours traduit par le paysan.[187] Pourtant, les matériaux abondants qu'offrent les lexiques des langues slaves médiévales ne laissent aucun doute qu'il s'y agit d'un substantif au radical смрътдъ (en latin foetor) d'où on peut conclure que l'homme dont parlait Jean l'Exarque, était en effet un homme malpropre, celui qui pue. P. Skok a démontré comment il fallait comprendre cela, en mettant nettement en rapport les mots slaves de la même signification avec paganus, que l'on employait pour désigner ceux qui sont impurs, payens, donc qui ne sont pas chrétiens.[188] Смрътдъ de Jean l'Exarque devrait, donc, être un non-chrétien et, par conséquant, il faudrait comprendre l'antithèse dans l'Hexaéméron comme un soulignement de la splendeur des églises qui devait impressionner un payen. L'Hexaéméron nous a, donc, de la même façon que le texte susmentionné de Théophylacte, conservé le témoignage du fait qu'à l'époque de la conversion au christianisme des Slaves balkaniques, la grandeur et la splendeur des édifices religieux servait de moyen pour la propagation de la nouvelle religion. Les basiliques monumentales, construites à cette époque, étaient en effet approprié à servir ce but.

Les basiliques monumentales, construites à l'époque de Boris et, probablement, de ses successeurs, sont la manifestation la plus marquante du rapport entre l'architecture médiévale des pays dans la région centrale des Balkans et l'héritage architectural paléobyzantin. Il ne s'agit pas seulement de certains éléments, empruntés à un art plus ancien mais — comme c'était le cas de l'architecture monumentale de Charlemagne, du fait qu'un art, pour des raisons idéologiques déterminées, a été pris dans son ensemble comme modèle plusieurs siècles plus tard. Sans la connaissance de ce rapport il est impossible de comprendre une ou plusieurs caractéristiques de l'architecture basilicale balkanique au Moyen Age ainsi que l'apparition même de cette architecture, si étrange à première vue.

On a observé depuis longtemps qu'elle n'avait pas disparue sans laisser des traces. La restauration des basiliques, construites à l'époque de Boris (Sainte Sophie à Ohrid, Saint Achille à Prespa) après le rétablissement

[186] Ibid., 14.

[187] Ibid., 12.

[188] P. Skok, Francisco Bulicio ob honorem, Strena Buliciana, Zagreb—Split 1924, 287—288.

de la domination byzantine dans ces régions au XI[e] siècle forme, probablement, le lien avec les basiliques construites soit ver la fin de ce même siècle ou bien encore plus tard (par ex. la Métropole à Serrès, l'église du village Manastir). On a posé par là, en même temps, aussi le fondement de ce type de l'édifice religieux que Millet, et après lui de nombreux autres auteurs, ont appelé basilique (par ex. le groupe d'églises à Kastoria, la Nouvelle Métropole à Mésemvria).[189] Les petites églises de ce type appartiennent à la fin du XI[e] siècle et leur apparition ne saurait être expliquée autrement que par l'imitation de ces églises comme, peut-être, la Métropole de Serrès, qui sont, de leur côté également construites selon le modèle des basiliques restaurées du IX[e] siècle. Les églises monumentales de ce type, construites à l'époque de Boris, ont réalisé le lien direct avec un art beaucoup plus ancien et l'analogie entre les monuments plus récents du type basilical ou de ceux qui ont été détruits de ce type de l'architecture paléobyzantine, n'est en effet qu'indirecte.

L'influence de l'architecture byzantine contemporaine se fait de plus en plus sentir sur les basiliques balkaniques les plus récentes, de sorte qu'elle repousse finalement ou du moins localise le caractère archaïque des basiliques que l'architecture basilicale monumentale de l'époque de Boris possédait en toute fraîcheur. Les changements que la basilique balkanique plus récente eut à subir étaient dus aux influences de plus en plus puissantes des types courants de l'architecutre byzantine, auxquelles était ouverte la voie par la disparition de ces causes idéologiques qui ont provoqué l'apparition de l'architecture basilicale au IX[e] siècle. Après cette splendeur qui fut assez éphémère, les basiliques médiévales semblaient déjà au XI[e] siècle quelque chose d'archaïque et de moins beau. Théophylacte d'Ohrid nous a laissé un témoignage éloquent, en notant que les fondations de Clément qui étaient de forme circulaire — en effet des églises triconques à coupole — étaient plus belles que la cathédrale que Boris avait construite en forme de basilique.

[189] Millet, L'école grecque dans l'architecture byzantine, passim.; sur quelques églises de ce type, en les appelant petites églises, ecrit aussi Мавродинов, Старобългарското изкуство, 102 sqq.

L'ÉGLISE RONDE DE PRESLAV ET LE PROBLÈME DES TRADITIONS PALÉOBYZANTINES DANS L'ARCHITECTURE BALKANIQUE DU MOYEN ÂGE

L'Église ronde de Preslav, l'un des plus beaux monuments de l'ancienne architecture religieuse en Bulgarie, rapprochait jusqu'ici plus que n'importe quel autre monument ou groupe de monuments, les historiens de l'art au problème des rapports entre l'architecture médiévale et celle de la Basse Antiquité dans les parties centrales de la Péninsule Balkanique. Quoique cette église fût déterrée sous la surveillance experte d'archéologues et les résultats des fouilles publiés sous forme d'une monographie assez volumineuse,[1] cette église est restée jusqu'ici l'un des phénomènes les moins expliqués dans l'histoire de l'art monumental des pays balkaniques. Les difficultés qui s'opposent à l'examen de divers matériaux trouvés lors de ces fouilles et qui paraissent, à première vue, être bien catalogués dans le rapport minutieux de Miatev, sont dues aux considérables lacunes qu'on trouve dans le rapport, concernant l'indication exacte de la localité et les conditions de la découverte des objects mis à jour. Privées de cette documentation archéologique indispensable, les découvertes faites lors des fouilles de l'Église ronde rétrecissent considérablement les possibilités d'une interprétation qui reposerait sur des fondements archéologiques. A cause de tout celà les travaux des fouilles de l'Église ont été assez sévèrement jugés.[2] Pourtant, malgré toutes ces difficultés qui font obstacle à la compréhension de certains phénomènes concernant cette localité — difficultés que, malheureusement, il n'est plus possible d'éviter, — l'Église ronde de Preslav ne peut nullement être négligée lorsqu'il s'agit d'établir le rapport entre l'architecture médiévale des Balkans et les traditions de la Basse Antiquité. Ce fait est dû, d'un côté, à la détermination chronologique de ce monument, acceptée par presque tous les investigateurs, qui rattachent son origine au début du Xe siècle, et, de l'autre, aux caractères frappants de la Basse Antiquité que présente ce monument et qui ont été, bien entendu, considérés

[1] К. Миятевъ, Кржглата църква въ Преславъ, (L'Ézlise ronde de Preslav) София 1932.

[2] Н. Мавродинов, Старобългарското изкуство (L'ancien art bulgare) София 1959, 157.

uniquement comme archaïsmes. Ces caractères apparaissent, pourtant, en une telle abondance et sous des formes si pures qu'il nous paraît absolument impossible de pouvoir les passer outre de la façon proposée par Miatev.

Ce qu'il appelle des archaïsmes dans ce monument se manifeste d'une manière également claire dans les conceptions générales architecturales de l'édifice, ainsi que dans l'élaboration de ses détails et dans son ornementation. En ce qui concerne l'église comme un ensemble architectural, Miatev lui-meme a écrit nettement que, par sa composition et ses formes, elle se trouvait „sous l'influence des constructions hellénistiques-chrétiennes à plan central avec des conques et au colonnes décoratives placées devant les murs" et cite, comme parallèles qui démontrent les caractéristiques identiques, les édifices à plan central à Split, Salone, Hiéropolis, Nysse, Milet et Brousse.[3] Filov trouve, de même, les analogies les plus proches à la rotonde de Preslav dans certains édifices funéraires bas-romains, tels que le mausolée de Dioclétien à Split ou bien la rotonde de Justinien à Brousse,[4] déjà mentionnée par Miatev. Selon Grabar „l'église ronde de Preslav se rattache aux monuments byzantins du VIe siècle et aux oeuvres de l'architecture hellénistique",[5] tandis que même Millet, qui était d'avis que cette église devait beaucoup plus à l'architecture de Constantinople du IXe—Xe siècles que Miatev ne l'avait supposé, écrivit que „d'après son plan, son équilibre, son aspect extérieur, la rotonde de Preslav reproduit certains types romains, âgés de plusieurs siècles".[6] D'après l'opinion de Dj. Bošković[7] les éléments de provenience paléobyzantine sur la rotonde de Preslav, particulièrement dans sa décoration sculpturale, sont tellement manifestes que pour cette raison l'église doit être dater à la fin du Ve ou à la première moitié du VIe siècle. Cet avis fut plus tard partagé aussi par Sv. Radojčić.[8] Tout récemment, en envisageant le rapport entre les colonnes et les murs dans l'ensemble de l'espace prinicipal de cette église d'une façon opposée à celle de Miatev, N. Mavrodinov formulât la conclusion que „le trait caractéristique le plus important de l'Église ronde est le retour aux procédés et aux formes antiques"[9] et que les architectes de cet édifice du Xe siècle, pour son plan, „s'étaient directement adressés à l'ancienne archi-

[3] К. Миятевъ, Мѣстни традиции и национални елементи въ Кржглата преславска църква (Traditions locales et éléments nationaux dans l'Église ronde de Preslav), Известия на Бълг. археол. инст., VI (1930—1931) 194.

[4] Б. Филовъ, Старобългарската църковна архитектура (L'architecture ecclésiatique ancienne bulgare), Списание на Бълг. акад на наукитѣ, XLIII, 21 (1930) 22; Филовъ, Кржглата преславска църква и неинитѣ предшественици (Die Rundkirche von Preslav und ihre Vorläufer), Списание на Бълг. акад. на наукитѣ, XLV, 22 (1933) 75—106.

[5] Byzantion, 9 (1934) 441.

[6] G. Millet, L'Église ronde de Preslav, Acad. des insc. et belles lettres, Comptes rendus, avril—juin 1933, 169—193.

[7] Старинар, VIII—IX (1933—1934) 331; Архитектура средњег века (L'architecture du Moyen Age) Београд 1957, 87.

[8] С. Радојчић, Црква у Коњуху (L'église de Konjuh), Зборник радоьа Визант. инст., I (1952) 156—157.

[9] Мавродинов, op. cit., 155.

tecture paléobyzantine local qui puisait ses formes de la tradition romaine".[10] W. Sas-Zaloziecky fait ressortir également qu'à l'exception de l'ornementation de l'église — sous laquelle il comprend les plaques de marbre et les colonnes à incrustations céramiques et, encore plus, les plaques céramiques polychromes de revêtement — „propre à l'illusionisme de l'architecture byzantine" — il y sous-entend: de l'époque moyenne byzantine — l'église de Preslav, au point de vue morphologique, pourrait être plus facilement datée comme appartenant à l'époque paléobyzantine, c'est-à-dire au V[e] ou au VI[e] siècles.[11].

L'observation des éléments individuels dont l'ensemble architectural de l'Église ronde est composé, amène aux conclusions analogues. Miatev raisonnait lui-même qu'il est hors de doute que le type architectural de la rotonde de Preslav n'est pas original non seulement par sa composition mais aussi par ses éléments que l'on peut trouver dans le même cercle artistique où apparaissent des compositions architecturales pareilles, — avant tout dans l'église des Saints Serge et Bacchus à Constantinople et dans l'église de Saint Vital à Ravenne.[12] L'apparition de l'atrium dans le complexe de la rotonde de Preslav est la première caractéristique qui indique aussi l'architecture paléochrétienne, pour laquelle l'existence de l'atrium est un phénomène très caractéristique et très spécifique. Miatev ajoute que, à vrai dire, à juger d'après les documents plutôt que d'après les monuments conservés, les atriums apparaissaient même dans l'architecture des époques ultérieures, mais plutôt comme constructions décoratives „dont le but n'était que d'ajouter aux églises un aspect plus majestueux et plus monumental"[13] et il cherche l'unique analogie dans l'architecture religieuse de l'époque du Premier empire bulgare dans la grande basilique d'Aboba qu'il considère comme ayant été construite sous le règne du prince Boris. En parlant du narthex, Miatev cite de nombreuses parallèles de l'architecture religieuse paléobyzantine auxquelles on peut ajouter, non seulement au point de vue de la forme qu'affecte le narthex de la rotonde de Preslav, mais aussi au point de vue de sa division en travées et, finalement, au point de vue de sa combinaison avec l'atrium, d'autres analogies suggestives — par exemple la basilique de l'évêque Philippe à Stobi. Miatev conclut lui-même que le prototype de l'Église ronde de Preslav, en ce qui concerne la forme du narthex, appartient indubitablement au groupe d'églises des Saints-Serge et Bacchus à Constantinople, Saint-Vital à Ravenne et Saint-Serge à Gaza qui, outre cela, ont également d'autres points de contact avec l'église de Preslav. Parmi les parallèles qui, selon Miatev, appartiendraient à une époque ultérieure, Miatev cite de nouveau uniquement la grande basilique d'Aboba.[14]

Les tours circulaires aux coins occidentaux du narthex Miatev rattache, avant tout, aux constructions analogues dans l'église de Saint-Vital de Ravenne

[10] Ibid., 161.

[11] W. Sas-Zaloziecky, Die byzantinische Baukunst in den Balkanländern und ihre Differenzierung unter abendländischen und islamischen Einwirkungen, München 1955, 119.

[12] Миятевъ, op. cit., 215.

[13] Ibid., 211.

[14] Ibid., 206—207.

et la basilique d'Aboba, en voyant la différence entre le premier de ces édifices et la rotonde de Preslav dans le fait que de telles constructions avaient servi à Ravenne pour loger l'escalier (ce qui est, d'ailleur, aussi le cas de Preslav), tandis que, dans la rotonde de Preslav, les fonctions pratiques de ces tours étaient "fort restreintes" (?) et „elles n'étaient pas conçues autant comme constructions utiles pour l'escalier que comme éléments esthétique essentiels."[15] Une distinction pareille n'est, pourtant, fondée que sur une idée tout à fait arbitraire que Miatev se faisait sur l'aspect original de l'édifice qui a été reconstruit par quelques autres auteurs (Mavrodinov) d'une façon différente et finalement, elle est contredite par les données archéologiques, avant tout les restes conservés d'escaliers dans les tours de l'église de Preslav.

En identifiant le compartiment latéral sud, situé à côté du narthex, comme baptistère, à la base de l'existence d'une piscine, munie d'installations pour le remplissage et l'évacuation de l'eau — conservée en bon état — Miatev cite les constructions analogues — par leur situation, la forme et les installations, — toutes datant de l'époque paléochrétienne.[16]

Le tribélon du narthex à l'espace principal de l'église trouve également de nombreuses analogies dans l'architecture religieuse paléochrétienne, particulièrement dans les monuments du territoire des Balkans.[17]

Quant à l'espace central de l'édifice, la salle ronde voûtée d'une coupole reposant, — comme Okunjev,[18] Bošković[19] et Mavrodinov[20] corrigèrent, avec raison, en ce point important, la reconstruction de Miatev et de Rašenov,[21] — sur le mur au-dessus des arcades qui reliaient les colonnes de la colonnade disposée en forme de cercle, Miatev conclut lui-même que, bien qu'il ne soit pas en état de citer parmi les monuments byzantins quelque construction qui pourrait être considérée comme modèle véritable de cette église de Preslav, l'architecture byzantine du VI[e] siècle offre toute une série de constructions à coupoles, à plan central, dont le système de supports, combiné avec les niches, montre de grandes analogies avec celui de l'Église ronde de Preslav, en citant de nouveau comme parallèles les églises de Saint Vital à Ravenne, des Saints Serge et Bacchus à Constantinople, de Saint Michel à Anaplos — connus d'après la description de Procope, et parmi les constructions civiles le chrysotriclinium du palais impérial, construit sous le règne de Justin II. Parmi les monuments plus récents Miatev cite l'église de Saint-Elie, construite, au sein du palais par l'empereur Basile I[er], dont l'espace central à sept „bemes" — peut-être niches, nous est connu

[15] Ibid., 209.

[16] Ibid., 213—215.

[17] Par ex. à basilique à Bregovina, à l'église D à Caričin Grad, aux églises à Ivanjane et Klisse-Köy, aux deux églises connues jusqu'à présent à Ulpiana (Justiniana Secunda), puis à l'église à Konjuh, à Ste Sophie à Sofia etc.

[18] Byzantinoslavica, IV, 2 (1932) 460—461.

[19] Бошковић, Архитектура средњег века, 87.

[20] Мавродинов, op. cit., 153 sq.

[21] A. Raschenov, Die Rekonstruktion der Rundkirche von Preslav, Actes du IV[e] Congrès intern. des études byzant., II, Sofia 1936, 217 sqq.

d'après une description ultérieure de Nicolas Messarites.[22] A cette série se joignent à présent aussi le baptistère de la basilique A à Caričin Grad[23] et l'église de Konjuh, cette dernière montrant de fortes analogies avec l'église de Preslav,[24] avant tout par le système constructif de la coupole posée centralement.

Dans ce même cercle de monuments trouve la rotonde de Preslav ses parallèles les plus manifestes au point de vue de l'aspect de l'espace occupé par le présbytère, c'est-à-dire de l'élargissement de l'abside en une travée rectangulaire. Ce phénomène est bien connu dans l'architecture religieuse paléochrétienne du VIe siècle dans les provinces des Balkans et bien qu'on ne le rencontre pas, selon une assertion de Miatev, dans les églises à nombreuses niches ni dans les constructions paléochrétiennes à plan central, le même auteur affirme que cette travée, située devant l'abside, vu les phénomènes parallèles, de nouveau à Saint-Vital et dans quelques édifices datant du VIe siècle à Constantinople — Saints-Serge et Bacchus, peut-être les églises à plan central à Hebdomon et à Anaplos aussi bien que dans le chrysotriclinium de Justin II au palais impérial, et finalement à Konjuh — représente „essentiellement un motif paléobyzantin".[25] La forme extérieure semicirculaire de l'abside ne devait pas être considérée comme une chose étrange, malgré l'apparition fréquente de la forme polygonale dans les églises paléobyzantines: elle est, paraît-il, non seulement, comme le pense Miatev, un caractère typique de la basilique hellénistique plus ancienne, mais aussi est-elle répandue sur le territoire des Balkans jusqu'à l'époque de Justinien, où prédomine l'abside polygonale extérieure. Ces deux formes apparaissent parallèlement dans certaines églises provenant indubitablement de l'époque de Justinien (basilique A à Caričin Grad, basilique plus récente appartenant au complexe de Pirdop, église à trois conques près de Kuršumlija et église E à Caričin Grad) ainsi que dans la rotonde de Preslav. Dans certaines églises à une seule abside, datant de la première moitié du VIe siècle, les absides ont conservé quelquefois la forme semicirculaire (église A à Ulpiana, église A à Doclea, églises B et F à Caričin Grad, église de Klisse-köy, Église rouge de Peruštica), presque exclusivement appliquée dans l'architecture religieuse du Ve siècle.

La recherche des parallèles pour quelques autres éléments de l'Église ronde doit être aussi décidément dirigée dans le même sens. Ainsi, l'ambon de cette église, par sa position, son type et sa forme, ne diffère guère des ambons dans les églises byzantines datant du VIe siècle. Outre une ressemblance extraordinaire entre l'ambon de la rotonde de Preslav et certains ambons de Ravenne et de Notion, Miatev souligne qu'il a le plus d'analogie

---

[22] Миятевъ, op. cit., 234—237.

[23] V. Petković, Les fouilles de Tsaritchin Grad, Cahiers archéologiques, III (1948) 43, fig. 2.

[24] Sur les rapports entre ces deux monuments v. Радојчић, Зборник радова Визант. inst., 1 (1952) 156—157. Cf. la recension de Miatev, Известия на Археол. инст. БАН, XXI (1957) 332—334, ainsi que B. Иванова, Наппсът на чъргубиль Мостич (L'inscription de črgubil Mostič) София 1955, 77, n. 1; Мавродинов, op. cit., 162.

[25] Миятевъ, op. cit., 201—202.

avec l'ambon de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople.[26] A ces parallèles balkaniques qu'il mentionne, on peut ajouter un grand nombre d'exemplaires analogues, tels que, par exemple celui dans l'église D à Caričin Grad ou un ambon fragmenté provenant de l'église triconchale à Doljani,[27] fort apparenté avec celui-ci. Une parallèle qui, selon Miatev, démontrerait la possibilité de l'existence des ambons de ce type aussi dans la période du Premier empire bulgare, est représentée par l'ambon dans la grande basilique d'Aboba.

La façon dont certaines portes de la rotonde de Preslav sont encadrées par les „portails" à pilastres saillants et à colonnes placées devant eux, est caractérisée par Mavrodinov comme antique, vu l'existence des parallèles dans l'architecture romaine.[28] Dans l'architecture de la partie centrale des Balkans à l'époque de Justinien cette forme était également bien connue — nous la retrouvons à l'entrée occidentale du vestibule au baptistère de Caričin Grad et à l'entrée centrale qui conduit de l'atrium au narthex de l'église D à Caričin Grad.

Le même tableau se présente lorsqu'on examine les matériaux qui, dans la monographie de Miatev, se rapportent à l'ornementation de l'église et, tout d'abord, à sa sculpture architecturale. En parlant de caractéristiques des colonnes découvertes et de leurs parties intégrantes, Miatev fait ressortir que toutes les bases, et non seulement celles que l'on avait trouvées in situ, avaient la même forme, „romano-attique". Certains exemplaires particuliers montrent le profil attique seulement un peu simplifié de sorte que l'on avait, pour toutes les bases „recherché, d'une façon consciente, une forme unique". Miatev souligne que pour la plupart et peut-être même pour toutes les bases on peût établir „qu'elles sortent du même atelier et qu'elles étaient à l'avance destinée pour l'Église ronde". Il trouve des parallèles pour ce type de base, en laissant de côté les exemplaires purement antiques, dans les bâtiments provenant de l'époque de Justinien et parmi celles qui, selon Miatev, appartiendraient à une période plus récente, uniquement dans la grande basilique d'Aboba. Il souligne finalement que les formes affectées par les bases de la rotonde de Preslav „sont en pleine harmonie avec le style architectural général de notre église et que cette forme est propre, d'une façon tout à fait organique, à ce même cercle artistique auquel appartiennent aussi la plupart des éléments architecturals du monument de Preslav."[29]

Le rapport entre l'épaisseur et la hauteur des fûts de colonnes „repose sur un sentiment infaillible pour les proportions hellénistiques architecturale" tandis qu' „il n'y a aucune trace d'irrationnalisme propre à l'époque byzantine moyenne" et pour cette raison Miatev présumait que sinon tous les fûts, du moins la plus grande partie de ceux-ci aient été apportés ici de quelques bâtiments plus anciens.[30]

---

[26] Ibid., 206.

[27] Le rapport complet sur l'excavation n'est pas encore publié. Cfr. G. Stričević, Byzantine Archeology in Yugoslavia 1955—1958, Akten des XI. Intern. Byzant.-Kongresses 1958, München 1960, 587, Fig. 40.

[28] Мавродинов, op. cit., 157.

[29] Миятевъ, op. cit., 219—220.

[30] Ibid., 220.

Les chapiteaux découverts renforcent encore davantage l'impression d'une époque antérieure à celle du Premier empire bulgare. Trois de ces chapiteaux sont si „hellénistiques“ par leur forme que Miatev croit qu'ils ont été fabriqués à l'époque basse romaine.[31] Le quatrième chapiteau trouvé appartient nettement au groupe de chapiteaux corinthiens, dits théodosiens, mais par certains traits spécifiques dans le façonnement laissent l'impression d'une espèce un peu plus récente.[32] Les chapiteaux-impostes non-ornementés ne peuvent pas, eux aussi, être datés plus précisément, — Miatev n'ayant trouvé des analogies d'une époque plus récente que l'époque paléobyzantine uniquement dans les citernes de Constantinople et à Aboba.[33]

Le groupe le plus important d'éléments décoratifs est formé par diverses espèces de corniches dont la position originale n'a pu être reconstruite avec certitude[34] ni par Miatev ni encore moins par les investigateurs ultérieurs, mais, compte tenu des matériaux découverts de ce genre, Miatev était à même d'établir seulement que l'église avait été richement décorée de corniches moulurés et d'ornements plastiques et par cela „peut être comparée uniquement à l'ornementation des édifices de Justinien“ ou bien aux monuments romains encore plus anciens.[35] Par leurs éléments fondamentaux, aussi bien que par les combinaisons dans lesquelles elles apparaissent dans la sculpture architecturale de l'Église ronde, ces corniches trouvent leurs parallèles les plus proches dans les monuments paléochrétiens et paléobyzantins de l'Italie, de l'Asie Mineur et des Balkans où, selon Miatev, Aboba offre également quelques exemples plus récents. En remontant vers l'origine des motifs qui sont ici représentés, il souligne que tous ces phénomènes »hellénistiques« atteignirent la sculpture de Preslav par l'intermédiaire des expériences byzantines et que „parmi les ornements des corniches de Preslav il n'y a aucun qui ne fût connu à Byzance“.[36] En examinant les divers éléments de ces corniches sculptées, Miatev a établi qu'elles apparaissent à Preslav avec certaines caractéristiques du style qui les distinguent des formes fondamentales hellénistiques, mais que des innovations stylistiques pareilles peuvent être trouvées aussi sur les monuments de l'art paléobyzantin. Il a observé, en outre, que certains motifs, tels que, par exemple, les feuilles d'eau — élément bien connu dans la décoration architecturale de l'antiquité et qui, plus tard, apparait de plus en plus rarement — il y en a au VI[e] siècle, tandis que plus tard, à l'exception d'un exemple unique douteux, il disparaît complètement de l'ornementation byzantine, — sont représentés assez souvent dans la decoration plastique de la rotonde de Preslav.[37] Les formes sous lesquelles apparaissent les feuilles d'acanthe comme motifs dans la sculpture architecturale de l'Église ronde, sont fort semblables à certaines formes du riche répertoire de la décoration de l'église de Sainte-Sophie à Constantinople.

[31] Ibid.
[32] Ibid., 221.
[33] Ibid., 221—222.
[34] Cf. la discussion de ce problème chez Мавродинов, op. cit., 162—163.
[35] Миятевъ, op. cit., 223.
[36] Ibid., 224.
[37] Ibid., 226.

En vertu de tout ce qui vient d'être exposé, la question se pose d'elle-même — sur quoi est fondée, vu les phénomènes aussi caractéristiques paléobyzantins dans la conception de l'architecture, dans l'élaboration des détails et de la décoration, la détermination chronologique, jusqu'ici la plus souvent adoptée, qui attribue l'Église ronde de Preslav au début du X[e] siècle? Les données concrètes pouvant servir pour la détermination chronologique de ce monument font complètement défaut, — et Miatev le dit tout à fait expressément dans le bref chapitre de sa monographie, consacré à cette question importante. Il est caractéristique que l'examen de la chronologie de l'Église ronde précède, dans le livre de Miatev, l'étude du type architectural de l'église, de ses parties individuelles, de son ornementation et ensuite de ses rapports historico-artistiques avec les monuments paléochrétiens et byzantins de ce type, — donc l'étude de tous ces éléments qui auraient pu aider à reconstruire l'histoire de ce monument. Miatev lui-même procède avec circonspection en examinant l'unique source littéraire, qui, selon l'opinion de certains auteurs, pourrait être prise en considération lorqu'il s'agit d'établir le temps exacte où fut construite la rotonde de Preslav, — une note dans la traduction en langue bulgare des sermons d'Athanase contre l'arianisme, conservée dans un manuscrit du XV[e] siècle de la Bibliothèque synodale de Moscou. Dans cette note il est dit seulement que cette traduction a été faite en 906 par ordre de l'empereur Siméon et l'année suivante copiée dans la nouvelle église dorée à l'embouchure de la rivière de Tiča.[38] Ayant tranché d'une façon assez superficielle les difficultés et le manque de précision des données que fournit la note susmentionnée, Filov présumait que l'endroit occupé par l'Église ronde de Preslav correspondait complètement à l'expression „à l'embouchure de la rivière de Tiča“ et, identifiant ces deux monuments attribue la construction de la rotonde de Preslav au début même du X[e] siècle, en 906 au plus tard.[40] A Miatev, comme nous venons de dire, ces conjectures ne semblaient pas très fondées. Il conclue, avec beaucoup de raisons, que la note en question „ne donne aucun témoignage precis ni sur l'emplacement ni sur la forme de l'église mentionnée“[41] et que „les points de contact entre l'église dorée de la note et l'Église ronde de Preslav restent irréels et indéterminés et qu'ils peuvent être attribués à n'importe quelle église richement décorée aux environs de »l'embouchure« ou bien à Preslav“.[42] Miatev rappelle, en outre, que de la note mentionnée il s'ensuivrait que le moine traducteur Tudor avait travaillé dans un monastère, tandis que les recherches faites aux environs de l'Église ronde n'ont pu établir aucune trace de bâtiments d'un monastère, ensuite que les formes de l'église ne démontrent non plus qu'il s'agit d'une église

[38] Горский и Невоструевъ, Описанiе славянскихъ рукописей Моск. Синод. библ., II, 2, Москва 1859, 32—33.
[39] Pour la signification de l'expression ѹстиѥ de la rivière comme de l'endroit où celle-ci cort d'un défilé quelconque — comme ce mot a été interprété aussi dans notre inscription, Miatev cite (op. cit., 186, n. 1) des examples analogues. Sur cette expression dans les sources serbes cf. Ђ. Стричевић, Зборник радова Визант. инст., 4 (1956) 199—220.
[40] Филовъ, Списаниѣ на Бълг. акад. на наукитѣ, XLIII, 21 (1930) 23—24.
[41] Миятевъ, op. cit., 186.
[42] Ibid., 187.

de monastère[43] et que, finalement, l'Église ronde se trouvait en effet non loin de „l'embouchure" de la Tiča mais en meme temps était située dans la ville de Preslav et que par conséquent, si la note du moine Tudor se rapportait à cette église, sa situation serait designée non pas au moyen d'une notion topographique assez vague, mais qu'on aurait dit que l'église se trouvait dans la ville de Preslav.[44] A Okunjev ce dernier argument ne paraît pas assez fort: l'indication „à l'embouchure de la Tiča" désignait de plus près une des plusieurs églises de Preslav et le fait qu'elle était située dans la ville de Preslav semblait au moine Tudor compréhensible sans en parler.[45] Quoi qu' il en soit, l'inscription susmentionnée sur le manuscrit de la Bibliothèque synodale de Moscou ne donne en effet aucun renseignement plus précis pouvant servir à l'identification de la rotonde de Preslav avec »l'Église dorée« de Siméon, car cette épithète, sans aucune donnée archéologique importante qui viendrait à son appui, ne peut pas être, comme l'a fait Filov et de nombreux autres auteurs, rattachée d'une façon plus directe à l'Église ronde; les cubes dorés de mosaïque n'ont pas été découverts en une abondance exceptionnelle et à la base des fragments insignifiants Miatev ne pouvait que conjecturer que les figures des saints étaient représentées sur un fond doré,[46] — un procédé qui, d'ailleurs, n'aurait été, en aucune façon, exceptionnel pour procurer à l'église une épithète si caractéristique.

Plutôt qu'à la note du moine Tudor, Miatev attribue une importance décisive pour la détermination chronologique de la rotonde de Preslav à l'inscription du chartophylax Paul, gravée dans la couche du mortier sur le mur septentrional du baptistère. Dans cette inscription en caractères cyrilliques, assez lisible d'ailleurs, on mentionne l'église de Saint-Jean, construite par Paul, le chartophylax. Dans son analyse de cette inscription gravée, Miatev part d'une fausse observation, c'est-à-dire que l'inscription ait été gravée dans le mortier encore frais bien que cette inscription fut gravée plus tard, ce qu'on distingue tout à fait nettement même sur la photographie réproduite dans le livre de Miatev. Il est impossible d'affirmer quand cela fut fait, mais si ses caractères paléographiques indiquent la période du IX[e] au XI[e] siècles, l'inscription elle-même n'indique que le terminus ante quem de la construction de cette partie de l'édifice. Mais combien faut-il remonter dans le passé, à partir de ces graffiti ultérieurs — de celui-ci en caractères cyrilliques et d'un autre, moin clair, gravé en caractères glagoliques sur le même mur — et qui indiquent les premières années de la litterature bulgare en langue slave,[49] ces inscriptions ne nous démontrent pas. D'ailleurs, selon une observation perspicace d'Okunjev, la mention de l'église de Saint-Jean ne doit pas obligatoirement se rapporter à l'Eglise ronde, mais à n'importe quelle autre église.[50]

[43] Cf. les conclusions contraires sur cela chez Мавродинов, op. cit., 151.
[44] Миятевъ, op. cit., 187.
[45] Byzantinoslavica, IV, 2, (1932) 458.
[46] Миятевъ, op. cit., 113.
[47] Ibid., 151.
[48] Sur cette inscription v. Иванова, op. cit., 76—77, où l'on donne un aperçu des interprétations antérieures,
[49] Миятевъ, op. cit., 188.
[50] Byzantinoslavica, IV, 2 (1932) 458.

Soumis à un examen critique, les documents ne nous permettent pas, donc, en aucune façon, de déterminer avec précision la chronologie de l'Église ronde, comme on le croit généralement. De la même façon peuvent être évaluées les autres sources archéologiques. Si l'on laisse de côté les découvertes faites dans les tombeaux et autre menus objects dont le rapport sur les fouilles ne fournit pas de renseignements indispensables plus précis sur l'endroit et les conditions des découvertes et qui ne doivent pas avoir des rapports chronologiques avec la construction de l'édifice — il ne reste que deux groupes de découvertes selon lesquels la construction de l'Église rond de Preslav peut être attribuée au début du X[e] siècle. Ce sont les fragments du mobilier en marbre et les plaques céramiques de revêtement.[51] Ces plaques, plus que n'importe quelle autre espèce de trouvailles accessoires, découvertes lors des fouilles de l'église, attiraient l'attention non pas seulement de Miatev[52] mais des autres auteurs aussi, plutôt par leurs propriétés que par leur rapport envers le monument. Quoique des matériaux analogues ont été decouverts avant et après les fouilles de l'Église ronde, cette céramique décorative n'a pas été jusqu'ici complètement expliquée. Pourtant à la base des caractères paléographiques des inscriptions grecques et slaves, conservées en fragments sur certains morceaux découverts lors du déterrement de la rotonde de Preslav, ces plaques sont attribuées, au point de vue chronologique, au X[e] siècle environ. Il nous paraît impossible de nous engager ici dans le problème complexe de cette décoration céramique, mais on ne peut pas éviter de prêter attention à quelques observations importantes de Miatev. Il a rémarqué que „le matériel céramique de l'Eglise ronde de Preslav n'a été nulle part conservé dans son emplacement original"[53] et que les plaques céramiques ont été trouvées „exclusivement autour de l'église tandis" que dans son espace principal et au narthex on n'a découvert „que des morceaux isolés". Dans la pièce rectangulaire du côté nord du narthex on a trouvé plusieurs fragments de ces plaques et „surtout dans sa partie orientale dans une couche remblayée". Le matériel céramique découvert dans le baptistère était „considérablement moindre et, en plus, très multiforme de sorte qu'il donne l'impression d'y avoir été apporté plus tard", „des autres parties de l'église" — pense Miatev, mais en tout cas de quelque part ailleurs. „On peut affirmer la même chose", continue Miatev, „pour les fragments découverts dans l'atrium".[54] De ces renseignements, par trop courts, malheureusement, il est absolument impossible d'obtenir une idée aussi claire qu'il paraissait à Miatev, que ces plaques céramiques appartenaient à la décoration originale de l'église. Les données sur les conditions et l'endroit de la découverte de ces plaques offrent, au contraire, des indices tout à fait sérieux que ce

[51] Prenant en considération tous les éléments, Sas-Zaloziecky avoue, comme on a déjà mentionné, qu'il est plus facile de dater l'église à l'époque paléobyzantine, mais que la décoration murale, les colonnes incrustées et la céramique multicolore parlent contre cette datation — op. cit., 119, n. 41.
[52] Outre une grande partie de la mognographie sur l'Eglise ronde dédiée à cette céramique (pp. 113—152) v. aussi le livre spécial du même auteur, Преславската керамика (Die Keramik von Preslav) София 1936, passim.
[53] Миятевъ, Кръглата църква въ Преславъ, 115.
[54] Ibid., 113. Le même dans Преславската керамика, 4.

matériel ne peut pas être, comme on le faisait jusqu'ici, directement rattaché à la décoration originale de l'Église ronde de Preslav.

Il ne reste, finalement, qu'à dire quelques mots sur les colonnettes et plaques en marbre à incrustations céramiques, représentant probablement les cadres du revêtement de certaines parties des murs ou des fragments du mobilier de l'église. Ces fragments ne se distinguent des objects de formes analogues que par l'incrustation céramique, sans laquelle, pourtant, non seulement cette espèce de colonnettes polygonales mais aussi les corniches dentelées que encadrent les plaques en marbre sur les murs des églises, ont de nombreuses analogies dans l'art paléobyzantin.[55] Miatev voit dans la polychromie réalisée par ce genre spécifique d'incrustation l'unité du style avec le colorisme décoratif byzantin, caractéristique pour la décoration architecturale byzantine du IXe au XIe siècle.[56] Bien que, dans certaines localités ou l'on trouve des plaquettes céramiques de revêtement, et non seulement dans celles en dehors de la Bulgarie, ne fussent pas découvertes des plaques et des colonnettes en marbre à incrustation céramique, — tandis que les colonnettes incrustées de coupe polygonale, tout à fait analogues à celle de l'Église ronde de Preslav ont été mises à jour lors des fouilles archéologiques dans la localité de Teke-Karaač près de Varna, où il n'y avait pas de plaquettes de revêtement peintes en céramique,[57] ces deux façons de décorer peuvent être, semble-t-il, considérées comme apparentées. D'après la technique du travail on voit clairement que les plaques peintes de revêtement et les plaquettes céramiques pour l'incrustation ont été fabriquées dans les mêmes ateliers. Il sera démontré ailleurs que cette technique décorative appartient, selon toute probabilité, à l'époque un peu plus récente que celle vers l'an 900, mais ces découvertes dans l'Église ronde, comme nous venons de le dire, ne peuvent pas être utilisées, pour des raisons archéologiques, pour la détermination chronologique de la construction de cet édifice.

Soumis à un examen attentif, le matériel découvert lors des fouilles de la rotonde de Preslav indique, donc, assez nettement l'époque paléobyzantine et réduit les raisons pour l'attribution de celle-ci à la période vers le début du Xe siècle uniquement à celles qui, selon l'opinion de Miatev et des autres auteurs, ont pu, dans les „conditions créatrices" générales de l'époque, donner naissance à un édifice pareil. Dans la littérature consacrée à l'Église ronde une place importante appartient à la question, quelles étaient les raisons profondes, comme le dit Miatev, qui ont provoquées en Bulgarie »la rénovation d'un type ancien à une époque où ce type était presque abandonnée dans l'architecture chrétienne d'Orient et alors que dans l'état byzantin voisin, qui avait donné aux Bulgares la religion chrétienne et l'organisation ecclésiastique, s'élevaient des églises qui différaient de la construction à plan central par leur conception et leur architecture«? Selon Miatev, ce phénomène, que Mavrodinov nomme la renaissance bulgare et le place à l'époque de l'empereur Siméon, en l'expliquant comme résultat d'un mouvement „dirigé peut-être par l'empereur Siméon lui-même ou bien par quelqu'un des nombreux littérateurs de Preslav — amateurs de la littérature,

[55] КрѫГлата църква въ Преславъ, 217 cite également certains de ces exemples.
[56] Ibid., 232.
[57] Известия на Бълг. археол. инст., XIV (1940—1942) 252, fig. 345.

de la philosophie et de l'art antiques"[58] — n'est point dû au hasard, mais représente un processus qui a son explication historique et psychologique dans les conditions de cette époque — conditions qui, en Bulgarie, différaient essentiellement de celles en d'autres pays. Comme l'Église ronde — selon l'opinion de Miatev pour laquelle on a demontré ici qu'elle ne peut pas être prouvée — a été construite environ cinquante ans après la conversion des Bulgares, la construction de ces églises devait répondre aux besoins religieux des premiers jours du christianisme — c'est-à-dire avoir des pièces pour la célébration régulière des offices, pour le baptême et les catéchumènes. L'architecture byzantine de cette époque étant plus à même d'offrir des modèles pour ce type d'édifice religieux, les constructeurs des premières églises bulgares étaient obligés de s'adresser aux modèles plus anciens. Leur tâche était, comme le dit Miatev, tout a fait analogue à celle des premiers constructeurs chrétiens „les problèmes artistiques compliqués de l'architecture étaient laissés à l'arrière-plan" pour ériger vite avant tout les édifices utiles qui devaient satisfaire aux besoins réels. „Voila pourquoi", continue Miatev, "les premiers constructuers bulgares cherchaient des types architecturaux plus simples qu'ils trouvaient en abondance non seulement dans le passé de Byzance, mais aussi dans leur propre pays".[59] Miatev explique ensuite pourquoi la basilique paléochrétienne avec son atrium et le baptistère annexé était le type d'église qui répondait le mieux aux nouveau besoins religieux dans ce pays. Cette question est d'un intérêt tout à fait exceptionnel pour le thème des rapports des traditions architecturales de la Basse Antiquité avec l'architecture du Moyen age, mais elle est, sans aucun fondement réel, alliée, au problème de la rotonde de Preslav. Soit qu'on l'observe à travers la conception fondamentale de son plan, soit à travers son élaboration architecturale ou bien la décoration, cet édifice laisse l'impression d'être élaboré à fond et ne peut être aucunement compté parmi les monuments ou les problèmes artistiques „ont été laissés à l'arrière-plan". Il montre, bien au contraire, dans un degré très élevé, le souci pour les problèmes artistiques de sa propre architecture.

L'explication des archaïsmes dans l'architecture religieuse du Premier empire bulgare, proposée par Miatev, intéressante à première vue, est en effet un des plus fortes raisons pour excepter l'Église ronde de Preslav du cercle des monuments appartenant à cette epoque. A juger d'après toutes les données, elle appartient à une époque plus ancienne de plusieurs siècles et n'offre point, comme celà semblait à la plupart des auteurs, des documents directs pour le problème des rapports entre l'architecture de la Basse Antiquité et celle du Moyen age dans les parties centrales de la Péninsule Balkanique. Mais malgré tout, la rotonde de Preslav ne perd, en aucune façon, son importance pour ce problème complexe, car elle suscite l'intérêt pour l'étude de ses nombreuses composantes et donne des indications précieuses permettant de les envisager sous de nouveaux aspects. C'est pourquoi il ne faut point perdre de vue, au cours des recherches futures, même dans ce contexte, ce précieux monument.

[58] Мавродинов, op. cit., 158.
[59] Миятевъ, КрѫГлата църква въ Преславъ, 248—250.

ÉGLISES TRICONQUES MÉDIÉVALES EN SERBIE ET EN MACÉDOINE ET LA TRADITION DE L'ARCHITECTURE PALÉOBYZANTINE

La découverte de l'église E à Caričin Grad,[1] faite il y a quelques années, a animée la discussion sur le rapport entre l'architecture paléobyzantine et celle du Moyen Age dans les régions centrales de la Péninsule Balkanique. Cette découverte, outre quelques autres éléments, a demontré clairement que la construction de l'église triconque près de Kuršumlija — identifiée jusque là par tous les investigateurs comme la fondation la plus ancienne du grand župan Etienne Nemanja, l'église du Monastère de la Vierge — n'appartenait pas à la fin du XII[e] siècle, mais à une époque considérablement plus ancienne, selon toute vraisemblance à l'époque de Justinien[2]. Pourtant, comme il semblait toujours qu'il n'y avait aucune raison de douter que la fondation la plus ancienne de Nemanja était située dans cet endroit, on a commencé à prêter une plus grande attention au fait que cette église paléobyzantine avait subie au Moyen Age déjà une restauration fondamentale, dont les traces avaient été observés depuis longtemps et que les travaux de conservation, exécutés après la dernière guerre, avaient définitivement établis.[3] L'opinion antérieure que cette église a été bâtie par Etienne Nemanja[4] était remplacée par l'hypothèse qu'il avait, pour l'église du Monastère de la Vierge, sa première fondation, restauré l'église datant de l'époque de

[1] Ђ. Мано-Зиси, Ископавања на Царичину Граду 1949—1952 године (Les fouilles de Caričin Grad en 1949—1952), Старинар, н. с. III—IV (1952—1953) 156—158, fig. 54—52.

[2] Ђ. Стричевић, Рановизантиска црква код Куршумлије (L'église paléobyzantine près de Kuršumlija), Зборник радова Визант. инст., 2 (1953) 179—198.

[3] Д. Анастасијевић, Откопавање Немањине Св. Богородице код Куршумлије (Fouille de l'église de Ste Vierge fondée par Nemanja près de Kuršumlija), Старинар, трећа сер. 1 (1922) 50—51; Б. Вуловић, Конзерваторски радови на споменицима културе у Топлици (Les monuments historiques de la région de Toplica et leur conservation), Зборник зашт. спом. културе III (1952) 57—58; Ђ. Стричевић, Средњевековна рестаурација рановизантиске цркве код Куршумлије (La restauration médiévale de l'église paléobyzantine près de Kuršumlija), Зборник радова Визант. инст., 4 (1956) 199—213, particulièrement 204—205.

[4] Зборник радова Визант. инст. 2 (1953) 179, n. 3.

Justinien,[5] en partie détruite en ce temps-là, ce qui pourrait être considéré comme l'un des premiers témoingages concret de l'existence d'un rapport réel entre l'architecture balkanique de la Basse Antiquité et celle du Moyen Age. Or, bien que les données conservées dans les documents, ainsi que les découvertes archéologiques, parlent plutôt contre que pour la restauration de l'église triconquale près de Kuršumlija pendant la seconde moitié du XII[e] siècle,[6] on commençait à parler de plus en plus que ce monument indiquait les liens jusque là insuffisamment étudiés entre l'héritage architectural de l'époque de Justinien et l'école dite de Raška, à la tête de laquelle, du moins au point de vue de chronologie, devait se trouver l'Église de la Vierge, fondée par Nemanja. Par l'église triconque près de Kuršumlija et sa soeur jumelle à Caričin Grad,[7] Dj. Mano-Zisi rattachait à l'école de Raška tout un groupe de monuments de l'époque de Justinien des environs de Caričin Grad, considérant que „l'architecture de Caričin Grad avait pu, en général, inspirer facilement, par ses solutions cruciformes, notre (c. à d. serbe) école architecturale la plus ancienne de l'époque de Nemanja. La partie allongée du presbytère (ainsi qu'à l'église à Ivanjane)" — continue Mano-Zisi, — „puis le narthex, qui au début était un porche ouvert, des deux côtés de lequel on posait les tours ou chapelles latérales, du côté occidental l'atrium et plus tard l'exonarthex — sont les éléments caractéristiques de l'architecture de Caričin Grad, qui coïncident avec ceux de l'école de Raška en formation."[8] Mano-Zisi suppose, donc, que le narthex dans les églises de l'école de Raška s'était formé d'un porche ouvert ou bien du narthex de certaines églises justiniennes dans les Balkans; les tours ou les chapelles latérales, — ce qui, évidemment, n'est pas la même chose — de la prothèse et du diakonikon qui se trouvaient à côté du narthex des églises balkaniques du VI[e] siècle,[9] tandis que l'exonarthex tirerait son origine de l'atrium des églises paléobyzantines appartenant au cercle de monuments de Caričin Grad.

[5] Мано-Зиси, Старинар, н.с. III—IV (1952—1953) 158; Ђ. Бошковић et Б. Вуловић, Caričin Grad — Kuršumlija — Studenica, Старинар, н .с. VII—VIII (1956—1957) 175; Ђ. Бошковић, Архитектура средњег века (L'architecture du Moyen Age), Београд 1957, 276.

[6] Стричевић, Зборник радова Визант. инст. 4 (1956) 199—213.

[7] Sur le rapport mutuel des églises triconques de Caričin Grad et de Kuršumlija v. Зборник радова Визант. инст., 2 (1953) 180—182 et Dj. Stricevic, Meister der Baukunst des VI. Jahrhunderts im Ostillyricum, Actes du X. Congrès d'études byzant., Istanbul 1957, 173. Sur les chapiteaux trouvés lors des fouilles de l'église triconque près de Kur- šumlija v. И. Николајевић-Стојковић, Рановизантиска архитектонска декоратвна пла- стика у Македонији, Србији и Црној Гори (La décoration architecturale sculptée de l'époque du Bas-Empire en Macédoine, en Serbie et au Monténégro), Београд 1957, 52 et 56, et I. Nikolajevic-Stojkovic, Les monuments de la décoration architecturale en Serbie d'un atelier local du VI[e] siècle, Actes du V[e] Congrès Intern. d'archéol. chrét., Vatican-Paris 1957, 467—469.

[8] Старинар, н. с. III—IV (1952—1953) 158.

[9] Sur le diakonikon et la prothèse des églises du VI[e] siècle dans les provinces illyriennes, v. Ђ. Стричевић, Ђаконикон и протезис у ранохришћанским црквама (The Diakonikon and the Prothesis in Early Christian Churches), Старинар, н. с. IX—X (1958—1959) 59—56, particulièrement 63—65.

Aux rapports de l'école de Raška avec les monuments de l'architecture justinienne dans les Balkans pensait déjà G. Millet,[10] trouvant dans certaines églises paléobyzantines dans le territoire de la Bulgarie, certains éléments caractéristiques pour les églises appartenant à l'école de Raška, ou du moins, les commencements du développement de ces éléments — tambours carrés ou transepts bas qui sont, selon lui, „également étrangers à Byzance". D'après Millet, ces „procédés orientaux ont pu pénétrer dans les Balkans à une époque très ancienne et se conserver d'âge en âge dans la tradition locale".[11] Pour l'existence d'une tradition pareille, les monuments découverts après cette étude de Millet n'ont fournis aucune preuve et on pourrait même dire que certaines recherches récentes ont démontré plutôt la discontinuation d'une telle tradition, tandis que dans les périodes de la restabilisation de la domination byzantine dans ces régions la pénétration des influences provenait de l'empire ou le développement de l'architecture religieuse s'effectuait sans obstacles.[12] Dj. Mano-Zisi, comme nous l'avons déjà vu, a essayé d'établir le rapport entre ces deux architectures, séparées l'une de l'autre par un intervalle de plus de six siècles, d'une façon différente: par la restauration des édifices de l'époque de Justinien dans la seconde moitié du XII[e] siècle.[13] Même si l'on pouvait démontrer que la restauration médiévale de l'église triconque de l'époque de Justinien près de Kuršumlija devrait être attribuée à Nemanja, il serait clair que les architectes de Nemanja n'avaient pu trouver, dans cet édifice plus ancien, des modèles ni pour le tambour carré ni pour le transept bas que Millet isole comme caractéristiques particulières des églises de l'école de Raška, ni pour quelques autres éléments que Mano-Zisi met en relief. L'association à l'atrium des églises paléochrétiennes, que pourrait éventuellement provoquer — mais seulement dans son plan — l'exonarthex de certaines églises de l'école de Raška, n'a pas pu être stimulée par l'intermédiaire de l'église triconque près de Kuršumlija. Même si elle avait jadis un atrium,[14] il n'a pas été restauré au Moyen Age, ce qui aurait été une condition nécessaire pour pouvoir adhérer à l'hypothèse de Mano-Zisi sur le rapport causal de ces deux éléments. Il ne paraît pas, non plus, très vraisemblable, comme le prétend cet auteur, qu'il faut voir dans les pastophories des églises, datant de la première moitié du VI[e] siecle, que l'on édifiait à côté du narthex, le prototype des tours qui apparaissent

[10] Étude sur les églises de Rascie, L'Art Byzantin chez les Slaves, I, 1 (1930) 187—188.

[11] Ibid., 187.

[12] Par ex. l'Église de Zanjevac, datant probablement de la période du X—XI[e] siècles. — Ђ. Стричевић et Г. Суботић, Ископавање Заљевачке цркве (Fouilles de l'Église de Zanjevac), Старинар н. с. IX—X (1958—1959) 307—315.

[13] Outre Mano-Zisi, Bošković et Vulović, Старинар, н. с. VII—VIII (1956—1957) 173—180. Cfr. encore B. Vulović, Crkva Svetog Nikole kod Kuršumlije (Église de St. Nicolas près de Kuršumlija) Zbornik Arhit. fakulteta Beograd, III, 7 (1957). Ces auteurs supposent que Nemanja avait probablement restauré l'église de l'époque de Justinien non seulement dans l'église du monastère de la Sainte Vierge près de Kuršumlija, mais aussi en églises de St. Nicolas à Toplica et même celle de Studenica. Ces hypothèses pourtant n'ont pas pu être prouvées jusqu'ici.

[14] Les essais de découvrir ses restes par des sondages archéologiques demeurèrent sans résultat, v. Старинар, н. с. VII—VIII (1956—1957) 174.

du côté occidental de certaines églises, appartenant à l'école de Raška. Il n'existe entre elles aucun rapport réel, ni au point de vue de la construction ni dans le sens de la fonction cultuelle. L'allongement de l'espace du presbytère et l'apparition du narthex sont en général, d'autre part, les phénomènes trop généraux pour que l'on fût autorisé, en les prenant pour base, de conclure qu'entre ces deux groupes de monuments, très éloignés l'un de l'autre au point de vue chronologique, il existait un rapport particulier. Et finalement, ou plutôt, avant tout, a un rapport plus direct entre ces deux architectures, fût-il recherché dans la conservation persévérante de la tradition locale ou bien dans la restauration des édifices plus anciens qui, ensuite, par leurs éléments influencent l'origine des formes dans une époque ultérieure, s'oppose la différence essentielle entre l'église justinienne triconque près de Kuršumlija, qui est encore d'après sa conception fondamentale un édifice de caractère complètement antique, et les églises appartenant à l'école de Raška qui s'étaient formées, au fond, „par la monumentalisation de l'église à une nef et à coupole".[15] Ce trait essentiel de l'architecture de l'école de Raška dirige les recherches de son origine dans un sens différent de celui qui — fût suggéré par la découverte des plans paléobyzantins dans l'église triconque près de Kuršumlija.

Il est, pourtant, évident, après la découverte des restes de certains édifices analogues, construits au cours de la période du IX[e] au XI[e] siecles, que, pour étudier le rôle de la tradition architecturale locale paléobyzantine dans la formation de l'architecture réligieuse médiévale des Balkans, il faut s'arrêter à cette église datant de l'époque de Justinien ainsi qu'au groupe entier de monuments analogues au point de vue typologique et chronologique (église E de Caričin Grad, église de Klisura, église A de Doljani). En même temps, il faut aussi tenir compte de l'église déjà mentionnée de Zanjevac près de Zaječar, édifice dont la forme rappelle certaines constructions de l'époque paléobyzantine (par exemple le baptistère de Stobi) sans manquer de se rattacher à un groupe d'églises triconques. C'est que l'église A de Doljani et son rapport avec les triconques du VI[e] siècle dans l'Illyrique, démontre le rapport attendu entre les églises triconques et les églises quadriconques appartenant à ce groupe.

Malheureusement, l'église de Zanjevac n'est conservée qu'en partie. Les restes que les fouilles exécutées en 1956 avaient mis à jour offrent un tableau plus net exclusivement en ce qui concerne la forme de la partie principale du temple. Celui-ci a un plan de quatre feuilles qui a servi de base à un système d'élévation très pur. Quatre arcs les pendentifs correspondants supportaient la coupole élevée sur le tambour de forme cylindrique. Moins claire est la partie occidentale de l'église dont l'aspect complet ne peut pas être reconstruit avec certitude. En tout cas, la seule chose qui paraisse certaine, c'est que l'espace quadrilobé de l'église fut précédé du côté occidental par une pièce. Dans son coin nord-est surmonté en grande partie par un mur, fut bâtie, lors de la construction de l'église, une crypte voûtée. L'accès de

[15] Lj. Karaman, Nekoliko zapažanja o srpskoj arhitekturi (Quelques observations sur l'architecture médiévale serbe), Anali Histor. inst. JAZU Dubrovnik, IV—V (1955—1956) 61.

la crypte du côté du narthex fut indiqué par une niche peu profonde dans le mur, au nord de la porte qui conduisait dans l'espace principal de l'église.[16]

Par certains de ses éléments: aspect général du plan qui doit être complété hypothétiquement avec un narthex, puis par ses dimensions, par la crypte au coin nord-est du narthex et même par la technique de construction, l'église de Zanjevac trouve certains parallèles dans l'église des Trois Hiérarques près de Dečani,[17] dans celle de la Sainte-Vierge à Veljusa,[18] et dans quelques églises d'Ohrid et des environs de cette ville: celle qui fut déterrée dans la mosquée détruite dite d'Imaret, puis cette autre, découverte dans la couche la plus ancienne de l'église du monastère de Saint-Naoum et peut-être quelques autres encore qui, pourtant, n'ont pas été publiées jusqu'ici.[19] De tous ces monuments l'église de Zanjevac avec celle de Veljusa sûrement, et l'église des Trois Hiérarques de Dečani probablement, appartiendrait au XI[e] siècle, tandis que celles autour du lac d'Ohrid pourraient être, paraît-il, un peu plus anciennes. Selon l'avis de Koco, un ensemble architectural composé d'une petite église triconque avec quelques annexes ajoutés plus tard, qui fut découverte en 1943 sur l'emplacement de la mosquée détruite du sultan Mahomet, dite Imaret à Ohrid,[20] devait être identifié avec deux fondations de saint Clément.[21] Le plan restitué ou „idéal", comme l'appelle Koco, de cette église distingue nettement deux périodes de construction. La première et assurément plus ancienne, est formée d'une petite triconque dont l'espace rectangulaire central, à l'origine, selon toute probabilité était surmonté d'une coupole, s'ouvre du côté nord

[16] Стричевић et Суботић, Старинар, н. с. IX—X (1958—1959) 307—315.

[17] Ђ. Бошковић, Манастир Дечани (Le monastère de Dečani) I, Београд 1941, 112—113. Plan fig. 117.

[18] Ж. Татић, Два остатка византиске архитектуре у струмичком крају (Deux monuments de l'architecture byzantine dans la région de Strumica), Гласник Скопског научн. друштва, III (1928) 88—95; Бошковић, Архитектура средњег века, 131—132.

[19] D. Koco mentionne encore l'église triconque, encore inédite au village de Zlesti au nord d'Ohrid, Годишен зборник на Филозоф. фак. Скопје, 1 (1948) 177. On y pourrait peut-être penser à deux autres églises non publiées appartenant au même type, une de Gorica sur le Lac d'Ohrid (Бошковић, Архитектура средњег века, 130) et l'autre du village de Zglavenica que K. Petrov classifie parmi les „triconques ramassés" du XI[e] siècle, v. К. Петров, Прилог кон средневековната археолошка карта (Contribution à la carte archéologique médiévale), Гласник (на Муз.-конзерв. друштво на НР Македонија), 1 (1954) I.

[20] Д. Коцо, Климентовиот манастир „Св. Пантелејмон" и раскопката при „Имарет" во Охрид (Le monastère de St. Panthéleimon fondé par st. Clement et les fouilles d'„Imaret" à Ohrid), Годишен зборник на Филозоф. фак. Скопје, 1 (1948) 129—182.

[21] D'après la biographie de st. Clément, écrite au début du XII[e] siècle par l'archevêque d'Ohrid Théophylacte, Clément construit à Ohrid deux églises — Византиски извори за историју народа Југославије (Fontes byzantini historiam populorum Jugoslaviae spectantes), I, Београд 1955, 301—302. Koco est d'avis que Clément avait restauré d'abord une église plus ancienne, à cette époque là en partie détruite, et que cette restauration a été considéré dans la biographie de Clément comme sa première fondation. Plus tard Clément ajouta, selon l'avis de Koco, à cette église restaurée la partie occidentale et cet annexe, selon lui, devrait être considéré comme la seconde fondation de Clément. Nous rentrerons plus tard à cette hypothèse inacceptable.

et du côté sud en deux absides semi-circulaires et des côtés ouest et est en deux travées rectangulaires, approximativement identiques, dont celle du côté est se termine par l'abside d'autel, semi-circulaire à l'intérieur et trapezoïdale à l'extérieur. Lors de la construction des fondements de la mosquée qui fut plus trad élevée en cet endroit, une bonne partie de murs de la triconque, à cette époque probablement encore conservés, fut détruite[22] mais le plan de la partie triconque de l'église fut, grâce aux fragments sauvés, complété par certains détails, pour lesquels, pourtant, on n'a pas trouvé, paraît-il, des données suffisamment authentiques. Les deux plans publiés qui diffèrent l'un de l'autre en certains points, sont pourtant conformes en ce qui concerne les rapports entre les parties plus ancienne et plus récente de l'édifice. Bien que la construction des fondements pour la mosquée ait partiellement détruit non seulement les murs de la triconque, mais aussi les murs de la partie occidentale, plus tard ajoutée, ainsi que de quelques annexes encore plus récents, la forme que l'église avait obtenue par la construction de ces annexes pourrait, semble-t-il, être reconstruite en lignes générales. Il paraît qu'à une partie de l'église triconque plus ancienne,[23] probablement détruite ou du moins gravement endommagée à cette époque-là — nous allons appeler cette partie la pièce A — la restauration avait ajouté une pièce assez grande de forme rectangulaire B, à quatre colonnes — les bases de trois de ces colonnes ont été trouvées in situ — qui supportaient, probablement, la construction de voûte en forme de croix inscrite. Cette pièce est précédée du côté occidental par un court vestibule C, dont les restes ont été détruits en grande partie lors de la construction de la mosquée. Comme il paraît, à la pièce B, du côté nord, a été ajouté, plus tard une petite pièce rectangulaire D, tandis qu'une autre (E) a été annexée au coin sud-est de l'ensemble. Il a pu être directement lié avec l'église uniquement par la porte dans le mur semi-circulaire de la conque méridionale, et lequel fut, pourtant, en grande partie, détruit plus tard. Il semble, à la fin, que lors de la construction des annexes B et C, ajoutés à la partie triconque A, dans le mur de la conque septentrionale fut aménagée une entrée, qui a crée ainsi, une autre communication directe de la nouvelle partie de l'église avec l'ancienne.

Si le plan complété de la partie triconque de l'église, proposé par Koco, était exact, on obtiendrait un plan qui non seulement dans la disposition des espaces, mais aussi par les formes, rapelle quelques petites églises de l'Illyrique, datant de l'époque de Justinien — église E de Caričin Grad, église près de Kuršumlija et celle de Klisura,[24] quoiqu'il eut fallu, avant de former des conclusions plus déterminées en ce qui concerne leur rapport mutuel, terminer les recherches dans l'ensemble de la mosquée dite d'Imaret d'Ohrid et établir les formes originales de la partie occidentale de l'église triconque qui y fut découverte. C'est particulièrement important surtout vu l'identification, proposée par Koco et jusqu'ici généralement adoptée,

[22] Cfr. le lever du plan fait par P. Hadžiev chez Бошковић, Архитектура средњег века, 131, fig. 173.

[23] La forme originale de la partie occidentale de la triconque est demeurée, après les fouilles partielles, inconnue.

[24] Годишен зборник на Филозоф. фак. Скопје, 1 (1948) 129.

de l'ensemble déterré comme le monastère de Saint Panthéleïmon, construit par l'archevêque Clément. Cette identification part, en effet, d'une tradition locale et Koco lui-même, prenant en considération toutes les sources existantes sur la vie et l'actvité de saint Clément, aboutit à la conclusion que parmi les renseignements qu'elles offrent, il est impossible d'en trouver qui puissent servir de preuve pour cette identification. Pourtant, quand il découvrit en cet endroit les restes d'un édifice religieux, il ne put pas résister à une hypothèse aussi atrayante que celle qu'il s'y agissait des ruines du monastère bâti par st. Clément et que la découverte faite sous la mosquée dite d'Imaret confirme non seulement la tradition local, mais aussi le témoignage du biographe de Clément, Théophylacte d'Ohrid, lequel, parlant de l'activité de Clément, dit dans un passage: „. . . il eut envie (st. Clément) de bâtir lui-aussi son propre monastère à Ohrid" et ensuite de „construire près de celui-ci une autre église qui devint siège épiscopal. De cette façon-ci, il y eut à Ohrid trois églises, une cathédrale et deux de Clément, beaucoup plus petites que la cathédrale, mais qui par leur forme circulaire sont plus belles que celle-ci".[25] Les résultats obtenus par les fouilles ne permettent pas, cependant, que l'on adopte sans réserves l'identification proposée. La description de Théophylacte ne donne aucun détail caractéristique qui eut pu être de quelque valeur sous ce rapport. Même quand il essaye de faire une chose pareille, en disant, par exemple, que l'une et l'autre des église construites par Clément étaient de forme circulaire, on pourrait plutôt dire que sa description diffère de l'aspect de l'édifice que les fouilles avaient mis à jour. En tout cas, le témoignage de Théophylacte montre clairement qu'il est absolument impossible d'adopter l'hypothèse que les deux phases de l'édifice déterré, A comme plus ancienne, et B et C comme plus récentes, représentent les restes de deux églises que Clément avait construit à Ohrid.[26] Théophylacte dit, entre autre, que Clément avait construit, outre son monastère, une autre église qui devint plus tard le siège épiscopal et par cela l'identification de la partie occidentale déterrée dans les ruines de la mosquée d'Imaret avec l'autre fondation de Clément fut rendue impossible. Comme il est inimaginable que seulement une partie de l'église fut devenue le siège archiépiscopal, les restes de la seconde des deux fondations de Clément, — bien entendu si celle découverte sous la mosquée du sultan Mahomet en est une, — devront être cherchées quelque part à proximité, comme le suggère le texte de la biographie de st. Clément par Théophylacte.

Vu la ressemblance déjà mentionnée de la partie triconque et plus ancienne, de cet ensemble avec certains monuments de l'Illyrique, datant du VIe siècle, l'identification hypothétique de l'église que Koco avait découvert près de la mosquée d'Imaret, avec une des fondations de Clément, construite probablement dans la huitième décade du IXe siècle,[27] est impliquée directement dans la question des rapports de l'architecture médiévale des Balkans envers les traditions locales antérieures. Pourtant, les résultats des premières fouilles archéologiques effectuées dans l'espace occupé par la mosquée d'Imaret n'ont pas donné — du moins à en juger d'après le rapport publié — des renseignements suffisamment authentiques pour que l'on prenne l'église découverte en cet endroit comme un document au moyen duquel on peut suivre le rapport entre la tradition de la Basse Antiquité et de l'architecture médiévale. Les fouilles ont mis à jour plusieurs phases, assez nettement séparées l'une de l'autre — quelques pavements superposés l'un au-dessus de l'autre qui démontrent que l'édifice avait été renouvelé à plusieurs reprises, et plusieurs couches de peinture murale. Tandis que les données sur les restaurations successives de l'édifice, offertes par les pavements, sont beaucoup plus claires au point de vue archéologique, ces autres sont considérablement plus déterminés en ce qui concerne la chronologie. Le rapport publié ne présente pas de réponse suffisamment claire à la question si l'on peut, et de quelle façon, collationner ces deux espèces de données. Pourtant le texte du rapport permet, du moins, d'arriver à certaines conclusions plus déterminées sous ce rapport.

En allant des phases plus récentes vers les phases plus anciennes, à la dernière période de l'église appartiendrait le pavement supérieur, celui fait en „mosaïque" (en effet une espèce d'opus sectile), qui — le rapport l'affirme explicitement — a été posé à la même hauteur dans la pièce A et dans la pièce B. A cette restauration, selon Koco, doit être rattachée aussi la fresque fragmentée, représentant les portraits des donateurs, découverte sur le mur septentrional de la pièce B, et qui pourrait assez facilement être datée comme appartenant à la première moitié du XIVe siècle. Cette époque est, sans doute, indiquée par l'inscription conservée partiellement, désignant une des figures représentées comme kyr Isaac Ducas, personnage bien connu de l'époque de l'empereur Dušan.[28] A cette même époque appartiendraient, semble-t-il, aussi la plupart des fresques conservées en fragments dans la pièce B, à savoir cinq figures de saints debout sur le mur septentrional, la figure du Christ (?), assez endommagée, sur le mur oriental, au sud du passage central dans la partie triconque de l'église et, comme son pendant, au nord de ce passage, la fresque représentant la Sainte-Vierge. Du côté nord de ce mur, à côté de la figure de la Vierge, se trouvent les restes de deux saints. Les traces de la peinture murale, datant de cette époque, ont été trouvées également sur le mur méridional de la pièce B ainsi que sur le mur oriental, juste au-dessus de la crypte. Koco a daté toutes ces fresques comme appartenant au XIIIe siècle, mais d'après le portrait signé du kyr Isaac Ducas il résulte que la peinture est un peu plus récente, datant probablement de la première moitié du XIVe siècle. Il paraît qu'un petit fragment

[25] Византиски извори за историју народа Југославије, I, 301—302.

[26] Бошковић, Архитектура средњег века, 130, n. 9, et Миятев, Известия на Бълг. археол. инст., XX, (1955) 617—618, étaient également enclins à adopter cette hypothèse.

[27] Pour la chronologie v. Византиски извори за историју народа Југославије, I, 301, n. 10.

[28] J. Ковачевић, Средњовековна ношња балканских Словена (Die mittelalterliche Tracht der Balkanslawen) Београд 1953, 49; M. Динић, За хронологију Душанових освајања византиских градова (Pour la chronologie des conquetes des villes byzantines par l'empereur Dušan), Зборник радова Визант. инст., 4 (1956) 4—6.

de fresque de la même époque ait été conservé aussi dans la partie triconque de l'église.[29]

Koco voudrait attribuer à une époque un peu plus ancienne une restauration à laquelle, dit-il dans un passage de son rapport, appartiendrait un pavement dans la pièce B, légèrement élevé au-dessus du plancher original, tandis que dans la partie triconque de l'église était conservé, comme on le prétend, le niveau du pavement de la première restauration. Pourtant, il n'est pas tout à fait clair, qu'est-ce qu'on comprend précisément sous la réparation de l'église que Koco appelle la première restauration. Il s'ensuivrait de son rapport qu'à cette restauration appartiennent les fresques plus anciennes dans la partie triconque de l'église qui sont, semble-t-il, bien datées comme appartenant au X[e] siècle, tandis que, de l'autre côté, le pavement de la première restauration devrait servir de preuve archéologique principale que cette restauration se rattachait à l'activité de st. Clément. L'importance que ce rattachement a pour l'histoire de cette église exige que les deux éléments soient réexaminés. De la peinture plus ancienne qui, comme nous l'avons déjà dit, d'après son style pourrait être datée comme appartenant au XII[e] siècle, des fragments ont été conservés uniquement dans la partie triconque de l'église.[30] Dans un endroit de la même couche de mortier, il n'y a plus de peinture, mais on voit une croix gravée ainsi que quelques lettres qui n'ont pas pu être déchiffrées. Sur le pilastre vertical était partiellement conservée une fresque représentant un saint et sur le mur de la conque septentrionale la figure d'un autre, d'un saint guerrier probablement.[31] Koco non seulement ne mentionne nulle part qu'au-dessous de cette couche il avait observé les restes d'un mortier plus ancien, mais aussi affirme-t-il explicitement »que le mortier original[32] dans la véritable église (comme il appelle la pièce A) n'est pas conservé«.[33] Il faut faire observer que dans la pièce B on n'a aussi nulle part découvert trois couches de mortier superposées. Sur son mur occidental, puis sur le jambage septentrional du passage qui conduit de la pièce B à la pièce C et au-dessous des fresques des donateurs on a trouvé le mortier plus ancien, mais sans fresques. Ce mortier se composait d'argile et de bale, et est plus ancien que tous les autres mortiers à fresques de l'église. Après lui viendrait

[29] Коцо, Годишен зборник на Филозоф. фак. Скопје, 1 (1948) 170—172. Pourtant Koco affirme ici que certains figures de saints peintes sur le mur oriental du compartiment B datent du XII[e] siècle. Ceci ne pourrait que confirmer l'hypothèse, dont nous reparlerons plus tard, que la décoration de ce mur du compartiment B dépend de l'adaptation de triconque pour le presbytère de l'église, adaptation exécutée simultanément avec la peinture des fresques plus anciennes, c'est-à-dire au XII[e] siècle.

[30] Suivant Koco, les fresques de cette couche apparaissent „à partir du rebor est du mur septentrional du la pilier jusq'au moitié de la distance entre le rebord et la courbe du mur. Une partie de cette couche plus ancienne est conservée aussi sur la partie restaurée de la conque septentrionale et au milieu du le pilier sud — occidentale" — Годишен зборник на Филозоф. фак. Скопје 1 (1948) 169.

[31] Ibid., 169—170.

[32] Puisque Koco attribue la première restauration à st. Clément, il est d'avis que les fresques du XIII[e] siècle, découverts sur les murs du triconque appartiennent non pas à la première, mais à la seconde restauration.

[33] Годишен зборник на Филозоф. фак. Скопје, 1 (1948) 168.

celui à la peinture du XII[e] siècle, tandis que la dernière couche serait celle aux fresques plus récentes dans les pièces A et B. A juger d'après la situation qu'on a trouvée, on n'a découvert nulle part trois couches de mortier: dans la partie triconque de l'église il n'y a que les restes de celle du XII[e] siècle et une petite partie de cette autre datant de la première moitié du XIV[e] siècle, tandis que dans la pièce B il n'y a qu'un enduit d'argile et de bale et les fresques du XIV[e] siècle. Quant aux pavements, les choses y sont, comme nous venons de le voir, un peu plus différentes. Par opposition à deux pavements dans la pièce B, Koco a reussi à en distinguer trois dans la partie triconque de l'église. Ceci ne peut nullement paraître étrange si l'on prend en considération que la pièce triconque est plus ancienne et qu'elle avait son propre pavement avant de devenir, par la construction ultérieure des pièces B et C, la partie d'une église plus récente. La solution simple qui s'impose d'elle même, à savoir que le pavement le plus ancien dans la pièce A date de l'époque de l'église triconque primitive et que les deux autres vont parallèlement aux deux pavements de la pièce B et, probablement, aussi aux deux couches de peinture, suggère de soumettre à une analyse critique l'interprétation que Koco donne au premier et au deuxième pavements dans la pièce A. Le premier, dont la situation archéologique est beaucoup plus claire, appartient indubitablement à l'édifice original que Koco considère comme datant d'une époque antérieure à celle de Clément. Le rapport note uniquement que ce pavement, qui avait été découvert seulement sur de petites surfaces, fut composé de mortier de chaux mélangé de briques pulvérisées et Koco croit que cette couche ne servait en effet que de base pour la mosaïque dont on n'a, pourtant, découvert aucune trace.[34] Il n'y a aucun indice qui eût permis de supposer que ce pavement — ou la base de mosaïque, indifféremment — fut posé au cours de la restauration de l'église. Bien au contraire, il est dit explicitement pour ce pavement qu'il était posé sur le sol et, par conséquent, le rapport l'appelle original. Par opposition à cela, le second pavement se rattache d'une façon plus déterminée déjà à une restauration de l'édifice qui consistait en addition d'une espèce de socle intérieur, ou plus précisement d'un renforcement du mur, appuyé contre les murs de la partie triconque de l'église. La base, composée d'une façon analogue à celle du pavement plus ancien, portait le pavement de grosse mosaïque, qui consistait en petites plaques carrées à les côtés desquelles étaient posées des plaquettes triangulaires de couleur différente. Puisque le mortier aux fresques plus anciennes commence seulement du socle susmentionné, il paraît que la peinture appartient à l'époque de cette même restauration, c. à d. du second pavement dans la pièce A. Comme, pourtant, ces fresques peuvent être datées comme appartenant au XII[e] siècle, Koco suppose — croyant que c'était Clément qui avait effectué la première restauration de l'église, c. à d. le renforcement des murs par le „socle" et le posage du second pavement — que la „seconde restauration", c. à d. celle qui d'après les fresques peut être datée comme ayant eu lieu au XII[e] siècle, avait conservé, dans la partie triconque de l'église, le pavement de la restauration plus ancienne de celle de Clément. Quelles

[34] Ibid., 159.

sont en général les raisons pour rattacher ce pavement à l'époque de Clément? Koco a établi que le pavement plus ancien en mosaïque de la pièce B est situé au même niveau que le tombeau au coin sud-est de cette même pièce. Quoique cette conclusion ne résulte pas obligatoirement des données archéologique, obtenues par les fouilles,[35] Koco est prêt, d'après le tombeau dans la pièce B, à dater même le pavement plus ancien de cette pièce ainsi que le second pavement de la pièce A comme appartenant à l'époque de Clément. Une telle interprétation part, d'un côté, du fait que le second pavement de la pièce A est situé à la même hauteur que le pavement plus ancien, probablement le pavement original de la pièce B, construite plus tard et que, par conséquent, il est contemporain à celle-ci, et de l'autre, de l'hypothèse que le tombeau au coin sud-est de cette même pièce est identique à celle pour laquelle la biographie de Clément par Théophylacte dit, que Clément „l'avait préparée de ses propres mains du côté droit du pronaos" „dans son monastère".[36] La première impression est, en effet, qu'on pourrait rattacher cette donnée à l'emplacement du tombeau au coin sud-est de la pièce B, mais elle ne peut pas, tout de même, servir de base authentique d'une telle identification pour deux raisons. La première, à laquelle on avait déjà attiré l'attention ici, est celle que la couche plus ancienne de fresques qui commence au niveau du plancher de la première restauration à laquelle — selon les renseignements que nous fournit à ce sujet le rapport de Koco — appartient également la crypte au coin sud-est de la pièce B, ne doit pas être datée avant le XII[e] siècle. La seconde raison — et elle ne doit ni ne peut être, en aucune façon, négligée — consiste dans le fait que la pièce B dans l'église restaurée, c. à. d. celle qui était composée de la partie triconque d'une église plus ancienne et les annexes B et C, construits subséquemment, ne pourrait, en aucune façon, être nommé pronaos, comme Théophylacte appelle la pièce dans laquelle Clément avait construit le tombeau où il devait être enterré plus tard. Dans cette église, considérablement plus ample que l'église primitive, dont nous ne connaissons que la partie triconque, conservée par son introduction dans l'ensemble de l'église restaurée, on distingue nettement trois parties principales: en allant de l'ouest vers l'est — C, B et A. La première de celles-ci, par la place qu'elle occupe, par sa forme et ses dimensions, avait joué probablement le rôle de narthex. La seconde, la plus grande, forme l'espace reservé au fidèles, c. à d. le naos de l'église. La partie triconque qui, bien entendu, dans l'église originale n'avait pas dû avoir la même destination, est devenue le presbytère dans l'église restaurée. Il y a trois faits qui parlent en faveur de cette hypothèse: en premier lieu, le percement ultérieur du passage entre la pièce B et la conque septentrionale de la pièce A a créé l'entrée latérale au presbytère, nécessaire pour l'exercice de certaines cérémonies liturgiques; en second lieu, les fresques représentant la Vierge et le Christ, peintes à gauche et à droite

[35] Koco affirme, entre autre qu'une des dalles de ce pavement en mosaïque avait été découverte au bord même de la tombe et qu'elle s'était conservée parce qu'elle était recouverte de mortier qui cimentait le couvercle aux murs du tombeau. Il n'est pas clair pourquoi Koco considère-t-il que ceci prouve la contemporanéité du tombeau et de ce pavement. Le tombeau pourrait également être plus ancien.

[36] Византиски извори за историју народа Југославије, I, 302.

du grand passage entre les pièces B et A, correspondent, par la place qu'elles occupent, aux représentations se rattachant à l'iconostase, ou plutôt à la clôture de l'autel et, en troisième lieu, la petite pièce E, malheureusement insuffisamment étudiée, ne pouvait avoir de communication directe qu'avec la pièce A et que, par conséquent, elle pourrait probablement être identifiée avec le diakonikon. A un naos aussi petit que la pièce A — dont il faut encore séparer du moins l'abside orientale pour le sanctuaire,[37] ne correspond nullement un narthex aussi grand que la pièce B. Et, finalement, à quoi bien la pièce C servirait-elle alors? Si l'on prend en considération tous ces éléments, on arrive à la conclusion que dans l'église restaurée la pièce C avait servie de narthex auquel uniquement pourrait se rapporter l'expression de Théophylacte „pronaos", ensuite que la pièce B avait joué le rôle de naos et, finalement, la pièce triconque A avait le rôle de presbytère avec le diakonikon E. Cela veut-il dire que l'identification avec la fondation de Clément doit être complètement rejetée ou non? C'est la question à laquelle il est impossible de donner, pour le moment, une réponse suffisamment certaine. Il faut dire tout de suite que la coordination du témoignage de Théophlyacte sur la position du tombeau de Clément à la situation archéologique dans l'ensemble de la mosquée d'Imaret ne fait pas indispensable la recherche du tombeau de Clément du côté droit, donc méridional du pronaos (= narthex), c. à d. de la pièce C. D'après les fresques, on a déjà dit, il paraît plus vraisemblable que la construction ultérieure des pièces B et C est considérablement plus récente que l'époque de Clément. Au lieu de cela, une autre explication serait plus probable, à savoir que la construction de l'église triconque originale pourrait être attribuée à l'époque de Clément et que la première restauration de cet édifice serait à dater, d'après les fresques, comme appartenant au XII[e] siècle. Il s'ensuivrait de là qu'à l'époque où Théophylacte écrivait la biographie de Clément, il existait encore l'église originale de Clément dans sa forme primitive et, en ce cas, l'expression „pronaos", employée par le biographe, devrait se rapporter à pièce du côté ouest de la triconque, à la place de laquelle fut, pourtant, construit le naos B lors de la reconstruction et l'élargissement de l'église qui eut lieu au XII[e] siècle. Il faut faire ressortir tout de suite que, quoique la forme de ce pronaos ne soit pas connue, le tombeau au coin sud-est de la pièce B est située à l'endroit qui, dans le pronaos de l'église originale, pouvait être occupé par la tombe de Clément. Il en résulterait, alors, que le tombeau au coin sud-est de la pièce B, donc non pas du pronaos, mais du naos de l'église plus récente, est, peut-être, tout de même identique avec celle que Clément, selon son biographe Théophylacte, avait préparée de ses propres mains et qu'elle était, pour des raisons plus que compréhensibles, vénérée, lorsque, selon toute probabilité, au XII[e] siècle, l'église fut restaurée par la construction ultérieure du naos B et du nouveau pronaos C. Finalement, on a déjà dit que les conditions archéologiques sous lesquelles ce tombeau avait été découvert,

[37] Afin que le compartiment B peut être le pronaos, comme le propose Koco et que de cette façon-ci le tombeau au coin sud-est de ce compartiment peut-être identifié. avec celui que Théophylacte mentionne dans sa biographie, le compartiment A doit être le naos.

n'excluent nullement la possibilité qu'il soit antérieur aux pavements de la première restauration de l'église.

L'histoire de ce monument qui, comme on vient de le voir, pouvait jusqu'ici à peine être suivie, serait, en effet, beaucoup plus simple. Clément a pu faire construire la petite église à l'espace principale à trois conques avec le pronaos, dont la forme est restée inconnue jusqu'ici. Au XII[e] siècle l'église fut restaurée par la construction ultérieure d'un naos plus spacieux à la place de l'ancien pronaos, — le tombeau du saint-fondateur étant restée en son ancien endroit, — et du nouveau narthex, ainsi que par l'adaptation de la partie triconque de l'église plus ancienne pour le sanctuaire, de la façon qui vient déjà d'être décrite. La troisième période serait représentée par la nouvelle peinture, effectuée sous le nouveau fondateur kyr Isaac Ducas, probablement dans la première moitié du XIV[e] siècle, lorsque l'église eut pu eventuellement obtenir l'annexe du côté nord du naos. De ces trois périodes la première paraît, malheureusement, pour le moment le moins claire. Doit-on, comme le croit Koco, attribuer la fondation de l'église triconque, et à cause de quoi, à l'époque pré-clémentienne? Les raisons apportées en faveur de cette hypothèse sont, principalement, indirectes et on a déjà démontré qu'elles ne peuvent pas se soustraire à la critique. Par opposition à cela, l'identification qu'on propose de l'église triconque originale, découverte dans l'ensemble de la mosquée d'Imaret, avec une des deux fondations de Clément à Ohrid, a reçu, par la découverte des restes de l'église primitive du monastère de Saint-Naoum, sur la rive méridionale du Lac d'Ohrid une confirmation plus qu'importante. Incité par les résultats des travaux de sondages, effectués à plusieurs réprises, Koco a entrepris au cours des années 1955 et 1956, des fouilles archéologiques d'étendue limitée qui aboutirent à la découverte, sous l'église actuellement existante, les restes des murs d'une église plus ancienne qui, à juger d'après les murs découverts, avait le naos en forme de triconque et le narthex du côté occidental. Mieux étudiées que le narthex, dont la base est tout à fait hypothétiquement réconstruite par Koco sans indices déterminés, les forms du naos triconque sont tout à fait bien connues de l'intérieur et d'une façon un peu moins déterminée de l'extérieur. Sans s'engager inutilement dans certains détails incertains, le plan obtenu par le travail archéologique de Koco rapproche considérablement cette église à l'édifice le plus ancien dans l'ensemble de la mosquée d'Imaret. L'espace central, à l'origine probablement voûté par une coupole, s'élargit vers le nord, vers l'est et vers le sud par des absides semicirculaires, et vers l'ouest par une travée rectangulaire qui communiquait avec le narthex, qui, comme on l'a déjà exposé, est également insuffisamment étudié. Dans la partie sud du narthex qui, paraît-il, était isolée de l'espace central du narthex en un compartiment spécial, on a trouvé un tombeau en maçonnerie, peut-être le même où, selon les mots de la biographie, reposait le corps du saint Naoum dans sa fondation.[38] La situation archéologique existante semble donner raison à cette hypothèse de Koco selon laquelle, de ce tombeau construit déjà à l'époque de l'existence de l'église triconque originale, furent transférées les reliques du défunt canonisé dans la nouvelle sépulture après la construction de la nouvelle église, actuellement existante où une chapelle particulière était destinée à la conservation de ces reliques. La forme et les dimensions du naos de l'église originale de Naoum et la situation du tombeau du saint-fondateur, correspondent complètement à celles que montre l'église la plus ancienne sous la mosquée d'Imaret et c'est dans ce fait-ci que l'hypothèse sur la participation de Clément dans la construction de celle-ci trouve un appui important. Quelques décades seulement séparaient la fondation de Naoum, bâtie en 910, de l'église la plus ancienne d'Ohrid, élevée par le maître de Naoum, Clément, qui avait pu servir de modèle à un grand nombre d'édifices.

On a déjà mentionné que Théophilacte disait que les deux fondations de Clément avaient été de forme identique.[39] Il est difficile de dire si les recherches archéologiques de la région autour de la mosquée d'Imaret, qui sont en cours, confirmeront l'hypothèse sur l'existence de l'autre fondation de Clément de forme analogue à proximité de la première, quoiqu'il paraîsse que certaines indications dans ce sens ont été déjà trouvées. Il semble que l'église au plan selon leque l'une des deux fondations de Clément à Ohrid — celle au-dessous de la mosquée d'Imaret — était construite, est devenue très populaire, parceque on pourrait ajouter, à côté des restes découverts de la fondation de Naoum, peut-être encore deux autres monuments. L'un, c'est l'église triconque de Gorica, située non loin d'Ohrid, sur un monticule au bord du lac.[39a] L'autre est mentionné parmi les églises triconques de type ramassé du XI[e] siècle dans la carte archéologique, malheureseument insuffisamment documentée, de l'architecture religieuse de la Macédoine dressée par K. Petrov. C'est celle du village de Zglavenica, au nord d'Ohrid. Cette dernière église n'a pas été étudiée et l'on ignore les raisons qui ont déterminé Petrov à l'attribuer au XI[e] siècle et non pas à l'époque des fondations de Clément à Ohrid, de l'église de Gorica et de l'église de Naoum. Tant que ce monument ne sera pas publié, il ne reste qu'à conjecturer sur le temps où il fut édifié, mais il n'est nullement impossible, pour le moment du moins, que cette église triconque appartienne aussi chronologiquement au groupe de monuments analogues de l'époque de Clément et de Naoum. Il faudrait aussi penser à l'hypothèse que le village de Zglavenica où cette église fut bâtie est, selon toute probabilité, la localité homonyme que l'on mentionne dans la biographie de Théophylacte comme endroit où Boris avait donné certaines propriétés à Clément.[40] Si cette identification serait juste, on pourrait aisement comprendre que sur la propriété de Clément fut construite une église qui reproduit les formes de ses fondations d'Ohrid.

[38] Д. Коцо, Проучавања и археолошки испитивања на црквата на манастирот Св. Наум (Etudes et fouilles de l'église du monastère de Saint Naoum), Зборник (Археол. музеј Скопје), II (1957—1957) 56—80; D. Koco, L'église du monastère de Saint Naoum, Akten des XI. Intern. Byzantinisten-Kongresses, München 1960, 243—247.

[39] Les importants résultats auxquels aboutis R. Krautheimer lors de l'étude des rapports des monuments médiévaux selon leurs descriptions dans les textes contemporains, aideraient à concevoir l'incohérence entre les formes de l'église déterrée et la déscription de Théophylacte qui apparemment, comme nous venons de l'exposer, ne coïncident pas.

[40] Византиски извори за историју народа Југославије, I, 300. Il n'y a, à ce qu'il paraît, aucune raison assez forte à chercher Glavenica ailleurs.

Vue sous le jour de ces témoignages, malheureusement encore pour la plupart insuffisamment authentiques et en même temps fragmentaires, l'apparition d'un grand nombre de monuments analogues représente un fait d'un grand intérêt non seulement pour l'histoire de l'architecture religieuse du haut Moyen Age en Macédoine, mais aussi pour le problème de rapport de celle-ci avec la tradition architecturale byzantine plus ancienne, vu certaines analogies indubitables entre les monuments appartenant à ce groupe et le groupe des triconques byzantines du VIe siècle dans les régions centrales des Balkans.

On a déjà dit que l'église de Zanjevac représentait l'exemplaire d'un type d'édifice religieux qui avait été introduit dans l'intérieur de la Péninsule Balkanique probablement de l'architecture contemporaine byzantine.[41] En faveur de cette hypothèse ne parlent pas seulement des monuments analogues dans les pays grecs de l'Empire byzantin, mais aussi le fait que l'église de la Vierge de Veljusa, qui se rattache le plus étroitement, au point de vue chronologique et typologique à l'église de Zanjevac, était élevée comme fondation d'un moine grec en 1080.[42] Si l'apparition de ce type d'église dans les régions centrales de Balkans dépendait de la restauration de la domination byzantine après la chute de l'Empire bulgare et de celui de Samuel, l'analogie entre les formes de l'espace principale de Veljusa et de Zanjevac et de certaines constructions tétraconques dans les Balkans, datant de la période paléobyzantine, pourrait alors être interpétée seulement comme une dépendance tout à fait indirecte. Le type de construction de l'église de Zanjevac ne s'était pas, selon toute probabilité, formé d'une façon complètement indépendante des modèles offerts par l'architecture plus ancienne, ni d'expériences qui, dans l'entre-temps, n'ont pas pu être tout à fait oubliées. Pourtant, le cours d'une dépendance pareille éventuelle ne peut pas être suivi d'une façon déterminée dans les régions centrales de la Péninsule Balkanique, car, paraît-il, ce fype d'édifice ne s'y développait point ici, mais dans les régions grecques de l'Empire byzantin. Dans ce sens, la ressemblance entre les églises tétraconques du XIe siècle et des certaines constructions paléobyzantines de ce type, dans les régions centrales de Balkans, ne devrait pas être le résultat de l'influence de quelque tradition locale.

De même il est impossible pour le moment d'apprécier d'une façon plus déterminée si les églises triconques autour du Lac d'Ohrid, datant du IXe—Xe siècles, se rattachent indirectement ou bien directement aux constructions paléobyzantines de ce type dans les Balkans. Il existe indubitablement une certaine analogie dans la disposition du plan qui n'est point limité uniquement à la forme triconque de l'église mais qui se rapporte aussi à leur partie occidentale — comme on l'a déjà démontré par la restitution probable des parties endommagées ou insuffisamment étudiées de églises appartenant à l'ensemble de la mosquée d'Imaret et du monastère St. Naoum. La partie occidentale des églises triconques de la région d'Ohrid, datant du IXe—XIe siècles, pourrait être, nous semble-t-il, imaginée pour

[41] Стричевић et Суботић, Старинар, н. с. IX—X (1958—1959) 314.

[42] Гласник Скопског научн. друштва, III (1928) 88.

le moment comme un narthex de moindres dimensions, flanqué, peut-être, de compartiments mineurs dont celui du sud était destiné à la sépulture. Pour des raisons aisément compréhensibles — des modifications lesquelles dans l'intervalle, a subie le service divin — on a substitué, donc, la fonction du compartiment situé du côté sud du narthex par une nouvelle fonction. Pourtant, ce changement ne s'était pas produit brusquement. On a remarqué, que les petits compartiments à côté du narthex commençaient à être utilisés pour les ensevelissements[43] déjà à l'époque du Bas-Empire, mais probablement seulement après le transfert du prothèse et du diakonikon dans la proximité immédiate de l'autel.

Les églises de ce type, datant du IXe ou du Xe siècle, de la région d'Ohrid montrent moins d'analogies avec les églises plus anciennes triconques des Balkans, à cause de l'aspect de leur construction supérieure ou apparais s la coupole au-dessus du rectangle central de l'espace triconque de l'églisee laquelle, pourrait à peine être imaginée au-dessus du compartiment correspondant des églises triconques du VIe siècle connues jusqu'ici dans l'Illyrique.[44] Malgré cela, ces deux groupes de monuments donnent l'impression de ressemblance, mais cette impression-ci ne représente pas, par elle-même, une base suffisammant sûre pour une conclusion quelconque déterminée sur le rapport mutuel des églises triconques balkaniques du VIe et celles du IXe—Xe siècles. En tout cas, les missionnaires st. Clément et st. Naoum, à l'activité desquels, exercée aux environs d'Ohrid, se rattache, à ce qu'il paraît, l'apparition des églises triconques, ont pu introduire dans cette région ce type de construction religieuse de quelque part du dehors. De nombreux monuments témoignent que le plan triconque dans l'architecture religieuse du IXe—Xe siècles était assez populaire dans de nombreux pays du monde méditerranéen en Gaule, en Italie, puis en Dalmatie, dans les régions nord-orientales des Balkans, dans les provinces grecques de l'Empire byzantin etc. jusqu'au Mont Sinaï, à l'influence duquel, paraît-il, l'Athos doit aussi l'apparition de ce type de construction religieuse qui s'y enracina et dura pendant des siècles. Donc, l'apparition de l'église triconque au IXe siècle, sur les bords du Lac d'Ohrid n'est pas, tout d'abord, un phénomène isolé. On sait, en outre, que les églises triconques étaient construites même au

[43] Ainsi il y avait des tombes ultérieures dans les compartiments latéraux du narthex dans l'église A à Doclea. En ce qui concerne la chronologie de ces tombes, on n'a pas pu, malheureusement, établir rien d'autre que quéelles sont ultérieures à la construction de l'église. Le sarcophage trouvé in situ dans le petit compartiment du côté nord du narthex de l'église B à Doljani est, sans nul doute, en rapport avec ce phénomène. En tout cas, il paraît que l'on avait pratiqué l'ensevelissement dans le compartiment situé à côté du narthex ou bien dans quelque coin du narthex, déjà à l'époque paléobyzantine. Cette coutume était fort répandue plus tard, au Moyen Age. En ce qui concerne l'ensevelissement dans la partie occidentale à l'époque paléobyzantine cfr. l'inscription trouvée dans la basilique de St. Etienne à Hissar près de Plovdiv, dans laquelle on dit, entre autre, que le protecteur Jean a été enseveli ἐν τῷ προπυλαίῳ. — В. Иванова, Три новоразкопани базилики въ Хисаря (Trois basiliques récemment deblayée à Hisar), Известия на Бълг. археол. инст., XI (1937) 227 sq.

[44] Стричевић, Зборник радова Визант. инст., 2 (1953) 186—187.

VII[e] et au VIII[e] siècles,[45] ce qui veut dire que l'apparition de ce type architectural au IX[e] siècle ne devrait pas être considéré comme renouvellement d'un type de construction religieuse après une certaine interruption. Ceci ne veut pas dire, pourtant, que les églises triconques, construites dans les Balkans dans la première moitié du VI[e] siècle, n'est pas pu influencer de quelque façon les églises appartenant au même type que l'on construisit trois ou quatre siècles plus tard. Le matériel dont on dispose pour le moment ne permet, tout de même pas, que dans l'étude du rapport plus direct entre ces deux groupes de monuments on aille pour le moment au-delà d'une possibilité théorique.

[45] Par ex. l'église de Santa Maria Foris Portas à Castelseprio, construiteproba blement à cette époque ci. G. Chierici dans Santa Maria di Castelseprio, Milano 1948, date la construction de cette église au VII[e] siècle, tandis que V. Arslan, L'architettura dal 568 al Mille, dans Storia di Milano, II, 552, propose de la dater au VIII[e] siècle.

III

IVANKA NIKOLAJEVIĆ - STOJKOVIĆ, Belgrade

L'ORNEMENT ARCHITECTURAL DE LA BASSE ANTIQUITÉ ET DU MOYEN ÂGE DANS LES RÉGIONS CENTRALES ET ORIENTALES DE LA PÉNINSULE BALKANIQUE

L'étude de l'ornement architectural médiéval dans les parties centrales et orientales de la Péninsule Balkanique, de son évolution et de son style ainsi que de ses rapports avec l'ornement architectural de la Basse Antiquité sur le même territoire, nécessite encore de vastes travaux préparatoires. Tandis que pour la partie centrale de la Péninsule, il existe des études qui comprennent la période paléobyzantine[1] et permettent d'étudier et de suivre le développement de la sculpture jusqu'au Haut Moyen Age, les monuments appartenant à la même époque dans la partie orientale de la Péninsule n'ont pas été suffisamment étudiés.[2] Ceci rend considérablement difficile la compréhension de la genèse de certaines sculptures dans cette partie des Balkans, car elles apparaissent, à cause de leur ornementation inusitée, comme des exceptions isolées.

Bien qu'à l'époque paléobyzantine l'importation des éléments sculptés executés ailleurs, dans la partie centrale de la Péninsule, fût presque inexistante, la sculpture architecturale de cette région se développait, tout de même, sous l'influence de l'art contemporain de Constantinople. Cette influence se réalisait au V[e] siècle par l'intermédiaire de Salonique, parce que la plus grande partie de la sculpture de Stobi, datant du deuxième quart du V[e] siècle,[3] nous fournit des preuves pour l'existence de contacts directs avec les maîtres de Salonique, tandis que l'influence de la capitale, qui

[1] I. Nikolajević-Stojković, La décoration architecturale sculptée de l'époque bas-romaine en Macédoine, en Serbie et au Monténégro, Monographies d'Institut d'études byzantines No. 5, Beograd 1957.

[2] В. Велков, Градът в Тракия и Дакия през късната античност (IV—IV в.), Българска Академия на науките, Археологически институт. София 1959, 121, 124 sqq.

[3] I. Nikolajević-Stojković, o. c. 7—35.

pénétrait en ces régions au VI[e] siècle, se manifestait d'une façon différente. Les chapiteaux de Caričin Grad et de ses environs datant de laf in de la première, moitié du VI[e] siècle, qui, du point de vue de leur forme, imitent les chapiteaux de Sainte Sophie de Constantinople, appartiennent à l'école locale de sculpture, qui s'inspirait de patrons dessinés, acquis de la capitale.[4] Un autre ensemble très important de sculpture architecturale du VI[e] siècle de la région centrale des Balkans a été découvert à Konjuh.[5] Son importance ne réside pas uniquement dans le fait qu'il fut découvert dans une localité occupant la position médiane entre la partie centrale et la partie orientale de la Peninsule Balkanique, mais aussi parce qu'il représente, par la qualité de ses sculptures et le répertoire de ses motifs, une illustration fort précieuse du dernier degré de l'évolution de la sculpture décorative de la période de la Basse Antiquité et, en même temps, apparait comme un précurseur marqué du style de la sculpture médiévale dans ce territoire des Balkans.

Le chancel de l'autel du martyrium de Konjuh, composé de colonnettes dont les parties inférieures sont d'une coupe quadrangulaire, tandis que la coupe des parties supérieures est circulaire, se terminant en chapiteaux, est décoré d'une façon qui, d'après son style, est plus proche, à première vue, des chancels de Sainte-Sophie d'Ohrid, de l'église de Vierge de Veljusa du XI[e] et de Saint-Panteleïmon de Nerezi du XII[e] siècles,[6] que de ceux de Suvodol et de Heraclea Lyncestis de la première moitié du VI[e] siècle.[7] Ce n'est que la décoration traditionnelle des chapiteaux ornés de feuilles d'acanthe, d'hélices et d'abaque, qui rattache les colonnes de ce chancel aux exemplaires plus anciens, tandis que l'ornementation des surfaces planes des colonnettes de motifs floraux représente une innovation qui ne fut introduite que vers le milieu du VI[e] siècle. Les medaillons circulaires du rinceau de vigne en forme d'entrelacs, ornement très populaire et très fréquent au Moyen Age, apparaissent sporadiquement déjà dans la sculpture des V[e] et VI[e] siècles, mais par les colonnettes de Konjuh obtiennent une place qu'ils conserveront sur les chancels plus récents presque jusqu'à l'apparition des iconostases en bois. La division de l'ornementation des plaques de l'ambon et du chancel à Konjuh en cases ornementés, encadrées de divers entrelacs, a ses continuateurs médiévaux dans les plaques du chancel de Nerezi, tandis que celui de Veljusa a pour décoration le motif très répandu de la croix

[4] I. Nikolajević-Stojković, Les monuments de la décoration architecturale en Serbie d'un atelier local du VI[e] siècle, Actes du V[e] Congrès international d'archéologie chrétienne, Città del Vaticano-Paris 1957, 467—469.

[5] S. Radojčić, L'église de Konjuh, Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines 1 (1952) 148—165.

[6] I. Nikolajević-Stojković, Contribution à l'étude de la sculpture byzantine de la Macédoine et de la Serbie, Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines 4 (1956) 157—186; M. Jovanović, De Vodoča et Veljusa après les travaux de conservation, Recueil (des travaux) du Musée national de Štip 1 (1958—1959) 125—135; P. Miljković-Pepek, Marble screen from the monastery Mother of God Eleusa in Veljusa, Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines 6 (1960) 137—144; G. Bošković, La restauration récente de l'iconostase à l'église de Nerezi, Sem. Kondakovianum 6 (1933) 157—159.

[7] I. Nikolajević-Stojković, La décoration architecturale ... 36—45.

en couronne dont les bandes se terminent en feuilles de lierre et dont les pointes sont surmontés de croix. Le fait que l'ornementation plastique plus récente se base sur le répertoire de motifs de la Basse Antiquité, tout en se développant dans l'esprit des conceptions contemporaines, peut-être très bien illustré par une comparaison de la feuille d'acanthe du chancel et de l'ambon de Konjuh qui est développée déjà en motif isolé en forme de coeur, avec des motifs semblables de Preslav[8], des colonnettes considérablement plus récentes du chancel d'Ohrid, d'architrave du chancel de Nerezi ou de l'archivolte de Velingrad.[9] L'analogie du motif et de son traitement plastique démontrent qu'il était, avec quelques modifications stylistiques de peu d'importance, très populaire au cours des siècles suivants.

Cependant, nous ne pouvons pas attribuer cette continuité au point de vue de la forme et du choix des motifs ornementaux entre les monuments de la Basse Antiquité découverts jusqu'ici sur le territoire central des Balkans et ceux du XI[e] et XII[e] siècles, provenant du même territoire, à une évolution artistique continue. D'après tout ce qu'on a pu établir jusqu'à présent, les monuments paléobyzantins dans cette région ont été détruits lors de l'arrivée des Slaves dans les Balkans, et l'apparition de nouveaux monuments sculptés du Moyen Age ne saurait être conçue autrement que sous le jour de la restauration de la domination byzantine dans ces régions. Le chancel de Sainte-Sophie d'Ohrid a été fait lors de la restauration de l'église par l'archevêque Léon dans le deuxième quart du XI[e] siècle,[10] tandis que celui de Veljusa a été construit en 1080 dans la fondation de l'évêque de Strumica Manuel.[11] Le chancel de Nerezi, église construite par un prince byzantin, date de l'an 1164.[12] Ces trois ensembles de sculpture, dont les fondateurs étaient des Grecs, membres du haut clergé ou de la famille impériale, expliquent cette continuité apparente dans la sculpture de cette région. Après que la sculpture locale dans la Basse-Antiquité eût atteint, sous l'influence de Constantinople, le degré de la sculpture de Konjuh et que son développement fut interrompu de force au commencement du VII[e] siècle, au XI[e] s. avec la restauration de la domination byzantine, furent de nouveau introduites les formes que la sculpture byzantine avait continué à développer sur la partie de son territoire restée à l'abri des invasions barbares. La différence existant dans la qualité du travail de ces chancels et dans le choix des motifs pour leur décoration peut être aisement expliquée par l'importance personelle et les ressources pécuniaires des fondateurs particuliers. Tandis que le chancel de Veljusa est un exemple fort modeste de la sculpture du XI[e] siècle, la riche plastique du chancel de Nerezi, completée de sculpture en stuc, est

[8] K. Škropil, Notes sur l'ancienne capitale bulgare Préslave, Bull. de la Soc. Arch. Bulgare 4 (1914) 142, fig. 102.

[9] П. Сирку, Старинная Чепинская крѣпость у с. Доркова и два византiйскiе рельефа изъ Чепина (въ Болгарiи), Виз. Временник 5 (1898) Pl. III.

[10] V. Petković, Revue des monuments religieux dans l'histoire du peuple serbe. Monographie de l'Acad. serbe des Sciences 157, Beograd 1950, 232.

[11] Recueil (de travaux) du Musée national de Štip 1 (1958—1959) 125—135.

[12] I. Nikolajević-Stojković, Contribution à l'étude de la sculpture byzantine .., Recueil de travaux de l'Inst. d'études byz. 4 (1956) 184.

une des plus belles de tout l'art médiéval byzantin. Quelqus autres fragments connus de la décoration sculptée des XIe et XIIe siècles, comme ceux de Drenovo, de Skoplje, d'Ohrid et d'autres localités[13] ont été trouvés, pour la plupart, comme spolies dans des monuments plus récents, mais par le style et la qualité artisanale de la sculpture ils appartiennent au même groupe de conceptions décoratives médiévales.

Tands que l'influence de l'ornement architectural paléobyzantin, comme nous venons de souligner, atteignit les régions centrales des Balkans par Salonique et, peut-être, par Sardique, le chemin par lequel elle arrivait dans les régions orientales de la Péninsule était considérablement plus court. A en juger d'après certains chapiteaux du Musée de Sofia[14] et d'un grand nombre d'autres découverts en divers endroits[15] cet ancien territoire byzantin semble avoir été fourni, dans une mesure importante, de produits sculptés tout faits des carrières du Proconèse. Les autres éléments de sculpture décorative, ornée de motifs bien connus de la Basse Antiquité appartenant au cercle méditerranéen, sont représentés dans les localités de Peruštica, de Belovo, de Pirdop, de Hisar[16] etc., mais nous ne pouvons déterminer plus précisément les caractéristiques des monuments moins représentatifs de cette époque, car ils ont été publiés insuffisamment ou pas du tout. Les sculptures isolées permettent, tout de même, de conclure que dans la période paléobyzantine les ateliars et les maîtres locaux ont eu, assez souvent l'occasion de montrer leur art. Ainsi la plaque de chancel de l'église paléochrétienne de Sofia, du Ve siècle[17] faisant partie d'un ensemble sculpté assez considérable, par le traitement de la sculpture et la disposition des motifs, est une oeuvre d'artisanat local. On peut arriver à la même conslusion de pour certains chapiteaux[18] et architraves.[19]

La sculpture mediévale de la partie orientale de la Péninsule Balkanique outre celle que les savants bulgares considèrent comme faisant partie de ce qu'ils appellent la renaissance artistique du Premier empire bulgare, n'est pas, non plus, suffisamment étudiée. Le riche ensemble du chancel sculpté de Čepin (actuellement Velingrad), datant du XIe ou du XIIe siècles,[20] démontre que l'art byzantin de cette époque possedait des monuments d'une haute qualité artistique même dans ces régions-là. On pourrait s'attendre à une apparition beaucoup plus fréquente des monuments analogues aussi

[13] Ibid. 157—186.

[14] E. Kalinka, Antike Denkmäler aus Bulgarien, Schriften der Balkankommission IV, Wien 1906, Sp. 7, Fig. 2, 5.

[15] J. Strzygowsky, Ein Christusrelief und altchristliche Kapitelle in Moesien, Byz. Neugr. Jahrbücher 1 (1920) 17—34; I. Barnea, Chapiteaux à protomes de béliers de la Scythie mineure, Balkania 7 (1944) 408—416.

[16] The. Bull. of the Byz. Institute 1 (1946) P. VII, XXVII.

[17] Ст. Михаилов, Сердика-Средец-София, Арх. открития в България, София 1957, 207, fig. 5.

[18] Byz. Neugr. Jahrbücher 1 (1920) fig. 11.

[19] V. Parvan, Sur un relief inédit du VII s. représentant la Ste Vierge, Acad. Roum. Bull. de la Sect. historique 11 (1924) 225, fig. 4.

[20] Виз. Врем. 5 (1898) 603—617, Pl. III; D. Končev, La forteresse ΤΖΕΠΑΙΝΑ — CEPINA Byzantinoslavica 202 (1959) 285—305.

dans les régions plus proches de la Mer Noire. La haute qualité du travail artisanal de cette sculpture se reflète encore dans certaines plaques de balustrade de Messemvrie,[21] tandis que le style provincial de cette époque est représenté par les sculptures de l'église rupestre de St. Nicolas près de Midie.[22]

La sculpture architecturale, provenant de Preslav est traitée dans les études bulgares le plus souvent comme un ensemble particulier. Elle a été récemment commentée par N. Mavrodinov.[23] Considérant que les conditions pour le développement de cette sculpture ont été crées dans les circonstances politiques et économiques favorables du Premier empire bulgare, cet auteur date toutes les trouvailles de cette localité au IXe ou au Xe siècles. Dans cette localité Mavrodinov distingue deux écoles de sculpture: la première, dont les monuments portent le caractère byzantin (sculptures du chateau de Preslav et de l'église de Gebeklise) et l'autre, dont les sculptures ont été découvertes dans l'Église ronde et dans celle d'Avradak. A son avis les sculptures, appartenant à la première école, ont été executées par les maîtres grecs, des régions byzantines conquises, tandis que les sculptures de la seconde école sont une conséquence de la renaissance des formes antiques, développées par les maîtres bulgares.[24]

Les explications par lesquelles Mavrodinov s'efforce d'éclairer sa conception de la renaissance de Preslav, représentée, selon lui, par l'ornement architectural de l'Eglise ronde et de celle d'Avradak, ne sont point convaincantes et, sans un essai sérieux d'identifier sur le terrain à Preslav ou dans ses environs (ou plutôt sur le territoire que l'on attribue au Premier empire bulgare), les monuments des époques antérieures, qui, selon Mavrodinov, avaient pu, en effet, exercer une influence sur les monuments plus récents, ses explications restent purement hypothétiques. C'est à Preslav même, localité archéologique fort complexe dont quelques monuments datent de l'époque paléochrétienne, que l'on peut déjà trouver des exemples d'imitation directe de monuments appartenant à des époques antérieures. Après avoir déterré la basilique de Deli-Duška, située sur la rive droite de la rivière de Kamčija, à proximité immédiate de la forteresse de Preslav, et après l'avoir datée du Ve siècle, Vera Ivanovna a pu établir que certains traits de ce monument paléochrétien et de son ornement architectural apparaissaient également dans l'architecture de Preslav, que l'on date généralement du Xe siècle. Ainsi, par exemple, elle présume que les entrées latérales des narthex de la basilique de Gebe-Klise, de l'Eglise ronde, des églises 1 et 2 à Avradak et de l'église 2 à Beli Breg se sont formées sous l'influence d'une architecture locale plus ancienne, représentée par la basilique de Deli-Duška.

[21] Bull. de la Sec. arch. bulg. 4 (1914) 258, fig. 227.

[22] Bull. de la Soc. arch. bulg. 3 (1913) 243 sqq. L'ornement architectural de cette église, qui appartient maintennat au territoire turc, n'est pas illustré, mais d'après la description de ses consoles, corniches et chapiteaux le style de cette sculpture semble être très proche de quelques sculptures médiévales dont N. Mavrodinov discute. Cfr. H. Мавродинов, Старобългарското изкуство, София 1959. 213 sqq.

[23] Н. Мавродинов, o. c., 203 sqq.

[24] Н. Мавродинов, o. c., 206, 209.

Elle voit là une preuve que l'architecture plus ancienne de Preslav contenait déjà des éléments qui avaient pu influencer le développement de la construction au Xe siècle. Aussi la corniche decorée d'oves et de denticules, découverte dans cette basilique apparait, souligne V. Ivanova sous une forme quelque peu schematisée, dans la décoration des églises d'Avradak.[25]

Mavrodinov refuse complètement les suggestions de Dj. Bošković[26] et de Sv. Radojčić[27] selon qui il faudrait voir dans l'Eglise ronde de Preslav un monument du VIe siècle. En parlant de l'architecture de cette église, K. Miatev a souligné à plusieurs reprises le caractère hellénistique de son ornementation sculptée.[28] Vers le milieu du VIe siècle, où l'Église ronde a été construite comme vient d'être démontré dans la précédente contribution de Dj. Stričević ces motifs hellénistiques obtiennent, dans le traitement des maîtres locaux, dont les autres oeuvres possibles n'ont pas été l'objet d'une attention suffisante, un aspect particulier. Sur les corniches qui sont sans ornements ou bien décorées de motifs sculptés, le profil a été enrichi de tores, tandis que ceux au profil plus simple ont été décorés d'ornements plus riches. A l'architecture déjà mouvementée de l'Eglise ronde, cette accumulation exagérée d'ornements sculptés donne un aspect bigarré, provincial. La polychromie des sculptures du chancel ajoute sa contribution à cette variété de décors et il n'est pas impossible que même la sculpture monumentale architecturale fut aussi coloriée. L'ornementation de certaines frises sculptées de l'Eglise ronde, comme on l'a deja souligné à plusieurs reprises, a un caractère oriental fort prononcé. Ces caractéristiques, encore plus riches et, du point de vue artisanal, d'un niveau considérablement plus élevé, se trouvent également dans certaines parties de l'ornement architectural de l'église de Sainte-Sophie de Constantinople. Au narthex, dans la frise de l'opus sectile apparaissent des motifs tout à fait analogues à ceux qui se trouvent sur une frise de l'Eglise ronde.[29] Pour les ornements de quelques autres corniches de cette église on peut trouver aussi des parallèles assez proches dans les corniches de Sainte-Sophie.[30] La technique polychrome de décoration, représentée sur les restes du chancel de l'Eglise ronde, est beaucoup plus modeste en ce qui concerne son exécution, mais très semblable à l'effet que produit l'opus sectile. L'incrustation de pâte céramique polychrome dans les colonnettes et les corniches en marbre, que nous y rencontrons, ne semble point avoir été un phénomène isolé. Une plaque de marbre de Messemvrie[31] a été façonnée d'une manière analogue, et une décoration intérieure pareille a été decouverte dans l'édifice, déterré à Teke — Karaač.[32] Le petit chapiteau du chancel de l'Eglise ronde appartient au cercle plus large des chapiteaux dits »théodosiens« et par son aspect où dominent les surfaces éclairées et les surfaces ombragées, il entre parfaitement, du point de vue du style, dans le cadre de la sculpture fort mouvementée de l'ensemble entier du chancel de cette église. Le style des chapiteaux de colonnes, découverts lors des fouilles, donne encore plus de poids à l'hypothèse selon laquelle l'Eglise ronde date du VIe siècle. Pourtant, la place exacte de cette sculpture dans le cadre de l'art de la Basse Antiquité ne pourra être fixée avec plus de précision que lorsque les autres monuments de la même époque dans la partie orientale de la Péninsule Balkanique auront été complètement étudiés.

Une étude consacrée à ce problème aurait facilité de beaucoup la compréhension de quelques phénomènes stylistiques dans la sculpture médiévale de la partie orientale de la Péninsule Balkanique, particulièrement de chapiteau de Nova Zagora et des plaques de chancel de Stara Zagora. Au fait ces objets proviennent d'une localité commune[33] et leurs caractéristiques principales sont une ornementation très simple et une exécution assez gauche, mais aussi quelques détails très pittoresques. Quelques motifs de cette sculpture ont été pris de l'héritage de l'époque de la Basse Antiquité: des paons affrontés sur une plaque ou un paon dont la queue est déployée en éventail ce qui est déjà le motif de chapiteaux du VIe siècle de Constantinople et de Salone, tandis qu'au riche répertoire des motifs médiévaux appartiennent à côté des aigles héraldiques, de griffons et de lions qui apparaissent sur des plaques, le motif du chapiteau: l'illustration de la fable de coq et de renard. Dans la sculpture ce motif est représenté sur une plaque de Constantinople (au Musée de Berlin) et sur la porte en bois de l'église St. Nicolas à Ohrid. Le motif en question illustre, par son apparition sur des objets différents provenant en même temps de différentes régions, l'unité de l'ornementation sculpturale byzantine de Moyen Age.

De même que l'ornement architectural de l'Eglise ronde de Preslav présente un document sur l'activité des sculpteurs locals du VIe siècle, les sculptures de Stara et Nova Zagora représentent une école locale au XIIe siècle. Cependant, comme on a déjà souligné, nous ne sommes pas encore en possibilité de juger en quelle mesure l'école locale sculpturale de la Basse Antiquité à pu influencer la sculpture de la période plus récente, mais il est déjà évident qu'au Moyen Age, comme à l'époque de la Basse Antiquité les motifs sculpturals et les stimulations artistiques arrivaient dans ces régions aussi de la capitale byzantine.

---

[25] V. Ivanova, Basilique de Deli-Douschka à Preslav, Fouilles et recherches III, Sofia 1948, 65—72.

[26] Dj. Bošković, Starinar 8—9 (1933—1934) 331; Основи средњевековне архитектуре, Београд, 1951, 87, fig. 127.

[27] Sv. Radojčić, Recueil des travaux de l'Inst. d'études byz. 1 (1952) 167.

[28] K. Miatev, L'Eglise ronde de Preslav, Sofia 1932, 232.

[29] Th. Wittemore, The Mosaics of Haghia Sophia at Istanbul, Preliminary Repport on the First Year's Work 1931—1932, Oxford 1933, Pl. II.

[30] Th. Wittemore, The Mosaics of Haghia Sophia at Istanbul, Third Preliminary Repport, Boston, 1942, Pl. I, II; Forth Preliminary Repport, Boston 1952, Pl. III, IV.

[31] Bull. de la Soc. arch. bulg. 4 (1914) 259, fig. 229, b.

[32] Bull. de la Soc. arch. bulg. 14 (1940—1942) 249—252 fig. 345. Les colonnes trouvées au Martyrium de Ste Euphémie à Constantinople étaient pareillement décorées. Cfr. Byz. Zeitschrift 42 (1943—1949) 180.

[33] Н. Мавродинов, о. с. 213 sqq.

ROMAN JAKOBSON, Cambridge Mass.

THE SLAVIC RESPONSE TO BYZANTINE POETRY

In 1917, while examining the oldest Russian records of church songs, I was amazed by their clear-cut rhythm in striking contradiction to the current philological allegation that the Slavic translations of the Greek hymns were in prose, and that poetry was altogether neglected in Church Slavonic literature. Such divergence between historical facts and the traditional bias prompted me to share my cursory observations with A. A. Šaxmatov, and on his initiative my letter appeared in the *Izvestija* of the Second Section of the Russian Academy of Sciences (XXIV, No 2). Among the chief obstacles to the scrutiny of early Slavic musical poetry I singled out the lack of studies dealing with the content of the Old Russian hymnic manuscripts, our insufficient acquaintance with the history of Slavic accent, the want of a detailed inquiry into Byzantine versification, and finally, the rudimentary stage of research into Church Slavonic neumatic notation.

The starting point for my observations was the last Sticheron of the Easter Day Matins, *Angeli vъzigraite sja* Ἄγγελοι σκιρτήσατε from the Porfirij's Leaflet, which was taken in the middle of the last century from the Chilandari Monastery by the Archimandrite Porfirij Uspenskij and then acquired by the Public Library of St. Petersburg. The punctuation which helped J. B. F. Pitra to discover that the Greek church songs are versified, and to find their metrical composition, gave me a clue to the syllabic structure of the Church Slavonic chant, and, like Pitra, »nous nous demandions avec inquiétude, s'il était possible qu'un fait aussi palpable ... fût resté inconnu«.

The song cited begins with seven spans of 18 syllables, each span separated from the next by a dot. Thereafter follow two spans of 17 syllables, likewise delimited by dots. Each of these nine verses is divided into two cola, which in seven cases out of nine are again marked by a dot. The whole stanza contains ten cola of 9 syllables, five of 8 syllables, and three of 10. At present we can add that on the final syllable almost every verse carries

a lengthening neume composed of two parallel lines and termed *diple* (in Slavic nomenclature, *statija*).

While surveying the Slavic province of Byzantine poetry at a Dumbarton Oaks symposium in 1952, I had occassion to return to Porfirij's Leaflet, from the supposedly lost Chilandari Sticherarium. I emphasized then that a rediscovery of this manuscript would be of great benefit for the study of Slavic and Byzantine music and poetry in their mutual relationship. Both this Sticherarium of the twelfth century and another Russian codex from the same monastery — a fragmentary Hirmologium which seems to date from the early thirteenth century — were found, and they have been published in the facsimile series of the *Monumenta Musicae Byzantinae* (V, A, and V, B). To complete the gain, further parts of these codices have been detected: a fragment of the same Sticherarium, in the Národní museum in Prague, has been recognized and published in *Slavia*, XXVII, by F. V. Mareš, while 102 leaves in the Grigorovič collection, in the Moscow Public Library, were identified by Đ. Sp. Radojičić as pertaining to the Chilandari Hirmologium *(Južnoslovenski Filolog*, XXII).

The two volumes of the *Fragmenta Chilandarica*, together with E. Koschmieder's critical edition of *Die ältesten Novgoroder Hirmologien-Fragmente* (Munich: I/1952, II/1955, III/1958) and the recent integral reproduction of the *Contacarium Palaeoslavicum Moscuense* by A. Bugge *(Monumenta Musicae Byzantinae*, VI), make a turning-point in the study of early Slavic music and poetry. These publications with their thorough apparatus criticus give to the international scholarly world the possibility of a close, many-sided investigation of a rich domain hitherto unexplored. The remarkable progress in deciphering Byzantine musical notation in its different stages opens certain prospects for a tentative interpretation of Church Slavonic neumes. M. M. Velimirović's monograph, *Byzantine Elements in Early Slavic Chant*, in which the author attempts to elucidate some of the musical forms in the Hirmologium Chiliandaricum *(Monumenta Musicae Byzantinae — Subsidia*, IV: the *Main Volume* and particularly useful, the *Comparative Charts of Neumatic Notation)*, clearly shows both the potentialities and the limitations which face the present researcher in this field.

Carsten Høeg, one of those inquisitive searchers to whom we owe the discovery of Byzantine music, inspired and guided all the issues of the *Monumenta Musicae Byzantinae* which deal with early Slavic music. Among the new studies in this field his papers present the most effective program for further tests. I shall never forget our meetings in his hospitable home, where we discussed at length intricate problems interweaving the poetry and music of two conjugate worlds — Byzantium and Slavdom. We planned a common inquiry into Church Slavonic verse in its relation to

Greek models and to musical form; the starting point of these deliberations was again the Easter Day Sticheron. Here in Ochrid I had hoped to discuss with Carsten the Slavic offspring of Byzantine poetry; but suddenly this spring came a message: Carsten Høeg will be buried on April eight — Great and Holy Saturday by the Eastern calendar. Permit me then to dedicate the following observations to the memory of that scholar who keenly brought up the crucial questions which I shall try to approach here.

The obstinate disregard for the mosaics, frescoes, and icons of Byzantium and of the Slavic South and East is fortunately a thing of the past. The techniques of modern scholarship and restoration, together with the radical revisions of values achieved by modern art, have opened our eyes to the beauty, variety, and world importance of medieval Greek and Slavic painting. The church music of the Byzantines and of their Slavic disciples is about to receive similar appreciation. The conviction that Byzantium never had a genuine poetry was widespread in the textbooks, and from time to time we still witness iconoclastic reprobation of Byzantine poetry as being formal jugglery — pietistic, stilted, contentless, and deprived of individuality. If, however, one follows Krumbacher's ever opportune methodological warning — »*Wer den Dichter will verstehen, muss in Dichters Lande gehen*« — one can only agree with Wilhelm Meier when, in 1896, he recognized church poetry as »by far the most splendid and, along with historical writings, the most important part of Byzantine literature; it is, moreover, one of the prominent monuments in world literature and a significant link in the developement of Near Eastern and European poetic forms.« The Slavic variant of Byzantine ecclesiastical art holds in poetry and music a position similar to its rôle in painting: it masters and transforms the Greek models. The pressure of a different verbal material acts as a complementary incentive to further modifications. Neither in poetry nor in the fine arts, however, does the adherence to the Byzantine pattern prevent originality.

Both in Greek and in Slavic Hirmi each syllable carries one musical unit — *singuli motus cantilenae singulas syllabas debent habere*. Thus to the repetition of a musical phrase (μέλη) there corresponds the reiteration of an isosyllabic text (ἔπη). The relationship between the Slavic version and the Greek model varies.

The Church Slavonic Hirmus may be divided into syllabic sequences, equal to those of the Greek model. The Hirmus *Zemъnъ kъto slyša takovaja* — Τῶν γηγενῶν τίς ἤκουσε τοιοῦτον — counts 69 syllables as against the 70 syllables of the Greek version (see *Novg.* = Koschmieder I, p. 136, *Chil.* 59v), and both the Greek and the Slavic texts are divided by word boundaries into 12 members. Nearly each of these offers the same number of syllables in the original and in the translation:

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.	10.	11.	12.
Slavic:	5	6	8	8	6	5	7	7	4	5	3	5
Greek:	5	6	8	8	6	5	8	7	4	5	3	5

The first three members (followed by a dot both in *Novg.* and *Chil.)* build a figure of mirror symmetry with the three subsequent members: 5/6/8 — 8/6/5. In both the Greek and the Slavic these two nineteen-syllable groups are followed by the group, eighth through the eleventh member, which repeats for the third time the span of 19 syllables. The bipartition of these three groups is similar: from the first to the third member, 11 + 8 syllables; from the fourth to the sixth, 8 + 11; and from the eighth to the eleventh, again 11 + 8. The second and the third stretches are both metrically and syntactically concluded with a syllabically unpaired appendage — the seventh member with 7 syllables (followed by a dot both in *Novg.* and in *Chil.)* and the twelfth, final member with 5 syllables, which actually responds to the initial pentasyllable. It is noteworthy that uniquely in the seventh, verily unpaired member, the Slavic text displays a one-syllable deviation from the Greek frame (7 *versus* 8); otherwise the translation follows faithfully the syllabic pattern of the original. A patent demonstration of this zealous adaptation is the eighth member: *takovo ti je čjudo:* the rare monosyllabic variant *je* which struck Koschmieder's attention (II, 44) is there used instead of the current Old Church Slavonic dissyllable *jestъ* (Old Russian *jestь*) in order to keep to the heptasyllabic measure of the original — τοιοῦτον σοῦ τὸ θαῦμα.

The Hirmus *Da utvьrditь sja sьrdьce moje* — Στερεωθήτω ἡ καρδία μου *(Novg.* 16, *Chil.* 1v; cf. *Comp. Charts.* IV—V) contains 53 syllables both in Greek and in Slavic. Both versions are divided into three parts (separated by dots in the Novgorod and Chilandari Hirmologia): a clause of 21 syllables is followed by two sixteen-syllable clauses. The first clause consists of three members (again marked by dots in both Russian manuscripts). In the Greek version their syllabic allotment is 5 + 5 + 11, so that the Hirmus exhibits three sixteen-syllable groups with a pentasyllabic preamble, whereas in the Slavic initial clause, subdivided into 6, 5, and 10 syllables, the syllabic correspondence between the first and the other two parts of the stanza is effaced.

There are also Hirmi which follow the syllabic measure of the Greek prototype with slight deviations. Thus the Greek Hirmus Στερέωσόν μου τὸν νοῦν εἰς τὸν φόβον σου forms three twelve-syllable verses with breaks after both the fifth and the seventh syllable. In the Slavic version — *Utvъrdi moi umъ vъ strahъ tvoi (Novg.* 18) — the initial line counts twelve (7 + 5) syllables and the last twelve (5 + 7) syllables, but in the middle line (7 + 6) the first heptasyllabic colon is followed by an hypermetric sequence of six syllables.

Sometimes the Slavic translation takes over from the Greek Hirmus only the total number of syllables, while their arrangement into constituent groups is made independently. Thus the Hirmus *Jako Ionu proroka* — ὡς Ἰωνᾶν τὸν προφήτην *(Novg.* 44, *Chil.* 14b; cf. *Comp. Charts* LVII—LVIII) contains 49 syllables both in Greek and in Slavic, but their distribution in the former text is 17 + 14 + 2 . 9, and in the latter 2 . 15 + 10 + 9. The Hirmus *Vъsъ jesi želanije* — Ὅλος ὑπάρχεις ἔφεσις *(Novg.* 136, *Chil.* 59r.) displays an even more deliberate redistribution of the total number of syllables (53 in Greek, 54 in Slavic) among nine members:

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.
Slavic:	8	5	5	5	8	8	5	5	5
Greek:	8	5	4	5	7	8	6	5	5

The Slavic version achieves a much more integrated and standardized strophic pattern than does the Greek text: the Slavic reduces the five syllabic varieties occurring in the model to two generalized types of members, six pentasyllables and three octosyllables, organized into a stanza: $8 + 3 \cdot 5 + 2 \cdot 8 + 3 \cdot 5$.

The translator's autonomy in versification goes even further; the nine members of the Hirmus *Čьto se tvoja velija* — Τί τὸ περὶ σὲ μέγα *(Novg.* 138) diverge considerably in the two versions:

	1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.
Slavic:	8	8	6	8	6	10	10	4	8
Greek:	7	9	7	7	6	9	7	3	9

The Slavic text picks up the syllabic frame of the first two pairs of Greek members — 16 + 14 — and reiterates this scheme (with a dot at the end of each unit): 2(16 + 14) + 8, and the isolated final octosyllable actually responds to the initial eight-syllable member:

čьto se tvoja *veli*ja
dъlžьno *veli*čajemъ

(In *Chil.* 57v, both fourteen-syllable sequences are omitted).

In the Christmas Hirmus *Xristosъ ražajetъ sja slavite* — Χριστὸς γεννᾶται δοξάσατε *(Novg.* 4) the Greek pattern 2(9 + 11) + 6 + 13 has been changed into $4 \cdot 11 + 6 + 13$ with a quatrain of isosyllabic verses, all of which, according to the Novgorod and Vorkresensk Hirmologia, have a *diple* on the final syllable and terminate with a dot.

In the Hirmus *Prosvěščii · sijanijemъ prišьstvija tvojego Xriste·* — Ὁ φωτίσας τῇ ἐλλάμψει τῆς σῆς παρουσίας Χριστέ. *Novg.* 28, *Chil.* 8r), only the second of the four dicolic periods and the

first, brief cola of the other three periods follow the Greek syllabic scheme:

Slav.c: (4 + 14) + (4 + 11) + (6 + 12) + (5 + 6)
Greek: (4 + 12) + (4 + 11) + (6 + 9) + (5 + 4)

The substantial deviations from the syllabic framework of the original provide the translation with a much more symmetrical shape, namely, a regular eighteen-syllable measure. Both odd periods have acquired equally an eighteen-syllable measure, which is particularly effective against the background of their melodic contrast (pointed out by Velimirović, *Main Volume*, p. 76) and of their verbal parallelism: *Prosvěščii· sijanijemъ prišъstvija tvojego Xriste — Sъrdъca prosvěti· světomъ tvojego bogorazumija.* As to both even lines, the Slavic version has achieved a syllabic identity and a fuller melodic equivalence (cf. *Comp. Charts.* XXIX) between the fourth, final eleven-syllable period — *pravověrnъno pojuščiimъ tja* — and the last, equally hendecasyllabic colon of the second period — *krъstomъ si mirъskyja konъca.*

All the numbers in the syllabic pattern may be changed by the translator, yet the rules underlying this pattern are preserved. The Hirmus *Otъvъrže mja vъ glubinu sъrdъca morъskaago* — 'Απέρριψάς με εἰς βάθη καρδίας θαλάσσης (*Novg.* 44, *Chil.* 15r.; cf. *Comp. Charts.* LVIII—LIX) builds three lines, only one of which deviates slightly from isosyllabism. The numbers are 17 + 16 + 17 in the Slavic, 14 + 12 + 12 in the Greek.

Beside the number of syllables, the number of accented word units preoccupied the Slavic translators of Greek hymns. There are evident instances where the syllabic measure of the original was sacrificed to a symmetry in the distribution of accents among verses and cola. The Hirmus ''Εφλεξε ῥείθρῳ τῶν δρακόντων τὰς κάρας consists of five dodecasyllables with a break after the fifth syllable. The Slavic version — *Ispali vodoju* (*Novg.* 110, *Chil.* 48v) abandons the Greek syllabic pattern (the same meter which is carefully reproduced in Old Church Slavonic nonmusical verses); the length of the five lines is here 12 + 13 + 16 + 12 + 14. There is definitely preserved from the Greek verses, however, a regular distribution of accented word units. Each of the even lines carries three independent accents, whereas each odd line is divided into two cola (separated by a dot, with particular consistency in *Chil.*), and two independent accents fall on each of these cola:

Ispali vodoju· zmijevyja glavy·
Peščьnaago vysokaago plamene·
Unoša imušče· blagočьstьno utěšivyi·
Zъlokъznьuju mьglu otъ grěxa·
Vьsju že čistitь· rosoju duxovьnoju·

What rôle belonged to the place of word accents in the Slavic chant? A tentative reconnaissance reveals a tendency to con-

nect certain neumes with word accent, and perhaps also with vowel quantity. Only a close coöperation of experts in neumatic notation and in the historical study of Slavic languages can yield more precise data, able to throw new light both on the structure of Slavic and Byzantine chant and on early Slavic accentual patterns. The Slavic translator of the Hirmus 'Η δημιουργικὴ καὶ συνεκτικὴ (*Sъdětelъnaja i sъdъržaščija*) inverted the Greek word order θεοῦ σοφία καὶ δύναμις into *božija sila i mudrostъ* (*Novg.* 14). This example, quoted by Høeg (»The Oldest Slavonic Tradition of Byzantine Music,« *Proceedings of the British Academy* XXXIX /1954, p. 47), proves that, the number of syllables in the colon being equal (nine, both in Greek and in Slavic), the translator was tempted to imitate the accentual profile of the model, supported by the musical phrase. Hence *síla* took the place of σοφία by reason of their common accent on the penult, while a stress on the antepenult tied *múdrostъ* to δύναμις.

To support his provisional hypothesis — that the translation of the Hirmologium was »first made in the twelfth century« — Høeg refers to the »particularly important« cases where the Slavic perfect is used to translate the Greek aorist (*loc. cit.*, p. 48f) and quotes the colon *otъ děvy prozjablъ jesi* — ἐκ τῆς παρθένου ἀνεβλάστησας from the Hirmus *Žъzlъ is korene* — 'Ράβδος ἐκ τῆς ῥίζης (*Novg.* 20, *Chil.* 4v; cf. *Comp. Charts.* XVI—XVII). With respect to the early Russian and Old Church Slavonic verbal system, the so-called perfect or more exactly the »retrospective past« is here a much more appropriate and accustomed form than the simple, historical narrative past (cf. C. H. van Schooneveld, *A Semantic Analysis of the Old Russian Finite Preterit System*, The Hague, 1959). Furthermore, the compound form fits the syllabic pattern of the colon. Together with the preceding colon it covers the same number of syllables (eighteen) as does the corresponding Greek verse, and it exhibits the same isosyllabism of correlated cola as do the further pairs of cola in the Slavonic version:

I cvětъ otъ nego Xriste (9) otъ děvy prozjablъ jesi· (9)
Iz gory xvalьnyja· (7) prěsěnьnyja časty· (7)
Pri[i]de vъplъščьsja· (7) otъ bezmužьnyja· (7)
Besplъtьnyi bogъ· (7) slava silě tvojei (7)

All of these cola except the last one with the postposed *Gospodi* carry a *diple* on the syllable. Our reading *priide* finds support in *Novg.* 178, where the uncontracted form fits the syllabic measure: 6 + 6 + 8 + 8 + 6. The same semantic and syllabic factors actually condition all the occurrences of the perfect in the Novgorod fragments.

The strikingly archaic language of the Hirmologium in its Russian records of the XII—XIII centuries impels us to conclude that the translation antecedes the XIIth century. Behind the or-

thographic innovations and mistakes of the scribes we may discern a considerably older prototype. The copyists of hymn books, especially of hymnals supplied with notation, display an unwavering intention *(istinorěčie)* to keep the number of syllables unchanged, so that no linguistic modifications of this number find access into such texts. Therefore the old musical manuscripts do not reflect the loss of the so-called weak yers. This substantial phonological change experienced by the Slavic linguistic world since the tenth century, and by the Eastern Slavs in particular throughout the twelfth and early thirteenth centuries, hardly affected the oldest Russian hymn books. Thus on the 74 extant leaves of the Novgorod Hirmologium, Koschmieder notes only two examples of missing weak yers and in addition the significant fact that, despite the omission of four further yers, the superscribed neumes have been preserved. As to the various confusions of either the weak or the strong yers with full vowels, /o/ and /e/, these changes do not infringe upon the number of syllables. May I mention only that the conventional pronunciation of yers as /o/ and /e/ in specifically Church Slavonic words is documented in the tradition of Russian bookmen since the eleventh century and was later, after the loss of weak yers in spoken Russian, generalized for centuries as an artificial implementation of all the yers in church songs. This habit has been widely known under the whimsical label of *xomonija,* derived from the aorist ending *-xomъ,* sung as *-xomo* in such Hirmi as *Sogrěšixomo i bezzakonovaxomo neopravdixomo predo toboju ni sobljudoxomo ni sotvorixomo* (s. Koschmieder, I, p. 201).

In addition to the unfailing maintenance of the weak yers, the other archaic feature in the chant manuscripts of the twelfth and thirteenth centuries is the scrupulous preservation of uncontracted forms for the compound adjectives and for the imperfect. This is a new and telling argument for a very early origin of such Slavic monuments of musical poetry as the Hirmologium. The adjectival desinences like *-aago, -uumu, -yimъ, -yixъ, -yimъ, -yimi* and the corresponding forms of the soft declension, and the imperfect in *-aaše, aaxu* are preserved with great consistency in the Novgorod Hirmologium. In the exceptional cases, where *Novg.* has *svjatago* (20), *prečistago* (162), *Chil.* has retained the uncontracted forms *svjataago* (4r), *prěčistaago* (69v). The solitary examples in *Novg.* — *vъpijaše* (178), *glagolaše* (186) — are outbalanced by the usual *vъpijaše, -jaaxu, glagolaaše, -auxu* (s. Koschmieder III, pp. 15, 18). In *Chil.* (52r) the older *xotjaaše* corresponds to *xotjaše (Novg.* 120). The locative masculine singular is the only form which appears rather in the contracted variant both in *Novg.* and in *Chil. (nedvižiměmъ, molъbъněmъ).* The only archaic instance is *služiměěmъ (Novg.* 108), replaced by *služiměmъ* in *Chil.* (47r). Apparently the syllabic structure of the melody also favored the survival of a few syntactic turns, used by the archetype and thereafter outdated, e.g. the supine-genitive construction *vъsěxъ sъrastъ blagyixъ tvoihъ prišьlъ (Novg.* 226), which was frequently replaced in the Russian manuscripts of that time by the infinitive-accusative pattern. A similar construction is retained, however, without metric inference, in *Chil.* 41v — *razdrěšitъ osuženija* (κατάκριμα) *pride,* while in *Novg.* 92 we find the misreading — *osuženyja.*

The norm of Church Slavonic spelling has been substantially adapted to the early Russian phonemic pattern, with its lack of nasal vowels, of the cluster *žd,* and of the anlaut *ju-,* and with its strict delimitation of *ъ* and *ь* and of such groups as *tъrt, tъlt,* and *trъt, tlъt.* In grammar, vocabulary, and phraseology, however, the language of these manuscripts is a pure, neutral Old Church Slavonic, without any regional flavor or any hints to the recension *(izvod)* in which the archetype had been composed. Does the Slavic version of the Εἱρμολόγιον belong to the flourishing Kievan Russia of the eleventh century or to the Golden Age of the First Bulgarian Kingdom? We shall return to this question.

Wherever the single texts may have originated, the early Slavic ecclesiastical writings, in particular the literary production of the IX—XI centuries, exceed the bounds of any single Slavic people, and it would be more precise to operate with the Old Church Slavonic language and literature, simply, than with ethnically detached literatures and their presumably separate regional languages. On the borderline between the two millenniums, the unity of Old Church Slavonic widely overshadows the diversity of its local and temporal recensions. Likewise the purport and the destination of the various religious writings in this language are definitely inter-tribal.

Hence, the Hirmologium, and — may I add — the Sticherarium, in their Slavic version prove to be important monuments of Old Church Slavonic literature and particularly of musical poetry. As to their verse form, they are to be confronted with the early Slavic translations of the other ritual song books.

Among the few extant Old Church Slavonic manuscripts of the eleventh century, the *Euchologium Sinaiticum* brings us closest to the Moravian mission of Constantine and Methodius — its epoch and sphere of activities. The song texts of the *Euchologium* disclose conspicuous similarities with the syllabic structure of the Slavic Hirmi. This invaluable monument demands study from this angle, and the question, whether the superscripts attached to vowels have some musical purport, cannot be left unsettled. In the *Fragmentum Liturgiarii Sinaiticum,* which comes from the same manuscript (see R. Nahtigal's capital edition, *Euchologium Sinaiticum,* I—II/1941-2), two prayers are composed of lines of 24 syllables, usually with a dot at the end of the line and of the colon.

I cite the initial prayer of the leaflet IIIa (in Latin transliteration of Nahtigal's Cyrillic reading):

Paky prinosimъ tebě slovesъnoją siją (15 syllables)
        i beskvrъnъnoją službbą· (+9)
i molimъ ti sę i molъbu děemъ· (13)
        i prosimъ i tebě sę molimъ· (+11)
posъli duxъ tvoi svętyi na ny· (12)
        i na prědъležęšteję dary sіję· (+12)

The second of these two prayers — *Molitva sъvlačęšte sę* — on the leaflet IIa — has a regular break after the thirteenth syllable:

Priimi umalenoją našją službbą· (13 syllables)
        ěko rabi nedostoini sąšte· (+11)
eže ti běxomъ dlъžъni sъtvoriti· (13)
        sъtvorixomъ za nemoštь našją· (+11)
i za umъnoženie grěxъ našixъ· (13)
        nikъtože bo estъ dostoinъ (+11)
po lěpotě tę vъsxvaliti [bože našъ]· (13?)
        ty bo edinъ esi kromě grěxa (+11)

There in no doubt that in the beginnings of Slavic liturgy the neumatic notation was borrowed from the Greeks. The further comparative history of Slavic and Byzantine chant discloses both gradual divergences and, on the other hand, a diffusion of progressive Greek innovations, as Hœg has pointed out (»Ein Buch altrussischer Kirchengesänge,« Zeitschrift f. slav. Philol. XXV/1956). Can we assert, however, that originally the Greek song notation was taken over by the Slavs »ohne Änderungen«? In the struggle for the imprescriptible right to use the native language in church, it was necessary, in accordance with contemporaneous ideology, to show to the international world and in particular to Rome and Byzantium that the Slavic liturgic word and song had its own, originally shaped letters and neumes — palpable visual symbols of spiritual independence and sovereignty.

The history of Church Slavonic poetry begins in the 860's with the Moravian mission of Constantine-Cyril. From his Slavic Vita, which was written soon after his death (most probably by his brother Methodius), we learn that Homer, rhetorics, and music were among the chief subjects of Constantine's graduate studies. We know too that Constantine the Philosopher was personally associated with the famous Byzantine hymnographers of his time. Various sources state that before his Slavic mission he composed Greek hymns. Thanks to the above-mentioned Vita, one of them is preserved in Slavic translation — an encomium to Gregory of Nazianzis. It is a magnificent heptastich, where three seventeen-syllable lines alternate with two couples of sixteen-syllable lines and each line is regularly divided into three cola (cf.

N. Trubetzkoy, *Zeitschrift f. Slav. Philol.* XI, p. 52). This translation was obviously made by a member of the Moravian mission, if not by the Philosopher himself. Another Greek poem by Constantine, a hymn to St. Clement (whose relic the Philosopher claimed to have discovered), was combined by the Slavic translator with two other Greek writings of the same author, a eulogy to Clement and a report on the finding of the Martyr's body. Most probably this Slavic compilation was elaborated by Constantine himself. The stanzas of the hymn preserve their syllabism, yet Anastasius Bibliothecarius, who translated the Philosopher's *brevem historiam* and *sermonem declamatorium* from Greek into Latin, declared that the hymn of the same author, *ad laudem Dei et beati Clementis,* defied translation: *quia, cum latine translatur, hic pauciores, illic plurales syllabas generatum esset nec aptam nec sonoram cantus harmoniam redderet.* Thus the Church Slavonic hagiographic sources connected with the Moravian mission include valuable specimens of the arising Church Slavonic poetry. Constantine's earliest Vita is full of gnomic, oracular, penitential verses attributed to the Philosopher himself (cf. *Slavistična Revija* X/1957, p. 111 ff.).

Selected liturgical offices were translated jointly by Constantine and Methodius, according to the Vita of Methodius. Which of the extant Church Slavonic texts go back to this translation remains an open question, but Constantine's Byzantine background and his own personal inclination permit us to conjecture that his translation was done in verse form.

The Kievan Leaflets, the oldest of the existent manuscripts in the Old Church Slavonic language, belong to its Czech recension and contain an adaptation of the Latin Gregorian Sacramentary. This was made by a Slav schooled in the Greek tradition: Latin words mistaken by the translator for their Greek homophones have been interpolated (e. g., the confusion of *considero* with σίδηρος!); Greek hymnic passages were inserted into the Slavic version of the Sacramentary and have since been detected by its interpreters (Ušeničnik, Vašica). These facts indicate that the author was trained not in the Latin tradition but in the Greek. The noticeable, consistent syllabism of the Mass in this Slavic adaptation belongs to the Byzantine pattern; its Latin source (identified by Mohlberg) is in prose. Another contemporaneous instance of this tendency to give a syllabic rhythm to the Western prayer form under a Byzantine influence — is seen in Notker's (+ 912) *sequentiae,* which had a wide influence on the further development of the Latin chant.

Syllabism is a salient feature of the Kievan Leaflets, and the interpunction helps to delimit the verses and to group them. According to K. J. W. Tillyard, in the early Byzantine neumatic tradition the sign ʹ (ὀξεῖα) figures on stressed syllables only and sig-

nals heightening, (βαρεῖα) notes lowering, and ◡ (κλάσμα) a rhythmical prolongation. Of these three neumes, the *oxeia*, (*strěla* in Church Slavonic loan-translation) appears in the Kievan Leaflets on vowels under word-accent, the *bareia (palъka* in Church Slavonic musical terminology) on unaccented final vowels, and the *klasma* (or Church Slavonic *čašъka)* on long vowels (cf. *Slovo a slovesnost* I/1935, p. 51 f.). However, only a few of the accented, unaccented and long vowels are supplied with such marks, and the likely musical purpose of this selection requires further investigation. The first prayer of the Kievan Leaflets may exemplify the verse form of this peculiar monument. Each of the first two eleven-syllable cola is followed by a heptasyllable, and each of the further two by a pentasyllable:

Bogъ iže ny lěta ogrędǫcě (11 syllables)
blaženago Klimenta (+7)
mǫčenika tvoego i papeža (11)
čьstьjǫ veseliši : (+7)
Podazь milostivy da egože (11)
čьstь čьstimъ. (+5)
silojǫ ubo mǫčeně ego (11)
naslěduemъ : (+5)

There have been attempts to connect this work directly with the literary activities of Constantine and Methodius, but its linguistic properties are quite different. In particular, the consistent contraction of the compound adjectives in these prayers is at variance with the consistently uncontracted forms of all metrical texts and fragments pointing to Constantine's authorship.

Whether or not the composition rendered by the Kievan Leaflets belongs to the Moravian or to the Bohemian regional and temporal facet of the Czech Cyrillo-Methodian tradition, a further development of this tradition, and particularly of Church Slavonic literature, may be observed in Bohemia up to the time of the First Crusade. This literature also includes verse. The first Church Slavonic Vita of St. Wenceslaus, written toward the middle of the tenth century, cites a prayer connected with the Greek rite of tonsure; it contains two nineteen-syllable lines with a break after the tenth syllable:

Gospodi Isuse Xriste (10) blagoslovi otroka sego (9)
ěkože blagoslovilъ esi (10) vьsę pravьdьniky tvoję (9)

A Wenceslaus Canon of Czech provenience, preserved in an eleventh-century Russian manuscript or Menaia, is closely linked to the Byzantine pattern by its composition, by its strikingly antithetic imagery rich in oxymora and by its bent for syllabic rhythms:

Veselo likuetъ Pragъ dьnьsь (12)
prěslavьnyi ti gradъ (8)
počitaję pamętь ti (8)
i čjudesъ ti o arěję světьlo (12)
vьsę strany sъzyvaetъ vьpiti (12)

The Czech spiritual, »Hospodine, pomiluj ny«, — still sung — goes back to the time of Slavic liturgy in Bohemia, and its original form can be easily recognized beneath the vernacular and modernizing retouches. A comparison of the variants collected in the fourteenth century enables us to reconstruct the original Church Slavonic composition, *Gospodi pomilui ny* (Κύριε ἐλέησον ἡμᾶς), of seven octosyllabic lines (see *Slavistična Revija*, 1950, p. 267 ff.). The inquirers into the musical form of this song detect Byzantine traces in its notations of the XIV—XV centuries — whatever explanation may be given for this influence (see D. Orel, »Hudební prvky svatováclavské«, *Svatováclavsky sbornik* II, No 3/1937). Due to its popularity among laymen, this song managed to survive the downfall of Slavic liturgy in Bohemia at the end of the eleventh century.

The oldest Polish spiritual, »Bogurodzica Dziewica, Bogiem slawiena Maria«, — at least in its first stanza — seems also to descend from a song in Church Slavonic octosyllables: *Bogorodica děvica blagoslovena Mariě* (Θεοτόκος παρθένος εὐλογημένη Μαρία), which must have taken root in the Cyrillo-Methodian tradition of the Czech principality (cf. *Slovo a slovesnost* I/1935, pp. 53, 132).

For clear historical reasons Church Slavonic literature in general and its poetry in particular proved incomparably more viable and productive in the Slavic South than in the Slavic West. We possess three Offices glorifying the Slavic apostles: one February Service for St. Cyril and two April Services — one dedicated to »both saint teachers of the Slavs« *(svętyma učitelema slověnьsku języku)* and one devoted to »holy father Methodius, brother of Cyril the Philosopher«. (See especially P. Lavrov, *Materialy dlja istorii vozniknovenija drevnejšej slavjanskoj pis'mennosti*, AN SSSR, 1930). All three compositions, closely linked to the activities of the Moravian mission, are rich in historical allusions: this is particularly clear in the third Office, which refers directly to Methodius' »flock dispersed by heretics«. It is indeed remarkable that the Service for Constantine-Cyril lays strong emphasis on the latter's poetic genius: »O fiery reason! O blaring trumpet! O melodious nightingale! O tongue, sweeter than honey in parables, wisest Cyril«. The service »to both teachers of the Slavs« extols Cyril for having taught the people to praise the Lord in their own language *(vъ svoi językъ)*, thus »admonishing the whole world to sing in native languages« *(nauči vьsь mirъ języky vъspěvati)*. These tributes to Constantine's songs and to his introduction of Slavic sacred chant into church are especially impressive when they arise in the church songs themselves, and, again, when these songs ex-

tolling poetry are themselves in verse. Dragutin Kostić was the first to discuss the metrical composition of all the three Offices (*Byzantinoslavica* VII/1937, p. 189 ff.), and while it is hard to agree with some of his analytic devices, the fact that there is a verse form remains indubitable. These Offices, akin to Constantine-Cyril's initiatory steps in Slavic written poetry, are a masterly adaptation of the tropes and figures cultivated in Byzantine traditional chant to new, Slavic topics; there is an intimate symbolic interplay in the Odes between the original Slavic Troparia on the one hand and their model Hirmus and the concluding Theotokion (*bogorodičьnъ*) on the other.

A minute comparison of the Office for St. Cyril in the Russian Menaia (copied toward the end of the eleventh century) with the same composition in the Bulgarian records of the thirteenth and fourteenth centuries gives us a clear insight ino the primary shape of this work. The introductory Sticheron repeats — with an inversion — a combination of fifteen-and-sixteen-syllable lines, while in each of the three Troparia of the subsequent Ode, there repeatedly appear both eighteen-syllable lines and verses of certain shorter measures, a grouping likewise reiterated. Thus the first of these Troparia begins and ends with a line of 18 syllables:

[1]Krasotǫ prěsvětьlǫ dobrodětelь iměję otьče·
[6]za milostь beštislьno i mъnogoe sъxoždenie.:·

Of the seven lines in the next stanza, the first and the medial repeat this measure:

[1]Krotъkъ milostijǫ i božiję mǫdrosti isplъnenъ·
[4]grady že i strany ulovleny Bogomь svęte proide

Finally, in the third stanza, the first and the second lines again employ this same meter:

[1]Žitie tvoe bez poroka i životъ dostoxvalьnъ·
[2]i sъmrьtь čьstьna prědъ bogomь vьsěčьskyimь·

In the other two Offices there are acrostics,detected by J. Pavić (*Bogoslovska smotra* XXIV/1926) and Kostić; the acrostic of the Service for Methodius names its author, Constantine — apparently identical with Bishop Constantine of Preslav, an eminent Slavic writer of the early tenth century. Not only this work but supposedly both other Services too belong to the empire and epoch of Tsar Simeon.

In all three offices the stanzas of the canons are patterned after standard Hirmi, quoted in full or by their Incipits. These Hirmi agree exactly with the texts we know from the Novgorod and Chilandari Hirmologia (insofar as these Hirmi enter into the fragments preserved); both the phraseology and the syllabic pat-

tern of the Troparia for the Slavic apostles are more or less adjusted to the framework of these model stanzas. Thus, for instance, in the Office for »both saint teachers of the Slavs«, the Hirmus of the final Ode, *Vъ istinu* — Τὸν ὄντως ὄντα Θεόν —, consists of three lines: 16 + 12 + 15. Of the four Troparia (36. through 39.) modeled on this Hirmus, the first reiterates the sixteen-syllable pattern of the first line of the Hirmus; then, after omitting the middle line, it repeats the fifteen-syllable scheme of the last line of the Hirmus, as does also the final stanza of this Ode. In the Hirmus and in the third and fourth Troparia of this Ode there are twelve syllables for the middle line; in the second Troparium there are eleven. The total number of syllables is 43 in the Hirmus; in the last three Troparia it fluctuates between 45 and 41. The second Ode of the same Canon begins with the Hirmus of 38 syllables *Ty esi utvrъždenie* — Σὺ εἶ τὸ στερέωμα (cf. *Novg.* 264); the subsequent Troparia (stanzas 6 through 9, according to Lavrov's edition) twice repeat the same number (38) — in the seventh and eighth stanzas, while once the ninth stanza adds one syllable; and the sixth stanza shortens the number to 34. The first two of three portions of the Hirmus are exactly reproduced in the syllabic pattern of this Troparium: 19 + 10 + 9 in the Hirmus; 19 + 10 + 5 in the sixth stanza of the Ode.

The close dependence of the Slavic προσομοία from the time of Tsar Simeon upon the Slavic version of the Hirmologium prompts the inference that this version — an archetype of the Russian texts of the XII—XIV centuries — originated in the Bulgarian Empire during the very late ninth or early tenth century. According to the Greek Vitae of St. Clement of Ochrid, which surely go back to Slavic sources of the tenth century, this prominent disciple of the holy brothers and alleged creator of the Cyrillic alphabet, together with his Macedonian school, contributed vitally to the development of Church Slavonic chant. In particular, he translated songbooks, himself composed new hymns, and instructed the clergymen in vocal music (for a summary of sources, see R. Palikarova Verdeil, *Monumenta Musicae Byzantinae, Subsidia*, III, p. 55ff.). It is possible also to associate Clement and his pupils with the preparation of the Slavic Hirmologium.

Church Slavonic poetry, both translated and original, displays intense development in Bulgaria and Serbia throughout the Middle Ages. Fortunately, the examination and survey of this opulent heritage is progressing, and a thorough analysis of its outer and inner form, its prosodic and semantic means, promises to reveal a South Slavic verbal art, a match for the medieval fine arts of those countries, with the same wonderful synthesis of a steady Byzantine traditionalism and an inexhaustible, creative originality.

Among the tasks awaiting such research, an especially absorbing problem is the gradual yielding of Church Slavonic con-

vention to more modern and vernacular elements and the appearance, particularly in the fourteenth and fifteenth centuries, of novel and hybrid poetic forms still susceptible to new Byzantine stimuli. The literary art of the Serbian trecento contains filigreed poetic miniatures: namely, Siluan's fanciful apostrophes to the national saints, Sava and Simeon, with intricate formal problems which I have discussed in *Zbornik za filologiju i lingvistiku*, IV—V; and an exalted apostrophe to Mount Sinai, simultaneously in Serbian and in Greek, by Jakov of Serres.

The Croatian Glagolitic tradition must also be considered in a historical survey of Church Slavonic poetry. In the breviaries of the XIV—XV centuries we find reshaped versions of older hymns which, as a rule, no longer assign syllabicity to the weak yers; on the other hand, they tend to keep the isosyllabism of rhythmic periods. Thus the two hymns to Cyril and Methodius in the Ljubljana Breviary conclude with the same period of 43 syllables, preceded in one hymn by six and in the other by four periods each of 40 syllables, with one-syllable fluctuations. The Croatian variant of Church Slavonic poetic tradition demands, however, a special inquiry.

The focal problem in Byzantino-Slavic literary studies, the history of Church Slavonic literature — especially church poetry — in diverse Slavic countries, may still abound in blanks, but the most neglected area in modern scholarship would seem to be the opulent field of Russian ecclesiastical poetry, fruitful from the eleventh to the late seventeenth century. An enormous number of these manuscripts have not yet been examined nor described. Most of the hymns remain unpublished, or else they have been issued for practical church use in a modernized and quite altered shape, similar to the distortions in the nineteenth-century »renovations« of old frescoes and icons. There are striking correspondences between the Old Russian church poetry and painting: an impressive continuity, initiated and sustained, links this poetry with Byzantine artistic models, and simultaneously there appear early and continuous creative departures from former standards (whether foreign or native) and a variety of temporal and regional styles. The Balkan-Slavic influences and, through their mediation, new Byzantine impingements, have a much wider significance for the poetry and literature in general, however, than for the figurative art of Russia, both in the pre-Mongolian period and later, with the afflux of Serbian and Bulgarian refugees after the Turkish invasion. The ornate style, which at that time dominated South Slavic verbal art and, in particular, the numerous canons composed in the fifteenth century by Pachomius the Serb (who was schooled on Mount Athos, then settled in Novgorod and Moscow) gave a strong and lasting impetus to Russian hymnody. Mere imitations were soon countered, in the mid-sixteenth century, by a genuinely creative reply: the canons of the Novgorodian Markell Bezborodyj, whose keen poetic and musical gift and fancy have been rightfully pointed out by F. Spasskij in his tentative, sketchy survey of Russian liturgic poetry (*Russkoe liturgičeskoe tvorčestvo*, Paris, 1951).

Russian poetry of the eighteenth century exhibits many stylistic features which deviate saliently from the classicism to which these authors supposedly adhere, and modern inquirers have detected a Baroque tinge in their poetics. Beside any Baroque infusion, however, the singularity of their art — actually *pseudo*classic — is its church-poetic tradition, which, in the middle of the eighteenth century, the founders of modern Russian poetry themselves characterized as the true and necessary substratum of their work (cf. *Harvard Slavic Studies* I/1953, p. 50 ff.). The ties of modern Russian poetry with this durable tradition are deep and multiform, and it is hardly an exaggeration to say that in just this paradoxical fusion of very dissimilar ingredients lies a primary reason for the fascinating peculiarity of Russian verbal art. Nonetheless, the compendiums of Russian literary history have struck out seven centuries of Russian spiritual poetry. A corollary of this ostracism is the widespread superstitious belief in the miraculous self-generation of a magnificent poetic language with unlimited stylistic resources, which is said to have taken place in the St. Petersburg era of Russia's history. Yet let us not change Russian poetry into the notorious *Ivan, nepomnjaščij rodstva* (»Ivan forgetful of ancestry«): rather, its profound Byzanto-Slavic roots must be brought to light.

The decisive import of Greek in the formation and further development of Church Slavonic, modeled as this was upon the language of supreme classical tradition, and the fundamental rôle of Church Slavonic itself in the construction and progressive growth of literary Russian has been repeatedly put forth and interpreted, beginning in the Age of Enligtenment with the astute meditations of A. Schlözer, the erudite German student of Old Russian writings. These facts of Russian verbal culture prove true for the poetic culture as well. The Church Slavonic poetic language, patterned after John the Damascene, Romanos the Melodos — worshiped by the Slavs as the »sweet singer« — and the other creators of Greek hymnody, was imbibed by the Golden Age of new Russian poetry.

The outline which I have sketched is confined to musical poetry, because among the poetic genres cultivated in Byzantium this one had the widest expansion in space and time and played a vital part in the development of poetry and music throughout the Slavic world. I hope to discuss at another time the Slavic response to a different aspect of Byzantine verbal art, with verses oriented not toward music but toward speech. This genre seems to belong exclusively to the Moravian and Old Bulgarian stages of Church Slavonic poetry, and even there is represented only by

a few didactic, exhortatory poems and panegyrics. Except for a number of paraenetic alphabets, these pieces served as book prefaces. Thus in Bulgaria in the early tenth century, the 27 lines of praise for tsar Simeon were a foreword to an encyclopedic volume compiled under his patronage. Translations from John the Damascene were introduced by verses in his honor. The poem entitled »Proglasъ« is a prologue to Constantine's translation of the four Gospels. Its copies assign this Prologue to Constantine the Philosopher (alias St. Cyril); its aims, ideas, vocabulary, phraseology, and imagery connect it indissolubly with Constantine's work, as scholarly commentaries of our century have convincingly demonstrated. Hence there are no grounds for questioning Constantine's authorship.

If even so prominent a Slavic philologist of the late nineteenth century as Vatroslav Jagić could depreciate the »Proglasъ«, declaring that the teacher of the Slavs »hätte kaum so undeutlich, so matt sprechen können« *(Archiv f. slav. Philol.* XXXVI/1915-16, p. 206), this serves only to show how alien and unitelligible were the poetic and cognitive values of Photian symbolism to the aesthetic and ideological conventions of the Victorian era. Constantine's Prologue is not only, to follow Nahtigal, a »classical work of Old Church Slavonic literature«; it is also a masterpiece of Byzantine poetics: in its monumental composition, its clear-cut and subtle rhythm, the variability and harmony of its syntactic figures, the intricate yet transparent and conjoint play of its manifold paronomasias and metaphors — intertwining sensual and spiritual experience — and, finally, its skill in manipulating parables, which Constantine's disciples so admired in his works.

The Prologue and most of the non-musical poems in the Church Slavonic literature of the ninth and tenth centuries follow the example of the Byzantine dodecasyllabic meter. »Proglasъ« is written in asymmetric lines of twelve syllables. The division of the line into two equal cola (6 + 6) is prohibited; the break falls one syllable from the middle $\left(\frac{12}{2} \pm 1\right)$. Thus the cola contain either five or seven syllables, and the order of the two cola displays a rising tendency (5 + 7).

Its formal properties give »Proglasъ« a place of honor among Byzantine didactic poems of its time. These are still somewhat underestimated by literary historians, but in fact they represent the highest performance of Byzantium's poetic mastery. Constantine's Prologue is distinguished from the Greek compositions not only by its application of traditional devices to a totally new verbal material, but first and foremost by its purport. The keynote of this »Prologue to the Holy Gospels« — and indeed of the whole Constantine mission in Moravia — is the sacred right and duty of the Slavs and of any other people to possess the Scriptures

»in their own language«, to »praise merciful God always with sage songs« and sermons in a tongue comprehensible to all *(vъ sъmyslьně glasě)* and to hear the Divine Word »with proper understanding« *(otъ svoego uma)*, instead of »meaningless listening to the Word in a foreign language, as to the hollow voice of a copper bell.«

The disciples of Constantine and his brother took up this appeal to offer in native words »a worthy praise to the Divine Word which created the world through the Word.«

The symbolic value behind Constantine's promotion of a mere vernacular to a liturgic language was grasped remarkably by the Czech Jesuit scholar Balbín in his *Dissertatio apologetica de lingua Slavonica* (1671): »What could raise our language higher than the vernacular liturgy of the Slavic Apostles, for the words of the priest which accompany the Holy Sacrament have such an infinite power that they go far beyond the word *fiat* by which the world had been created.« The propensity of Constantine's poetic tropes, to spiritualize the sensuous world, is linked to the miracle of transubstantiation. The Cyrillo-Methodian equation between a sancitified vernacular and the Logos is echoed by Theophylact in his compilation of Slavic legends about St. Clement of Macedonia and the Moravian Mission which trained him. This Greek Vita of the eleventh century relates that Cyril placed his translation of the Scriptures on the altar, »offering them as a sacrifice to the Lord and thus showing that God rejoiced in such a sacrifice, for what is more gladsome to the Word than the word? The word that enables intelligent beings to vanquish unintelligibility! Thus an equal delights in an equal.«

As a rule, however, this ideology remains alien to Byzantine literature. Although the intent of the Pentecostal miracle to repeal the punitive confusion of languages at Babel is intimated in Byzantine hymnody, it appears that Old Church Slavonic was the first in Europe to join the ever-growing polyphony of new languages extolling the Lord and to offer an inspiring example to »all peoples without Books in their language, /who unarmed are unable to fight the Adversary of our souls/ and are ripe for the dungeon of eternal torments,« as Constantine the Philosopher says in his Prologue.

A la différence des rapports de base, publiés avant le commencement des travaux du Congrès in extenso, les rapports complémentaires ne furent alors publiés qu'en résumé. Tenant compte de ce fait, le Comité de rédaction a demandé aux auteurs des co-rapports, par une lettre circulaire du 7 décembre 1961, de donner pour les Actes du Congrès, s'ils le trouvent utile, le texte intégral de leur intervention. Ainsi plusieurs rapports complémentaires apparaissent dans ces Actes sous une forme amplifiée. D'autres sont réimprimés sous leur forme originaire de résumé, après avoir été revus par les auteurs dans les épreuves.

ГОРОД И ДЕРЕВНЯ В ВИЗАНТИИ В IV–XII ВВ.

Rapport de
N. V. Pigulevskaja, E. E. Lipšic, M. J. Sjuzjumov, A. P. Každan

RAPPORTS COMPLÉMENTAIRES

HEINRICH FELIX SCHMID, Wien

OSTRÖMISCHES VULGÄRRECHT, BYZANTINISCHES, BALKANISCHES UND SLAVISCHES RECHT

La mort prématurée du grand historien de droit Heinrich Felix Schmid, qui a endeuillé les sciences historiques à travers le monde, demeure une perte irréparable pour le XIIe Congrès International d'Études byzantines et pour ses Actes.

Surchargé par ses nombreuses obligations, le regretté H. F. Schmid n'a pas pu faire parvenir à temps au Comité d'Organisation le manuscrit de son rapport pour qu'il soit imprimé avant le debut du Congrès, comme ont été publiés et distribués aux congressistes tous les autres rapports de base. Pour y porter remède, il a eu l'intention d'envoyer son texte ultérieurement, afin que son rapport puisse, au moins, être incorporé dans les Actes du Congrès. Cependant, absorbé sans relâche par des devoirs pressants, il se vit de nouveau contraint de différer l'exécution de cette intention — jusqu'à ce que la mort inespérée n'empêchât sa réalisation, hélas, à jamais.

Le Comité de rédaction regrette infiniment que le rapport de l'illustre savant de Vienne ne figure pas dans ces Actes.

I

PAUL LEMERLE, Paris

Ce sont les byzantinistes russes qui ont ouvert la voie à l'étude des questions agraires, à la fin du XIX et au début du XXe siècle, avec les remarquables travaux de *Pančenko, Vasilevskij, Uspenskij,* etc. Sans doute les problèmes qui, peu auparavant, s'étaient posés à l'Etat russe (l'abolition du servage est de 1861) l'expliquaient en partie. Les byzantinistes soviétiques continuent cette tradition, dans un esprit différent. Considérant dans son ensemble, comme il se doit, l'évolution économico-sociale de Byzance, ils posent qu'elle correspond nécessairement, comme celle de n'importe quel peuple ou époque, à un certain schéma, applicable à toute évolution historique, dont ce schéma fournit l'explication ou, plutôt, établit le caractère inéluctable. C'est le terme de »féodalisme« qui, sous leur plume, exprime ce dogmatisme.

L'important rapport de nos quatre éminents collègues a un premier mérite: il appelle la discussion. Et d'abord il conduit à certaines constatations.

I⁰/ Le sujet était probablement trop vaste: il englobe neuf siècles de l'histoire de Byzance (j'ignore pourquoi on ne s'est pas tenu au programme primitif, qui annonçait qu'on traiterait de l'époque byzantine tardive): c'était s'interdire, non seulement de rien approfondir, mais encore d'envisager tous les aspects importants du problème, dont chacun aurait pu à lui seul fournir la matière d'un rapport. Un seul exemple parmi beaucoup qu'on pourrait prendre: le problème des foires et des marchés, lieux de rencontre par excellence de la ville et de la campagne, n'est pas traité.

2⁰/ En fait le sujet n'était pas double — la ville, la campagne (il y a d'ailleurs quelque imprécision dans le mot russe *derevnja,* village et campagne)-, mais triple: Constantinople, toujours et à tous points de vue singulière; les autres villes; les campagnes. On ne peut concevoir de mettre sur le même plan Nicée, Philadelphie ou même, au moins pour la période considérée, Thessalonique — et Constantinople. Les problèmes sont du tout au tout différents. C'est pourquoi, avec le sujet annoncé, interfère sans cesse un autre sujet, qui est celui des rapports entre la capitale et la province.

3°/ L'énoncé du sujet prêtait peut-être à confusion. J'imagine qu'il devait s'agir *des rapports entre* la ville et la campagne: sujet qui avait le double mérite d'être relativement limité, et relativement neuf. En fait nous avons surtout des développements sur la ville d'une part, sur la campagne de l'autre. Or, sur la ville byzantine, le rapport substantiel présenté par E. *Kirsten* à notre dernier Congrès faisait déjà largement le point de nos connaissances et de nos ignorances. Sur la campagne, de très nombreux travaux ont été publiés ces dernières années, en Russie même et ailleurs, et il était donc à craindre qu'un rapport nécessairement succinct ne pût donner beaucoup plus qu'un résumé, lui-même succinct et partiel, de ces travaux, sans reprendre aucune question sur la base des sources, et sans ouvrir, faute de place, de nouvelles directions de recherche.

4°/ Il semble que devant toutes ces difficultés, qu'on leur sait gré d'avoir affrontées, une seule issue s'ouvrait aux rapporteurs: laisser délibérément de côté les institutions urbaines aussi bien que les institutions rurales, et en général tout ce qui concernait *isolément* la ville ou la campagne considérées en elles-mêmes; mais poser et définir le problème des rapports, des contacts, des relations, des échanges, des conflits, entre la ville et la campagne; du rôle, du dynamisme et, pour ainsi dire, du poids respectif de l'une et de l'autre dans le vaste corps de l'empire: au point de vue de la production et, entre autres, de leur contribution à l'économie et à la fiscalité; aussi bien qu'au point de vue de la consommation, des besoins de toute nature, sans omettre d'y inclure les besoins qui relèvent du niveau de vie, voir de la culture et, plus généralement, des phénomènes subtils et des comportements que nous englobons dans la notion de civilisation. La religion, qui cristallise alors la plupart des besoins moraux, et dont l'historien ne peut pas nier l'importance sociale, n'est-elle pas différente à la ville et à la campagne, et de quelle façon? Dépassant la civilisation dite »matérielle«, n'était-il pas intéressant de se demander, même sans pouvoir répondre avec précision, si les citadins avaient le goût de la campagne et d'un genre de vie proche de la nature? et si les villageois, tels qu'on les devine à travers quelques Vies de saints, étaient les paysans de La Bruyère, ou bien aspiraient à une autre condition, dont la ville était peut-être à leurs yeux l'image?

Bref, c'est en termes de sociologie historique qu'il me semble qu'on pouvait tenter de renouveler ce vaste problème, ou du moins d'en faire le tour.

Ces remarques, simples suggestions personnelles, cela va sans dire, ne veulent pas constituer une réplique à l'important rapport qui nous est proposé. De celui-ci, examinons brièvement les quatre parties.

Madame PIGULEVSKAJA (IV—VIe s.) emporte-t-elle la conviction quand elle caractérise la période proto-byzantine par le passage de l'esclavagisme au féodalisme? L' antiquité ne tient pas toute entière dans l'esclavage, qui d'ailleurs s'est déjà profondément modifié, mais ne disparaît pas. Quant à la notion de féodalité, prise au sens vague, elle n'est guère plus qu'une indication chronologique également vague, »médiévale«; au sens précis et institutionnel, elle convient à l'Occident, mais beaucoup moins à Byzance, où le fait, entre autres, qu'il n'y a eu ni rupture avec l'antiquité, ni bouleversement comparable à celui des invasions germaniques, rend les choses très différentes.

C'est bien cette absence de rupture brutale avec le passé, autrement dit une certaine continuité, qui caractérise l'époque protobyzantine. Cela ne signifie pas pour autant stagnation: l'histoire de Byzance, pas plus qu'aucune autre, n'a jamais été stagnante. Mais elle n'a non plus jamais connu de révolution interne (on peut même dire qu'elle est anti-révolutionnaire), et elle se présente comme une évolution, parfois si lente qu'elle confine à l'immobilisme, parfois violemment accélérée par les événements du dehors.

Il en est ainsi dans les rapports ville-campagne. On a depuis longtemps dénoncé, comme l'une des causes de la crise qui éclate au IIIème siècle après avoir longtemps mûri, un déséquilibre entre la ville et la campagne au détriment de celle-ci, et un mauvais rendement de l'agriculture dû à l'absence de progrès techniques. Sur se dernier point, Byzance n'apportera guère. Mais le déséquilibre ville-campagne commence à se corriger, et à celà est liée la réforme de la capitation. Désormais l'inventaire général des terres de l'empire, et de leur capacité de production, constamment tenu à jour, sera l'une des bases de l'Etat.

Au même moment sévit et s'aggrave une crise démographique, qui menace de priver la campagne de ses bras. La réaction normale de l'Etat sera d'attacher le producteur au sol; il est exact que le *colon,* comme le note le rapporteur, devient »une figure centrale de Byzance aux IV—VIe siècles«. Mais il faut le définir: les *coloni,* dit justement un texte contemporain, sont des hommes libres vis-à-vis d'autrui, esclaves vis-à-vis de la terre.

Assurément, cela fait naître des liens de dépendance vis-à-vis des propriétaires du sol: mais c'est une conséquence, non la cause. Je ne pense pas que le rapporteur ait raison, lorsqu'il dit qu'en s'efforçant d'attacher le laboureur à la glèbe, l'Etat s'est préoccupé des intérêts des gros propriétaires: c'est aux intérêts du fisc qu'il pensait, c'est-à-dire à ses propres intérêts. Il faisait d'ailleurs de même lorsqu'il organisait la petite paysannerie indépendante dans les cadres des *mêtrokômiai,* soumises à la responsabilité fiscale collective et à *l'épibolè.*

Bref l'évolution me paraît beaucoup moins aller dans le sens d'une féodalisation que d'une étatisation (et les deux notions sont, en fait, contradictoires, si bien que c'est le sens même de l'histoire de Byzance qui est en cause). Il est vrai qu'avec le *colonus* ap-

paraît au IVe siècle un nouveau type d'homme, ou plutôt un nouveau genre de rapports humains: ce n'est qu'un effet secondaire. Il est vrai aussi que la contraire fiscale de l'Etat provoque la fraude fiscale, et que celle-ci à son tour conduit au patronage latifondiaire, qui se retourne contre l'Etat et en brave longtemps les interdictions: c'est le résultat d'une distorsion entre l'économie et la fiscalité, distorsion dont l'origine est d'abord, je le répète, démographique. L'Etat a vigoureusement résisté. Il triomphera quand le vice démographique disparaîtra.

Et c'est encore un phénomène d'étatisation qu'on enregistre dans les villes: déclin des magistratures municipales, transformation de *l'ordo decurionum*, disparition progressive de l'autoadministration, rôle grandissant des fonctionnaires du pouvoir central. On sait de quel poids dans cette évolution, et dans le sort fait aux curiales, ont été les problèmes fiscaux.

En dépit de ces traits nouveaux, la période protobyzantine reste caractérisée par le maintien des villes et de la civilisation urbaine, d'une part; par le maintien, aussi, d'une paysannerie libre et de l'exploitation rurale morcelée. Il est vrai, la menace des latifondiaires et du patronage existe, sorte de réplique à l'étatisation, se servant des conditions que celle-ci a créées pour les retourner contre l'Etat. Les grands propiétaires peuvent être un élément de déséquilibre et de trouble, non seulement dans les rapports entre l'individu (le contribuable) et l'Etat, mais entre la ville, son artisanat individualiste, et la petite exploitation, également individualiste. Ils peuvent aussi, dans une certaine mesure, constituer un lien entre la campagne et la ville, d'abord parce qu'ils habitent ordinairement celle-ci, ensuite parce que la grande propriété, elle-aussi morcelée, ne tend pas à Byzance, à la différence de l'Occident, à se transformer en un organisme économiquement fermé sur lui-même, comme l'a bien noté le rapporteur. Mais nous manquons encore de moyens pour évaluer l'importance relative de la grande et de la petite propriété, et cela limite gravement la portée des conclusions qu'on essaie de formuler.

C'est une autre question que de savoir s'il faut chercher dans cette grande propriété, en fait si mal connue, l'origine des émeutes ou mouvements populaires, assez nombreux vers la fin de la période proto-byzantine. Si nos sources ne nous trompent pas, ils paraissent être un phénomène essentiellement urbain. Il se pourrait donc qu'ils fussent liés à une crise économique — fermeture de nombreux marchés périphériques, crise des débouchés, donc surproduction, puis sous-emploi — provoquée par les conséquences des grandes invasions, la perte de l'Occident, la pression accrue sur les Balkans, les conflits avec la Perse, finalement l'échec de la tentative justinienne de reconquête et de réunification de la »romanité«. Mais dans ce domaine aussi, les recherches sont encore insuffisamment poussées.

C'est en tout cas à cette crise, si elle a bien existé, que la période étudiée par Madame LIPŠIC — fin du VIe à première moitié IXe siècle —, après l'avoir portée à son paroxysme, va donner une solution.

Les deux grands événements, qui en quelque sorte se complètent et se corrigent, sont la conquête arabe d'une part, la colonisation slave d'autre part. On a depuis longtemps bien marqué les conséquences de la première. On a plus récemment découvert la signification et la portée de la seconde, et encore les a-t-on parfois déformées: par exemple en attribuant à une »communauté de village« slave une influence décisive sur les institutions agraires de Byzance, point de vue auquel Madame *Lipšic*, qui l'avait naguère développé, ne paraît pas avoir complètement renoncé, bien qu'elle ne l'indique ici qu'avec prudence.

Le rapporteur a, dans l'ensemble, raison d'indiquer que les villes pour la plupart subsistent, mais en se transformant, souvent en se ruralisant, et en perdant provisoirement de leur importance. La prédominance passe donc à la campagne; ce n'est que l'aboutissement d'une évolution depuis longtemps amorcée (et nullement révolutionnaire), que les événements accélèrent. Sur la vie des campagnes, nous avons un document remarquable, le Code Rural. Il permettait de brosser un vivant tableau de l'existence quotidienne aux champs. Le fait le plus remarquable est pourtant qu'il ne laisse apparaître aucune trace de servage de la glèbe. Cela ne veut pas dire que celui-ci ait disparu: la paréquie, que nous trouvons mentionnée, à propos de la grande propriété ecclésiastique, dans le texte fameux de *Théophane* sur les »vexations« de *Nicéphore*, et dont bientôt les sources parleront aussi à propos des domaines impériaux, sera la forme nouvelle du colonat. Mais enfin le Code Rural montre l'importance prise par la commune de paysans indépendants (bien que toujours soumise à la responsabilité fiscale collective), et une véritable libération des exploitants du sol par rapport aux anciennes contraintes étatiques.

Tout se passe donc comme si les amputations territoriales que la conquête arabe faisait subir à l'empire, et qu'on s'attendrait à voir produire des effets désastreux (la seule perte du grenier égyptien aurait dû provoquer la disette), avaient été au même moment compensées par un rendement accru des terres demeurées byzantines. L'explication n'est pas dans une révolution des techniques agricoles, que rien ne laisse supposer. Elle doit être dans un accroissement de la main d'oeuvre, qui s'inscrit dans le cadre des transformations ethniques que connaît alors l'empire, mais dont la véritable origine est le massif afflux des Slaves. La terre fut de nouveau garnie de bras, et les mesures prises autrefois pour fixer au sol le paysan perdirent leur nécessité.

Il est donc probable que sur son territoire diminué, l'empire connut alors une remarquable poussée rurale. Il est possible que cela ait donné le pas à la campagne et à l'économie agraire (qui

n'est cependant pas nécessairement une économie *naturelle* dans le sens où celle-ci s'opposerait à une économie *monétaire:* sur ce point aussi je tends à me séparer du rapporteur) sur la ville et une économie basée sur la production industrielle et le trafic commercial. Mais il n'en faudrait pas conclure trop vite à un abaissement des villes. Du moins faut-il distinguer. Il est possible que beaucoup de villes de l'intérieur soient devenues, soit ville de garnison — c'est un autre sujet, lié à l'évolution de l'armée, mais un sujet important qui mériterait d'être étudié —, soit centre administratif d'un district rural. Mais les villes maritimes, au moins, ont dû garder une activité propre et non nécessairement liée à l'arrière-pays. La trilogie dont le Code Rural fait partie est justement complétée par le Code Militaire et le Code Maritime: ce n'est pas un hasard. Malgré la pénurie des sources pour ce problème essentiel de l'histoire économique de Byzance, et en attendant les travaux de base qui manquent encore, par exemple sur les sceaux des commerciaires, les mentions des apothèques, etc, je tendrais à penser avec *R. S. Lopez* que la libération dont profitèrent largement les populations rurales s'étendit aux populations urbaines, libérées de la contrainte des collèges et de ce qu'on pourrait nommer le servage du métier; et que le commerce maritime de Byzance fut alors plus actif qu'on ne le dit d'ordinaire.

Le temps des Héraclides et de l'iconoclasme fut certes un temps de crise, mais non de repli. Cette crise au contraire stimula Byzance, après l'irréalisme de Justinien, au dur contact de la réalité. Elle prépara l'expansion.

M. Sjuzjumov considère l'époque macédonienne comme »décisive pour le renforcement des relations féodales«, bien que »les institutions féodales classiques ne triomphent pleinement qu'à l'époque suivante«. Les grands propriétaires d'Asie Mineure, nombreux dans les sources de ce temps, conduisent, dit-il, des expéditions qu'inspire la convoitise, et qu'on baptisa reconquête. Les empereurs, craignant des soulèvements populaires, pratiquent une politique démagogique de »défense des pauvres«. Dans les villes, l'activité et les échanges sont stimulés par l'augmentation de la production rurale, la consolidation de l'artisanat libre, l'accroissement de la demande de la part de l'aristocratie féodale en expansion, l'entrée dans le circuit commercial de pays nouveaux. Mais c'est seulement à Constantinople que commerçants et artisans sont protégés; et l'encouragement au commerce porte uniquement sur l'importation, non l'exportation. Dans les campagnes, »malgré le processus de féodalisation, la masse des travailleurs conservait le statut de membres libres des communes paysannes«. Mais les puissants cherchent à entamer cette »commune byzantino-slave solidaire« en rétablissant, sous une forme nouvelle, la vieille institution de la *prostasia.* D'autre part, les paysans évincés des domaines passés aux mains des puissants sont remplacés par des parèques; et d'ailleurs le manque des capitaux nécessaires pour répondre aux conditions nouvelles fait que beaucoup d'hommes libres deviennent parèques. Ainsi se crée une classe de paysannerie dépendante.

Cet exposé de l'éminent spécialiste qu'est *M. Sjuzjumov* est très suggestif. Si les données de fait, qui lui servent de base, ne sont guère contestables, la couleur qui leur est donnée, l'interprétation proposée peuvent, et c'est un mérite, prêter à discussion.

Sur la ville, il y a peu à dire, sinon qu'il faut se défier du Livre de l'Éparque: beau monument, sans doute, de l'art d'administrer; mais qui ne vaut que pour Constantinople, et ne traite que de la police de certains corps de métier. On n'en peut rien conclure pour les autres villes, qui sont encore avant tout des *kastra,* avec ou sans *chôra,* avec ou sans *emporion.* Et sur celles-ci nous sommes mal renseignés. Si elles ont en effet connu un certain développement, il ne faut pourtant pas oublier, d'abord, qu'elles n'ont point de place particulière dans l'Etat (laquelle auraient-elles pu avoir, quand »tout dépend de la sollicitude impériale«' comme le répètent les Novelles de *Léon le Sage?),* ne jouissent d'aucune autonomie ou personnalité, n'ont pas de Droit propre. D'autre part, il ne me semble pas qu'elles aient eu une grande activité *productrice:* leur propre est plutôt *le négoce,* la concentration et la distribution des marchandises et de l'argent. Elles sont d'ailleurs ainsi en symbiose avec la campagne, car il faut répéter qu'il n'y a pas à Byzance coexistence de deux économies, une économie »monétaire« des villes et une économie »naturelle« des campagnes: il n'y a d'économie que monétaire.

C'est sur la campagne que nous sommes le mieux renseignés. De même qu'un tableau de la vie quotidienne du paysan sort des articles du Code Rural, une image très précise de l'habitat rural, dispersé ou concentré, est donnée par le Traité Fiscal dit de la Marcienne. Or il ne connaît que la commune de paysans libres, et n'emploie pas une fois le terme de parèque; et il montre que le principe de la solidarité fiscale subsiste. Mais il dénonce deux atteintes graves portées au régime ancien. L'une ébranle les bases mêmes de l'Etat: c'est l'affectation directe à un bénéficiaire d'une parcelle des revenus fiscaux de l'Etat *(logisima),* dont celui-ci fait abandon. L'autre ébranle les bases de la commune rurale libre: c'est le mécanisme de détachement des terres abandonnées, qui les retire à la commune et en fait des terres de l'Etat, que celui-ci peut ensuite donner (ou louer, ou vendre) à qui il veut. Que l'un et l'autre procédé aient souvent joué en faveur des puissants, que le second, en particulier, ait facilité leurs empiètements sur les communes libres, c'est vraisemblable. J'ai d'autre part tenté de montrer ailleurs que le régime des terres klasmatiques devait peut-être être mis en relation avec l'apparition des parèques démosiaires, sorte de parèques de l'Etat, par qui se manifeste ce renforcement de la paysannerie dépendante signalé par le rapporteur.

Mais l'explication et l'interprétation de cette évolution requièrent encore, dans l'état présent de la recherche, beaucoup de prudence. Indépendamment des causes qui peuvent être liées à l'évolution générale de la société et de l'économie byzantines, toutes les sources de l'époque insistent sur un fait: le terrible hiver de 927/928, l'hiver de »la première indiction«, en ruinant quantité d'exploitants du sol, a provoqué ou gravement aggravé cette crise de la propriété foncière (civile et »stratiotique«) qui éclata dans le second quart ou vers le milieu du Xe siècle, et favorisa les entreprises des puissants. D'autre part, il me paraît probable, encore que nous n'ayons pas actuellement les moyens de le prouver, que la grande aisance démographique qui s'était installée au VIIe siècle, et avait alors donné son essor à la commune de paysans libres et indépendants, fasse place trois siècles plus tard à une nouvelle période de contraction, provoquant un lent retour à un régime colonaire, donnant la première place à la parèquie généralisée. Que le statut du sol et de ses exploitants, quand le sol est la base même de l'économie, de la fiscalité, de l'armée et pour tout dire de l'Etat, soit lié (plus ou moins étroitement et avec plus ou moins de retard) aux conditions de l'exploitation, c'est ce qui ne saurait surprendre.

Il apparaît cependant qu'il ne suffit pas à ce propos d'invoquer les progrès de la féodalisation. Qui sont alors ces puissants dont les sources parlent sans cesse? Ces mêmes sources nous le disent, notamment la Novelle de *Lécapéne* de Septembre 934: ce sont les fonctionnaires et les dignitaires de l'Etat et de l'Eglise, et non pas nécessairement, ou du moins pas encore, des grands latifondiaires et des riches. C'est de leur influence, de leur situation, de leurs relations, qu'ils usent au détriment des »faibles« — lesquels ne sont pas nécessairement, ou du moins pas encore, des pauvres. Autrement dit, la classe des »puissants« est alors une classe *socialement* forte, qui par un mouvement naturel tend à devenir *économiquement* aussi la classe forte, et quand elle y parviendra, ruinera l'Etat. Quant aux empereurs, ils ne sont pas ses complices, loin de là. Les anecdotes comme celle de *Philokalès*, l'importance attachée à la réglementation de la *protimèsis* (qui tend à défendre l'intégrité de la commune paysanne en tant qu'unité fiscale), les lois prenant la défense des faibles, les Novelles de *Phocas* et de *Basile* II visant à empêcher l'excessif accroissement foncier des couvents ou l'intrusion de l'Eglise dans les communes: autant de faits qui montrent que la plupart des empereurs Macédoniens ont eu à tout le moins une vue juste des intérêts de l'Etat et du danger qu'il courait.

Ce qui est surprenant, c'est le caractère éphémère, et en somme fragile, de leur oeuvre: elle s'écroule en moins d'un demi-siècle. De 1025 à 1081, la succession des empereurs réflète sans doute un problème dynastique, mais aussi les péripéties d'un conflit entre pouvoir civil et armée. C'est que de trop longues guerres, en particulier sous les trois règnes successifs de *Phocas, Tzimiskès* et *Basile* II, avaient dangereusement accru le rôle et les prétentions d'une classe militaire, incapable la paix venue de se reconvertir. Elle va, pour réaliser ses ambitions, profiter de l'imprévisible, à savoir le double assaut mené contre Byzance par l'Occident des Normands et des Croisés, par l'Orient des Turcs Seldjoukides.

Pour la période traitée par *M. Každan*, XI—XIIe siècle, le problème qui se pose d'abord est de savoir si le développement de la ville byzantine, dont il ne faudrait d'ailleurs pas exagérer l'ampleur, est un phénomène proprement byzantin, ou une part d'un phénomène plus général; et dans ce dernier cas, s'il doit être mis en relation avec l'essor des villes d'Occident. Or il apparaît qu'il est en effet impossible de séparer Byzance et l'Occident, qui ont désormais de si étroits contacts; mais non moins impossible d'identifier ville byzantine et ville occidentale. Tout les sépare. Les institutions: Henri *Pirenne* définissait la ville occidentale du XIIe siècle comme »une commune vivant, à l'abri d'une enceinte fortifiée, du commerce et de l'industrie et jouissant d'un droit, d'une administration et d'une jurisprudence d'exception qui font d'elle une personnalité collective privilégiée«; rien de cela à Byzance, sauf naturellement l'enceinte fortifiée, et encore n'est-elle point dressée contre les mêmes ennemis. La structure sociale: c'est la bourgeoisie des marchands et fabricants, bientôt en lutte avec les seigneurs, qui fait la ville d'Occident; dans la ville byzantine, les sources distinguent deux groupes humains, d'une part les *»archontes«*, successeurs des »puissants« de l'époque antérieure, parmi lesquels il y a au premier rang les propriétaires de la *chôra* environnante, d'autre part la masse anonyme et non diversifiée des gens vivant du négoce et des métiers, »la foule« *(ochlos)*, »les inférieurs« *(hoi katô)*, »ceux qui gagnent leur pain« *(hoi arton zètountes)*. Le rôle économique: cela découle de ce qui précède. Et la conscience même, enfin, car une ville a aussi des frontières humaines, et existe par la conscience de ses habitants d'appartenir à un même groupe, et par la fierté qu'ils en éprouvent: or la ville byzantine n'abrite alors ni *politai*, ni *cives*, ni *bourgeois*, mais de simples *oikètores*. Je dois ajouter que je n'aperçois aussi clairement que le rapporteur ni un »renforcement de l'indépendance administrative des villes lié au déclin du régime des thèmes«; ni un renforcement considérable de l'économie monétaire, qu'on ne discernerait qu'en rabaissant à l'excès le rôle de cette économie à l'époque antérieure. Les abondantes trouvailles, dans les fouilles (mais combien de villes byzantines ont été correctement fouillées?), de monnaies des Comnènes doivent trouver leur explication plutôt dans les relations internationales de Byzance que dans sa situation intérieure.

Les »archontes« des villes sont souvent les grands propriétaires des terres de la région. Mais on est surpris que pour l'étude des campagnes, le rapporteur n'ait point fait large usage du plus

important document publié dans ces dernières années, le cadastre de Thèbes, commenté par *N. Svoronos.* Les conclusions auxquelles ce dernier aboutit méritaient d'autant plus d'être discutées, qu'elles pouvaient apparaître peut-être plus discutables aux auteurs du rapport. *M. Svoronos* constate en effet une continuité (faut-il à propos répéter que »continuité« ne signifie pas »stagnation«?) qui rattache, à la fin du XIe siècle, le cadastre de Thèbes au Traité fiscal, et qui dépasse la simple technique fiscale pour atteindre les structures juridiques, économiques, sociales des communes rurales. Certes, il ne conteste pas que le nombre des paysans dépendants ait pu s'accroître, ainsi que la quantité de terre passée entre les mains de grands propriétaires. Mais il estime que »la commune libre, comprenant une bonne proportion de paysans indépendants, reste bien vivante«. Et surtout, dans l'image de la commune rurale proposée par le cadastre de Thèbes, il ne trouve pas trace de pronoia ni d'oikonomia, »rien qui suggère de près ou de loin une féodalisation des relations rurales«. Ou bien, donc, il faut proposer une autre interprétation de ce document capital, ou bien il faut tenir compte de ce qu'il paraît nous apprendre.

L'empire byzantin tient, de ses origines mêmes, un caractère de singularité qui doit mettre en garde toutes les fois qu'on veut assimiler son évolution à celle du monde occidental, ou du monde islamique. Et de sa puissante centralisation, de sa forte structure étatique, il retire, malgré les apparences, une certaine simplicité. »L'empereur qui trône à Constantinople a toujours raison«, declare *Kékauménos.* Ce bon général, qui rédigea entre 1075 et 1078 la plus grande partie de ses »Conseils et Récits«, oeuvre unique dans la littérature byzantine, estime qu'il y a cinq manières de gagner de l'argent. Il en condamne trois et en recommande deux. Il condamne, ou plutôt passe presque sous silence, les activités commerciales, qui sont viles; il condamne le prêt à intérêt, le commerce de l'argent, parce que l'Eglise le réprouve; il déconseille surtout d'acheter une charge fiscale, parce que s'il est vrai qu'on peut y faire des gains considérables (un de ses personnages, montrant les plus belles maisons de Constantinople, dit qu'elles ont été construites avec les *démosiakai douleiai:* les hôtels des fermiers généraux!), il est vrai aussi que la ruine leur succède trop souvent. L'honnète homme, l'homme sage, a le choix entre le service de l'Etat, dans l'armée ou dans l'administration, qui lui vaudra une part des pensions, dignités et récompenses distribuées par l'empereur à ceux qui le servent, et la culture du sol. »Pour celui qui ne sert pas, il n'y a point de meilleurs revenus que ceux de la terre«. Grand commis ou exploitant terrien, ou mieux les deux ensemble: voilà donc encore l'idéal de la bonne société byzantine à la fin du XIe siècle. Cela explique beaucoup de choses, et aide à comprendre la ville aussi bien que la campagne, et les étroits rapports de l'une et de l'autre.

II

PETER CHARANIS, Rutgers University

The one assumption which underlies every section of the long memoir submitted by the distinguished Soviet scholars is that the social and economic evolution of the Byzantine empire must be viewed in terms of the feudalization of Byzantine society. This view vitiates to some extent the scholarly qualities of the work, for feudalism and feudalization are technical terms used to describe the society of western Europe during the Middle Ages and can hardly be said to apply, except perhaps for the last few centuries of its existence, to the society of the Byzantine empire. The memoir, however, is based on the sources and much in it is both provocative and suggestive.

The memoir covers about the entire span of the history of the Byzantine empire. However, the remarks which follow will be restricted, for reasons made plain in note one, to only one of the sections, the one contributed by Madame E. E. Lipšic, which deals with the period from the beginning of the seventh century to about the middle of the ninth.[1]

There is general agreement that changes of consequence in the development of the institutions and the social structure of the Byzantine Empire took place during this period. But what was the nature of these changes; how profoundly did they affect the institutional and social structure of the empire; when and by whom were they introduced? These are matters on which, despite the

[1] The remarks printed for distribution to the members of the Twelfth International Congress of Byzantine Studies at the time of its meeting in Ochrida were composed before I had received the Russian memoir. This unusual procedure is to be explained by the fact that, as the Russian memoir was long delayed in reaching those in charge of the program, I was urged by the latter to send them some remarks anyway. I chose to restrict my remarks to the seventh and eighth centuries on the assumption that the Russian memoir, whatever else it discussed, it would also discuss this period and some of the problems, notably that of the origin of the free village community, associated with it. The memoir finally reached me a few days before I left for Europe, and when I delivered my remarks at Ochrida, I made some references to it. These references I have now incorporated in this annotated version of my remarks. I read the Russian memoir with the help of my student Dean A. Miller.

important document publié dans ces dernières années, le cadastre de Thèbes, commenté par *N. Svoronos.* Les conclusions auxquelles ce dernier aboutit méritaient d'autant plus d'être discutées, qu'elles pouvaient apparaître peut-être plus discutables aux auteurs du rapport. *M. Svoronos* constate en effet une continuité (faut-il à propos répéter que »continuité« ne signifie pas »stagnation«?) qui rattache, à la fin du XIe siècle, le cadastre de Thèbes au Traité fiscal, et qui dépasse la simple technique fiscale pour atteindre les structures juridiques, économiques, sociales des communes rurales. Certes, il ne conteste pas que le nombre des paysans dépendants ait pu s'accroître, ainsi que la quantité de terre passée entre les mains de grands propriétaires. Mais il estime que »la commune libre, comprenant une bonne proportion de paysans indépendants, reste bien vivante«. Et surtout, dans l'image de la commune rurale proposée par le cadastre de Thèbes, il ne trouve pas trace de pronoia ni d'oikonomia, »rien qui suggère de près ou de loin une féodalisation des relations rurales«. Ou bien, donc, il faut proposer une autre interprétation de ce document capital, ou bien il faut tenir compte de ce qu'il paraît nous apprendre.

L'empire byzantin tient, de ses origines mêmes, un caractère de singularité qui doit mettre en garde toutes les fois qu'on veut assimiler son évolution à celle du monde occidental, ou du monde islamique. Et de sa puissante centralisation, de sa forte structure étatique, il retire, malgré les apparences, une certaine simplicité. »L'empereur qui trône à Constantinople a toujours raison«, declare *Kékauménos.* Ce bon général, qui rédigea entre 1075 et 1078 la plus grande partie de ses »Conseils et Récits«, oeuvre unique dans la littérature byzantine, estime qu'il y a cinq manières de gagner de l'argent. Il en condamne trois et en recommande deux. Il condamne, ou plutôt passe presque sous silence, les activités commerciales, qui sont viles; il condamne le prêt à intérêt, le commerce de l'argent, parce que l'Eglise le réprouve; il déconseille surtout d'acheter une charge fiscale, parce que s'il est vrai qu'on peut y faire des gains considérables (un de ses personnages, montrant les plus belles maisons de Constantinople, dit qu'elles ont été construites avec les *démosiakai douleiai:* les hôtels des fermiers généraux!), il est vrai aussi que la ruine leur succède trop souvent. L'honnète homme, l'homme sage, a le choix entre le service de l'Etat, dans l'armée ou dans l'administration, qui lui vaudra une part des pensions, dignités et récompenses distribuées par l'empereur à ceux qui le servent, et la culture du sol. »Pour celui qui ne sert pas, il n'y a point de meilleurs revenus que ceux de la terre«. Grand commis ou exploitant terrien, ou mieux les deux ensemble: voilà donc encore l'idéal de la bonne société byzantine à la fin du XIe siècle. Cela explique beaucoup de choses, et aide à comprendre la ville aussi bien que la campagne, et les étroits rapports de l'une et de l'autre.

II

PETER CHARANIS, Rutgers University

The one assumption which underlies every section of the long memoir submitted by the distinguished Soviet scholars is that the social and economic evolution of the Byzantine empire must be viewed in terms of the feudalization of Byzantine society. This view vitiates to some extent the scholarly qualities of the work, for feudalism and feudalization are technical terms used to describe the society of western Europe during the Middle Ages and can hardly be said to apply, except perhaps for the last few centuries of its existence, to the society of the Byzantine empire. The memoir, however, is based on the sources and much in it is both provocative and suggestive.

The memoir covers about the entire span of the history of the Byzantine empire. However, the remarks which follow will be restricted, for reasons made plain in note one, to only one of the sections, the one contributed by Madame E. E. Lipšic, which deals with the period from the beginning of the seventh century to about the middle of the ninth.[1]

There is general agreement that changes of consequence in the development of the institutions and the social structure of the Byzantine Empire took place during this period. But what was the nature of these changes; how profoundly did they affect the institutional and social structure of the empire; when and by whom were they introduced? These are matters on which, despite the

[1] The remarks printed for distribution to the members of the Twelfth International Congress of Byzantine Studies at the time of its meeting in Ochrida were composed before I had received the Russian memoir. This unusual procedure is to be explained by the fact that, as the Russian memoir was long delayed in reaching those in charge of the program, I was urged by the latter to send them some remarks anyway. I chose to restrict my remarks to the seventh and eighth centuries on the assumption that the Russian memoir, whatever else it discussed, it would also discuss this period and some of the problems, notably that of the origin of the free village community, associated with it. The memoir finally reached me a few days before I left for Europe, and when I delivered my remarks at Ochrida, I made some references to it. These references I have now incorporated in this annotated version of my remarks. I read the Russian memoir with the help of my student Dean A. Miller.

minute study of the sources, there are divergent views.[2] It is no doubt too much to hope, in view of the meagerness of the sources, that general agreement concerning these matters will ever be reached. The problem, however, may be approached from another angle, by reviewing developments generally accepted as characteristic of the seventh and eighth centuries. In reviewing these developments certain observations may prove to be suggestive. We are concerned here specifically with the problem of the revival of the free village community. Madame Lipšic touches upon this problem but does not examine it fully.

The first observation that I would like to make relates to the demography of the Empire. There is no doubt, despite the lack of solid statistical information, that the population of the Empire had increased in the course of the fourth and fifth centuries.[3] This trend, however, was reversed in the course of the sixth century, and this reversal continued throughout the seventh century and beyond. Plagues, famines, natural disasters such as earthquakes, floods, droughts not only took many hundreds of thousands of lives, but, as they were repeated at various intervals, they slowed down the process of recovery. But besides these, there were the invasions of the barbarians and other enemies of the Empire which added to the losses of population. The Emperor Anastasius, for instance, noted officially that the incursions of the barbarians

[2] Recent attempts to minimize the importance of Heraclius as a reformer do not deny the fact that important changes took place in the society of Byzantium in the seventh and eighth centuries. Cf. *P. Lemerle,* Quelques remarques sur le règne d'Héraclius, Studi medievali, 3 Series, I, 2 (1960), 347—361. The question of Heraclius as a reformer was also treated by *J. Karayannopulos* in the communication which he gave at Ochrida: Über die vermeintliche Reformtätigkeit des Kaisers Heraklios. Now published in Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, X (1961), 53—72.

[3] This was certainly the case at least in some parts of the empire as, for instance, northern Syria: Cf. *Georges Tchalenko,* Villages antiques de la Syrie du nord. Le massif du Bélus à l'époque romaine, 1 (Paris 1953), 422 ff. The increase in the population of Constantinople, due no doubt largely to immigration, implies also a relative favorable demographic situation at least in some of the provinces. Cf. *John L. Teall,* The Grain Supply of the Byzantine Empire, 330—1025, Dumbarton Oaks Papers, 13 (1959), 92. I am aware, of course, of the generally accepted theory that the population of the empire continued to decline during this period. For a general review of the problem, at least insofar as the western empire is concerned, see *A. E. R. Boak,* Manpower Shortage and the Fall of the Roman Empire (Ann Arbor, 1955). But see the critical review by *M. Finley,* Journal of Roman Studies, 48 (1958), 156-164. *A. A. M. Jones* has studied some inscriptions which indicate a decline in the rural population of western Asia Minor and the Aegean Island, but this was towards the end of the third century, or early in the fourth: Census Records of the Later Roman Empire, Journal of Roman Studies, 43 (1953), 49—64. See also, *P. Lemerle,* Esquisse pour une histoire agraire de Byzance, Revue Historique, CCXIX, 1 (1958), 42. But the soundness of the theory of a continued decline of the population of the empire has been questioned by *John Karayannopulos:* Das Finanzwesen des frühbyzantinischen Staates (— Südosteuropaische Arbeiten, 52) (Munich, 1958), 207. The whole problem of the rural demography of the empire may be clarified considerably by the study which David Jacoby of the Hebrew University of Jerusalem is now preparing. Cf. Byzantion, 31 (1961), 102, n. 4.

had reduced the agricultural population of Thrace.[4] The incursions of the barbarians in the Balkan peninsula became, as everyone knows, much more numerous in the course of the sixth century and the early part of the seventh. The cities of the interior were plundered and destroyed, while vast stretches of the countryside were left desolate and empty of their inhabitants. Hundreds of thousands of natives — Illyrians, Thracians, and Greeks — were deported or killed. To be sure, the devastated regions were soon repeopled with Slavs, but these Slavs for long remained outside the effective jurisdiction of the Empire and as a consequence could hardly have contributed directly and by themselves to the revitalization of its agrarian life. In Asia Minor too the incursions of the Persians and of the Arabs must have adversely affected the size of its population. The district of Cyzicus, for instance, was no doubt denuded of its inhabitants at the time of its occupation by the Arabs in connection with their first seige of Constantinople (674—678). A decline in population was then an important feature in the history of the Byzantine Empire in the late sixth and seventh centuries.[5]

The second observation that I would like to make relates to the transfer of population from one region to another. The practice had been resorted to by Justinian, but it was used on a larger scale by Tiberius and Maurice. Constans II had recourse to it, and Justinian II used it with ruthlessness. In the eighth century it was resorted to on a large scale both by Constantine V and Leo IV. Indeed the expeditions of these emperors into the region of Erzeroum and into northern Syria seem to have had as their main objective the seizure of the inhabitants of these regions for their transfer into Byzantine territories. The peoples involved in these various transfers were Armenians, Syrians, Slavs, Turks, the Mardaites and some Greeks. Except in the case of the Armenians transferred during the reign of Maurice and the Cypriots transferred by Justinian, they were brought into the Empire from regions no longer under its effective administration.[6]

The third observation that I would like to make relates to the ethnic composition of the Byzantine army. The Byzantine army under Justinian was made up, of course, of many different elements: Erulians, Gepids, Goths, Huns, Lombards, Moors, Sabiri, Slavs, and Antae, Vandals, Armenians, a number of Persians, Iberians, and Tzani, and among the provincials Illyrians, Thracians, Isaurians, and Lycaonians. Note the important role of the western

[4] Codex Justinianus; X, 27,2.

[5] *Peter Charanis,* Ethnic Changes in the Byzantine Empire in the Seventh Century, Dumbarton Oaks Papers, 13 (1959), 39 and n. 99; *Teal,* op. cit.; 92, 95f, 100 ff. Cf. *Lemerle,* Esquisse..., 48.

[6] On the transfers of population see my study, The Transfer of Population as a Policy in the Byzantine Empire, Comparative Studies in Society and History, 3 (1961), 140—154.

and northern barbarians and among the provincials that of the Illyrians and Thracians. By the beginning of the seventh century, however, this is no longer true: The Avaro-Slavic incursions into the Balkan peninsula virtually eliminated Illyricum as a source of recruits and reduced the potential of Thrace. They also cut communications with the west and made recruitments there most difficult. Under Maurice and his immediate successors the Empire turned to the eastern regions, to Armenia, and to the Caucasus for its recruits.[7] The Byzantine armies throughout the seventh and eighth centuries must have consisted of elements such as we find in the army of Thomas the Slavonian when he rebelled against the Emperor Michael II. Thomas's army, according to Genesius, consisted of Slavs, Saracens, Indians, Egyptians, Assyrians, Medes, Abasgians, Zichs, Vandals, Getae, Alans, Chaldoi, and Armenians as well as adherents of the heretical sects of the Paulicians and Athinganoi.[8] The identity of all these peoples, despite efforts made to determine it, is by no means clear, but note the oriental character of their origin.

Decline in population, transfer of peoples, transformation in the ethnic composition of the Byzantine army — these are phenomena which were no doubt interrelated. The decline in population reduced the economic and fiscal potential of the Empire and weakened its military force.[9] To remedy the situation the emperors of the late sixth and of the seventh and eighth centuries resorted to the transfer of peoples from northern Syria, Armenia, the regions of the Caucasus and among the Slavs in the Balkan peninsula, to the Empire. This in turn affected the ethnic composition of the Byzantine army. In making these transfers the emperors had two objects in particular in mind. One was military. There is no doubt, for instance, that the transfers affected by Tiberius, by Maurice, by Justinian II were resorted to primarily because the elements involved were needed for the army in some particular spot. The other was economic and fiscal. Indeed, the military and economic reasons for these transfers were often related. The historian Evagrius writes concerning the transfer of 10,000 Armenians to Cyprus in 578: »Thus land which previously had not been tilled was everywhere restored to cultivation. Numerous armies also were raised from among them, and they fought resolutely and courageously against other nations. At the same time every household was completely furnished with domestics because at the easy rate at which slaves were provide«.

We have in this statement of Evagrius the key to the explanation of the economic, fiscal and military revival of the Empire.

[7] See *Charanis*, Ethnic Changes . . . , 31 ff.
[8] Genesius, Historia (Bonn, 1834), 83.
[9] See *Charanis*, The Transfer of Population . . . , 150 f.
[10] Evagrius Scholasticus, Ecclesiastical History, ed. *J. Bidez and L. Parmentier* (London, 1898), 215.

It was these transfers of population which made up to some extent for the decline of population, which put back into cultivation land which had been abandoned and thereby increased the intake from taxes, and which gave to the state new sources for its military force. It is to these transfers also that we must attribute, I think, the revival of the free village community as the dominant feature of the agrarian society of the Empire. For the peoples involved in these transfers were no doubt settled in districts denuded of inhabitants and organized into village communities such as we find described in the Farmer's Law. We are told, indeed, that Constantine V built πολίσματα in Thrace in order to settle the Armenians and Syrians whom he had brought there[11], and these πολίσματα have been interpreted as being real cities[12], but I doubt very much if they were anything more than oversized villages or that they were organized on any other basis than that of the villages. Ashburner suggested a long time ago that the Farmer's Law was »occasioned by new settlements within the empire,«[13] and Lemerle has come back to this idea in that he attributes the changes in the agrarian society of the empire as indicated by the Farmer's Law to an abundance of labor brought about by the influx of the Slavs.[14] In actual fact, however, the vast bulk of the Slavs who settled in the Balkan peninsula long remained outside the effective jurisdiction of the Empire, and as a consequence they could not have affected in any profound way the agrarian structure of the Empire, at least not by the end of the seventh century or by the beginning of the eighth, dates which are generally accepted for the issuance of the Farmer's Law.[15] But the transfers of peoples, among whom there were of course Slavs, brought into existence many new settlements within the Empire. It is these new settlements that must have become the free village communities as depicted by the Farmer's Law. Otherwise, we shall have to assume that dependent old villages were transformed into free communities by action of the government, something which seems extremely unlikely. To these transfers we must also attribute the diffusion of the military estates which, besides the effect that it had upon the military life of the Empire, strengthened also the free village community. Some recent studies have questioned that the diffusion of the military estates on any large scale did in fact take place in the seventh and eighth centuries.[16] Their argument, based essentially on lack of evidence, loses its decisiveness when

[11] Nicephorus, Opuscula historica, ed. *C. de Boor* (Leipzig, 1880), 66.
[12] *George Ostrogorsky*, Byzantine Cities in the Early Middle Ages, Dumbarton Oaks Papers, 13 (1959), 62.
[13] *Walter Ashburner*, The Farmer's Law II, The Journal of Hellenic Studies, 32 (1912), 84.
[14] *Lemerle*, Esquisse . . . , 63 ff.
[15] *Ibid*, 54.
[16] *Ibid*, 70 ff.

viewed in the light of the fact that there is really not much evidence for anything relating to the seventh and eighth centuries. The novels of the tenth century show, however, that the military estates were widely diffused and that they had been in existence for some time, and there is some evidence to the effect that they went at least as far back as the end of the eighth century and perhaps farther.[17] But this evidence is really too meager to allow any general conclusions. The point that I want to make is that the diffusion of the military estates should be associated with the establishment of new settlements. This is more than suggested by a statement of Sebeos relating to a decision of the Emperor Maurice to transfer Armenians to Thrace. Maurice is said to have issued the following edict: »I need 30,000 cavalryman, as tribute, raised in Armenia. Thirty thousand families must be gathered and settled in Thrace.«[18] Note the correlation between the number of cavalry and the number of families that were to be transplanted to Thrace. Each family was obviously intended to furnish one cavalryman, and no doubt, each family was going to be given some land. This particular edict was not enforced, but the arrangement which it implies must have been applied to the other transfers which were made in the effort to strengthen the military forces of the Empire. I submit, therefore, that in the transfers of peoples carried out by the emperors of the later sixth, seventh, and eighth centuries, we must see both the revival of the free village community and the diffusion of the military estates. Madame Lipšic comes very much to the same conclusion, but has not quite yet freed herself from the Russian position that it was the influx of the Slavs that diffused the free village community and so revitalized the agrarian society of the empire.

As for the towns in the Byzantine empire during this period, there are two views generally expressed. One is that the Byzantine town as a center of population, commerce and industry virtually disappeared; the other is that, except for certain regions, notably the interior of the Balkan peninsula, it continued to exist.[19] Madame Lipšic is quite correct, I think, in accepting the second view. The town no doubt suffered, and in some regions it actually disappeared; nevertheless it survived[20] the crisis of the seventh and

[17] *Lemerle*, Esquisse..., Revue historique, CCXX (1958) 62. The reference relates to the beginning of the ninth century but the implication is that the condition which it describes existed for some time. I agree with Lemerle that the holder of a military estate did not necessarily have to perform himself the military service incumbent upon his estate provided he saw to it that this military service was performed. This is, I think, the most important contribution of Lemerle's remarkable study.

[18] Sebeos, Histoire d'Héraclius, tr. from Armenian by *F. Macler* (Paris, 1904), 54—55. Cf. *Charanis*, Ethnic Changes..., 33.

[19] For a summary of these views see *Ostrogorsky*, op. cit.; 48 f.

[20] For instance there is little doubt that both Corinth and Athens suffered considerably in the seventh century, but both continued to exist. See *Peter Charanis*, The

eighth centuries as an important element of Byzantine society. She is quite right also when she says that many provincial towns were »agrarianized« in the sense that their inhabitants on the whole derived their living from the cultivation of the land. But she is not right in trying to draw, at least by implication, precise distinction between town on the one hand and castron and bishopric seat on the other, for these terms tend by now to become synonymous. A castron, to be sure, was a fortified stronghold, but it was also in most instances an inhabited locality whose population included besides soldiers, various other peoples, and where commerce and industry vas carried on.[21] In other words, it was a town. In the Byzantine empire a bishopric seat which was not located in a town was an extremely rare thing. She is very wrong also in her assertion that in the villages, even in those located near cities, natural economy replaced that of money. There was no doubt some trade by direct exchange of one commodity for another, but money, as Ostrogorsky has amply demonstrated[22], has never ceased to be, even in villages, the basis of the economy of Byzantium. Byzantine society in the seventh and eighth centuries was no doubt, as Madame Lipšic asserts, predominantly agrarian, but the town with its commerce, its fairs[23], its industry, was by no means unimportant.

Significance of Coins as Evidence for the History of Athens and Corinth in the Seventh and Eighth Centuries, Historia, 4 (1955), 163—172.

[21] *Franz Dölger*, Die frühbyzantinische und byzantinische beeinflusste Stadt, Atti del 3 Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo (Spolets, 1958), 6 ff. Cf. *Ernst Kirsten*, Die byzantinische Stadt, Berichte zum XI Internationalen Byzantinisten Kongress (Munich, 1958), 19 ff.

[22] *Ostrogorsky*, op cit., 52, 63 f.

[23] For a reference to the Fair of Ephesus, Theophanes, Chronographia (Bonn, 1839), 1:728.

III

DIMITER ANGELOV, Sofia

Der kollektive Vortrag der sowjetischen Gelehrten N. W. Pigulewskaja, E. E. Lipschitz, M. J. Süsümow und A. P. Kashdan, welcher die Erforschung der Stadt und des Dorfes im byzantinischen Reiche vom 4. bis zum 12. Jahrhundert zum Gegenstand hat, zeigt klar die bedeutenden Leistungen der sowjetischen Byzantinistik, die sie in den letzten Jahren auf dem Gebiete der sozial-ökonomischen Geschichte von Byzanz vollbracht hat. Aus der mit zahlreichen Quellenangaben und der neuesten Fachliteratur versehenen, gut gegliederten zusammenfassenden Darstellung ergeben sich eine Reihe von wichtigen Feststellungen und Schlüssen, mit denen ich im allgemeinen einverstanden bin und welche ich nur ganz kurz anschneiden möchte. Die erste Feststellung, welche sofort in die Augen fällt, ist, dass die Entwicklung der byzantinischen Stadt und die Entwicklung des byzantinischen Dorfes von Anfang an zwei auf das engste miteinander verbundene sozial-ökonomische Prozesse darstellen, und es wäre unmöglich diese Prozesse, wenn man sie isoliert betrachtet, gründlich zu erfassen und zu erklären. Die zweite Feststellung, die man unbedingt betonen muss, ist, dass die Geschichte der Städte und Dörfer in Byzanz sich nicht bloss als eine Geschichte zweier verschiedener Siedlungstypen oder administrativer und militärischer Punkte erschöpfen soll, sondern dass sie vor allen Dingen im Rahmen einer Geschichte von sozialökonomischen Gestaltungstypen (Formationen) eingegliedert und erforscht verden muss. Von diesem Standpunkt aus gesehen, haben die sowjetischen Byzantinisten in ihrem Vortrag nachzuweisen versucht, dass eine erste Periode der Entwicklung der byzantinischen Städte und der Dörfer vom 4. bis zum 7. Jahrhundert sich im Rahmen der sich bereits auflösenden Sklavenhalterschaftsordnung befindet, während eine zweite Periode (vom 4. bis zum 13. Jahrhundert) in den Rahmen der sich allmählich herausbildenden und sich fortwährend verstärkenden Feudalordnung einzuschliessen ist. Mit dieser Periodisierung der Geschichte der Städte und Dörfer in Byzanz stimme ich vollkommen überein. Sie entspricht den historischen Tatsachen und wird durch zahlreiches Quellenmaterial bewiesen.

Wichtige und m. E. gut argumentierte Feststellungen haben die sowjetischen Kollegen in bezug auf den ökonomischen Stand und die Bedeutung der byzantinischen Städte in den verschiedenen Entwicklungsphasen ihrer Geschichte erbracht. Aus der Darstellung von N. W. Pigulewskaja, welche die ersten drei Jahrhunderte (4.—6. Jh.) umfasst, sieht man klar, dass die wirtschaftliche Rolle der Städte im oströmischen Reich ziemlich bedeutend war trotz des auflösenden Prozesses innerhalb der Sklavenhaltergesellschaftsordnung und den ständigen Einfällen der »Barbaren«. Im Gegensatz dazu sank die ökonomische Rolle der Städte im Laufe des 7. bis zum 9. Jahrhundert tief nieder, und die meisten von ihnen (mit Ausnahme von Konstantinopel, Saloniki u. a.) wurden agrarisiert und verwandelten sich in blosse Burgen (κάστρα), d. h. sie erfuhren den gleichen Prozess wie die Städte in Westeuropa im Frühmittelalter. Unbegründet sind also die Meinungen mancher Gelehrter, welche diese prinzipielle Gleichheit zwischen den Städten im Westen und den Städten im Osten im Frühmittelalter in dieser Periode nicht anerkennen wollen und behaupten, dass die byzantinische Stadt immer ein reges Zentrum von Handel und Gewerbe war. Ein solches Zentrum wurde die byzantinische Stadt erst später, im Laufe des 10. — 12. Jahrhunderts, dank verschiedenen Faktoren und vornehmlich dank den anwachsenden Produktivkräften und der steigenden gesellschaftlichen Teilung der Arbeit. Darüber hat überzeugend M. J. Süsümow in dem entsprechenden Teil des Vortrags berichtet, und seine Auffassungen sind von A. P. Kashdan durch Quellenangaben fortgesetzt und bekräftigt. A. P. Kashdan hat dabei darauf hingewiesen, dass im Laufe des 11. und 12. Jahrhunderts die sich bereits in ökonomischer Hinsicht gut entwickelte byzantinische Stadt in Waren- und Geldbeziehungen mit den feudalen Grossgrundherrschaften und den Dörfern zu treten begann, obwohl die Naturalwirtschaft im allgemeinen noch nicht überwunden war (S. 34 ff).

Interessante und wichtige Feststellungen finden wir in dem kollektiven Vortrag der sowjetischen Delegation betreffs der Verhältnisse der byzantinischen Stadt und der feudalen Aristokratie. Man sieht, wie diese Aristokratie im Laufe der Zeit infolge der ökonomischen und politischen Stärkung sich allmählich nicht nur des Landes, sondern auch der Stadt bemächtigte und dort eine ansehnliche wirtschaftliche und administrative Rolle zu spielen begann. Die Aristokratie bildete in den byzantinischen Städten die oberste Schicht, die Gruppe der Regierenden. Diese Tatsache ist bereits ganz auffallend im Laufe des 11. und 12. Jahrhunderts und sie hat, wie A. P. Kashdan richtig feststellt, zu starken Dezentralisierungsprozessen innerhalb des byzantinischen Reiches und zu inneren Klassenkämpfen in den Städten zwischen den Feudalen und den Bürgern geführt.

Die prinzipiell richtigen Feststellungen und Schlüsse der sowjetischen Gelehrten, die in ihrem kollektiven Vortrag zu finden

sind und die ich hier ganz kurz erwähnt habe, bedeuten freilich nicht, dass alle in dem Vortrag enthaltenden Fragen erschöpft und endgültig gelöst sind. Ich finde zum Beispiel, dass die Frage über den Ursprung und die Natur des Kolonats weiterer Erklärung und Differenzierung bedarf. Notwendig wäre vor allen Dingen den Unterschied zwischen den Kolonen liberi und den Kolonen adscriptii hervorzuheben. Weitere Erklärung und Vertiefung braucht meines Erachtens die Frage über das Schicksal des Grossgrundbesitzes im Laufe des 7. und 8. Jahrhunderts, wobei man unbedingt auch die Frage »des äusseren Schlages«, das heisst die Frage nach der Bedeutung der »Barbareneinfälle« stärker berücksichtigen muss. Ungenügend berührt und erklärt bleiben die Probleme des Klassenkampfes in seinen verschiedenen Formen und seiner Auswirkung auf die ganze Geschichte des byzantinischen Reiches vom Anfang des 4. Jahrhunderts bis zum Ende des 12. Jahrhunderts. Man muss darüber noch manches ergänzend erforschen. Besonders interessant ist in dieser Hinsicht die Rolle der verschiedenen »häretischen Bewegungen« und hauptsächlich die Bewegungen der Paulikianer und der Bogomilen.

In Ergänzung des Vortrages des sowjetischen Delegation wäre es vor allen Dingen aber notwendig den chronologischen Rahmen der Darstellung zu erweitern und die Geschichte der Stadt und des Dorfes in ihren gegenseitigen Beziehungen auch im Laufe des 13. bis zur Mitte des 15. Jahrhunderts in der letzten Periode des byzantinischen Feudalismus zu verfolgen. Aus welchen Gründen die sowjetischen Kollegen diese Periode in ihrem Vortrag ausser Acht gelassen haben, weiss ich nicht. Indessen ist diese Periode besonders wichtig und wir müssen sie näher betrachten.

Aus den Quellenangaben ist es ersichtlich, dass im Laufe des 13. — 15. Jahrhunderts die Produktivkräfte in der byzantinischen Gesellschaft weiter fortschritten, und dass viele byzantinische Städte auf der Balkanhalbinsel und in Kleinasien, wie in der vorhergehenden Periode (11.—12. Jh.), wichtige Mittelpunkte von Handel und Gewerbe waren (wie zum Beispiel Konstantinopel, Thessalonike, Aenus, Trapezunt u. a.).[1] Die Behauptung mancher Forscher, dass am Vorabend der türkischen Eroberung das städtische Leben im byzantinischen Reich einen sichtbaren Verfall erlitt, lässt sich nicht durch Tatsachen beweisen.[2] Es ist wahr, dass die wirtschaftliche Entwicklung der byzantinischen Städte durch verschiedene ungünstige Faktoren: (Konkurrenz der italienischen Republiken, feudale Zerbröckelung, innere Unruhen, Einfälle der Tür-

[1] Vgl. darüber *Б. Т. Горянов*, Византийский город XIII - XIVв. Виз. Врем. XIII, 1957. Siehe auch З. В. Удальцова, О внутренних причинах падения Византии в XV веке, Вопросы истории 7, 1955.

[2] Es ist interessant zu bemerken, daß zu dieser Zeit auch die Stadt in Bulgarien in ihrer ökonomischen Entwicklung wichtige Fortschritte machte. Vgl. darüber Iv. *Sakăzov*, Bulgarische Wirtschaftsgeschichte, Berlin 1929 und *D. Angelov*, Към въпроса за средновековния български град, Археология II. 1960 г. кн. 3, с. 9 fl.

ken und so weiter) gewissermassen gehemmt und gelähmt wurde, doch trotz alledem war das byzantinische Reich in den letzten Jahrhunderten durchaus keine Leiche, die sich nicht mehr ökonomisch entwickeln konnte und infolge dessen einem sicheren Untergang ausgesetzt war.

Wie zur Zeit der Komnenen und der Angeloi, blieb die byzantinische Stadt in der letzten Periode seiner Entwicklung unter der ökonomischen Herrschaft der feudalen Klasse. Die feudale Aristokratie bildete die obere Schicht in der Stadt. In diesem Sinne unterschied sich das Stadtpatriziat nicht von der Landaristokratie und ihre Vertreter besassen dort Häuser, Grundstücke und Werkstätten.[3] Die ökonomische Macht der Feudalen war mit politischer Macht verbunden und das lässt sich klar beweisen, besonders an den Ereignissen im Zusammenhang mit der lateinischen Eroberung am Anfang des 13. Jahrhunderts sowie an den Ereignissen in der Mitte des 14. Jahrhunderts, als der Kampf zwischen Kantakuzenos und Alexios Apokaukos ausbrach. Der Umstand, dass die feudale Aristokratie in der Stadt herrschte, bedingte auch die äussere Gestalt der Städte, die nicht sehr verschieden von ihrer Gestalt im 11.—12. Jahrhundert war. Die Stadt bestand aus zwei Teilen — einem für die Herrenschaft und einem für die Volksmassen (Demos).[4]

Nebst der feudalen Aristokratie, welche die Oberhand in den byzantinischen Städten hatte, wuchs mehr und mehr die Bedeutung der sogenannten μέσοι, d. h. der Mittelbürger, die sich hauptsächlich mit Gewerbe und Handel beschäftigten und zu denen verschiedene Schichten der städtischen Bevölkerung gehörten[5]. Politisch gesehen, war diese Mittelbürgerschaft der feudalen Aristokratie untergeordnet, doch gelang es ihr in manchen Städten, besonders im 14. und 15. Jahrhundert sich gewisse soziale und rechtliche Privilegien zu erobern, die zum Teil gegen die feudale Ordnung gerichtet waren. Ein interessantes Beispiel dafür haben wir in den Privilegien, die zugunsten der Einwohner der wichtigen Handelsstadt Monembasia erlassen waren und die klare antifeudale Tendenzen in sich bergen.[6] Der Kampf zwischen Bürgern und Feudalen war

[3] Vgl. darüber *E. Frances*, La féodalité et les villes byzantines aux XIII[e] et XIV[e] siècles, Byzantinoslavica XVI, 1955, p. 86. *E. Werner*, Volkstümliche häretische oder sozial-politische Reformen? Probleme der revolutionären Volksbewegung in Thessalonike 1346—1349. Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig 6. Jahrgang 1958/59 H. 1. *Д. Ангелов*, История на Византия II, c. 53. Die feste Stellung der feudalen Aristokratie ist im 13.-14. Jh. auch in den Städten in Bulgarien und Serbien zu spüren. Vgl. *Д. Ангелов*, Аграрните отношения в Северна и Средна Македония през XIV в. с. 62.

[4] Vgl. darüber *E. Kirsten*, Die byzantinische Stadt, S. 39, *D. Angelov*, Към въпроса за средновековния град, с. 11 сл.

[5] Vgl. darüber *Т. Горянов*. Византийский город. *P. Charanis*, On the social structure and economic organization of the Byzantine Empire in the thirteenth century and later, Byzantinoslavica XII, 1951, c. 149.

[6] *E. Frances*, La feodalité et les villes p. 95.

besonders hart in der Mitte des 14. Jahrhunderts, als sich die mittlere Bürgerschaft zu einer gewissen Zeit mit der Stadtarmut (πένητες, πτωχοί) verbündete. Dieser Kampf endete mit dem Sieg der feudalen Aristokratie und so konnten die byzantinischen Städte am Vorabend der türkischen Eroberung sich nicht als freie Kommunen herausbilden und entwickeln. Das war ein wichtiger Unterschied in dem geschichtlichen Schicksal der Städte im Osten und im Westen im Spätmittelalter.

Was die Entwicklung im Dorfe anbelangt, so kann man sagen, dass die Periode des 13. und 14. Jahrhunderts die Blüte des Feudalismus in Byzanz bedeutet und dass die Mehrzahl der Bauern sich bereits unter der Gewalt geistlicher oder weltlicher Grossgrundbesitzer befand. Der feudale Grossgrundbesitz war in fortwährendem Anwachsen und besonders nahm das Domaniałland an Ausmass zu. Die feudale Landaristokratie verfügte über ausgedehnte Immunitätsrechte und war imstande, die Bauern fest an die Scholle zu fesseln. Sie war imstande, die feudale Rente zu erweitern und auf diese Weise ihr ganzes Einkommen wesentlich zu erhöhen. Die feudalen Herren, insbesondere die Klöster hatten am inneren Handel einen starken Anteil. Die Waren- und Geldverhältnisse waren in dieser Periode in gewissen Gebieten bereits fortgeschritten und das gab den Vertretern der feudalen Klasse in Byzanz die Möglichkeit, eine bedeutende ökonomische Rolle zu spielen, mit den Überschüssen der feudalen Rente zu handeln und sich auf diese Weise weiter zu bereichern.[7]

Wichtig und noch nicht genügend erforscht ist die Frage der gegenseitigen Beziehungen zwischen Stadt und Dorf.[8] Aus der starken Verbreitung der feudalen Geldrente, die zu dieser Zeit vorherrschte, sowie aus anderen Angaben, kann man jedenfalls schliessen, dass die Landbevölkerung in Byzanz, wenn nicht überall so wenigsten in einigen Gebieten — in die Waren-Geldbeziehungen ziemlich stark einbezogen war. Als Folge davon kam die weitere ökonomische Differenzierung innerhalb des Bauertums und es stieg im Laufe des 13. bis 15. Jahrhunderts fortwährend die Anzahl der armen oder ganz landlosen Bauern (ἀκτήμουες, ἐλεύθεροι, ξένοι), die zum Teil Zuflucht und Arbeit in den Städten

[7] Über die Entwicklung des Feudalismus im 13.-15. Jh. und die Rolle der feudalen Landesaristokratie vgl. *P. Charanis*, On the social structure, S. 94—118, *A. П. Каждан*, Аграрные отношения в Византии в XIII — XIV в. М. 1952. *D. Angelov*, Zur Frage des Feudalismus auf dem Balkan im 13. bis zum 14. Jh. Etudes historiques à l'occasion du XI[e] Congrès international des sciences historiques, Stockholm, août 1960 — Sofia, 1960, c. 108. Über das Bauerntum vgl. *Б. Т. Горянов*, Византийское крестьянство при Палеологах, Виз. Врем. III 1950, c. 19—50. *G. Ostrogorsky*, Pour l'histoire de la féodalité byzantine, Corpus bruxellense historiae byzantinae, Subsidia I, Bruxelles, 1954.

[8] Über die ökonomische Differenzierung in den byzantinischen Dörfern und die zunehmende Landlosigkeit der Bauern, vgl. *A. П. Каждан*, Аграрные отношения, c. 165. л. *Г. Остророрский*, Византийские писцовые книги, Byzantinoslavica 1948, кн. 2 c. 253 сл.

suchen, zum Teil als Lohnarbeiter (μίσθιοι) auf dem Dominikalland sich zu verdingen gezwungen waren. Eine andere Erscheinung, die mit der ökonomischen Differenzierung der Bauern in Zusammenhang zu bringen ist, sind die häufigen Landverpachtungen. Durch Verpachtung wurde in der Regel das Dominikalland der grossen Feudalherren und vornehmlich der Klöster bebaut.[9]

Eine besondere Beachtung verdienen für die Periode des 13.—14. Jh. die Probleme des Klassenkampfes in Byzanz. Das war vorwiegend ein Kampf der unterdrückten Bauern gegen die feudale Aristokratie und seine Formen konnten verschieden sein. Der Klassenkampf entfaltete sich aber auch in den Städten, wo wiederum die feudale Aristokratie als Hauptgegner der niederen und unterdrückten Schichten sowie der Mittelbürgerschaft auftrat.

Ont pris part à la discussion: Mme *Z. V. Udalcova*, M. M. *G. Ostrogorsky*, *P. Lemerle*, *N. Svoronos* et le Président de la séance M. *F. Dölger*.

[9] Vgl. *Г. Острогорский*, op. cit., c. 247. 285. *А. П. Каждан*, Аграрные отношения, с. 128 сл. *Б. Т. Горянов*, Феодальное земевладениие в Византии в XIII—XIV в. Виз. Врем. X. 1956, с. 129. *Д. Ангелов*, Аграрните отношения в северна и средна Македония през XIV в. с. 179.

THE PRINCIPLES AND METHODS OF BYZANTINE DIPLOMACY

Rapport de *D. Obolensky*

I

GYULA MORAVCSIK, Budapest

Das Problem, vom Organisationskomitee als Gegenstand einer Diskussion festgelegt, ist an sich keine unentschiedene Frage, wie etwa die Entwicklung der Themenordnung in Byzanz oder die Entstehung des Digenis Akritas-Epos, worüber sich die Forscher noch keinesfalls einig sind. Byzantinische Diplomatie und byzantinische Geschichte waren im Laufe der Jahrhunderte eng miteinander verschlungen, angefangen mit dem Vertrag, den Konstantin der Grosse mit den Goten schloss, bis zu den hilfeheischenden Gesandtschaften, die Kaiser Konstantin XII. in den letzten Jahren des Bestehens von Byzanz an die verschiedenen westlichen Herrscher entsandte. Ohne seine Diplomatie hätte Byzanz in den bewegten Jahrhunderten seines Daseins nicht standgehalten. Versuchen wir also die Prinzipien und Methoden dieser byzantinischen Diplomatie zu ergründen, können wir nicht umhin auch die Geschichte der byzantinischen Aussenpolitik, den ideologischen Charakter des byzantinischen Staatensystems, seine Auffassung von den internationalen Rechtsfragen und noch vieles andere in den Kreis unserer Betrachtungen einzuschalten.

Der Referent zog seinen Untersuchungen geflissentlich gewisse örtliche und zeitliche Grenzen, indem er seine Forschungen auf jene Beziehungen beschränkte, die Byzanz vom V. bis zum XI. Jh. mit den Barbarenvölkern, die aus Nord und Ost bis zum Nordufer des Schwarzen Meeres vordrangen, auf dem Gebiet zwischen dem unteren Lauf der Donau und dem Kaukasus, das heisst im heutigen Südrussland aufrechterhielt. Aus dem derart gewonnenen bunten Bild zieht er betreffs der Prinzipien und Methoden der byzantinischen Diplomatie seine Schlüsse.

Die Aufgabe, die meines Erachtens bei dieser Diskussion unser harrt, ist, einen Überblick des heutigen Standes der Untersuchungen zu erzielen, ferner die schon vorhandenen Ergebnisse, die auftauchenden Probleme und die Lücken in den Forschungen, das heisst die zukünftigen Aufgaben zu verzeichnen. Vom diesem Standpunkte aus möchte ich die lehrreichen Ausführungen unseres Referenten durch einige Bemerkungen ergänzen.

Die erste Frage ist also, was bis jetzt auf diesem Gebiet unternommen wurde? Meines Wissens erschien bis jetzt eine einzige einschlägige Monographie, und zwar das Werk von N. Kalomenopulos in griechischer Sprache[1], dessen ich leider trotz allem Bemühen nicht habhaft werden konnte und auch keine Rezension darüber fand. Vielleicht werden uns die hier anwesenden griechischen Kollegen Aufschluss über Charakter und Wert des Werkes geben können. Die Studie von R. Helm gibt ausschliesslich über die frühbyzantinische Epoche Aufschluss.[2] Die Autoren der verschiedenen kulturhistorischen und ähnlichen Werke widmen kürzere oder längere Abschnitte der byzantinischen Diplomatie. In chronologischer Ordnung aufgezählt, mögen hier die Arbeiten von H. Gelzer[3], Ch. Diehl[4], St. Runciman[5], S. V. Bachrušin und E. A. Kosminskij[6], L. Bréhier[7] und G. Stadtmüller[8] angeführt werden, unter denen die Werke von Bachrušin-Kosminskij und Bréhier sich am ausführlichsten über unser Problem auslassen. Historische Werke, die die Gesamtheit oder irgendwelchen Abschnitt der byzantinischen Geschichte oder aber die Beziehungen von Byzanz zu fremden Völkern behandeln, bieten selbstredend besonders wertvolles Material.[9] Eine in alle Einzelheiten gehende Monographie der byzantinischen Diplomatie gehört jedoch vorläufig noch — wie dies auch unser Referent feststellt — zu den Aufgaben der Zukunft.

Jenen Forschern, die mit ihren Untersuchungen dieses Werk vorbereiten und fördern wollen, bzw. sich an seine Erschaffung heranmachen werden, steht ein fast unübersehbares Material zu Gebote. Müssen sie ja ausser den Berichten der griechischen, lateinischen und orientalischen Geschichtsquellen hunderte von byzan-

[1] 'Η διπλωματία τῆς 'Ελληνικῆς Αὐτοκρατορίας τοῦ Βυζαντίου, Athen 1938.

[2] Untersuchungen über den auswärtigen diplomatischen Verkehr des römischen Reiches im Zeitalter der Spätantike, Archiv für Urkundenforschung 12 (1932) 375—436; vgl. *G. Ostrogorsky*, B. Z. 36 (1936) 441-443.

[3] Byzantinische Kulturgeschichte, Tübingen 1909. 44-72. — Russische Übersetzung in den von *V. N. Beneševič* redigierten Очерки по истории Византии II. S.-Peterburg 1912. 47—56.

[4] Byzance. Grandeur et décadence, Paris 1920. 53—66. — Englische Übersetzung: Byzantium. Greatness and Decline, New Brunswick 1957. — Vgl. noch *Ch. Diehl*, Les grands problèmes de l'histoire byzantine, Paris 1943 (1947[2]) und die russische Übersetzung: Основные проблемы византийской истории, Moskva 1947.

[5] La civilisation byzantine 330—1453, Paris 1934. 163—171. — Englische Ausgabe: Byzantine Civilisation, London 1933 (1948[3]).

[6] История дипломатии. Под редакцией *В. П. Потемкина*. I. Moskva 1941. 93—116 (2. Ausgabe Moskva 1959. 94—125). — Französische Übersetzung (an vielen Stellen fehlerhaft): Histoire de la diplomatie. Publiée sous la direction de M. Potiemkine. Traduit du russe par Xenia Pamphilova et Michel Eristov I. Paris 1946. 82—105.

[7] Le monde byzantin II. Les institutions de l'Empire Byzantin, Paris 1949. 281—323.

[8] Geschichte des Völkerrechts, Hannover 1951. 52—57.

[9] Die Liste der wichtigsten einschlägigen Werke s. in meinen Byzantinoturcica I.[2] Berlin 1948. 15—37; vgl. die bibliographischen Notizen, die sich an die Kapitel über die einzelnen Türkvölker anschliessen.

tinischen Diplomen, Inschriften und Siegeln durchstudieren, wozu deren lang geplante Gesamtausgabe unumgänglich notwendig wäre. Bis das von Karl Krumbacher geplante »Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters« zustande kommen wird, bietet die Regestensammlung Prof. Dölgers, deren letzten Band wir mit Ungeduld erwarten, ein vorzügliches Hilfsmittel. Bei der Untersuchung der Methoden und des Vorgehens der byzantinischen Diplomatie verdienen gewisse spezifische Werke, wie z. B. die auf Geheiss des Kaisers Konstantinos Porphyrogennetos angefertigten »Excerpta de legationibus«, ferner »De administrando imperio« und »De cerimoniis aulae Byzantinae«[10], Werke desselben Kaisers, und die Schriften des Kekaumenos und des Pseudo-Kodinos besondere Beachtung. Doch müssen auch die Fürstenspiegel, die panegyrischen Reden und Gedichte wie auch die militärwissenschaftlichen Werke berücksichtigt werden. Dazu kommen noch fremde Chroniken, Meldungen fremder Gesandten, wie z. B. die von Liudprand, die von den Päpsten oder den östlichen und westlichen Herrschern an die Kaiser von Byzanz gerichteten Briefe und die Texte der Abmachungen und Verträge, die sie miteinander abschlossen.

Die Grundsätze der byzantinischen Diplomatie stehen, im Lichte der bisherigen Forschungen gesehen, sozusagen klar vor uns. Sie gingen schliesslich und endlich einesteils auf defensive, anderenteils auf imperialistische Ziele und Bestrebungen zurück. Selbstverständlich ging es in erster Reihe darum, die Integrität des Reiches gegen die Angriffe der Fremdvölker zu wahren, und zu diesem Zweck wurde ein Gürtel von Verbündeten und Klientelstaaten — eine »unsichtbare Grenze« also, um Kornemanns treffende Bezeichnung zu gebrauchen — hergestellt. Doch strebte die byzantinische Diplomatie zu gleicher Zeit danach, nicht nur den vom altrömischen Staat geerbten Weltherrschaftsansprüchen gemäss die weströmische Reichshälfte zurückzuerobern, sondern die Macht von Byzanz auch auf die anderen Völker der Oikumene auszudehnen und die »Barbaren« — Völker in die Gemeinschaft des orthodoxen Christentums hineinzuziehen. Die Mittel und Methoden aber, die Byzanz zur Erreichung dieser Ziele angewendet hat, änderten sich im Laufe der Zeiten. Meines Erachtens kam in den Untersuchungen der erwähnten Forscher mit der etwaigen Ausnahme von Bréhier der Gesichtspunk der historischen Entwicklung nicht genügend zur Geltung und es zeigt sich in ihren Werken ein gewisser Hang zur Verallgemeinerung, wo doch kein Zweifel darüber bestehen kann, dass die byzantinische Diplomatie in der Frühzeit der Völkerwanderung, als germanische, slavische und türkische Völkerwellen die Reichsgrenzen bedrohten, andere

[10] Unlängst wurde uns die Entdeckung einer neuen Palimpsest-Handschrift des De cerimoniis bekannt; s. *C. Mango-I. Ševčenko*, A New Manuscript of the de Cerimoniis, Dumbarton Oaks Papers 14 (1960) 247—249.

Mittel und Methoden anwandte, als wenn sie sich später dem persischen, arabischen, oder den langsam sich formenden westlichen Staaten des Mittelalters, oder dem wieder erstandenen westlichen Kaisertum gegenüberfand und noch später, von den Osmanen bedroht, um westliche Hilfe ansuchen musste. Nicht allein die innere Geschichte von Byzanz und die stets wechselnden Kraftverhältnisse zwischen ihm und den »Barbaren« müssen dabei erwogen werden, sondern auch die Stufe der gesellschaftlichen und politischen Entwicklung, auf der jene Völker gestanden haben. Byzanz kannte die inneren Verhältnisse der umliegenden Staaten und Völker, wie auch ihre Macht und ihre Schwächen zur Genüge und war sich dessen wohl bewusst, welche Politik ihnen gegenüber angebracht und welche diplomatische Methoden anzuwenden waren. Dieses Wissen ermöglichte es z. B. dem Kaiser Justinian, die Oberhäupter der Hunnen in der Krim gegen einander auszuspielen, die Utiguren auf das Brudervolk, die Kutriguren, zu hetzen und während seines italienischen Feldzuges die dort bestehenden gesellschaftlichen Gegensätze zu seinem eigenen Nutzen auszubeuten.[11] Durch dieses Wissen gelang es dem Kaiser Konstantin VII. einige der Anführer der damals in Stammesgemeinschaft lebenden Ungarn nach Konstantinopel zu locken, sie dort zu taufen und dadurch in den byzantinischen Interessenkreis einzuziehen. Dasselbe Wissen gab Konstantinos IX. Monomachos die Macht, die Zwistigkeiten und das Rivalisieren zweier ihrer Anführer ausnützend, einen Teil der Petschenegen für sich zu gewinnen und anzusiedeln. Mit diesem Wissen ausgestattet, trachtete Kaiser Manuel in die inneren Thronzwistigkeiten der Ungarn einzugreifen und durch Unterstützung des einen oder anderen Thronprätendenten seine imperialistischen Ziele zu verfolgen.

Das vielbesprochene, höchst charakteristische Kennzeichen der byzantinischen Diplomatie war die staunenswerte Elastizität, mit der sie die klaffenden Gegensätze zwischen seinem theoretischen Standpunkt und der jeweils entstandenen realen Lage praktisch zu überbrücken wusste. Der Weltherrschaftsanspruch der byzantinischen Kaiser, die fiktive Idee eines grossen und unteilbaren römischen Reiches und die Betrachtungsweise, die in den Fremdvölkern durchwegs »Barbaren« sah, waren die vorherrschenden Züge der byzantinischen Ideologie, an denen Byzanz auch dann noch grundsätzlich und zäh festhielt, als diese sich infolge der veränderten Zeiten als pure Fiktionen erwiesen. Falls sich die byzantinische Diplomatie durch die harten Tatsachen zu Konzessionen, die an ihren Grundprinzipien rüttelten, gezwungen sah, fand sie doch immer wieder Auswege und Argumente, die es ihr ermöglichten, den Anschein der Intaktheit ihrer Dogmen zu wahren. Als z. B. 812 die Boten des Kaisers Michael I. Karl dem Grossen den

[11] Das Werk von *Z. V. Udalcova* (Италия и Византия в VI веке, Москва 1959) wirft ein interessantes Licht auf diese Frage.

Basileus-Titel zuerkannt hatten, behaupteten sie, um die Oberherrschaft ihres eigenen Kaisers zu betonen, dass dieser »Kaiser der Römer« (βασιλεὺς Ῥωμαίων) sei. Wie immer die vielumstrittene Krönung des Bulgarenfürsten Symeon 913 in Konstantinopel vor sich gegangen sein mochte, soviel steht fest, dass eine byzantinische Quelle, die den Vorgang schildert, bezeichnenderweise behauptet, der Patriarch von Byzanz hätte ihm statt der Krone sein eigenes Epiriptarion auf das Haupt gesetzt, demzufolge der Akt ungültig wäre.[12]

Fälle einer zwiefachen Auslegung der Tatsachen, der »duplex veritas«, der »interpretatio Graeca« treffen wir öfters in der byzantinischen Diplomatie. Das unbedingte Festhalten an den Grundpfeilern ihrer Ideologie führte häufig zur Verschleierung der Tatsachen, zu Fiktionen. Der byzantinische Hof sah in den von »Barbaren« besetzten Gebieten des alten römischen Reiches stets Teile des Imperiums und die Fiktion, dass selbst unabhängige Staaten »römische Provinzen« seien, bestand zu allen Zeiten. Dieser Auffassung ist es zuzuschreiben, dass z. B. Kaiser Markianos den Ostgoten als den Verbündeten des Reiches einen Teil des barbarenbesetzten Pannoniens als Wohnsitz zuwies, und später auch die Longobarden die Erlaubnis des Kaisers Justinian erhielten, sich dort niederzulassen. Justinian bot später auch den Avaren einen Teil von Pannonien an. Aus einer ungarischen Quelle des XII. Jh.-s geht die Auffassung klar hervor, laut welcher Teile des Karpatenbeckens zum byzantinischen Reich gehören und die Völker, die vor der ungarischen Landnahme hier gehaust hatten, ihren Landstrich mit der Genehmigung des Kaisers von Byzanz besassen.[13] Der byzantinische Hof erblickte in den Jahresgeldern, welche er an fremde Völker zahlen musste, um Frieden zu haben und vor ihren Einfällen geschützt zu sein, freiwillige Geschenke, in den Gaben der fremden Völker jedoch Tribute, die die Anerkennung der byzantinischen Oberhoheit bedeuteten. Die Abkommen, die Byzanz mit den Fremdvölkern schloss, so demütigend auch die in ihnen enthaltenen Bedingungen für Byzanz gewesen sein mochten, stellten nichtstedstoweniger kaiserliche Gnadenerweise dar, die in die übliche Form eines Chrysobullon gekleidet waren. Die fremden Fürsten und Herrscher betrachteten Byzanz — wie dies die Verwandtschaftsbezeichnungen in den Auslandsbriefen beweisen — als Mitglieder einer Familie der Könige und sie wurden auf Grund der ihnen verliehenen byzantinischen Titel in die byzantinische Rangordnung eingegliedert. Hinter den Empfangszeremonien für ausländische Gesandte und Oberhäupter verbarg sich ein tieferer

[12] *G. Ostrogorsky*, Die Krönung Symeons von Bulgarien durch den Patriarchen Nikolaos Mystikos, Bulletin de l'Institut archéologique bulgare 9 (1935) 275—286; vgl. *F. Dölger*, Byzanz und die europäische Staatenwelt, Ettal 1953. 149.

[13] *Gy. Moravcsik*, Bizánc és a magyarság [= Byzanz und das Ungartum], Budapest 1953. 43—44.

Sinn, dessen Deutung stark von ideologischen Fiktionen bedingt war.[14]

In dem Vorgehen und den Methoden der byzantinischen Diplomatie tritt die absichtliche Zweideutigkeit oft klar zu Tage. Auf jener Krone, die ein Geschenk des Kaisers Michael VII. Dukas war und die untere Hälfte der ungarischen Königskrone bildete, ist neben dem Emailbild des Ungarkönigs Géza I. folgende Inschrift zu lesen: Γεωβιτζὰς πιστὸς κράλης Τουρκίας, was mit »Geovitzas (= Géza) gläubiger König von Turkia (= Ungarn)« übersetzt werden kann. Bemerkenswert ist, dass vor dem Wort πιστός der aus der kaiserlichen Titulatur wohl bekannte Ausdruck ἐν Χριστῷ welcher zusammen mit πιστός »Christusgläubiger« bedeutet, fehlt. Das Fortlassen dieser Wörter ist ohnezweifel kein Zufall. Das Wort πιστός allein kann nämlich gegebenenfalls auch »glaubwürdig, zuverlässig, treu« bedeuten. Der byzantinische Hof hatte wohl mit Absicht diesen Wortlaut für die Inschrift gewählt, die nun sowohl als »Christusgläubig« wie auch als »treu«, das heisst »kaisertreu, Anhänger des Kaisers« gedeutet werden konnte. Dies beweist, dass Byzanz hier zwei Umstände zum Ausdruck bringen wollte: der eine war die ideelle Oberhoheit des Kaisers von Byzanz, das heisst die Abhängigkeit des ungarischen Königs vom byzantinischen Kaiser, was auch durch die Anordnung der Emailbilder angedeutet wird, der andere aber war die Anerkennung des Géza als König von Ungarn, das heisst der politischen Selbständigkeit des ungarischen Königtums, welch letztere vom ungarischen Standpunkte aus sehr wichtig gewesen ist, da ja König Salomon Ungarn dem weströmischen Kaiser als Lehnsgut angeboten hatte.[15] Die Krone bedeutete also für den Geber etwas ganz anderes, als für den Empfänger. Noch mehr besagt das nächste Beispiel. Wie bekannt, hat Kaiser Manuel den an seinem Hof erzogenen ungarischen Prinzen, den späteren König Béla III. mit dem eigens für ihn geschaffenen Titel eines Despotes, der gleich nach dem Rang des Kaisers kam, ausgezeichnet. Prof. Ostrogorsky stellte fest, dass δεσπότης eine genaue Übersetzung des altungarischen *urum* sei, welches (οὐρούμ laut Kinnamos) zur Zeit der Arpáden dem Thronfolger zukam.[16] Der Titel δεσπότης kann also zwiefach aufgefasst werden: in seiner griechischen Form als Übersetzung des lateinischen 'dominus' diente es zur Bezeichnung des Kaisers von Byzanz, in seiner ungarischen Übersetzung aber als Titel des Thronfolgers. Manuel wollte mit diesem doppelsinnigen Wort dem Gedanken der Union dienen, indem er Béla damit einerseits als zukünftigen Kaiser von Byzanz, andererseits als zukünftigen König von Ungarn bezeichnete. Ähnlich verfuhr Kaiser Manuel, als er seinem Sohn den Namen Alexios gab, denn nun konnte der früher auf Béla-Alexios geleistete Nachfolgeeid reibungslos auf den kleinen Alexios, den er an Stelle von Béla zu seinem Thronfolger erhob, übertragen werden.[17]

[14] *O. Treitinger*, Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell, Jena 1938. 158 ff.

[15] *Gy. Moravcsik*, The Holy Crown of Hungary, The Hungarian Quarterly 4 (1938) 656-667.

[16] *G. Ostrogorsky*, Urum — Despotes. Die Anfänge der Despoteswürde in Byzanz, B. Z. 44 (1951) 448—460; vgl. *R. Guilland*, Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le Despote, δεσπότης, Revue des études byzantines 17 (1959) 52—89, s. 53—54. *Б. Ферјанчић*, Деспоти у Византији и јужнословенским земљама [Српска Академија Наука и Уметности, Посебна издања CCCXXXVI. Византолошки Институт 8.], Београд 1960. 27—28.

Mitunter offenbarte sich diese politische Verschlagenheit in einer brutaleren Gestalt. Denken wir daran, wie Byzanz 448 seinen Boten Maximinos in Begleitung des Geschichtsschreibers Priskos an den Hof Attilas entstandt hatte und zu gleicher Zeit hinter ihrem Rücken den Plan ausheckte, den Hunnenkönig durch Meuchelmörder aus dem Wege räumen zu lassen. Solche und ähnliche Fälle liessen die byzantinische Diplomatie in den Augen anderer Völker in nicht allzu vorteilhaftem Lichte erscheinen. Nicht bloss die »Barbaren« hegten eine ungünstige Meinung von ihr, wie wir dies aus dem von unserem Referenten angeführten Zitat der Worte des türkischen Kagans sehen, sondern auch die Höfe des Westens. Der Gesandtschaftsbericht von Liudprand diene dafür als Beispiel.

Im Zusammenhang mit diesem oft heuchlerisch und bewusst doppelzüngig anmutenden Verfahren der byzantinischen Diplomatie ergibt sich die Frage, wie Byzanz ihr Verhältnis zu fremden Völkern aufgefasst hat, und wie dieses Verhältnis von diesen Völkern selbst beurteilt wurde? Ohne Zweifel gab es »barbarische« Anführer und Fürsten, die in den Bannkreis von Byzanz gerieten, den byzantinischen Hof aufsuchten und dort, von dem Prunk der Empfangszeremonien betört, vom Kaiser selbst aus dem Taufbecken gehoben und mit kaiserlichen Gnadenzeichen überhäuft, gerne gewillt waren, als Gegenleistung für die ihnen zugesprochenen Jahresgelder, die Oberhoheit des Kaisers anzuerkennen, in seine Dienste zu treten und somit politisch von Byzanz abhängig zu werden. In vielen anderen Fällen jedoch sahen Völker, die schon eine ausgebildete Staatsreinrichtung besassen, in den byzantinischen Ehrentiteln und anderen Gnadenbeweisen blosse Auszeichnungen, durch die ihre politische Unabhängigkeit keineswegs geschmälert wurde. Byzanz erstrebte im Sinne seiner Reichsideologie, die in seinen universalistischen und imperialistischen Ansprüchen verankert war, stets die geistige und politische Abhängigkeit der Fremdvölker, und wenn ihm dies auch praktisch nicht immer gelang, entsagte es doch nie seiner Idee der ideellen Oberhoheit. Von dieser zwiefachen Betrachtungsweise ausgehend, müssen wir meiner Ansicht nach auch die vielumstrittene Frage des Verhält-

[17] *F. Dölger*, Ungarn in der byzantinischen Reichspolitik, Archivum Europae Centro-Orientalis 8 (1942) 315—342, s. 336.

nisses zwischen Byzanz und Russland beurteilen. Wir sehen einerseits die russische Anschauung, die sich auf die realen Tatsachen gründete, andererseits aber die byzantinische Auffassung, die nichts mit der Wirklichkeit zu tun hatte, sondern auf ideologischen Fiktionen beruhte, wie z. B. der archaisierende Namensgebrauch, das heisst die Identifizierung zeitgenössischer Völker mit Volksstämmen der Antike, der Gedanke der »Nea Rome« oder der Titel des Kaisers βασιλεὺς Ῥωμαίων, der bis zu den letzten Tagen von Byzanz, auch als das »Reich« nurmehr aus der unmittelbaren Umgebung der Hauptstadt bestand, in Gebrauch war. Meiner Meinung nach haben die Forscher das Verhältnis zwischen Byzanz und Russland so verschiedenartig beurteilt[18], weil sie sich entweder mit dem byzantinischen oder aber mit dem russischen Standpunkt identifiziert haben und den Gegensatz zwischen der Realität und der byzantinischen Fiktion ausser Acht liessen.

Wie zäh der »Kaiser der Römer« an dieser Würde festhielt und wie er seinen Hoheitsanspruch auch unter den demütigendsten Umständen geltend zu machen verstand, ersehen wir aus einer zeitgenössischen Quelle, die die Begegnung des Kaisers Johannes V. Palaiologos mit dem Ungarnkönig Ludwig dem Grossen zu Buda beschreibt. 1366 begab sich der Kaiser, von seinen beiden Söhnen und seinen Hofleuten begleitet, auf den Weg, der ein diplomatisches Ziel hatte. Es war Winterzeit und er befuhr im Schiff das sturmgepeitschte Schwarze Meer bis zur Mündung der Donau, um von dort, durch Schneestürme und vereiste Flüsse sich durchkämpfend, am Hofe König Ludwigs des Grossen einzutreffen. Der König der Ungarn empfing den vornehmen Gast mit grosser Pomp. Er stieg vom Pferd und schritt mit ehrerbietig entblösstem Haupt dem Kaiser entgegen, der hoch zu Ross, ohne seine Kopfbedeckung abzunehmen, unnahbar stolz, wie es sich dem »Kaiser der Römer« geziemt, seinen Gruss entgegennahm[19], wo er doch kam, um die Hilfe des Königs, der damals einer der mächtigsten Herrscher von Europa war, gegen die Türken zu erbitten. Aus einer neu entdeckten Quelle erfuhren wir[20], dass König Ludwig und

[18] S. die verschiedenen Ansichten darüber bei *A. A. Vasiliev,* Was Old Russia a Vassal State of Byzantium?, Speculum 7 (1932) 350—360; *G. A. Ostrogorsky,* Die byzantinische Staatenhierarchie, Seminarium Kondakovianum 8 (1936) 41—61; *L. Bréhier,* op. cit. 285—286; *M. V. Levtschenko,* Byzance dès origines à 1453, Paris 1949. 213; *М. В. Левченко,* Очерки по истории русско-византийских отношений, Москва 1956. 547. — Vgl. noch *A. Grabar,* Les fresques des escaliers à Sainte-Sophie de Kiev, Seminarium Kondakovianum 7 (1935) 103—117; *В. Н. Лазарев,* Новые данные о мозаиках и фресках Софии Киевской. Групповой портрет семейства Ярослава, Византийский Временник 15 (1959) 148—169.

[19] Giovanni di Ravenna (1343—1408): Rerum memorandarum liber, herausgegeben von *М. Корелин,* Ранний итальянский гуманизм, Москва 1892. 954 und von *T. Kardos,* Archivum Philologicum 60 (1936) 295—296.

[20] *J. Meyendorff,* Projets de concile oecuménique en 1367. Un dialogue inédit entre Jean Cantacuzène et le légat Paul, Dumbarton Oaks Papers 15 (1960) 147—177, s. 154, 166, 173; Jean-Joasaph Cantacuzène et le projet de concile oecuménique en

seine Mutter für ihre in Aussicht gestellte Hilfe — welche Ironie des Schicksals! — nun ihrerseits an den Nachfolger jener byzantinischen Kaiser, die eine ganze Reihe von heidnischen Fürsten nach orthodoxem Ritus aus der Taufe gehoben haben, die Forderung stellten, er möge sich von neuem und zwar nach lateinischem Brauch taufen lassen.

Der Frage, wie die Byzantiner das Verhältnis der fremden Völker zu ihrem Reich eingeschätzt haben, trachtet der Referent durch die Untersuchung der diesbezüglichen byzantinischen Terminologie auf den Grund zu kommen. Es wäre erwünscht, seinen Hinweisen folgend, in der Forschung fortzufahren und das ganze einschlägige Material zu sammeln und zu untersuchen. Es müsste hiebei nicht bloss der sprachliche Tradizionalismus berücksichtigt werden, sondern auch jener Umstand, dass ihre panegyrische Tendenz die Verfasser der Lobreden und Gedichte, ja sogar die Geschichtsschreiber zu grundlosen Übertreibungen verleitet hat. So behauptet Konstantinos Manasses in einer seiner Reden, wo er über die Feldzüge des Kaisers Manuel spricht, die Ungarn hätten den Kaiser als ihren Herrn anerkannt.[21] In Wahrheit aber konnte Manuel bloss einen begrenzten Teil von Südungarn und auch das nur für eine kurze Zeit sein nennen, und seine Feldzüge blieben alles in allem genommen ohne Erfolg. Niketas Choniates schildert in einer Rede, wie sich König Béla III. und Kaiser Isaak Angelos am Donauufer getroffen hätten, wobei er sagt, dass der Ungarnkönig als Untertan dem Kaiser seine Huldigung darbot.[22] Prof. Dölger wies schon auf die mögliche Grundlage dieser Behauptung hin, dass nämlich König Béla zehn Jahre am byzantinischen Hof zugebracht hatte, die Hofzeremonien wohl kennen und seinen Schwiegervater demgemäss empfangen haben mochte.[23] Dank den Forschungen von Prof. Dölger und Ostrogorsky kennen wir heute schon die Verwandtschaftsbezeichnungen und ihre Bedeutung in den an Fremde ausgestellten Urkunden der byzantinischen Kaiser. Der Begriff »Barbare« wurde neuerdings in einer gründlichen Dissertation erhellt.[24] Doch bestand meines Erachtens ein scharfer Unterschied, ob dieses Wort als offizielle Bezeichnung galt oder zum alltäglichen Gebrauch, wie z. B. im Weltkrieg die »Hun-

1367, Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongresses München 1958, München 1960. 363—369, s. 367.

[21] Herausgegeben von *E. Kurtz,* Византийский Временник 12 (1905) 92: Φιλεῖ δὲ ὑπ' οὐδενὸς τῶν ἁπανταχῆ κρατούντων φορολογεῖσθαι, ἄνετον δὲ καὶ αὐθέκαστον ἐκ τοῦ παντὸς αἰῶνος διήρκεσε ..... Ἐνήλλακται δὲ τὸ πρᾶγμα νῦν καὶ μεταπεποίηται καὶ ταπεινοὶ μὲν οἱ Πάννονες οἱ θρασεῖς ἐκεῖνοι καὶ κατεπτήχασι καὶ δωροφοροῦσι καὶ ὑποπίπτουσι καὶ σὲ τὸν ἡμέτερον αὐτοκράτορα δεσπότην ἑαυτοῖς ἐπιγράφονται.

[22] Herausgegeben von *E. Miller,* Recueil des historiens des croisades. Historiens Grecs II. Paris 1881. 740: ... τὴν ἀρχικὴν ὀφρὺν ἀπωσάμενος ὑπηκόου δίκην ἀπονέμει προσκύνησιν.

[23] Ungarn in der byzantinischen Reichspolitik, a. a. O. 338.

[24] *K. Lechner,* Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner, München 1954.

nen« zur Bezeichnung der Deutschen, diente. Es wäre wünschenswert, diese terminologischen Untersuchungen auch auf die auf fremde Herrscher und Oberhäupter bezüglichen byzantinischen termini technici (κράλης, ῥήξ, ἀρχηγός, ἀρχηγέτης, φύλαρχος, ἡγεμών, ἄρχων u. s. w.) auszudehnen.[25] Auch die genauere Untersuchung der an fremde Herrscher und Anführer verliehenen Beamtentitel (καῖσαρ, πατρίκιος, σεβαστοκράτωρ, ἐξουσιαστής, μάγιστρος, πρωτοσπαθάριος u. s. w.) und der damit verbundenen Vorrechte würde einen reichen Betrag abwerfen.[26] Ebenso müsste die kaiserliche Institution der φίλοι näher betrachtet werden.[27]

Zu der Lösung der zahlreichen Probleme, die im Zusammenhang mit der byzantinischen Diplomatie auftauchen, haben in erster Reihe die grundlegenden Forschungen Prof. Dölgers viel beigetragen.[28] Doch liegt es am Mangel der diesbezüglichen Quellen, dass wir immer noch verhältnismässig wenig über den inneren Aufbau dieser Diplomatie wissen.[29] Bekanntlich hielt Byzanz keine ständigen diplomatischen Vertretungen im Ausland aufrecht. Nun ergeben sich die Fragen: Welche Beweggründe haben den byzantinischen Hof bei der Auswahl seiner Gesandten beeinflusst? Welche Bedeutung wurde der Qualifikation dieser Gesandten zugemessen? Genossen sie eine besondere Ausbildung? War ihr Rang bei der Auswahl ausschlaggebend und wie weit reichte ihre Vollmacht? Welche Rolle war den zuständigen Behörden (z. B. dem Strategos von Cherson), den Missionären und Kaufleuten im diplomatischen Verkehr zugedacht? In diesem Zusammenhang müsste die Organisation und der Charakter der Missionsbistümer näher ins Augegefasst werden.[30] Welche Sprache herrschte zu verschiedenen Zeiten

[25] Über die auf die Ungarn bezüglichen Ausdrücke s. *M. Gyóni*, Magyarország és a magyarság a bizánci források tükrében [= Ungarn und das Ungartum im Spiegel der byzantinischen Quellen] [Magyar-Görög Tanulmányok — Οὐγγροελληνικαὶ Μελέται 7.], Budapest 1938. 62—64; F. Dölger: Ungarn in der byzantinischen Reichspolitik, a. a. O. 328.

[26] S. darüber neuestens *W. Ohnsorge*, Der Patricius-Titel Karls des Grossen, B. Z. 53 (1960) 300—321.

[27] S. darüber *I. Dujčev*, B. Z. 46 (1953) 121 und *F. Dolger*: Byzanz und die europäische Staatenwelt, Index.

[28] Seine einschlägigen Studien finden wir in folgenden zwei Bänden vereinigt: Byzanz und die europäische Staatenwelt, Ettal 1953. Byzantinische Diplomatik, Ettal 1956. — Vgl. jetzt auch in diesem Band sein Referat: Die byzantinische und die mittelalterliche serbische Herrscherkanzlei [XII[e] Congrès International des Études Byzantines Ochride 1961. Rapports IV.], Belgrade—Ochride 1961.

[29] Vgl. *St. Runciman*, La civilisation byzantine 163.: „Nous sommes peu renseignés sur l'organisation de la diplomatie byzantine"; *W. Ensslin* in: Byzantium. An Introduction to East Roman Civilization. Edited by *N. H. Baynes — H. St. L. B. Moss*, Oxford 1948. 306: „We can see the machine in action, but we know little of its construction or its working".

[30] *Gy. Moravcsik*, Byzantinische Bekehrungstätigkeit unter den Türkvölkern der Völkerwanderungszeit, VIII[e] Congrès International des Sciences Historiques, Zürich 1938. Communications présentées I. Paris 1938. 85—87.

im diplomatischen Verkehr und in welchen Fällen wurden die Verträge zwiesprachig abgefasst? Wie mag das Ratifizieren der Verträge vor sich gegangen sein, und ist eine gewisse Regelmässigkeit in der Dauer, für die die Friedensverträge geschlossen wurden, zu entdecken?[31] Endlich noch eine wichtige Frage: es ist noch ungeklärt, welcher Wirkungskreis dem in den Quellen σκρίνιον τῶν βαρβάρων genannten Bureau oder Archiv zufiel und was für Pfichten dem χαρτουλάριος τῶν βαρβάρων und dem ὁ ἐπὶ τῶν βαρβάρων genannten Beamten oblagen.[32]

[31] S. darüber neuestens *И. Дуйчев*, Одна из особенностей ранневизантийских мирных договоров, Византийский Временник 15 (1959) 64—70.

[32] Vgl. *L. Bréhier*, op. cit. 302, 310; *K. Lechner*, op. cit. 75; *Gy. Moravcsik*, Byzantinoturcica II. 2—3; *А. В. Банк*, Искусство Византии в собрании Государственного Эрмитажа, Ленинград 1960. № 92.

II

DENIS A. ZAKYTHINOS, Athènes

Le sujet proposé à l'attention du XIIe Congrès international des études byzantines est nettement délimité: »Principes et méthodes de la Diplomatie byzantine«. Il ne saurait donc être ici question ni de politique extérieure ni de relations internationales ni même de la diplomatie byzantine, considérée dans son ensemble organique et fonctionnel, mais des principes et des méthodes que celle-ci a suivis dans la réalisation de ses buts politiques. Je serais disposé à donner plus d'importance à la »technique des relations internationales« qu'aux relations elles-mêmes.[1]

Vu sous cet angle particulier, le rapport de M. D. Obolensky — rapport, disons-le tout de suite, très clair et nourri de remarques pertinentes — se présente à la fois plus large et plus étroit que le sujet proposé. Plus large, parce qu'il s'en tient difficilement aux notions de »principes« et de »méthodes« de la Diplomatie byzantine, mais il s'étend à des problèmes de la politique extérieure; plus étroit, parce que l'auteur s'est borné à considérer une partie, géographiquement et même chronologiquement limitée, des relations internationales de Byzance. Et c'est dans ce domaine délibérément rétréci qu'il a essentiellement établi ses observations.

En effet, pour des raisons de méthode, M. Obolensky s'est attaché à suivre la politique extérieure de l'Empire byzantin et en conséquence la Diplomatie byzantine à l'oeuvre dans un secteur très important, celui des frontières septentrionales. Ce secteur, englobant les pays situés entre la plaine de Hongrie et la Mer Caspienne, comprendrait trois principaux pivots: le Caucase, la Crimée et le Danube.

Après avoir fait ressortir le caractère géo-politique de ces pays et leur importance pour la défense et l'économie de l'Empire, l'auteur, dans une esquisse nécessairement rapide, en résume les

---

[1] J'empreinte le terme „technique des relations internationales" au livre: Histoire des relations internationales publiée sous la direction de *Pierre Renouvin*, tome premier: Le Moyen âge par *François-L. Ganshof*, Paris, 1953, où l'on trouvera quelques pages très denses sur l'Empire byzantin.

problèmes politiques. Puis il recherche les buts essentiels et les objectifs permanents de la Diplomatie byzantine dans ces régions: »défendre les frontières de l'Empire en étranglant à leur naissance les attaques des Barbares, des ἔθνη des steppes; étendre autant que possible les limites de l'hégémonie politique et culturelle de l'Empire en créant au-delà des frontières une chaîne d'Etats satellites dont la loyauté envers Byzance était consolidée par l'acceptation de la religion et de la suprématie de l'empereur de Constantinople«.

Cette orientation invariable de la politique extérieure de Byzance dans le Nord est adaptée aux principes directeurs et à la théorie politique des Grecs du Moyen âge qui se résume ainsi: »un universalisme dérivé de la Rome antique; une distinction entre le *Rhomaios* et le *Barbare* qui combine l'idée hellénistique d'une culture avec la notion d'une Eglise commune; et la conception judéochrétienne du Peuple Elu, véhicule prédestiné de la vraie foi dans tous les coins de la terre«. M. Obolensky s'efforce de montrer comment l'idéal oecuménique des empereurs Byzantins pouvait se concilier avec l'existence de Barbares en dehors de leur contrôle, et d'établir les méthodes par lesquelles ceux-ci étaient entrainés dans l'orbite de l'*Oekouménè* romaine.[2] Les précisions qu'il apporte sur certains termes techniques sont très significatives. En guise de conclusion, il fait le bilan des réalisations et des faiblesses de la Diplomatie byzantine. Dans l'ensemble, il reconnaît que celle-ci a été »éminemment heureuse« et »un facteur de première importance dans l'histoire européenne«.

On saura gré à M. Obolensky d'avoir précisé maint aspect de la politique de Byzance dans ces régions nevralgiques. On lui saura surtout gré d'avoir montré »combien le maintien de la civilisation dans l'Europe orientale était dû à l'habilité et au génie d'invention de la Diplomatie byzantine«. Sa méthode qui consiste à isoler un secteur de la politique extérieure et circonscrire ainsi le champ d'observation, pourrait peut-être s'avérer efficace. Des secteurs analogues, locaux et limités, seraient tout aussi instructifs. Je songe au Moyen Orient et à la Mer Rouge durant la période proto-byzantine, à l'Italie du neuvième au onzième siècle, à l'Europe centrale du onzième et du douzième siècles.

Néanmoins, l'exclusivité de la méthode suivie par le rapporteur n'est pas sans engendrer de graves dangers. Appliquée même à titre provisoire, elle risque d'émietter les problèmes. D'une façon générale, seules les régions de la périphérie se prêtent à la localisation. Or, en grossissant les problèmes mineurs de la diplomatie régionale, l'on perd de vue les lignes maîtresses de la politique

[2] Sur les sens de Ἕλλην et Βάρβαρος chez les Byzantins on consultera avec fruit la dissertation de *Kilian Lechner*, Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner, Munich, 1956.

étrangère et, partant, de la grande activité diplomatique de Byzance, de ses principes et de ses méthodes.

En se reportant justement à ce secteur auquel M. Obolensky a concentré son expérience clairvoyante, on se rend compte combien la grande activité politique de l'Empire dans ces régions se rapetisse et se perd en un jeu subtil de combinaisons diplomatiques. Je dirai aussi qu'on se sent sans cesse prisonnier de la médiocrité de notre principale source, des écrits de Constantin Porphyrogennète, dont ce jeu fin ravissait l'oisiveté savante. Et puisque nous avons été amené à parler de Porphyrogennète, j'ajouterai que je ne pourrais aucunement voir en lui un élève de Justinien!

Il faudra donc, en complétant le rapport de M. Obolensky, déplacer l'axe de la recherche de la périphérie au centre et de la politique extérieure à la Diplomatie, dans la mesure où ceci est possible. Déplacer l'axe de la périphérie au centre, c'est ramener l'attention sur les relations de l'Empire byzantin avec les grandes puissances mondiales, avec la Perse, l'Empire arabe, la monarchie franque, l'Empire germanique etc. Déplacer l'axe de la politique extérieure vers la Diplomatie, c'est donner au sujet un caractère plus technique.

Je sais combien il est oiseux de différencier les notions »relations internationales«, »politique extérieure«, »diplomatie«, et de séparer leurs principes et méthodes. Dans l'»Introduction générale« que fit placer en tête du tome premier de l'*Histoire des relations internationales*, publiée sous sa direction (Paris, 1953), Pierre Renouvin s'efforce de »situer« celles-ci »dans le cadre de l'histoire générale«, »histoire économique et sociale, histoire des idées et des institutions«. Il les oppose justement à l'»histoire diplomatique« de la conception traditionnelle qui s'attache »à connaître les actes ou les gestes de ceux qui ont exercé l'action diplomatique«: »déterminer quelles instructions ont été données par les gouvernements à leurs agents; examiner comment ces instructions ont été exécutées; indiquer la divergence des points de vue entre ces gouvernements et les arguments invoqués dans la controverse; décrire le va-et-vient d'une négociation ...; montrer enfin à travers de quels incidents ou 'accidents' cette négociation a abouti à une conciliation ou à une rupture«. Si à tout cela vous ajoutez quelques notions sur les institutions diplomatiques, sur le statut des agents et sur les actes, vous aurez une idée assez précise de la différenciation des deux branches de la recherche historique: »relations internationales« et »Diplomatie«.

*

* *

Tout rapport, présenté à un congrès de spécialistes et destiné à servir de base pour une discussion scientifique, doit comporter,

entre autres, deux éléments essentiels: un aperçu sur les sources et les travaux élaborés et un exposé sur les problèmes à envisager.

En ce qui concerne les sources, M. Obolensky se borne à renvoyer aux *Regesten* de Franz Dölger et aux *Byzantinoturcica* de Gyula Moravcsik. Les deux ouvrages sont en effet d'un intérêt capital pour nos recherches. Il y aurait cependant lieu de faire ressortir l'importance de certains textes. A côté des écrits de Constantin Porphyrogennète, les *Excerpta de Legationibus* (éd. De Boor) sont en première ligne. Ils peuvent être complétés par des récits d'ambassades isolés, comme par exemple le Πρεσβευτικός de Théodore Métochite *(C. Sathas,* Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη, tome I, pp. 154—193), comme la lettre de Grégoras à Andronic Zaridas *(R. Guilland,* Correspondance de Nicéphore Grégoras, pp. 30—51) etc. D'autres textes, grecs ou de provenance étrangère, arabes, latins, russes, apporteraient des éclaircissements utiles.

On n'a pas conservé sur la Diplomatie un ouvrage de caractère pratique, du genre de ceux qui faisaient le délice des Byzantins, un livre de »conseils«. Peut-être le caractère confidentiel des sujets ne permettait-il pas la diffusion de pareils écrits. Avec sa médiocre intelligence, mais avec un sens juste du problème des sources, Constantin Porphyrogennète s'est efforcé de donner une codification de sa sagesse politique. En dehors de ses ouvrages, des lambeaux de documents sur les agents et les méthodes de la Diplomatie se retrouvent dans des traités fort divers: *Strategica, Tactica,* discours sur l'éducation de prince, traités de conseils, etc. Il serait très instructif de réunir tous ces textes.[3]

Quant aux travaux antérieurs, on me permettra, sans entrer dans le détail des règnes particuliers, d'attirer l'attention sur quelques publications d'intérêt général. Je mentionnerai en premier lieu les pages déjà anciennes d'Alfred Rambaud, d'A. Gasquet, de Charles Diehl, ainsi que l'exposé, plus systématique, de Louis Bréhier. Je citerai, ensuite, l'étude du baron *Michel de Taube,* L'apport de Byzance au développement du Droit international occidental, dans *Académie ed Droit international, Recueil des Cours,* tome 67 (1939), pp. 233—339 (entre autres, des chapitres spéciaux sur »la Diplomatie byzantine et le droit d'ambassade«, sur »le droit des traités à Byzance« etc.). Une brève étude de *Georges Kolias* Βυζαντινὴ Διπλωματία dans Πολιτικὴ Ἐπιθεώρησις, tome 3, 1946, pp. 59—68) contient des précisions intéressantes. De même l'ouvrage déjà mentionné de François-L.Ganshof sur les relations internationales au Moyen âge comprend des articles entiers sur le

[3] Une note sur l'envoi des ambassadeurs et leur réception (Πῶς δεῖ πρεσβεύεσθαι καί πρεσβεύειν), placée en tête des Excerpta de Legationibus, éd. de Boor, pp. 6—8, appartient peut-être à un ouvrage sur la matière. De même les Strategica contiennent des paragraphes sur le service d'espionnage et d'informations. Cf. Anonyme, Πολιτικῆς πρακτικὸν μέρος ἤτοι περὶ Στρατηγικῆς: *Köchly-Rüstow,* Griechische Kriegsschriftsteller, tome II, 2, ch. XLII. *R. Vari,* Incerti scriptoris Byzantini saeculi X. Liber de re militari, ch. XVIII, etc.

monde byzantin et l'Orient. D'une importance primordiale sont ceux qui se rapportent à la technique des relations. Je mentionnerai, enfin, un travail de *Georges Michaélidès-Nouaros* sur le *Bellum justum* d'après les Tactica de Léon le Sage (Ὁ δίκαιος πόλεμος κατὰ τὰ Τακτικὰ Λέοντος τοῦ Σοφοῦ, dans les Mélanges S. Sériadès, tome I, pp. 411—431, Athènes, 1961).

*
* *

Dans le rapport de M. Obolensky l'on trouve des éléments épars qui permettraient de tracer les lignes maîtresses de la Diplomatie byzantine, de son caractère, des problèmes qui s'y rattachent. Préoccupé de ses intérêts danubiens, tauriques et caucasiens, l'auteur n'en pas tiré suffisamment parti. Voici quelques développements et mises au point.

La Diplomatie byzantine est puissamment dominée par la théorie oecuménique de Byzance, continuatrice de l'universalisme de la culture hellénique. Sa conception du monde et ses principes découlent de ses idées cardinales. Jusqu'à la fin de l'Empire, la théorie romaine est restée vivante. Je ne saurais, cependant, pas admettre que la politique byzantine ait immuablement suivi une attitude rigide. Dès la fin du XII[e] siècle, l'universalisme byzantin subit dans la pratique de rudes secousses. Aussi la théorie ellemême s'adapte-t-elle aux réalités nouvelles. Tout au moins vis-à-vis de l'Occident, elle mitige ses principes, elle se montre moins arrogante, plus d'une fois elle s'efforce de remplacer l'exclusivité de la théorie romaine par l'idée, non moins romaine, d'une vaste communauté idéale, politique à la fois et culturelle, où Byzance et les puissances occidentales prendraient place. Ce sont là des nuances importantes qu'il serait intéressant d'élucider textes en main.

Par ailleurs, la Diplomatie byzantine présente une admirable continuité de vues. C'est là sa force et sa faiblesse. Elle est attachée à la tradition, mais ce conservatisme ne l'empêche pas d'être réaliste. Une de ses principales vertus est d'être souple — et M. Obolensky a déjà souligné son élasticité. Dans l'ensemble, la Diplomatie de Byzance a un caractère défensif, comme d'ailleurs toute la politique impériale.

Pour mieux comprendre ce caractère conservateur de la Diplomatie byzantine, on doit, en premier lieu, envisager le problème de sa formation. Cet appareil diplomatique que Byzance a déployé au cours de sa longue existence, considéré tant du point de vue structural que du point de vue fonctionnel, est-il uniquement le résultat de ses propres expériences? ou bien faudra-t-il y chercher la combinaison de celles-ci avec des méthodes consacrées par la tradition gréco-romaine? Faudra-t-il également envisager l'éventualité d'influences étrangères, sassanides, arabes ou autres? Dans quelle

mesure? D'une façon générale, nous affirmons que la Diplomatie byzantine tire ses origines et ses méthodes des expériences et des pratiques gréco-romaines. Ici encore, les Byzantins semblent avoir fait oeuvre de compilateurs. Rien que l'effort de Porphyrogennète de rassembler dans une codification les témoignages du passé, est à cet égard significatif. Mais seule une étude approfondie, une étude comparative, permettra de préciser le degré de la dépendance.

Inversement, il serait souhaitable d'avoir des données précises sur les influences que la Diplomatie byzantine a exercées sur les conceptions politiques et sur les pratiques d'Etats étrangers, de l'Empire sassanide ou arabe, du Saint-Siège et de Venise, des autres puissances occidentales, des Etats slaves, et surtout sur la Diplomatie ottomane.

Une étude comparative, disons-nous, permettrait seule d'élucider des problèmes si hautement intéressants. Cette étude doit porter sur les principes généraux, mais aussi sur les questions de détail. On ne saura assez insister sur les aspects techniques de la Diplomatie. Sous le titre »la technique de la Diplomatie byzantine«, l'on pourrait groupper certains sujets qu'il serait souhaitable de traiter. Ces sujets, on pourrait facilement les établir en parcourant la table des matières des chapitres III, VII et XII du tome Ier de l'Histoire des relations internationales où François-L.Ganshof parle du Moyen âge. Je ne fais que la copier ici en apportant à peine quelques changements: négociations entre chefs d'Etats — Correspondance diplomatique — Négociations par l'intermédiaire d'envoyés — Le personnel: préparations des missions, moyens de transport et entretien, hiérarchie et spécialisation des envoyés, les missions permanentes, personnel d'accompagnement — Décentralisation et juridiction des gouverneurs de provinces — Lettres à remettre — Documents — Présents — Réception des envoyés — Etiquette — Immunités — Conférences — Alliances — Mariages politiques, titres honorifiques, subsides — le traité — la trêve — Serment des envoyés — Sûretés — Traités commerciaux — Naufrages — Rapports de subordination entre entités politiques — le règlement des conflits internationaux: la guerre et les moyens politiques — les représailles — la frontière — Condition des étrangers — Xénophobie — Colonies marchandes — Conventions relatives aux bannis et aux réfugiés politiques — Echange des prisoniers — les hérétiques — les mercenaires — les pèlerinages — Sources d'informations et espionnage.

Un des problèmes cruciaux des relations internationales et de la Diplomatie byzantine est celui qui a trait à l'activité de l'Eglise. Tout le monde est d'accord pour attribuer à celle-ci un rôle important. Néanmoins, le sujet se présente sous des aspects fort complexes. Il est entendu que l'Eglise — et non seulement le patriarcat oecuménique, mais aussi le Saint-Siège et les patriarcats

orientaux — a servi l'Etat par son action spirituelle et intellectuelle, par son rayonnement apostolique, par ses hommes d'élite, par ses humbles agents et ses missionnaires, par ses bons services d'intermédiaire. L'union de l'Etat et de l'Eglise, cette ὁμοφροσύνη que louait un texte juridique, a sans doute été une des forces de Byzance. Mais l'Eglise grecque n'a pas toujours été une »chose nationale«. Elle avait sa politique intérieure comme sa politique extérieure. Plus d'une fois, elle devançait l'Etat dans ses aspirations. Plus d'une fois, on a le sentiment que les impérialismes politiques se croisent avec les impérialismes spirituels. Puis, il y a les périodes de crise où cette ὁμοφωνία est rompue, où la politique extérieure est contre-carrée par des forces majeures ou par des opportunités impérieuses. C'est pendant ces périodes qu'il faut considérer la position de l'Eglise. On n'aura pas une idée complète de la Diplomatie byzantine tant qu'on n'examine à fond ces »initiatives impériales« du Patriarcat de Constantinople. On y trouvera aussi les origines de l'Etat ecclésiastique grec et de ses impérialismes sous la domination ottomane.

Finances publiques, économie et Diplomatie byzantine — ce serait un autre aspect important de notre sujet. M. Obolensky a souligné l'importance de l'argent comme facteur de la politique extérieure et apporté des précisions sur les subsides consentis aux peuples alliés. Le problème mériterait un examen plus poussé tant au point de vue du volume des dépenses qu'au point de vue administratif: différenciation des versements, compétence des services financiers, modes des paiements etc. Une autre question des relations économiques est celle qui concerne les transactions sur les indemnités et dédommagements exigés, sous diverses formes, pour des citoyens molestés. Les archives de Venise et de Gênes en fournissent des textes typiques.

En guise de conclusion, M. Obolensky fait le bilan des réalisations et des faiblesses de la Diplomatie byzantine. Dans l'ensemble, il reconnaît que celle-ci a été »éminemment heureuse« et »un facteur de première importance dans l'histoire européenne«. Ce bilan, il est peut-être tôt encore pour le faire. Ce qu'on peut, dès à présent, affirmer c'est que la Diplomatie byzantine reflète les réalisations et les faiblesses de Byzance. Politiquement, une théorie étatique qui correspond difficilement aux réalités de l'Etat et de la société; des réalités qui s'élèvent péniblement vers les éxigences de la théorie. Au point de vue culturel, malgré tout, une ascention vers l'idéal de la foi et vers une synthèse de civilisation.

Ont pris part à la discussion: Le président de la séance M. *F. Dölger*, M. M. *D. Angelov*, *V. Mošin* et *E. Stanescu*.

PALAMISMUS UND HUMANISMUS

Rapport de *H. G. Beck*

I

GIUSEPPE SCHIRO, Roma

Condivido pienamente le conclusioni del collega Beck, la cui relazione ampia e circostanziata mi esime dal rivangarne i tanti argomenti e di tornare ai tanti aspetti sotto i quali egli ha condotto le varie indagini. Mi limito perciò ad esporre qualche considerazione e una precisazione, le quali portano tuttavia le acque allo stesso mulino.

Non mi esimo intanto dalla premessa per dire che l'umanesimo bizantino non possa considerarsi con un significato diverso da quello inteso dai bizantinologi e cioè come attrattiva dei valori estetici dell'antichità, come imitazione dell'affascinante lingua classica che spinse i colti Bizantini a rivaleggiare con gli antichi (παλαιγενέεσσιν ἐρίζειν Agazia Scolastico, Anth. Pal. IV, 4, vel. 3b, V. 67, vel. 114) nelle loro più belle espressioni; e penso ancora che negli umanisti bizantini non sia esente, come tacito presupposto, l'insegnamento di Basilio Magno sul razionale discernimento di ciò che è forma e di ciò che è sostanza e sull'uso che delle antiche opere bisogna fare: ἐκεῖνα αὐτῶν μᾶλλον ἀποδεξόμεθα, ἐν οἷς ἀρετὴν ἐπῄνεσαν, ἤ πονηρίαν διέβαλον (Basil. Πρὸς τοὺς νέους, IV, ed. F. Boulenger, 45, r. 34—36); ἡμῖν καὶ συγγενὲς τῇ ἀληθείᾳ παρ' αὐτῶν κομισάμενοι, ὑπερβησόμεθα τὸ λειπόμενον (id. id., p. 46, r. 46—48). E pertanto il concetto caratteristico dello umanesimo occidentale come forza che, in nome degli antichi valori, divincoli il pensiero degli uomini dalla tradizione, non si adatta all'umanesimo bizantino in genere, salvo non si voglia circoscrivere l'umanesimo stesso alla stretta cerchia di Psello e Giovanni Italo.

L'opinione che la lotta »all'inizio ebbe la parvenza di contrasto fra la mentalità occidentale, rappresentata da Barlaam Calabro e la bizantina impersonata da Gregorio Palamas« (v. nota 22 della relazione) non è condivisa dal collega Beck. Codesto contrasto, siamo d'accordo su ciò, è assolutamente estraneo alla vera e propria controversia esicasta. E'circoscritta alla sola fase iniziale: in iscena c'erano Palamas e Barlaam; Acindino, amico di tutti e due, faceva il divertito spettatore; l'argomento verteva sul modo

di difendere il dogma della Processione dello Spirito Santo per Filium, in favore del quale dogma avevano discusso e scritto tutti e due i contendenti (estate 1335 — primavera 1336: Schirò, Ep. Greche di Barlaam, pp. 36—48). Di palamismo ancora non si può parlare, ma solo di Palamas il quale, contrariamente a Barlaam, affermava l'apoditticità dei sillogismi sui misteri della rivelazione. Orbene, a dare a questo primo scontro la fisionomia di contrasto tra mentalità occidentale e mentalità bizantina fu proprio Palamas: "Ἴσθι δ'ἀκριβῶς καὶ ἀμεταπίστως, ἴσθι περὶ τοῦτο, ὅτι τοῦτό ἐστι τὸ τῶν λατίνων φρόνημα (Ep. gr. di Barlaam, pag. 66, nota I).

Ma a parte l'accusa, che nel mondo bizantino era efficacissima per mandare fuori dai piedi uno straniero e che pertanto può anche indurre in sospetto, noi non possiamo tuttavia ignorare che la sottile confutazione di Barlaam al procedimento sillogistico di Palamas e le confutazioni (queste contenute nel trattato sulla Processione dello Spirito Santo) al pensiero filosofico e teologico di Tommaso d'Aquino, quando la Summa non era, ancora tradotta (essa fu ultimata il 24 dicembre del 1354: Giov. Mercati Notizie di Procoro e Demetrio Cidone etc., p. 160), e non solo ai sillogismi dell'Aquinate, ma anche ai sillogismi correnti e non stampati dei tomisti (Schirò, il paradosso di Nilo Cabasila, in Silloge Silvio G. Mercati, pp. 383—384), denotano una lunga e vissuta familiarità con la scuola occidentale dell'epoca. Barlaam, proprio perchè antitomista, condivideva con gli antitomisti occidentali la peculiarità di essere un agguerrito aristotelista, e come tale egli s'inquadra perfettamente nel movimento speculativo occidentale del suo tempo. Dell'*usus et exercitatio* con i Latini è del resto testimonianza la sua dimestichezza con la lingua ufficiale delle scuole occidentali, che certo era estranea alla vita dei monasteri dell'Italia meridionale ove i colti si permettevano scrivere in greco (un grecaccio! salvo quello di Barlaam e del suo discepolo Leonzio Pilato) e i meno colti il romanzo calabrese, com'è testimoniato largamente da note, memorie e lemmi aggiunti sui codici. Non è inutile rilevare che nei monasteri greci il visitatore apostolico Atanasio Calceopulo (1457—1458) non trovò nemmeno uno dei libri o trattati latini: non dico di un Tommaso d'Aquino o di un Bonaventura! Per questi motivi era fatale che in Barlaam si fosse, suo malgrado, (perchè egli si sentiva giustamente bizantino) creato un certo »modus philosophandi« che doveva essere ben avvertibile a un bizantino autentico. Ed è questo il motivo per cui l'accusa di Palamas, a parte l'»animus«, a me sembra avere un fondamento obiettivo, anche se il termine da lui usato, »φρόνημα«, col suo riferimento a un particolare circostanziato, acquisti un senso meno vago e impalpabile della espressione »mentalità occidentale«. Quindi la mia opinione sulle cause determinanti il primo scontro, oltre all'incompatibilità fra bizantini e occidentali, concetto del resto ammesso in altra sede (Ep. di Barl. p. 35), postula altresi un diverso modo di ragionare. Anche da quì deriva il singolare fenomeno che Palamas e Barlaam, pur quando affermavano la stessa cosa, finivano sempre per non capirsi mai.

Questa formazione potè caratterizzare la dialettica personale del monaco calabrese, ma non alterare il fondo dottrinario dei suoi principi che era assolutamente vincolato alla tradizione della Chiesa greca, al servizio della quale (appunto quì è il suo merito particolare) pose l'esperienza della scolastica occidentale.

Il palamismo in quali rapporti fu nei confronti dell'umanesimo?

Sono pienamente d'accordo col Beck nel pensare che il suo fondo dottrinario in quanto afferma la distinzione reale in Dio delle operazioni dall'essenza e non come una distinzione adiuvante delle nostre capacità intellettive, così come intesero i Padri (e a me pare che al riguardo il von Ivanka ha detto la parola decisiva) è una questione essenzialmente teologica e che trova il suo alveo naturale nell'ambito della interpretazione patristica. La mistica esicasta e tutto il complesso delle norme che la sostengono e la disciplinano, indipendentemente dai rapporti con la tradizione della mistica bizantina, non è destinata a tutti i monaci nè tanto meno alla società nella quale germogliano e vivono tante attività e tante tendenze quante sono le esigenze della vita e le attitudini degli uomini. Quindi il palamismo sia come dottrina teologica che come mistica è estraneo all'umanesimo; esso tuttavia appare incompatibile con l'umanesimo, come ogni altra attività troppo impegnativa, in quanto il mistico esicasta deve spogliarsi di ogni pensiero e di ogni attività che non lo porti alla visione e congiunzione con Dio. Ma non è di tutti i monaci e nemmeno di tutti i cristiani eleggere l' „ἄσκησις" dell'esicasta come norma di vita, e quindi la sua influenza come mistica è circoscritta ai soli asceti.

Il palamismo e la lotta per o contro di esso nocquero certamente perhè polarizzarino le attenzioni dei teologi nei quali spesso si nascondeva anche la figura dell'umanista. Il nocumento fu ancora più avvertibile allorchè nella lotta palamita si inserirono in ibrida alleanza partiti politici e fazioni con sfondo sociale. Sicchè nel groviglio delle differenti cause si verificava il caso stranissimo che due persone, avversarie in una causa, finivano per essere, loro malgrado, alleate in un'altra. Ciò comporta che il palamismo, ove si voglia studiare nel contenuto e nelle conseguenze dottrinarie, deve essere scardinato dalle transeunti contingenze eterogenee.

Il groviglio degli interessi che si agitarono contemporaneamente alla lotta esicasta non deve quindi farci velo per badare all'essenziale e chiarire la posizione del pensiero di Palamas nei confronti dell'umanesimo.

La coscienza dell'eredità politica romana e la coscienza della eredità culturale e spirituale greca, permeata questa del cristianesimo, furono le costanti della storia politica e civile di Bisanzio. E

certo l'umanesimo, così come noi l'abbiamo inteso nella sfera bizantina, rappresenta l'espressione superiore e costante della coscienza di quella eredità culturale e spirituale. Quì del palamismo, dopo quello mistico e teologico, si presenta l'altro aspetto: quello che più direttamente ci interessa e che potremmo chiamare, in senso lato, morale.

Palamas si rivela tanto bizantino quanto il Gregoras, con la sola distinzione che il secondo si eresse a difensore del diritto di esclusiva eredità della cultura greca profana, e il primo di quella sacra. Va bene che, sia pure in fasi diverse, Barlaam e Gregoras lottarono contro Palamas, ma va ricordato che essi si trovarono a lottare per la stessa causa non in quanto ambedue umanisti, ma in quanto appartenenti a una stessa tendenza teologica.

Grazie a Jean Meyendorff, al quale ogni studioso bizantino non può che essere grato, noi oggi possiamo consultare in magnifica edizione il testo delle Triadi.

Quanto Gregorio Palamas dice nei confronti della scienza profana si riporta molto da vicino, sino alla collimazione sostanziale, a quanto Basilio Magno, oltre che in alcuni passi dei commenti ai Salmi, insegna nel quarto e quinto paragrafo dell' *»epistola ai giovani«*.

Palamas inoltre conforta le proprie asserzioni con richiami di brani oltre che di altri scrittori sacri, proprio dei grandi discepoli di Libanio: i cappadoci Basilo Magno, Gregorio di Nissa, (Gregorio Nazianzeno una sola volta) e Giovanni Crisostomo; il che è a dire proprio di quei Padri che placarono le coscienze dei cristiani nei confronti della scienza profana. Vi è solo la differenza che nelle pagine di Gregorio Palamas è troppo presente e avvertibile il tono della polemica nei confronti di Barlaam che conferisce un ictus particolare a tutta la prosa: ictus che attenua e mette in sordina i tratti nei quali della filosofia, come dono naturale e quindi dono di Dio, si dice bene e si ammette l'uso, sia pure discrezionale, di essa (v. Meyendorff, Défense des saints hésichastes, I, pp. 49 e 59).

A me, in conclusione, non pare che Gregorio Palamas voglia mettere al bando la scienza profana e quindi combattere l'umanesimo, ma insegnare, sia pure attraverso la concitazione della polemica, il giusto uso che di essa bisogna fare.

Ma Barlaam era proprio un dileggiatore dei Santi Padri e un ammiratore incondizionato dei filosofi pagani, così come lo credette Palamas?Assolutamente no. I due uomini dissentivano anche quando affermavano la stessa cosa: ἀγαπᾶν ἀρ' ἀλλήλους μόνον χρὴ ὡς ταὐτὰ περὶ τῶν αὐτῶν φρονοῦντες, οὐ φιλονεικεῖν.

Insomma, fra Palamas e Barlaam, eccetto che nella dottrina teologica a mistica, che non ha nulla a che fare coll'umanesimo, c'era questa συμφωνία, sia pure generica e di fondo, nei confronti della ἔξω καθ' 'Ελληνας σοφίας? Passiamo la parola a un palamita

il quale, cessata la lotta e trionfante il palamismo, potè vedere nel suo segreto e con tranquilla coscienza la realtà delle cose. Il caposaldo sul quale Gregorio Palamas basa la sua trattazione sulle scienze profane è il passo di S. Paolo ai Corinzi (I, 2, 4—12):

Τὸ κήρυγμά μου οὐκ ἐν πειθοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις.....

Λαλοῦμεν οὐκ ἐν διδακτοῖς ἀνθρωπίνης σοφίας λόγοις.....

Orbene Nilo Babasila quando Barlaam a Bisanzio non era più che un ricordo e i seminatori di zizzania, ai quali egli aveva mostrato il fianco, avevano smesso la loro attività di alimentatori di contrasti (Palamas accenna infatti a „τὰ ὑπὸ τῆς φήμης θρυλούμενα“: Meyendorff, o. c. 253), restituisce agli scritti dei due dotti il loro giusto significato; e giunge perfino a preporre alle argomentazioni barlaamiane (E. Candal, Nilus Cabasilas, Città del Vaticano, 1945, p. 189) gli stessi passi scritturali di cui Palamas si era servito per mettere in guardia gli Esicasti contro il cattivo uso della scienza profana (Triade, I, I, 18; Meyendorff, p. 53; ma v. anche pp. 29, 37—38). Il palamita Nilo veniva implicitamente a riconoscere che sia Palamas che Barlaam nei confronti dell'antica scienza non la pensavano diversamente. (G. Schiro, Il paradosso di Nilo Cabasila, in Silloge Silvio G. Mercati, pp. 362—388).

Del resto non bisogna dimenticare che l'intento dell'Atonita era di difendere gli Esicasti e confermare le norme che essi certamente sapevano. Il clero laico e il mondo della cultura di Bisanzio potè certamente avvertire nelle Triadi l'esortazione appassionata a preferire le scienze sacre, ma non perciò vi scorse argomenti che facessero deviare dalla tradizione instaurata sin dai tempi dei Padri. L'umanesimo fu certamente disturbato dalle contingenze politiche e sociali interne, ma non proprio dal palamismo: prova ne sia che il palamismo trionfò e più vigorosi e decisi tornarono a fiorire gli studi umanistici.

II

JEAN MEYENDORFF, Paris

1. Le seul moyen d'éviter une certaine ambiguité dans l'emploi du terme »humanisme« dans le cadre byzantin est de l'appliquer à toute la lignée de savants qui, à partir de Photius et jusqu'à Pléthon, ont consacré une partie importante de leur temps et de leur intérêt à l'étude de l'Antiquité classique. Parmi les antipalamites du XIVe siècle, Barlaam et Nicéphore Grégoras appartenaient sans aucun doute à cette catégorie.

2. Le fait que le Grec Barlaam était originaire d'Italie méridionale et pouvait, à ce titre, être considéré comme un étranger n'est pas un élément vraiment déterminant dans ses mésaventures.

3. Le problème des »syllogismes« ou raisonnements théologiques qui occupa Barlaam et Palamas durant le premier stade de leur controverse se définit de la manière suivante: pour Barlaam, un raisonnement est »théologique« lorsque ses prémisses sont fondées sur la révélation; la conclusion, résultat d'une certaine élaboration dialectique, ne peut jamais posséder un caractère apodictique, car l'Etre divin, objet du raisonnement, ne saurait être soumis aux lois de l'esprit humain. Pour Palamas, l'intelligence humaine, lorsqu'elle veut raisonner au sujet de Dieu, doit non seulement partir de la révélation, mais être éclairée par la grâce de l'Esprit de Dieu dans le processus même de son raisonnement: la conclusion de ce dernier sera donc nécessairement sûre ou apodictique. Dans les cas où l'Esprit Saint n'éclaire pas l'intelligence, le raisonnement obtenu n'est simplement plus »théologique«. Barlaam refuse de reconnaître que toute connaissance de Dieu, toute »théologie«, est nécessairement communion: en cela, il est »humaniste«; son humanisme le rapproche de la Scholastique latine (sans qu'il ait subi son influence directe) et, en même temps, annonce l'esprit de la Renaissance.

4. La fin du XIIIe siècle et le début du XIVe ont connu à Byzance un certain équilibre entre philosophie et théologie, humanisme et spiritualité. Et, même après la victoire du Palamisme, plusieurs exemples éminents (Nicolas Cabasilas, Nil Cabasilas, Gen-

nadios Scholarios) montrent que cet équilibre pouvait encore être maintenu. Toutefois, les triomphes palamites de 1341, 1347, 1351 et 1368 ferment, dans une large mesure, la porte au développement d'une philosophie et d'une civilisation vraiment profanes dans les cadres de l'Etat byzantin.

5. Peut-être les humanistes byzantins (à l'exception de Gémiste Pléthon) n'ont-ils jamais vraiment cherché un tel développement. Ne restaient-ils pas en général fidèles aux cadres médiévaux de la société byzantine, aux formules rigides de la théologie d'école, et leur passion pour l'Antiquité ne se limitait-elle pas, le plus souvent, à l'imitation verbale des auteurs anciens et une fidélité scholaire à la logique d'Aristote? Ne leur manquait-il pas cette vigueur révolutionnaire qui, à la même époque, en Occident était en train d'édifier un monde tout nouveau?

6. Ces traits de l'humanisme byzantin expliquent, dans une large mesure, la faiblesse de l'opposition antipalamite et sa défaite. Les théologiens étant seuls compétents pour porter des jugements de valeur sur les doctrines en présence, l'historien se limitera à constater cette faiblesse et à reconnaitre au palamisme le mérite certain d'avoir fourni aux chrétiens d'Orient un systême de pensée cohérent intégré à leur spiritualité traditionnelle, qui contribua à leur survivance spirituelle sous le régime turc.

A la discussion prirent part M. *I. Snegarov* et le rapporteur M. *H. G. Beck.*

DIE BYZANTINISCHE UND DIE MITTELALTERLICHE SERBISCHE HERRSCHERKANZLEI

Rapport de *F. Dölger*

VLADIMIR MOŠIN, Zagreb

Il me semble que la réponse générale au problème des influences byzantines dans la diplomatique serbe, bulgare et slavo-roumaine se trouve dans l'étude sommaire de M. Lascaris publiée en 1931. Il y dit que »la chancellerie byzantine a été loin d'avoir exercé une influence exclusive chez les Bulgares, les Serbes et les Roumains ... La diplomatique de la Valachie et de la Serbie offre de nombreuses influences occidentales dont on serait tenté de dire qu'elles contrebalancent amplement les influences byzantines; et surtout on est vraiment étonné de trouver dans les diplômes du second empire bulgare lui-même, des éléments occidentaux.« Nous devons mentionner aussi la thèse évidente avancée par M. Kos que l'influence exercée par la chancellerie byzantine impériale sur la diplomatique serbe, étant presque insensible au début du XIIIe siècle, se fait sentir au temps du roi Miloutine environ 1300 et atteint son apogée au milieu du XIVe siècle, à l'époque du tzar Doušan et de son fils Ouroš.

Pourtant il y en a quelques problèmes spéciaux qui demandent un nouvel examen approfondi.

En première ligne c'est la question des origines de la diplomatique des Némanjides. L'absence de l'invocatio verbalis dans les chartes de la Rascie a suggéré à M. Stanojević la conclusion que la chancellerie de cette région serbe n'a pas été constituée avant le XIIe siècle et que son organisation n'avait aucun lien avec les traditions de la diplomatique byzantine de l'époque précédente. M. Lascaris avait appliqué cette conclusion à la création de la diplomatique du second empire bulgare. Ce problème est à discuter. Si le formulaire primitif des chartes serbes avait été créé sur la base des actes grecs de droit privé (la thèse de M. Kos), les diplômes serbes devraient emprunter à cette source l'*invocatio verbalis* qui est constante et invariable dans cette catégorie d'actes byzantins. Or, il nous semble que la question des origines de la diplomatique des Némanjides soit plus compliquée. Le rôle le plus important dans la création de la diplomatique de la Rascie devait appartenir, à mon avis, à la chancellerie du royaume de Zéta. Dans la seconde

moitié du XIe et au début du XIIe siècle ce royaume embrassait aussi d'autres régions serbes — la Bosnie, le Chum et la Rascie.

Au cours du XIIe siècle ces régions devinrent indépendantes et il serait le plus naturel d'expliquer les traits analogiques que nous rencontrons dans des chartes les plus anciennes de la Rascie, de Bosnie et de Chum par leur source commune — la chancellerie de Zéta. Ce royaume serbe étant en relations régulières avec Byzance, entretenait de bons rapports avec le Saint Siège et les Etats de l'Occident romain; aussi les éléments des formulaires byzantins devaient ils s'entremêler avec ceux de la diplomatique occidentale déjà dans la chancellerie des souverains de Zéta. Des influences occidentales devaient pénétrer aussi dans la chancellerie de Rascie des régions voisines sud-slaves, notamment de Raguse, des villes dalmatiennes et surtout de la Croatie à l'époque des liens étroits entre les Serbes et les Arpadiens au XIIe siècle. Enfin on ne doit pas ignorer le rôle de la Russie qui a exeré une influence considérable sur la civilisation des Serbes et des Bulgares dans la période de libération des Slaves balkaniques du joug byzantin et de rénovation du rite liturgique et de la littérature slave aux Balkans après les deux siècles de l'héllénisation. La diplomatique russe, où les traditions byzantines primitives étaient aussi entremêlées avec des éléments occidentaux offre parmi ses diplômes les plus anciens des pièces très voisines à celles de Rassie par rapport au formulaire.

Quant à certains éléments du formulaire serbe primitif analogues à ceux des actes grecs de droit privé, il me semble qu'il ne s'agit pas des emprunts directs du XIIe siècle, mais plutôt d'une tradition adoptée dans les régions sud-slaves depuis l'époque de la domination byzantine. En particulier, la sanction spirituelle qui se rencontre dans les actes serbes de la première moitié du XIIIe siècle est plus brève que celle qui se voit dans les actes grecs contemporains. La sanction spirituelle munie d'une courte formule d'imprécation était en usage dans toute la Dalmatie à partir du Xe siècle jusqu'au XIIIe — ce fait a été déjà observé par M. Kos. D'autre part on trouve des formules analogiques dans les diplômes russes de la même époque. Quant aux quatre cas de la souscription des souverains serbes en forme de croix entourée de mots *krst* de *nn*, correspondant à la formule des actes grecs σίγνον μάρτυρος *nn*, on doit souligner que la souscription la plus ancienne de cette sorte est celle du prince Miroslav de Chum sur son acte de 1190, c'est à dire de l'époque antérieure au départ de S. Sabbas pour l'Athos et à l'influence athonite répandue sur la Serbie. Je me permets de mentionner aussi la croix en qualité de souscription sur l'acte russe connu de donation de Barlaam de Chutin de 1192.

Dans le problème de la distinction des types de chartes serbes, malgré toutes les réserves des MM. Stanojević et Lascaris, nous retenons la classification de ces actes en trois catégories distinctes au point de vue diplomatique: 1) *lettre* (KNIGA) validé par un petit sceau plaqué sur un ruban entourant le document plié; 2) *charte-edict* (POVELJA) munie d'un sceau pendant de cire du type occidental de majesté; 3) *donation solennelle* (CHRYSOBULLE) munie d'un sceau pendant de métal du type de bulle byzantine.

Les plus anciens actes serbes conservés — les traités des souverains serbes avec des Ragusains, comme l'a démontré M. Kos, proviennent de la chancellerie ragusane ou ils ont été rédigés selon les formulaires de Raguse. De même que les confirmations des privillèges de la République jusqu'au milieu du XIIIe siècle ces traités sont formés d'après le type occidental de la charte munie de conjuration. La découverte du traité de Némanja avec Split, dont le formulaire nous offre des particularités caractéristiques, présente le fait d'importance du croisement des formulaires de différente provenance dans la chancellerie du fondateur du royaume des Némanjides.

Dès la quatrième décennie du XIIIe siècle il apparait un autre formulaire de la charte-édit en faveur des personnes séculières, qui devient typique pour la diplomatique serbe jusqu'à la fin de l'empire des Némanjides. Il comporte la promulgation DA JE VEDOMO VSAKOMU, l'adresse se rapportant à la formule de disposition STVORI MILOST KRALEVSTVO MI (ou CARSTVO MI), stipulation pénale souvent avec l'indication de la somme en argent; la date manque ordinairement ou ne contient que le jour du mois ou de la fête, parfois avec l'indication du lieu où le diplôme a été rédigé; l'acte se termine avec une corroboration de type occidental. La formule de la stipulation *da prime gnjev i nakazanie*, correspondant à la stipulation byzantine qui ménace de l' ἀγανάκτησις ou ὀργή, est tout analogique à la formule des diplômes bulgares. Selon l'opinion de M. Lascaris, la chancellerie serbe devait emprunter cette formule à la diplomatique bulgare au cours de la période de la préponderance politique de la Bulgarie sous le tzar Jean Asène II. Après la conquète de la Macédoine en 1230 cet »empereur des Bulgares et des Grecs« introduisit dans sa diplomatique les formulaires byzantins du chrysobulle et du prostagme, en empruntant aux diplômes grecs toute la terminologie des organes de l'Etat et de la administration financière.

La troisième catégorie de chartes serbes — donations solennelles en faveur des églises — offre plus de ressemblance avec les formulaires byzantins. Le premier diplôme de Némanja délivré au Chilandar vers 1200 avait été rédigé par S. Sabbas lui-même selon les modèles athonites. Cependant, là où il ne s'agit pas du rôle personnel de S. Sabbas, par exemple dans son diplôme en faveur du monastère de Vranjina, l'influence des modèles athonites sur les formulaires étant en usage dans la chancellerie des premiers Némanjides, n'était pas considérable. Le diplôme de Némanja, de même que celui de son fils Etienne le Protocouronné en faveur de Chilandar sont restés dans les archives de ce monastère et leur préambule remarquable ne se rencontre pas dans les diplômes po-

stérieurs. Durant toute la période de l'Empire Latin Chilandar n'avait reçu aucun document des autorités byzantines. Les actes grecs n'y apparaissent qu'après la restauration de Byzance quand la chancellerie royale des Némanjides avait déjà possédé ses propres formulaires des chartes de donation.

Dès le milieu du XIIIe siècle, selon toute vraissemblance sous l'influence bulgare, les Serbes commencent à nommer ces actes chrysobulles. Comme ceux de Byzance, ils ont l'invocation symbolique, un vaste préambule, souscription du souverain en rouge et une bulle pendante. Mais malgré cette ressemblance générale ces diplômes serbes se distinguent essentièllement des chrysobulles byzantins. L'exposition embrasse la titulature du souverain qui débute par le pronom personnel de la première personne de singulier AZ ou JA. La sanction spirituelle menace le donateur et les souverains futurs, ce qui est tout étranger à la conception byzantine de la sainteté du pouvoir des empereurs. Les diplômes du XIIIe siècle sont à l'ordinaire dépourvus de la date; où elle apparaît, à peu d'exception près, elle ne correspond pas à la formule byzantine. L'acte se termine avec l'annonce des signes de validation, parfois liée avec la promulgation *v svedenie všem*, ou avec l'apprécation *amin*. La dévotion de la formule variable de la souscription au XIIIe siècle a toujours la forme occidentale *po milosti božiej* — »Dei gratia«; la formule byzantine *v Hrista boga* — ἐνΧριστῷ τῷ θεῷ ne se rencontre pas avant 1300.

L'accroissement de l'influence byzantine dans la diplomatique serbe vers 1300 est une des plusieures manifestions d'une large pénétration de la tradition byzantine en Serbie après la conquête de la Macédoine sous le roi Miloutine. Les diplômes serbes délivrés aux monastèrs de cette région empruntent la terminologie administrative, financière et judiciaire aux actes byzantins et tentent de s'approcher quant à la forme aux chrysobulles impériaux. Cependant ce n'est qu'une tendance qui n'apporte pas des modifications systématiques dans le formulaire. Celui des chartes séculières reste sans changement. Les chrysobulles gardent la titulature et la sanction spirituelle du type traditionnel, en 50% cas accompagnée de la stipulation pénale. Parmi 25 diplômes de Miloutine les deux conservés comme les inscriptions aux murs des églises de Chilandar et de Gračanica, portent à la fin l'indication brève de l'année; parmi les autres chartes la date n'apparaît que trois fois et se diffère de la forme byzantine. L'acte se termine par la corraboration ou par l'apprécation *amin*. La formule *V Hrista boga* dans les actes de ce souverain ne se rencontre que deux fois; ses autres souscriptions comportent la dévotion de type occidental ou omettent cet élément de la titulature. La même tendence de s'approcher du chrysobulle byzantin se sentit dans les diplômes d'Étienne Dečanski, en particulier dans l'emploie du mot »slovo« — λόγος, tandis que la datation des actes offre de certaines particularités étrangères au formulaire byzantin.

L'apogée de l'influence byzantine dans la diplomatique serbe tombe sur le règne du tzar Étienne Doušan et de son fils le tzar Ouroš. A partir de 1343 (ou de 1336?) dans les chrysobulles serbes apparaît l'expression *zlatopečatnoe slovo* analogique au χρυσόβουλλος λόγος quoiqu'il ne soit pas employé régulièrement selon le mode byzantin. Dans la souscription du souverain on ne rencontre que la dévotion byzantine *V Hrista boga*. Toute la formule de la titulature reste d'ailleurs assez variable et ce n'est que sous le tzar Ouroš qu'elle devient plus uniforme. Au cours des premières années du règne de Doušan les 50% des chrysobulles portent la date, pendant la période de l'Empire elle figure dans tous les 20 actes conservés. Mais il n'existe qu'un seul diplôme, celui concernant la donation du village Karbinci, où la date comporte tous les éléments selon les règles byzantines. Il apparaît parfois la mention de la personne en qualité d'intermédiaire *milosnik*, correspondant probablement à l'intercesseur dont les diplômes byzantins font mention dans la note διά. Plus souvent on rencontre la note du logothète mentionnant la commande du souverain et l'annonce des signes de validation. Il reste toujours la corraboration du type serbe traditionnel.

La proclamation de l'Empire des Serbes et des Grecs et l'organisation administrative des régions méridionales »selon les moeurs des Romains« provoqua la nécessité de la confirmation des privilèges des cités, des monastères et de la noblesse grecque. Les diplôme de Doušan rédigés en grec tentent de copier complètement le formulaire de leurs modèles byzantins — chrysobulles et prostagmes. La distinction juridique entre ces deux catégories générales d'actes impériaux se refléta dans la diplomatique serbe par l'accomodation du diplôme séculier au type du prostagme byzantin. Il a reçu au début du texte la formule *ima želju i poveleva* — ἔχει θέλημα καὶ διορίζεται", et à la fin, au lieu de la souscription courte du souverain, la date écrite en rouge par la main du tzar, ressemblant au ménologème byzantin. Cependant la date-souscription serbe se diffère essentiellement du ménologème byzantin. A côté de l'indication du mois manque la mention de l'indiction; parfois on mentionne le jour du mois; une fois au lieu de l'indiction figure l'année d'après l'ère cosmique.

Après la chute de l'Empire et la perte des régions grecques ce type du diplôme-prostagme disparait, tandis que le chrysobulle serbe abandonne de certaines formules du type byzantin, en adoptant quelques nouveaux éléments occidenteaux, même le pronom personnel du pluriel *mi* que nous rencontrons dans un diplôme du despote Lazare de 1457.

Ainsi, nous devons répéter que la chancellerie byzantine n'avait pas exercé une influence exclusive dans la diplomatique serbe; même dans les périodes de la plus grande pénétration du droit byzantin dans la Serbie les diplômes serbes ont toujours gardé des particularités qui remontent aux traditions primitives occidentales.

En retournant à la question des diplômes des souverains serbes rédigés en grec — dans article publié avant 25 ans j'ai révélé de certaines particularités dans le contenu, le formulaire, le style littéraire et l'écriture de quelques uns de ces actes qui démontrent qu'ils ne proviennent pas de la chancellerie royale, mais qu'ils ont été rédigés dans les monastères et que l'empereur serbe a posé sa signature sous le texte apporté par les destinataires. Dans un autre article j'ai posé la question si la possibilité de tels cas pourrait avoir lieu à Byzance et j'ai essayé par cette hypothèse d'expliquer certaines irregularités du formulaire qu'on trouve parfois dans les diplômes byzantins munis de la souscription authentique.

Ne m'arrêtant pas sur les arguments *pro* et *contra* par rapport à cette hypothèse, ennoncés au cours de notre polémique avec M. Dölger, je me permets de me borner à la réponse à deux conclusions finales émises dans la communication de mon éminent adversaire.

Je suis complètement d'accord avec M. Dölger que l'empereur n'avait pas l'habitude de délivrer au cours d'un même jours deux diplômes traitant le même objet en faveur d'un même destinataire. J'ai admis cette thèse déjà en 1939 dans mon étude sur les diplômes du monastère Russe. J'y ai démontré lequel de deux diplômes serbes portant la date de 12 juillet 1349 était authentique et quelle interpolation était la cause du remaniement de cette charte, qui avait été exécuté au monastère dans le troisième quart du XIVe siècle.

Quant au point principal de notre controverse, je dois répéter que je n'avais jamais prétendu que les empereurs byzantins avaient coutume de déposer leur signature sur les actes rédigés par les destinataires eux-mêmes *dans les circonstances ordinaires*. Si dans mon premier article j'avais peut-être élargi un peu la possibilité de tels cas, je les ai qualifiés néanmoins comme infraction des règles de la chancellerie impériale, provoquée chaque fois par des circonstances extraordinaires de la vie politique, par exemple l'intervention d'un souverain voisin que l'on considérait comme allié au temps des guerres civiles. Cette restriction par rapport aux circonstances extraordinaires est fortement soulignée dans mes études suivantes. Avec de telles restrictions je soutiens mon hypothèse. En particulier je me prononce pour mon opinion relative au chrysobulle de Jean Paléologue en faveur du monastère Russe, qui portant la souscription authentique, à mon avis, ne pouvait pas provenir de la chancellerie impériale par rapport aux incorrections de sa forme et de son formulaire. Je le tiens pour une charte rédigée dans le monastère en qualité de projet qui avait reçu la souscription de l'empereur dans des circonstances extraordinaires qui pouvaient avoir lieu durant la guerre civile avec Jean Cantacuzène.

Ont pris part à la discussion: M. M. *G. Ostrogorsky, S. Stefanescu* et *H. F. Schmid*, ainsi que les rapporteurs M. M. *F. Dölger* et *V. Mošin.*

ЖИВОПИСЬ XI—XII ВЕКОВ В МАКЕДОНИИ

Rapport de *V. N. Lazarev*

I

OTTO DEMUS, Wien

Vorbemerkung.

Über dieses ausserordentlich wichtige und nach den Entdeckungen der letzten Jahre auch besonders ergiebige Thema hat Professor V. N. Lazarev, dem wir schon viele ausgezeichnete Arbeiten zur mittel — und spätbyzantinischen Kunstgeschichte verdanken, dem XII. internationalen byzantinischen Kongress in Ohrid (September 1961) ein ausführliches Referat vorgelegt, das als Nr. V der »Rapports« (in russischer Sprache) veröffentlicht wurde[1] und in der Vollsitzung vom 13. September auf Grund der Korreferate von O. Demus, St. Pelekanides und S. Radojčić (in dieser Reihenfolge) hätte diskutiert werden sollen. Professor Pelekanides wandte sich leidenschaftlich gegen die von ihm als Überschätzung angesehene Betonung des slavischen Elements in den Wandmalereien Mazedoniens, während Professor Radojčić bei allgemeiner Zustimmung gewisse kritische Vorbehalte durch eine sorgfältige stilistische und ikonographische Analyse der Wandmalereien der Sophienkirche von Ohrid unterbaute.[2] Leider war Professor Lazarev verhindert, am Kongress teilzunehmen und seine Thesen persönlich zu verteidigen. Die Diskussion stiess daher trotz der ausgezeichneten Leitung durch Professor André Grabar ins Leere, was umso bedauerlicher ist, als es sich dabei um gerade in der gegenwärtigen Phase der Forschung höchst wichtige Probleme handelt. Es könnte daher doch von Nutzen sein und die beim Kongress ausgefallene Diskussion vielleicht doch nachträglich noch anregen, wenn mein Korreferat, das in den Rapports Complémentaires nur in der Form einer knappen Inhaltsangabe erscheint, hier in ex tenso veröffentlicht wird.

Die hinzugefügten Anmerkungen geben einzelne Ergänzungen, Abbildungsnachweise und neueste Literatur.

---

[1] S. jetzt in diesem Band, S. 105—134, fig. 1—36.

[2] S. nachstehend, S. 357—62.

Professor Lazarev hat in einem der Hauptreferate des XII. Internationalen Byzantinischen Kongresses in Ohrid, 1961 neben der schon an sich sehr dankenswerten Darbietung und der Kritik des Materials, der Wandmalerei Mazedoniens von der Mitte des XI. bis zum Ende des XII. Jahrhunderts, einige schwierige Fragen zur Diskussion gestellt; ich möchte diese Fragen vorerst in seiner eigenen Formulierung wiederholen:

1. Gibt es eine spezifisch mazedonische Kunst?
2. In welcher Beziehung steht die Kunst Mazedoniens zu Thessaloniki?
3. Welche Folgen für die Malerei dieses Gebietes hatte der Einbruch und die Niederlassung der Slaven?

Und schliesslich

4. Gibt es in der Kunst Mazedoniens spezifisch bulgarische Züge?

Zu diesen Fragen, hinter denen ganz allgemein das Problem der Lokal- und Nationalschulen in der byzantinischen Kunst steht, ein Problem, das von Prof. Lazarev als eines der aktuellsten unseres Faches bezeichnet wird, schlägt er die im Folgenden kurz wiedergegebenen Antworten vor und stellt sie damit zur Diskussion, und zwar folgendermassen:

Zur ersten Frage:

Das Bestehen einer eigenen und geschlossenen mazedonischen Schule wird bezweifelt. Prof. Lazarev postuliert an ihrer Stelle die Existenz mehrerer kleiner lokaler Werkstätten und Ateliers, eine weite Streuung der künstlerischen Aktivität. Erst im XIII. Jahrhundert sei es zur Bildung einer geschlossenen Schule gekommen, die man freilich nicht als mazedonisch, sondern als spezifisch serbisch ansprechen müsse.

Gleichzeitig — und das ist die Antwort auf die *2. Fragestellung*, wird die Rolle von Thessaloniki eher gering eingeschätzt. Vor der Mitte des XI. Jahrhunderts habe noch die slavische Komponente aus der Zeit des 1014 untergegangenen bulgarischen Reiches nachgewirkt, und später sei im Zuge der Gräzisierung der von Basilius II eroberten Gebiete der Einfluss von Konstantinopel besonders mächtig geworden — ohne freilich in alle lokalen Zentren vordringen zu können; einige dieser Zentren schlossen sich ab und wurden immer provinzieller.

Die Antwort auf die *3. Frage*, nämlich die nach der Rolle der Slaven, ist schon in nuce in der Beantwortung der 2. Frage erhalten. Prof. Lazarev ist, gestützt auf geschichtliche Tatsachen und solche der Bevölkerungsstatistik, der Überzeugung, dass in Ohrid und anderen lokalen Zentren slavische Werkstätten tätig gewesen seien oder dass, mindestens, dort tätige griechische Meister unter

slavischem Einfluss gestanden seien und slavische Gehilfen gehabt hätten; das letztere gelte auch für Thessaloniki, wo eine beträchtliche slavische Minorität ansässig gewesen sei. Daraus erklärt Prof. Lazarev die auch von ihm festgestellte Gemeinsamkeit charakteristischer Züge in den Wandmalereien von Ohrid und Thessaloniki, nämlich den an beiden Orten auftretenden archaischen Formenbau, einen gewissen Mangel an Feinheit im Vergleich mit Konstantinopler Werken; im Detail eine gewisse Schwere der Figuren, frontalflächige Anordnung der Kompositionen, harte Farb- und Helligkeitskontraste, eine besonders starke, stellenweise stark bewegte Linearisierung und Stilisierung, eine Formalisierung der linear aufgesetzten Lichter, eine gewisse Düsterkeit der Farbe und schliesslich, als positive Inhaltswerte, eine gewisse männliche Kraft, volkstümliche Frische und patriarchalische Naivetät.

Diese ethnischen Charakteristika könnten — und das ist Prof. Lazarevs Antwort auf die *4. Frage* — zwar allgemein mit *slavischem* Wesen in Zusammenhang gebracht werden, nicht aber spezifisch mit *bulgarischem* Volkstum.

Soweit die Thesen Prof. Lazarevs, die ich als Diskussionsgrundlage hier nochmals zusammengefasst habe — freilich verkürzt und dadurch auch etwas vergröbert.[3]

Nun zur Diskussion. Zuerst ein paar allgemeine Überlegungen.

Eine grosse Schwierigkeit für weitreichende Schlüsse ist durch die mangelhafte Erhaltung des Denkmälerbestandes gegeben. Prof. Lazarev findet in diesem Bestand eine Lücke, die von der Mitte des XI. bis zur Mitte des XII. Jahrhunderts reicht. Hier werden gewiss die jugoslavischen und griechischen Kollegen noch helfend einspringen — einiges ist auch jetzt schon vorhanden, aber von Prof. Lazarev nicht ausführlich gewürdigt worden, wie etwa die 2. Apsismadonna der Sophienkirche in Ohrid — anderes wird gewiss noch aufgedeckt werden — trotzdem aber können wir kaum damit rechnen, dass die Lücke vollständig gefüllt wird.[4]

---

[3] Professor Pelekanides hat in seinem Korreferat (s. nachstehend, S. 351—355) Proffesor Lazarevs Thesen noch spezifischer gefasst und gibt sie folgenmaßen wie der:

„1. Die frühe Gruppe der Wandmalereien in der Hagia Sophia von Ohrid ist an die Tradition einer slavischen Kultur gebunden, die ihren Höhepunkt in der Zeit des ersten bulgarischen Reiches erreichte; die Charakteristika dieser Gruppe sind jedoch „panslavistisch" (Professor Pelekanides meint hier „allgemein slavisch", „nicht spezifisch bulgarisch").

2. Die Verwandschaft der Malereien von Ohrid mit denen von Thessalonike ist auf den stark slavischen Charakter dieser Stadt zurückzuführen.

3. Es existieren schon seit dem 10. Jahrhundert örtliche Gruppen, bezw. Gilden slavischer Maler, die sich einer großen Beliebtheit erfreuten und denen — zumindest die frühen-Wandmalereien des 11. Jahrhunderts zu danken sind." Soweit Prof. Pelekanides.

[4] In diese Zeit gehören wohl einzelne Teile des Freskenschmuckes von Hagioi Anargyroi (tou Theodorou Lemniotou) in Kastoria, und zwar die Medaillons Tafel 1 und 2 bei *St. Pelekanides*, Kastoria, I, Thessalonike, 1953, die stark unter dem Einfluß der Sophienkirche von Ohrid stehende Himmelfahrt, ebendort, Taf. 35, das Pfingstfest Taf.

Die zweite Schwierigkeit ist das fast völlige Fehlen fester Datierungen, so dass wir auf die stilistische Einordnung angewiesen sind. Dabei ist aber unsere Kenntnis der Stilentwicklung in den einzelnen Provinzen des byzantinischen Kunstgebietes im XI. und frühen XII. Jahrhundert noch nicht so detailliert und vertieft, dass wir, auf rein stilistischer Basis, ein Werk aufs Jahrzehnt oder gar aufs Jahrfünft verlässlich datieren könnten. So ist es nicht leicht, zu entscheiden, ob ein Werk »archaisch« oder »archaisierend« ist, wenn wir nicht sein genaues Datum kennen. Ein konkretes Beispiel: Sind die *Pfeilermadonnen* der Sophienkirche in Ohrid wesentlich später als der übrige Freskendekor — und das ist die Meinung Prof. Lazarevs — oder annähernd gleichzeitig, aber als kleinformatige Werke gewissermassen fortschrittlicher und moderner, wie Herr Milković-Pepek will — eine Meinung, der ich selbst zuneige (Ich habe mich nach neuen Zweifeln von Herrn Milković-Pepek an Ort und Stelle abermals überzeugen lassen).[5] Aber auch die Hauptmasse der Fresken der Sophienkirche ist nicht fest datiert. Zur Datierung scheiden jedenfalls die für Isaak Komnenos und Irene gehaltenen Figuren des Narthex aus — es handelt sich zweifellos um zwei weibliche Heilige.[6]

Sicher auszuschliessen ist jedenfalls die Frühdatierung eines Teiles der Fresken von Ohrid, wie sie durch Prof. Mavrodinov erfolgte, der die Presbyteriumsausstattung noch in die Zeit des bulgarischen Reiches Samuels, also vor 1014 ansetzte.[7] Prof. Lazarev hat diese Datierung, so wie die daraus abgeleiteten Schlussfolgerungen, bereits zurückgewiesen. Aber selbst wenn wir annehmen, dass die Hauptmasse der Fresken der Sofienkirche um die Mitte

36, 37 und einzelne Heiligenfiguren; diese Wandmalereien scheinen mir der 2. Hälfte des 11. Jahrhunderts anzugehören (— Einzelnes, wie Konstantin, Helena und der Stifter Konstantinos, ibid. Taf. 41, ist noch älter —) während der Großteil des Zyklus in den Ausgang des 12. Jahrhunderts zu setzen ist. Für den Hauptteil des Freskenschmuckes von H. Nikolaos Kasnitzes (ibid. Taf 43—62) scheint mir eine Datierung ins 2. Viertel oder um die Mitte des 12. Jahrhunderts angemessen zu sein, also vielleicht noch vor Nerezi, dessen bewegter Stil hier bereits anklingt. Mit diesen Fresken hängt der christologische Zyklus von H. Stephanos (ibid. Taf. 90—95) und und mindestens eine Darstellung (die Taufe Christi) in der Panagia Mavriotissa (ibid. 84) zusammen; das Gros der Ausstattung ist wegen der volkstümlichen Haltung der Wandmalereien schwer unterzubringen, gehört aber jedenfalls auch in die „dunkle Zeit". (Anfang 12. Jahrhundert?)

In das späte 11. Jahrhundert weisen die Fresken von Veljusa: *V. T. Djurić*, Fresques du Monastère de Veljusa. Akten des XI. Intern. Byzant. Kongresses, München 1958, p. 113ff, Taf. XVI—XXII; *M. Jovanović*, De Vodoča et Veljusa après les travaux de conservation. Zbornik na Štipskom naroden muzej, I, 1958/59, p. 125ff.

[5] *P. Miljković-Pepek*, Една значајна Композиција во црквата св. Софија во Охрид. Археолошки весник на Музејско Конзерваторското друштво на НРМ, Heft 2, 3. Jahr, 1955; *Idem*, La fresque de la Vierge avec le Christ du pilier situé au nord de l'iconostase de Ste. Sophie à Ohrid. Akten des XI. Intern. Byzant. Kongresses, München, 1958, p. 388ff.

[6] Die erste Bestandaufnahme der Ohrider Fresken von *P. Miljković-Pepek*, Materiaux sur l'art macédonien du moyen-âge, Les fresques du Sanctuaire de Sainte Sophie d'Ohrid; Publications du Musée Archéologique, Skopje, Tome I, No 3, Skopje 1955, p. 37ff., beschränkt sich vorerst auf den Ostteil der Kirche.

[7] N. Мавродинов, Старобългарското изкуство, Sofia, 1959, p. 264 ff.

des XI. Jahrhunderts, plus-minus 1050, entstanden ist (und ich glaube, dass wir das dürfen), so ergeben sich noch immer Schwierigkeiten in der ethnischen Zuweisung dieser Kunst, Schwierigkeiten, die auf Differenzen in der Ausdeutung der kulturellen Situation ihrer Entstehungszeit zurückzuführen sind. Prof. Lazarev nimmt nämlich an, dass zu dieser Zeit noch die nationalen Impulse der vorbyzantinischen Zeit, das heisst der Zeit der grössten Expansion des bulgarischen Reiches, lebendig waren, dass sich also *slavische* Kunsttendenzen in den damals geschaffenen Fresken aussprächen. Ist diese Annahme aber wirklich die einzig mögliche? Seit der byzantinischen Erorberung Ohrids im Jahre 1018 war bereits mehr als eine Generation vergangen und wir haben genug Beweise dafür, dass die Rebyzantinisierung der eroberten Gebiete schon lange *vor* der Jahrhundertmitte begonnen hatte; wir wissen ferner, dass Erzbischof Leon (1037—1056), unter dem die Sophienkirche wiederhergestellt, umgebaut, und mindestens zum Teil auch dekoriert wurde, selbst aus Kpel kam und geradezu ein Exponent der Wiederherstellung der byzantinischen Reichsgewalt und der griechischen Kulturpolitik gewesen ist. Läge es da nicht nahe anzunehmen, dass er ganz bewusst *griechische* Maler beschäftigt, vielleicht sogar von auswärts berufen hat? Prof. Lazarev hat sich gegen die Annahme gewendet, dass die Maler von Ohrid aus Konstantinopel gekommen seien — die Fresken seien keinesfalls hauptstädtisch, sondern durchaus provinziell. Ich glaube, dass Prof. Lazarev hier recht hat — obwohl es, wie wir aus der Buchmalerei wissen, auch in Konstantinopel selbst retardierende Strömungen gegeben hat.[8] Und schliesslich zeigen die beiden Pfeilermadonnen gerade jene höfische Eleganz, die man im Allgemeinen mit Konstantinopel in Verbindung bringt — jene Eleganz, die zu ihrer meines Erachtens unbegründeten Spätdatierung Anlass gegeben hat. Aber selbst wenn wir Konstantinopel für das Gros der Ausstattung ausschliessen, — dürfen wir die Herkunft wenigstens eines Teiles der Maler aus dem wichtigsten Kunstzentrum Mazedoniens, aus Thessaloniki, von vornherein als unmöglich ansehen? Wenn ich Prof. Lazarev richtig verstanden habe, würde auch er die Annahme gelten lassen, dass der eine oder andere Ohrider Maler tatsächlich aus Thessaloniki gekommen sei — er wendet sich nur gegen die Hypothese, dass *alle* Ohrider Maler Thessalonizenser waren. Die Herkunft aber eines Teiles der Ohrider Meister aus Thessaloniki würde die auch von Prof. Lazarev festgestellten Gemeinsamkeiten im Stil der Ohrider Fresken und der Malereien dieser Zeit in Saloniki selbst, in der Vorhalle der Hagia Sophia und in der Panagia ton Chalkeon zwangloser erklären als die Annahme einer

[8] Zur Konstantinopler Malerei vgl. *G. A. Soteriou*, Ἡ Ζωγραφικὴ τῆς σχολῆς τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς Ἑταιρείας, περ. Δ', τομ. Α', 1959, p. 11ff; *V. Lazarev*, Constantinopoli e le scuole nazionali alla luce di nuove scoperte. Arte Veneta, XIII—XIV, 1959/60, p. 1 ff; *J. Beckwith*, The Art of Constantinople. London, 1961.

gemeinsamen slavischen Grundhaltung. Man sollte jedenfalls diese Möglichkeit — in der Reaktion auf die in der ersten Entdeckerfreude vielleicht etwas weit gespannten Ansprüche von Prof. Xyngopoulos[9] — nicht ohne weiteres ausschliessen. Im übrigen aber möchte ich die Verteidigung von Thessaloniki Herrn Pelekanides — und dem heiligen Demetrius überlassen, der sich ja schon öfters in dieser Rolle bewährt hat.

Nach der Beendigung der Dekoration der Ohrider Sofienkirche finden wir nun jene Lücke, von der vorhin die Rede war. Wir haben also vorerst nicht die Möglichkeit, die Entwicklung der malerischen Form im Detail nachzuzeichnen, wie sie zwischen 1050 und 1150 in Mazedonien verlaufen ist. Wir wissen auch nicht, ob sich dort die gleiche Reihenfolge der Stilphasen abgewickelt hat, die wir für andere byzantinische Gebiete annehmen dürfen. Diese Reihenfolge umfasst den Weg von lapidarer Konturenführung und einfachem Relief wie sie in Hosios Lukas gegeben sind, zu linearer Bewegtheit und reich differenziertem Relief, exemplifiziert durch die Himmelfahrtsfresken in Ohrid selbst und die Malereien der Panagia ton Chalkeon in Thessaloniki; weiter zu einem Ineinanderfliessen des reichen Liniengefüges zu Lichtflecken im illusionistischen Sinn, wie es sich in der optisch aufgelockerten Farbkunst von Chios und Nicaea findet (Vorhalle nach Cyril Mango[10] nach 1065) — eine Phase, die allerdings vielleicht auf den engsten Wirkungsbereich von Konstantinopel beschränkt war und möglicherweise nicht in die Provinz gedrungen ist. Gerade deshalb wäre es so interssant, zu sehen, ob sie nicht etwa doch in Mazedonien oder in Thessaloniki vorhanden gewesen ist.

Der Weg der allgemeinen byzantinischen Entwicklung führt dann schliesslich zur gloriosen Synthese des Linearen, des Plastischen und des Illusionistischen, eine Synthese, die in Daphni ihren klassischen Ausdruck gefunden hat.

Damit war ein Sättigungspunkt erreicht, von dem aus die Entwicklung neu wieder ansetzen konnte, und zwar wieder in der Richtung auf lineare Bereicherung, Belebung und Komplizierung. Die Fresken von Neresi bezeichnen eine wichtige Etappe auf diesem Weg. Die Datierung dieser Fresken ins XIII. Jahrhundert durch Dr. Gsodam[11] ist von Prof. Lazarev ebenso mit Recht abgelehnt worden, wie die von Prof. Xyngopoulos auf Grund ikonographischer Verwandtschaften *allein* versuchte Zuschreibung derselben an den Kunstkreis von Thessaloniki.[12] Prof. Lazarev hat mit Recht

[9] *A. Xyngopoulos*, Thessalonique et la peinture macédonienne. Athènes 1955. Zu den Fresken der Panagia ton Chalkeon (die inzwischen eine neuerliche Reinigung erfahren haben) cf. D. E. Evangelidis, Ἡ Παναγία τῶν Χαλκέων, Thessalonike, 1954.

[10] *C. Mango*, The date of the Narthex Mosaics of the Church of the Dormition at Nicaea. Dumbarton Oaks Papers, XIII, 1959, p. 245ff.

[11] *G. Gsodam*, Die Fresken von Nerezi. Ein Beitrag zum Problem ihrer Datierung. Festschrift W. Sas-Zaloziecky zum 60. Geburtstag. Graz, 1956, p. 86ff.

[12] *A. Xyngopoulos*, Thessalonique, op. cit., p. 15ff.

festgehalten, dass rein ikonographische Kriterien — es handelt sich um die Komposition der Beweinung Christi, ein Thema, dessen Geschichte seither von Prof. Weitzmann ausführlich studiert worden ist[13] — dass also rein ikonographische Kriterien nicht genügen, um Schulzusammenhänge zu konstruieren. Man wird sich also hier so wie anderwärts doch in erster Linie an den Stil halten müssen. Die Schwierigkeit besteht nun freilich darin, dass wir aus den 60er Jahren des XII. Jahrhunderts weder in Konstantinopel noch in Saloniki halbwegs datierbare Denkmäler der Monumentalmalerei besitzen, dass wir also eine endgültige Entscheidung derzeit noch nicht treffen können. Es schiene mir jedenfalls ein wenig zu riskant, diese Entscheidung auf Grund der Qualität allein treffen zu wollen — das heisst, Konstantinopler Künstlern alles zuzuschreiben, was gut und teuer ist.

Die weitere Entwicklung ist im allgemeinen von Prof. Lazarev schon in seinem Buch über Staraja Ladoga und von Prof. Kitzinger in seinem monumentalen Werk über Monreale[15] sehr eingehend geschildert worden und gerade diese Entwicklung, die Späthase der komnenischen Kunst im letzten Drittel des XII. Jahrhunderts, ist in Mazedonien sehr reich vertreten. Ob Neresi wirklich das Stiftungsdenkmal dieses Stils in Mazedonien gewesen ist[16] oder ob es verlorene Werke in Thessaloniki gab, lässt sich heute nicht mehr feststellen. Sicher aber hat die provinzielle Abschliessung zu einer Übersteigerung der linearen Komplikation, zu einem linearen Barock gewissermassen, geführt, das manchmal, wie in Kurbinovo[17] oder in dem etwas älteren H. Anargyroi in Kastoria[18] geradezu ans Absurde streift. Vielleich kommt in dieser Sonderentwicklung, die wie gesagt schon in Neresi beginnt (das also vielleicht doch mazedonischer ist als man denkt) und die dann bis ins späte XIII. Jahrhundert reicht und sich auch in der Handschriftenmalerei ausspricht[19], vielleicht also kommt hier der genius loci, das Kunstwollen Mazedoniens oder wenigstens eines Teiles davon, am Klarsten zum Ausdruck. Man möchte sogar noch Rückgriffe auf Einzelnes in der Sophienkirche von Ohrid vermuten — etwa die lineare Bewegtheit der Himmelfahrtsfresken oder manches in der Ornamen-

[13] *K. Weitzmann*, The origin of the Threnos. De Artibus Opuscula XL, Essays in Honor of Erwin Panofsky. New York, 1961, p. 476ff.

[14] *В. Н. Лазарев*, Фрески Старой Ладоги. Moskau, 1960 (Russisch, mit französ. Resumé, p. 96—100).

[15] *E.Kitzinger*, The Mosaics of Monreale. Palermo (1960).

[16] Die wenig späteren (1168 datierten) Fresken von Djurdjevi Stupovi (jetzt im Nationalmuseum von Belgrad) sind zweifellos Abkömmlinge von Nerezi. Vgl. Н. Окунев, Столпы Святого Георгия. Seminarium Kondakovianum, I, 1927, p. 225 ff.

[17] *Р. Љубинковић*, Стара црква села Курбинова. Старинар, XV, 1940, p. 101ff.

[18] S. oben, Anm. 4.

[19] *O. Demus*, Studien zur byzantinischen Buchmalerei des 13. Jahrhunderts. Jahrbuch der Österr. byzant. Gesellschaft, IX, 1960, p. 77.

tik.[20] Jedenfalls hat die in der Reichshauptstadt auf die Phase der linearen Überbetonung folgende Stilphase, — der Stil der Angelidynastie wie man ihn nennen könnte — mit der wieder einsetzenden Grosszügigkeit der Modellierung, mit illusionistischen Lichtungen etc. keine Heimstätte in Mazedonien gefunden.[21] Vielleicht waren eben illusionistische Stile nur begrenzt exportfähig und sind so im wesentlichen auf Konstantinopel beschränkt geblieben.

Mit dem in kurzen Worten Angedeuteten haben wir eine Reihe von Problemen zur Diskussion gestellt — nun noch ein paar Worte über das Methodische und seine Schwierigkeiten. Die byzantinische Kunstgeschichte hat noch einen langen Weg zu gehen, bis sie imstande sein wird, Unterscheidungen zu treffen, wie etwa die zwischen Archaismus als dem besonderen Stilwollen eines Künstlers oder eines ethnischen Faktors auf der einen Seite, und provinzieller Abgeschlossenheit und retardierender Zurückgebliebenheit auf der anderen. Wir sind ferner noch kaum imstande, lokale und ethnische Kräfte und Faktoren zu trennen. Was ist etwa die entscheidende Differenz zwischen der Stilsprache der Kryptafresken von Hosios Lukas,[22] zum Beispiel, oder selbst der Mosaiken dieses kaiserlichen Klosters, und dem Stil der so viel »hauptstädtischeren« Fresken der Panagia ton Chalkeon in Saloniki?[23] Ist Hosios Lukas nur älter oder ist es auch archaistischer, ist es provinzieller? Wird man die Maler und Mosaizisten von Hos Lukas als Nichtgriechen bezeichnen wollen, weil sie weniger up to date, weniger klassizistisch arbeiteten? Wäre es nicht vorerst — bis wir hinreichend exakte Kriterien entwickelt haben, — methodisch ratsamer, das Ethnische, das Nationale, überhaupt in den Hintergrund zu stellen und uns auf die lokalen Differenzierungen zu beschränken? Es gehörte ja schliesslich zum Wesen von Byzanz, dass das Nationale in den Hintergrund trat: Prof. Grabar hat einmal im Gespräch daran erinnert, dass Armenier, Syrer, Mazedonier den Kaiserthron von Byzanz bestiegen haben und auf diesem Thron zu Byzantinern, zu Rhomäern geworden sind. Ähnlich mag es sich im Reich der Kunst verhalten haben: das Ethnische, das Nationale-Besondere konnte der byzantinischen Kunst viele Anregungen geben und vielfach

[20] Das „Laubsägeornament" in Kurbinovo, schwarz auf farbig changierendem Grund, ist eine folgerichtige Weiterbildung einer typischen Ornamentart in der Sophienkirche in Ohrid.

[21] Dieser Phase möchte ich neben den Wandmalereien von Vladimir (*I. Grabar*, Die Freskomalerei der Dimitrij Kathedrale in Vladimir. Berlin, 1926; *V. Lazarev*, La méthode de collaboration des maitres byzantins et russes. Classica et Medievalia, Revue Danoise de Philologie et Histoire, 1956, XII, p. 82ff) auch die von Professor Lazarev m. E. zu früh, nämlich ca. 1167 datierten Fresken der Georgskirche zu Staraja Ladoga (*V. N. Lazarev*, Фрески, op. cit., bes. p. 80ff, 91ff) zuschreiben. Sie scheinen mir in die Zeit knapp vor Vladimir zu gehören. Eine Begründung dieser Anschauung möchte ich in einem anderen Zusammenhang versuchen.

[22] *G. Sotiriou*, Peintures murales du XIe siècle dans la Crypte de St. Luc. Actes du IIIe Congrès International des Études Byzantines, Athènes, 1932, p. 389ff; über weitere Funde sprach *E. Stikas* beim XII Byzant. Kongress in Ohrid.

[23] S. oben, Anm. 9.

neues Leben zuführen, es konnte die vielen Facetten der »Reichskunst« in allen Farben des Spectrums spielen lassen. Darum ist aber diese Kunst doch immer die byzantinische Kunst geblieben, die aus vielen Quellen gespeiste Kunst eines grossen Kulturraumes, aus dem erst allmählich nationale Staaten und Kunstströme hervorgegangen sind. Die Ablösung des Nationalen aus dem allgemein Byzantinischen ist, wie Professor Lazarev richtig betont hat, im Laufe des XIII. Jahrhunderts erfolgt; der Prozess mag sich im XII. Jahrhundert bereits erkennbar vorbereitet haben, es scheint mir dagegen zweifelhaft, ob es gelingen wird, seine Wurzeln bereits im XI. Jahrhundert festzustellen.

Auf alle Fälle sind wir aber Prof. Lazarev dafür zu Dank verpflichtet, dass er dieses zweifellos wichtige Problem zur Diskussion gestellt und uns dazu auch noch eine reich dokumentierte und gründliche Darstellung der Vielgestaltigkeit und des Reichtums der Malerei Mazedoniens geschenkt hat.

II

STYLIANOS PELEKANIDIS, Thessalonique

Zu dem Hauptreferat «Grundlagen der Malerei im elften und zwölften Jahrhundert in Mazedonien», das Herr Kollege Lazarev in seinen Ausführungen des längeren behandelt hat, habe ich meine Meinung bereits in meinem gedruckten Korreferat zum Ausdruck gebracht. Freilich zwang die uns zur Verfügung stehende, überaus geringe Seitenzahl leider zu äusserster Kürze und Zusammenraffung. Ich beabsichtige daher, auf das Thema in einer selbständigen und eingehenden Arbeit zurückzukommen, um meine Auffassungen in gebührender Ausführlichkeit darlegen und die Dinge hinlänglich interpretieren zu können. Trotzdem möchte ich auch hier kurz meinen Standpunkt Sprache bringen. Ich habe nämlich ernste Bedenken gegen die historische Basis der Lazarevschen Darstellung. Diese Bedenken beziehen sich vornehmlich auf die folgenden Punkte:

1. Zusammensetzung und volksmässige Verteilung der Bevölkerung Mazedoniens vor der Rückeroberung des Gebietes durch Basilios II, und

2. Bildungsgrad des slawischen Bevölkerungsteiles in Mazedonien und dessen geistige Regsamkeit in dieser Zeit.

Bei der kurzen Redezeit, die uns die Programmfolge gestattet, möchte ich nur die Datierung der Wandmalereien in den drei Kirchen von Kastoria: Hagios Nikolaos Kasnitzis, Hagioi Anargyroi des Lemniotis und Panagia Mavrïotissa, herausgreifen.

Über die Datierung aller drei Denkmäler sind Meinungsverschiedenheiten entstanden, als ich sie vor Jahren in meiner Arbeit «Kastoria I» der Öffentlichkeit übergab. Die Wandmalereien des Nikolaos Kasnitzis zeigen in vieler Hinsicht Beziehungen zu den datierbaren Wandmalereien von Nerezi, und auf Grund von deren Datierbarkeit wird auch die Entstehungszeit der ersteren — unserer Meinung nach nicht richteg — angesetzt.

Die Wandmalereien der Hagioi Anargyroi werden nach der Entdeckung der Wandmalereien von Kurbinovo und Arakos auf Zypern dieser Gruppe beigeordnet, und die des Katholikons der

Mavriotissa werden als Einzelwerk ihrer Art und daher ohne bekannte Parallelen von Lazarev dem 13. Jrh. zugeschrieben, von Demus aber als «spätere provinziell zurückgebliebene Werke» angesprochen.

Was nun die beiden ersten der drei Kirchen, Hagios Nikolaos und Hagioi Anargyroi, angeht, so bringe ich in meinem publizierten Korreferat Vergleichsmaterial und weise die Wandmalereien von Hagios Nikolaos in die zwischen Dafni und Cefalu liegende Zeit, also in das erste Drittel des 12. Jhs, und die von Hagioi Anargyroi in das zweite Drittel des gleichen Jahrhunderts. Nachdem nun Lazarev und andere Kollegen diese Datierung in Abrede stellen, und das besonders seit den Arbeiten von M. Rajković «La peinture de Nerezi» und «Les fresques de Kurbinovo» und seit Entdeckung der Datierung der zuletzt genannten Wandmalereien durch Nikolovski-Blažić, müsste ich eigentlich auf die Frage der zeitlichen Einreihung beider Kirchen näher eingehen können. Doch dazu reicht die mir zugestandene Redezeit nicht aus. Ich hoffe aber, mit einer detaillierten Stilanalyse, die ich im Textband meines Buches über Kastoria bringen werde, die Kollegen von der Richtigheit meiner Schlüsse überzeugen zu können. Die genannten Forscher gelangten zu ihrer späten Datierung dieser Wandmalereien auf zwei verfehlten Wegen:

Lazarev sah — seltsamerweise, muss ich gestehen — im Archaismus der Wandmalereien der Hagia Sophia von Ochrid und ihr verwandter Denkmäler slawische oder besser panslawistische Züge, wie er sagt, und er scheidet das Kunstschaffen in Mazedonien des 11. Jhs scharf von dem des 12. In diesem Umbruch sieht er das Ergebnis, zu dem eine Schwächung der vollkshaften Grundlagen der mazedonisch-slawischen Kultur und eine Stärkung des byzantinischen Zuges in der Kunst geführt haben. Dies drücke sich, fährt er fort, in der Berufung von Künstlern aus der Hauptstadt Konstantinopel aus. Thessalonike hält er — ohne jegliche Begründung seiner Behauptung — im 12. Jh. für eine mehr slawische als byzantinisch-griechische Stadt. Mit dem Schaffen dieser aus Konstantinopel herbeigerufenen Künstler stehen nach Lazarev nur zwei Denkmäler in Verbindung: das heute verlorene Mosaik der alten Metropolkirche von Serres und die Wandmalereien von Nerezi. Durch diese Trennung, die Lazarev erst neuerdings in der Malerei des mazedonischen Raumes zwischen dem 11. und 12. Jh. erkennen zu können glaubt — denn in seinem Buche wird die byzantinische Malerei nirgends aus einem derartigen Blickwinkel betrachtet, — klafft nun eine beachtliche zeitliche Lücke von etwa hundert Jahren zwischen den seiner Ansicht nach nicht byzantinischen Wandmalereien der Hagia Sophia von Ochrid und den byzantinischen von Nerezi, nachdem er unter Missachtung der Kontinuität in Bestand und Weiterentwicklung der byzantinischen Kunst Mazedoniens die Wandmalereien von Hagios Nikolaos Kasnitzis und Hagioi Anargyroi zeitlich hinter die Wandmalereien von Nerezi setzt, da er

natürlich die byzantinische Herkunft dieses Denkmals nicht zu bestreiten vermag.

Hier erhebt sich jedoch gebieterisch die Frage: Ist es möglich, dass Kastoria, dessen kontinuierliches Leben während der mittelbyzantinischen Zeit durch etliche Texte und Persönlichkeiten, deren Bilder und Namen noch in den Kirchen erhalten sind, und durch sein wundervolles Festungssystem bezeugt ist, auf künstlerischer Ebene — mochte es auch noch so abseits liegen — von dem ununterbrochen erkennbaren Strom der Haupstadt unberührt blieb und dies noch dazu gerade während der geistigen Blütezeit unter Basilios II. und den Komnenen?

Und wie erklärt sich ferner das fast hundertjährige Schweigen in der Kunst, das Lazarev in ganz Mazedonien und besonders in Obermazedonien annimmt? Auch in diesem Punkte kann ich mit dem Herrn Kollegen nicht einig sein.

Ich habe schon in meinem ersten Korreferat darauf hingewiesen und muss auch jetzt wiederholen, dass die Kunst der Wandmalereien sowohl von Hagios Nikolaos, wie auch von Hagioi Anargyroi alle jene Stil- und Dekormerkmale aufweist, die wir in der Miniaturenmalerei vom Ende des 11. bis zum zweiten Viertel des 12. Jhs und in der Monumentalmalerei dieser Epoche antreffen. Ganz offensichtlich treten starke Anklänge zutage beim Aufbau der Landschaft und zwar in der Farbgebung, bei der Landschaft, bei den figürlichen Feinheiten, der Gewandung und dem Faltenwurf sowie deren Farben. Ich möchte hier nur auf die Handschriften Taphou 14 und Pat. Palatinus 5 hinweisen. Viel Gemeinsames verbindet aber unsere Wandmalereien auch mit der Monumentalmalerei jener Zeit. Mit den Mosaiken von Dafni haben sie gemeinsam die Wiedergabe der Augenpartie, des Faltenwurfes bestimmter Figuren, der Farben, die — wie nach der Säuberung kleinerer Flächen unserer Wandmalereien festgestellt werden konnte — mit dem Blau, Violett, Rot und Gelbgrün von Dafni übereinstimmen. Die Figuren von Kiew stehen ebenfalls in enger Verwandtschaft zu denen von Kastoria, und besonders zu denen von Hagios Nikolaos Kasnitzis, was den für sie bezeichnengen Manierismus, den Faltenwurf und die ruhige Bewegung angeht. Der Christus und die Bischöfe von Cefalu und auf den Mosaiken der ersten Periode in der Capella Palatina weichen von unseren Wandmalereien überhaupt nicht ab. Ein Eingehen auf die einzelnen Feinheiten ist uns an diesem Orte leider nicht möglich. Aber es ist schliesslich eine Tatsache, dass die Meister von Hagios Nikolaos, wie auch von Hagioi Anargyroi sich in aller Beschaulichkeit auf der gleichen stilistischen und ästhetischen Ebene bewegen, die wir bei allen Kunstwerken vom Ende des 11. bis in die erste Hälfte des 12. Jhs hinein finden. Nur der zweite der beiden Maler von Hagioi Anargyroi, der Meister B, gehört mit seinem ausgesprochenen Archaismus und all den orientalischen Elementen, die er bei den Figuren und in der Kom-

position verwendet, dem orientalischen Kreise an. Parallelen dazu bilden die kappadokischen Wandmalereien der gleichen Zeit.

So können die Wandmalereien dieser zwei Kirchen von Kastoria meiner Meinung nach mit Sicherheit in die von uns angegebene Zeit eingereiht werden, ohne dass wir im Augenblick die Konsequenzen berücksichtigen, die sich aus der Entzifferung der Grafiti ergeben und die aller Wahrscheinlichkeit nach für eine noch frühere Datierung sprechen.

Folglich kann ich ebensowenig den Schlussfolgerungen beistimmen, zu denen M. Rajković in ihrer oben angeführten Arbeit für die Datierung der Wandmalereien von Kastoria in Verbindung mit den Wandmalereien von Kurbinovo kommt. Ich bestreite keineswegs die auf den ersten Blick vorhandene Verwandtschaft zwischen den Wandmalereien der beiden Denkmäler. Aber die Formunterschiede sind doch gross, und noch grösser ist der Abstand, der die geistige Haltung der beiden Denkmäler voneinander scheidet. In diesem Falle darf die Beharrlichkeit der provinziellen Künstler, besonders in der Nachahmung ihrer Vorbilder aus den grösseren und kleineren Kulturzentren nicht übersehen werden.

Ein Beispiel dafür sind die vor einiger Zeit veröffentlichten Wandmalereien von Euböa, von denen mehrere fraglos zeitlich in den Anfang des 13. oder auch noch ins 12. Jh. eingereiht werden müssten, während sie nach den Inschriften aus dem ersten Viertel des 14. Jhs. stammen. Auch manche der Wandmalereien von Manastir, deren zeitliche Zugehörigkeit noch fragwürdig ist, müssten stilmässig um mindestens ein Jahrhundert älter sein, als aus der Inschrift hervorgeht, die auf das letzte Viertel des 13. Jhs hinweist. Darum darf uns die genaue Datierung der Wandmalereien von Kurbinovo weder zu einer zu späten Datierung derjenigen von Hagioi Anargyroi verführen, noch der gleiche Umstand eine zu niedrige zeitliche Einstufung der Wandmalereien von Hagios Nikolaos Kasnitzis auferlegen.

Schliesslich kommen wir nun zu den Wandmalereien der Mavriotissa, die, wie wir schon sagten, als Einzelwerke in ihrer Art und als spätere provinziell zurückgebliebene Werke charakterisiert wurden. Auch dies ist meiner Ansicht nach nicht richtig. Die aus der Inschrift in die Zeit von Alexios Komnenos, also in das Ende des 11. und das erste Viertel des 12. Jhs datierbaren Wandmalereien der Episkopkirche auf der Insel Santorin sind in vieler Hinsicht stilistisch Parallelstücke zu den unseren. Auch die Evangelisten in der Konche des Altarraumes, deren Plaz sich aus dem Mangel an geeigneterem Raum erklärt, immerhin aber folgerichtig ist, finden ihre Parallelen in den sich gegenübersitzenden Evangelisten von Quaranlek Kilisse in Kappadokien. Diese orientalische Kunstrichtung ist nichts Fremdes im griechischen Raum des 11.—12. Jhs, wie And. Xyngopoulos in Verbindung mit den Wandmalereien auf der Insel Kythera, dem Cerigo des Mittelalters, in seiner Monographie

«Fresques de Style monastique en Grèce» nachgewiesen hat. Die Wandmalereien der Mavriotissa stellen folglich auch in der Zeit der ersten Komnenen keine Einzelwerke dar. Da bis vor kurzem ähnliche Wandmalereien in Griechenland und überhaupt auf dem Balkan nicht bekannt waren, wurden wir zu Folgerungen verführt, die nicht der Realität entsprechen. Dieser von Kleinasien ausgehende orientalisch-mönchische Stil breitete sich von Apulien und den ägäischen Inseln auf das übrige Griechenland und Mazedonien aus. Wenn auch im Augenblick nur eine geringe Anzahl derartiger Denkmäler existiert, so bedeutet das keineswegs, dass die Zukunft nicht noch neue ans Tageslicht bringt.

Nach diesem kurzen Rückblick auf die Entwicklung der Malerei Mazedoniens im 11. und 12. Jh. können wir zusammenfassend zu den folgenden Schlüssen kommen:

1. Im 11. Jahrhundert herrscht überall in Mazedonien eine und dieselbe Kunst, die keine andere ist als die Ökumenische Kunst von Byzanz, die, von der Hauptstadt und Thessalonike ausgehend, den gesamten byzantinischen Kulturraum erfasst.

2. Diese hochentwickelte Kunst wirkt ungebrochen auch noch im 12. Jh. in Mazedonien weiter, wie die eindrucksvollen Beispiele von Serres, Kastoria und Nerezi zeigen, und

3. Parallel zu dieser herrschenden Kunst existiert — wie auch schon in den vorhergehenden Jahrhunderten — die streng orientalisch-mönchische Richtung weiter, die neben anderen Denkmälern auch in der Mavriotissa von Kastoria zu überzeugendem Ausdruck kommt.

III

SVETOZAR RADOJČIĆ, Beograd

In den letzten Jahrzehnten wurden im griechischen und jugoslavischen Teil Mazedoniens wirklich erstaunlich viele Fresken entdeckt oder gesäubert. Sie wurden bedeutend schneller entdeckt als sie erforscht werden konnten, so dass ein bedeutender Teil dieses Materials noch nicht veröffentlicht und datiert werden konnte und — was insbesondere Verwirrung hervorrief — die neuen Entdeckungen wurden häufig in die alten, auf Grund des früheren, spärlichen Wissens der alten Denkmäler aufgestellten Arbeitshypothesen eingeordnet.

Es muss zugegeben werden, dass der Grossteil der Forscher noch immer gezwungen ist, sich recht unklarer Begriffe aus der Geschichte der byzantinischen Malerei zu bedienen, und zwar in zweifacher Hinsicht: einmal geographische Definitionen der Malerschulen von Konstantinopel, Saloniki oder Mazedonien mit allen möglichen gegensätzlichen Interpretierungen der gleichen Benennung anzuwenden, und anderseits, im geistiggesellschaftlichen Bereich sich innerhalb der stark vereinfachten Skala der höfischen oder der mönchischen Kunst zu bewegen.

In welchem Masse diese Klassifizierungen schematisch sind, zeigt am besten — als nächtsliegendes Beispiel — die älteste Freskenmalerei der Kirche der Hl. Sophia in Ochrid. Die übereilte Definition — mönchische Malerei aus Saloniki — nimmt sich zu schulmässig aus und ist ganz unbestimmt, um nicht zu sagen unverwendbar. Denn, während man über Saloniki als Zentrum des besonderen monumentalen Stils des 11. Jahrhunderts noch diskutieren könnte, ist der Gedanke von einem ausgesprochen mönchischen Charakter der ersten Freskenschichte in der Kirche der Hl. Sophia in Ochrid unannehmbar.

Über das Gesamtwerk der gemalten Dekoration in Sophiakirche in Ochrid wird man niemals eine klare Vorstellung erhalten können. Vor allem deswegen, weil der Mittelteil des Schiffes eine radikale architektonische Änderung erfuhr und der obere Kuppelraum vollständig zerstört ist. Ausserdem blieben auch an den übriggebliebenen Wänden zu wenig Fragmente erhalten. Auch nach

der endgültigen Säuberung dieses Teils der Kirche könnte heute kaum mehr gesagt werden, als bereits N. L. Okunev und G. Mano-Zisi sagten.

Ganz anders liegt der Fall mit den Fresken des Altarraums und der Vorhalle. In diesen Teilen der Kirche sind die Fresken mehr oder weniger zur Gänze erhalten geblieben und bieten ungewöhnlich präzise und neue Angaben über den Charakter der gemalten Dekorationen in den grossen erzbischöflichen Kirchen des 11. Jahrhunderts.

Im ganzen betrachtet haben die Gesamtdekorationen im Altarteil und der Vorhalle ausgesprochen enumerativen Charakter. Alles ist im Aufzählungsrhythmus innerlich und formell gleichwertiger Einheiten geordnet.

Die im zentralen Altarraum befindlichen Fresken mit der Hauptapsis sind formell ziemlich unausgeglichen. Rechts reihen sich die Szenen: Abraham erwartet die Engel, Die Gastfreundschaft Abrahams und das Opfer Abrahams, noch ganz in späthellenistischen Traditionen, beinahe im Geiste der bekannten Beschreibung der Illustration zur gleichen Erzählung des hl. Cyrillus von Alexandrien. Obwohl der Ochrider Maler das Opfer Abrahams pedantisch, Wort für Wort nach der alttestamentlichen Erzählung illustriert (Gen., XXII, 6), indem er über jede Episode den entsprechenden Text schreib, ist er viel mehr darum besorgt, die Schönheit und Frische der Beschreibung zu bewahren als die theologische Interpretierung des Ereignisses hervorzuheben. Auf der Freske ist das Malerische der Gesamtheit vorherrschend; die Erzählung entwickelt sich in die Tiefe; die Vorbereitungen zum Opfer sind dem Beobachter näher als die Opferszene selbst. Durch die geistvolle Umkehrung der Werte wird eine beinahe antike Diskretion erreicht; auf die Einzelheiten und auf Motive von Genrecharakter wird mehr Akzent gelegt als auf die dramatische Grösse der Gottergebenheit Abrahams.

Auf der linken Seite des gleichen Raums ist alles streng der theologischen Tendenz untergeordnet. Statt grösserer Gesamtszenen wurden vier Szenen gemalt: die Messe des hl. Basilius des Grossen, die Vision des hl. Johannes Theologos vor dem Tode, die Jakobsleiter und die Drei Juden im Ofen. Aneinander reihen sich formell heterogene Lösungen; die naive Komposition der Drei Juden gleicht beinahe einer symmetrischen symbolischen Form, während die übrigen Szenen auf dieser Seite monoton, mit stark in den Vordergrund tretenden Personen komponiert sind.

Diese Unausgeglichenheit der Konzeptionen in der Malerei konnte in einer Mitte geduldet werden, die grösseren Wert auf die symbolische und theologische Homogenität der Szenen legte, die im zentralen Altarraum der Kirche der hl. Sophia in Ochrid wahrlich bedacht durchgeführt worden ist. Sowohl die rechte einheitlichere als auch die linke formell zerstückelte Seite des mittleren Teils

der Fresken sind von der gleichen Tendenz der Erhabenheit der Eucharistie durchdrungen.

Der bestimmte Charakter der Fresken in der Sophiakirche in Ochrid kommt insbesondere in dem untersten Teil der Altarräume zum Ausdruck. Die untersten Zonen stellen eigentlich eine sehr breite Galerie der Vertreter der Kirchenbehörden dar, gruppiert nach den ältesten und angesehensten Kirchenzentren; besonders hervorgehoben sind die Patriarchen von Konstantinopel, die römischen Päpste, die Oberhäupte der Kirchen von Jerusalem, Alexandrien, Cypern usw. Die Tendenz tritt klar zutage — die Galerie soll die besondere Ehrwürdigkeit und das hohe Ansehen der kirchlichen Hierarchie mit ihren Oberhäuptern, angefangen mit Jakob, dem Bruder des Herrn, dem ersten Bischof Jerusalems, und so der Reihe nach vor Augen führen. Besonders interesant ist der Ehrenplatz dieser Galerie, die eine Fortsetzung jener monumentalen Reihe der stehenden Ikonen der grossen Kirchenväter aus der Hauptapsis darstellt.

Es ist bekannt, dass die Galerie der Kaiser — und Patriarchenporträts in der Hagia Sophia von Konstantinopel einen weniger ansehnlichen Platz einnahm. Auch in den erzbischöflichen Domkirchen aus späteren Zeiten befanden sich die Porträts der Herrscher und der hohen kirchlichen Würdenträger in den Vorhallen. Die Galerie der Patriarchen, Päpste, Erzbischöfe und Bischöfe in der Sophiakirche in Ochrid trägt einen ausgesprochen theokratischen und archaischen Charakter und hat durchaus nicht das Aussehen einer typischen gemalten Wanddekoration. Die in Freskotechnik gemalten Porträts ahmen direkt an die Wand gehängte Holzikonen nach — Porträts, die bei der Einsetzung neuer Patriarchen, Erzbischöfe und Bischöfe angebracht wurden; diese ohnehin niemals abgeschlossene Porträtserie konnte nach beendeter Freskendekoration durch Ikonen fortgesetzt werden. Wie sehr diese Ausstellung neuer Porträts einzelnen Personen schmeichelte, kann sogar aus den Biographien der heiligen Erzbischöfe geschlossen werden; in einem Fall wird mit gewisser Ironie von einem Kandidaten gesagt, dass er nur deshalb in der Kanzel zu sitzen trachtete, weil er sein Bild in der Porträtgalerie der Kathedrale sehen wollte.

Eine ähnliche eintönige Serie einzeln aneinander gereihter Figuren findet sich auch in der alten Vorhalle der Kirche der Hl. Sophia in Ochrid. In der unteren Zone sowie auf den Kreuzgewölben sind — fast ausschliesslich — heilige Frauen abgebildet. Niemals später wurde in der byzantinischen Kunst in solchem Masse der weibliche Charakter der Vorhalle unterstrichen. In der spätbyzantinischen und der postbyzantinischen Malerei werden die Gestalten der heiligen Frauen in der Vorhalle gruppiert, doch niemals wieder in so grossen Zahl. Die Galerie der heiligen Frauen stellt das Hauptthema der alten Ochrider Vorhalle dar — Elias' Himmelfahrt und die Sieben-Schläfer aus Ephesus sind in den Ecken als Szenen symbolisch-tendenziöser Natur gemalt.

Ihrer Thematik nach sind die Fresken der Sophiakirche ziemlich alleinstehend, jedoch mit klarer Tendenz. Die Prälatengalerie wäre in einer ausgesprochen mönchischen Kunst schwerlich gepflegt worden. Die Fresken der Kirche der Hl. Sophia in Ochrid gehören inhaltlich auf jeden Fall eher jener Malerei an, die in den Kirchenzentren, an den Höfen, im Patriarchat und den Erzbischofssitzen geübt wurde.

Die Annahme einer Abhängigkeit dieser Malerei von der Patriarchenschule in Konstantinopel einstweilen könnte nur als Hypothese verteidigt werden. Stilistisch sind die Fresken der Sophiakirche von Ochrid in Mazedonien zu alleinstehend, als dass man von einer besonderen, sei es mazedonischen oder lokalen Malerschule, bereits im 11. Jahrhundert sprechen könnte.

Alle schon festgestellten stilistischen Parallelen zwischen der Malerei der Kirche der Hl. Sophia in Ochrid und der übrigen zeitgenössischen Malerei weisen auf keine bestimmte geographische Einheit hin. Nach dem derzeitigen Wissen scheint es, dass sich die stilistisch verwandtesten Parallelen zu den Fresken der Sophiakirche von Ochrid in der Ikonen- und Miniaturmalerei finden, d. h. ebenfalls in Malereizweigen, die am meisten in den Kirchzentren gepflegt wurden.

Durch ein intensiveres Studium der ältesten Ochrider Malerei könnten gewisse, recht weitreichende Schlüsse von allgemeiner Bedeutung gezogen werden. Solche Studien könnten in die Geschichte der byzantinischen Malerei des 11. und 12. Jahrhunderts eine grössere Nuancierung, neue Begriffe und bestimmtere Analysen, insbesondere stilistischer Art hineintragen.

Ich hoffe, meine Absicht war klar. Indem ich mich im Augenblick etwas länger bei den Fresken der Hl. Sophia in Ochrid aufhielt, wollte ich auf gewisse, scheinbar spezielle Probleme hinweisen, die — wenn sie einmal ausführlich behandelt werden — wahrscheinlich in recht hohem Masse dazu beitragen werden, in die Geschichte der byzantinischen Kunst mehr Frische und Leben, mehr Elemente, die die Werke der alten Meister dem heutigen Menschen näherbringen, hineinzutragen. Kurze Definitionen im Stile der Museumsetikette, mit Angabe des Jahres und der Schule haben bei der ästhetischen Beurteilung der byzantinischen Kunstwerke bereits recht viel Verwirrung verursacht. Trockene Definitionen und Einteilungen in Schulen haben, ohne dies zu bezwecken, Werke, deren Qualität die subtilste Analyse erfordert, oft zu einem grauen, unpersönlichen Material durchschnittlicher Museumsexponate degradiert.

Das ausserordentliche neue Material aus dem griechischen und jugoslavischen Mazedonien weist — so verschieden es in seiner Tendenz und seinem Stil auch ist — einen gemeinsamen Zug auf: eine durchschnittlich sehr hohe künstlerische Qualität — und gerade aus diesem Grunde können wir der Hoffnung Ausdruck geben, dass neue, tiefergreifende Forschungen und Studien sich in einer bestimmten Richtung bewegen werden, in der Richtung einer Analyse des künstlerischen Wertes der byzantinischen Malerei des 11. und 12. Jahrhunderts. Eine feste Grundlage für solche Forschungen ist bereits geschaffen. Das ausführliche und kritische Hauptreferat V. N. Lazarevs bietet viel mehr als gewöhnlich in Kongressreferaten geboten wird. Es ist keine Zusammenfassung der bisherigen Ergebnisse, sondern — im Gegenteil — eine weitangelegte und kenntnisreiche Studie komparativen und synthetischen Charakters. Zwei grundlegende Ergebnisse des Referats V. N. Lazarevs werden noch Jahre hindurch der weiteren Forschung als Ausgangspunkt dienen. Vor allem die neue, kritische Datierung des neuen Materials und zweitens die sehr präzise Einfügung der mazedonischen Monumentalmalerei des 11. und 12. Jahrhunderts in die sonstige byzantinische Malerei der gleichen Zeit. Dank dem Referat V. N. Lazarevs sind die noch nicht eingehender erforschten Fresken der Kirche der Hl. Sophia in Ochrid, der Kirche in Nerezi, der ältesten Kirchen in Kastoria und Kurbinovo bereits genau in den allgemeinen Entwicklungslauf der gesamten byzantinischen Malerei in der Zeitspanne von der Mitte des 11. bis zu den letzten Jahren des 12. Jahrhunderts eingeordnet.

Die zu frühe Datierung der in den Kirchen des hl. Kosmas und Damianos und des hl. Nikolaos in Kastoria befindlichen Fresken in der Publikation Professor Pelekanides' ist jetzt, nach dem Referat V. N. Lazarevs, endgültig korrigiert worden. Die übrigen Fragen erfordern eine nähere kritische Klassifizierung. Es muss nämlich zugegeben werden, dass bei der Erforschung und dem Studium der byzantinischen Kunst oft viel zu früh aufgestellte Probleme erörtert werden, was dann eine ziemlich unfruchtbare Polemik hervorruft. Zu den Problemen dieser Art gehört jedenfalls auch die stets zu früh aufgeworfene Frage der nationalen Angehörigkeit der Meister — der Schöpfer der einzelnen Denkmäler oder Denkmälergruppen der byzantinischen Malerei. In dieser Hinsicht wird, wie mir scheint, in der vor kurzem veröffentlichten Monographie über die Mosaike der Hl. Sophia in Kiev musterhaft verfahren. Die kritische Einstellung V. N. Lazarevs bei Erforschung der Teilnahme griechischer Meister und ihrer russischen Gehilfen wird auf einer derart beneidenswerten Höhe der Objektivität behandelt, dass sich wohl alle ausländischen Leser und Kritiker der Monographie Lazarevs — namentlich nach Musterung der Tafeln — veranlasst sehen werden, für eine grössere Teilnahme der russischen Meister bei der Mosaiklegung in der Hl. Sophia von Kiev einzutreten.

Diese kritische Strenge und diese Weitsichtigkeit können uns allen beim Studium der prunkvollen neuen Galerie der byzantinischen Monumentalmalerei des 11. und 12. Jahrhunderts und in noch höherem Masse und noch unmittelbarer bei der bevorstehender Diskussion der Referate als Vorbild dienen.

Ont pris part à la discussion: M. *A. Procopiou* et M. *I. Snegarov.*

MELODY CONSTRUCTION IN BYZANTINE CHANT

Rapport de *Egon Wellesz*

I

OLIVER STRUNK, Princeton University

In his paper for the Congress, as also in a number of earlier studies,[1] Professor Wellesz has rightly and persuasively emphasized the universal and unifying role of centonization in the liturgical chants of the Christian East and West. If in so doing he has tended inevitably to underemphasize the pervasive influence of poetic structure on musical structure, particularly in Byzantium, we cannot take it amiss. For, just as Wellesz was the first to explore the one approach to our central problem, he was also the first to explore the other, and in the foreword to his transcriptions of the hymns for September, published exactly twenty-five years ago, he defined the relationship »Wort und Ton« in a few pages that have since then been a constant stimulus and inspiration to his younger colleagues.[2]

While stressing the universal applicability of centonization — of the formula principle — to the structure of all liturgical melody, Professor Wellesz concedes that its most extensive development belongs to Byzantium, and in conceding this he suggests by implication a direction that our present discussion and our future studies might profitably take. If a particular way of working is more extensively cultivated in one environment than in another, we ought surely to ask ourselves why this is so. What was there about that way of working that made it so peculiarly congenial? What was there about that environment that made it so peculiarly receptive?

To work with traditional melodic formulas is to take an ultra-conservative view of one's function as a composer. It implies a deep-seated respect for tradition. It is at the same time an enor-

---

[1] Particularly in Parts II and III of his Eastern Elements in Western Chant (Oxford, 1947), in Chapter XII of his History of Byzantine Music and Hymnography (Oxford, 1949), and in the introduction to his transcription of the Akathistos Hymn (Copenhagen, 1957).

[2] See for example the analysis of one of the stichera dogmatika in Carsten Høeg's Musik og digtning i byzantisk kristendom (Copenhagen, 1955), Jørgen Raasted's „Some Observations on the Structure of the Stichera in Byzantine Rite," (Byzantion, XVIII 1958), 529—541.

moulsy sophisticated way of working, susceptible of infinite refinement. Using analogies drawn from patristic theology and icon-painting, Professor Wellesz argues that it was inherently suited to the Byzantine climate. To these analogies I venture to add another, drawn from ecclesiastical poetry. Not only does it often happen that the text of a hirmos or sticheron is a mere patchwork of quotations and paraphrases — from the Psalter, from the Gospels, from the Liturgy, from the Fathers — but in rare instances what the poet offers is little more than an artful rearrangement of the lines of an existing hymn. Of the twenty-four alphabetic stichera of the Oktoechos, more than half can be shown to have been built in just this way from older poems belonging to the cycle of Anatolika. Since the first stanza of the one cycle reworks the first stanza of the other, it will be simplest to use these two texts in illustration, setting them side by side. To do so is to illustrate also the technique used in all similar cases, where — as here — the relationship is a line-for-line relationship, with the structure of the copy an exact reproduction of the structure of the model.[3]

Anatolikon 1	Alphabetikon 1
Εὐφράνθητε οὐρανοί	Ἀγαλλιάσθω ἡ κτίσις
σαλπίσατε τὰ θεμέλια τῆς γῆς	οὐρανοὶ εὐφρανέσθωσαν
βοήσατε τὰ ὄρη εὐφροσύνην	χεῖρας κροτείτω τὰ ἔθνη μετ’ εὐφροσύνης
ἰδοὺ γὰρ ὁ Ἐμμανουήλ	Χριστὸς γὰρ σωτὴρ ἡμῶν
τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν	τῷ σταυρῷ προσήλωσε
τῷ σταυρῷ προσήλωσε	τὰς ἁμαρτίας ὑμῶν
καὶ ζωὴν ὁ διδούς	καὶ τὸν θάνατον νεκρώσας
θάνατον ἐνέκρωσε	ζωὴν ἡμῖν ἐδωρήσατο
τὸν Ἀδὰμ ἀναστήσας	πεπτωκότα τὸν Ἀδάμ
ὡς φιλάντρωπος.	παγγενῆ ἀναστήσας ὡς φιλάνθρωπος.

A further question. To what extent, in the process of being received and assimilated, was the congenial principle altered or transformed? Was there in the end something specifically Byzantine about the way in which it came to be applied? These questions can best be answered by studying the way in which Latin and Slavonic translations of Greek texts are handled when they are provided, locally, with independent musical settings. Professor Wellesz has touched briefly on two celebrated instances of borrowing in which Greek texts, literally translated into Latin, have carried their Greek melodies with them. If, instead of looking at these, we were to look at those numerous other instances in which Latin translations from Greek, provided locally with melodies of their own, have found their way into the Gregorian, Ambrosian,

[3] So stricly is this technique applied in those alphabetic stichera whose models I have succeeded in identifying that I can only suppose that the remainder (letters Zeta to Omicron, and Rho) were formed in the same way from models still to be traced. The dependence of copy upon model is seldom reflected in the music.

and Mozarabic repertories, we should soon discover that the Latin melodies, while built up from formulas, are not built up in precisely the same way as the Greek melodies they have displaced. To approach the same question from another quarter, we might compare the melody that Professor Wellesz has quoted from the Serbian Oktoechos with the original melody for the Greek text from which the Slavonic was translated, or — for that matter — with the melody that is sung today in Athens and on Athos. Once again we should soon discover that, despite their underlying general similarity, there are radical and revealing differences.

In touching on the phenomenon of ornamental accretion, Professor Wellesz raises still another question that we might with profit pursue a little further. The melody of the Good Friday troparion ‘Ὅτε τῷ σταυρῷ, which begins melismatically in Byzantine sources written after the year 1050, or thereabouts, is found also, with a syllabic beginning, in a number of Beneventan and other North Italian MSS of the eleventh century, provided there with transliterated Greek text and Latin translation. Since the incorporation of this alien element into the Beneventan rite cannot well have taken place much later than the year 800, the syllabic form of the incipit is clearly the original one, the melismatic form a later accretion. When and why was the melody elaborated?

If we date the change about the year 1000, we shall not be wide of the mark, for Byzantine sources written just before and after this turning-point make us witnesses of the phenomenom itself. For Ὅτε τῷ σταυρῷ, the syllabic form is still preferred. But for other troparia of the same set, one source prefers the syllabic form, another the melismatic; sometimes both forms are given, with the melismatic form as a marginal or interlinear afterthought; in all these sources, the final troparion takes a form that represents an ultimate in elaboration, subsequently rejected by a later time. The late Beneventan sources are peripheral, as is also the Triodion Chilandari 307, the one Slavonic source conveniently accessible, and this Slavonic source not only prefers the syllabic form throughout, but actually preserves for one of the twelve troparia a syllabic incipit that has no counterpart in any Byzantine MS.

To understand this phenomenon, to explain why it occurred, we shall need to recognize it as part of a new attitude. Beginning about 850, radical changes were taking place. Particularly for doxastika and other liturgically prominent pieces, a new and more elaborate style was being developed, and composers were beginning to think of themselves as virtuosi and to expect virtuosity of the singers who sang their music. These tendencies are already evident in the Eothina, in the great doxastikon of Pentecost, and above all in the processional pieces for the mid-Lenten ceremony of the Adoration of the Cross. They are evident also in the rapid development of the musical notation, which had constantly to

meet more exacting demands. They are evident, finally, in the creation of an unprecedented and extraordinarily florid tradition for the music of the kontakion, and they led in the end to the rise of the kalophonic style.

Since 1939, when Tillyard first drew attention to the phenomenon, the existence of two distinct yet cognate traditions for the music of the Hirmologion has constituted a perennial problem. It raises a whole series of fundamental questions, and to some of these questions Professor Wellesz offers new answers in the closing paragraphs of his paper. Beyond this, it has an immediate and critical bearing on the central theme of our discussion, also, as it appears, on a related and not less interesting theme — the interplay of oral and written tradition. It will pay us to take a closer look at it.

With two distinct sets of melodies for the poetry of the Hirmologion, one might suppose that the analyst of their structure would find himself at a disadvantage. Actually, the reverse is true, for the two sets are cognate as well as distinct; here and there they coincide, and when they do, the analyst recognizes their ultimate common origin. No matter how he explains their existence — whether he thinks in terms of local idiom, of gradual evolution, or of deliberate und arbitrary revision — he will conclude that their points of agreement are essential points, their points of disagreement non-essential ones. In the end, the existence of the two traditions becomes for him a positive advantage.

In 1952, Høeg began his inquiry into the tradition for the music of the Hirmologion by asking whether the impression we had of its diversity might not to some extent be due to our lack of familiarity with the parallel tradition for the music of the Sticherarion. On the whole, he thought not, and it is true, of course, that in general terms the tradition for the music of the Sticherarion is extraordinarily uniform. Høeg's question was a shrewd one, none the less, for on closer examination it turns out that this extraordinary uniformity, so often demonstrated, extends only to the contents of the standard abridged version. The moment one turns from this part of the repertory to what I may call the »marginal« part, that is, to those sets and categories of stichera found only in a few exceptional copies, one meets with a diversity quite as bewildering as that met with in the Hirmologion, if not even more so. Any one of these sets or categories could be used in illustration; if I limit myself here to the 64 Stichera Anastasima, it is because some part of the evidence for this set is already available in transcription.

Tillyard's transcriptions of 24 of these pieces, published in 1949, are based on the »Codex Peribleptus,« a MS presented in 1940 to the library of University College, Cardiff. Shortly before their publication, Father Lorenzo Tardo had drawn attention to three other sources for the Anastasima, one at the Biblioteca Nazionale

in Naples, two at the Biblioteca Ambrosiana,[4] and in 1955, using these three sources, he published independent transcriptions of the entire set. If one compares Tardo's transcriptions of the Stichera Anastasima with Tillyard's, published in 1940, one will discover that — apart from variants of little consequence — the differences between the two editions arise entirely from differences in editorial assumptions. These pieces belong to the standard abridged version. But on turning to the »marginal« Anastasima one finds quite another picture. Indeed, the differences are now so striking that, for whole phrases at a time, often for several consecutive phrases, the two editors are simply not transcribing the same melody. This applies particularly, to the stichera of the first three authentic modes, where Tardo's source is Naples II. C. 17; from this point on he follows Ambrosiana gr. 44, a MS whose readings are less distantly related to those of the »Codex Peribleptus.« Tillyard transcribes only the first three pieces of each mode. Had he transcribed the entire set, further discrepancies would have come to light, above all in the pieces for the Orthros, where Tardo's source is Ambrosiana gr. 733, which belongs to another branch of the family.

Despite their general family resemblance, now less distant, now more so, the four MSS touched on in the preceding paragraph are representatives of four distinct traditions. On adding other MSS, we discover that three of these traditions enjoyed a certain currency. To make this clear, I introduce at this point a list of all earlier sources that have come to my notice, with a tentative classification, based in some instances on comparisons of a few test pieces only.

1. *Allied to Ambrosiana gr. 733:*
   Iviron 953
   Sinai 1471

2. *Allied to the «Codex Peribleptus«:*
   Dionysiou 564
   Vatopedi 1493

3. *Allied to Ambrosiana gr. 44:*
   Sinai 1230

4. *More or less independent:*
   Naples II. C. 17
   Lavra Γ. 71
   Sinai 1228

The example that follows compares three versions of a single phrase from the third Anastasimon of the Deuteros, Σὺν 'Αρχαγ-

[4] „L'Ottoeco nei manoscritti melurgici," Bollettino della Badia greca di Grottaferrata, I (1947), 37—38 (notes 11 and 12), 141.

γέλοις ὑμνήσωμεν. Line 1 gives the reading of Iviron 953; Sinai 1471 is concordant and presumably Ambrosiana gr. 733 as well. Line 2 gives the reading of Sinai 1230; Ambrosiana gr. 44 is concordant, also for this particular phrase the »Codex Peribleptus« and presumably Dionysiou 564 and Vatopedi 1493. Line 3 gives the reading of Naples II. C. 17; for this particular phrase Sinai 1228 happens also to be concordant.

[Example]



Now the striking thing about this example, indeed the compelling reason for its inclusion, is that the phrase shown in Line 2 is identical with the phrase quoted from the hirmos Ἐξήνθησεν ἡ ἔρημος in the final line of Wellesz's Example 13. There it was transcribed from the Hirmologion Saba 599; several other Hirmologia have the same reading, among them Sinai 1256 and Palatina gr. 243. This suggests, of course, that there is a significant relation of some kind between the traditions for the Anastasima represented by the »Codex Peribleptus« and Ambrosiana gr. 44 on the one hand and the tradition for the Hirmologion represented by Saba 599 on the other. Preliminary tests leave no doubt that the suggested relation indeed exists, that it is far reaching and firmly rooted, and that the tradition most deeply involved — involved almost to the point of virtual identity — is the one represented by Ambrosiana gr. 44, where in the plagal modes there are frequent and literal recurrences of the irregular and highly individual cadences characteristic of Saba 599 and its relatives, familiar from Tillyard's *Twenty Canons.*

It was said earlier that the existence of two distinct yet cognate traditions for the music of the Hirmologion had an immediate and critical bearing on the interplay of oral and written tradition. Now that we have encountered a similar diversity in the tradition for the music of the Sticherarion, we can more readily recognize what that bearing is. With the Sticherarion, it was only the »marginal« part of the contents that was affected. And this

»marginal« part of the contents consists of two sorts of pieces. On the one hand are those pieces that have fallen into general disuse or have a purely local application — the »apocrypha,« as they were sometimes called. That these pieces should have been excluded from the standard abridged version is only natural. On the other hand are those pieces that must be sung repeatedly throughout the year or throughout a particular season — the automela, the Anastasima, the Στιχηρὰ τοῦ Πάσχα, to mention only the most important. Experienced singers knew these pieces by heart, and their melodies were accordingly excluded from the standard abridged version as sufficiently familiar. They were transmitted orally, and it was only by way of exception that an enterprising scribe attempted to capture in writing the particular form of the oral tradition with which he was familiar. Once he had done so, written tradition might take over, but this did not always happen, and when it did, it happened only in a limited way. That these various attempts should differ as often and as materially as they do reveals only too clearly how unstable a thing an oral tradition actually is.

By contrast, the tradition for the standard abridged version of the Sticherarion was a written tradition, and a written tradition upon which there had to be absolute reliance in practice. The great bulk of the contents consists of melodies that are sung only once a year. To suppose that any substantial part of this contents was ever committed to memory by singers whose memories were already overburdened would be utterly unrealistic. The enormous number of extant copies obliges us to infer that the singers who sang these melodies sang them from a book, and the same inference is forced upon us by the extraordinary uniformity of the tradition these copies transmit.

With the Hirmologion, the situation is more complex. Here too a quasi-official version, comparable in many respects to the standard abridged version of the Sticherarion, was put into circulation about the year 1050, and for roughly two centuries the tradition it transmitted was the dominant one. Høeg believed and Tillyard has convincingly demonstrated that this tradition stems from the one found in our earliest sources; that it is in close agreement with the archaic Slavic tradition is equally clear from the comparative charts published by Velimirović. It is a tradition perfectly consistent with the one familiar to us from the standard abridged version of the Sticherarion, employing the same initial and cadential patterns, the same ornaments, the same melismas; troparia pass from the one collection to the other without changing their shape;[5] when the Sticherarion interpolates a series

[5] Compare for example the published transcriptions of Ἡ ἄσπιλος ἀμνάς as a sticheron (The Hymns of the Octoechus, Part II, Copenhagen, 1949, pp. 167—168) and as a hirmos (The Hymns of the Hirmologium, Part I, Copenhagen, 1952, p. 43).

of hirmoi, as sometimes happens, it interpolates them in this quasi-official version;[6] when a sticheron quotes or paraphrases a hirmos, it is this quasi-official version that is involved.[7] It enjoyed the widest dissemination, extending from Grottaferrata, where it was copied as late as 1281, to the Saba monastery, where the fourteenth-century scribe who revised the notation of the old Hirmologion Saba 83 used a copy as his *Vorlage*. Yet, unlike the standard abridged version of the Sticherarion, this quasi-official version of the Hirmologion was a book for teaching and study, not a book for practical use. Since the melodies in contained had usually to be adapted to texts other than those of the hirmoi themselves, and since these melodies were frequently combined in orders wholly different from those in which they were copied, the singers who sang them were obliged to sing them from memory. The relatively limited number of extant copies bears out this conclusion emphatically.

With the Hirmologion, then, of two conditions essential to the survival of stability, one was lacking, and despite the deceptive uniformity of the written tradition, which continued for a time, the melodies did not stand still. Written and oral tradition were working at cross purposes. By 1257 the contradiction between what was written and what was sung had evidently become intolerable, for in that year the Hirmologion Sinai 1258 puts forward a new tradition that in many respects anticipates the later tradition of Saba 599 and its relatives, although it is by no means identical with it.[8] With the turn of the century the tradition of Saba 599 becomes the dominant one, to remain so until at least as late as 1500. Perhaps the most striking single fact about this latest tradition is its association with Joannes Koukouzeles, a monk of the Lavra, whose own »edition« of it survives in two dated copies, Leningrad 121 (»1302«) and Sinai 1256 (»1309«), and who draws on it also for the hirmos incipits quoted in his Akolouthiai, or »Orders of Service,« easily the most popular handbook of the time.[9]

Much of the foregoing is admittedly conjecture. Even so, the conclusions to which conjecture has led us are inescapable; no other explanation will really fit the facts. Of the two traditions

[6] The Triodion for Good Friday is found with musical notation for the hirmoi, and sometimes for the troparia as well, in many older copies of the Sticherarion. The Sticherarion Vienna theol. gr. 136 goes even further in interpolating also the hirmoi for the four preceding days in Holy Week.

[7] Compare for example the sticheron Χριστὸς ὁ ἐρχόμενος (one of the Proeortia of Christmas) with the hirmos from which it quotes (from the canon for Palm Sunday).

[8] Concordant with Sinai 1258, and supplying some part of what that MS has lost at the beginning, is the Hirmologion Saba 617.

[9] For a brief account of this compilation, with a list of early copies, see my „Antiphons of the Oktoechos," Journal of the American Musicological Society, XIII (1960), 50—67, especially 53—56.

for the music of the Hirmologion, one is amazingly uniform, the other at best loosely so. How shall we account for this antithesis unless we recognize, in the one tradition, a written tradition descended from a single archetype, in the other, a random selection from among the various forms of an oral tradition independently recorded at various times and places? And how shall we evade this recognition after we have encountered, in the tradition for the music of the Sticherarion, a similar and parallel antithesis for which we could account in no other way?

One significant new fact has emerged from our inquiry. The tradition for the music of the Hirmologion represented by Saba 599 and its relatives is related in the most intimate way to the traditions for the Anastasima represented by Ambrosiana gr. 44 on the one hand and the »Codex Peribleptus« on the other. The fact can be useful to us here, for it places at our disposal new evidence bearing on the date and provenance of these related traditions.

Of the five sources for the Anastasima that are involved in this relationship, four are dated — Ambrosiana gr. 44 (»1342«), Sinai 1230 (»1365«), Dionysiou 564 (»1445«), and the »Codex Peribleptus« (»1447«).[10] No source suggests an early date, and while this does not prove the related traditions to be late ones, it is certainly not calculated to support the opposite view. Likewise unambiguous are the indications of provenance. Of Ambrosiana gr. 44, it can at least be said with assurance that its relative, Sinai 1230, comes from Trebizond. The »Codex Peribleptus« points to Mount Athos and its orbit, as do its relatives Dionysiou 564 and Vatopedi 1493; all three contain offices for the commemoration of St. Athanasius of Athos on July 5. Not one of these sources has anything remotely to do with the Holy Land.

All things considered, it is now time to abandon the attractive theory that the tradition for the music of the Hirmologion represented by Saba 599 and its relatives is an early tradition of Palestinian origin. All we know about the history of Saba 599 is that it was brought to the library of the Greek Patriarchate in Jerusalem in the 1880's, together with other MSS from Mar Saba. There is nothing to show that it was actually written at the Saba monastery, and it is far easier to suppose that it was brought there from within the Empire than to suppose that Koukouzeles, about the year 1300, should have sought to introduce on Mount Athos a Palestinian tradition.

[10] Strictly speaking, the year 1447 is the year in which the „Codex Peribleptus" was broughtto the monastery of the Nea Peribleptos, not the year in which it was copied. Even so, the general appearance and character of the MS, and its intimate connection with Dionysiou 564, suggest that the date is close enough for our present purposes.

II

DIMITRIJE STEFANOVIĆ, Beograd

Apart from discussing the constructional problems of Byzantine Chant our observations will also try to elaborate those points of Professor Wellesz's thoughts which could be extended into the field of Slavonic, i. e. Russian, Bulgarian and especially Serbian Chant. In so doing we shall refer to concrete examples and give the corresponding Slavonic versions.

Among the numerous aspects of Eastern Christian Chant the interrelationship of Church and folk music has not yet been explored. Professor Wellesz speaks of the influence of Western Church music on folksongs. The few following examples (ex. 1—A, B, C, D, E) which we heard from an Orthodox priest (father Dj. Ugrišić from Novi Sad, Yugoslavia) illustrate such relationship in Serbian Chant, with the difference — compared to the Western one — that both melodies: the liturgical and the secular still exist side by side.

Recently we were astonished when we learned in Rumania that the usage of the Chrysantine reformed notation has been so wide that even folksongs were written down in that notation.[1] Such a custom is not known in Serbia. Further investigation into that interrelationship of church and folk music will certainly prove satisfactory and might contribute to a better understanding of the melody construction.

There are instances where the Greek prototype has served as the model for the Serbian version. In a separate article we discuss a number of such points.[2] Further on, there is the striking similarity of the corresponding Serbian and Arab versions of the parts of the troparia of Modes I, III and VII (ex. 2) which similarity, although fragmentary, opens new possibilities for suc-

---

[1] In the book Cintece de lume (Bucharest, 1954) we find reproductions (pp. 79—81) from a Rumanian neumatic manuscript from the middle of the 19th century containing folksongs by Anton Pann (1797—1854). The melodies were transcribed and the introduction was written by *Gheorghe Ciobanu*, research fellow of the Institute for Folklore in Bucharest.

[2] „Nekoliko podataka o grčkom uticaju na srpsko crkveno pojanje", Bogoslovlje V (XX) (Beograd, 1961) 107—11, with two photocopies and resumés in German and Russian.



Example 1.

A. The first line represents the popular melody, the second, the beginning of the Kanon for Annunciation [Zbornik... (Belgrade, 1958) 272).

B. The first line represents the popular melody, the second, the beginning of the Kanon for Pentecost [Zbornik... (Belgrade, 1958] 533).

C. The first line represents the popular melody, the second, a fragment from the Sticheron for the Serbian Saints [*Mokranjac, St. St.,* Opšte pojanje (Belgrade, 1935) 331].

D. Here we have the beginning of the 1st Rukovet (cycle of folksongs) by *Stevan St. Mokranjac,* Rukoveti St. St. Mokranjca, (Belgrade, 1957) 3.

E. The melody of this koinonikon *(Mokranjac,* Opšte pojanje, p. 351) is in fact that of the so called monks' song whose original text is as follows: 'Dobro veče ljubo moja, nemam mira ni pokoja' (Good evening my beloved, without you I have no

cessful comparative studies. They might subsequently lead to the confirmation of the unbroken tradition of certain groups of chants from very early times.



Example 2.

Parts of troparia of Mode I, III and VII (i. e. the third plagal-barys). The Serbian version is taken from *Mokranjac's* Osmoglasnik (Belgrade, 1908) pp. 10,78 and 227; the Arab versions are from *Rebour's* Traité de psaltique, pp. 248—9, 252.

When we try to find the bilingual chants in Greek and Slavonic[3] our results will not be as rich as those gained in the West.

[3] The Greek and Latin versions sung to the same melodies are now thanks to Dr. Wellesz's and Professor Strunk's investigations no longer a rarity.

Still, although late in date, we find an exquisite example of a 15th century Psaltikon MS (ex. 3) where the same melody — a composition by the domestikos Kir Stefan the Serbian — was neumated to Greek and Church Slavonic words. There were a few other, similar examples in this MS, but unfortunately, they cannot even be reconstructed, since only 12 photocopies of that MS have been preserved none of which contain the examples than the one mentioned.[4]

There are two more astonishing examples of unusual bilingual chant, discussed in detail in the article mentioned above (cf. footnote 2). Under the Greek text of the koinonika, the Church Slavonic texts for *other* koinonika were added (ex. 4).

Apart from these, rather rare examples of bilingual chant, there are a few later MSS (from the 18th and 19th centuries), where in the same volume Greek and Slavonic texts appear separately. Such are the MSS from Pirot and Novi Sad (ex. 5A, 5B and 5C). Certainly the practice of bilingual chant existed, but we can already say that it was less in usage than in the West. Anyway, it confirms the principle that the added text had to be subordinated to the constructional principles of the original melody.

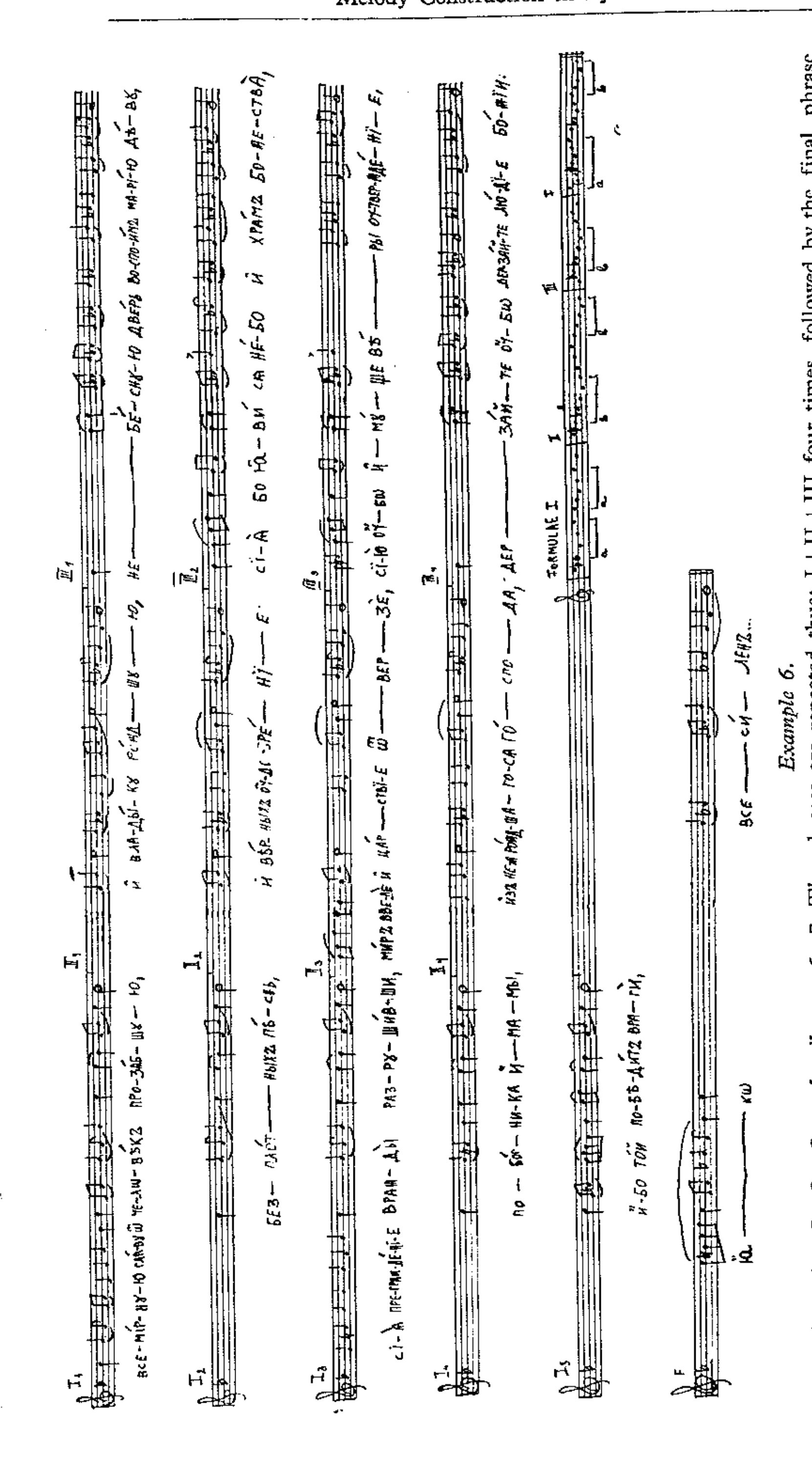
We would like to complete the example given by Professor Wellesz which is taken from the Serbian edition of the Oktoechos.[5] It concerns the Doxa and the Sticheron — the so called Dogmatikon of Mode I. As the Doxology contains only two phrases, we shall consider only the Dogmatikon. The present day Serbian melody of the Dogmatikon (ex. 6) is quite different from the Byzantine as transcribed and published in the Mon. Sum. Byz. Oktoechos. But, it is also different from the corresponding version found in the 18th century Chilandar Serbian MS No. 309, ff. 11 r. + v.[6] Now, when we compare the Chilandar version with that transcribed from the 13th century Byzantine Oktoechos[7], we find that the general melodic line is not quite the same, but that certain melodic formulae are exactly repeated in both versions. Here is then, a clear proof that the 18th century Serbian version has been based upon

[4] In our article „Izgoreli neumski rukopis br. 93 Beogradske narodne biblioteke — jedini poznati muzički spomenik iz srpskog srednjeg veka", Bibliotekar god. XIII, br. 5 (Beograd, 1961) 379—84, there is a detailed description of the 12 reproduced photocopies. In the first history of Yugoslav Music (*Andreis, Cvetko, Đurić-Klajn,* Historijski razvoj muzičke kulture u Jugoslaviji, Zagreb, 1962) pp. 561—6 are devoted to that MS. There is also a partial transcription of the hymn (p. 564).

[5] *Mokranjac, Stevan Stojanović,* Osmoglasnik (Beograd, 1908) 6—7.

[6] For a description of it *see* our „Pregled mikrofilmova hilandarskih slovenskih neumskih rukopisa u Arhivu Srpske akademije nauka i umetnosti u Beogradu", Arhivist X, 1 (Beograd, 1961) 22—6.

[7] Monumenta Musicae Byzantinae, ser. transcripta vol. V, The Hymns of the Octoechus II (Copenhagen, 1949) 111—2. Transcribed by H. J. W. Tillyard.



Example 6.

Cf. *Mokranjac, St. St.,* Osmoglasnik, pp. 6—7. The phrases are repeated thus: I+II+III four times, followed by the final phrase. The Roman numerals denote the number of phrases — there are altogether three — and *F* denotes the final phrase. The Arabic numerals next to the former ones, denote the numbers of their repetitions.

The first phrases: only I,1 and I,3 have introductory parts; I,5 contains the basic formula somewhat varied. The second phrases, except II,3 do not contain introductory parts. All the third phrases contain introductory parts: in III,1 and III,4 they are shorter, while in III,2 and III,3 they are longer. The final phrase consists of the material from the first phrase and the second part of the basic formula of the second phrase.

If we wanted to group the melodic lines of these phrases into formulae and in so doing arrive at the melodic skeleton, we would get only two formulae (*a* and *b*). Here the Roman numerals denote the phrases and the letters *a* and *b* the formulae.

its Byzantine prototype. This would, further, complicate the question of the date of origin of the present day Serbian Chant, esp. in view of the already mentioned striking similarities between some Serbian and Arab melodies.[8] A final conclusion at this stage is certainly hindered by the insufficient number of examples; however convincing, they belong to different kinds of chant.

The structure of Serbian Chant is based upon the principle of phrases.[9] Such structural principle is not unknown either in Byzantine nor in the Bulgarian or Russian chant. However, while the phrases are repeated in the Byzantine Chant *without a fixed order* this is *not* the case with the Serbian Chant. Here the phrases follow each other according to a fixed scheme (ex. 6). The phrases in the Serbian Chant might have introductions, but must contain the basic formulae. Our teacher Mr. Lazar K. Lera, with his long experience not only in singing, but also in 'composing' and analyzing the Serbian Chant, thinks, quite rightly, that in each of the phrases the basic formula is vital, regardless of the introduction. The introductory parts depend on the length of the text. Therefore, it follows that the whole phrase itself depends on the text also. The number of phrases in different Modes of the Stichera of the Oktoechos varies. In Mode I — there are three phrases which are regularly repeated and whose length depends on the text. After them follows the final phrase. This is at the same time the structure of our example.

We did not think it necessary to divide the phrases into two or three halfphrases, since such a division would lead to the dichotomy of the melody and the text. It is known and it should not be proved that the melody mostly depends on the text and its accents with which it makes an unbroken and artistic unity.

Speaking about accents it is also important to state that the accents of the words in Serbian Chant — as we find them in printed books — are not Serbian but are the so called Russian Church Slavonic ones. MSS with the Serbian accents — *Srbulje* — were in use until 1730 when the Archbishop of Serbia Mojsije Petrović (1677—1730) introduced Russian liturgical books. Since then the complicated process of the melodic adaptation of the Serbian Chant to the Russian accents began and led to a great inconsistency which we see not only in the first published editions of Serbian Chant[10], but also in the present day singing. It goes as far as to change the accents of the Russian Church Slavonic words

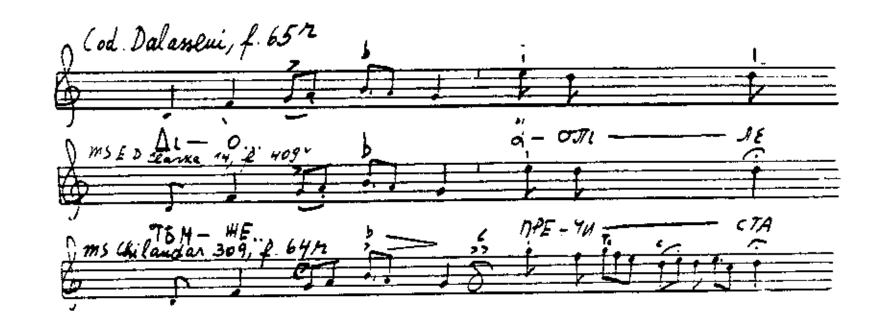
[8] Compare supra ex. 2.

[9] Compare *Bingulac Petar*, „Vizantiska muzika — Crkvena muzika u Jugoslaviji — Srbija", Muzička enciklopedija 1 (Zagreb, 1958), 298—300.

[10] *Станковић К.*, Божественная служба во святыхъ отца нашего Иоанна Златоустаго, у ноте написао за четири гласа и клавир удесио Корнилие Станковић (Беч, 1862).

(*Hristos; blagoslovi duše; spasi,* etc.) into the Serbian ones. An adherence to the principle of the unity of the melodic and word accents should then be observed in studying the structural problems of melodies.

While examining the structure there is another good example of the Serbian Chant which supports Professor Wellesz's statement that 'the essence of the structure of the formulae must remain recognizable'. We have found corresponding versions from two MSS: one a Serbian fragment from a Bodleian Greek MS[11] — *E. D. Clarke 14,* f. 409v — dated 1553 and the other a Chilandar Serbian MS No. 309 from the 18th c. ff. 63v + 64r, of the Sticheron after the Doxa for the Feast of the Presentation of the Mother of God (November 21st). A formula from the first version from the 16th century when compared to the corresponding 18th century melismatic version shows undoubtedly that the essence of the



Example 7.

early formula has been preserved. The 16th century formula is also identical with the 13th century Dalassenos version, so that one can here again confirm the view of the unbroken tradition from the early times up to the 18th c. (ex. 7).[12]

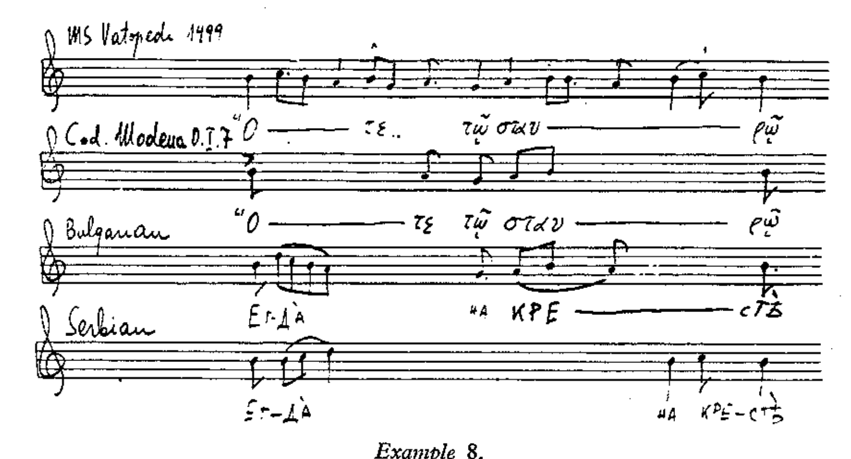
Without trying to draw a general conclusion it is interesting to add to the 'Ote to stauro' example that the present Serbian and Bulgarian versions still keep the melodic essence of the opening

[11] It is at the same time the oldest dated document of Serbian Chant with notation. *See* our article with the same title in the Zbornik radova of the Byzantine Institute, No 7. (Belgrade, 1961) 187—96 with one photocopy and transcription.

[12] This view has also been expressed in several articles and studies by *H. J. W. Tillyard.* However, it would contradict to E. Werner's statement about the definite breaking of the continuity of ancient psalmody by the maistores and melurges [cf. The Sacred Bridge (London, New York, 1959) 471] although we speak here mainly about the Hirmi and Stichera.

formula as quoted from the Vatopedi and Beneventan MSS in Professor Wellesz's paper (ex. 8).

Concerning the example 7, from Professor Wellesz's paper, where four incipits of Hirmi are given, we would like to add the exact quotation from a Sticheron for January taken from *Codex*



Example 8.

Dalassenos, f. 121 r in the same Mode (ex. 9), where not only the opening words are identical, but also the formulae.

Our next example adds to Professor Wellesz's No. 9 where a phrase in medial position is discussed. We have almost the same



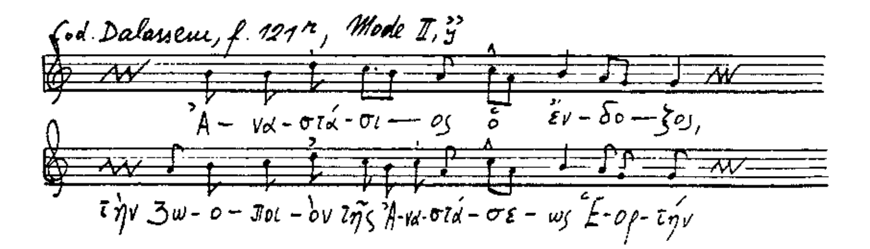
Example 9.

case in the above Sticheron for January (ex. 10) where the phrase is repeated twice in the course of the Sticheron.

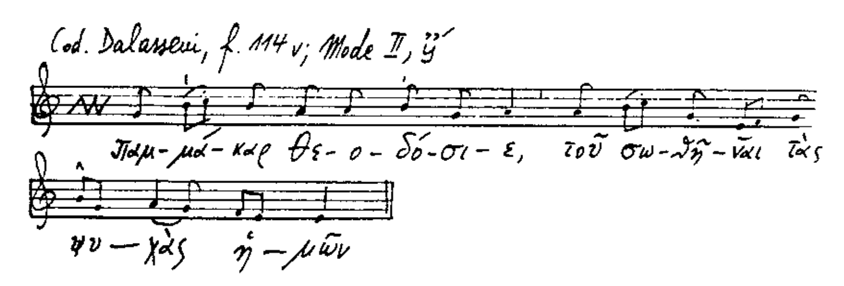
For the final formulae there are also similar examples in the Stichera and we are giving one from January (ex. 11). It is however, surprising that in the January Stichera we could not

find any ending on *b* in Mode II, although there is 'a great variety among the Hirmi' with such an ending.

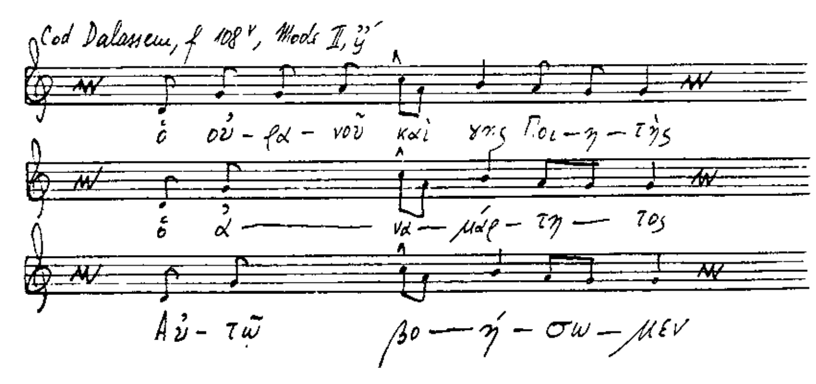
The leaps of two consecutive fourths are also found in the examples of the January Stichera (ex. 12).



Example 10.



Example 11.



Example 12.

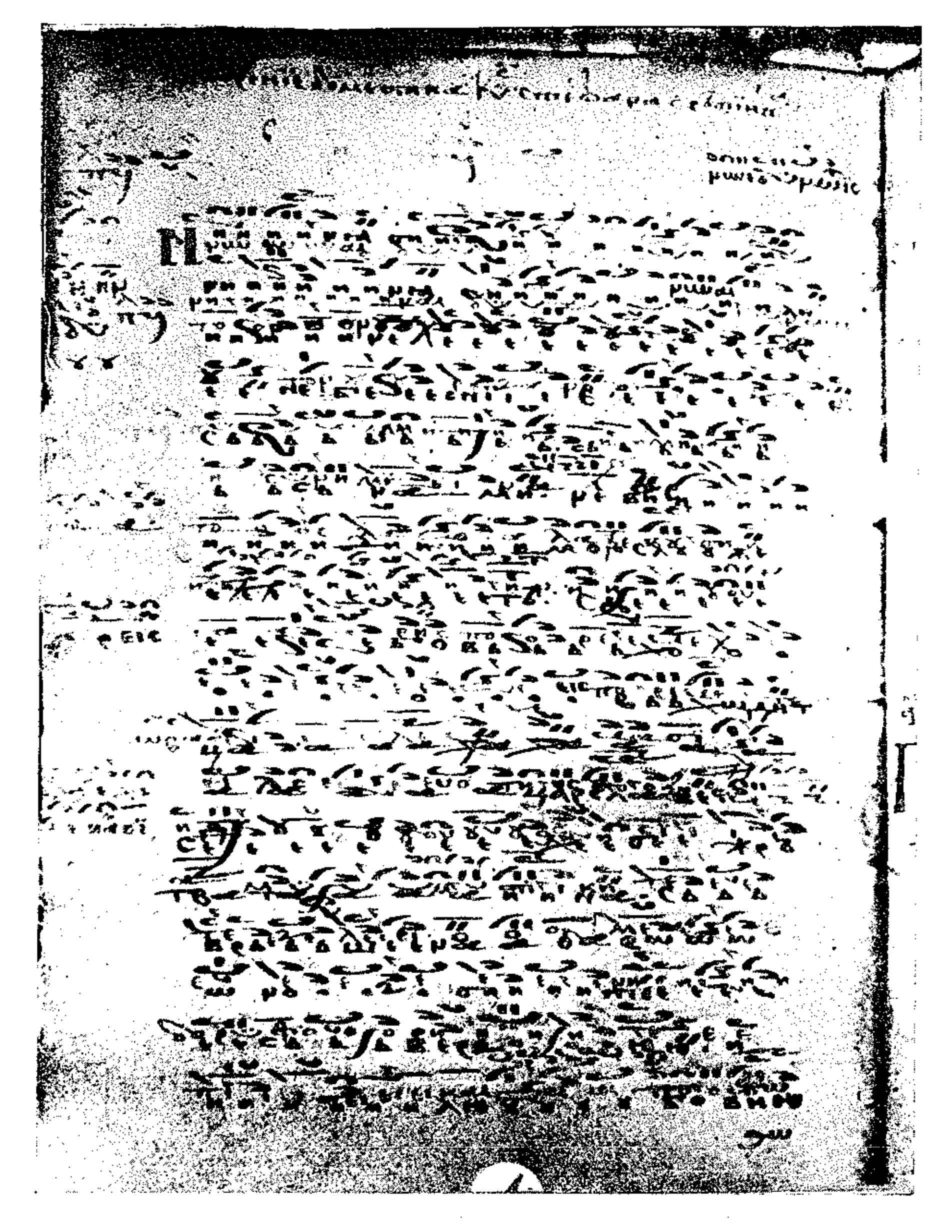
When studying the 17 MSS with the January hymns from different scriptoria, it became apparent that the existing dif-

ferences in the melodic versions were rather due to local traditions than belonging to a certain chant or a family of MSS. With this assumption we do not want to negate the existence of family MSS. It has been already recognized that divergences existed between the Jerusalem and Mount Athos versions of the Hirmi. But for a documented conclusion about the different sticheraric versions a greater number of MSS including the early ones should be consulted. A good sign for a MS belonging to a certain scriptorium is the presence of hymns dedicated to local saints which are not found in the standard repertoire of MSS, the so called *Apocrypha*.

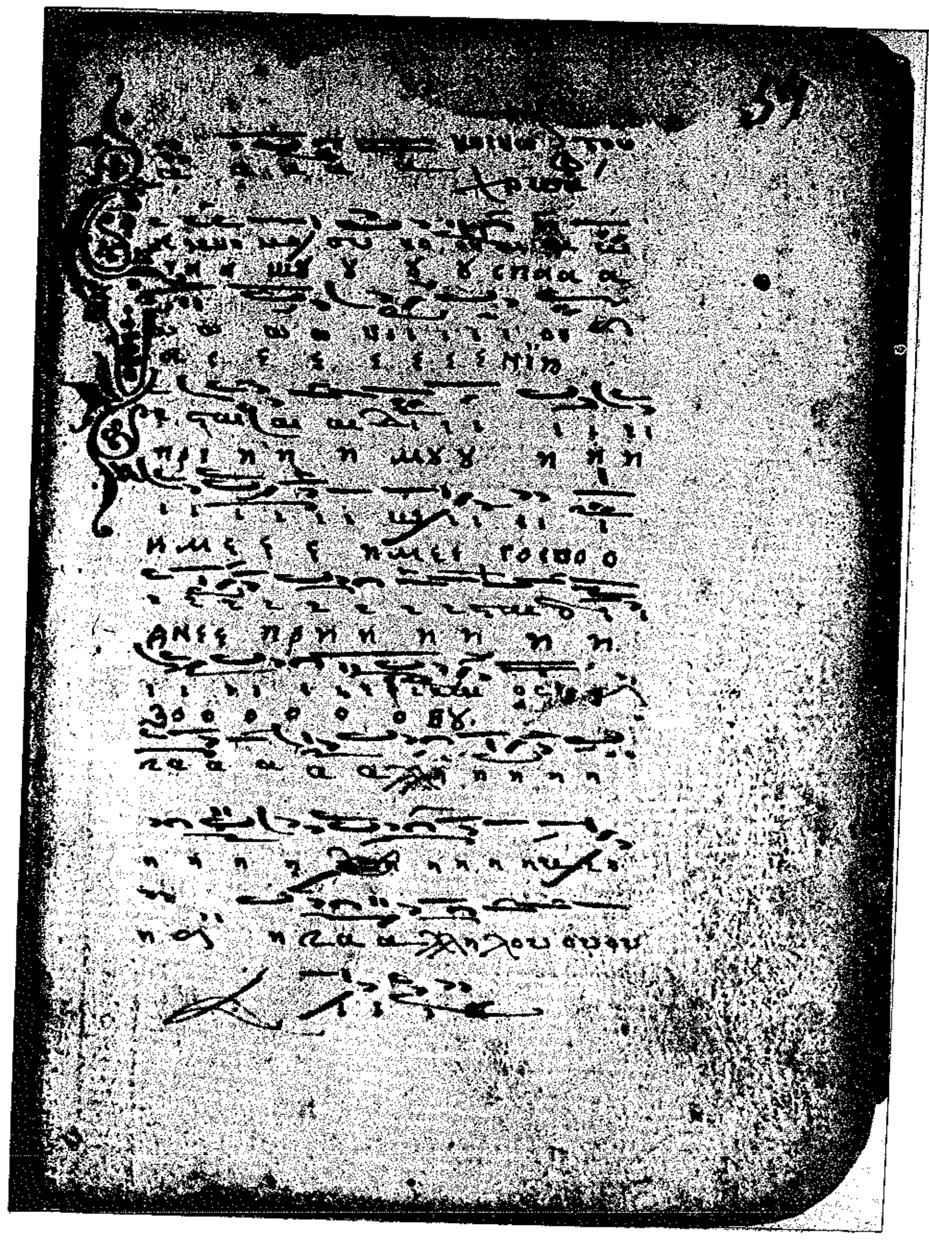
One particular conclusion points profitably towards further investigation: the structural melodic interrelationship between the Hirmi and the Stichera which we saw in the few given examples. We have seen that the same words are used both in Hirmi and in Stichera and have the same melodic formulae (ex. 9). We have also seen that the same melodic formula was used in both groups with different texts, not to speak of the common, 'characteristic' leaps and modal formulae (ex. 10—12). This problem has not been sufficiently explored and after a detailed study the results might easily show the common basis for the Hirmi and the Stichera.[13] Then we shall see revealed, as Professor Wellesz said at the beginning of his paper, 'the essence of music'. One would only wish that more scholars from the Slavonic speaking countries could achieve necessary facilities and become tempted to study these most fascinating problems of the nearly two thousand years old Christian Chant.

Ont pris part à la discussion: M. M. *C. Floros, J. Raasted, O. Strunk* et le Président de la séance M. *A. Lord.*

[13] The following two studies by Professor *Oliver Strunk* represent very important contributions to the study of formulae in early stages of notation and to the usage of a given formula in several modes: (1) „The Notation of the Chartres Fragment“, Annales Musicologiques, Tome III (Neuilly sur-Seine, 1955) 7—37; (2) „The Antiphons of the Oktoechos“, Journal of the American Musicological Society vol. XIII, Nos. 1—3 (New York, 1960) 50—67.

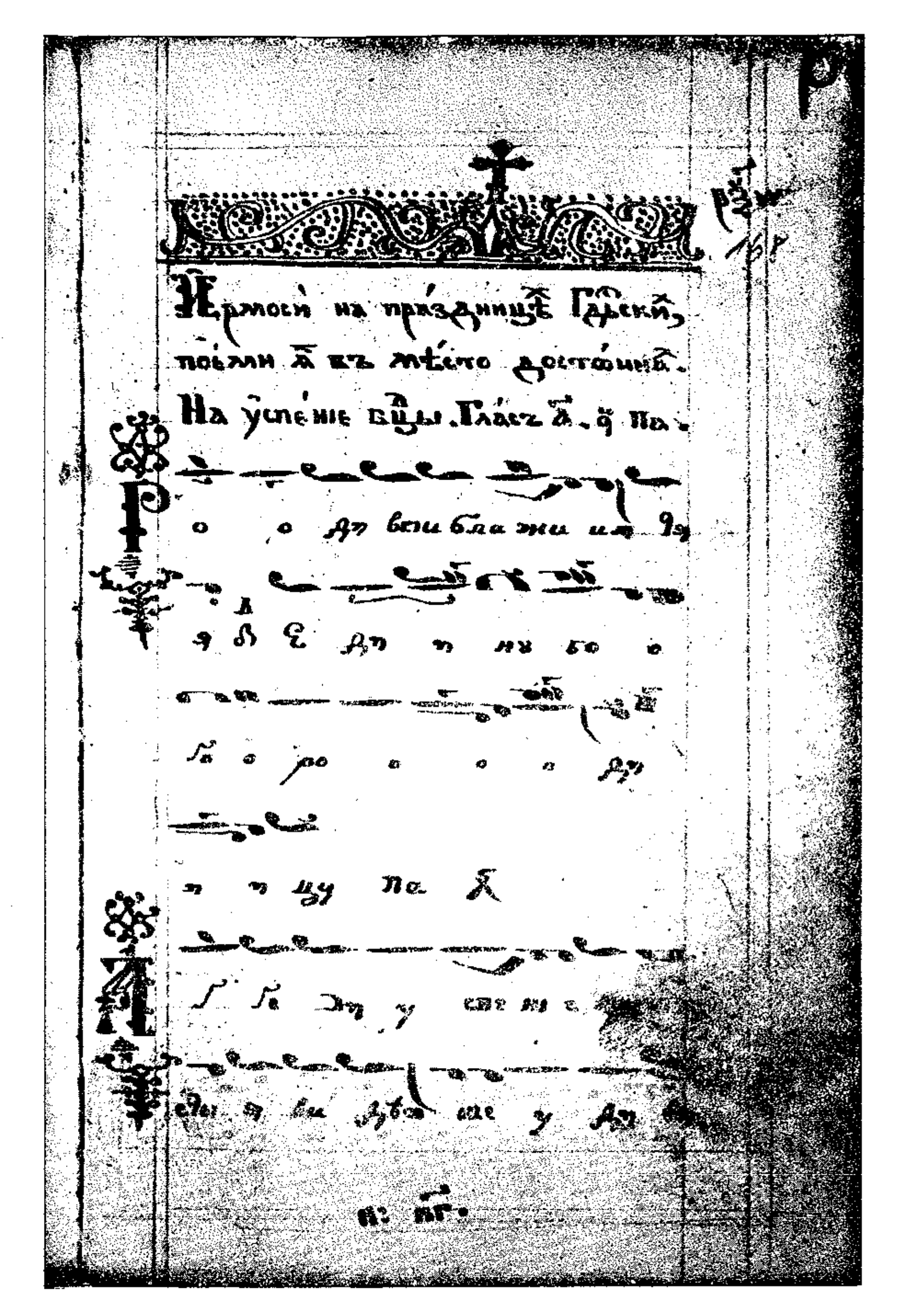


Example 3.
This is a hymn sung instead of the Cherubic Hymn at the Liturgy of the Presanctified. Under the line with late Byzantine notation is the Church Slavonic text of the hymn, underneath the corresponding Greek text Νῦν αἱ δυνάμεις. The MS was destroyed in 1941 during the German bombing of the Belgrade Public Library. The remaining twelve photocopies are preserved in the Archives of the Serbian Academy of Sciences and Arts in Belgrade, under the number VII/433. For more details about the MS *see* footnote 4.



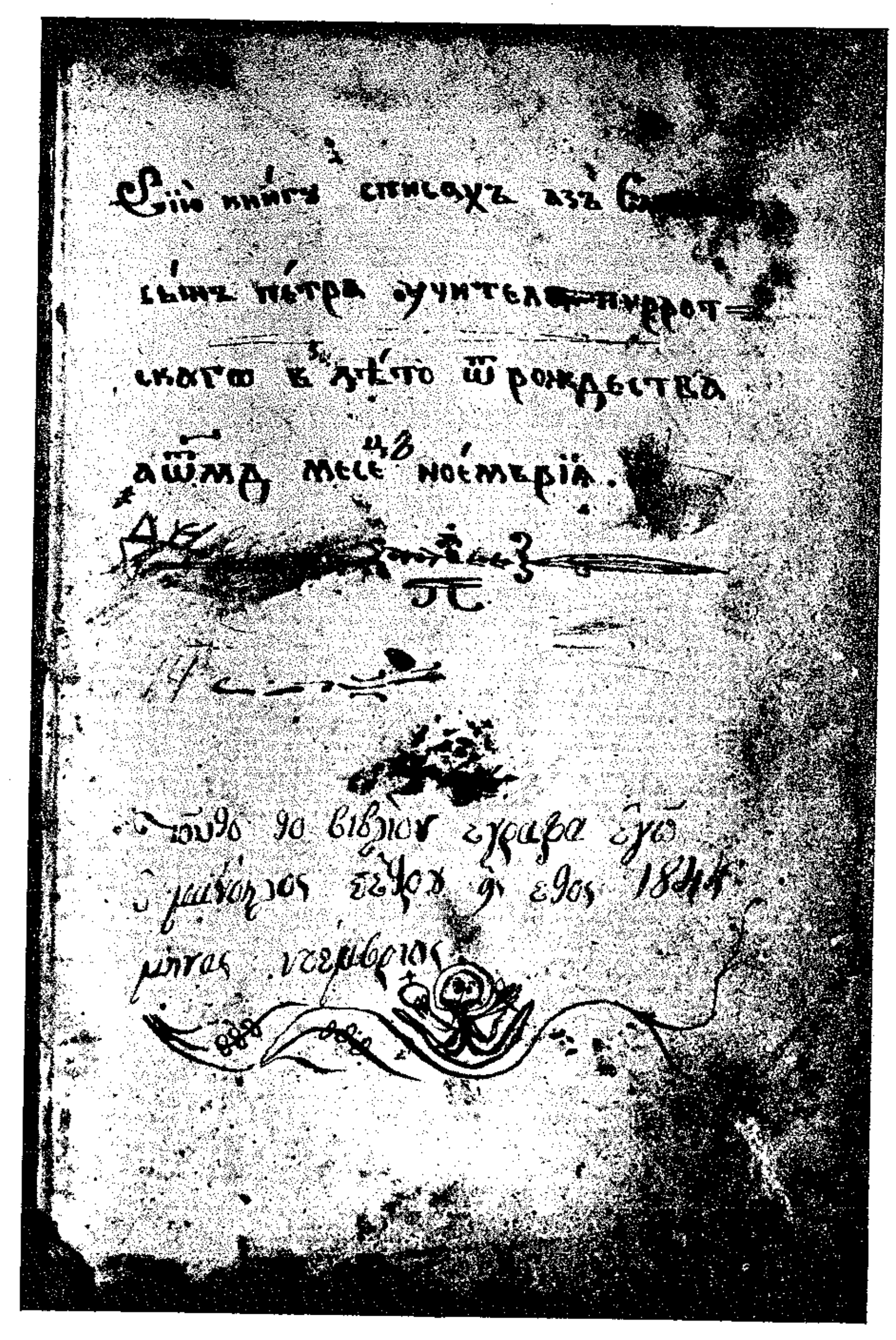
Example 4.

f. 54 r of the MS 421 in the Archives of the Serbian Academy of Sciences and Arts, Belgrade. It is Chrysaphes' composition of the Koinonikon Εἰς μνημόσυνον αἰώνιον (Psalm 111.6). Underneath is written in red ink the text of another Koinonikon, in Church Slavonic: чашꙋ спасенїѧ прїимꙋ имѧ господне призовꙋ (psalm 115.13). The last word '*Alleluia* 'is not bilingual. The transcription has shown that — although the Church Slavonic text was inserted relatively freely, the scribe tried to bring the accents of the Church Slavonic text into accord with those of the Greek melody. A similar case appears on f. 51 r of the same MS.



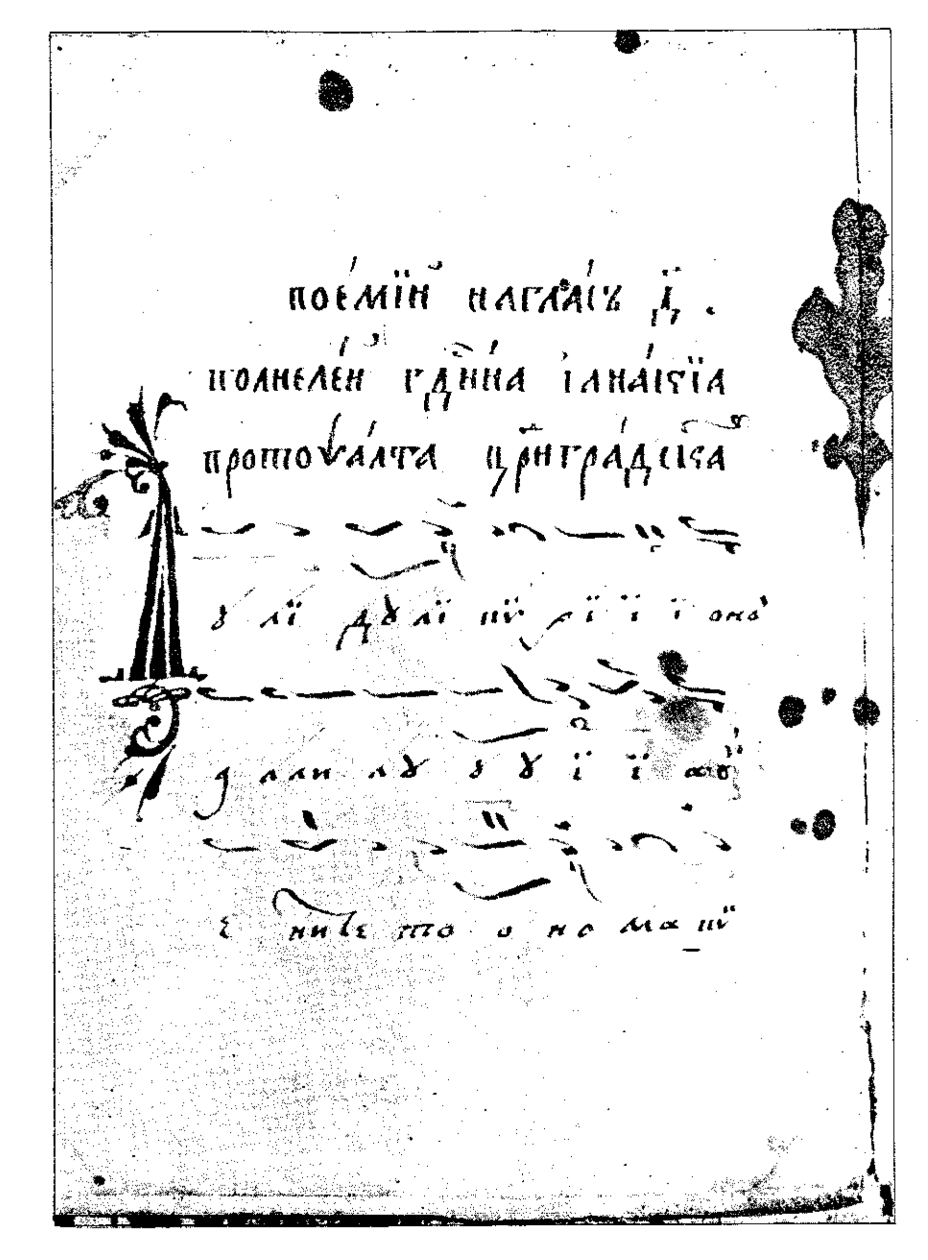
Example 5 A.

f. 168 r of a Ms belonging to the Musicological Institute in Belgrade, where the Church Slavonic text starts with Bulgarian melodies, containing the music for the Hirmoi of the Lord's Feasts. The first part of the MS contains only Greek music and text.



Example 5 B.

The graffito (November 1844 on the first folio is bilingual)



Example 5 C

In the Library of the Matica Srpska in Novi Sad under the No. 352 B 34, there is another 'mixed' MS. We have a copy of f. 85 v, which contains the music and the Greek text of the opening verse of Psalm 134, phonetically transcribed in Cyrillic letters. The main body of the MS is a usual Anthologion containing Greek hymns; among them, quite unexpectedly, there is one written in Church Slavonic. The MS dates from June 1780 and originates from Mount Athos.

L'ARCHITECTURE DE LA BASSE ANTIQUITÉ ET DU HAUT MOYEN AGE DANS LES BALKANS

Rapport de

Dj. Bošković, Dj. Stričević, I. Nikolajević-Stojković

KRSTO MIJATEV, Sofia

Im Zusammenhang mit dem Thema »Die Architektur der Spätantike und des Mittelalters im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel«, das meine verehrten jugoslawischen Kollegen Bošković, Stričević und Stojković-Nikolajević entwickelt haben, möchte ich auf eine unzureichend, sogar falsch geklärte Erscheinung in der Geschichte der Kirchenarchitektur in Bulgarien eingehen. Es handelt sich um die ungewöhnlich späte Erscheinung von Architekturtypen in den alten bulgarischen Hauptstädten aus dem IX.—X. Jahrhundert. Diese Typen wurden nach Justinian in der Hauptstadt und den grossen Städten von Byzanz nicht mehr gebaut. Vom VI.—VII. Jahrhundert hat sich als repräsentativer Kirchenbau die Kuppelbasilika durchgesetzt. Von der zweiten Hälfte des IX. Jahrhunderts entwickelte und verbreitete sich im Kaiserreich rasch die Kreuzkuppelkirche.

Bekanntlich übernahmen die Bulgaren im Jahre 865 den christlichen Glauben mit dem gesamten ideologischen und kultischen Apparat (Dogmen, Liturgie, liturgische Zeremonien, Religionsliteratur, bildende Kunst und Kirchengesang) unmittelbar von Konstantinopel. Es wäre daher logisch zu erwarten, dass damit auch die in jener Zeit am Bosporus »modernen« Kirchenbautypen von Bulgarien übernommen wurden, da Fürst Boris durchaus die Möglichkeit besass, mit den Geistlichen auch erfahrene Kirchenbaumeister aus Byzanz heranzuziehen.

Die archäologischen Tatsachen liefern aber keine Bestätigung dafür. Im Gegenteil, diese Tatsachen weisen unzweideutig auf folgendes hin: 1) dass die Stifter der ersten bulgarischen Kirchen keinen Geschmack für die zeitgenössische Kirchenarchitektur der byzantinischen Hauptstadt bezeugten und 2) dass sie für den Bedarf des christlichen Kults und des bulgarischen Zarenhofs, zunächst in Pliska und später in Preslav und Prespa, als monumentale, repräsentative Kirche die dreischiffige Basilika hellenistischen Typs errichteten. Zur gleichen Zeit wurde in Preslav auch eine Rundkirche gebaut, die sich ebenfalls durch zahlreiche hellenistische Züge auszeichnet.

In den ersten dreissig Jahren unseres Jahrhunderts wurden in Pliska und Preslav Überreste mehrerer Kirchen entdeckt und

veröffentlicht, von denen nur zwei, die »Grosse Basilika« in Pliska und die Rundkirche in Preslav der westlichen archäologischen Wissenschaft näher bekannt sind. Die Grundrisse dieser zwei Kirchen beeindruckten die Historiker der mittelalterlichen Architektur auf der Balkanhalbinsel durch manche für die Epoche ungewöhnliche Teile und Formen, die ihnen ein den frühbyzantinischen Basiliken und Rotunden ähnliches Aussehen verleihen. Die Verwandtschaft wird durch ein weiteres Merkmal, je ein Atrium an der Westseite der beiden Kirchen noch enger. Beide Kirchen sind seit langem ein Interesse erweckender Untersuchungsgegenstand. Infolgedessen bildeten sich zwei entgegengesetzte Standpunkte über deren Genesis und Entstehungszeit heraus. Bulgarische und zahlreiche ausländische Archäologen nehmen an, dass diese Denkmäler mit der Geschichte Pliskas und Preslavs eng verbunden sind und datieren sie deshalb in die zweite Hälfte des IX. und den Anfang des X. Jahrhunderts.[1] Andere Wissenschaftler, darunter auch jugoslawische Kollegen, die keine gründlichen Untersuchungen der Überreste der erwähnten Kirchen an Ort und Stelle durchgeführt haben, sich nur auf Literaturangaben berufen, darunter auf vollständig unwissenschaftliche, bedienen sich der rein formalistischen Methode, um eine andere Auslegung der »Grossen Basilika« in Pliska und der Rundkirche in Preslav zu geben. Als wichtigste und einzige chronologische Hinweise betrachten sie die Grundrisse, einzelne Teile und Formen. Da sie dafür Parallelen in den altchristlichen und frühbyzantinischen Basiliken und Rundkirchen aus dem V. bis VI. Jahrhundert finden, bestimmen sie die erwähnten Denkmäler als Werke der altbyzantinischen Architektur des V.—VI. Jahrhunderts.[2] Die Anhänger dieser Methode sind aber nicht immer konsequent. Die Basilika Hl. Achilios in Prespa weist, ebenso wie die Basilika in Pliska, eine Reihe hellenistischer Züge auf, die sie formal den altchristlichen und frühbyzantinischen Basiliken annähern.[3] Niemand geht aber von deren Grundriss und Formen aus, um den durch historische Angaben bewiesenen späten Ursprung zu bestreiten, wie der späte Ursprung der Basilika in Pliska bestritten wird, obwohl er ebenfalls nach historischen Angaben festgestellt wurde.

[1] *К. Шкорпил*, Постройки в Абобском укреплении. Изв. русск. археол. инст. в Константинополе X, 1905, 104—148; *Кр. Миятев*, Бъл арското изкуство през IX и X в. Сб. България 1000 години, София, 1930, 170 сл.; *М. П. Цапенко*, Архитектура Болгарии. М. 1953, 91 сл.; *Wl. Sas-Zaloziecky*, Die byzantinische Baukunst in den Balkanländern und ihre Differenzierung unter abendländischen und islamischen Einwirkungen, München, 1955, 7 f.; *G. Millet*, L'école grecque dans l'architecture byzantine. Paris, 1916, 34; *G. Millet*, L'église ronde de Preslav. Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Paris, 1933, 169—193; *A. Grabar*, Byzantion IX, 1934, 441; *Н. Л. Окунев*, Byzantinoslavica IV, 1932, 460; *V. Grumel*, Echos d'orient XXVI, 1933, 355 f.; *Th. Becquet*, Irenikon, XI, 1934, 350 f.; *J. Frček*, Byzantinoslavica, III, 1, 1932, 201; *С. И. Покровский*, Seminarium Kondakovianum, VI, 1933, 241.

[2] *Ђ. Бошковић*, Архитектура средњег века. Београд, 1957, 18, 87.

[3] *Millet*, L'école grecque, 18 f.

Der Vergleich zwischen Pliska und Prespa dürfte überzeugend genug sein, um zu zeigen, dass nicht immer die Form *allein* ein sicherer Hinweis für die Chronologie eines bestimmten Denkmals sein kann.

Die jugoslawischen Archäologen gehen in den Erörterungen der »Grossen Basilika« in Pliska und der Rundkirche in Preslav immer noch von einer beschränkten und veralteten Grundlage aus. In den Mittelpunkt ihrer Untersuchungen stellen sie nur die zwei Denkmäler als isolierte, von deren topographischer und historischer Umwelt losgelöste Erscheinungen hin. Eine derartige Behandlung des Untersuchungsgegenstands war zu jener Zeit möglich, als in Pliska und Preslav nur eine sehr beschränkte Anzahl von Architekturdenkmälern bekannt war, unter denen die »Grosse Basilika« und die Rundkirche stark in den Verdergrund traten. Heute hat sich die Lage bedeutend verändert. Die Ausgrabungen in Pliska und Preslav im Laufe der letzten 60 Jahre haben bereits, obwohl sie noch nicht abgeschlossen sind, ein reichhaltiges archäologisches und Architektur-Material geliefert. Es wirft ein helles Licht auf die Anfangsmomente der bulgarischen Kirchenarchitektur und weist darauf hin, dass die »Grosse Basilika« und die Rundkirche in diesen Städten keine isolierten Bauwerke, sondern funktional und chronologisch ein untrennbarer Teil der sie umgebenden archäologischen und Architektur-Umwelt sind.

Das Kunstdenkmal, besonders das Baudenkmal, das nicht nur eine Bedeutung als Kunstwerk hat, sondern auch, wie jeder Kultbau, für einen bestimmten Zweck errichtet ist darf nicht als Erscheinung ausserhalb der Umwelt und der Gesellschaft betrachtet werden, denen es seine Entstehung verdankt. Die »Grosse Basilika« und die Rundkirche waren nicht einem Selbstzweck dienende Architekturakzente. Sie hatten die Aufgabe, dem Bedarf einer Gesellschaft nachzukommen, die sich in einer bestimmten historischen Umwelt befand und ihre eigene materielle Basis besass. Diese historische Umwelt und deren materielle Grundlage sind eben der entscheidende Hinweis für die Genesis und Chronologie des Denkmals. Die materielle Basis ist nur nach der archäologischen Komplexmethode zu entdecken und zu untersuchen. Sie verpflichtet den Forscher dazu, das Denkmal von allen Seiten zu betrachten, die scheinbar geringfügigsten Einzelheiten zu berücksichtigen und dabei die Angaben über die gesellschaftliche Umwelt, Geschichte und Geographie heranzuziehen.

Es ist wohl bekannt, dass Pliska und Preslav spät gegründete Städte sind. Sie entstanden nicht an Orten römischer oder frühbyzantinischer Siedlungen, sie liegen nicht an alten römischen Strassen. Keine antike Karte, kein Itinerarium liefert Angaben dafür, dass an diesen Orten eine Siedlung, ein Kastell oder eine Station vorhanden waren. Bei dem Aufbau von Pliska und Preslav wurden für die Errichtung von Kirchen und manchen Profanbauten spätrömische und frühbyzantinische Baustoffe und Spolien, einschliess-

lich Inschriften verwendet, die aus den Überresten benachbarter älterer Siedlungen stammen. Im Gebiete dieser Städte sind aber keine Überreste des alltäglichen Lebens (Keramikfragmente, Münzen, Nekropolen) zu finden, die darauf hinweisen könnten, dass sie in der spätrömischen und frühbyzantinischen Zeit besiedelt waren, und zwar von einer Bevölkerung, die zwei grossartige, weiträumige und prächtige Kirchen in der damaligen unruhigen historischen Atmosphäre errichten und nutzen konnte. Solche Bauten konnten während des V.—VI. Jahrhunderts nur in Konstantinopel und anderen grossen byzantinischen Städten, aber nicht in, kleinen, den Geschichtschreibern vollkommen unbekannten Orten errichtet werden. Die Monumentalität, der Reichtum und die Mannigfaltigkeit der Formen, die verschwenderische Verwendung von plastischem und koloristischem Schmuck zeigt, dass diese Kirchen in grossen, reichen Städten gebaut waren, dass es Kirchen von Hauptstädten sind, die den stolzen Ehrgeiz hatten, mit der Hauptstadt von Byzanz zu wetteifern oder sie mindestens einzuholen. Die Befestigungen und die Stadtmauern, in deren Bereich sich die »Grosse Basilika« und die Rundkirche befanden, zeigen sehr deutlich, dass diese Städte tatsächlich weiträumig und reich gewesen sind. Die Quellen, die archäologischen und historischen Untersuchungen kennen aber keine Städte aus dem V.—VI. Jahrhundert an den Orten, an denen sich die Überreste der zwei Kirchen befinden. Sie kennen in diesem Gebiet nur zwei historisch und dokumentarisch lokalisierte Städte, und zwar die zwei bulgarischen Residenzen mit den rein slawischen Namen Pliska und Preslav. Sie finden zum ersten Mal in den historischen Quellen des IX. und X. Jahrhunderts Erwähnung.

Die archäologische Stratigraphie von Pliska und Preslav stellte unter der Schicht aus dem IX. und X. Jahrhundert nur Spuren einer alten, vornehmlich in ärmlichen Erdhütten lebenden Bevölkerung fest[4]. In Pliska und Preslav wurden überaus zahlreiche Fragmente slawischer und protobulgarischer Keramik neben verschiedenartigsten, mit der Lebensweise verbundenen Gegenständen gefunden. Auch in der Umgebung förderten die Ausgrabungen viele protobulgarische und slawische Inschriften zutage. Die in Pliska und Preslav gefundenen Münzen gehören vornehmlich zu den byzantinischen Funden aus dem X.—XIII. Jahrhundert.

Es kann kein Zweifel darüber bestehen, dass in diesen beiden Städten nach der Übernahme des Christentums auch die ersten Kirchen errichtet wurden, und zwar anfangs in Pliska, dessen christliche Zeitperiode von 865 bis 893 dauerte, und später in Preslav, dessen politischer und kultureller Aufschwung mit der Gründung dieser Stadt im Jahre 893 begann und mit der Eroberung und

[4] *Cт. Михайлов*, Археологически материали от Плиска. Изв. Арх. Инст. XX, 1955, 140 сл. и Изв. Арх. Инст. XXII, 1959, 269 сл.; *Кр. Миятев*, Жилищната архитектура в България през IX и X в. Изв. Арх. Инст. XXIII, 1960, 7.

Zerstörung durch die Byzantiner im Jahre 972 endete. Unter den Überresten dieser zwei Städte befinden sich eben heute auch die Ruinen der »Grossen Basilika« und der Rundkirche. Sie sind ein untrennbarer Teil von Pliska und Preslav, da sie mit ihnen entstanden und mit deren endgültiger Vernichtung untergingen.

Es ist in diesem Rahmen nicht möglich, auf alle während der letzten Jahre in Pliska und Preslav entdeckten Architekturdenkmäler im einzelnen einzugehen. In der Mehrzahl sind es Überreste von Kirchen, unter denen die Basilika keineswegs den letzten Platz einnimmt. Bisher sind in Pliska 15 Basiliken bekannt[5]. In Preslav legten die Ausgrabungen weniger, nur 4 Basiliken frei[6].

Von den 15 Basiliken in Pliska erweckt die »Grosse Basilika«, die weiträumigste und prächtigste unter allen bisher in Pliska und überhaupt in Bulgarien entdeckten Kirchen, das grösste Interesse. Daher wurde sie auch »Grosse Balisika« bennant.[7] Sie ist rund 100 Meter lang und 30 Meter breit, besteht aus Atrium, Narthex, dreischiffigem Naos, der in drei dreiseitigen Apsiden ausläuft. Über den Schiffen und dem Narthex befanden sich Emporen, in der Mitte des Mittelschiffs stand eine Kanzel. Die Wände waren aus Ziegeln und Stein in einander ablösenden Schichten gebaut (opus mixtum). Es wird angenommen, dass die Mittelteile der Kirche eine Dachkonstruktion aus Holz trugen. Den Altarraum und die dazu gehörenden Seitenräume bedeckten vermutlich Gewölbe.

Alle diese Merkmale des Grundrisses, der Konstruktion und der Formen der »Grossen Basilika« sind zusammen oder einzeln in vielen byzantinischen Basiliken aus dem VI. Jahrhundert zu beobachten. In dieser Kirche treten aber auch andere Anzeichen auf, die den frühbyzantinischen Basiliken nicht eigen sind und daher die Kirche von Pliska in eine viel spätere Epoche einordnen. Dies ist nämlich die dreiteilige Gestaltung des Altarraums, der aus drei deutlich abgegrenzten Teilen besteht: einem Rechteck vor der Apsis, Prothesis und Diakonikon im östlichen Ende der Seitenschiffe in der Form von geschlossenen Räumen mit Apsiden nach Osten und Eingängen zum Vorraum der Apsis. Das wesentliche Merkmal aber, das die Basilika von Pliska von den frühbyzantinischen Basiliken unterscheidet, sind die zwei quadratförmigen

[5] *Н. Мавродинов*, Разкопки и проучвания в Плиска. Разкопки и проучвания III, 1948, 159—162; *Cт. Михайлов*, Разкопки в Плиска през 1945—1947 г. Разкопки и проучвания III, 1948, 173—197.

[6] *К. Шкорпил*, Паметници от столица Преслав. Сб. България 1000 години, 183-223; *В. Иванова*, Базилика на Дели-душка в Преслав. РП III, 65—70; *Cт. Станчев*, Три новоразкрити църкви в Преслав. РП III, 86 сл.; *В. Иванова*, Проучване на църквата Гебе-клисе. Годишник Нар. музей V, 1926/1931, 229-232; *Cт. Михайлов*, Дворцовата църква в Плиска. Изв. Арх. Инст. XX, 1955, 229-264.

[7] *Шкорпил*, Постройки в Абобском укреплении 104—148; *Кр. Миятев*, Крумовият дворец и други новооткрити постройки в Плиска. Изв. Арх. Инст. XIV, 1940/1942, 75—85; *А. Рашенов*, Църквата в Абоба-Плиска. Сп. Бълг. инж. арх. д-во, XXIV, 1924, 180—194; *V. Ivanova*, La grande Basilique de Pliska, Изв. Арх. Инст. XII, 1938, 365—375.

Räume vor der Prothesis und dem Diakonikon, die durch Eingänge unmittelbar mit denselben sowie mit den danebenliegenden Mittel- und Seitenschiffen verbunden sind.

Bei der Betrachtung der »Grossen Basilika« muss man auch die übrigen 14 bisher in Pliska entdeckten Basiliken unbedingt beachten, die chronologisch und architektonisch von der »Grossen Basilika« nicht zu trennen sind.

Bezeichnend ist vor allem nicht deren hohe Anzahl, sondern die mehrmalige Wiederholung des basilikalen Typus für eine Anzahl kleiner Kirchen. Die Errichtung so vieler Basiliken in einer einzigen Stadt ist nicht etwa einzig und allein auf die Kultbedürfnisse der Bevölkerung zurückzuführen. Dieser Bautypus war offensichtlich gut bekannt und wurde im Lande während der zweiten Hälfte des 1. Jahrtausends vorgezogen. Dessen massenhafte Durchführung in Pliska hat wohl auch die »Grosse Basilika« beeinflusst, die unmittelbar nach der Übernahme der neuen Religion als Bischofs- und Zarenkirche entstand. Zwei der erwähnten Basiliken waren ebenfalls monumentale Bauwerke. Wir wisser aber sehr wenig darüber, da sie schlecht erhalten sind. Ich möch . dazu nur bemerken, dass die eine Basilika, die neben den Zarenpalästen stand, ursprünglich ein protobulgarischer heidnischer Tem·el gewesen ist und nach der Übernahme des Christentums in Jahre 865 zu einer dreischiffigen Basilika umgebaut wurde[8].

Eine auffallende Erscheinung in der Stadtgeschichte von Pliska und in der Geschichte der bulgarischen Kirchenarchitektur sind die übrigen 12 dreischiffigen Basiliken. Acht davon bilden eine homogene Gruppe, da sie vollständig übereinstimmende Abmessungen (17,20 m × 13,20 m) und vollständig gleiche Grundrisse, Formen und Bautechnik aufweisen[9]. Die Entstehung dieser einander wie Zwillinge gleichenden Basiliken ist nur damit zu erklären, dass sie in einer äusserst kurzen Zeit von einem und demselben Meister, nach einem und demselben Entwurf entstanden. Ihre drei Schiffe waren nur durch ein Paar Pfeiler voneinander getrennt. Vom Narthex führte je ein Eingang zu jedem Schiff. Ausserdem kommen hier die für die meisten übrigen Kirchen in Pliska und Preslav typischen drei Eingänge vor: ein Haupteingang nach Westen und je einer nach der Nord- und Südwand.

Über den Aufbau der acht gleichen Basiliken liegen keine direkten Angaben vor. Vermutlich erhob sich das Mittelschiff über die beiden Seitenschiffe. Eine Dachkonstruktion aus Holz bedeckte alle Schiffe. Sie wurde von verhältnismässig dünnen, aus Bruchstein und Lehm errichteten Wänden getragen. Der Altarraum war aber sicher überwölbt, wie aus den dickeren Wänden

[8] *Михайлов*, Дворцовата църква в Плиска, 229—264.

[9] *Мавродинов*, Разкопки и проучвания, 159—162; *Михайлов*, Разкопки в Плиска, 173—185.

der Pastophorien und des Bema zu ersehen ist.[10] Die Wände der acht Basiliken waren innen und aussen ganz flach.

Zu dieser Gruppe sind noch vier kleine Basiliken, Nr. 13, 36, 5 und 29 hinzuzufügen.

Die Basilika Nr. 13 zeigt dieselben Merkmale und dieselbe Bauweise wie die acht vollständig gleichen Basiliken, unterscheidet sich aber von ihnen durch die etwas breitere Form (12×10 m) und durch die halbrunde Apsis[11].

Eine interessante Variante der genannten Kirchen ist die Basilika Nr. 36, deren Nord- und Südwand von aussen durch drei verschieden breite Blendbögen gegliedert war, ein für die Kirchenarchitektur von Pliska und Preslav sehr typisches Motiv[12].

Ähnliche Blendbögen waren auch an der Basilika Nr. 5 vorhanden und bildeten eine ausgeprägte pseudokonstruktive Blendbogenreihe. Diese Aufgliederung der Fassadenflächen entwickelte sich später zu einem der bezeichnendsten Merkmale der alten bulgarischen Architektur, welches sie von der Baukunst Konstantinopels unterscheidet. Die Basilika Nr. 5 hat drei halbrunde Apsiden[13].

Das vierte Denkmal dieser Kirchengruppe ist die sehr kleine, fast quadratische (6 × 6,5 m) Basilika Nr. 29 mit einer tiefen, halbrunden Apsis, ohne Narthex, deren Schiffe nur je ein Pfeiler trennt.[14]

Die Basiliken Nr. 13, 36, 5 und 29 hatten wahrscheinlich denselben Aufbau und dieselbe Silhouette wie die acht gleichen Basiliken. Ihr Altarraum war ebenfalls überwölbt, die Schiffe und den Narthex deckte aber ein Holzdach.

Die Architektur von Preslav setzt die Traditionen Pliskas fort und baut manche der grossen Kirchen in der Form von dreischiffigen Basiliken: Wir werden hier auf diese Kirchen nicht eingehen, da sie sehr schlecht erhalten sind, müssen aber dazu bemerken, dass auch in der zweiten bulgarischen Hauptstadt, ebenso wie in Pliska, äusserst kleine dreischiffige Basiliken, wahrscheinlich als Familien- oder Gruftkapellen gebaut wurden. Dazu gehört eine nur 9 Meter lange und 7,5 Meter breite Basilika mit fast quadratförmigem Grundriss, von dem nur eine einzige halbrunde Apsis absteht[15]. Dies ist eine vereinfachte Variante der kleinen Basiliken in Pliska. Ihre drei Schiffe sind, ebenso wie die Basilika Nr. 29 in Pliska, durch je einen Pfeiler voneinander getrennt.

[10] Eine ähnliche Verstärkung der Mauern im Altarraum ist auch in den Basiliken Hl. Ilija bei Pirdop, Eleusa in Mesemvria, Čurline bei Niš usw. zu beobachten.

[11] *Cā. Михайлов*, Разкопки в Плиска, 187 сл.

[12] *Cā. Михайлов*, Археологически материали от Плиска. Изв. Арх. Инст. XX, 1955, 51 сл.

[13] *Cā. Михайлов*, Разкопки в Плиска, 197.

[14] *Ibid.* 189 f.

[15] *Cāанчев*, Три новоразкрити църкви, 86 сл.

Über den Aufbau der kleinen Basiliken in Pliska und Preslav vermitteln deren nächste Parallelen, die drei kleinen Basiliken in Kostur aus der Mitte des XI. Jahrhunderts eine gewisse Vorstellung. Die Basiliken in Kostur haben fast denselben Grundriss und annähernd die gleichen Abmessungen. Die Schiffe sind aber mit Gewölben bedeckt, da die Bauweise mit der griechischen Bautradition verbunden war[16]. Die kleinen Basiliken in Pliska und Preslav unterscheiden sich von den Basiliken aus dem V.—VI. Jahrhundert durch die verkürzten Grundrisse, das Vorhandensein eines Vorraums der Apsis und die dreifache Gliederung des Ostteils durch dicke, massive Wände. Solche Basiliken kommen im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel während der spätrömischen und frühbyzantinischen Zeit nicht vor.

Alle Basiliken in Pliska, mit Ausnahme einer, unmittelbar neben den Palästen, standen weit voneinander in der Aussenstadt auf einer grossen Fläche von 23 Quadratkilometern um die mit Steinmauern befestigte Innenstadt. Auf diesem Gelände sind ebenfalls keine Spuren einer römischen oder frühbyzantinischen Siedlung vorhanden. Dafür kommen aber Erdhütten und zahlreiche Fragmente slawischer und protobulgarischer Keramik vor. Diese kleinen Basiliken dienten offensichtlich einer christlichen Bevölkerung der ersten bulgarischen Hauptstadt, die, ihrer Lebensweise entsprechend, in kleinen Dörfern im Umkreis der Zarenpaläste lebte[17]. Mit dieser Bestimmung konnten sie nur nach dem Jahre 865 gebaut sein. Diese Chronologie wird nicht nur durch die Bautechnik, sondern auch durch eine Reihe protobulgarischer, in das Baumaterial eingemeisselter Zeichen bestätigt, die aus den monumentalen Bauwerken in Pliska, den Gebäuden und Wasserleitungen in Madara und Preslav wohlbekannt sind. Es ist schon längst nach zahlreichen und sicheren Angaben festgestellt, dass diese Zeichen aus dem IX. und X. Jahrhundert stammen[18].

Die »Grosse Basilika« befand sich in der Aussenstadt von Pliska und war 1,5 Kilometer vom Palast entfernt, jedoch durch einen mit grossen Steinplatten belegten Weg von der Ostpforte des Palastes bis genau vor die Westpforte der Basilika verbunden[19]. Auf den Steinplatten sowie auf dem Baumaterial der Basilika sind zahlreiche Zeichen eingemeisselt, die auch auf den Steinquadern der Paläste vorkommen. Die dreifache Gliederung des Altarraums mit den eigentümlichen kleinen Räumen am Ende der Seitenschiffe vor den Pastophorien zeigt, dass in dieser Basilika umfassende liturgische und Hofzeremonien stattfanden, die in Pliska nur nach dem Jahre 865 möglich waren und durch die politischen und höfischen Umstände der Hauptstadt eines grossen und mächtigen Reiches bedingt waren[20]. Daher wurde diese Basilika, gegenüber allen anderen in Pliska, durch grosse Abmessungen, reich entwickelten Grundriss und grossartige architektonische Gestaltung hervorgehoben und ausserdem durch einen weiträumigen Hof von der Aussenwelt abgeschlossen.

[16] *Millet*, L'école grecque, 22 f.; 'A 'Ορλάνδος, Βυζαντινὰ μνημεῖα τῆς Καστορίας. 'Αθῆναι 1939.

[17] *Кр. Миятев*, Славянский город в древней Болгарии. Byzantinoslavica. X, 2, 1949.

[18] *К. Шкорпил*, Знаки на строительном материале. Изв. Русск. арх. Инст. X, 1905, 250—264; *Г. Фехер*, Писмени паметници на прабългарите в Мадара, Сб. Мадара I, 1934, 393—418; *Миятев*, Крумовият дворец, 81, обр. 146; *G. Fehér*, Les monuments de la culture protobulgare et leurs rélations hongroises. Budapest 1931; *M. Comşa*, Die bulgarische Herrschaft nördlich der Donau während des IX. und X. Jahrhunderts, Dacia, NS IV, 1960, 395—422.

[19] *Миятев*, Крумовият дворец, 85.

Im Zusammenhang damit wäre daran zu erinnern, dass annähernd ein Jahrhundert später in der Hauptstadt des ebenso mächtigen westbulgarischen Reiches, das die politischen Traditionen Pliskas und Preslavs fortsetzte, nicht ganz zufällig als repräsentative Patriarchen- und Zarenkirche wiederum eine Basilika errichtet wurde. Sie war überaus gross (49 × 23 m) für die Oberfläche der Insel (Länge 1700 m, Breite 500 m), jedoch nicht für die Macht des Reiches[21].

In die Reihe der repräsentativen hauptstädtischen oder, genauer gesprochen, Zarenkirchen ist unbedingt auch die Rundkirche in Preslav aufzunehmen, die, mit Ausnahme der Rundkirche beim Dorf Konjuch aus dem VI. Jahrhundert, das einzige Denkmal dieser Art im inneren Gebiet der Balkanhalbinsel bleibt[22].

Die Rundkirche besteht aus folgenden drei Teilen: runder Naos, Narthex und Atrium. Den runden Naosraum bilden 12 halbrunde Exedren. Eine davon ist grösser und als viereckiger Altarraum (genauer Vorraum der Apsis) ausgebildet, der durch eine halbrunde Apsis mit einem Syntron davor abschliesst. Nach Westen sind drei der Exedren offen, um drei Eingänge zum Narthex freizulassen. Den Eindruck der runden Naosform verstärkt der aus 12 Marmorsäulen gebildete Kreis. In der Mitte, als Mittelpunkt der Anlage, stand eine hohe Marmorkanzel und über allem herrschte eine halbkugelförmige Kuppel.

Der Narthex hatte eine rechteckige Form. In den zwei westlichen Winkeln stand je ein kreisrunder Turm. Eine Treppe führte in einem der beiden Türme zum Obergeschoss des Narthex.

Westlich des Narthex erstreckte sich ein fast quadratisches Atrium, dessen Peripherie eine Reihe von Exedren mit davorste-

[20] *Н. Мавродинов*, Базиликата в Плиска и българският дворцов церемониал. Изв. Арх. Инст. XIII, 1939, 247—252; Wl. Sas-Zaloziecky, op. cit., 6.

[21] *П. Н. Милюков*, Христианские древности Западной Македонии. Изв. Русск. арх. инст. IV, 1899; *Йордан Иванов*, Цар Самуиловата столица в Преспа. Изв. Арх. д-во I, 1910, 67 сл.; *М. Злоковић*, Старе цркве у области Преспе и Охрида. Старинар, III серия, кн. 3, 1924/1925, 116—120; *В. Р. Петковић*, Преглед црквених споменика кроз повесницу српског народа. Београд 1950, 261.

[22] *Кр. Миятев*, Кръглата църква в Преслав. София, 1932.

henden Kalksteinsäulen bildete. Bei der Ausgrabung der Kirche wurden zahlreiche Marmor- und Kalksteinfragmente von Innen- und Aussengesimsen in verschiedenartigsten Profilen und Verzierungen gefunden. Konstruktive und dekorative Marmor- und Kalksteinsäulen, antike Kapitelle fanden neben mittelalterlichen trapezförmigen, verschieden profilierten und ornamentierten Platten und vielen anderen Verwendung. Der überaus reiche architektonische Schmuck wurde durch Verkleidung der Wände mit bunten Marmorplatten und bemalten keramischen Fliesen koloristisch ergänzt. Wandmosaiken auf goldenem Hintergrund ergänzen die Ausschmückung der Kirche.

Ich habe oben die Behauptung der genannten jugoslawischen Archäologen, dass die Rundkirche in Preslav ein Werk der frühbyzantinischen Architektur sei, wegen Mangels an historischen und archäologischen Beweisführungen als unhaltbar und falsch entschieden zurückgewiesen. Nun will ich noch einige Argumente dazu anführen, um den Standpunkt stärker und endgültig zu begründen, dass diese in jeder Beziehung hoch interessante Anlage in der Tat ein Werk der bulgarischen Architektur des X. Jahrhunderts ist, und zwar eine Schöpfung örtlicher, ja sogar wahrscheinlich in Preslav ständig beschäftigter Baumeister.

Ich beginne zunächst mit dem Baumaterial und der Bautechnik dieses Denkmals. Das Baumaterial und die Bautechnik in Byzanz während des V.—VII. und der folgenden Jahrhunderte ist sehr gut bekannt. In Konstantinopel, Saloniki, Adrianopel, Ankyra, Nikäa, Ravenna u. a. sind die Kirchen aus dieser Epoche aus Ziegeln nach einer hochentwickelten Technik errichtet. Neben dieser Bauweise fand in Byzanz auch das Opus mixtum Verwendung. Als Bindemittel diente eine Kalklösung mit zu Staub zerstampften Ziegelstücken. Zwischen den Schichten wurde eine Mörtelschicht in der Dicke der Ziegel aufgetragen. Dieselbe Technik drang auch in das Zentralgebiet der Balkanhalbinsel beim Bau von frühbyzantinischen Kirchen und Festungen ein. In dieser Weise wurden auf dem heutigen Staatsgebiet Bulgariens die Basiliken Spasovica bei Belovo, Hl. Sofia in Sofia, Hl. Ilija bei Pirdop, die Rote Kirche bei Peruštica, die Kreuzförmige Kirche in Klisekӧj, die Festungsmauern von Hisar und viele andere gebaut. Wenn die Rundkirche in Preslav ein byzantinisches Bauwerk aus dem V.—VI. Jahrhundert sein soll, müsste sie, folglich, mit demselben Material und nach der gleichen Technik wie die soeben aufgezählten alten Kirchen und Stadtmauern in Byzanz und Bulgarien gebaut sein. Wir stellen aber in der Rundkirche ein Baumaterial und eine Bautechnik fest, die dem Baumaterial und der Bautechnik der frühbyzantinischen Bauten nicht entspricht. Im Gegenteil, ihr Baumaterial und ihre Bautechnik ist dem Baumaterial und der Bauweise einer Anzahl von Kreuzkuppelkirchen in Preslav vollkommen gleich, von denen nicht behauptet werden kann, dass sie im V.—VI. Jahrhundert entstanden sind.[23] Für diese Kirchen fand, ebenso wie für die Rundkirche, nur Bruchstein und sehr sparsam aufgetragener weisser Mörtel Verwendung. Bemerkenswert ist ferner, dass die Fundamente der Rundkirche aus Steinen und Lehm gebaut sind. Die Wände des Atriums und die Bögen über den Eingängen sind aus gelben und roten Ziegeln verschiedener Grösse und Dicke gefertigt. An vielen Stellen verwendeten die Baumeister nicht ganze Ziegel, sondern nur grosse Ziegelstücke, mit denen sie auch die leeren Stellen zwischen den Steinen der Mauern füllten. Bei der Errichtung dieser Kirche sowie der übrigen Kirchen in Preslav gebrauchten die Baumeister Ziegelmaterial aus älteren Gebäuden, das keineswegs mit dem Ziegelmaterial und der Bauweise der byzantinischen Kirchen aus dem V.—VI. Jahrhundert zu vergleichen ist.

Es ist wohl bekannt, dass an Felsen, Steinquadern, Steinplatten, Ziegeln, Dachziegeln, Tongefässen, Tonrohren für Wasserleitungen, Schmuckgegenständen usw. aus Pliska, Madara und Preslav verschiedene eingemeisselte oder eingeritzte Zeichen massenhaft und in zahlreichen Formen vorkommen. Kürzlich hat man sie auch in Nordostbulgarien, in der Dobrudža und in Rumänien, nördlich der Donau, gefunden. Es ist schon längst mit Bestimmtheit festgestellt, dass die Gegenstände, die derartige Zeichen tragen, protobulgarischen Ursprungs sind und aus dem IX. und X. Jahrhundert stammen.[24] Es kann folglich kein Zweifel bestehen, dass auch die Bauwerke, in denen solche Zeichen vorkommen, zu derselben Zeit gehören. Unsere Zeichen sind nicht mit den römischen und spätmittelalterlichen Steinmetzzeichen zu verwechseln, da sie, wie schon erwähnt, eine viel breitere Verwendung fanden. Zeichen in protobulgarischen Formen treten weder in römischen noch in byzantinischen Bauten im Zentralgebiet des Balkans aus dem V. und VI. Jahrhundert auf.

Bei einer zusätzlichen Untersuchung der Fundamente der Rundkirche in Preslav wurde vor drei Jahren ein in dem Sockel eingemauerter Quader mit einem derartigen protobulgarischen Zeichen aufgedeckt, das zweifellos nur im IX. oder X. Jahrhundert eingemeisselt werden konnte. Folglich kann in den Fundamenten einer byzantinischen Kirche aus dem VI. Jahrhundert kein derartiges Zeichen auftreten. Ein solcher Steinquader konnte nur im IX. oder im X. Jahrhundert in die Fundamente der Rundkirche eingemauert werden.

---

[23] Die Rundkirche in Preslav hat in dieser Beziehung eine nahe Parallele in der Bauweise der Achiliosbasilika, die ebenfalls „ungeschickt und primitiv“ ist. Vgl. *М. Злоковић*, Старе цркве, 120.

[24] Die protobulgarischen Zeichen unterscheiden sich von den antiken und mittelalterlichen (XII.—XVIII. Jh.) Steinmetzzeichen nicht nur durch ihre Formen, sondern auch durch die breite Verwendung. Sie kommen auf Bausteinen, Dachziegeln, Wasserleitungsrohren aus Ton, Tongeschirr, Felsen, Fingerringen und anderen Schmuckgegenständen einzeln oder in Gruppen vor. Über diese Zeichen sieh Anm. 18.

An den Wänden der Rundkirche kommen zahlreiche Graffiti vor, deren Veröffentlichung in einer Sonderschrift bevorsteht. Man sieht hier glagolitische Buchstaben in alphabetischer Reihenfolge von A bis K in den Mörtelputz eingeritzt oder fünf Buchstaben zu einem Wort zusammengesetzt. Zahlreicher sind die Graffiti mit kyrillischen Buchstaben, von denen eines mitteilt, dass »die Kirche Hl. Joan von Chartophylax Pavel gebaut wird«. Diese reiche Anzahl an Inschriften in altbulgarischer Sprache zeigt, dass das Leben der Kirche in eine Zeit fiel, in der die Gesellschaft, die in deren Umkreis lebte und sie besuchte, sich der bulgarischen Sprache und Schrift bediente. Nach den vorhandenen glagolitischen Buchstaben und nach der Paläographie der kyrillischen Zeichen ist diese Zeit nicht vor der zweiten Hälfte des IX. Jahrhunderts zu bestimmen. Bei der Ausgrabung der Rundkirche und der sorgfältigen Untersuchung ihrer Umgebung durch mehrere Suchgräben wurde gar kein epigraphisches und archäologisches Material gefunden, das auf eine christliche Bevölkerung hinweisen könnte, die vor der Gründung der Stadt Preslav vom Zaren Symeon (893) hier jahrhundertelang gelebt hat und trotzdem keine Spur hinterliess. Im Gegenteil, hier wurden Münzen gefunden, die aus dem X.—XII. Jahrhundert stammen: 1 von Gordian III. (238—244), 13 von dem Eroberer Preslavs, Johannes Tzimiskes (969—976), 1 von Basileios II. (976—1025) und Konstantin VIII. (1025—1028), 1 von Michael IV. (1034—1041), 1 von Theodora (1054—1056), 4 von Konstantin X. Dukas (1059—1067), 8 von Alexios I. Komnenos (1081—1118), 2 von Isaak II. Angelos (1185—1195), 4 von Alexios III. Angelos (1195—1203). Für den Zeitraum vom VI. bis zum IX. Jahrhundert fehlt demnach nicht nur epigraphisches und archäologisches, sondern auch numismatisches Material.

In diesem Zusammenhang wäre auch die bekannte bemalte Keramik erwähnenswert, mit der manche Wände der Rundkirche verkleidet waren. Djordje Stričević bezweifelt, dass die Keramik zum ursprünglichen Schmuck der Kirche gehörte. Diese Zweifel wären sofort zu beseitigen, wenn man die Literatur über diese Keramik einer aufmerksamen Betrachtung unterzogen hätte.

Es ist bereits hinlänglich bekannt, dass nicht nur die Rundkirche, sondern auch viele andere Bauten in Preslav, darunter der Palast, die Klosterkirche in Patlejna und eine Gruftkapelle in der Landschaft Tuzlalaka mit bemalten keramischen Fliesen geschmückt waren.[25] Diese dekorative Keramik war folglich in Preslav ziemlich weit verbreitet und bildete eine charakteristische Besonderheit einer Anzahl von Gebäuden. Sie wurde in Preslav erzeugt, und zwar in zeitweiligen Werkstätten, die am Bauplatz von mit Keramik zu schmückenden Gebäuden aufgeschlagen wurden.[26] Auch bei der Rundkirche wurden Überreste zweier solcher Werkstätten gefunden. Die gesamte Produktion der einzelnen Werkstätten war nach Technik, Dekorationsweise und Bestimmung vollständig gleichartig, da sie örtlich und zeitlich nur in Preslav lokalisiert war und wahrscheinlich von einer begrenzten Anzahl Handwerker erzeugt wurde. Auf Grund der geschichtlichen Umstände von Preslav und der Architekturtypen der mit solcher Keramik ausgeschmückten Kirchen sowie auf Grund der glagolitischen Buchstaben, mit denen die Rückseiten mancher Fliesen bezeichnet sind, kann die dekorative Keramik von Preslav nur in das X. Jahrhundert datiert werden. Ich habe bereits erwähnt, dass die Rundkirche nach Baumaterial und Bautechnik von der Gruppe der zahlreichen Kreuzkuppelkirchen in Preslav aus dem X. Jahrhundert nicht zu trennen ist. Jetzt sehen wir, dass auch die Verkleidung mit bemalten Fliesen sie mit dieser Gruppe eng verbindet. In der Kirche in Tuzlalaka wurden in situ erhaltene keramische Platten am unteren Teil der Innenwände gefunden.[27] In der Rundkirche sind keine Fliesen in situ entdeckt. Die überaus zahlreichen Fragmente waren um die Kirche und in den zwei seitlichen Räumen neben dem Narthex verstreut. Diese Tatsache führt uns zur Annahme, dass die Wände der weniger bedeutenden Räume oder manche Fassadenflächen mit Fliesen belegt waren, da den kreisrunden Naos Wandmosaiken schmückten. Diese Annahme wird durch den bekannten Text im Hexaemeron des bulgarischen Schriftstellers Joan Exarch aus dem Anfang des X. Jahrhunderts erhärtet: »Und wenn (der Ausländer) weiter in den Palast (Innenstadt) hineingeht und die hohen Paläste und Kirchen sieht, (die) (aussen) übermässig mit Stein, Holz und *Farben und* innen mit Marmor und Kupfer und Silber und Gold verziert sind, weiss er nicht, womit er sie vergleichen soll, denn in seinem Heim, im Dorf, hat er nichts anderes, nur ärmliche Strohhütten gesehen«.[28]

Ausser Fliesen für Wandverkleidung erzeugten die keramischen Werkstätten in Preslav auch Platten zum Inkrustieren in architektonische Details — Marmorsäulen, gezahnte Rahmen, Gesimse u. a. Derart verzierte Architektur-Fragmente kamen im X. Jahrhundert bereits in Patlejna und in der Kirche des Klosters Karaačteke bei Varna vor. Die Kirche in der Landschaft Tuzlalaka zeigt sogar einen mit Fliesen inkrustierten Bodenbelag aus Kalkstein. In der Rundkirche wurden ebenso eine Menge von architektonischen Details mit keramischer Inkrustation aus in situ erhaltenen farbigen Plättchen in verschiedenen geometrischen Formen

---

[25] *Кр. Миятев*, Преславската керамика. София, 1936.

[26] *Кр. Миятев*, Преславската керамика, 51—61; *Ив. Акрабова*, Работилница за рисувана керамика на юг от Кръглата църква в Преслав. Изв. Арх. Инст. XX, 1955, 487—510; *Ив. Акрабова-Жандова*, Принос към проучване керамичното производство в Преслав. Изв. Арх. Инст. XXII, 1959, 223-236; *Ив. Акрабова*, Декоративна керамика в Тузлалъка, РП III, 122; *Йордан Господинов*, Керамична работилница в Патлейна. Изв. Истор. д-во XIV—XV, 1937, 203 сл.

[27] *Акрабова*, Декоративна керамика от Тузлалъка, 101—128.

[28] *Кр. Миятев*, Два поетически фрагмента у Йоан Екзарх като исторически извори. Археология I, 1959, кн. 1—2, 15.

gefunden, die den Einlageplättchen von Patlejna und Karaačteke ganz gleich sind. Ausserdem legten die Ausgrabungen der Rundkirche in ihrer unmittelbaren Nähe eine Grube mit weggeworfenem defektem Einlagematerial frei, das zweifellos aus der Werkstatt stammt, die dort während der Errichtung der Kirche arbeitete. Daher ist es keineswegs möglich, zu behaupten, dass die Einlageplättchen in der Rundkirche aus einer anderen, früheren Zeit stammen können. Anderseits ist es gar nicht denkbar, dass in eine Kirche aus dem VI. Jahrhundert Marmorgesimse, Säulen, gezahnte Rahmen und ähnliche Details eingebaut werden könnten, die mit keramischen Einlagen aus dem X. Jahrhundert inkrustiert waren.

In den vorangehenden Ausführungen habe ich mir die Aufgabe gestellt, die richtige Chronologie der »Grossen Basilika« un der Rundkirche sowie die Stellung zu bestimmen, die sie unter den übrigen Kirchen in Pliska und Preslav während des IX. und X. Jahrhunderts einnahmen. Ich stellte dabei ausser jeden Zweifel, dass alle diese Denkmäler chronologisch, historisch, gesellschaftlich-politisch, funktional und architektonisch zu einer Gruppe verbunden waren, abgesehen von manchen Unterschieden der Grundrisse, Formen und Konstruktionen.

Ich möchte jetzt wieder zur Frage zurückkehren, aus welcher Ursache in den alten bulgarischen Hauptstädten des IX. und X. Jahrhunderts zwei altertümliche Bautypen, die Basilika und der Zentralbau, ins Leben gerufen wurden. Ist das ein Zufall, ein persönlicher Einfall der Herrscher, die diese Kirchen errichteten, ist deren Aufkommen auf einen gesetzmässigen historischen Prozess oder mindestens auf ein Ergebnis der gesellschaftlich-politischen Konjunktur zurückzuführen?

Ich erwähnte bereits, dass die einfache hellenistische Basilika nach dem VI. Jahrhundert in Konstantinopel und den grossen byzantinischen Stadt- und Klosterzentren nicht mehr gebaut wurde, da sie andere Bautypen ablösten. Trotzdem verschwand die Basilika nicht vollständig. Sie blieb in den byzantinischen Provinzen erhalten und wurde auch während des Mittelalters gebaut.[29] Als Gebiete einer derartigen provinziellen Basilika zeichnen sich Kleinasien und Griechenland mit Kreta und, zum Teil, Südmakedonien aus. In diesen Gebieten bildete sich die Basilika allmählich in Varianten aus, die sie von den alten hellenistischen und frühbyzantinischen Basiliken unterscheiden. Die Hauptkonstruktionen, die Formen und die Stilarten der kleinasiatischen und griechischen Basiliken treten in den Basiliken von Pliska, Preslav und Prespa nicht in Erscheinung. Dies zeigt, dass sie von Kleinasien und Griechenland nicht beeinflusst wurden. Im Gegenteil. Die Basiliken aus dem IX., X. und den folgenden Jahrhunderten, die in Bulgarien

[29] А. Л. Якобсон, Раннесредневековый Херсонес. М. 1959. 184; *Millet*, L'école grecque, 15 f.; *Ch. Diehl*, Manuel d'art byzantin I, 1925, 432; W. Sas-Zaloziecky, op. cit., 4 f.

errichtet wurden, halten an den altertümlichen hellenistischen Grundrissen, Konstruktionen und Formen fest und verwenden das Holzdach auch für die kleinen Basiliken in Pliska und Preslav.

Wir gelangen dadurch zur Schlussfolgerung, dass der Prototyp der bulgarischen Residenz-Basiliken weder unmittelbar in der Konstantinopler Baukunst aus dem IX.—X. Jahrhundert, noch in Kleinasien oder Griechenland zu suchen ist. Wir verfügen bereits über ein bedeutendes Architektur- und archäologisches Material, das mehr Licht auf die Genesis der bulgarischen Basiliken aus dem IX. und X. Jahrhundert wirft und zeigen kann, wie diese Anlagen infolge eines lange andauernden historischen Prozesses im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel zwischen dem VI. und IX. Jahrhundert entstanden sind.

Bekanntlich treten die ersten christlichen Tempel in diesem Gebeit bereits im IV. Jahrhundert mit der Verbeitung des Christentums auf. In den grösseren Siedlungen, vor allem in den Bischofssitzen, entstehen Kirchen, deren Anzahl und Dimensionen während des V. und VI. Jahrhunderts immer mehr wachsen. Bekannt sind viele alte Siedlungen mit je zwei und sogar mehr Kirchen.[30] Es ist mir hier nicht möglich, alle Siedlungen aufzuzählen, in denen Überreste solcher Kirchen auftreten. Ich werde mich nur auf den Hinweis beschränken, dass im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel, das die Dobrudža, die westliche Schwarzmeerküste, das ganze Landesgebiet Bulgariens, das Gebiet um Niš und ganz Makedonien umfasst, mehr als 60 im IV., V. und VI. Jahrhundert errichtete Kirchen bekannt sind. Zu dieser Anzahl wären noch zahlreiche Siedlungen hinzuzufügen, die in den historischen Quellen als Bischofssitze erwähnt sind und zweifellos auch Bischofskirchen besassen. Die meisten dieser Kirchen waren einschiffige und dreischiffige Basiliken mit ausgeprägten hellenistischen Grundrissen, Konstruktionen und Formen. Die Anzahl der Basiliken, die einen Einfluss der Architektur Kleinasiens aufweisen, wie z. B. die Kirchen Hl. Sofia in Sofia und Spasovica bei Belovo, ist äusserst gering.[31]

Das archäologische Material aus der Epoche vom VI. bis zum IX. Jahrhundert ist immer noch unzureichend oder mindestens chronologisch ungenügend erläutert, um in Einzelheiten die Geschichte der Basilika im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel während dieser Zeit verfolgen zu können. Trotzdem sind die Spuren der historischen Entwicklung der Basilika nicht vollständig verschwunden.

Die Besiedlung der Balkanhalbinsel durch die Slawen und die spätere Erweiterung nach Süden und Südwesten des bulgari-

[30] Mehr als zwei Basiliken sind, z. B., in Tropaeum Traiani (3), Caričingrad (3), Stobi (4), Sofia (5), Hisar bei Plovdiv (10) usw. bekannt.

[31] *Б. Филов*, Софийската църква Св. София. София 1913, 120 сл.; *A. Grabar - W. Emerson*, The Basilica of Belovo, Bul. Byz. Inst. I, 1946, 43—59.

schen Reiches während der Periode des Heidentums haben möglicherweise an manchen Orten die Errichtung neuer Basiliken eingeschränkt. Diese Ereignisse hielten aber die Entwicklung der kirchlichen Architektur in ihrer Gesamtheit nicht auf, da die christliche Bevölkerung an der Küste und im Inneren des Landes, vor allem südlich der Stara Planina (Balkangebirge), fortwährend das Übergewicht hatte. Vorläufig ist es nicht möglich, genau zu bestimmen, welche der bekannten Basiliken zwischen dem VI. und IX. Jahrhundert gebaut wurden. Wir kennen aber Fälle, in denen ältere einschiffige Kirchen in dreischiffige Basiliken umgebaut oder an deren Ort ganz neue errichtet wurden.[32] Es sind auch mehrere Denkmäler bekannt, darunter die Basiliken Pirinč-Tepe bei Varna[33], Eleusa in Mesemvria[34] und Hl. Ilija bei Pirdop[35], die deutliche Spuren eines späteren, gründlichen Umbaus zeigen. Diese Kirchen wurden während der zweiten Hälfte des VI. Jahrhunderts, zur Zeit der Einfälle der Awaren und Slawen halb zerstört, erst später, als im Lande wieder Ruhe eintrat, wiederhergestellt und, nach den praktischen Kultbedürfnissen, mit geschlossenen Pastophorien versehen. Dabei muss ich noch an den protobulgarischen Heidentempel in Pliska erinnern, der ebenfalls in eine dreischiffige Basilika verwandelt wurde.[36]

Dieser dunklen, jedoch nicht aller Dokumente entbehrenden Periode der Geschichte der Basilika in Bulgarien, folgt eine rege Bautätigkeit. Die erste Anregung dazu lieferte die offizielle Annahme des Christentums durch den bulgarischen Staat im Jahre 865. Schriftliche Mitteilungen berichten sogar, dass der erste bulgarische christliche Herrscher, Fürst Boris, an verschiedenen Stellen in seinem Reiche sieben Kathedralen errichten liess.[37] Diesem Beispiel werden seine Nachkommen und viele Bojaren gefolgt sein. Wir wissen nicht, wie alle diese nach dem IX. Jahrhundert gebau-

[32] Dies ist, z. B., mit der Basilika Čobandere der Fall. Vgl. *П. Мутафчиев* и *Й. Господинов*, Базиликата при Чобандере. Изв. Арх. Д-во VII, 1919/20, 15—37; Die Ausgrabungen des römischen Kastells Jatrus an der Donau (1958) haben die Fundamente einer dreischiffigen Basilika mit Narthex und einer halbrunden Apsis freigelegt, die an der Stelle einer älteren einschiffigen Kirche errichtet worden ist (nach der freundl. Mitteilung von *T. Ivanov*, Leiter der Ausgrabungen).

[33] *Н. Мавродинов*, Еднокорабната и кръстовидната църква, София 1931, 115 datiert die zweite Bauperiode der Basilika Prinč-tepe aus dem IX—X. Jh. und vergleicht ihre Räume beiderseits der Apsis mit den Pastophorien der „Großen Basilika" in Pliska.

[34] *I. Welkow*, La basilique de la mer à Mesemvria et sa denomination. Recueil Th. Uspenskij I, Paris 1930, 74—79.

[35] *П. Мутафчиев*, Еленската църква при Пирдоп. Изв. Арх. Д-во V, 1915, 45 ist der Meinung, daß die ursprüngliche Kirche aus dem V. Jh. stammt und der Umbau zur Zeit Justinians stattgefunden hat. Die dreiteilige Ausbildung des Altarraums spricht aber eher für eine spätere Zeit.

[36] *Ст. Михайлов*, Дворцовата църква в Плиска, 241 сл.

[37] Теофилакт Охридски, Житие на Климент Охридски. София 1955, XXIII, 67, und Anm. 145 a. Von der Kirchenbautätigkeit des Fürsten Boris berichtet auch „Das Wunder vom Hl. Georg und dem Bulgaren" . . . (Boris) errichtete Kirchen und Klöster und setzte Bischöfe und. Geistliche ein. Vgl. *Златарски*, История I 2, 245.

ten Kirchen ausgesehen haben. Auf Grund der »Grossen Basilika« in Pliska und der Kirche Hl. Achilios in Prespa sind wir aber zur Annahme berechtigt, dass die grösseren, repräsentativeren Kirchen dreischiffige Basiliken waren. Zu dieser zweiten Periode gehören eben die grossen und kleinen Basiliken in Pliska, Preslav, Karaačteke,[38] Prespa und Ochrid, Hl. Stefan in Mesemvria, Hl. Nikola in Melnik,[39] die Basiliken in Prokuple[40] und Čurlina,[41] Hl. Nikola im Dorf Manastir (Kreis Prilep),[42] die Basilika im Dorf Vranište bei Struga,[43] die Kirche Muttergottes Leviša in Prizren[44] u. a. Die hier aufgezählten, zwischen dem VI. und IX. Jahrhundert umgebauten und nach dem IX. Jahrhundert errichteten Denkmäler bezeichnen den historischen Weg der Basilika im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel und weisen klar genug darauf hin, dass 1) der Architektur-Typus der Basilika, neben der Kreuzkuppelkirche, lange Zeit nach dem VI. Jahrhundert die übliche lebendige Bauform in diesem Gebiet war[45] und 2) dass der basilikale Typ sich in diesem Gebiet auf seinem eigenen Weg, unabhängig von den politischen Grenzen der Staaten und ethnischen Unterschieden der Bevölkerung entwickelte. Im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel, vom Schwarzen Meer bis zum Ochrida-See, konnte von örtlichen Baumeistern, auf der Grundlage des alten römisch-frühbyzantinischen Kulturerbguts, eine mittelalterliche Bautradition geschaffen werden, die, wie jede Volkstradition, an den altertümlichen Architektur-Typen, Konstruktionen und Formen festhielt, sich dabei aber gewisser Einflüsse der Architektur benachbarter Gebiete, vor allem Konstantinopels, nicht erwehren konnte[46]. Erhalten blieb auch die aus der Römerzeit ererbte Technik, vornehmlich mit Stein zu bauen, das Innere der Mauern mit Blockage auszufüllen und das Opus mixtum zu verwenden. Die Verbreitung der Basiliken im IV., V. und

[38] Freigelegt ist nur das südliche Schiff. Nach den gefundenen Marmorsäulen mit Einlagebetten, die den inkrustierten Marmorsäulen der Rundkirche in Preslav vollständig gleich sind, ist die Basilika in Karaačteke aus dem IX—X. Jh. zu datieren.

[39] *Н. Мавродинов*, Църкви и манастири в Мелник и Рожен. Годишник Нар. музей V, 1933, 292, datiert die Basilika aus dem XII.—XIII. Jh.

[40] Nach *В. Р. Петковић*, Преглед црквених споменика, 286, stammt die Anlage aus dem IX.—X. Jh.

[41] Ruinen einer dreischiffigen Basilika bei Čurline (Kreis Niš) mit drei dreiseitigen Apsiden und deutlich ausgebildetem viereckigem Altarraum zwischen Prothesis und Diakonikon. Die Wände dieser Räume sind, wie die entsprechenden Wände der kleinen Basiliken in Pliska, verstärkt. *В. Р. Петковић*, Преглед црквених споменика, 333, setzt die Anlage in die Zeit vor dem XII. Jh.

[42] Dreischiffige Basilika im Dorf Manastir (Kreis Prilep) aus dem XI. Jh. Vgl. *Д. Коцо и П. Миљковик*, Манастир. Скопје 1958.

[43] *К. Петров*, Прилог кон средновековната археолошка карта. Гласник I, Скопје, 1954, datiert die Basilika aus dem X.—XIII. Jh.

[44] *С. Ненадовић*, Шта је краљ Милутин обновио на цркви Богородице Љевишке у Призрену. Старинар, н. с. V—VI (1954—1959), 205—226.

[45] *К. Петров*, op. cit. 2, zählt in Westmakedonien acht Basiliken aus dem X.—XII. Jh.

[46] Z. B. das Tonnengewölbe über dem Mittelschiff der südmakedonischen Basiliken (Seres, Kostur, Manastir usw.).

VI. Jahrhundert sowie der späteren umgebauten und neu errichteten Basiliken zeichnet annähernd die geographischen und chronologischen Grenzen der Basilika im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel während des Mittelalters ab.

Das wichtigste Charakteristicum der Basiliken in diesem Gebiet sind die in grossen Zügen erhaltenen Grundrisse, Konstruktionen und Formen ihrer Vorgänger, d. h. der hellenistischen und frühbyzantinischen Basiliken, wodurch sie mit denselben auch genetisch verbunden sind[47]. In diesem Entwicklungsprozess, besonders in Fällen, in denen besondere Umstände kultischen Charakters den Prozess beeinflussten, erhielten manche Basiliken einen kompliziert gegliederten Chor, der vor der Apsis einen rechteckigen Raum und zu dessen beiden Seiten gut ausgebildete Prothesis und Diakonikon mit entsprechenden kleinen Apsiden bekam[48].

Der rechteckige Raum vor der Apsis erscheint bereits im VI. Jahrhundert in Kleinasien, Konstantinopel und Griechenland. Die als geschlossene kleine Räume ausgebildeten Pastophorien sind wahrscheinlich eine spätere Beifügung zum Basilika-Grundriss. Sie treten im VII. und VIII. Jahrhundert in Nikäa (Hl. Sofia und Koimesis), in Konstantinopel (die ursprüngliche Kirche des Chora-Klosters), in Saloniki (Hl. Sofia) auf. Derartige geschlossene Pastophorien kommen im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel in der Basilika Nr. 8 in Hisar[49], in der Bischofs-Basilika in Caričin Grad[50] sowie in den bereits erwähnten umgebauten Basiliken in Pirinč-Tepe bei Varna, Eleusa in Mesemvria und Hl. Ilija bei Pirdop vor. Chronologisch folgt ihnen die »Grosse Basilika« in Pliska[51] und schliesslich eines der spätesten Bindeglieder, die Basilika Hl. Achilios in Prespa.

Auch in bezug auf die geschlossenen Pastophorien sind, folglich, die repräsentativen Basiliken in Pliska und Prespa chronologisch und funktional mit den Basiliken im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel aus der späteren Periode verbunden. Übrigens könnte es auch gar nicht anders sein. Die ersten bulgarischen Hauptstädte wurden im nordöstlichen Winkel der Balkanhalbinsel gegründet, in dem lange vor deren Gründung eine örtliche Bautradition bestand, die vom IV. bis zum X. Jahrhundert für den Be-

[47] *W. Sas-Zaloziecky,* op. cit., 4.

[48] *W. Sas-Zaloziecky,* op. cit., 5.

[49] *Д. Цончев,* Една новооткрита базилика в Хисаря. Годишник Пловд. Нар. Библ. и Музей 1937/1939, 185—192.

[50] *В. Пешковић,* Преглед црквених споменика, 346; *А. Дероко,* Монументална и декоративна архитектура у средњевековној Србији, Београд 1953, 49, план на обр. 37.

[51] *W. Sas-Zaloziecky,* op. cit., nimmt eine andere chronologische Reihenfolge an: die reichste Ausbildung des Altarraums (drei Apsiden und selbständige Raumeinheiten um den Altarraum) sei zuerst in Pliska (865) aufgetreten. Seit dieser Zeit bekamen alle mittelalterlichen Basiliken in den Balkanländern einen ausgebildeten Altarraum mit drei Apsiden.

darf der alten christlichen Bevölkerung vornehmlich zur Errichtung von Basiliken mit vorherrschend hellenistischen Zügen führte. In der Umgebung dieser Städte bestand eine nicht weniger als an anderen Orten starke Tradition, da die alte Basilika auch im nordöstlichen Teil der Halbinsel, ebenso wie in den südwestlichen Landgebieten verbreitet war. Als grosse, monumentale Kirchen für den Bedarf der Staatsreligion und für die Festigung der feudalen Verhältnisse gebaut werden mussten, suchten die Zaren entsprechende Vorbilder für derartige Kirchen und fanden sie nicht in den kleinen Kuppelkirchen der byzantinischen Hauptstadt, sondern in den alten örtlichen Basiliken, die sie, um ihnen noch mehr Grösse und Wirkung zu verleihen, durch neue Teile und Formen weiter entwickelten und ergänzten. Der Chor der »Grossen Basilika« in Pliska war noch komplizierter gegliedert, da den geschlossenen Pastophorien noch ein kleiner quadratischer Raum vorgebaut wurde. Nicht ohne Bedeutung ist in diesem Fall auch der Umstand, dass der festliche Thronsaal des Palasts in Pliska die Form einer dreischiffigen Basilika mit Narthex an einer Seite und Apsis zwischen zwei Räumen an der anderen hatte.[52] Diese zwei neuen Elemente wurden sicher nicht nur für den Bedarf einer zeremonienreichen, majestätischen Liturgie in den Grundriss eingefügt. Sie sind wohl auf die mit der Liturgie verbundene Hofzeremonie zurückzuführen, die in der grossen Hofkirche von Pliska als eine Nachahmung der Zeremonien in der Sofienkirche Konstantinopels stattfanden.[53]

Auch die Rundkirche in Preslav war eine Hofkirche. Die kleinen Abmessungen des runden Naos, der reich entwickelte Grundriss, die prachtvolle Raumgestaltung und die mannigfaltige plastische und koloristische Ausschmückung zeigen, dass sie keine öffentliche Kirche einer unbedeutenden, der Geschichte unbekannten Siedlung war. Im Gegenteil. Viele Angaben zeugen dafür, dass sie in ihrer eigenen natürlichen historischen Umwelt unter vielen gleichzeitig errichteten Kirchen entstand, jedoch architektonisch und dekorativ, infolge einer besonderen Bestimmung die übrigen überragen sollte. Die Rundkirche war für Preslav was die »Grosse Basilika« für Pliska und später die Achilios-Kirche für Prespa war.

Ich habe bereits erwähnt, dass die eigentliche Blütezeit der Stadt Preslav in den Anfang des X. Jahrhunderts fällt. In dieser Zeit wurden dort immer noch Basiliken gebaut. Es sind aber nicht mehr 15, wie in Pliska, sondern nur noch 4, darunter eine sehr kleine. Allem Anschein nach erlebt die Basilika unter den neuen gesellschaftlich-ökonomischen Bedingungen in Preslav ihre letzten Tage als Typ der Gemeindekirche. Die feudalen Verhältnisse

[52] *K. Mijatev,* Der große Palast in Pliska und die Magnaura von Konstantinopel. Изв. Арх. Инст. X, 1935, 136—144.

[53] *Н. Мавродинов,* Базиликата в Плиска и българският дворцов церемониал, 246—252.

treten bereits in einer viel fortgeschritteneren Form als in Pliska auf. Sie beeinflussten auch die Bautätigkeit der Bojaren, die sich allmählich, wie in Byzanz, auf kleinere Kirchen beschränkte.

Infolge der engeren politischen, gesellschaftlichen und höfischen Beziehungen mit Byzanz macht sich ausserdem in Preslav während des X. Jahrhunderts ein viel stärkerer Einfluss Konstantinopels als in Pliska während des IX. Jahrhunderts bemerkbar. Zweifellos hat sich dieser Einfluss auch auf die Architektur ausgedehnt, da die Kreuzkuppelkirche zum Vorbild für Kloster- und Familienkirchen der Bojaren gewählt wurde.

Die Rundkirche in Preslav steht aber nicht nur in Bulgarien, sondern auch im ganzen Zentralgebiet der Balkanhalbinsel isoliert. Mit Ausnahme der Rundkirche bei Konjuch kennen wir vorläufig keine Zwischenglieder, die sie genetisch mit den frühbyzantinischen Rotunden verbinden und einen historischen Entwicklungsprozess verfolgen lassen. Deswegen bin ich der Meinung, dass die Rundkirche in Preslav auf Befehl des Zaren Symeon als Nachahmung einer uns unbekannten Rundkirche in Konstantinopel entstanden ist.

In Pliska und Preslav ist auch ein anderes Merkmal zu beobachten, das von der zeitgenössischen Architektur Konstantinopels angeregt sein könnte. Das sind die geräumigen Atrien vor der »Grossen Basilika« und der Rundkirche, die bei den späteren Kirchen im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel nicht vorkommen. Dieser fast unvermeidliche Bestandteil aller altchristlichen und frühbyzantinischen Kirchen hatte in der byzantinischen Hauptstadt schon längst seine ursprüngliche Bestimmung verloren. Für die repräsentativen Kirchen in Pliska und Preslav, die bald nach der Übernahme des Christentums entstanden, könnten diese Bestandteile jedoch ihre ursprüngliche Bedeutung beibehalten haben. Ausserdem war der dekorative Hof vor den Kirchen immer noch nicht zu einer sinnlosen Überlebtheit herabgesunken, denn er wurde in Konstantinopel auch während des Mittelalters angelegt. So finden wir, z. B., im Palast die von Konstantin V. (741—775) errichtete Muttergottes-Kirche am Leuchtturm mit Narthex und Atrium.[54] Etwa hundert Jahre später entstand die berühmte Nea (eingeweiht am 1. Mai 881) auch mit Atrium und zwei Phialen an der Westseite.[55] Ein solches Atrium baute auch Romanos III. Argyros (1028—1034) vor der Kirche des Klosters der Muttergottes Peribleptos in Konstantinopel und Johannes II. Komnenos und seine Gemahlin Irene (1118—1143) vor der Pantokrator-Kirche.[56] Ch. Diehl weist als Hindernis für den Bau von Atrien in Konstantinopel auf den Umstand hin, dass sie viel Raum einnahmen. Nur die Kaiser, fährt er fort, für deren Bauwerke die räumlichen Abmessungen ohne Bedeutung waren, konnten das Atrium beibehalten.[57] Diese Auffassung des eminenten französischen Gelehrten kann auch für die repräsentativen Zaren-Gebäude in den bulgarischen Residenzen Gültigkeit haben.

[54] *J. Ebersolt et A. Thiers,* Les églises de Constantinople, 258; *J. Ebersolt,* Le grand palais de Constantinople, 107.

[55] *J. Ebersolt,* op. cit., 131; *Ch. Diehl,* Manuel d'art byzantin I, 1925, 432; *J. A. Hamilton,* Byzantine Architecture and Decoration, London 1956, 167.

[56] *Diehl,* Manuel, 432; *Ebersolt et Thiers,* Les églises, 261.

Zusammenfassung

Die dreischiffige Basilika hellenistichen Typs ist eine interessante Erscheinung in der Geschichte der Kirchenarchitektur im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel. Sie tritt bereits in der spätrömischen und frühbyzantinischen Epoche auf und bleibt zugleich und neben den Kreuzkuppelanlagen bis zum späten Mittelalter als repräsentative Bischofs- oder Hofkirche bestehen. Wir sehen sie schliesslich als letztes Glied einer langen Entwicklung in einer Zeit, in der sie unter den Bedingungen des entwickelten Feudalismus ihre alte funktionale Bedeutung bereits eingebüsst und der kleineren, intimeren Kreuzkuppelkirche den Platz geräumt hat.

Die Geschichte der Basilika im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel vom IV. bis zum XIV. Jahrhundert harrt immer noch der richtigen und allseitigen Beleuchtung. Ich begrenzte mich in meinem Vortrag darauf, nur eine breitere historische und archäologische Grundlage aufzuzeigen, von der bei der Betrachtung der historischen Entwicklung der Basilika im Zentralgebiet der Balkanhalbinsel auszugehen ist. Da die richtige Lösung der gestellten Probleme ausschliesslich und einzig von der objektiven Analyse des dokumentaren Materials abhängt, bemühte ich mich, die erforderliche Ordnung in der Chronologie des Materials zu erreichen.

Im Lichte dieser Chronologie erweist sich das Auftreten der »Grossen Basilika« im IX. Jahrhundert in der bulgarischen Residenz Pliska als eine durchaus gesetzmässige Erscheinung, die auf feste, auf örtlichem Boden geschaffene Bautraditionen zurückgeht. Ihre Grossartigkeit, reiche Formenbildung und prächtige Ausführung, die sie von den mittelalterlichen Basiliken in den abgelegenen Landesteilen unterscheiden, sind auf ihre besondere kultische und höfische Funktion zurückzuführen und durch die zeitgemässen gesellschaftlich-politischen Verhältnisse zu erklären. Dieselbe funktionale Bestimmung hatte auch die Rundkirche in Preslav.

Ont pris part à la discussion: M. M. *E. Condurachi, D. Koco,* Mme *D. Panajotova, S. Stančev* et *A. Grabar.*

[57] *Diehl,* Manuel, 432.

THE SLAVIC RESPONSE TO BYZANTINE POETRY

Rapport de *R. Jakobson*

I

IVAN DUJČEV, Sofia

La littérature constituait certainement un des domaines de la vie historique, où les rapports entre la civilisation byzantine et le monde slave médiévale étaient particulièrement étroits et multiples. Malgré son grande importance, le problème des rapports littéraires entre les Slaves et Byzance n'a pas fait, jusqu'ici, objet d'une étude exhaustive, ou dans la mesure où ils ont été étudiés, ce fut toujours d'une manière restreinte et même tendancieuse. Le plus souvent on exagère le rôle de la littérature byzantine dans la vie des peuples slaves du Moyen Age. Lorsqu'on considère seulement les traductions de la littérature slave ancienne, on arrive à oublier presqu' entièrement les oeuvres originales, et on se limite ainsi à caractériser cette littérature comme dénuée de toute valeur et en pleine dépendance de Byzance, du moins en ce qui concerne les Slaves de Sud et de l'Est. Bien que les versions des oeuvres littéraires soient nombreuses dans la production littéraire des Slaves de cette époque, elles n'en donnent qu'un seul aspect. Tout comme la présence de versions assez nombreuses dans la littérature d'un peuple quelconque de nos jours ne pourrait pas constituer un motif pour en nier l'importance, on est d'autant moins justifié de le faire pour les Slaves de l'époque initiale de leur histoire culturelle. Il ne faut pas d'autre part, en appréciant les rapports littéraires byzantino-slaves, s'écarter trop de l'esprit du Moyen Age et appliquer des critériums propres à notre époque moderne et inconnus dans le passé. S'il n'existait pas alors, au sens strict du terme, la conception du »droit d'auteur« et le plagiat et les fausses attributions ne faisaient pas exception, à plus fort raison les Slaves méridionaux et orientaux ne pouvaient pas juger comme leur étant étrangère la littérature de Byzance, qui leur avait donné la foi chrétienne. A cette époque où la conception moderne de la nationalité manquait, mais où régnait plutôt l'idée de la communauté chrétienne, les peuples récemment convertis au christianisme, comme l'étaient justement les Slaves par rapport à Byzance, ne considéraient nullement comme un crime de puiser largement au fond littéraire de cet Empire, qui les avait initiés à la nouvelle foi et ne ménagait

aucun effort à leur inculquer encore plus profondement cette foi. La conception nationale manquant chez les Byzantins, tout comme chez les Slaves, la littérature byzantine fut considérée comme un fond commun, où l'on avait le droit de puiser sans aucune restriction des préjugés nationaux. S'il n'était pas possible alors de concenvoir la conversion au christianisme d'un peuple quel qu'il fut sans recourir aux grands foyers de la foi — Constantinople pour les peuples de l'Orient et de la Péninsule Balkanique, Rome pour les peuples de l'Occident, on n'était pas aussi en état de penser à créer une littérature chrétienne n'ayant aucun rapport avec la littérature chrétienne existant déjà en grec et en latin. D'une manière générale, la littérature était originairement une litérature intimement liée à la foi chrétienne et à l'activité de l'Eglise. Come on ne pouvait pas se détacher, dans le christianisme, des dogmes déjà constitués, il était également impossible de créer une littérature chrétienne en dehors de la littérature patristique et byzantine. Dans l'un et dans l'autre cas, c'était avant tout le traditionalisme qui s'imposait, ce qui signifiait tout simplement de conserver la pureté de la foi. Pour les Slaves de Sud et de l'Est, c'était en premier lieu Byzance, et l'Eglise de Constantinople qui insistaient qu'on suive leur dogmes, et dans la littérature, qu'on accepte sans hésitation les oeuvres de ces penseurs et écrivains. Justifié de cette façon, tout emprunt que les Slaves orthodoxes faisaient aux trésors littéraires de Byzance paraît non seulement tout à fait naturel, mais imposé par la nécessité historique de l'époque. Enfin la dépendance de l'ancienne littérature slave de la littérature byzantine ne différait aucunement de l'attitude que d'autres peuples de l'Orient chrétien au Moyen Age, comme par exemple les Arméniens, les Géorgiens, les Coptes etc. avaient à son égard.

En parlant de la dépendance de la littérature slave médiévale de Byzance, il faut préciser les faits. Destinée à contribuer à l'affermisement de la foi chrétienne et à sa défense devant les assauts des doctrines hérétiques, la littérature des peuples nouvellement convertis se proposait des buts bien définis. Ce n'est que dans la littérature patristique en langue grecque que les écrivains slaves de cette époque pouvaient trouver des oeuvres à traduire si bien adaptées à la réalisation des ces buts. En effet, la majeure partie des oeuvres en langue grecque, traduites par les Slaves au Moyen Age, appartient à la littérature patristique. Il est peut-être inutile de rappeler que les mêmes besoins, auxquels devaient répondre jadis les auteurs patristiques d'éclaircir la foi chrétienne, d'affirmer les dogmes et de commenter le texte des Ecritures Saintes, se présentaient devant les écrivains slaves à peine convertis. La littérature patristique n'était cependant pas une création de Byzance: elle formait plutôt, pour ainsi dire, un fond culturel prébyzantin, auquel avaient le droit, semble-t-il, tous les peuples chrétiens du Moyen Age. Byzance avait, avant tout, le mérite d'avoir

conservé et offert aux peuples nouveaux cet héritage des temps antérieurs.

Une étude comparative de l'ancienne littérature slave et de la littérature byzantine n'est pas facile à faire pour le moment étant donné que les manuscrits slaves médiévaux et ceux des siècles plus récents réeclent toujours un nombre considérable de textes inédits. Il semble assez difficile surtout de décider, si dans certains cas il est question d'une même traduction copiée à plusieurs reprises, ou bien s'il s'agit des versions faites à des époques diverses et indépendants l'une de l'autre. Bien que les conclusions d'une telle étude, basée sur des données incomplètes, puissent sembler quelque peu prématurées et provisoires, il est possible toutefois d'établir quelques faits incontestables.

Il y avait, à cette époque, un certain nombre d'oeuvres considérées comme faisant partie de la littérature officielle, dont la version en slave était retenue, par les autorités d'Etat et par l'Eglise, rigoureusement obligatoire. C'était, avant tout, la littérature liturgique, exception faite, bien entendu, des livres de l'Ecriture Sainte, dont la traduction avait été entreprise par Constantin-Cyrille et Méthode et par leurs disciples et continuée pendant les siècles suivants. La version des livres liturgiques grecs étant considérée comme une condition préalable à toute oeuvre de christianisation, on s'y appliquait avec un zèle particulier, afin d'assurer l'unité complète des rites de l'Eglise. Ainsi nous trouvons en version slave les textes liturgiques les plus importants, quelques uns provenant des premiers siècles de l'ère chrétienne. A côté des textes moins communs, comme la liturgie de St Jacques et de St Pierre, on doit mentionner surtout les trois liturgies, celle de St Jean Chrysostome, celle de St Basile le Grand et enfin la liturgie ainsi dite des présanctifiés, attribuée à St. Grégoire le Grand.[1] En outre, on a traduit en slave, déjà pendant les premiers siècles après la conversion, les principaux livres liturgiques: *l'Euchologion (Trebnik, Služebnik);* les *lectures* de l'Evangile, du Praxapostolos et du Psautier; *l'Horologion (Časoslov),* le *Triodion* et le *Pentekostarion (Posten triod, Cveten triod), l'Ochtoéchos (Osmoglasnik), les Ménologes (Minei), l'Akoluthia* (Čin) et le *Typikon (Ustav),* dont la rédaction attribuée à St Théodore Studite fut répandue en Russie déjà aux XIe—XIIe siècles.[2] En traduisant tous ces livres liturgiques, on les

[1] Sur la liturgie de St Jacques v. les indications chez *H.—G. Beck,* Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich. München 1959, pp. 236—237. Sur l'ancienne version slave v. chez *P. A. Syrku,* К истории исправления книг в Болгарии в XIV веке. I. 2. Литургические труды патриарха Евфимия Терновского. SPb 1890, pp. 179—218. Sur la liturgie de St Pierre v. *Beck,* op. c., pp. 243—244; *J. Vašica,* Slovanská liturgie sv. Petra. Byz Slav, VIII (1939—1946) pp. 1—54; Liturgia s. Petri slavica. Acta Acad. Velehr., XIX (1948) pp. 110—115. Sur les autres liturgies v. les indications chez *Beck,* ib., pp. 242—246.

[2] Voir les indications chez *Beck,* op. c., pp. 246—253.—*K. Onasch,* Das Weihnachtsfest im orthodoxen Kirchenjahr. Liturgie und Ikonographie. Berlin 1958, pp. 32—47:

adaptaient aux besoins des Eglises locales, avec certaines modifications surtout dans les ménologes où furent ajoutéees les mentions des saints d'origine slave. Dans tous les autres livers le texte slave suivait presqu'immuablement l'original grec. On copiait ces livres au cours des siècles, les scribes peu instruits par suite de l'évolution de la langue ne comprenant plus le texte, faisaient des omissions ou substituaient les termes anciens par des termes contemporains et ainsi altéraient le sens. Pendant la seconde moitié du XIVe siècle le patriarche Euthymius de Tirnovo entreprit, par cette raison, une vaste revision du texte des livres liturgiques. Certains des livres liturgiques contenaient, à côté du texte, aussi des notations byzantines sur le chant. Le traditionalisme de l'Eglise orthodoxe exigeait, en traduisant le texte, de l'adapter d'une façon aussi fidèle que possible à la musique, ce qui obligeait les traducteurs slaves de rendre non seulement le sens des mots, mais de s'efforcer à donner, dans leurs versions, un texte dont les syllabes correspondaient aux syllabes de l'original.[3] L'acribie des traducteurs allait dans ces cas jusqu'à suivre scrupuleusement la forme et le contenu du texte grec. Imposé par le désir de ne pas s'écarter du texte et de la musique byzantine, cette manière d'adaptation des traducteurs loin d'être sujet de reproches, faisait preuve d'une grande maîtrise.

Pour ce qui est des version slaves des oeuvres patristiques,[4] nous devons relever que les écrits de la période la plus ancienne, c'est-à-dire dès les débuts du Ier siècle jusqu'à la fin du premier quart du IVe siècle, ne sont pas très nombreux. Il est permis de supposer qu'à l'époque, où les traducteurs slaves prirent connaissance de la littérature patristique, ces oeuvres étaient devenues très rares et inaccessibles mêmes pour les Byzantins. Pourtant les lecteurs slaves du Moyen Age ont pu connaître, à travers des versions, quelques unes des oeuvres les plus importantes des premiers auteurs patristiques. Sans entrer ici dans les détails,[5] on devrait donner au moins quelques exemples. Ainsi, les 'Canones ecclesiastici Apostolorum' ont servi de base pour en faire une version slave abrégée.[6] Une oeuvre apocryphe, comme l'Ascension d'Isaie, composée en partie pendant le IIe siècle, a été traduite en slave.[7] Parmi les textes les plus intéressants de cette époque de la patristique il faut mentionner tout particulièrement les Agrapha ou Logia Christi, qu'on découvre aussi en version slave ancienne.[8] Les tranducteurs slaves du Moyen Age ont accordé une attention spéciale aux Evangiles apocryphes, dont les versions ont été appréciées, à ce qu'il semble, surtout dans les milieux des hérétiques. On connait les versions slaves du Protévangile de Jacques,[9] de l'Evangile de Thomas,[10] de l'Evangile de Bartolomée,[11] de Nicodéme[12] etc. On possède, en plus, la version d'un certain nombre d'écrits apocryphes, comme la Vision de l'Apôtre Paul, les Actes de Paul, les Actes de Paul et de Thecla[13] et bien d'autres. Sur la base de la version slave de la Vision de l'Apôtre Paul pourrait on compléter le texte grec et latin, dont l'état actuel est loin d'être satisfaisant. Bien que conservé dans une version slave incomplète, un autre texte apocryphe, comme les Acta Petri peut cependant nous aider à corriger et à suppléer l'original grec connu jusqu'ici.[14] On possède quelques textes qui ont trait a l'activité légendaire de

'Die gottesdienstlichen Bücher des Kirchenjahres'; cf. aussi mes notes dans ByzSlav, XXII (1961) pp. 81—82. — *V. Mitrofanovici*, Liturgica bisericі ortodoxe. Cernăuţi 1929, pp.; 263—273. — *I. Gošev,* Старобългарската литургия според български и византийски извори от IX — XI вв. Годишник на Соф. унив., бог. фак., IX. 1932, 79 pp.; Божествената литургия на Златоуста. Критически бележки и изяснения с четири приложения на стари текстове. Ibidem, XX. 6. 1942—1943. Sur le typicon de Théodore Studite v.: *I. Gošev*, Правилата на Студийския монастир. Ibidem, XVII. 6. 1939—1940.; cf. B. Z., XLII. 1 (1943) p. 336. — *M. J. Rouët de Journel,* Byzance et le monachisme russe. Studi bizantini e neoellenici, VII (1953) p. 317 sq. A propos de l'accrbie des scribes cf. *St. Stanojević,* Акрибиjа код наших старих писаца. Jugoslovenski ist. časopis, III (1937) pp. 107—118.

[3] Cf. *R. Palikarova-Verdeil,* La musique byzantine chez les Bulgares et les Russes (du IXe au XIVe siècle). Copenhague—Boston 1933, p. 38 sq. Cf. aussi *R. Abicht,* Haben die alten slawischen Übersetzer der griechischen Kirchenlieder die Siebenzahlen der griechischen Liederverse festgehalten? Archiv f. slav. Phil., XXXVI (1916) pp. 414—29.

[4] Pour la chronologie cf. *B. Altaner*, Patrologia. IV ed., (Torino 1952), p. 7.

[5] Pour les détails v.: *A. S. Archangel'skij*, К изучению древне-русской литературы. Творения отцов Церкви в древне-русской письменности. I—IV. SPb—Kazan, 1888—1890. — *M. Heppell*, Slavonic Translations of Early Byzantine Ascetical Literature. A Bibliographical Note. Journal of Ecclesiastical History, V (1954) pp. 86—100.

[6] *V. Beneševič*, Die „Gebote der heiligen Väter" nach dem Euchologium Sinaiticum. Jagić — Festschrift. Berlin 1908, pp. 591—596.

[7] *E. Tisserant*, Ascension d'Isaie. Traduction de la version éthiopienne avec les principales variantes des versions grecque, latine et slave. Paris 1909. — *J. Ivanov*, Богомилски книги и легенди. Sofia 1925, pp. 131—164, avec des indications sur la version slave.

[8] Evêque *Mihail*, Аграфы в творениях св. священномученика Мефодия, Журнал Московской патриархии 1954, № 6, pp. 43—50.

[9] *Altaner*, ib., § 41. Sur les versions slaves v. par exemple: *I. Ja. Porfirjev*, Апокрифические сказания о новозаветных лицах и событиях по рукописям Соловецкой библиотеки. SPb 1890, pp. 136—148.

[10] *W. Lüdtcke*, Die slavischen Texte des Thomas-Evangeliums. BNgJh, VI (1929) pp. 490—508. — *Ivanov*, op. c., pp. 227—248, avec d'autres indications bibliographiques. — *Altaner*, op. c., § 42.

[11] *Altaner*, op. c., § 43.

[12] *Altaner*, op. c., § 44. — *Dj. Daničić*, Dva apokrifna jevangelija. I. Jevangelije Nikodimovo. Starine, IV (1872) p. 130 sqq.

[13] *Altaner*, op. c., § 51. — N. *Tichonravov*, Памятники отреченной русской литературы. II. Moscou 1863, pp. 40—58. — *I. Martynov*, Бдинский сборник 1360. Рукопись Гентской библиотеки. SPb 1882, p. 4. — *V. Jagić*, Apokrifna apokalipsa apostola Pavla. Starine, IX (1877) pp. 137—171. — *N. Tichonravov*, Сочинения. I. Moscou 1898, pp. 18 sq., 28, 61 sqq.

[14] *E. Follieri*, L'originale greco di una leggenda in slavo su San Pietro. Anal. Boll., LXXIV (1956) pp. 115—130. — *I. Dujčev*: ByzSlav, XVIII, (1957) pp. 369—370. Le texte slave: *A. S. Archangel'skij*, К истории южнославянской и древнерусской литературы. Два любопитных сборника Софийской народной библиотеки в Болгарии. ИзвОРЯСл, IV. 1(1899) pp. 112—118.

l'Apôtre André, dont le nom est devenu assez populaire chez les Russes à l'époque médiévale.[15] Quelques textes apocryphes sont liés au nom de l'Evangeliste Jean.[16] Il faut citer encore la version des actes apocryphes de I,Apôtre Barnabas,[17] de même que certains d'autres textes qui remontent toujours à l'époque primitive de la patristique: les fragments sur St Clément de Rome,[18] un fragment de l'épître d'Ignace d'Antioche adressée à Polycarpe,[19] une version du »Martyrium« de St Ignace d'Antioche,[20] enfin les fragments des »Oracula Sibyllina«.[21] C'est par l'intermédiaire d'un texte byzantin anonyme, provenant de la moitié du VIe siècle, que les Slaves ont pu prendre connaissance de quelques fragments de l'oeuvre »Liber legum regionum« de Bardesan d'Edesse (154—222).[22] On connait aussi un texte attribué à St Irénée de Lyon de la fin du IIe siècle.[23] Il convient d'indiquer également les oeuvres d'Hippolyte de Rome, dont le »Commentaire sur Daniel« est conservé en slave et partiellement en grec, tandis que la version de »De Antichristo«, composé vers l'an 200, nous est connue en plusieurs copies manuscrites.[24] Parmi les oeuvres de la période la plus ancienne rappelons aussi la version vieille-russe de »De bello judaico« de Josèphe Flavius.[25] Il est permis de supposer qu'il existait une version slave méridionale de cet écrit, et problement de »Les anti-

[15] *M. N. Speranskij*, Апокрифичкские деяния апостола Андрея в славяно-русских спкскax. Moscou 1894. — *A. Pogodin*, Повесть о хождении апостола Андрея в Руси. ByzSlav, VII (1937—1938) pp. 128—148. — *F. Dvorník*, The Idea of Apostolicity in Byzantium and the Legend of the Apostle Andrew. Cambridge—Mass. 1958.

[16] *Altaner*, op. c., § 55. — *F. Halkin*, BHG, II^3, nrr. 899—917 w, 921 etc. Pour des textes slaves: *Tichonravov*, Памятники, II, pp. 174—181, 182—192, 193—212; Апокрифические сказания. СбОРЯСл, LVIII. 4 (1894) pp. 25—28. Cf. aussi chez *B. Conev*, Опис на ръкописите и старопечатните книги на Народната библиотека в София. I. Sofia 1910, pp. 181, 256.

[17] *Altaner*, op. c., § 58. — *Halkin*, BHG, I^3, nr. 225. Le texte slave chez *E. Sprostranov*, Опис на ръкописите в библиотеката при Рилския манастир. Sofia, 1902, p. 106 nr. 34.

[18] *Altaner*, op. c., §§ 80—84. — *I. Franko*, Beiträge aus dem Kirchenslavischen zu den Apokryphen des Neuen Testaments. Zf. f. die neutestam. Wiss., III (1890) pp. 146 sqq., 315 sqq.

[19] *Altaner*, op. c., § 85. — *P. P. Panaitescu*, Manuscrisele slave din Biblioteca Academiei RPR. I. Bucureşti 1959, p. 153: 'Din epistola câtre Policarp', avec l'*inc.*: РАБЫ И РАБЫНѦ ...

[20] *Halkin*, BHG, I^3, nr. 813. — La version: *Sprostranov*, ib., p. 88 nr. 48.

[21] Voir par ex.: *Conev*, op. c., p. 316, p. 444 etc.

[22] *I. Dujčev:* Slavia antiqua, IV (1953) p. 199 sqq.; Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati. Roma 1957, p. 90 sqq. — *Altaner*, op. c., § 113 nr. 5.

[23] *A. I. Jacimirskij:* ИзвОРЯзСл, XVIII. 4 (1914) p. 109. — *B. Conev*, Славянски ръкописи в Берлинската държавна библиотека. СбБАН, XXXI (1937) p. 62.

[24] *Altaner*, op. c., §§ 133—135. — *G. H. Bonwetsch*, Hippolyt. Kommentar zum Buche Daniel und die Fragmente des Kommentars zum Hohenliede. Lpz 1897. — *K. Nevostruev*, Слово св. Ипполита об Антихристе в славянском переводе по списку XII в. Moscou 1868.

[25] La prise de Jérusalème de Josèphe le Juif. Texte vieux-russe publié intégralement par V. Istrin. I—II. Paris 1934, 1938. — *N. A. Meščerskij*, История Иудейской войны Иосифа Флавия в древнерусском переводе. Moscou—Leningrad 1958.

quités juives« du même auteur.[26] Citons enfin, pour terminer avec les écrivains des trois premiers siècles, les versions des deux ouvrages de Méthode d'Olympe, dont l'un nous est conservé grâce à la version slave.[27]

Ayant marqué une préférence toute particulière pour les oeuvres patristiques de l'»époque d'or«, les traducteurs slaves nous ont laissé un nombre presqu'infini de versions, qu'il est impossible d'énumérer ici. Nous devons relever qu'il n'y a presque pas d'auteur grec patristique, dont le nom soit resté inconnu aux traducteurs slaves. Quelquefois on traduisait la plupart, si non toutes les oeuvres de certains de ces auteurs. Nous nous bornerons de donner quelques exemples. On ne serait pas étonné de découvrir dans les manuscrits slaves des fragments attribués à Eusèbe de Césarée, ou de trouver de longues citations de sa Chronique.[28] Dans la tradition slave manuscrite il y a plusieurs textes reliés au nom de Macaire d'Egypte, et ces témoignages pourraient être utilisés avec profit pour résoudre le grand problème de la paternité de ces écrits: doit - on les attribuer à Macaire ou bien à Syméon Mésopotamite?[29]

Il est intéressant, sans doute, de voir avec quelle prédilection les écrivains et les traducteurs slaves du Moyen Age s'occupaient des oeuvres d'Isidore de Péluse.[30] On a traduit en slave les oeuvres des auteurs patristiques relativement peu connus, tels que Basile d'Ancyure,[31] Théophile d'Alexandrie[32] et Amphiloque d'Iconium.[33] L'écrivain bulgare de la fin du IXe et du commencement du Xe siècle Jean l'Exarque cite l'Hexaméron attribué à Séverien de Gabala.[34] Certains textes de Nil Sinaitès semblent conservés uniquement en version slave.[35] On connaissait aussi les oeuvres de l'évê-

[26] *I. Dujčev*, Одно неясное место в древнерусском переводе Иосифа Флавия. ТОДРЛ, XVI (1960) pp. 415—423.

[27] *Altaner*, op. c., § 164. — *A. Vaillant*, Le De autexusio de Méthode d'Olympe, version slave et texte grec. Paris 1930. — *G. Il'ynskij:* ByzSlav, III (1931) pp. 517—519.

[28] *Conev*, Славянски ръкописи, p. 62. — *A. I. Jacimirskij*: ИзвОРЯзСл, XVIII. 4/1914/ p. 109. — *E.Kalužniacki*, Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393). Wien 1901, p. 107 sq. J'y reviendrai bientôt.

[29] *Altaner*, op. c., § 262. — *R. A. Klostermann*, Die slavische Überlieferung der Makariusschriften. Göteborgs k. Vetenskaps-och Vitterhets-Samhälles handl. Sjätte Följden ser. A. Bd. 4, Hf. 3. — *I. Dujčev:* B. Z., L (1957) pp. 159—161; Зборник радова САН. LIX. Визант. инст. V (1958) p. 66. — *H. Dörries*, Symeon von Mesopotamien. Die Überlieferung der messalianischen Makariusschriften. Lpz 1941.

[30] Voir provisoirement chez *V. V. Danilov*, Письма Исидора Пелусиота в Изборнике Святослава 1073 года. ТОДРЛ, XI (1955) pp. 335—345.

[31] *Altaner*, op. c., § 284. — *A. Vaillant*, De Virginitate de Saint Basile. Texte vieux slave et traduction française. Paris 1943.

[32] *Altaner*, op. c., § 277. — *Archangel'skij:* ИзвОРЯзСл, IV. 1 (1899) p. 111. — *Conev*, Опис ..., I, p. 255, etc.

[33] *Altaner*, op. c., § 298. — *A. Vaillant*, Une source grecque de Vladimir Monomaque. ByzSlav, X (1949) pp. 11—13. — *Sprostranov*, op. c., p. 43.

[34] *Altaner*, op. c., § 316. Pour l'indication de Jean l'Exarque voir chez *R. Aitzetmüller*, Das Hexaemeron des Exarchen Johannes. I. Graz 1958, p. 49.

[35] Voir les indications chez *Archangel'skij*, К изучению. I, pp. 131—132, etc.

que de Photike Diadoque.[36] Outre Basile de Séleucie,[37] le patriarche Gennadius (458—471)[38] et le patriarche Proclus (434—444),[39] il faut mentionner Théodoret de Cyr, qui eut une grande popularité parmi les Slaves. Jean l'Exarque donne en version paléobulgare des fragments de son livre »Graecarum affectionum curatio«;[40] plus tard furent traduit son Commentaire sur les psaumes et quelques homélies.[41] C'est grâce à la littérature byzantine que les Slaves firent connaissance des oeuvres de certains auteurs syriens, comme Ephrem[42] et Isaac,[43] en traduisant plusieurs de leurs écrits. Dès le Xe siècle St Ephrem jouissait d'une grande autorité chez les Bulgares, des extraits de ses oeuvres ayant été cités dans le Testament spirituel du fondateur du monachisme bulgare, St Jean de Ryla.[44] Rappelons enfin la version slave des écrits d'un auteur tellement discuté, comme l'est Denis Aréopagite.[45]

Après la seconde moitié du VIe siècle les Slaves de Sud, établis déjà dans les territoires de la Péninsule Balkanique, étaient voisins de l'Empire byzantin. Depuis cette époque et surtout depuis leur conversion au christianisme, ils entretenaient de multiples rapports avec l'Empire et pouvaient suivre de près sa vie culturelle au cours de près de dix siècles, jusqu'à la conquête turque en 1453. Durant cette longue période ils empruntèrent à la littérature byzantine proprement dite relativement peu d'oeuvres à traduire, si on les compare aux ouvrages de la littérature patristique. Il est bien difficile de systématiser brièvement les emprunts à la littérature byzantine et de mettre en évidence les principes qui guidèrent les traducteurs dans leur choix. On trouve quelquefois des versions slaves d'oeuvres assez rares, comme par exemple

[36] *Altaner*, op. c., § 321. — *Beck*, op. c., pp. 350 n. 1, 360, 585 sq. Sur un manuscrit slave (XIVe—XVes.) v. chez *B. Conev*, Славянски ръкописи в Българската академия. СбБАН, VI (1916), pp. 56—57.

[37] *Altaner*, op. c., § 322. — *Beck*, op. c., pp. 264, 426, 543. Des textes slaves chez *Conev*, Славянски ръкописи в Берлин. държавна библ., pp. 52—53.

[38] *Altaner*, op. c., § 323. Des textes slaves chez *Archangel'skij*, op. c., pp. 133—135.

[39] *Altaner*, op. c., § 326. Une homélie chez *Sprostranov*, op. c., p. 105 § 25, etc.

[40] *Aitzetmüller*, op. c., p. 7 sq. = *Teodoreto*, Terapia dei morbi pagani. I. Ed. N. Festa. Firenze (1931) pp. 248—260.

[41] *V. Pogorelov*, Чудовская псалтырь XI века, отрывок толкования Теодорита Киррского на псалтырь в древне-болгарском переводе. SPb 1910. D'autres indications chez *I. Dujčev*: Естествознанието в средновековна България, Sofia 1954, p. 243 n. 13. — *Sprostranov*, op. c., p. 45.

[42] *A. Vaillant*, Le Saint Ephrem Slave. ByzSlav, XIX (1958) pp. 279—286. D'autres indications chez *Archangel'skij*, op. c., pp. 46—53. — *Sprostranov*, op. c., pp. 58—60, etc.

[43] *Archangel'skij*, op. c., pp. 138—139.

[44] *I. Dujčev*, Рилският светец и неговата обител. Sofia 1947, pp. 161 sq., 399, 145, avec les indications bibliographiques; ByzSlav, XVIII (1957) p. 322.

[45] Voir la note du scribe chez *I. Dujčev*, Из старата българска книжнина. II. Sofia 1944, pp. 174—176, 390—391. Des citations chez *Kalužniacki*, op. c., pp. 221—222, 211—212. D'autres indications chez *I. Dujčev*: ТОДРЛ, XV (1958) pp. 174—176, 176 n. 112.

des fragments de Jean Lyde,[46] des sentences attribuées à Ménandre,[47] quelques fragments attribués à Galien,[48] ou une compilation qui porte le non d'Epictète.[49] Il existe une version vieille-russe de l'oeuvre d'Agapète.[50] Au Xe siècle fut rédigée, probablement en Bulgarie, la version de la »Topographie chrétienne« de Cosma Indicopleustès, copiée plus tard à maintes reprises en Russie.[51] L'oeuvre anonyme »Dialogi quattuor«, attribuée à Césaire, le frère de Grégoire de Naziance, fut traduite aussi en Bulgarie au Xe siècle.[52] La version slave a une importance particulière pour la reconstitution de l'original grec et nous offre, d'autre part, de précieux points d'appui pour découvrir l'auteur et établir la date la plus probable de l'oeuvre. Il existe, en outre, la version slave d'un des décrets dogmatiques de l'empereur Justinien Ier.[53] C'est vers la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle que les écrivains slaves traduisirent deux autres oeuvres anonymes de l'époque: la description d'un pèlerinage en Palestine[54] et les sentences de quelques personnages célèbres de l'antiquité païenne en faveur du christianisme (les ainsi dites Theosophiae).[55] Le récit anonyme

[46] *A. I. Šljapkin*, Русский Синодик и Иоанн Лидийский. ИзвОРЯзСл, VII. 3 (1902) pp. 402—404.

[47] *V. Jagić*, Die Menandersentenzen in der altkirchenslavischen Übersetzung. SB d. k. Akademie d. Wiss. Wien, phil.-hist. Cl. CXXVI. 7. 1892. D'autres indications bibliographiques v. chez *K. Krumbacher*, GBL², pp. 601—602.

[48] Voir les indications chez *Dujčev*: Естествознанието, pp. 516—525.

[49] *M. Šachmatov*, Сочинения Эпиктета в древнем славяно-русском переводе. ByzSlav, V (1933—1934) pp. 520—521.

[50] *V. E. Valdenberg*, Наставление писателя VI в. Агапита в русской письменности. BBp, XXIV (1923—1924) pp. 27—34; Печатные переводы Агапита. Доклады АН СССР. 1928, II. № 13, pp. 283—290. — *I. Ševčenko*, A neglected byzantine Source of Moscovite political Ideology. Harvard Slavic Studies, II (1954) pp. 141—179.

[51] Des indications bibliographiques v. chez *Dujčev*, op. c., pp. 438—495. Cf. aussi *I. I. Sreznevskij*, Сведения и заметки о малоизвестных и неизвестных памятниках. XI. Христианская топография Козмы Индикоплова. Сравнение славянского перевода с греческим подлинником по содержанию. SPb 1867, pp. 1—19.

[52] Indications chez *I. Dujčev*, La versione paleoslava dei Dialoghi dello Pseudo-Cesario. Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati. Roma 1957, pp. 89—100; B. Z., LII (1959) pp. 90—91. — *Beck*, op. c., pp. 388—389 n. 1. — *U. Riedinger*: Zf. f. ntmtl. Wiss. u. Kunde d. ält. Kirche, LI (1960) p. 154.

[53] *Altaner*, op. c., § 492. — *Beck*, op. c., pp. 377—378. — *E. Schwartz*, Drei dogmatische Schriften Iustinians. Abh. d. Bayerischen Akademie d. Wiss., phil.-hist. Abteilung, N. F. Hf. 18. 1939. Le texte slave: *V. Mošin*, Ćirilski rukopisi Jugoslavenske Akademije. I (Zagreb) 1955, p. 66. — *Conev*, Славянски ръкописи в Българската академия, p. 40, avee *inc.*: ВѢРОУЕМЬ ВЬ ЕДИНОГО БОГА.

[54] Edition du texte grec: *A. Klotz*: Rheinisches Museum, N. F., LXV (1910) pp. 606—616; cf. *Gio. Mercati*: ibidem, LXVI (1911) p. 160 = Scripta minora, III. Città del Vaticano, p. 304. Sur les versions slaves: *St. Novaković*: Starine, XVI (1884) pp. 54—55; *C. Giannelli*: Studi bizantini e neoellenici, V (1939) p. 463; *Dujčev*: Естествознанието, pp. 252—257.

[55] *I. Dujčev*, Константин Философ и „предсказанията на мъдрите елини". Зборник радова САН XLIX. Визант. инст. IV (1956) pp. 149—155, avec d'autres indications bibliographiques. Le texte: *J. Malalas*, Chronographia. Ed. L. Dindorfius. Bonnae 1831, pp. 683—687. Edition critique des textes relatifs: *H. Erbse*, Fragmente griechischer Theosophien. Hamburg 1941.

sur les »Quatre fleuves du Paradis« fut traduit probablement au commencement du XVe siècle, eut une grande vogue parmi les Slaves du Sud et se réfléchit aussi sur les arts figuratifs.[56] L'histoire légendaire de l'Eglise de Ste Sophie de Constantinople, rédigée probablement au Xe siècle, nous est parvenue, dans sa version slave, en plusieurs copies.[57]

Cependant pendant tout le Moyen Age l'attention des traducteurs slaves se porta principalement vers les écrits religieux et ecclésiastiques. Ainsi, le Commentaire du livre d'Apocalypse d'André de Césarée en Cappadoce pénétra, à travers une compilation. chez les Slaves.[58] Les oeuvres ascétiques de l'abbé Dorothée (VIe siècle) furent accueillies avec intérêt par les milieux monastiques slaves, traduites et copiées — quelquefois en fragments — dans plusieurs manuscrits.[59] C'est sans doute la »Scala Paradisi« de Jean Clymax qu'on doit citer comme une des oeuvres qui jouissaient, pendant toute l'époque médiévale et même plus tard, d'une faveur particulière parmi les Slaves.[60] On n'oublia non plus l'oeuvre du grand mystique Thalassios.[61]

A une époque qu'il est difficile de préciser, on a traduit quelques écrits de Maxime Homologète.[62] La tradition manuscrite slave nous offre quelques oeuvres, attribuées à Anastase Sinaite, parmi lesquelles certaines conservées, à ce qu'il semble, uniquement en version slave.[63] Les Slaves du Sud marquèrent un certain intérêt aussi pour les homélies du patriarche de Constantinople Germain (715—730).[64] Parmi les écrivains byzantins qui bénéficièrent d'une grande popularité dans le monde orthodoxe slave, il faut nommer Jean Damascène. Jean l'Exarque a traduit des chapitres choisis de sa »De orthodoxa fide«;[65] un écrivain, dont le nom est

[56] Texte: *A. Lambrino,* Les fleuves du Paradis. Mélanges de l'Ecole Roumaine en France. 1924, IIe partie, pp. 191—213; d'autres indications chez *Dujčev*: Slavia antiqua, IV (1953) p. 201 sqq.

[57] *M. N. Speranskij,* Югославянские и русские тексты „Сказания о построении храма Софии Цариградской". Сборник в чест на В. Н. Златарски. Sofia 1925, pp. 413—422. — *P. Marichal,* La construction de Sainte Sophie de Constantinople dans l'anonyme grec (Xe s.) et les versions vieux-russes. ByzSlav, XXI (1960) pp. 238—259.

[58] Pour les détails v. *Archangel'skij,* op. c., pp. 135—136.

[59] Quelques indications chez *I. Dujčev*: ByzSlav, XIX (1958) p. 182.

[60] *Archangel'skij,* op. c., pp. 88—90. — *M. Heppel,* Some Slavonic Manuscripts of the „Scala Paradisi" (Lestvica). ByzSlav, XVIII (1957) pp. 233—270.

[61] *Altaner,* op. c., § 508. — *Beck,* op. c., p. 450. — *Conev,* ib., p. 39—40, 57.

[62] *Beck,* op. c., pp. 436—442. — *Altaner,* op. c., § 511. Divers manuscrits avec ses oeuvres: *Mošin* ,op. c., p. 66; *Sprostranov,* op. c., pp. 66—67; *Conev,* Опис, 463, etc.

[63] *N. Suvorov*: BBp, X (1904) p. 43; cf. *Beck,* op. c., p. 444 n. 1.

[64] *Beck,* op. c., pp. 473—476. — *Altaner,* op. c., § 514. Sur les textes slaves v. par exemple: *Mošin,* op. c., pp. 98, 105, 106. — *Sprostranov,* op. c., p. 109 nrr. 81—82, 88. — *Conev,* Опис, p. 236.

[65] *Beck,* op. c., pp. 476—487. — *Altaner,* op. c., §§ 515—516. Sur les versions slaves v. chez *Archangel'skij,* op. c., pp. 98 — 126. L'édition du texte slave de „De orthodoxa fide": Богословие святого Иоанна Дамаскина в переводе Иоанна Ексарха Болгарского. По харатейному списку Моск. Синод. библиотеки. Moscou 1878; des fragments v. *Dujčev*: Естествознанието, pp. 58—91. Cf. aussi *B. Kotter,* Die Überlieferung der Pege Gnoseos des hl. Johannes von Damaskos. Ettal 1959, pp. 193, 219, 232.

resté inconnu, a traduit sa »Dialectique«.[66] Sans s'arrêter ici aux autres textes qui portent son nom, nous devons signaler la version du roman »Barlaam et Josaphat«, qui jouissait d'une grande faveur parmi les Slaves méridionaux et orientaux.[67] Il est hors de doute qu'une étude soigneuse de la tradition slave pourrait nous fournir des données intéressantes sur le problème longuement discuté de l'auteur et de la date du roman. La tradition slave nous offre également des renseignements précieux pour l'étude de l'activité littéraire d'un autre auteur de l'époque — Jean d'Eubée, qui est loin d'être bien connu.[68] En mentionnant en passant les traductions des oeuvres de Cosma Véstitor,[69] d'André de Crète[70] et de Michel Syncelle,[71] il convient de relever l'admiration des traducteurs slaves pour les écrits de Théodore Studite: on traduisit non seulement ses oeuvres fondamentales — la Grande et Petite Catéchesis, mais aussi toute une série de ses sermons.[72] En même temps il faut évoquer, de la même époque, les versions des écrits de son frère Josèphe, l'archevêque de Thessalonique,[73] des patriarches de Constantinople Tarasios (784—806) et Nicéphore (806—815).[74] Bien que lié intimement par son activité à l'histoire des Bulgares et des Russes, le patriarche Photius (858—867, 877—886) ne connut pas, comme écrivain, une grande popularité chez les Slaves. Seul son

[66] *Archangel'skij,* op. c., p. 104 n. 4. — *Ju. Trifonov:* Бълг. преглед, I. 2 (1929) p. 166. — *A. V. Gorskij —K. I. Nevostruev,* Описание славянских рукописей Московской Синодальной (патриаршей) библиотеки. II. 2. Moscou 1859, pp. 314—318.

[67] Des indications bibliographiques chez *Beck,* op. c., pp. 482—483. — *F. Dölger,* Der griechische Barlaam-Roman, ein Werk des hl. Johannes von Damaskos. Ettal 1953. — *F. Halkin:* Anal. Boll., LXXI (1953) pp. 475—480. — Des indications bibliographiques sur des textes slaves v.: *A. A. Nazarevskij,* Библиография древнерусской повести. Moscou—Leningrad 1955, pp. 61—85.

[68] *Beck,* op. c., pp. 502, 503, 483, 484. — *F. Dölger,* Johannes „von Euboia". Anal. Boll., LXVIII (1950) pp. 5—26. Sur des textes slaves v.: *Sprostranov,* op. c., p. 85; *P. E. Ščegolev* : ИзвОРЯзСл, IV. 1 (1899) pp. 196, 198—199. — *V. S. Kiselkov,* Проуки и очерки по старобългарска литература, Sofia 1956, p. 263.

[69] *Beck,* op. c., p. 502. Une version slave (*Halkin,* BHG, III³, nr. 878): *Sprostranov,* op. c., p. 91 nr. 79; le texte (*Halkin,* BHG, I³, nr.. 828): *Conev,* Опис, p. 250.

[70] *Beck,* op. c., pp. 500—502. — *Altaner,* op. c., § 521. Sur les versions slaves: *Sprostranov,* op. c., pp. 85 nr. 4, nr. 5; 109 nr. 78, 77, 79; 105, 88 nr. 38. — *Conev,* Опис, p. 233. — *A. I. Jacimirskij:* ИзвОРЯзСл, XVIII. 3 (1913) pp. 20—21, etc.

[71] *Beck,* op. c., pp. 503—505, 509. — Une version slave v. chez *Conev,* Славянски ръкописи в Берлинската държавна библ., p. 54.

[72] *Beck,* op. c., pp. 491—495. — *Gy. Moravcsik,* Byzantinoturcica. I. Berlin 1958, pp. 528—529. Des versions slaves par ex.: *Sprostranov,* op. c., p. 78. — *Mošin,* op. c., pp. 215—216. — *A. I. Jacimirskij*: ИзвОРЯзСл, VII. 1 (1902) pp. 118—127, etc.

[73] *Beck,* op. c., p. 505. Version slave: *Halkin,* BGH, III³, nr. 440 = *Mošin,* op. c., p. 169; *Conev,* Опис, p. 251; Славянски ръкописи в Берлинската държавна библиотека, p. 51.

[74] *Beck,* op. c., pp. 489—490. Du patriarche Tarasios: *Halkin,* BHG, III³, nr. 1149 = *Conev,* Опис, p. 234. Du patriarche Nicéphore: *Conev,* Славянски ръкописи в Берлинската държавна библиотека, p. 59: Никифора Константина града от еже на иконоборцехь. . .

épître, adressée au prince bulgare Boris Ier (852—889), a été traduite, ainsi que quelques homélies.[75] La langue trop rhétorique et le contenu abstrait de ses écrits furent la cause de cette attitude des traducteurs slaves envers ce grand écrivain byzantin. On traduisit aussi l'oraison que le patriarche composa, au nom de l'empereur Basile Ier, pour son fils — le futur empereur Léon VI.[76] Le nom de Michel Psellos fut glorifié de la version des ouvrages d'une importance secondaire, comme le fut le commentaire sur la »Chanson des chansons biblique«.[77] Certains textes slaves, qui portent le nom de Cernorizec Pierre, doivent sans nul doute être attribués à Pierre Damascène.[78] Le recueil, composé au XIe—XIIe siècles par le moine byzantin Antoine Melissa et qui portait, d'après son auteur, le nom de Melissa *(Pčela)*, pénétra parmi les Slaves et permit de compiler, sourtout en Russie ancienne, de nombreux ouvrages de ce genre.[79] Pour combattre les doctrines hérétiques, on traduisit des chapitres choisis de la »Panoplia dogmatica« d'Euthymius Zigabène[80] et du Synodikon de l'Eglise de Constantinople.[81] Les ouvrages de Nicon de la Montagne Noire — les Pandectes et son Typicon — furent traduits et copiés assez souvent chez les Slaves du Sud et en Russie ancienne.[82] Mentionnons, en outre, les traductions des écrits de Syméon le Nouveau Théologien,[83] les Commentaires sur les Evangiles de l'archevêque d'Ochrida Théophy-

[75] Indications bibliographiques chez *I. Dujčev,* Au lendemain de la conversion du peuple bulgare. L'épître de Photius. Mélanges de science rel., II (1951) pp. 211—226. Texte grec: *I. N. Valettas,* Photii. Epistolae. London 1864, pp. 200—248. Version slave éditée par *V. N. Zlatarski:* Посланието на цариградския патриарх Фотия до българския княз Бориса в славянски превод. Български старини, V. 1917. Version slave d'une homélie: *S. Severjanov,* Codex Suprasliensis. I. 2. Graz 1956, pp. 332—342.

[76] *K. Emminger,* Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln. II. München 1913. — *Krumbacher,* GBL², pp. 457—458. — *Dujčev,* op. c., pp. 214—215. Version slave: *Gorskij-Nevostruev,* op. c., II. 2, 634. Une copie dans un manuscrit du XVe—XVIe siècle, v. *Vl. Ćorović:* Зборник за историју Јужне Србије и суседних области. Skoplje 1936, p. 97.

[77] *Migne,* P. Gr., CXXII, coll. 537—686 = *Sprostranov,* ib., p. 45.

[78] *Krumbacher,* GBL², p. 157. — *Beck,* op. c., p. 644. Textes slaves: *Gorskij — Nevostruev,* op. c., II. 1, p. 82; II. 2, pp. 445, 185, 434—441, 445 sqq. — *A. I. Sobolevskij,* Слова Петра Черноризца. ИзвОЯзСл, XIII. 3 (1908). pp. 314—321. — *B. St. Angelov,* Из старата българска, руска и сръбска литуратура. Sofia 1958, pp. 51—68. Le problème reste à être étudié.

[79] *Krumbacher,* GBL², pp. 464—465, 600—602. — *Beck,* op. c., p. 643. Parmi les nombreux textes slaves v. par exemple: *J. Vašica — J. Vajs,* Soupis staroslovenských rukopisů Národního Musea v Praze. Praha 1957, p. 69 sqq. — *N. A. Načov:* Jagić-Festschrift. Berlin 1908, pp. 486—496.

[80] *Beck,* op. c., pp. 614—615. Texte slave: *Mošin,* op. c., pp. 67, 111—113. Une autre indication chez *D. Angelov*: Истор. Преглед, XVI. 2 (1960) pp. 99—100.

[81] *V. Mošin,* Сербская редакция Синодика в неделю православия. ВВр, XVI (1959) pp. 317—394; XVII (1960) pp. 278—353, avec la littérature plus ancienne.

[82] *Beck,* op. c., pp. 598, 600. D'autres indications chez *Gorskij—Nevostruev,* op. c., II. 3, pp. 1—28. — *Archangel'skij,* op. c., pp. 142—146.

[83] *Beck,* op. c., pp. 585—587. Des versions slaves: *Archangel'skij,* op. c., pp. 139—141. — *Conev,* Славянски ръкописи в Българската академия, pp. 27, 39, 57.

lacte,[84] le Commentaire sur la liturgie par Théodore d'Andida,[85] et un sermon de Jean Mauropous.[86] On ne connaît cependant pas les originaux grecs des deux oraisons que nous possédons en version: une oraison de Michel Holobolos sur l'Annonciation[87] et une autre attribuée à Théodore Pédiasime.[88] Au cours du XIVe et du XVe siècles on traduisit plusieurs ouvrages des auteurs byzantins contemporains, tels que Jean de Kitros,[89] Nicéphore Calliste Xanthopoulos,[90] Grégoire Palamas,[91] Grégoire Sinaïtès,[92] le patriarche de Constantinople Jean XIV Kalékas (1334—1347),[93] le patriarche Calliste I (1350—1353, 1355—1363),[94] le patriarche Philothéos (1353—1354, 1364—1376),[95] enfin l'énigmatique Thékaras[96] et bien d'autres. Parmi les textes qui datent de l'époque après la conquête turque, on doit citer au moins la monodie de Jean Eugénicos sur les événements de 1453.[97] Il est absolument impossible

[84] *Beck,* op. c., pp. 649—651. La version slave v. par exemple chez *Panaitescu,* op. c., pp. 8, 9, 12, 15, etc.

[85] *Krumbacher,* GBL², pp. 157 § 4, 190 § 2. — *Beck,* op. c., p. 645. Une version slave dans un manuscrit du XVe siècle, chez *Sprostranov,* op. c., p. 55: Провидѣніе въ кратцѣ тлъкованія божественые литургіе.

[86] *Beck,* op. c., pp. 555—556. — *Moravcsik,* op. c., I, pp. 334—335. Le sermon chez *Halkin,* BHG, I³, nr. 747 = version slave dans un manuscrit de XVe siècle, chez *Sprostranov,* op. c., p. 91, № 81: Пакы намь Іωань иже езыкωм златыи, и пакы намь іавліень празникь. . .

[87] Les textes slaves: *Panaitescu,* op. c., p. 212. — *Mošin,* op. c., p. 169. — *Sprostranov,* op. c., p. 105. En général v. *Beck,* op. c., p. 704.

[88] *Krumbacher,* GBL², pp. 486—487. — *Beck,* op. c., p. 700. — *Moravcsik,* op. c., p. 522. Texte slave: ИРАИК, IV. 2 (1899) p. 143.

[89] *Beck,* op. c., p. 710. Texte slave: *Vašica—Vajs,* op. c., p. 326.

[90] *Beck,* op. c., pp. 705—707. Textes slaves: *Conev,* Славянски ръкописи в Берлинската държавна библиотека, p. 70. — *Vašica — Vajs,* op. c., p. 63.

[91] *Beck,* op. c., pp. 712—715. Textes slaves: *Mošin,* op. c., p. 66. — *Conev,* op. c., pp. 61—62.

[92] *Beck,* op. c., pp. 694—695. Textes slaves: *Vašica—Vajs,* op. c., p. 327. — *Gorskij—Nevostruev,* op. c., II. 2, pp. 465—471, 205, 208, 463, 470, etc. — *Archangel'skij,* op. c., pp. 141—142. — *Conev,* Славянски ръкописи в Българската академия, pp. 18—25, 39.

[93] *Beck,* op. c., pp. 728—729. Textes slaves: *M. Rădulescu,* Originalul slav al „Evanghelicei cu învițătura" a Diaconului Coresi. București 1959. — *J. Sedlaček*: ByzSlav, XXI (1960) pp. 325—326. — *M. Rădulescu,* Български редакции на сбирката проповеди на патриарх Йоан Калека. Езиковедско-етнографски изследвания в памет на акад. Ст. Романски. Sofia 1960, pp. 633—662. — *D. Petkanova—Toteva,* „Наделникът" на Софроний Врачански. Извори и идеи. Известия на Института за българска литература, IX (1960) pp. 199—246.

[94] Citons surtout la Vie de St Théodose de Tirnovo, qui nous est connue seulement en version bulgare: v. les indications chez *I. Dujčev,* Из старата българска книжнина. II. Sofia 1944, pp. XXIX, 212—228.

[95] Sur lui v. *Beck,* op. c., pp. 723—727. Un texte slave: *Sprostranov,* op. c., p. 103 n. 4, 105. D'autres textes chez *Conev,* Славянски ръкописи в Българската академия, p. 26.

[96] Textes slaves chez *Vašica—Vajs,* op. c., pp. 231, 232, 233, 235, 236. Sur lui v. *Beck,* op. c., 704. — Voir aussi: *Gorskij—Nevostruev,* op. c., II. 2, pp. 685—686. — *Archangel'skij,* op. c., p. 52 n. 2.

[97] *Moravcsik,* op. c., pp. 317—318. — *Beck,* op. c., pp. 758—759. Versions slaves: *N. A. Meščerskij,* „Рыдание" Иоанна Евгеника и его древнерусский перевод. ВВр, VII (1953) pp. 72—86. — *I. Dujčev,* О древнерусском переводе „Рыдания" Иоанна Евгеника. ВВр, XII (1957) pp. 198—202; ByzSlav, XVII (1956) pp. 280—283.

cependant d'indiquer ici même brièvement le grand nombre de textes hagiographiques byzantins, traduits par les Slaves.

Mais les Slaves du Moyen Age ne s'intéressaient pas seulement à la littérature théologique de Byzance. Bien au contraire, ils empruntèrant toute une série d'oeuvres des autres domaines littéraires. Ils furent attirés particulièrement par la littérature historiographique, et en firent plusieurs versions. Nous devons relever tout de suit qu'on n'a donné aucune version d'une »histoire« (Zeitgeschichte), et traduisait toujours seulement des chroniques[98]. Il serait peut-être inutile de chercher d'en donner ici l'explication. Evidemment, les oeuvres historiques par leur contenu présentaient peu d'intérêt tant pour les traducteurs que pour les lecteurs slaves, tandis que par leur langue et leur style elles cachaient de grandes, parfois même d'insurmontables difficultés. Les chroniques exposaient l'histoire universelle et étaient d'une lecture plus facile et plus agréable. Dès le début du Xe siècle la Chronique de Jean Malalas fut traduite en Bulgarie, d'après un original grec de beaucoup meilleur que le texte connu aujourd'hui.[99] La version slave peut ainsi servir à corriger et à suppléer le texte grec. Une version du »Chronographicon syntomon« du patriarche Nicéphore, faite vers la même époque en Bulgarie, fut copiée plusieurs fois en Russie ancienne.[100] On fit aussi la traduction de la Chronique de Georges Syncelle.[101] La Chronique de George Hamartolos eut une diffusion encore plus vaste: on en fit deux versions à des époques différentes, connues sous les titres de »Letovnik« et de »Vremennik«.[102] Il existe de la Chronique de Jean Zonaras une version et une compilation, nommé »Paralipomen Zonarin«.[103] Vers la fin de la première moitié du XIVe siècle, fut traduite en prose la Chronique versifiée de Constantin Manassès.[104] Enfin, au XIVe siècle on traduisit la Chronique de Syméon Logothète.[105] Les problèmes de la chronique byzantine en question pourraient être résolus sur la base de la version slave.

[98] Sur le problème v.: *M. Weingart*, Byzantské kroniky v literatuře církevněslovanské. I—II. Bratislava 1922—1923. — *I. Dujčev*, Преглед на българската историография. Jugosl. ist. časopis, IV (1938) pp. 42—46; Übersicht über die bulgarische Geschichtsschreibung. Antike u. Mittelalter in Bulgarien. Berlin 1960, pp. 52—56, avec d'autres indications bibliographiques.

[99] *Weingart*, op. c., I, pp. 18—51. — *Moravcsik*, op. c., pp. 329—334.

[100] *Weingart*, op. c., I, pp. 55—62. — *Moravcsik*, op. c., pp. 456—459.

[101] *Weingart*, op. c., I, pp. 52—55. D'après *Ju. Trifonov*, Византийските хроники в църковно-славянската книжнина. Известия на Историч. дружество, VI (1924) pp. 169—170, la version fut faite en Bulgarie au Xe ou XIe siècle.

[102] Pour les détails v. *Weingart*, op. c., II, pp. 5—499 .

[103] *Weingart*, op. c., I, pp. 84—124. — *D. O. Potapov*, Судьба хроники Зонары в славянорусской литературе. ИзвОРЯзСл, XXII. 2 (1917) pp. 141—186.

[104] Edition de la version: *J. Bogdan*, Cronica lui Constantin Manasses. Traducere mediobulgară făcută pe la 1350. Bucureşti 1922. — *Weingart*, op. c., I, pp. 160—219. — *Moravcsik*, op. c., I, pp. 353—356. — *A. Heisenberg*, Über den Ursprung der illustrierten Chronik des Konstantinos Manasses. Münchn. Jahrbuch d. bildenden Kunst, V. 3 (1928) pp. 81—100. — *H. Boissin*, Le Manassès moyen-bulgare. Paris 1946.

[105] *Weingart*, op. c., I, pp. 63—83. — *Moravcsik*, op. c., I, pp. 515—518.

Le christianisation des Slaves méridionaux et orientaux imposait inévitablement aussi l'introduction de normes juridiques chrétiennes et byzantines, qui devaient se substituer au droit coutumier d'origine païenne. Dès lors on se vit obligé de traduire en slave les monuments fondamentaux du droit byzantin. D'après la Vita Methodii (cap. XV), ce fut l'archevêque Méthode qui fit, vers la fin de son activité en Grande Moravie, la version du Nomocanon — probablement l'oeuvre bien connue de Jean Scholasticos. [106] On a aussi traduit en slave le nomocanon, attribué au patriarche Jean Nisteutès (582—595).[107] Dans une des ses lettres, le patriarche de Tirnovo Euthymius cite des extraits de cet ouvrage.[108] Les deux textes législatifs de l'époque iconoclaste — l'Ecloga et la Loi agraire furent également traduits et adaptés pour répondre aux besoins des peuples slaves.[109] On possède en version slave le Commentaire de Jean Zonaras[110] et la Syntagma de Matthieu Blastarès.[111] Sans citer ici certains autres textes juridiques, de provenance byzantine et traduits à divers époques en slave,[112] nous devons souligner que tous ces textes constituaient une partie importante de la littérature officielle, et leur traduction fut effectuée par les autorités de l'Etat et de l'Eglise. Il ne faut pas oublier, à la fin, les nombreux documents byzantins qui sont parvenus jusqu'à nous seulement et version slave.[113]

Les emprunts slaves à la littérature poétique de Byzance furent relativement moins nombreux, mais toujours considérables. La plupart des oeuvres traduites appartenaient à la poésie ecclésiastique. Il est intéresant de noter que les Slaves ont connu en version, au moins en partie, la poésie de Cassia.[114] On discute encore le problème des versions slaves de la poésie de Roman Mé-

[106] *H. F. Schmid*, Die Nomokanonübersetzung des Methodius. Berlin 1922. — *J. Vašica*, Metodejův překlad nomokanonu. Slavia, XXIV (1955) pp. 9—41, avec la littérature plus ancienne.

[107] *Beck*, op. c., pp. 423—425.

[108] *Kalužniacki*, op. c., 223 (= *Migne*, P. G., LXXXVIII, col. 1910).

[109] *G. Ostrogorsky*, Geschichte des byzantinischen Staates. München 1952, pp. 112, 74. Pour la bibliographie v. *J. Vašica*: ByzSlav, XII (1951), pp. 154—174; Slavia, XXV (1956) pp. 221—233; XXX (1960) pp. 1—19. Le version slave de la Loi agraire chez *Dj. Sp. Radojičić*, Српски рукопис земљорадничког закона. Зборник радова САН XLIV. Визант. институт III (1955) pp. 15—28.

[110] Pour les détails v. *S. S. Bobčev*, История на старобългарското право. Sofia 1910, pp. 127—132. Un texte: *Mošin*, op. c., p. 54.

[111] *St. Novaković*, Матије Властара Синтагма. Beograd 1907. Des textes par ex.: *Sprostranov*, op. c., pp. 18—21, 21—22. Cf. *M. Andreev*, За един непроучен препис на Синтагмата на Матей Властар. Известия на Правния институт, I—II (1955) pp. 296—300.

[112] Cf. par exemple: *F.Grivec*, Orientalische und römische Einflüsse in den Scholien der Slavenapostel Kyrillos und Methodius. B. Z., XXX (1930) pp. 278—294.

[113] J'en donne des indications dans une étude à part.

[114] Quelques indications chez *V. I. Pandurski*, Църковната поетеса монахиня Касия. Църковен вестник, LVI. 3 (11. I. 1955) pp. 5—7. — *Dj. Sp. Radojičić*, O starom našem prevodu Kasijine pesme. Delo, VI (1960) pp. 889—892 (inaccessible pour moi!).

lode.[115] Après l'Héxaméron de Georges Pisidas[116] et certaines poésies des auterus des temps postérieurs, comme par exemple Theophane de Sicile[116a] et Léon le Sage,[117] il faut mentionner entre autre la version d'un calendrier métrique du grand poète byzantin Christophore Mitylénaios.[118] Parmi les textes poétiques traduits en slave un des plus importants est, sans aucun doute, le poème de Digenis Acritas.[119] L'existence d'une version du poème dans la langue des Slaves du Sud n'est pas suffisamment prouvée. La version russe cependant a une importance particulière: elle remonte à un original grec perdu. Parmi les oeuvres poétiques signalons encore les »Prophéties«, attribuées à Léon le Sage,[120] la Dioptra de Philippe Monotropos,[121] la Spaneas.[122] On doit ajouter ici les titres des romans, des récits et des nouvelles qu'on trouve dans l'ancienne littérature des Slaves du Sud et de l'Est: outre les écrits originaux, il y en a plusieurs qui ne sont que des versions du grec, sans pouvoir quelquefois indiquer avec précision les prototypes. On discute toujours sur la version du Roman de Troie, connu en quelques rédactions slaves.[123] La présence dans l'ancienne littérature

---

[115] Cf. les indications dans BBp, VIII (1901) pp. 228—229; X (1910) pp. 280—281.

[116] L'edition du texte slave: *I. A. Šljapkin*, Шестоднев Георгия Пизида в славяно-русском переводе 1385 года. SPb 1882. Des indications en général: *Moravcsik*, op. c., pp. 288—289. — *Beck*, op. c., pp. 448/9.

[116a] En général v. *Beck*, op. c., p. 602, n. 2. Des textes slaves: *Conev*, Опис, p. 106; Славянски ръкописи в Българската академия, p. 16.

[117] *Beck*, op. c., pp. 546—548, passim. Un texte slave par exemple chez *Conev*, Опис, I, p. 134.

[118] Le texte slave: *Panaitescu*, op. c., p. 313 ms. 217. En général v. *E. Follieri*, Il calendario giambico di Cristoforo di Mitilene. Anal. Boll., LXXVII (1959) pp. 245—304. — *J. Darrouzès*, Les calendriers byzantins en vers. REB, XVI (1958) pp. 59—84.— *Beck*, op. c., pp. 605, 607.

[119] *H. Gregoire*, Le Digénis russe. Russian epic Studies. Ed. by R. Jakobson and E. J. Simmons. Philadelphia 1949, pp. 131—169, avec la litératture plus ancienne. — *P. Pascal*, Le „Digénis" slave ou la „Gesta de Divgenij". Byzantion, X (1935) pp. 301—334.— *Ant. Dostál*, Le Digénis slave et son importance pour la byzantinologie. Akten des XI. Byzantinisten-Kongress. München 1958, München 1960, pp. 125—130. Quelques indications utiles v. chez *A. Ja. Syrkin*, Дигенис Акрит. Moscou 1960, pp. 173—178.

[120] Des indications chez *I. Dujčev:* ByzSlav, XVII (1956) p. 292 n. 128; p. 309 n. 222. — *C. Mango*, The Legend of Leo the Wise. Зборник радова САН LXV. Визант. инст. VI (1960) pp. 59—93. — *Dj. Sp. Radojičić*, Превод деспота Стефана Лазаревића, или можда само из доба деспотовог. Летопис Матице српске, 388 (1961) pp. 172—182.

[121] *Beck*, op. c., pp. 642—643. Textes slaves: *Vašica—Vajs*, op. c., p. 78. — *Conev*, Опис, p. 238, etc.

[122] *Krumbacher*, op. c., pp. 802—804. — *V. Jagić*, Das byzantinische Lehrgedicht Spaneas in der kirchenslavischen Übersetzung. SB d. k. Akad. Wiss. Wien, CXXVII. 1892. D'autres indications bibliographiques chez *V. Sacharov:* BBp, XI (1904) pp. 99—114.

[123] *Krumbacher*, GBL², pp. 847—848. — *B. Conev*, За произхождението на „Троянска притча". Сборник за народни умотв., VII (1892) pp. 224—244. — *A. Ringheim* Eine altserbische Trojasage. Prague — Upsal 1951. — *I. Dujčev:* Известия на инст. бълг. лит., II (1954) pp. 271—275. — *L. Hadrović*, Der südslavische Trojaroman und seine ungarische Vorlage. Studia slavica, I (1955) pp. 49—135. — *R. Marinković:* Прилози, XXII (1956), pp. 315—325.

slave des textes comme le grand roman d'Alexandre,[124] le roman de Stéphanite et Ichnilate,[125] le récit d'Esope,[126] le récit d'Aphroditianos[127] etc., est due à Byzance. Nous ne pouvons pas identifier l'original du récit de l'impératrice Théophano, dont la provenance byzantine est pourtant plus que probable.[128] Dans ce domaine des nombreux problèmes attendent toujours la solution. Notons enfin quelques ouvrages liés à la linguistique: ce sont, par exemple, une version abrégée de l'oeuvre de George Choiroboskos,[129] les extraits de la grammaire de Manuel Moschopoulos,[130] quelques glossaires[131] et enfin quelque extrait du Lexicon de Suidas (Suda).[132]

Il ne nous reste, pour terminer ce rapide tour d'horizon, que dire quelques mots des ouvrages qui relevent plutôt de la littérature scientifique. On doit rappeler, en premier lieu, le Physiologue, qui a été traduit dans ses diverses rédactions et a eu une grande diffusion dans l'ancienne littérature slave.[133] Jean l'Exarque a traduit, en bonne partie, la compilation pseudoaristotélienne du moine Mélétius »Tractatus de natura hominis« (de la seconde moitié du IXe siècle).[134] C'est vers la fin du XIVe ou au commencement du XVe siècle que furent traduits, probablement par Constantin le Philosophe (Kostenecki) ou par ses élèves, des extraits choisis des deux écrits qui portent le nom du Michel Psellos, les »Solutiones

---

[124] *V. Istrin*, Александрия русских хронографов. Moscou 1893. —*Krumbacher*. GBL², pp. 849—852. avec la littérature plus ancienne. — *Ju. Ivanov*, Старобългарски разкази, Sofia 1935, pp. 149—174, 273—289.

[125] Bibliographie: *Krumbacher*, GBL², pp. 895—897. Textes slaves: *Dj. Daničić*, Indijske priče prozvane Stefanit i Ihnilat. Starine, II (1870) pp. 261—310. — *Ivanov*, op. c., pp. 134—143, 289—297. Cf. aussi la version du texte arabe: Калила и Димна. Перевод с арабского И. Ю. Крачковского и И. П. Кузмина. Moscou 1957.

[126] *Krumbacher*, GBL², pp. 897—898. Textes slaves: *N. A. Načov*, Тиквешки ръкопис. Сборник за народни умотв., IX (1893) pp. 90—94. — *Ivanov*, op. c., pp. 103—107, 245—249.

[127] *P. E. Ščegolev*, Очерки истории отреченной литературы. Сказание Афродитиана. ИзвОРзСл, IV. 1 (1899) pp. 148—199. — *M. Gaster*, Die rumänische Version der Legende des Aphroditian. BNgJ, XIV (1937—1938) pp. 119—128.

[128] Voir par ex.: *Ivanov*, op. c., pp. 187—189, 307—309. — *Mošin*, op. c., pp. 76—77, etc.

[129] Pour les détails v. *Ju. Besharov*, Imagery of the Igor' Tale in the Light of byzantino-slavic poetic Theory. Leiden 1956, pp. 1—50.

[130] Voir chez *V. Jagić*, Рассуждения южнославянской и русской старины о церковно-славянском языке. Исследования по русскому языку. I. SPb 1885—1895, pp. 392.

[131] *E. Kalužniacki*, Λέξεις Λατινικαὶ in einer bulgarisch-slovenischen Übersetzung. Archiv f. slav. Phil., XIV (1892) pp. 84—88. — *V. Jagić*, Griechisch-slavisches Glossar mit einem slavisch-griechischen Wörterverzeichnis. Denkschriften d. k. Akad. Wiss. Wien, XLIII. 1894.

[132] Un fragment du „Maxime Suidas" (d' après l'édition de A. I. Jacimirskij, Хрестоматия по истории славян. I. 1914) réédité chez *V. N. Zlatarski*, История на българската държава през средните векове I. 1. Sofija 1918, pp. 420—422.

[133] *Krumbacher*, GBL², pp. 874—877. — *F. Sbordone*, Physiologus. Mediolani—Neapoli 1936. — *B. E. Perry*, Physiologus: PWRE, XX. 1 (1941) coll. 1074—1129. Indications sur les textes slaves chez *Dujčev*: Естествознанието, pp. 158—181, 572—574.

[134] *A. Leskien*, Der aristotelische Abschnitt im Hexaemeron des Exarchen Johannes. Jagić-Festschrift. Berlin 1908, pp. 97—111. — *Dujčev*, op. c., pp. 570 sqq.

breves quaestionum naturalium« et »De omnifaria doctrina«.[135] Les Slaves acceptèrent de Byzance aussi quelques textes d'astrologie et de mantique.[136] Avec ces textes on touche à un vaste domaine de la vie littéraire qui formait un grand contraste avec la littérature dite officielle — les oeuvres apocryphes. Il est incontestable que les ouvrages apocryphes, diffusés plus particulièrement dans les milieux slaves hérétiques, étaient en grande parte des traductions ou des adaptations d'après des prototypes byzantins. Byzance, qui avait donné aux Slaves, par la voie officielle, la foi chrétienne, les livres liturgiques et toute la littérature canonique et orthodoxe, les faisait bénéficier, par ce courant non officiel et démocratique, aussi de ses richesses apocryphes et hérétiques, ou au moins hétérodoxes. C'est assurément un autre aspect et fort important des rapports culturels entre Byzance et les Slaves, qu'on ne peut pas toucher ici.

En nous réservant de présenter ailleurs en détails tous les matériaux concernant l'histoire des rapports littéraires byzantino-slaves, nous devons toutefois en tirer quelques conclusions. Il est évident que les rapports littéraires entre Byzance et les Slaves étaient beaucoup plus complexes et multiples qu'on ne le pense généralement. Les Slaves du Moyen Age ont, en effet, puisé largement dans presque tous les domaines de la littérature de Byzance. Mais en relevant l'importance des emprunts que les Slaves ont faits à la littérature byzantine, nous devons souligner en même temps la réciprocité qui s'établit entre la littérature des Slaves orthodoxes et celle de Byzance. Il est hors de doute que les traductions du grec contribuèrent dans une large mesure au développemnt des langues nationales slaves et de la littérature des Slaves du Sud et de l'Est. Les traducteurs furent les premires créateurs des langues littéraires slaves. D,autre part, la litérature créée par les traducteurs servit de base à l'apparition et au développement des oeuvres slaves originales — qui donnent justement la valeur indéniable à cette littérature. Et c'est grâce aux versions slaves qu'un grand nombre d'oeuvres d'origine byzantine pénétrèrent en dehors du monde byzantin et slave — par exemple chez les Roumains. Cette riche littérature slave traduite du grec a une importance particulière non seulement pour les Slaves eux-mêmes, mais aussi pour l'histoire de Byzance — un aspect, dont on ne parle pas souvent. Ces traductions permettent d'éclaircir plusieurs détails intéressants de l'histoire de la littérature byzantine. On peut énumérer nombreux écrits d'origine byzantine qui sont perdus aujourd'hui dans

[135] Pour les détails v. *C. Giannelli*, Di alcune versioni e rielaborazioni serbe delle „Solutiones breves quaestionum naturalium“ attribuite a Michele Psello. Studi bizantini e neoellenici, V (1939) pp. 445—468. D'autres indications chez *Dujčev*, ib., p. 336 sq.

[136] Par exemple: *M. Speranskij*, Leon's des Weisen Weissagungen nach dem Evangelium und Psalter. Archiv f. slav. Phil., XXV (1903) pp. 239—249. Voir d'autres d'indications chez *Dujčev*, Гадаене по книги в средновековието. Известия на Народния етнографски музей, XIV (1943) pp. 49—55; Естествознанието, pp. 390—437.

leur texte original et qui sont connus uniquement dans la version slave. Il y a d'autres ouvrages, dont la version slave remonte à un texte grec plus ancien, plus correct et plus complet que le texte existant actuellement. Ainsi la version slave constitue-t-elle un précieux appoint pour la reconstitution de l'original. On pourrait mentionner également des versions slaves qui sont plus anciennes encore ou au moins contemporaines aux manuscrits grecs conservés. Il y a, d'autre part, des textes qui sont édités et par suite accessibles dans la version slave, alors que les prototypes grecs restent toujours inédits. Cette particularité des traductions slaves, d'être trop serviles et de suivre l'original dans les moindres détails — souvent sévèrement reprochée — est en réalité une des ses plus grandes qualités lorsqu'on veut les utiliser pour reconstituer et étudier les originaux grecs. En introduisant certains saints slaves dans le panthéon de l'Eglise orthodoxe, quelques hagiographes byzantins en composèrent leurs Vies et utilisèrent des sources slaves. Relevons à la fin l'existence non seulement des Byzantins comme des écrivains slaves[137], mais aussi des écrivains byzantins de provenance slave — comme le fut, par exemple, Constantin le Philosophe — Cyrille, qui pendant la première période de son activité se distingua précisement comme un auteur de langue grecque[138]. En copiant et multipliant les versions slaves d'ouvrages byzantins jusqu'aux derniers siècles, les scribes slaves contribuaient à perpétuer l'héritage culturel de Byzance longtemps après la disparition de l'Empire comme facteur politique. Nous considérons qu'il s'impose une vaste et impartiale étude des rapports byzantino-slaves dans le domaine de la civilisation, en général, et de la littérature, en particulier, pour établir ce que les Slaves ont reçu et ce qu'ils ont donné à Byzance et, par elle, à la civilisation du Moyen Age.

[137] Cf. *Dj. Sp. Radojičić*, Drei Byzantiner, alt-serbische Schriftsteller des 15. Jahrhunderts. Akten des XI. Internationalen Byzantinisten-Kongress München 1958. München 1960, pp. 504—507; Un byzantin, écrivain serbe: Démétrius Cantacuzène. Byzantion, XXIX—XXX (1960) pp. 77—87.

[138] *I. Dujčev*, Zur literarischen Tätigkeit Konstantins des Philosophen. B. Z., XLIV (1951) pp. 105—110 (Festschrift F. Dölger).

II

DJORDJE SP. RADOJIČIĆ, Novi Sad

Fest auf die byzantinische Literatur gestütz, wurde in der zweiten Hälfte des IX. Jahrhunderts die älteste slawische Literatur geschaffen. So gedacht, sollte sie allen Slawen gehören. Sie wurde zuerst bei den mährischen und pannonischen, dann bei den bulgarischen und makedonischen Slawen, ferner bei den Kroaten und Serben und schliesslich bei den Russen ausgeübt. Aus einer allslawischen alten Literatur sonderten sich nach und nach die alten Literaturen einzelner Völker ab, aber eine gegenseitige Verbundenheit bestand auch weiterhin. Am Anfang war diese sehr eng, mit der Zeit aber wurde sie immer lockerer.

Das erste Alphabet und die erste Literatursprache erhielten die Slawen von zwei Byzantinern: von Konstantin (als Mönch Cyrill) und Method aus Thessalonike. Diese grossen Lehrer wurden bald mit den Slawen ganz vertraut und verwandelten sich aus slawischen Lehrern in slawische Schriftsteller. Um im Westen bei den mährischen und pannonischen Slawen, wo sie ihre Arbeit mit der Verbreitung der slawischen Bildung begannen, Erfolg zu haben, mussten sie sich vom Osten, ihrer byzantinischen Heimat, lösen. Das slawische Alphabet, das sie mit sich brachten, die glagolitische Schrift, wurde so umgearbeitet, dass man im Westen darin die griechische Kursiv - oder Minuskelschrift nicht erkennen konnte; sie erinnerte die Slawen an »Striche und Einschnitte«, womit sie schon in ihrer Urheimat gewisse Bezeichnungen oder Zaubereien festhielten. Die erste slawische Literatursprache war den Volksprachen sehr nah, aber ganz verschieden sowohl von den Fremdsprachen des Westens als auch von der griechischen Sprache im Osten.

Von allen slawischen Völkern, die das grosse literarische Erbe der Schöpfer des slawischen Schrifttums aufnahmen, waren es die Serben, die stärker und länger zwischen West und Ost oszillierten. Darum ist es am interessantesten, bei ihrem Beispiel zu verweilen. Die erste Christianisierung — ohne slawisches Schrifttum, nur mit notgedrungen in lateinischen (»römischen«) Buchstaben geschriebenen Texten — wurde dei den Serben von Prie-

stern aus Rom durchgeführt, wie wir von Konstantin Porphyrogennetos erfahren. Die zweite, endgültige Christianisierung — mit dem Beginn des Feudalismus und dem Entstehen der Staatsorganisation verbunden — wurde von Byzantinern durchgeführt, aber im Rahmen des Spliter Erzbistums in lateinischer Ritualsprache (um das Jahr 873). Dank der Fürsorge des Papstes kamen bald aus dem Pannonien des Fürsten Kocel, dem durch Method zuerst errichteten slawischen Erzbistum, Träger des slawischen Schrifttums nach Serbien.

Bulgarien nahm das Christentum von Konstantinopel an (864) und hier hat sich — nach vorübergehender Bindung an Rom — die griechische Sprache als Ritualsprache durchgesetzt. Der blutig unterdrückte Widerstand des protobulgarischen Adels hebt die slawischen Elemente in Bulgarien mehr hervor und beschleunigt den Prozess der Slawisierung der Protobulgaren. Nach Methods Tode (885) wurde die slawische Bewegung in Mähren eingestellt und Bulgarien nahm einige der slawischen Lehrer auf, unter ihnen auch Klemens, der sicher ein makedonischer Slawe war. Bei seinen makedonischen Slawen, die unter bulgarischer Herrschaft standen, entwickelte Klemens eine rege Literatur- und Bildungstätigkeit (er gründet das sogenannte Ohrider Zentrum des slawischen Schrifttums und der Literatur). Bald darauf (im Herbst 893) wurde auch die slawische Sprache zur Amtssprache des bulgarischen Staates und der Kirche erhoben. Das griechische Alphabet (die Unzialschrift) passte sich, als Konzession gegenüber dem griechischen Priestertum, das bisdahin die kirchliche Verwaltung in seinen Händen hielt, der slawischen Phonetik an, und es entstand das zweite slawische Alphabet, das Cyrillische.

Das slawisierte Bulgarien, mit einem grossen Teil Makedoniens innerhalb seiner Grenzen, wurde unter Symeon (893—927) ein mächtiges Reich, das sich zum Kaiserreich erklärte und eine grosse Gefahr für Byzanz darstellte. Der slawische Widerstand gegen die byzantinischen Bestrebungen, ihre Macht auf der Balkanhalbinsel wiederzuerrichten, erhielt im slawisierten Bulgarien seinen mächtigsten Hauptvertreter. Ausser dem Ohrider Literaturzentrum bei den makedonischen Slawen wurde im Osten Bulgariens, in Preslav, ein slawischer Literaturmittelpunkt gegründet. Vielleicht gab es auch ein drittes, das Bregalnicer Zentrum. In diesen Zentren entwickelte sich eine reiche Literatur, die in allslawisches Eigentum überging. Hier wurden nicht nur Übersetzungen und Umarbeitungen aus der byzantinischen Literatur verfasst, sondern auch originale Prosa - und Dichtwerke.

Den Untergang Bulgariens (971) empfanden alle Südslawen als schweren Verlust. Dank dem Aufstande makedonischer Slawen wurde der slawische Staat (976) wiedererrichtet, und als er (1018) vernichtet wurde, versuchte man ihn zweimal wieder zu errichten. Das *slawische* Kaisereich unter *bulgarischem* Namen wollte sich dem *griechischen*, das sich »romäisches« (römisches) nannte, widersetzen. In Benennungen kam die mittelalterliche Legitimität zum Ausdruck. An die Spitze des zweiten Aufstandes (im Jahre 1072) wurde aus Dioklitien Konstantin Bodin, der Sohn und zukünftige Mitherrscher und Erbe des dortigen serbischen Herrschers, geholt und zum Kaiser ausgerufen. Er erhielt einen neuen Namen, Peter. Ebenso hiess der bulgarische Kaiser, der Sohn des Kaisers Symeon. Zugleich mit Bodin kam ein Trupp des serbischen Heeres aus Dioklitien, der für die Wiedererrichtung des slawischen Kaisertums kämpfte.

Der Prozess der Feudalisierung Bulgariens rief die bogomilische Bewegung hervor, die gesellschaftlich einen antifeudalen Charakter hatte. Von aussen gesehen hatte diese Bewegung ein religiöses Gepräge. Durch den Zusammenbruch der bulgarischen und makedonischen Staaten bekam der Feudalismus den Anschein byzantinischer Unterjochung und der Widerstand, der geleistet wurde, erhielt immer mehr slawische Färbung. In einer slawischen literarischen Schrift bogomilischer Abstammung aus der zweiten Hälfte des XI. Jahrhunderts (nur in einer serbischen Handschrift erhalten) werden die bulgarischen und makedonischen Herrscher (und mit ihnen auch mancher byzantinische) in günstigem Lichte geschildert. Von Kaiser Symeon wird hier z. B. gesagt: »Er nahm Abgaben von all seinen Ländern in allen Gebieten seines Kaiserreiches: nur ein Bund Wolle, einen Löffel Öl und ein Ei jährlich — das war seine Steuer von seinem Lande, von seinen Leuten, und nichts mehr bekam er«; und ferner wird hinzugefügt: »Hülle und Fülle herrschte zu diesen Zeiten, während dieses Kaisers Symeon«. Über Symeons Sohn, Kaiser Peter, wird ausgeführt: »Zu seinen Tagen und Jahren herrschte Überfluss in Allem, d. h. in Getreide und Öl, in Honig, Milch und Wein, es kochte und sott von Gottessegen, und es gab kein Darben, alles quoll vor Fülle und Überfluss, so lange es Gott wollte«. Im Einklang mit den die Ehe betreffenden bogomilischen Ansichten wurde von einigen Herrschern betont, sie hätten »weder Sünde noch Frau« gehabt und ihr »Kaisertum sei gesegnet gewesen«.

Diese Schrift ist ohne Zweifel im Gebirge, im Mittelpunkte der Balkanhalbinsel, zwischen dem legendären Kosovo Polje (Amselfeld) und dem Rila Gebirge entstanden. So entwickelte sich hier bei den Südslawen unter byzantinischer Herrschaft eine Literatur in Klöstern, die dem Kultus der vier berühmten Einsiedler Johannes von Rila, Prochor von Pšinja, Joakim von Osogov und Gabriel von Lesnovo geweiht waren. Ihre Schöpfer waren Mönche, die das Bogomilentum zu verdrängen wünschten. Sie versuchten sich auch als unterjochte und verschmähte Slawen auf eine gewisse Art und Weise von den Byzantinern, deren politischer Macht die feudalen Lasten ebenfalls zugeschrieben wurden, abzusondern. Damals entstand die sogenannte *Thessaloniker Legende* über Cyrill. Sie erklärt die Entstehung des slawischen Schrifttums als eine Gottesgabe, das ein Grieche, in einen Slawen verwandelt, geschaf-

fen hat. Er wurde nicht von den Griechen unter die Slawen gesandt, sondern ihnen von den Slawen selbst entführt.

Parallel mit dieser allsüdslawischen Literatur wurde in Dioklitien an der adriatischen Südküste auch eine westlich orientierte Literatur geschaffen. Hier enstand im XI. Jahrhundert nach dem westeuropäischen hagiographischen Typus eine *Biographie des Fürsten Vladimir.* Auf Grund der Heldenlieder wurde im XII. Jahrhundert in Bar (Antivari), dem Mittelpunkte des katholischen Erzbistums, eine grössere Schrift unter dem Titel *»Königreich der Slawen«* in slawischer Sprache zusammengestellt, höchstwahrscheinlich in cyrillischer Schrift. Leider ist uns das slawische Original nicht erhalten, sondern nur eine lateinische Übersetzung. In der Wissenschaft ist diese Schrift unter dem Namen *Chronik des Presbyters von Dioklea* bekannt.

Der literarische Einfluss des Abendlandes blieb auch weiterhin für die Serben sehr bedeutend. Er wurde hauptsächlich über das adriatische Küstenland, wo die Einwohner vorwiegend Katholiken waren, vermittelt. Dort gab es auch Romanen, die noch aus vorslawischen Zeiten stammten. Das Abendland gab den Serben die *Sage vom Indischen Reich, den Alexanderroman, die Trojasage, die Geschichte vom Ritter Tristan, den Lanzelot und den Bovo d'Antona.* Alle diese Werke wurden bald zum Eigentum aller Slawen.

Die Gründer des serbischen Feudalstaates, Ende des XII. und Anfang des XIII. Jahrhunderts, waren Stephan Nemanja und seine Söhne. Stephan Nemanja schloss sich der östlichen Orientierung an. Ein entsprechendes Vermächtnis hinterliess er seinen Söhnen und Nachkommen in seiner kurzen Autobiographie, die er als fünfundachtzigjähriger Greis im kurz vorher gegründeten serbischen Kloster Chilandar am Athos diktierte. Nemanjas ältester Sohn Vukan stimmte nicht mit seinem Vater überein und entschloss sich fürs Abendland. Nach dem Tode des Vaters versuchte er diese politische Richtung Serbien aufzuzwingen, aber er verlor das Spiel und verzichtete auf seine Konzeptionen. Nemanjas zweiter Sohn Stephan, der eine byzantinische Bildung genoss, und der ein Schriftsteller mit schöner Kultur war, schwankte zwischen Ost und West je nach der Entwicklung der internationalen Lage. Dies brachte ihm die Königskrone aus Rom ein (1217). Nemanjas jüngster Sohn, der Mönch Sava, hielt fest zum Osten, aber sein Sinn für das Reale verliess ihn nicht. Er schuf die serbische Kirche (1219), die dem Osten angehörte, aber keine feindliche Einstellung dem Westen gegenüber einnahm.

Der Erzbischof Sava kam zu einer eigenen Lösung der Beziehungen zwischen Staat und Kirche. Seine Kirche trachtete nicht, wie es im Westen der Fall war, den Staat ihren Zielen zu unterjochen. Auch wollte sie sich nicht der Vormundschaft des Staates, wie es im Osten üblich war, unterwerfen. Dem Serbenlande dienend, vereinigte sie Dynastie, Staat und Kirche. Nemanjas

und Savas »Stamm« regierte in Serbien. Das stellen später die Fresken als »den Stamm der Nemanjić« dar, an dessen Anfangstrieb diese zwei Stammhalter stehen. »Aus anderem Geschlecht« darf niemand unter den Serben Herrscher werden, denn »der Fluch des heiligen Sava« würde ihn ereilen. Bald nach Nemanjas und Savas Tode webt sich um die beiden eine sehr hohe Verehrung, die bei den Serben ein Hauptkult geblieben ist.

Die aus Rom erhaltene Königskrone erachtete Sava als einen grossen Gewinn für das serbische Land. Dank seiner geschickten Diplomatie gelang es ihm als Vorsteher der serbischen Kirche unter Roms Einwilligung, mit derselben Krone die Krönung Stephans des Erstgekrönten durchzuführen. In Zukunft wurden alle serbischen Könige von den Vorstehern der serbischen Kirche gekrönt. Dies ist das Recht der serbischen Kirche geworden, und, was noch wichtiger war, ihr mächtiges Mittel, um Einfluss auf die politischen Verhältnisse in Serbien auszuüben. Man kam zur Überzeugung, dass das Königreich Sava gehöre, beziehungsweise der serbischen Kirche, und dass von ihrem Segen die Wahl des Königs abhänge. Nach den Worten des alten serbischen Schriftstellers Teodosije, der Savas Biograph war, gibt der König seinem Nachfolger »mit der Macht das Zepter« und der kirchliche Vorsteher »den Segen mit den Gebeten«. Dass dem auch wirklich so war, sieht man am besten an einem Beispiel aus dem Beginn des XIV. Jahrhunderts, als nach dem Tode Stephan Urošs II. Milutin (1321) drei Prätendenten um den Thron kämpften. Sieger blieb der von der serbischen Kirche gekrönte Stephan Uroš III. Dečanski, obgleich er seiner teilweisen Blindheit wegen die geringsten Aussichten hatte.

Noch vor ihrer offiziellen Gestaltung schuf sich Savas Kirche ein sehr erfolgreiches Mittel für ihre politische Tätigkeit im weltlichen Leben. Sie begann Kulte auszubauen, die nur ehemaligen Herrschern und Mitgliedern von Savas Kirche gewährt werden durften. Im Zusammenhang mit diesen Kulten wurden kirchliche Lieder geschrieben (Akoluthien, Offizien), ferner kürzere und längere Biographien und Lobreden. Es wurden Fresken und Ikonen geschaffen, die das geschrieben Wort mittels Malerei auszudrücken hatten. Diese Kultschriften stellen den Hauptteil der altserbischen originalen Literatur dar. Sie wurden im byzantinischen Rahmen ausgeführt, aber mit viel Rücksicht auf die damaligen Verhältnisse in Serbien. Wenn man ihnen den christlichen und byzantinischen Schleier nimmt, so strahlen sie einen besonderen Glanz aus, der ausgesprochen serbisch ist. Deswegen sind alle diese Texte glaubwürdige Dokumente des serbischen feudalen Lebens und stellen kein Darlehen aus der byzantinischen Literatur im groben Sinne des Wortes dar. Es ist ganz begreiflich, dass die alte serbische originale Literatur einen byzantinischen Charakter hat, aber sie ähnelt keinesfalls Kopien und ist nicht Ergebnis einer blinden Nachahmung.

Während wir eine ganze Reihe alter serbischer originaler Schriftsteller kennen, sind uns die Übersetzer aus der griechischen Sprache weniger bekannt. Doch sind uns einige Namen überkommen, unter welchen Sava die erste Stelle einnimmt. »Die Weisheit der hellenischen Sprache« »umwölkte« die griechischen Werke, und »sie blieben im Dunkel« für die Serben und man musste sie übersetzen. So meinte man im XIII. Jahrhundert. Aber schon gegen Ende des XIV. Jahrhunderts fand man, dass »die slawische Sprache eine von Gott gut geschaffene Sprache« sei, doch gebühre ihr nicht« jene »Kunst«, die die griechische Sprache besässe, weil die Slawen keine »Liebe zum Studium der Schriften ehrsüchtiger Männer« hätten. Die griechische Sprache sei »von Anfang an eine geschickt und geräumig«, und »ausgeschmückt« durch »die Liebhaber der Weisheit« (die Philosophen).

Die stolzen Byzantiner betrachteten die slawischen Barbaren, die sich kulturell zu heben wünschten, von oben herab. Sie erinnerten Theodor Metochites am Ende des XIII. Jahrhunderts an das Sprichwort: Unsinnigerweise »versuchte man zu Fuss mit dem lydischen zweirädigen Wagen zu wetteifern, aber man wetteiferte doch«. Das XV. Jahrhundert brachte Byzanz in einen immer grösseren Verfall und endlich kam es zu seinem entgültigen Untergang, der den byzantinischen Stolz nicht nur minderte, sondern ihn völlig herabsetzte. Die Serben boten den Byzantinern Unterkunft vor der türkischen Gefahr und einige von ihnen wurden sogar serbische Schriftsteller. Wir kennen drei solcher Schriftsteller: Andonije Rafail aus Epaktos (Lepanto), Nikon Hierosolymites und Dimitrije Kantakuzin aus Novo Brdo (ein bekannter serbischer Mittelpunkt des Bergbaues). Der dritte ist der interessanteste. Er schrieb Gedichte und Prosa in altserbischer Sprache zu der Zeit, als das serbische Despotat schon von den Türken unterjocht war (1459) und als nur noch Zeta (später Montenegro) den Rest des einst mächtigen serbischen Feudalstaates darstellte.

Die Bulgaren wurden noch vor den Byzantinern von den Türken unterjocht. Die bulgarischen Schriftsteller kamen nach Serbien und wurden serbische Schriftsteller. So z. B. Grigorije Camblak, ferner Konstantin der Philosoph, der Biograph des Despoten und serbischen Schriftstellers Stephan Lazarević.

Auch der serbische Feudalismus überlebte den bulgarischen und byzantinischen nicht lange. Nach seinem Niedergang lebte die alte serbische Literatur jedoch weiter, um im XVIII. Jahrhundert nach und nach in eine neue Literatur überzugehen.

Ont pris part à la discussion: M. M. *E. Wellesz, D. Obolensky, V. Mošin, B. Havranek, I. Ševčenko* et le rapporteur *R. Jakobson.*

OSTRÖMISCHES VULGÄRRECHT, BYZANTINISCHES, BALKANISCHES UND SLAVISCHES RECHT

Rapport de *H. F. SCHMID*

ALEXANDRE V. SOLOVIEV, Genève

La grande influence du droit romain sur les peuples de l'Europe catholique (et plus tard aussi protestante) est bien connue et profondément étudiée depuis Savigny jusqu'à Calasso.[1] Cependant le droit byzantin qui n'en est qu'une variante, a également beaucoup influencé les peuples orthodoxes qui étaient si longtemps dans l'orbite de la civilisation byzantine.

Une grande différence doit être notée toutefois: en Europe Occidentale le droit romaine est diffusé par l'Eglise qui *vivit lege Romana*, mais encore plus par des savants laïques, par les glossateurs et commentateurs, par les universités nombreuses et par les légistes. Dans l'Europe Orientale l'enseignement intermittent du droit à l'Université de Byzance n'eut aucun écho dans les pays orthodoxes, privés d'universités jusque 1755. Le droit byzantin y est donc transmis par des moines, sans commentaires, rarement par des législateurs, des chefs d'Etat.

Passons en revue les Etats qui depuis 1054 composent le monde chértien orthodoxe en Europe.

1. *Bulgarie*

Depuis la christianisation de la Bulgarie on y voit apparaître le *Zakon Sudnyj Ljudem* considéré comme le plus ancien code slave. Il est bien probable que ce soit une oeuvre da Saint Méthode, composée tandis qu'il était encore stratège d'une peuplade slave en Macédoine avant 850. Cette petite oeuvre n'embrasse que 32 articles dont 27 sont empruntés à l'*Eclogue*, avec quelques modifications. Après 862 Méthode traduit un *Nomocanon*, et une traduction slave de l'*Eclogue* apparaît aussi, sûrement avant 879 lorsqu'elle fut remplacée par une traduction du *Procheiron*. Voici le jeune Etat bulgare doté de deux recueils de droit byzantin.

La manifestation la plus éclatante de l'influence byzantine fut l'acceptation de l'idée impériale par Siméon, ce *»demi-grec«* éduqué à Constantinole. Depuis 913 il se proclame »empereur«

[1] Voir *A. V. Soloviev*, L'influence du droit byzantin dans les pays orthodoxes, Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche, (1955) vol. VI, 599—650 et le même, Der Einfluss des Byzantinischen Rechts auf die Völker Osteuropas. Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Romanistische Abteilung, 67 (1959) 432—479.

(tsar) et organise une cour sur modèle byzantin. Un patriarchat est créé à Preslava, et le basileus reconnaît cet état de choses en 927. Cependant le premier Etat bulgare sombra dans les guerres de 969—972; l'idée de l'Empire fut recueillie par Samuel en Macédoine, mais depuis 1018 toutes les provinces de Bulgarie et de Macédoine ne sont que des provinces byzantines, et le droit byzantin y devint obligatoire, comme nous le voyons d'après les actes de Démétrios Chomatianos, archevêque d'Ochrid au début du XIIIe siècle.

Le second Empire bulgare (1185—1393) n'a laissé que peu de monuments juridiques: *quelques* chrysobulles délivrés au monastères, sur modèle byzantin, mais aucun code.

Nous savons seulement qu'un Nomocanon complet (attribué au patriarche Photius), traduit par Saint Sava, fut aussi diffusé en Bulgarie, puisque en 1262 un despote bulgare en envoya une copie en Russie. Cette version embrassait aussi la traduction complète du *Procheiron* et on peut présumer que les tribunaux bulgares s'en servaient, surtout dans les litiges de droit civil. Le *Syntagme* du moine Matthieu Blastarès de 1330, cette encyclopédie de droit canon et civil, nous est conservé dans un manuscrit bulgare du XIVe siècle; on s'en servait probablement aussi, surtout au temps du tsar Jean-Alexandre, ce protecteur de lettres, qui est glorifié dans les oeuvres littéraires comme émule de Constantin le Grand; une refonte bulgare de la chronique de Manassès parle de la *translatio imperii* de l'ancienne Rome à Byzance et à Trnovo qui devrait être une »nouvelle Rome«.

L'invasion turque balaya ces idées mégalomanes, anéantit la cour et la noblesse, mais laissa les privilèges de l'Eglise dont le haut clergé devint grec et qui répandit le droit byzantin, surtout l'*Hexabiblos* d'Harménopoulos.

La nouvelle Bulgarie depuis 1878 mit fin à cette influence, en basant sa législation sur celle de l'Europe Occidentale danns toutes les branches du droit.

2. *Serbie*

Le développement juridique de la Serbie, connu surtout dès le début de XIIIe siècle, est beaucoup plus riche en monuments de droit. Nous avons déjà mentionné que Saint Sava avait traduit en 1219 pour son Eglise autocéphale un nouveau *Nomocanon* suivi du *Procheiron* qui pouvait bien être appliqué surtout dans les villes. La poussée de l'Etat serbe vers le sud, en Macédoine, fit entrer des provinces habituées depuis des siècles au droit byzantin. Le règne glorieux d'Etienne Douchan (1331—1355) marque l'apogée de ces conquêtes dans le sud, ainsi que l'apogée de l'influence byzantine. Douchan se fait couronner empereur en 1346 par un nouveau patriarche de Serbie, il forme une cour somptueuse avec maints titres grecs, il devient »basileus des Serbes et Grecs«, il songe »ad acquirendum totum imperium Constantinopolitanum«.

En 1349 aux Etats Généraux rassemblés à Skopié, un grand code est accepté qui contient (dans dix manuscrits de l'ancienne version) trois parties: 1) un abrégé du *Syntagme* de Blastarès »pour les tribunaux du tsar«, 2) un abrégé du *Nomos Georgikos*, sous le titre »Loi de Justinien« et 3) le *Code Douchan* (Zakonik) proprement dit, qui fait figure de Novelles face au Syntagme, en parlant surtout des privilèges de l'Eglise et de la noblesse et en codifant le droit coutumier serbe. Le Code de 1354 (encore quelques 50 articles) y apporte des modifications, par exemple l'institution du jury inconnue à Byzance, mais s'inspire aussi du droit byzantin dans la théorie du *princeps legibus alligatus*. Ce *Codex tripartitus* de 1349 dût être en vigueur encore au siècle suivant. Nous connaissons un manuscrit du XVe siècle (de Studenica) où le *Syntagme abrégé* est glosé par des emprunts au Procheiron. Dans un autre manuscrit (de Rakovac) le *Syntagme* et la *»Loi Justinien«* sont encore plus abrégés et remaniés, tandis que le *Zakonik* y présente 13 articles nouveaux.

Une autre refonte fut entreprise sur le Littoral serbe, probablement au XVe siècle. Dans onze manuscrits (du XVIe au XVIIIe siècle) nous ne trouvons qu'un *Codex bipartitus*, dont la première partie porte le nom fantastique de »Loi Constantin Justinien«, la seconde celui de »Loi du tsar Etienne de Macédoine«. La première partie n'est qu'un abrégé du Syntagme et du Nomos Georgikos, dont quelques articles sont accolés au Zakonik.

Cette refonte n'a pas adopté les lois byzantines sur le meurtre, car celui-ci était jugé par un jury populaire d'après le droit coutumier; mais les lois du droit civil sont en plupart restées. La commune autonome des Paštrovići se servait de ce *Codex bipartitus* sous la domination vénitienne et jusqu'en 1800. Mais en général le droit byzantin fut refoulé par le droit coutumier, à cette époque de domination turque où le mode de vie devint plus primitif.

Dans la Serbie renaissante de Karageorges, son compagnon le prêtre Matija Nenadović tenta en 1804 de faire renaître la tradition byzantine; il prit le Nomocanon et en dicta aux insurgés des lois pénales, prises de la *Lex Mosaïca*, et de Justinien, comme il le raconte lui-même.

Cependant le code pénal de Karageorges (de 1810?) et le Code civil de 1844 ne s'inspirent plus du droit byzantin; ils sont beaucoup plus proches du droit autrichien. Le Code pénal est modelé sur le Code prussien de 1851. C'est l'influence occidentale, renforcée par des études de droit romain à Belgrade depuis 1888, qui élimine complètement la tradition byzantine.

3. *Roumanie*

Les principautés orthodoxes de Valachie et de Moldavie sont au Moyen Age sous une forte influence slave, venant surtout de la Bulgarie voisine. Le slavon est pendant des siècles la langue de

l'Eglise et même la seule langue écrite. Les nombreux chrysobulles des »hospodars« roumains sont écrits en slavon jusqu'au XVIIe siècle, et l'alphabet cyrillique est employé jusque 1864. L'influence slave entraînait l'influence byzantine.

Le même *Nomocanon* slavo-byzantin devait être en vigueur dans les principautés, et nous connaissons trois manuscrits slavons du *Syntagme* complet du Blastarès, copiés aux XVe siècle, dont un pour le voïvode de Valachie, un autre pour le voïvode de Moldavie Etienne le Grand. Donc, les chefs des deux principautés avaient besoin de droit byzantin et le trouvaient dans le *Syntagme*, cette encyclopédie de droit canon et civil. Encore quatre manuscrits du *Syntagme* furent copiés en Moldavie au début du XVIIe siècle; l'un d'eux porte des annotations en slave, grec et latin, faites par l'humaniste Nasturel, beau-frère du voïvode Matthieu Basarab.

En 1640 apparaît le premier livre imprimé en langue roumaine: ce sont des règles de pénitence de Jean Neustetès, une oeuvre byzantine. En 1646 un grand code fut imprimé à Jassy. Le logothète Eustrathe raconte dans sa préface que »des docteurs et philosophes« traduisirent pour son souverain »toutes les belles lois des empereurs chrétiens d'après de nombreux livres grecs et latins«. En effet, ce code du voïvode Vasili Lupu est basé sur le droit romano-byzantin. Il débute par le *Nomos Georgikos*, fait de nombreux emprunts au *Syntagme*, mais aussi à la *Praxis criminalis* de Farinacci, parue à Lyon en 1634.

En même temps, en 1652 le voïvode de Valachie, Matthieu Basarab fit promulguer son code également imprimé en langue roumaine, plus complet que le code moldave. Il embrasse toutes les branches de droit; le droit canon y est emprunté au *Nomocanon* dit de Photius, le droit civil — en majeure partie au *Syntagme*. Voici donc deux codes qui se rapportent tous deux à l'autorité des empereurs byzantins.

Au XVIIIe siècle, l'influence tardive byzantine devint encore plus forte sous le règne des hospodars phanariotes. Ils apportent la *Synopsis Basilicorum*, les *Institutes* de Théophile et l' *Hexabiblos* d'Harménopoulos qui, traduit en grec moderne, devient le plus populaire. En 1804, cet *Hexabiblos* est traduit en langue roumaine sur ordre du hospodar Mourouzi par l'échanson Karra qui devrait aussi faire un extrait des *Basiliques*, ce qui fut empêché par la mort de Karra. En 1814 un autre juriste moldave, Andronaki Donici acheva cet abrégé qui fut imprimé à Jassy, comme aussi l'Hexabiblos. Le hospodar suivant, Scarlatos Callimachos voulut s'approcher encore plus des Basiliques qui étaient toujours considérées comme loi en vigueur. Il fit imprimer en 1817 une compilation très étendue (en langue grecque) en 1793 articles. Le gouvernement russe, ayant obtenu la Bessarabie en 1812, y reconnut l'*Hexabiblos* comme source de droit et les *Basiliques* comme loi supplétoire. La Bessarabie fut donc un pays où le droit byzantin pur restait en vigueur jusqu'en 1918.

Le Valachie reçut en 1818 une *Nomothesia* en langue grecque, éditée par le prince Caradja. Ce fut l'apogée de l'influence du droit byzantin dans les pays roumains.

Cependant, depuis 1822 (Code pénal de Valachie) et 1840 (Code de commerce de Moldavie) le droit roumain se rapproche de plus en plus des codes occidentaux. En 1865 la principauté unifiée accepte le Code Napoléon avec quelques additions. La place du droit byzantin fut occupée par la nouvelle influence du droit romain profondément modernisé.

4. *Russie.*

La Russie était beaucoup plus éloignée de Byzance que les pays balkaniques; elle n'avait aucune tradition byzantine sur son sol. Toutefois, depuis sa christianisation en 988, le droit byzantin, apporté par les évêques grecs, y réglait les affaires des hommes de l'Eglise; mais tout le droit laïque, codifié dans la *Rousskaia Pravda*, en était bien éloigné.

Après l'invasion des Tatars la Russie affaiblie est encore plus rejetée vers le Nord. Le métropolite Cyrille II, venu de Nicée, fait accepter au clergé le *Nomocanon* slave reçu de Bulgarie et comprenant le *Procheiron;* le *Nomos Georgikos* est connu en traduction du XIVe siècle. Il est probable que ces lois ne furent appliquées que dans les tribunaux ecclésiastiques.

L'idée impériale ne s'épanouit qu'après la chute de Byzance et la libération du joug tatare (1480). C'est alors que Jean III, marié à Sophie Paléologue, accepte l'aigle byzantine comme blason de l'Etat et aspire au titre de tsar qui lui est reconnu par les Allemands baltiques. Il fait couronner son petit-fils en 1498 d'après le rituel byzantin par la »couronne de Monomaque«; une légende complaisante est forgée, expliquant que cette couronne aurait été envoyée par l'empereur Monomaque à son petit-fils russe vers 1100, donc voici l'idée de la *translatio imperii* qui surgit. Elle est encore plus développée sous le règne de Basile III, fils de Jean III et de la Grecque; c'est un autocrate absolu, reconnu par l'empereur Maximilien en 1517 comme *Imperator Russiae*. Un moine érudit, Philothée de Pskov, expose la théorie de la »troisième Rome« — Moscou, qui remplace la première Rome tombée en hérésie et la deuxième tombée sous le joug ottoman. Ce n'est que le fils de Basile III, Jean IV, qui se décida enfin de se faire couronner tsar en 1547, et ce titre de *basileus* lui est reconnu par les patriarches orthodoxes. Sa législation de 1550—1551 est encore bien éloignée des modèles byzantins et basée sur le droit coutumier. Il possédait une vaste bibliothèque avec des eouvres originales de juristes byzantins, mais on ne les traduisit point, et toute cette bibliothèque périt en 1612, sans avoir influencé la pensée juridique russe. Une refonte du *Syntagme* slavon de Blasta-

rès, commandée en Moldavie en 1556, fut arrêtée par les Polonais et n'arriva point à Moscou.

Ce n'est que sous la dynastie suivante, surtout sous le tsar Alexis, que l'influence byzantine devient de plus en plus forte. La Russie du XVIIe siècle ressemble de plus en plus à Byzance. Strictement orthodoxe, ayant à sa tête un autocrate assisté d'un patriarche, elle devient l'espoir de tous les chrétiens opprimés par les Turcs. Mais elle n'ose pas encore leur faire la guerre, surtout après la crise du Temps de Troubles. Une émeute à Moscou en 1648 obligea le tsar Alexis d'éditer un code, pour suppléer au manque de lois écrites. Une commission législative reçut l'ordre »d'extraire des canons des saints Apôtres et des saints Pères, et des lois civiles des empereurs grecs, tous les préceptes qui s'adaptent aux besoins du tsar et de l'Etat«. Ce Code *(Uloženié)* en 967 articles fut adopté par les Etats Généraux, promulgué et imprimé en janvier 1649; le *Nomocanon* avec *l'Eclogue* et le *Procheiron* avait été imprimé plus tôt en 1646. Ce Code coïncide avec les codes valaque et moldave de la même époque, mais il est moins byzantinisant. A vrai dire, une grande partie de ses articles est empruntée aux *Sudebniki* antérieurs et au droit coutumier, une autre partie — au *Statut de Lithuanie de* 1588; une moindre partie seulement — au droit byzantin, surtout des articles de droit pénal. Des extraits du *Procheiron* furent envoyés en 1669 en province, pour compléter le droit pénal. On considérait toujours les »lois des saints empereurs« obligatoires en Russie *de jure*, comme dans les autres pays orthodoxes.

Cependant le fils d'Alexis, Pierre le Grand, se tourna résolument vers l'Occident. Il trouve des modèles dans les lois allemandes et suédoises et l'influence de Byzance ne resta que dans le droit canon. Ce n'est qu'en 1755 que fut crée l'Université de Moscou où l'on commença à étudier le droit romain. La codification de Speranski en 1835 laisse voir quelques traits de l'influence du droit des Pandectes (surtout dans son tome X), mais peu de vestiges du droit byzantin.

5. *Géorgie.*

Le petit royaume orthodoxe de Géorgie, divisé quelquefois en Karthvélie, Mingrélie et Imérétie, aux confins de l'Asie, était en bonnes relations avec Byzance, mais l'influence du droit byzantin y atteint aussi son apogée bien après la chute de l'Empire. C'est en 1686 que le prince-héritier de Géorgie, Vakhtang composa un grand recueil juridique, qui ne fut promulgué qu'en 1723 lorsqu'il revint de Russie comme roi Vakhtang VI. Cette compilation embrasse: 1) la Lex Mosaica, 2) les »lois grecques de Léon le Sage, de Constantin et d'autres empereurs« en 318 articles, qui n'est qu'une variante du Syntagme de Blastarès, glosé par Harménopoulos; suivent des lois arméniennes et géorgiennes, éditées depuis

1321 jusqu'aux décrets de Vakhtang VI lui-même. Cette compilation assez incohérente resta en vigueur sous la domination russe jusque 1859 en Géorgie, et jusque 1870 en Mingrélie.

L'Empire de Russie était donc le dernier pays de l'Europe où le droit byzantin, déjà abrogé en Grèce, était encore en vigueur au XIXe siècle: en Bessarabie, en Géorgie et dans les colonies autonomes arméniennes d'Astrakhan et de Nakhichevan qui présentèrent en 1746 et 1765 des compilations de Lois de Justinien, comme leurs lois nationales, qui leur furent confirmées par les impératrices russes.

Ont pris part à la discussion M. M. *M. Kostrenčić, S. Jantolek, D. Nörr* et *S. Stefanescu.*

TABLE DES MATIÈRES

RAPPORTS

RAPPORTS COMPLÉMENTAIRES